U d'/of OTTAWA
39003002843588

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/lerhindanslhisto01babe

LA GRANDE QUESTION D'OCCIDENT

LE RHIN DANS L'HISTOIRE

PAR

ERNEST BABELON
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ANTIQUITÉ
GAULOIS ET GERMAINS

Germani, natum mendacio genus.
(VELLEIUS PATERCULUS.)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1916

LE RHIN
DANS L'HISTOIRE

L'ANTIQUITÉ
GAULOIS ET GERMAINS

LA GRANDE QUESTION D'OCCIDENT

LE RHIN DANS L'HISTOIRE

PAR

ERNEST BABELON
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ANTIQUITÉ
GAULOIS ET GERMAINS

Germăni, natum mendacio genus.
(VELLEIUS PATERCULUS.)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1916

PRÉFACE

Il y a, dans l'histoire de la civilisation, des questions sans cesse agitées et qui semblent fatales, éternelles. Elles ont tourmenté toutes les générations, fait couler leur sang à flots, exercé la sagacité de leurs hommes politiques, provoqué des discussions ardentes et sans fin. Et toujours, les solutions qu'on leur a données n'ont été que provisoires ; les mêmes problèmes se sont présentés aussi obsédants et inquiétants, sans doute diversifiés dans leurs éléments et sous des aspects multiples, mais au fond, toujours pareils dans leur évolution séculaire.

De ce nombre est la Question d'Orient *qui remplit tant de pages de l'histoire ancienne, médiévale et moderne et qui est soulevée aujourd'hui encore, sans que la torche incendiaire que porte Bellone en éclaire mieux qu'auparavant les obscurités sinistres : Constantinople, les nations balkaniques, tous les peuples du bassin oriental de la Méditerranée ! Que va-t-il en advenir ? Quel sort leur est réservé ? Ont-ils droit à la vie ? disent leurs oppresseurs. Que d'arrangements occasionnels, bâtards, tyranniques ou maladroits les conquérants ou les diplomates n'ont-ils pas imaginés ou imposés, parfois de guerre lasse, pour essayer de donner à ces populations une patrie libre, un nom, une place sur l'échiquier des nations : c'est Alexandre et ses successeurs ; c'est la conquête romaine ; puis Constantin et Théodose, Venise et les Croisades, les Turcs accourus de la steppe asiatique ; enfin, les guerres modernes et ce qu'on appelle l'Intervention européenne.*

*

La guerre présente apportera-t-elle une sanction définitive à ce conflit toujours renaissant? N'est-il pas chimérique d'espérer que notre vingtième Siècle, bien qu'éprouvé par une crise dévorante et cent fois plus terrible que toutes celles qui l'ont précédée, aura la gloire de mettre un terme à cette Question d'Orient, *et d'apporter enfin la sécurité bienfaisante à ces peuples qui en ont soif, tout en s'entr'égorgeant?*

Dans l'Occident de l'Europe, la grande affaire, celle qui a décidé du sort des nations de cette partie du monde, c'est la Question rhénane.

Elle naît, elle aussi, à l'aurore de l'histoire. Le grand Fleuve que la nature a creusé pour être, avec la chaîne des Alpes, la limite de l'Europe centrale, fut incessamment franchi par des groupes humains en quête d'un établissement fixe, d'une patrie. Phénomène étrange : ces envahisseurs, quelle qu'en fut l'origine ethnique, une fois fixés sur la rive gauche du Fleuve, se sont opposés sans relâche et avec la dernière énergie, à de nouvelles invasions; toujours, à travers les siècles de l'histoire, ils se servent de la tranchée du Rhin pour se protéger contre de nouveaux groupes d'envahisseurs ; ils font du cours du Rhin leur frontière ; ils sont les ennemis irréductibles de tout peuple attardé derrière eux en Germanie. Chaque fois que leur résistance a été brisée et que le passage du grand Fleuve a été forcé par de nouveaux Barbares, le monde occidental a été bouleversé, la civilisation ruinée, la vie des peuples mise en danger.

C'est pour protéger la Gaule contre les envahisseurs d'outre-Rhin, que les Gaulois appellent Jules César à leur secours, après qu'Arioviste a traversé le Fleuve avec ses hordes germaines. Et ainsi, la garde du Rhin fut la cause déterminante de l'occupation de la Gaule par les Romains.

La Gaule se romanise ; le Rhin devient la limite de la grande civilisation classique ; sur sa rive droite, c'est la Barbarie forestière, inorganique, instable, inapte au progrès.

Les légions romaines veillent sur le Rhin pendant cinq siècles. Le Rhin est la frontière fortifiée de la Gaule ; au delà, les empereurs n'entreprennent que des expéditions passagères

pour prévenir et maintenir en respect des tribus menaçantes. On discipline et on encadre dans l'Empire les Barbares qui ont réussi à s'y introduire ou qui le demandent, et, chose inouïe, ceux-ci, une fois établis à demeure sur la rive gauche, deviennent les meilleurs auxiliaires des Gaulois et des Romains pour la garde de la frontière. Ils s'assimilent rapidement et grossissent les rangs des Gallo-Romains. Mais, quand au Ve *siècle, les Barbares ont, par grandes masses ethniques, brusquement passé le Rhin et submergé la Gaule, les destinées du monde sont changées : la Gaule, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique même sont bouleversées. Les Francs, puis Charlemagne, en faisant des pays du bassin de la Meuse et de la rive gauche du Rhin, le foyer et le centre de leur puissance, apportent à la Question rhénane une solution nouvelle, mais transitoire, car si elle réunit les deux rives du grand Fleuve sous la même domination politique, elle ne réussit point à donner aux peuples fixés de part et d'autre, cette cohésion sociale, cette conformité d'aspirations, de mœurs et d'intérêts qui composent le ciment des nations et sont la base de toutes les patries.*

Les deux rives du Fleuve demeurent opposées, étrangeres l'une à l'autre par l'état social et le niveau moral, si bien que dans le démembrement de l'Empire carolingien, il se forme, sur la rive gauche, un essai de nationalité distincte, la Lotharingie, héritière de l'ancienne Austrasie franque et de la Gaule Belgique de César. En vain, au moyen âge, la féodalité saxonne et allemande, si farouche et si rude, s'impose en dominatrice aux populations de la rive gauche du Rhin ; en vain, sous les plis de l'ample manteau du Christianisme, ces populations sont englobées dans ce singulier amalgame politique qu'on appelle le Saint-Empire romain germanique : elles demeurent elles-mêmes, avec leur génie propre, leurs traditions carolingiennes, leur tempérament, leur état social supérieur, leur sympathie traditionnelle et indéracinable pour leurs voisins d'Occident, moins atteints par le germanisme et dont aucune barrière matérielle ou morale ne les séparait. A travers tout le moyen âge, la Question rhénane,

sous des formes multiples, — on le verra dans ce livre, — reste soulevée et provoque des guerres incessantes, comme à l'époque romaine, la garde du Rhin. Jamais la monarchie française ne renonça à ses revendications sur « la France de l'Est », c'est-à-dire l'Austrasie, la Lotharingie.

A force de luttes, d'insuccès, d'infiltrations allemandes sans cesse plus denses, les populations de cette région, désemparées, désormais sans patrie, tiraillées dans tous les sens, opprimées et exploitées par les seigneurs féodaux que les Empereurs leur envoient et qui se jettent sur elles « en corbeaux avides », ne recevant du Saint-Empire aucune protection efficace, n'espérant guère de secours de la France qui combat elle-même pour refaire son propre territoire en lambeaux, ces populations rhénanes, dis-je, se divisent suivant la nature de leur pays et se morcellent en petites principautés et seigneuries indépendantes. La rive gauche du Rhin devient une « macédoine » où l'on parle des langues diverses. Parmi ceux qui pensent ou qui agissent, — le clergé, les juristes, les hommes d'épée, les bourgeois, — les uns croient que le salut est dans le respect de ce Saint-Empire qui incarne, en théorie, le principe de l'Union chrétienne des peuples ; les autres se tournent du côté de la monarchie française qui grandit et prospère et leur rappelle le mieux les traditions des Francs et de l'Empire de Charlemagne ; d'autres, enfin, caressent l'idée de l'indépendance locale, du particularisme de canton et de l'autonomie absolue. Tous les petits Etats rêvent de leur indépendance ; de là, l'éparpillement féodal, et comme conséquence fatale, les guerres privées qui ensanglantent cette belle et si fertile contrée jusqu'à l'aurore des temps modernes. C'est aussi de ce particularisme provincial que naîtront de petits États demeurés indépendants jusqu'à l'époque contemporaine, la Belgique, la Hollande, la Suisse, le Luxembourg.

Charles le Téméraire, le « Grand duc d'Occident », cherche vainement à reconstituer l'ancien royaume de Lotharingie, en groupant sous son sceptre tous les petits États de la Bourgogne, de la Meuse, de l'Escaut et de la rive gauche du

Rhin qui supportent avec impatience la suzeraineté impériale, bien que purement nominale.

Richelieu, Louis XIV, la Révolution et Napoléon apportèrent d'autres solutions à la Question rhénane, toujours agitée, jamais complètement résolue. Il ne tint qu'aux diplomates de 1815 d'en finir, en adoptant et consacrant la sanction réclamée par tous nos rois, donnée par la Révolution, dépassée peut-être par Napoléon, devenu un nouveau Charlemagne. Mais en 1815, au mépris de toutes les promesses et des engagements les plus solennels formulés par les chefs des nations, la Prusse, âprement avide, fut installée à la place de la France, sur la rive gauche du Rhin. On foula aux pieds les vœux des populations qui avaient sollicité d'être françaises et ne demandaient qu'à rester partie intégrante de la France.

De ce crime politique, inspiré par la basse envie et la rancune, aussi mauvaise conseillère que la faim, est sortie la terrible crise dont la guerre de 1870 ne fut qu'un douloureux épisode, prélude de l'inéluctable et effroyable drame qui se déroule sous nos yeux et auquel les destinées de l'Humanité sont attachées. Voilà l'œuvre de la Prusse barbare, qui s'est imposée à l'Allemagne tout entière, dès qu'on l'eut installée, en 1815, sur la rive gauche du Rhin, en France. La Prusse, toujours inassouvie, a mis le pied sur la gorge à l'Alsace, à la Lorraine, à Mayence, à Cologne, à la Belgique même ; elle tient sous sa menace la Hollande, la Suisse, les pays scandinaves. N'avons-nous pas raison d'appeler l'éternelle question rhénane la grande question d'Occident ?

Dans l'antiquité, la Germanie s'est glorifiée d'avoir, avec Arminius, le chef d'une tribu chérusque, barré la route aux légions romaines, c'est-à-dire à la civilisation ; elle est restée le domaine inviolé de la Barbarie, et les Allemands prussifiés d'aujourd'hui s'en prévalent encore ; une fiction littéraire, inspirée par un orgueil dément, leur fait exalter « Hermann le Libérateur » comme un héros national. Ils mettent leur fierté à être demeurés des Barbares. Et en effet, comme dans l'antiquité, le Teutonisme *au moyen âge ne cesse point de se*

poser en rival du Romanisme. *Luther en fut l'apôtre, de même que les Hohenzollern en sont aujourd'hui le glaive déshonoré.*

Ce qui caractérise le Barbare, — surtout peut-être le Barbare savant, — c'est le culte de la Force. Quand il n'a pas la force dans ses mains rapaces ou ensanglantées, il la respecte chez les autres avec un sentiment de convoitise haineuse : il est obséquieux, rampant, vil, méprisable. S'il la possède, il est arrogant, tyrannique, brutal, odieux toujours. Le droit, le respect du droit, voilà pour lui des mots vides de sens. « A qui n'a plus la puissance des armes, a écrit l'historien Mommsen, l'histoire ne reconnaît pas le droit de commander. » — « La force prime le droit » — « Par le fer et par le sang » — « Les petites nations doivent disparaître » : tels sont les axiomes de l'homme au masque de dogue, qui a le mieux personnifié le Teutonisme dans les temps modernes, Bismarck. Ils sont vieux comme le monde, c'est vrai : ils étaient déjà mis en pratique par l'Ours des Cavernes qui terrorisait l'homme primitif, sans nul doute plus petit et plus faible que lui.

Qu'adviendrait-il de la civilisation si de pareilles maximes venaient à triompher, si le « Vieux Dieu » germanique de la Force brutale étendait son lourd marteau sur le monde ? Que serait pour l'humanité cette expansion de la barbarie teutonne, armée de tous les moyens d'oppression que la science moderne mettrait à sa disposition ? La Barbarie savante serait la pire des barbaries. Les progrès continus de la Science supposent, pour que la vie des sociétés et des individus soit supportable, un accroissement corrélatif et aussi continu de la liberté morale des individus, le respect intangible du droit des peuples et des groupes sociaux. Autrement, la Science mise au service de la Force ne peut conduire qu'à l'écrasement des faibles « par le fer et par le sang ; les petites nations doivent disparaître ». Les traités qui les protègent ne sont plus que « chiffons de papier ».

Et l'on verrait alors régner sur le monde l'insupportable uniformité de cette culture teutonne ou votanique, culture de laboratoire, « toute de discipline et d'érudition », mons-

trueuse, comme le dit Maurice Barrès, « par la prédominance constante de la raison sur le cœur, par la dureté du frottement social, par l'absence de nuance et de mesure dans les relations d'homme à homme, par l'implacabilité et l'absolutisme dans toutes les circonstances où la culture française apporte du tact et de la gentillesse... ».

Aujourd'hui, comme à travers tous les siècles de l'histoire, nous assistons à cette lutte de deux éléments contraires, de deux principes de civilisation qui n'ont jamais pu s'accorder, le Romanisme et le Germanisme ou, plus exactement, parce que plus près de nous, le Teutonisme. L'un, formé de culture gréco-latine dont les peuples occidentaux sont imprégnés jusqu'à la moelle, l'autre, engendré par la forêt germaine et sur lequel la culture gréco-latine est toujours demeurée un vernis superficiel, un luxe de lettrés et d'érudits pédants. La limite géographique de ces deux types de civilisation, c'est le Rhin, aujourd'hui comme dans l'antiquité. L'histoire est en cela d'accord avec la nature ; le Teutonisme doit être, maintenant comme jadis, refoulé chez lui, au delà du Rhin. Ce n'est qu'à cette condition que l'Europe occidentale pourra jouir d'une paix durable. C'est pour épargner à l'humanité la monstrueuse domination du Germanisme et du Teutonisme que les Gaulois, les Gallo-Romains, les Francs et les Français ont combattu à travers les âges, préservant ainsi de la barbarie, non seulement leur propre patrie d'entre le Rhin et l'Atlantique, mais l'Italie, l'Espagne, la Grande-Bretagne. La France est à l'avant-garde du Romanisme, c'est-à-dire de la civilisation gréco-latine. C'est avec le plus pur de son sang, hélas ! qu'elle signera la paix, mais elle aura offert ses enfants en holocauste pour la tranquillité de l'Europe, pour l'honneur de l'Humanité, pour les progrès de la Civilisation dans la liberté des peuples et des individus. C'est elle qui, enfin, résoudra la grande question d'Occident, *en étendant sa frontière ou sa main protectrice et généreuse jusqu'au Rhin. C'est à elle que la Providence, — Strabon l'a dit déjà, — a confié la garde du grand Fleuve : renoncer à cette mission divine, ce serait, de la part des Français d'aujourd'hui*

méconnaître la tradition vingt fois séculaire de notre glorieuse Patrie ; ce serait renier les efforts incessants faits par les générations d'où la nôtre est issue ; ce serait, — qu'on le remarque bien, — exposer nos enfants à rentrer dans l'arène sanglante ; ce serait déchoir et trahir les intérêts de la Civilisation.

J'ai écrit ce résumé d'histoire pour le démontrer.

E. Babelon.

3 janvier 1916.

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DU RHIN

I

LE BASSIN DU RHIN. — SA PLACE DANS L'HYDROGRAPHIE DE L'EUROPE. — SON RÔLE HISTORIQUE.

La nature a fait du Rhin un beau fleuve ; c'est aussi le fleuve historique et romantique par excellence et l'une des grandes artères commerciales de l'Europe. Les poètes de tous les âges l'ont chanté, depuis les Gaulois qui lui ont donné son nom et l'avaient divinisé, jusqu'à Musset et Victor Hugo ; les naturalistes l'ont décrit avec complaisance et les annales des peuples de l'Europe sont remplies de son rôle. Les populations qui vivent sur ses bords l'aiment et lui sont attachées, comme le Breton à ses landes, l'Helvète ou le Pyrénéen à leurs montagnes. Mais la politique, la diplomatie, les invasions se sont concertées pour le profaner, mutiler son cours ou celui de ses affluents, contrarier la mission naturelle que la Providence lui a assignée.

De là, des révoltes toujours renouvelées du sol et des eaux, de la raison humaine, des aspirations des peuples ; de là, des dissensions et des guerres qui se sont prolongées jusqu'à l'heure présente. Quiconque embrasse d'un coup d'œil général la carte

physique du monde occidental, remarque que le Rhin et la chaîne des Alpes, soudés l'un à l'autre, coupent l'Europe en deux : ils forment une barrière difficilement franchissable par les moyens naturels. L'homme, s'il veut passer, doit chercher des gués, toujours dangereux, construire des ponts ou des bateaux, s'engager dans les rudes sentes des montagnes ; attendre, ici, la glace, là, la saison chaude.

Aussi, pour le géographe, le Rhin est-il le grand fossé qui sépare l'Europe centrale de l'Europe occidentale.

Dans les déplacements et les migrations des races humaines, comme dans la marche stratégique des armées, la plupart des autres fleuves de l'Europe ont, le plus souvent, servi de chemins faciles et sans obstacles ; suivant les cas, on les remonte ou on les descend pour atteindre le but poursuivi. Le Rhin seul, de tous les fleuves de l'Europe, est toujours franchi, traversé, pris en écharpe ; c'est une barrière, un précipice, une tranchée stratégique.

Les vastes plaines où le Danube roule son flot bleu, furent toujours un chemin pour les peuples migrateurs ou les conquérants. Au nord des Carpathes et des monts de Bohême, les plates vallées de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe, ont servi de routes aux envahisseurs venant des pays riverains de la Baltique ou de la mer du Nord, qui voulaient gagner le Danube et, par là, descendre sur les contrées helléniques ou sur l'Italie. Mais ceux qui ont contourné ou coupé les cours d'eau germaniques, pour se diriger vers l'ouest et pénétrer en Gaule, se sont toujours heurtés au Rhin : descendre ce fleuve conduit aux marécages frisons et néerlandais ; le remonter aboutit à la blanche muraille du Saint-Gothard. Inévitablement, il faut se confier à l'eau perfide et tumultueuse ou bien grimper dans les passes que surplombent les rochers chargés des neiges éternelles.

Depuis les glaciers alpestres jusqu'à la mer lointaine, tour à tour, dans sa marche impérieuse, le Rhin coule, bouillonne, mugit, se gonfle ou s'étale jusqu'au point d'être guéable, se resserre comme une gorge et devient précipice au milieu des écueils ; puis, il rampe, glisse imperceptiblement, s'assoupit et s'endort ; enfin, après avoir parcouru plus de 1.300 kilomètres,

il meurt, enveloppé avec la Meuse dans le linceul brumeux de l'Océan du Nord[1].

Certes, il est des fleuves d'un plus long et plus large parcours, et sous ce rapport, on ne saurait songer à comparer le Rhin aux gigantesques rubans liquides qui tranchent sur la carte de l'Afrique, de l'Inde ou de l'Amérique ; il est inférieur même au Danube qui a 2.780 kilomètres, à la Volga (3.200 km.), au Don (1.700 km.) et au Dnieper (2.000 km.), mais il est à peu près aussi long que l'Elbe et la Vistule; le Rhône n'a que 812 kilomètres et la Loire, 980. Il en est aussi, parmi ces grandes artères fluviales de notre globe, qui sont plus imposantes que le Rhin pour la majestueuse procession de leurs flots, la force irrésistible de leur courant, la profondeur ou l'étal immense de leurs eaux, ou les caprices de leurs lents détours ; disons encore, par la luxuriante végétation de leurs rives, les donjons et les cathédrales qui se reflètent dans leur miroir. Mais quel fleuve est aussi divers que le Rhin, dispersé en branches multiples ou encaissé dans le creux, profond comme un abîme, d'un canal taillé dans la roche volcanique ; encadré de montagnes prochaines ou éloignées, neigeuses ou boisées ; arrosant, ici, des champs emblavés, des bois, des prairies humides, là, des coteaux ondulés où mûrit le raisin ; baignant le pied de ruines féodales ou de cités industrielles ? Il charrie allègrement des milliers de navires de commerce, en même temps que sa face est ridée par le léger sillage des bateaux de plaisance qui promènent, sans relâche, des légions de touristes émerveillés de la beauté et de la variété du panorama qu'il offre à leurs regards. Quel autre fleuve a enfanté plus de légendes ? Quel autre a transporté autant de soldats de la civilisation ou de la barbarie, autant de misère et de gloire humaine, autant d'émotions d'allégresse ou de désespérance ; a décidé du sort d'un aussi grand nombre de peuples amis ou rivaux ? Quel autre a un passé historique aussi lointain, aussi agité ? Quel autre a une plus grande activité industrielle ? Quel autre enfin préoccupe au

1. Les Anciens évaluaient le cours du Rhin à 4.000 et même 6.000 stades (soit de 720 à 1.080 kilomètres environ). Strabon, IV, 3, 3 ; Marcien d'Héraclée, II, 29. Cf. Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 11, note 3.

même degré la génération des hommes d'aujourd'hui ? C'est le Rhin, ce n'est pas la Seine, qui dispose de l'avenir de la France, parce qu'il est entré dans son histoire depuis l'origine des âges. « Le Rhin est un noble fleuve, s'écrie Victor Hugo, féodal, républicain, impérial, digne d'être à la fois français et allemand. Il y a toute l'histoire de l'Europe, considérée sous ses deux grands aspects, dans ce fleuve des guerriers et des penseurs, dans cette vague superbe qui fait bondir la France, dans ce murmure profond qui fait rêver l'Allemagne. »

Ce sont les Gaulois, remarque Camille Jullian, qui ont inauguré sa vie historique [1]. Ils lui vouèrent un culte, comme l'Égyptien au Nil, l'Hindou au Gange, les Indiens du Brésil à l'Amazone. Pour nos ancêtres, « le Rhin, dieu gaulois » était le Roi des fleuves, le Père, car il enfanta des héros gaulois, et en lui donnant ce nom aujourd'hui, les poètes allemands ne sont que des plagiaires attardés. Comme le remarque Strabon [2], ce n'est pas le Rhin, mais l'Elbe qui coule au cœur de la Germanie.

Pour le Germain, le Rhin a toujours été l'obstacle à franchir, le frein à la convoitise. A travers l'histoire, le Germain ne s'est jamais senti en pleine sécurité qu'en son repaire lointain, marécageux et boisé, au delà du Rhin. Le fleuve qu'il assaille sans cesse, le rejette toujours et repousse ses embrassements avec ses prières ; jamais le Germain ne l'a possédé complètement ; sa source et son embouchure n'ont jamais été, à la fois, souillées de l'empreinte de sa botte, et ce n'est que par la violence ou la perfidie que l'Allemand prussifié a réussi à lui étreindre les flancs. La *Germania* du Niederwald, après 1870, n'a pas osé s'asseoir sur la rive gauche du Rhin, pas plus que le temple de la Walhalla ne s'élève sur la rive droite du Danube.

Son nom n'est pas germanique, il est celtique, *Renos* [3]. Il signifie en gaulois, « le flot courant » ; il lui a été donné par la

1. C. Jullian, *Le Rhin Gaulois*, p. 16.

2. Strabon, I, 2, 1.

3. *Celtique* ou, d'après certains auteurs, *ligure*, c'est-à-dire *proto-celtique*. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 115; Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe*, t. II, pp. 272 et 326; le même, *Recherches sur les origines de la propriété foncière en France*, pp. 395-396. Le nom du Danube (*die Donau*) est également celtique. Il n'y a point à s'arrêter à l'opinion ancienne qui rapprochait le nom du Rhin du grec ῥεῖν, *couler*, ou de l'allemand *rinnen*.

race qui, à l'âge du bronze, a couvert de ses établissements la plus grande partie de l'Europe centrale et occidentale, et dont le rameau principal a formé le peuple gaulois. Lorsqu'au début du IVe siècle avant notre ère, des Gaulois allèrent s'installer dans l'Italie du Nord, transportant avec eux, comme la glèbe natale, les appellations de leur pays d'origine, ils appelèrent *Bononia* (Bologne) la nouvelle capitale qu'ils fondèrent à la place de la ville étrusque de Felsina et ils donnèrent le nom de *Rênos* à la rivière voisine[1]. Les Celtes acclimatèrent également le nom du Rhin, *Rênos*, en Irlande[2]. C'est ainsi que ces peuples émigrés restaient attachés à la vieille patrie celtique et qu'ils en perpétuaient l'image dans leur imagination et dans leur cœur.

La Suisse et la France de l'Est sont en grande partie tributaires du Rhin. Son bassin, qu'on évalue à 252.000 kilomètres carrés, est circonscrit, en Suisse, par les Alpes rhétiques et algaviennes qui séparent ses multiples sources de celles de l'Inn, de l'Isar, du Lech et de l'Iller, rivières du Tyrol autrichien et de la Bavière, qui portent leur tribut au Danube. Quelques kilomètres seulement, occupés par les crêtes des Alpes de Constance, modestes et souvent franchies par les invasions, séparent les sources du Danube de celles du Rhin : c'est la « trouée du Danube ».

Le Danube et le Rhin dont les deux rubans sont ainsi rattachés l'un à l'autre par le nœud des Alpes, ont, depuis le commencement des âges, formé la barrière de deux mondes, en lutte opiniâtre et éternelle l'un contre l'autre. Seuls, des accidents historiques ont paru momentanément rompre cette chaîne naturelle qui sépare la *Romanie* de la *Barbarie*. Tout aussi rapprochées, mais à l'ouest du Saint-Gothard, jaillissent les sources du Rhône. Si bien que les trois grands fleuves, fils de l'Alpe, ce formidable château d'eau de l'Europe, s'en vont répandre la fortune fécondante de leurs eaux dans des directions opposées, comme jadis les soldats de la Suisse prodiguaient leur sang aux nations voisines.

1. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 1130, 1174; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 115.

2. H. d'Arbois de Jubainville, *loc. cit.* ; le même, *Recherches sur les origines de la propriété foncière*, p. 392. Un affluent de la Loire, à Roanne, porte aussi le nom de *Rhenus*.

Les Alpes bernoises et le Jura englobent l'Aar et le lac de Neufchâtel, dont ils font des dépendances du Rhin. Puis, entre le mont Terrible et le ballon d'Alsace ou, si l'on veut, entre Bâle et Belfort, la ligne de partage des bassins du Rhin et du Rhône n'est indiquée que par un faible relief du sol ou même des collines emblavées : c'est le seuil large et spacieux, célèbre dans l'histoire sous le nom de Trouée de Belfort ou de Porte de Bourgogne.

Les monts Faucilles qui prolongent les Vosges en arc de cercle, séparent les sources de la Moselle de celles de la Saône; puis, les collines de Woëvre, appelées aussi les côtes de Meuse, entre Metz et Verdun, forment l'arête à laquelle s'adossent les vallées de la Moselle et de la Meuse. Ainsi, presque tout le département des Vosges, Remiremont, Épinal, Mirecourt, aussi bien que Nancy et Toul dans le département de la Meurthe, déversent leurs eaux dans le Rhin, par la Moselle ou ses affluents.

Comme les côtes de Meuse, les Ardennes orientales continuant le rideau ininterrompu des montagnes, s'allongent dans la direction du nord, entre la Meuse et la Moselle ; enfin, au nord de Luxembourg et d'Arlon, c'est l'Eifel et les collines d'entre le Rhin et la Roër, qui rejettent cette dernière rivière dans la Meuse, jusqu'à ce que les monts, qui meurent comme les eaux, permettent au Rhin, à la Meuse et à l'Escaut d'enlacer leurs multiples bras. N'est-il pas étrange que ce vaste pays de la rive gauche du Rhin, si uni par la nature, le climat, les productions, la direction de ses rivières, aussi bien que par le cirque des montagnes dont nous venons de tracer la silhouette, pays que l'antiquité tout entière n'a jamais morcelé, soit depuis le moyen âge, mutilé, déchiqueté, partagé en petites souverainetés ennemies, au grand détriment de ses intérêts économiques et sociaux ?

Sur sa rive allemande, le bassin du Rhin est encerclé par les montagnes boisées de la Forêt-Noire qui se rattachent aux Alpes de Constance et aux Alpes de Souabe. Celles-ci ne sont qu'un écran indiqué par le relief du sol, entre le Danube et le Neckar, l'affluent wurtembergeois du Rhin. Les monts de Franconie,

de Bohême, de Thuringe, de la Hesse contournent les sources du Mein, la grande rivière qui sépare l'Allemagne du sud de l'Allemagne du nord. Les Vogelsgebirge, les Eggegebirge et les monts de Westphalie sont la ligne de faîte qui éloigne les bassins du Weser et de l'Ems, des derniers tributaires du Rhin inférieur, la Lahn, la Sieg, la Ruhr et la Lippe.

A droite comme à gauche, la ceinture orographique du Rhin est tourmentée et n'a point la régularité de contours que présentent les bassins de la Seine ou de la Loire, du Rhône ou du Pô. On y trouve englobés de petits chaînons montagneux, tels que les Vosges et la Forêt-Noire, la Hardt, le Hunsrück, l'Odenwald et le Taunus, sommets forestiers, aux flancs parfois abrupts, qui semblent postés par la nature comme des sentinelles, pour veiller sur le cours du grand fleuve, en protéger et en charmer les abords.

II

LE RHIN EN SUISSE

A l'est du massif du Saint-Gothard, les nombreux torrents qui sillonnent en éventail le canton des Grisons, entre les Alpes de Rhétie et celles de Glaris, se réunissent pour former le Rhin supérieur; déjà, il prend les allures d'un fleuve, au pied du château de Reichenau, en amont de Coire[1]. La plupart de ces émissaires des glaciers sont, en même temps, des chemins alpestres; ils aboutissent à des cols qu'ont fréquentés, à toutes les époques de l'histoire, les marchands avec leurs mulets, les chasseurs, les contrebandiers, les émigrants, les caravanes d'invasion, les armées. Le col du Saint-Gothard, entre la vallée de la Reuss et celle du Tessin, fut franchi par les Lombards, lorsque, quittant la Germanie, ils descendirent en Italie, en 568. Il fut enlevé aux Autrichiens par Lecourbe après sa victoire de Gœschenen, le 15 août 1799.

Le col du Bernardin fait communiquer l'un des principaux affluents du Rhin avec la vallée du Mesocco qui descend au lac Majeur. Par le col de Splugen passe la fameuse *via mala*, aux gorges formidables, qui conduit de Coire au lac de Côme. On comprend, par là, l'ancienne importance de villes comme Coire

1. Les Anciens désignaient le mont Adulas, chez les Lépontes, comme étant la source du Rhin. Strabon, IV, 3, 2; César, *Bell. Gall.*, IV, 10. La région de Coire (Chur) est l'ancien pays des Atuates (et non *Nantuates*).

(Chur), aujourd'hui déchues ou devenues seulement villes de touristes, mais qui furent jadis les caravansérails obligés des voyageurs, les têtes de ligne des expéditions au delà des Alpes, les gîtes d'étapes des soldats. Les curieux admirent encore à Coire sa cathédrale du VIIIe siècle et son trésor carolingien.

De Splugen on gagne aussi, dans l'Engadine, le cours de l'Inn qui, par Innspruck, conduit au Danube.

Il y a enfin, pour aller de la vallée du Rhin dans celle de l'Inn, les passes de l'Albula, de Fluela, de Davos et d'autres encore. C'est à cause de ces chemins que les Autrichiens, au XVIIe siècle, tenaient tant à posséder cette haute vallée de l'Engadine, au rude mais salubre climat, qui leur donnait accès à la fois en Suisse par le Rhin supérieur et en Italie par la vallée de l'Adda et la Valteline.

Entre Coire et le lac de Constance, les vallées montantes de plusieurs affluents du Rhin et du Danube sont adossées ou plutôt comme juxtaposées bout à bout, de manière à ménager de faciles communications entre les deux grands versants et, par eux, entre la Suisse et le Tyrol autrichien. Quand on a dépassé, à la descente, le mont des Trois-Sœurs dans la minuscule principauté de Lichtenstein, on rencontre les sources du Lech et de l'Iller qui arrosent le Vorarlberg; puis, à mesure qu'on approche de Bregenz, à la tête du lac de Constance, le cours du Rhin devient à la fois plus large et moins torrentueux; il est navigable aux batelets et peut être aisément franchi.

Bregenz, la capitale du Vorarlberg autrichien, a toujours été un gîte d'étape important; les Romains l'avaient fortifiée pour garder la route contre les invasions germaniques; les Français s'en emparèrent en 1796.

Le lac de Constance (*Brigantinus*) est, pour la Suisse, le pendant du lac de Genève. Les cantons de Saint-Gall et de Thurgovie, le long de sa rive méridionale, sont ouverts, par la vallée de la Thur, aux voies du commerce comme aux invasions. La vieille abbaye de Saint-Gall, fondée en 613, l'un des grands foyers littéraires de l'époque carolingienne, était une étape à proximité de cette route, gardée par les armées du Saint-Empire.

En traversant le lac de Constance, le Rhin forme un coude prononcé, infléchissant brusquement son cours de l'est à l'ouest, direction qu'il conservera jusqu'à Bâle. Les cantons si fertiles en vignobles et en arbres fruitiers, de Thurgovie et de Zurich, arrosés par la Thur et ses affluents, étalent assez d'espace en plaine pour avoir vu s'y déployer de grandes armées venues d'Allemagne ou de France. En 1799, Masséna s'y couvrit de gloire en écrasant, aux portes de Zurich et à Constance, les armées de l'archiduc Charles d'Autriche, de Korsakow et de Souvarow.

Au sortir du lac de Constance, le Rhin a déjà plus de cent mètres de large. C'est un superbe flot d'émeraude empanaché de vapeurs cristallines qui, en temps calme, roule à raison de 330 mètres cubes à la seconde. La fonte des neiges au printemps, des crues subites, des affluents torrentueux augmentent, doublent, quintuplent parfois son débit, rendent plus dangereux ses rapides, élargissent son lit ; il atteint 170 mètres à la cascade de Schaffouse, seuil gigantesque de 24 mètres, par-dessus lequel le fleuve écume et bondit, pareil au cheval indompté que, dans les temps mythiques, Neptune fit jaillir du rocher, d'un coup de son trident.

Donaueschingen, chef-lieu de l'ancienne principauté de Furstenberg, au confluent des trois ruisseaux qui forment les sources du Danube, n'est qu'à quelques kilomètres du cours de la Wutach, affluent du Rhin, sur sa rive droite, entre Zurzach et Waldshut. Là, est un point stratégique important dans l'histoire : c'est l'ouverture de la Trouée du Danube qui conduit à Ulm en Bavière.

Remarquez, vis-à-vis de l'embouchure de la Wutach, le confluent de l'Aar, sur la rive helvétique. L'Aar apporte au Rhin le tribut de tous les lacs, rivières et torrents du versant occidental des Alpes suisses jusqu'à la chaîne du Jura ; au moyen âge ce fertile pays s'appelait l'Aargove. A son embouchure, l'Aar (l'ancienne *Arula* ou *Arura*) est plus volumineux que le Rhin : il s'est grossi de la Limmat, le déversoir du lac de Zurich, et de la Reuss qui vient de Lucerne et du lac des Quatre-Cantons.

Aarau est à proximité du point de rencontre de ces trois rivières : c'est là, à Vindonissa qui n'est plus aujourd'hui que le bourg de Windisch, que convergeaient les voies romaines des Alpes. Elles amenaient les légions sur le Rhin, par les cols de Splugen, du Septimer, du Julier. Celles des Alpes Pennines et de Genève convergeaient à Avenches (*Aventicum*), bâtie auprès du petit lac de Morat, non loin de l'endroit où les Suisses remportèrent, en 1476, une si éclatante victoire sur le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

L'Aar passe à Thoune, Berne et Soleure. La Thièle lui apporte les eaux des lacs de Neufchâtel et de Bienne. Ainsi, au Confluent (Coblenz) voisin de Zurzach, l'Aar avec ses tributaires forme « patte d'oie », drainant toutes les rivières des cantons de Zurich, d'Argovie, de Lucerne, de Berne, de Fribourg.

Qu'on juge, par ce coup d'œil général, de l'importance de l'estuaire de l'Aar et du seuil bas et facilement accessible qui longe le Rhin comme un quai immense, reliant entre elles les villes du Frikthal (le Friccove du moyen âge), Waldshut, Lauffenbourg, Seckingen, Rhinfeld : ce sont là les fameuses *villes forestières*, par lesquelles on gagnait le lac de Constance et Bregenz; par elles aussi, en franchissant le Rhin, on remontait la Wutach, pour atteindre les régions du haut Danube, la Souabe et toute l'Allemagne du sud.

Les ponts jetés sur le Rhin dans chacune de ces villes furent souvent traversés, dès l'époque romaine, sinon déjà antérieurement. Ils servirent de passage à bien des invasions germaniques, tout comme aux armées autrichiennes et allemandes qui envahirent la Suisse, puis la Bourgogne par la trouée de Belfort. Ce fut en vain que Louis XIV chercha à s'approprier ce pays de la rive gauche du Rhin helvétique, dangereux voisinage pour l'Alsace et la Franche-Comté, ses récentes conquêtes.

Le Frikthal fut possédé par la maison d'Autriche jusqu'au traité de Lunéville en 1801 ; alors, Bonaparte le fit donner à la Suisse. Mais la neutralité du Frikthal et des villes forestières fut violée en 1814 par les Autrichiens et ceux-ci, avec l'assentiment des Suisses, moins nobles que les Belges en 1914, pénétrèrent par là en Franche-Comté et mirent en échec Napoléon.

Au pont de Bâle, le Rhin qui a déjà fourni une course de 440 kilomètres, a plus de 200 mètres de large et son flot sonore verse environ 1.000 mètres cubes à la seconde[1].

1. César dit du Rhin compris entre Constance et Bâle : *Flumine Rheno latissimo atque altissimo* (*Bell. Gall.*, I, 2, 3) ; *citatus fertur* (IV, 10, 3) ; voyez aussi, IV, 17, 2 ; Strabon, IV, 3, 3 ; Eustathe, *Comment. in Dionys. Perieg.*, 294, p. 267 (édit. Didot) ; cf. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 56.

III

DE BALE A LAUTERBOURG

Après avoir couru de l'est à l'ouest jusqu'à Bâle, le Rhin se heurte brusquement au barrage que forme devant lui le mont Terrible, le dernier éperon du Jura. Le fleuve, contraint de reprendre la direction du nord, s'engage dans le large couloir, ourlé sur ses deux bords par les reliefs parallèles de la Forêt-Noire et des Vosges, dont Pline, déjà, vante les sapins géants. A droite, le grand-duché de Bade ; à gauche, l'Alsace. De part et d'autre, une immense plaine d'alluvions dont la longueur, depuis Bâle jusqu'à Lauterbourg, est de 200 kilomètres.

Sous le pont de Bâle, le Rhin est à 276 mètres au-dessus du niveau du repère d'Amsterdam ; il est à 100 mètres à Lauterbourg ; sa dénivellation graduelle d'un bout à l'autre de l'Alsace est donc de 176 mètres[1].

Au-dessous de Bâle, le Rhin baigne le pied de la vieille forteresse française d'Huningue, bâtie par Louis XIV, presque en face de l'embouchure de la Wiese badoise, pour protéger un passage facile et un pont en bois, si souvent supprimé, rétabli et franchi par nos armées ; il a été remplacé par le pont du chemin de fer que les Allemands ont construit après 1870. Saluons la première ville alsacienne, Huningue, où, en 1815,

1. Charles Grad. *l'Alsace*, p. 164 ; cf. *Revue d'Alsace*, 1877, p. 247 (chiffres un peu différents).

s'immortalisa Barbanègre en résistant avec ses 135 compagnons aux assauts impuissants de 32.000 Autrichiens.

Plus bas, à Neuenbourg, un autre pont met en communication directe Mulhouse, la grande cité industrielle, avec Mülheim et Fribourg-en-Brisgau ; plus bas encore, au confluent du Möhlin, un autre pont en fer, entre Neuf-Brisach et Vieux-Brisach, au pied du Kaiserstuhl ; il remplace un ancien pont de bateaux qui vit bien des armées et des invasions. Le fleuve est presque guéable, en été, au moins dans les années de sécheresse. Il y a encore un pont nouveau à Rhinau. Enfin, par le fameux pont de Kehl, long de 245 mètres, Strasbourg est en rapport avec la rive droite. Kehl est au confluent du Rhin et de la Kinzig qui vient d'Offenbourg et de la Forêt-Noire.

Le Rhin conserve ainsi, de Bâle à Strasbourg, une allure précipitée qui y rend la navigation commerciale à peu près impraticable, une grande partie de l'année. Seuls, des bateaux très plats peuvent, quand ils sont chargés, remonter son cours dans des canaux latéraux artificiels. Il entraîne dans sa course folle, au lendemain des orages ou après l'hiver, des cailloux roulés, des arbres déracinés qui se cramponnent de-ci de-là, à chacun de ses détours. Les alluvions et le gravier s'étagent sur ses berges en gradins symétriques mais inconsistants ; aussi, ce n'est qu'à une certaine distance de son cours, sur la lisière du lœss fertile, que les Romains prudents avaient établi la route dont on remarque encore des vestiges, de Bâle à Neuf-Brisach par Horbourg (Argentovaria). Il a besoin de beaucoup d'espace en ses jours de colère, le terrible fleuve ! La traîne liquide, parsemée de bancs de sable micacé et de limon marneux, dépasse souvent 4 et atteint parfois 6 kilomètres de large. Dans cet enclos bordé de terrasses, appuyées aujourd'hui sur des digues artificielles, les ruisseaux, comme une blonde chevelure dénouée d'Alsacienne, vagabondent, modifiant leurs lits suivant les saisons. On a compté, en certains endroits, jusqu'à huit bras du Rhin, qui s'enchevêtrent, changent de place d'une année à l'autre, cessent d'exister et sont remplacés par d'autres. Ceux qui durent assez longtemps se couvrent d'une végétation palustre haute et touffue, de bruyères, de joncs plus grands que l'homme,

où niche à son aise le gibier d'eau ; il y a des marécages, des fondrières, des prés et des bosquets, voire des champs en culture, où travaille tout un monde de petites gens aux mœurs originales, imposées par le genre de vie : maraîchers, vanniers, pêcheurs, chasseurs, meuniers, braconniers, bergers et maraudeurs.

Un des métiers pratiqués par les miséreux qui demandent au Rhin leurs moyens d'existence, est celui d'orpailleur. Le Rhin est un fleuve aurifère, comme plusieurs de nos rivières qui descendent des Cévennes et du plateau central d'Auvergne. Son sable, formé de quartz pulvérisé, est mêlé de paillettes d'or, *l'or du Rhin* de la légende épique. Le lavage et la décantation se pratiquent au bord de l'eau courante, dans des coffres de planches et des écuelles en bois qu'on agite adroitement par un mouvement de tangage et de roulis, pour que le sable chargé d'or s'accumule dans le fond. On enlève les grains superficiels et les autres impuretés. Puis, l'orpailleur verse le sable le plus lourd, de couleur noirâtre, dans un vase en terre poreuse placé sur un feu de charbon. Il ajoute un peu de mercure au sable chauffé ; l'or, attiré par l'autre métal, forme avec lui de petites boules jaunâtres. On fait ensuite évaporer le mercure, et il reste dans la cuvette un peu d'or pur, que le pauvre orpailleur porte, pieds et jambes nues, chez les orfèvres de Strasbourg ou à la Monnaie de Carlsruhe : c'est une bien minime portion du Trésor des Nibelungen ; le métier est si peu lucratif qu'il est presque abandonné aujourd'hui.

Le Rhin, avec ses îlots boisés, ses bras morts perdus dans les saules et les ajoncs, est la grande route des oiseaux migrateurs. Reliant les lacs de la Suisse à la mer du Nord, il est la ligne de passe de l'armée aérienne qui, chaque année, s'en va à la recherche d'un climat plus doux, dès que l'hiver approche. Les naturalistes et les chasseurs alsaciens énumèrent avec une fierté jalouse les deux cents espèces d'oiseaux de passage qu'on rencontre dans les îles du Rhin, depuis le cygne noir et l'orfraie scandinave, jusqu'à toutes les variétés des échassiers palmipèdes qui se promènent dans la boue et pêchent dans les mares stagnantes, durant les haltes de leurs longs voyages[1]. La

1. Ch. Grad, *l'Alsace*, p. 153.

cigogne est l'hôte préféré, presque sacré, comme l'ibis en Égypte ; messagère du printemps, elle accourt par milliers pour nicher sur le toit des maisons où l'Alsacien, un peu superstitieux, ne manque point de préparer la place de son nid. « Au moyen âge, on annonçait à son de trompe l'arrivée du premier couple de cigognes dans nos villes. Maintenant encore, la croyance populaire lui attribue le don de porter bonheur à la maison où il fait son nid, et de la protéger contre la foudre. Pour la jeune fille qui voit l'oiseau aux longues jambes marcher vers elle, c'est un signe de ses fiançailles prochaines. Aux enfants strasbourgeois les mères de famille racontent que les cigognes leur apportent des petits frères, assis en croupe sur leur siège de plumes et les tenant par le cou à travers les airs [1]. »

La faune du Rhin est aussi abondante et particulière, quoique certaines espèces, comme le castor et le lynx, aient disparu au XIXe siècle, chassées par les travaux de canalisation et les établissements industriels qui, aujourd'hui, hélas ! dépoétisent tout dans la nature.

A toutes les époques, les peintres alsaciens se sont complu à reproduire des paysages du Rhin, scènes de chasse au sanglier et au chevreuil, pêche à la truite, promenades en bateau, filatures et moulins, pelouses sablonneuses ombragées de bouquets d'oseraies, de troènes et de fusains. Au calme, la mince nappe des eaux forme de longues squames argentées, des mares et des ruisselets en zigzag où abondent les poissons de toute espèce.

A la fin des étés longs et secs, des baigneurs s'amusent, par places, en étudiant prudemment leur chemin, à traverser toutes les branches du fleuve, de la rive alsacienne à la rive badoise. Les glaces aussi, parfois, en hiver, permettent de tenter la périlleuse aventure. Diodore de Sicile dit qu'on répandait de la paille sur la glace des fleuves pour éviter les chutes. Sous l'empereur Domitien, un dégel imprévu ayant débâclé les glaces du Rhin, les Germains ne purent le traverser [2], ce qui sauva les légions mises en péril.

Au mois de février, le Rhin commence à monter ; il atteint

1. Ch. Grad, *l'Alsace*, p. 512.
2. Suétone, *Domitien*, 6.

son maximum au début de juin. Telle est la force capricieuse du courant qu'on cite, dans les derniers siècles, des bourgs entiers qui furent comme expatriés par lui ; ils sont passés d'une rive sur l'autre du fleuve par suite du déplacement de son lit. En 1570, le village de Neubourg, au confluent de la Lauter, en Basse-Alsace, qui avant l'hiver était sur la rive droite, s'est trouvé au printemps sur la rive gauche, le Rhin s'étant frayé un chemin de l'autre côté. La même aventure est arrivée à Brisach, d'où Vieux-Brisach sur un rocher, dans le duché de Bade, et Neuf-Brisach en Alsace ont été disjoints [1]. La riche abbaye de Honau et la vieille ville de Rhinau furent englouties par le torrent, aux XIIIe et XIVe siècles [2]. Schœnau, Drusenheim, Schattmatten, qui étaient sur la berge du fleuve au XVIIe siècle, en sont éloignées aujourd'hui de deux ou trois kilomètres [3].

Ell, l'antique Helellus ou Helvetus, près de Benfeld, avait des fabriques de bijoux et d'armes dont les produits n'étaient pas moins appréciés des Anciens que les poteries de *Saletio* (Seltz). Les alluvions de l'Ill et du Rhin recouvrent aujourd'hui ces antiques ateliers [4].

Ne m'a-t-on pas cité un bourg d'Alsace qui fit construire, à grands frais, un pont en pierre sur le lit habituel d'un bras du Rhin, généralement à sec durant l'été. Une fois venue la saison des crues, on vit le Rhin, vraiment facétieux, se tracer un autre cours bien loin du pont préparé pour le recevoir ; dans la suite des temps, les mauvais plaisants voulaient faire passer le pont inutilisé pour un ancien arc de triomphe.

Jadis bien plus qu'à présent, les îles du Rhin, heurtées par la violence des flots, rongées par le courant, étaient défendues, ici, par les racines chevelues des roseaux, des aulnes, des frênes et des ormes; là, par des fourrés épineux, des souches de saules morts, si bien que ce rideau forestier empêchait qu'on pût voir d'une rive à l'autre. C'est à cette partie alsacienne du Rhin, aussi bien qu'à celle qui va de Constance à Bâle, ou encore

1. Rodolphe Reuss, *l'Alsace au XVIIe siècle*, t. I, p. 11.
2. Rod. Reuss, *op. cit.*, t. I, pp. 11-12.
3. Ch. Grad, *l'Alsace*, pp. 163 et 166.
4. Max. de Ring, *Tombes celtiques de l'Alsace*, p. 14.

à celle qui comprend depuis Bingen jusqu'à Bonn, que peut s'appliquer le témoignage des Anciens quand ils décrivent le Rhin comme un fleuve très profond et très large, souvent torrentueux : « On sait, dit Strabon, quelle est la rapidité du Rhin, bien qu'il coule, dès sa sortie des montagnes, dans des plaines presque sans pente, et combien il est difficile, à cause de cette rapidité même, d'y établir des ponts[1]. »

C'est ce à quoi n'ont pas toujours pris garde les historiens quand ils parlent des invasions des peuples venus de la Germanie. Ils attribuent trop facilement aux chariots des migrateurs un itinéraire qu'ils n'ont pu suivre. Tout le long de l'Alsace, le Rhin n'était franchissable à gué que sur des points bien choisis, toujours dangereux, et seulement dans l'été des années de sécheresse. Aussi, comme le dit fièrement un annaliste alsacien du XVIIe siècle, le Rhin était bien « le rempart de l'Alsace contre les insultes de ses voisins en temps de guerre[2] ». S'il est, sur le sol de l'Europe, une barrière fluviale nettement marquée, une tranchée stratégique creusée par la nature, à coup sûr c'est celle-là.

Ce fut seulement sous l'administration française, à partir du XVIIe siècle, que des travaux commencèrent à être entrepris pour endiguer la nappe liquide, protéger les villes contre ses inondations et ses ravages. « Les intendants d'Alsace au XVIIIe siècle ont eu l'honneur d'entreprendre la grande lutte, continuée jusqu'à nos jours, contre le fleuve si menaçant pour les villages établis sur ses bords[3]. » Aujourd'hui même, les grands travaux d'endiguement et de correction qu'on poursuit, depuis un siècle, en amont ou en aval de Strasbourg, ne réussissent pas toujours à maintenir les débordements des grandes crues.

Dans l'immense plaine d'alluvions qui s'étend au-dessous de Strasbourg et où les eaux s'étalent à leur aise, au confluent d'une foule de rivières, on a creusé, dans ces derniers temps, d'immenses bassins de navigation fluviale pour le commerce et l'industrie. Les grands bateaux qui s'arrêtaient à Mannheim

1. Strabon, IV, 3, 3.
2. Manuscrit de La Grange, cité par Rod. Reuss, *l'Alsace au XVIIe siècle*, p. 11.
3. Rodolphe Reuss, *l'Alsace au XVIIe siècle*, p. 12.

remontent maintenant jusque-là, si bien que l'on peut dire sans hyperbole que la grande capitale alsacienne est devenue elle-même un port de mer. Depuis 1900, le mouvement de la batellerie dans le port de Strasbourg est considérable ; il a été de près de deux millions de tonnes en 1913. Strasbourg, à présent plus que jamais, se développe par le Rhin, vit du Rhin : l'en séparer serait pour le commerce alsacien un arrêt de mort.

IV

L'ALSACE A VOL D'OISEAU

Le touriste qui descend de Bâle à Strasbourg parcourt d'abord un pays agricole où, sauf à l'horizon lointain, aucun contraste ne retient son regard : ce sont les modestes et fertiles collines de l'ancien comté de Ferrette et du Sundgau, depuis Delémont et Porrentruy jusqu'à Thann et Giromagny.

Ce « dos de pays », si célèbre dans l'histoire sous le nom de « trouée de Belfort » ou de « Porte de Bourgogne », forme une arête bombée presque droite, des Vosges au Jura, qui passe à Riervascemont, à l'est de Giromagny ; à Bréchaumont ; à Valdieu où se côtoient le canal du Rhône au Rhin et le chemin de fer de Belfort à Bâle ; à l'est de Chavonatte, de Lepuix, de Réchésy ; elle laisse loin dans le bassin du Rhône, Belfort et Delle. Les rivières, la Savoureuse de Giromagny, la Madeleine, le Saint-Nicolas, la Suarcine sont des affluents du Doubs qui les accueille aux environs de Montbéliard, pour les conduire dans le Rhône.

L'ancien comté de Ferrette (Pfirt), détaché du comté de Montbéliard en 1125, comprenait Thann, Altkirch, Delle, Belfort, Massevaux et quelques villages de la Suisse. Le château féodal, détruit durant la guerre de Trente Ans, est aujourd'hui une ruine superbement empanachée de lierre. Il avait été construit, en partie, au XIIIe siècle, par Frédéric II, comte de Ferrette,

vassal de l'église de Bâle, qui, s'étant endetté, commit de nombreuses exactions et osa dépouiller son suzerain, Henri, évêque de Bâle, de quelqu'une de ses terres. Il se vit condamner pour ce fait par l'empereur à la peine du *harnescar*, qui consistait à porter un chien sur ses épaules, l'espace de deux lieues. C'est dans cet accoutrement que le comte de Ferrette fit, en 1232, son entrée à Bâle, suivi de tous ses vassaux, et accompagné des rires de tous les bourgeois. Il s'avança ainsi jusqu'aux portes de la cathédrale, et là, il dut se jeter par trois fois aux pieds de l'évêque pour lui demander pardon. Quand il arrivait qu'un vilain fût condamné à la même peine, c'était un soc de charrue dont on chargeait ses épaules; les clercs portaient seulement le plus gros livre du lutrin.

A la suite du traité de Westphalie qui réunit l'Alsace à la France, en 1648, Louis XIV donna le comté de Ferrette à Mazarin pour le récompenser de l'habileté avec laquelle le cardinal avait conduit les négociations.

A peine le voyageur a-t-il atteint Mulhouse qu'il se sent captivé par l'aspect original du panorama qui se déroule devant lui; la vallée, coupée longitudinalement par le grand fleuve, a dix ou douze lieues de large. A l'ouest, les croupes ou « ballons » de la chaîne des Vosges; à droite, le Feldberg qui domine le sombre profil de la Forêt-Noire. On descend le cours de l'Ill, qui serpente dans la plaine, parallèlement au Rhin, jusqu'au delà de Strasbourg. Au bas de Mulhouse, la rivière forme l'île Napoléon, où l'on remarque un obélisque avec l'inscription suivante : *Terme méridional d'une base de 19.045 mètres, mesurée sous le règne de Napoléon Ier, empereur des Français, pour servir à la carte de l'Helvétie et à la détermination de la grandeur et de la figure de la terre. Août MDCCCIV*[1].

Nous suivons la forêt de la Hart qui a 14.000 hectares et s'allonge efflanquée entre l'Ill et le Rhin, sur une longueur de 32 kilomètres et une largeur qui varie de 2 à 12. Ses chétifs baliveaux servent surtout à la confection des perches pour les houblonnières ou des échalas pour la vigne. Sur sa lisière orien-

1. Ch. Grad, *l'Alsace*, p. 194.

tale on signale des restes de la grande voie romaine qui reliait Milan à Mayence. A proximité de cette route, à Kembs, Rixheim, Habsheim, Dietwiller, on a fouillé de nombreux tumulus que les habitants du pays désignent sous le nom de *Gallobiehl* « tertres gaulois[1] ».

A l'horizon, c'est une ligne majestueuse de cimes arrondies, couronnées de sapins ou d'une calotte de gazon. Les plus hauts sommets, blanchis de neige presque la moitié de l'année, se succèdent, séparés les uns des autres par des cols où s'insinuent des sentiers forestiers, où grimpent des routes en lacets. Voici le ballon d'Alsace (1.245 mètres), au-dessus de Thann ; plus près de nous, le Grand Ballon ou ballon de Guebwiller, le géant des Vosges : il a 1.426 mètres et sa croupe à double bosse domine fièrement toute la plaine du Sundgau. Le piton d'Hartmannswiller, qui forme comme son avancée au sud, entre Soultz et Saint-Amarin, ne peut manquer de devenir le centre d'un émouvant pèlerinage, comme un calvaire : reconquis par nos chasseurs alpins dès le 26 mars 1915, les combats opiniâtres et héroïques s'y renouvellent encore aujourd'hui, un an plus tard.

Du flanc du ballon de Guebwiller jaillit la Lauch, dont les cascatelles chantent sous un rideau de chênes, de hêtres et de sapins séculaires, jusqu'au bas des ruines de la fameuse abbaye de Murbach. Cette sombre et rocheuse forêt de Guebwiller est pleine de légendes gauloises que, naguère, contaient encore, à la veillée, les anciens des villages. Au temps où le dieu gaulois Vosegus régnait sur la chaîne des Vosges, comme la déesse Arduina sur les Ardennes, les Druides avaient installé dans les profondeurs mystérieuses des bois, leur culte sylvestre qui comportait des holocaustes sur les plus hauts sommets : l'herbe qu'on y cueille et les feux qu'on y allume encore aujourd'hui, en été, la nuit de la Saint-Jean, comme sur les monts d'Auvergne ou du Limousin, en sont la lointaine réminiscence[2]. Des sépultures gauloises ont été découvertes sur le parcours de la route de Thann à Remiremont par le col de Bussang,

1. Max. de Ring, *Tombes celtiques de l'Alsace*, p. 17.
2. Ch. Grad, *l'Alsace*, pp. 306 et 372 ; Max. Deloche, *la Procession dite de la Lunade et les feux de la Saint-Jean à Tulle* (in-4°, 1890).

et aux abords du col de Bramont que domine le grand Ventron.

A vol d'oiseau, il y a 40 kilomètres depuis le Ballon d'Alsace jusqu'au Honeck, point central de la chaîne vosgienne, dont l'altitude est de 1.366 mètres. Il est, lui aussi, pour les bûcherons et les schlitteurs, le rendez-vous de fêtes où l'on retrouve des traditions druidiques. Quel écolier en vacances n'en a fait l'ascension par le fameux col de la Schlucht où passe la route de Munster à Gérardmer? C'est le pays des *Oberlé!* De là, descendent, dans quatre directions, la Meurthe, la Moselotte, la Thur qui va rejoindre l'Ill à Colmar, après une immense promenade autour du ballon de Guebwiller; enfin, la Fecht qui, grossie de la Weiss, va tout droit à Colmar à travers de hauts pâturages forestiers, des fromageries appréciées au loin, des scieries, des vignobles que les Alsaciens mettent en concurrence avec ceux du Johannisberg. Mais voici que, soudain, l'angoisse nous étreint le cœur, à Metzeral et au sommet du Linge, où trop de sang français a rougi ces riants coteaux de la Fecht et de la Weiss reconquis sur les Barbares. Nos canons sont là encore, dominant la plaine de Colmar!

En 1867, auprès de cette dernière ville, à Eguisheim, Faudel a découvert un crâne humain qui a servi, avec d'autres débris, à étudier la race paléontologique du bassin rhénan. Tout le long de la vallée de l'Ill, on a fouillé des tombes antiques dont la richesse atteste le luxe et le bien-être des habitants, à l'époque gallo-romaine. Les archéologues retrouvent aussi, dans la vallée alsacienne, des traces trop éloquentes et trop nombreuses des épouvantables ravages causés dans le pays par les reîtres allemands à la solde des Suédois et des Impériaux, aux XVIe et XVIIe siècles. D'anciens villages incendiés, dont il n'est resté ni une maison ni un habitant, sont maintenant des champs en culture ou des coins de forêts, avec des caves remplies de squelettes. Les atrocités furent telles qu'un historien érudit de l'Alsace a pu dire — mais c'était avant la guerre actuelle — que dans ce pays, « de plus récents champs de bataille n'ont pas fait reculer dans l'ombre ceux d'il y a deux siècles et demi[1] ».

1. Rodolphe Reuss, *l'Alsace au XVIIe siècle*, t. I, pp. 109-110.

Le souvenir en est resté vivace et s'est transmis de génération en génération comme un épouvantement. On conte aussi des traits du patriotisme français des populations alsaciennes, lors de l'invasion de 1814. Par exemple, jusqu'à la création récente de la route de la Schlucht, le touriste faisait halte, avant d'atteindre le sommet de la montagne, sous un sapin géant qu'on appelait *le Livre du charbonnier*, parce qu'il portait une série de larges encoches entaillées à coups de hache. Ces marques avaient été faites, en 1814, par un charbonnier qui comptait ainsi, à mesure qu'il les avait tués, les soldats de l'armée autrichienne qui envahit l'Alsace à cette époque : or, il y avait 76 encoches. De son côté, la femme du charbonnier avait empoisonné, dans un repas, avec de l'aconit, 22 Croates, pour venger l'assassinat de sa mère et de ses trois filles, perpétré par ces barbares infâmes auxquels les armées allemandes de 1914 réservaient des émules et des imitateurs [1].

Les villages échelonnés sur les pentes des Hautes-Chaumes, autour des sources de la Weiss, Orbey, la Poutroye, la Baroche, le Bonhomme, Freland, Aubure, ont conservé leurs noms romans, peut-être à cause de la difficulté de leur accès.

Les cols du Bonhomme, de Sainte-Marie-aux-Mines, d'Urbeis donnent passage aux routes de Colmar et de Schlestadt à Saint-Dié ; la hauteur des cimes est désormais au-dessous de 1.000 mètres. La petite rivière d'Eckenbach, qui se jette dans l'Ill auprès de Schlestadt, a marqué longtemps la limite des comtés du Sundgau et du Nordgau. Au delà d'autres croupes boisées, la Liepvrette descend du col du Bonhomme, la Bruche naît au Climont, près du col de Saales, passe au pied du château féodal de Guirbaden et se jette dans l'Ill en amont de Strasbourg ; enfin, voici le massif imposant du Donon (1.016 mètres) et le col de Schirmeck : noms glorieux ! sol sacré, témoin de l'héroïsme de tant de fils de France dès les premières semaines de la guerre actuelle !

Tous ces pittoresques sentiers de bûcherons, de contrebandiers, de schlitteurs, voisinent aujourd'hui avec des routes

1. Ch. Grad, *l'Alsace*, p. 64.

tortueuses qui n'en finissent plus, des tramways électriques ou des chemins de fer trop rapides, aussi rebelles à toute rêverie sentimentale que les usines et les hautes cheminées de la plaine. Au flanc de ces montagnes boisées sont soudées, le long du versant alsacien, des collines rocheuses, parsemées de hêtres, de châtaigniers, de noyers, de cerisiers. Souvent aussi, les crêtes sont couronnées de ruines antiques ou féodales comme les Trois-Épis, auprès de Turkheim, Ribeaupierre au-dessus de Ribeauvillé, le siège de la confrérie fameuse des musiciens ambulants d'Alsace ; le Hoh-Königsbourg près de Schlestadt, grandiose château médiéval récemment restauré ; Sainte-Odile, au-dessus des jolis bourgs de Barr et d'Obernai, où l'on visite, outre le couvent de la patronne de l'Alsace, l'enceinte d'un immense *oppidum* gaulois et les ruines du château d'Adalric (Etichon), le plus fameux des ducs mérovingiens d'Alsace. De là-haut, par-dessus la forêt, on domine la plaine immense, toute l'Alsace, depuis Bâle jusqu'à Wissembourg.

Citons encore Sigolsheim, près du vieux château de Golbéry qui surplombe la Weiss : c'est là qu'on s'accorde à placer le *Champ du Mensonge* où Louis le Débonnaire, trahi par son armée, fut si indignement traité par ses fils ; enfin, près de Colmar, Eguisheim, la patrie du pape Léon IX, célèbre surtout par ses tours médiévales appelées les Trois Sorcières. Partout, le murmure de sources sémillantes et de clairs ruisseaux dans les rocailles, jusqu'à la plaine unie, trop jalonnée de tanneries, de brasseries, de filatures de coton, de tissages, de fabriques de produits chimiques. L'industrie dispute triomphalement le sol alsacien aux céréales, aux houblonnières, aux champs de tabac, de choux et d'oignons, aux prairies et aux vergers, de chaque côté des lacets de l'Ill, aussi capricieuse dans sa course que le Rhin lui-même, dont elle est séparée par le canal rectiligne du Rhône au Rhin.

Ainsi, le massif des Vosges, avec ses précipices et ses murailles de rochers, du côté alsacien, est une barrière parallèle au grand fleuve. Seulement, le Rhin est indiscontinu, tandis que les hautes Vosges ne sont qu'un écran de 80 kilomètres tendu du sud au nord, depuis le Ballon d'Alsace jusqu'au Donon.

Tous ces cols des Vosges alsaciennes, aujourd'hui jalonnées de modestes croix de bois qui marquent, hélas! les endroits où nos héros sont tombés, étaient jadis d'un accès trop difficile pour avoir pu jamais servir de chemin aux invasions. Si des armées les ont parfois escaladés, les peuples en marche ont tourné les hautes Vosges, mais ne les ont pas abordées de front.

Non seulement l'espace libre et la configuration du sol les invitaient à en faire le tour, mais remarquons bien que les sources et les rivières des deux côtés des Vosges, celles du versant occidental comme celles du versant alsacien, sont toutes des affluents du Rhin et appartiennent à son bassin.

Ouverte au sud par la Trouée de Belfort, qui est aussi large que l'Alsace elle-même, la vallée du Rhin n'est qu'un vaste couloir qui, à travers les siècles, n'a cessé d'être l'un des chemins battus des peuples migrateurs et des conquérants.

A l'extrémité septentrionale des Vosges, le pays arrosé par la Moselle et ses affluents est le pendant de la Trouée de Belfort au sud. Du sommet du Donon on descend, par les bois, dans les vallées de la Zorn et de la Mossig, en traversant la forêt du Hengst et de Dabo qui a plus de 12.000 hectares : pittoresque contrée, remplie de ruines des époques préhistorique, gauloise, gallo-romaine, médiévale ; la population n'en a point changé.

Plus loin, le col de Saverne, passage inévitable et fameux dans les annales de tous les siècles, gardé par des rochers à pic, n'est qu'à 380 mètres d'altitude. Là, se côtoient ou se superposent la Zorn, le canal de la Marne au Rhin et la grande route de Strasbourg à Paris. Saverne était, avant le chemin de fer, renommée pour ses grandes auberges à rouliers. Les Rohan y avaient jadis un château qui était, comme dit Edmond About, « le reposoir de ces Rohan, fastueux et débauchés ».

De Saverne à Strasbourg et à Lauterbourg, la plaine est ondulée, parcourue par des rivières que séparent les unes des autres, les petites Vosges, ici boisées, là couvertes de céréales, de vignobles et de houblonnières : c'est la Moder grossie de la Zorn à Rohrwiller, la Sauer, la Lauter, qui s'en vont, en traînant paresseusement leurs affluents, rejoindre le Rhin où leurs confluents forment d'excellents quais d'abordage.

Telles sont, avec la Moselle et les deux Sarres, les principales rivières du grand pays gaulois des Médiomatrices dont la capitale était Metz. Comme nous l'indiquions tout à l'heure, les alluvions ont souvent modifié ou déplacé leurs embouchures. La forêt Sainte de Haguenau et celle de Brumath, pleines de vestiges gaulois et gallo-romains, les bois qui couvrent les montagnes modestes de Phalsbourg, de Bitche et du Hardt palatin, traversés par ces tranquilles rivières, ne sont que les débris de l'immense zone forestière où les Gallo-Romains installèrent les tribus germaniques, comme les Triboques, auxquelles ils firent l'aumône d'une place dans les landes désertiques et marécageuses de la rive du Rhin.

C'est à Strasbourg que fut prononcé, en 842, le serment fameux dont la partie française est le document le plus ancien de notre langue ; Strasbourg est aussi la patrie de la *Marseillaise ;* celle de Kléber et de Kellermann, le vainqueur des Prussiens à Valmy en 1792. Le 13 août 1870, les Allemands mirent le siège devant Strasbourg, puis la bombardèrent ; la cathédrale fut endommagée gravement ; le théâtre et la plupart des monuments furent détruits ; la riche bibliothèque de la ville, systématiquement repérée par l'artillerie des barbares, fut réduite en cendres : depuis Attila, Strasbourg n'avait pas subi de pareil désastre.

A 20 kilomètres à l'ouest de Strasbourg, dans le canton de Wasselonne, est l'emplacement plutôt que la ruine de la *villa* de Marley, qu'ont habitée plusieurs rois mérovingiens. Tout près de là, Kircheim, l'ancienne Tronia, dont le traître Hagen est le seigneur dans le poème des *Nibelungen*. C'est Hagen, le vassal et le conseiller de Gunther, qui jette dans le Rhin le fameux trésor dont la conquête provoque tant de sanglantes convoitises et de romanesques aventures.

Seltz, en face de Rastatt, au confluent de la Salzbach alsacienne et de la Murg badoise, est l'antique *Saletio ;* Altstadt, l'antique *Concordia*, est entre Seltz et Wissembourg.

Le 4 août 1870, le général Abel Douay fut tué auprès de cette dernière ville, dans la première bataille de la guerre qui livra, pour un demi-siècle, l'Alsace-Lorraine aux Allemands ; Wœrth sur la Sauer, Morsbronn, Niederbronn, Reichshofen, noms à

la fois héroïques et lugubres, sont au sud-ouest de Wissembourg, au pied des collines boisées de la grande forêt de Waldeck.

Plus au nord, le cours de la Queich rappelle, en revanche, des pages triomphantes de notre histoire. Landau, sur cette rivière, fortifiée par Vauban, était la limite de l'ancienne Alsace. Elle nous fut enlevée dès les traités de 1815. A partir de cette date, non moins fatale que celle de 1870, la Lauter qui vient des environs de Deux-Ponts et de Pirmasens, a formé, de Wissembourg à Lauterbourg, la limite toute artificielle du département du Bas-Rhin jusqu'en 1871. Jetez un coup d'œil sur cette frontière d'Alsace, telle que la force et la fourberie nous l'avaient, une première fois, imposée, dans la période comprise entre 1815 et 1870, et vous demeurerez stupéfait de l'arbitraire qui avait présidé au choix de ces limites territoriales. Collines et vallées, cours des rivières, champs et prairies, confins des villages, tout avait été morcelé, sans raisons autres que la volonté de déchirer la France, sans autre mobile que la basse envie du Teuton à l'égard de notre pays. Les frontières mêmes de notre ancienne province d'Alsace n'avaient pas été respectées.

V

DE LAUTERBOURG AU COUDE DE MAYENCE

En pénétrant dans le Palatinat rhénan nous commençons de parcourir un pays d'aspect moins heurté que l'Alsace, mais d'une remarquable fertilité agricole; la vigne grimpe au flanc des coteaux et la plaine mamelonnée est couverte de houblonnières, de champs emblavés, de plantes maraîchères. Le sous-sol, depuis le Rhin, jusqu'aux frontières du Luxembourg et de la Hollande, est riche en mines de sel gemme, de fer, d'argent, de houille, de plomb, d'antimoine; l'activité industrielle et commerciale s'est développée, dans cette contrée, durant le dernier quart de siècle, avec une intensité qui tient du prodige.

Jusqu'ici, les villes importantes du Rhin, depuis Bâle — nous aurions pu le remarquer, chemin faisant, — ont été obligées de s'installer à une assez grande distance du cours du fleuve, pour éviter les surprises de ses capricieuses dévastations et les alluvions mouvantes de ses multiples bras. Désormais, le fleuve change d'aspect. Il coule en un large flot ramassé dans un lit régulier, stable et profond, navigable, aux berges solides ; les villes peuvent sans crainte s'asseoir sur ses rives et y établir des quais et des docks. Le bassin du fleuve et de ses affluents s'est développé immensément. Dans le lointain, plus de ces hautes montagnes couvertes de forêts de sapins ou, dans la saison froide, de cimes neigeuses. Tandis

qu'à gauche les croupes alignées des « ballons » des Hautes-Vosges s'arrêtent aux sources des deux Sarres et de la Vezouse, tributaires de la Moselle et de la Meurthe, à droite, les derniers contreforts de la Forêt-Noire ne dépassent pas le cours de la Murg, à Rastatt.

De là, le changement d'aspect de l'horizon rhénan. C'est désormais, sur la rive gauche, tout autour du Hardt palatin, la continuation ininterrompue de nos paysages lorrains, avec leur bordure de cimes boisées, ondulés de sillons sévères, peignés par la herse, et dans les prairies, le long des rivières, se déroulent sans fin des rubans de peupliers, de saules et de bouleaux.

Dans les bourgs devenus populeux, s'alignent les anciennes maisons des paysans lorrains; avec leur large pignon, elles respirent l'aisance et symbolisent la tradition, au milieu des vergers parsemés de vieux arbres à fruits, mais elles semblent comme mal à l'aise et gênées par le voisinage des cités ouvrières, des manufactures, des fabriques chimiques empestées, des hauts fourneaux enveloppés de nuages de fumée. Cette population rurale, laborieuse, endurante, reste silencieusement attachée à ses habitudes ancestrales, irréductiblement dédaigneuse pour ses oppresseurs et pour l'Allemand immigré.

Voici la Lauter qui sourd du mont Grænfenstein, auprès de Deux-Ponts, dans le Hardt; elle traverse Dahn et arrose la banlieue de Wissembourg; de là jusqu'à Lauterbourg elle sépare l'Alsace du Palatinat bavarois. Les limites politiques de ce dernier pays courent arbitrairement, par monts et par vaux, englobant, le long de la frontière imposée à la Lorraine, Deux-Ponts et Pirmasens, laissant Sarrebruck et Creusnach à la Prusse rhénane. Une ligne en dents de scie qui va de Creusnach à Worms, sépare le Palatinat bavarois de ce qui, en 1815, fut donné au grand-duc de Hesse.

Kaiserslautern, où Frédéric Barberousse se fit construire un château, est aujourd'hui une grande ville industrielle. Elle occupe à peu près le centre de cette province bavaroise où il n'y a, en fait de Bavarois que des immigrés et l'administration. Le long du Rhin, Germersheim, Spire, Ludwigshafen, Frankenthal en font aussi partie.

Sur la rive droite du fleuve, Mannheim et Heidelberg qui lui appartenaient avant la Révolution, en ont été détachées en 1815, pour arrondir le lot du grand duc de Bade.

Et c'est ainsi qu'à travers tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, le pays rhénan fut impitoyablement le jouet des compétitions faméliques de ces familles féodales allemandes qui, sans vergogne, comme s'il se fut agi d'un bien patrimonial, s'y installèrent, le morcelèrent, le dépecèrent, le rançonnèrent, trafiquant du sol et des habitants comme d'une marchandise de foire. « C'est fromage de Hollande », répétait le cardinal Albéroni, ministre de Philippe V.

Les populations attachées au sol, si l'on recherche leurs origines historiques, sont gauloises, gallo-romaines, franques, germaniques. De cet amalgame séculaire s'est formé, sous l'action naturelle de l'habitat, le tempérament particulier de cette « France de l'Est », appelée dans l'histoire Austrasie, puis Lorraine. Les noms nouveaux de Palatinat bavarois, Hesse rhénane, Prusse rhénane et autres, sont des appellations artificielles, inventées par la politique au service de dynasties d'oppresseurs venus d'Allemagne. Aujourd'hui, ces populations qui furent, durant tant de siècles, le rempart de l'Occident contre la barbarie germanique, se trouvent comme chassées de chez elles, submergées par les immigrés d'outre-Rhin, que les richesses naturelles du pays et ses industries ont attirés : Prussiens, Bavarois, Hanovriens, Hessois, Saxons, Poméraniens, déracinés des bords de l'Elbe, de l'Oder, du Danube, qui ne se mélangent guère aux gens du terroir, mais s'imposent partout et parlent en maîtres, comme, au temps de César, les Germains d'Arioviste chez les Séquanes et les Éduens. Mais l'arrogance de ces Allemands d'outre-Rhin ne se donne guère le champ libre que dans les villes et les centres industriels et cosmopolites. Les vieilles familles agricoles, dans les campagnes, les accueillent mal ; elles demeurent lorraines quand elles n'émigrent pas, accablées sous l'insulte : ce sont toujours les « Francs de l'Est ».

Étrange et lamentable histoire que celle du pays rhénan, auquel on a enlevé jusqu'à son nom historique et traditionnel. Il a constitué, à travers les âges, la marche frontière de la civi-

lisation ; sa mission a été de combattre toujours pour elle, ou vaincu, à se courber sous le joug de la barbarie : passage obligé de la guerre, sans cesse foulé par les armées, qu'elles vinssent de l'Est ou de l'Ouest, champ de bataille de toutes les nations de l'Europe.

Nulle contrée, dans les temps antiques, n'a été plus foncièrement romanisée que la rive gauche du Rhin ; l'onomastique l'atteste comme les ruines architecturales et les vitrines des musées rhénans. La population y fut gallo-romaine ; les Germains qui vinrent s'y mêler furent absorbés par cette civilisation supérieure qu'ils enviaient et dans laquelle ils étaient si avides de s'introduire. Les légions qui y tinrent garnison étaient presque exclusivement recrutées en Gaule ; nous verrons comment les vétérans gaulois se fixèrent dans le pays rhénan, y fondèrent des villes, des bourgs, des exploitations rurales ; toute cette population prêtait main forte aux soldats pour défendre la tranchée du Rhin contre la ruée incessante des Germains : sus aux Barbares de Germanie ! tel fut le cri de guerre tout le long du Rhin, durant les cinq siècles de l'Empire romain.

Plus tard, vint la domination franque. Dans les siècles mérovingiens, les pays de la rive gauche du Rhin furent la France de l'Est. Le royaume d'Austrasie se fusionna dans l'empire de Charlemagne, mais il en resta le centre et le fleuron le plus noble ; il devint plus tard la Lotharingie ou la Lorraine. Le hasard des successions et des partages carolingiens, les règles de la vassalité féodale le rattachèrent nominalement au Saint-Empire germanique, de même que les deux tiers de la France, par le hasard d'un mariage, passèrent aux Anglais, ce qui amena la guerre de Cent ans ; mais, de même que l'Aquitaine ne saurait être confondue avec l'Angleterre, la Lorraine ou l'Austrasie ne fut jamais confondue avec la Germanie.

L'ancien royaume franc d'Austrasie, morcelé arbitrairement, durant le moyen âge, en duchés de Haute et Basse-Lorraine, en souverainetés ecclésiastiques ou laïques, subit la domination avide et tyrannique de princes allemands étrangers à son sol et à sa race, d'évêques féodaux, — le tourment des papes, —

qui n'avaient ni attache ni racines dans le pays dont ils dévoraient les revenus, que souvent ils irritèrent par leur rapacité, ou qu'ils scandalisèrent par leurs débordements.

Les historiens renoncent à faire l'énumération de toutes ces principautés et de leurs éphémères transformations à travers le moyen âge, jusqu'à l'émiettement inextricable qui existait à la veille de la Révolution. Villes libres, villes impériales, Électorats ecclésiastiques et laïques, duchés, margraviats, comtés, évêchés, baronies, abbayes, toute la bigarrure du système féodal, avec privilèges particuliers, droit de monnaie, juridiction complète ou restreinte, et tous, s'ingéniant pour échapper à la suzeraineté impériale.

Au milieu de ce fouillis de souverainetés allemandes, les malheureuses populations, exploitées, rançonnées à merci, exposées à toutes les guerres, à toutes les invasions, passent dans toutes les mains, changent de maîtres, de nationalité et de noms, presque sans le savoir; elles sont sans patrie, ou plutôt elles n'en ont toujours qu'une et c'est celle-là seulement qu'on leur dénie : elles sont restées franques, austrasiennes, lorraines, avec cette originalité particulière qu'elles tiennent du croisement des races, de leur histoire, de leurs traditions locales, des malheurs supportés en commun, du climat et des habitudes de vie, de leur solidarité morale.

Tout de même, sous l'influence du voisinage de la monarchie française, les Électorats ecclésiastiques de Trèves, de Mayence et de Cologne donnent aux populations, au milieu d'abus et de coutumes surannées, un état social bien plus favorable que celui qui leur est fait dans les principautés laïques. Ici, c'est le système féodal : à la base, le servage, au XVIIIe tout comme au XIe siècle ; au sommet, un égoïsme, une arrogance et des appétits que rien ne tempère, une méconnaissance radicale des transformations que nécessiteraient les progrès sociaux. On partage, on taille des domaines, on distribue des titres princiers pour des cadets et des bâtards; le prince souverain invente des redevances, des droits à percevoir, qui sont modifiés, bouleversés, augmentés à chaque génération, quand ce n'est pas tous les ans, par le caprice de cet étranger, duc, comte, burgrave ou mar-

grave. Rien d'odieux ou de misérable, par exemple, comme l'histoire de ces familles de Hesse, de Bade, de Birkenfeld, de Wittelsbach, de Nassau et autres, avec leurs branches multiples apanagées, leurs apostasies confessionnelles, leurs mœurs d'ivrognes et de pillards, leurs inextricables alliances, revendications et trafics de principautés héritées.

Lorsque François Ier eut la fantaisie de briguer contre Charles-Quint la couronne impériale, il ne fut écarté que parce qu'il ne put y mettre le prix ; les Électeurs étaient à vendre. Et cependant, un agent de François Ier l'avait prévenu : « Tout ira bien, lui écrivait-il, si nous pouvons rassasier le margrave de Brandebourg ; lui et son frère, l'Électeur de Mayence, tombent chaque jour dans de plus grandes avarices. — Je veux, répondait le roi, qu'on soulle de toutes choses le marquis Joachim[1]. »

Mais sans aller chercher des exemples dans la maison de Brandebourg, ni remonter jusqu'au moyen âge ou à la Renaissance, on voit, dans les derniers siècles, les princes rhénans attirer par leurs capricieuses ambitions les plus épouvantables malheurs sur le pays qui leur était échu comme domaine. N'est-ce pas l'un des Électeurs palatins, Frédéric V, qui est, devant l'histoire, l'un des promoteurs responsables de la guerre de Trente ans, au cours de laquelle le Palatinat et l'Alsace furent si effroyablement ravagés par Spinola et par Tilly, chefs des Impériaux et des Bavarois ? Ses successeurs, par leur duplicité et leurs trahisons, en provoquant la colère de Louvois, furent cause de l'incendie du Palatinat par Turenne. Beaucoup de ces soudards servent dans les armées françaises, d'autres dans les armées impériales ou passent sans vergogne d'un camp dans l'autre. Leur bravoure réelle est toujours au plus offrant, à la merci d'une surenchère. L'héritage de rapacité et de fourberie dont ces princes badois, hessois, bavarois, Palatins du Rhin, ducs de Deux-Ponts, de Birkenfeld, Neubourg, Simmern ou autres, dont Louis XIV et Louis XVI payent les dettes, que Napoléon fit rois ou qu'il détrôna et chassa, ne peut s'expliquer que par l'état de gêne pécuniaire dans lequel ils

1. Guizot, *Histoire de France*, t. III, p. 31 ; Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution*, t. I, p. 467.

se trouvaient enlisés. Plusieurs moururent fous; la folie est héréditaire dans la maison de Bavière; l'un d'eux, plus sage que la plupart de ses ancêtres, s'est fait une spécialité comme oculiste.

Sur les terres de toutes ces principautés, le Rhin, sans doute, est devenu admirablement navigable, mais défense d'y naviguer sans vingt permis très onéreux ; impossible à un bateau d'y faire une demi-lieue sans être arrêté par des chaînes ou par des gardes-douaniers, au pied des donjons de l'une et l'autre rive. Répondant au vœu du commerce et des populations rhénanes, les généraux de la Révolution française nettoyèrent le pays; puis Napoléon, devenu protecteur de la Confédération du Rhin, supprima d'un trait de plume ces barrières et dégagea le fleuve de ses entraves féodales.

D'ailleurs, dès le jour où sous Louis XIV, l'Alsace avait été constituée en province de la monarchie française, on avait pu apprécier la différence du régime français avec la situation antérieure ou avec le régime des pays voisins. Du jour au lendemain, l'Alsace transformée, libérée, devint un pays d'une merveilleuse prospérité économique; le Palatinat, bien qu'ayant des terres plus riches, et mieux placé pour la navigation fluviale, demeura la proie de ses innombrables souverains, personnages d'opéra-comique, dont on chercherait vainement l'utilité sociale et que Napoléon qualifie si justement : « Un tas de princes allemands aussi faibles qu'ignorants, et dont aucun n'a laissé de souvenir parmi les hommes. »

Après la chute de Napoléon, cette féodalité, devenue soudain aussi arrogante qu'elle avait été servile, prit sa revanche. Des villes comme Deux-Ponts, Pirmasens, Annwiller, Landau, Germersheim ont été annexées à la Bavière, dite rhénane, pour récompenser le roi de ce pays de sa trahison envers Napoléon à qui il devait sa couronne.

La Queich qui se jette dans le Rhin à Germersheim est effectivement l'ancienne frontière d'Alsace[1]. Et cette Bavière rhénane, séparée du royaume de Bavière par le Rhin et le duché de Bade, n'est-elle pas, politiquement parlant, une absurdité

1. Rod. Reuss, *l'Alsace au XVIIe siècle*, p. 16.

combinée par des diplomates à gages, au mépris de l'intérêt des populations, et uniquement pour satisfaire l'appétit de ces Guillaumes, de ces Frédérics, de ces Ernests, qui ont perpétué jusqu'à nos jours leurs traditions médiévales de mensonge, d'arrogance et d'obséquiosité. A eux surtout, s'applique ce mot de Henri Heine : « L'Allemagne est un pays de valets. »

Aussi, les populations rhénanes avaient-elles accueilli comme une délivrance la domination française. Pas une révolte, pas une plainte ne s'éleva contre nous; les arrangements de 1815 les mutilèrent malgré elles et contre leurs vœux.

« Lorsqu'il parcourt aujourd'hui, écrivait Victor Hugo en juillet 1841, les provinces rhénanes sur lesquelles rayonnait, il n'y a pas trente ans, cette puissante homogénéité qui a pénétré si profondément, en moins d'un siècle et demi, l'antique landgraviat d'Alsace, le voyageur rencontre, de temps à autre, un poteau blanc et bleu, il est en Bavière; puis, voici un poteau blanc et rouge, il est dans la Hesse; puis, voilà un poteau blanc et noir, il est en Prusse. Pourquoi? Y a-t-il une raison à cela? A-t-on passé une rivière, une muraille, une montagne? A-t-on touché une frontière? Quelque chose s'est-il modifié dans le pays qu'on a traversé? Non. Rien n'a changé que la couleur des poteaux. Le fait est qu'on n'est ni en Prusse, ni dans la Hesse, ni en Bavière : on est sur la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire en France, comme sur la rive droite on est en Allemagne[1]. »

C'est entre Rastatt et Mayence que les invasions et les conquérants ont le plus souvent franchi le Rhin, en utilisant les embouchures des rivières, ou bien, beaucoup plus bas, dans la région que commande Cologne. De cette partie du fleuve les Anciens disaient qu'elle était aisée à traverser et que tout batelier s'en faisait un jeu : *ludus est navigare*, dit Symmaque[2]. Sur la frontière du pays des Médiomatrices et des Trévires, dès le temps des expéditions de Tibère et de Germanicus, les Romains avaient établi un pont pour le passage des légions[3],

1. V. Hugo, *le Rhin*, t. II, p. 343.
2. Symmaque, *Laud. in Valentin.*, II, 4, p. 324, éd. Seek. Cf. Cam. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 56.
3. Strabon, IV, 3, 4.

en même temps que leur flotte sillonnait le fleuve, et s'appliquait à favoriser les relations des marchands de Gaule et d'Italie avec les barbares d'outre-Rhin.

Séparant le bassin du Glan de celui du Rhin, la chaîne vosgienne, sous le nom de Hardt palatine, court sous bois et parée de vignobles, entre Wissembourg et Bitche, entre Landau et Pirmasens, entre Neustadt et Kaiserslautern, entre Alzey et Creusnach, jusqu'au mont Tonnerre qui a 690 mètres d'altitude. On a retrouvé dans cette région des ruines gauloises, notamment à Deidesheim, entre Kaiserslautern et Mannheim : sur un contrefort du Drachenfels, il y a les restes d'un *oppidum* gaulois des Médiomatrices ou des Trévires, pareil à ceux du mont Sainte-Odile, de la forêt de Dabo, et du mont Beuvray, près d'Autun.

Sur la rive droite du Rhin, la plaine est coupée seulement par les failles des rivières. Une foule de petits cours d'eau se succèdent à droite et à gauche du fleuve auquel ils apportent leur contingent limoneux, après avoir fertilisé, les uns, les grasses plaines du Palatinat et de la Lorraine, les autres le grand-duché de Bade. C'est, entre autres, sur la rive droite, la Pfinz qui se jette dans le Rhin en face de Germersheim ; le Neckar, l'ancien Nicer des Romains, la grande et célèbre rivière hercynienne qui parcourt le pays de Souabe, le Wurtemberg actuel, dont elle ramasse, chemin faisant, presque toutes les eaux. Le Neckar repose sa tête à côté de celle du Danube, sur le versant oriental de la Forêt-Noire ; il passe à Tubingue, à Stuttgart, enfin près de Heidelberg où ses bords abrupts sont visités et admirés par tous les voyageurs.

Heidelberg avait une Université célèbre, fondée par le comte palatin Charles IV, de la famille des Wittelsbach, en 1386. La ville est dominée par les restes imposants du château, l'ancienne résidence des Électeurs palatins, qui fut détruit en partie par les Français en 1689. Restauré en ruine pittoresque pour touristes, on y visite, entre autres curiosités qui flattent l'orgueil allemand, un tonneau colossal qui jauge 140.000 litres ; mais le tonneau lui-même a été radoubé en 1751.

Après s'être détourné de l'Odenwald, le Neckar, victorieux

de la barrière de rochers, tombe dans le Rhin à Mannheim, éloignée de Heidelberg de 19 kilomètres. Alors, le grand fleuve atteint une largeur de 400 mètres.

Sur sa gauche, au nord de la Queich, il arrose, au confluent du Speierbach, une vieille ville impériale, Spire, dont la cathédrale immense renferme les tombeaux de huit empereurs. C'est à Spire que saint Bernard, en 1146, prêcha la croisade devant Conrad III. L'empereur se croisa et partit le 28 mai à la tête de 70.000 cavaliers et une immense infanterie. Cette armée formidable s'en alla périr de maladies et de privations en Asie-mineure; Conrad ne rentra dans ses États qu'en 1149.

En aval de Spire, bien déchue de son ancienne splendeur, s'alignent aujourd'hui, comme des régiments, les cheminées des cités industrielles qui font la chaîne sur les deux rives du fleuve. Les centres principaux sont Mannheim sur la rive droite, et Ludwigshafen sur la rive gauche. Les navires de haute mer remontent jusque-là où ils accostent dans de vastes bassins. Le trafic fluvial de Mannheim s'éleva, en 1913, à plus de dix millions de tonnes. Les Allemands ont fait de Ludwigshafen un centre gigantesque de fabrication de produits chimiques et d'explosifs, qui, avant le début de la guerre de 1914, était en mesure, dit-on, de produire, en un an, la charge de plus de vingt millions de coups de canon.

Après Mannheim et Ludwigshafen, le Rhin entre dans la Hesse : Hesse-Darmstadt sur sa droite, Hesse rhénane sur sa gauche, avec Worms qui fut la capitale des Vangions, puis celle des Burgondes ; elle est le centre de l'épopée des *Nibelungen*. Worms est la ville des plaids, des diètes et de tant de querelles et de conciles oiseux, à l'époque carolingienne et durant toute l'ère féodale. La diète qui s'y rassembla en 1122 rétablit enfin, par un accord solennel entre l'empereur Henri V et les délégués du pape Calixte II, la concorde qui mit un terme à la fameuse querelle des Investitures. Turenne prit Worms en 1644 et Custine en 1792.

Une cinquantaine de kilomètres environ séparent Mannheim de Mayence. Le Rhin qui serpente tranquille et majestueux, dans une contrée admirablement fertile, a reçu, depuis

Spire jusqu'à Cologne, un sobriquet historiquement justifié. A cause des anciens Électorats ecclésiastiques, et en raison du grand nombre des cathédrales et des monastères qui sont encore la parure des deux bords du fleuve, les lourds luthériens du Brandebourg qui s'emparèrent du pays, l'ont dénommé, avec une intention scandalisée, *Pfaffenstrasse*, « la rue des Prêtres ». Soit ! Nous ne voulons point, ici, relever les abus des trop fameux Électorats, ni instruire le procès des astucieux forbans accourus de Königsberg ou de Berlin, pour rançonner le pays à leur place. Le monstrueux régime auquel nous faisions allusion tout à l'heure, qui fut celui des pays rhénans au moyen âge et jusqu'à la Révolution, a été justement flétri par les historiens et il a reçu son châtiment. Il resterait tout de même à voir si, dans le Palatinat bavarois, dans les principautés prussiennes de Juliers et de Clèves et les autres souverainetés laïques, la plupart protestantes, qui pullulaient dans ces mêmes pays, les populations étaient moins rançonnées, plus heureuses et se trouvaient mieux traitées que dans les Électorats ecclésiastiques.

Mayence « la Dorée » (*das goldene Mainz*), la ville de Drusus et de saint Boniface, avec sa cathédrale à double abside et quatre clochers, a toujours été l'un des principaux passages du Rhin, à cause du confluent du Mein, l'ancien *Mœnus*, la grande artère de Franconie. Le niveau des eaux est à 84 mètres d'altitude ; le fleuve a près d'un kilomètre de large. Le Mein va chercher ses sources aux confins de la Saxe et de la Bohême, dans le lointain massif du Fichtel, montagne qui est à peu près le point central de l'Allemagne. Il se promène en zigzag, comme amusé et retenu par les vergers, les bosquets de châtaigniers et d'amandiers, les fleurs des prés, formant des gués autant que l'on en désire, en Bavière et même dans la Hesse où pourtant ses bords se relèvent en terrasses accidentées et sinueuses.

Bayreuth, Bamberg, Wurzbourg, Aschaffenbourg, Hanau, Francfort se mirent dans l'émeraude de ses eaux. Après s'être enflé de la Nidda qui vient des montagnes du Wetterau, le Mein contourne la forteresse de Castel, bâtie chez les Mattiaques par Drusus, en 14 avant J.-C., comme tête de pont, en

face de Mogontiacum. Il lui faut pratiquer une trouée violente pour se frayer un chemin jusqu'au Rhin.

Mayence et sa voisine, Francfort-sur-le-Mein, furent les centres principaux de la vie religieuse et politique de l'Allemagne au moyen âge. Les Carolingiens y séjournèrent souvent. C'est à Mayence que, l'an 1188, l'empereur Frédéric Ier Barberousse se croisa pour la délivrance de la Terre Sainte. Il partit l'année suivante, pour aller mourir en se noyant dans le Cydnus où avait, jadis, failli périr Alexandre : de là, tant de poétiques légendes qui forment une bonne part de la littérature épique de l'Allemagne médiévale.

Mayence, assiégée par les Impériaux en 1689, fut défendue au nom du roi de France par le maréchal d'Uxelles qui y battit monnaie. En octobre 1792, elle fut prise par Custine, puis, non secourue, elle se rendit aux Prussiens le 22 juillet 1793. Enfin, Mayence demanda et vota librement son annexion à la France ; elle fut, de 1797 à 1814, le chef-lieu de notre département du Mont-Tonnerre. Aussi cette ville a-t-elle conservé dans le caractère de ses habitants de vieille souche, comme dans sa physionomie, quelque chose de la triple empreinte que les Romains, les archevêques-Électeurs et les Français ont imprimée sur son front glorieux.

Son riche musée d'antiquités atteste, non point la germanisation des pays rhénans, mais bien au contraire leur romanisation. Si vous voulez visiter des musées de souvenirs germaniques, allez à Brunswick ou à Nuremberg ; vous n'en trouverez guère dans les villes rhénanes, tandis qu'y abondent les vestiges gaulois et gallo-romains. Ouvrez la carte : Mayence s'enfonce comme la proue gauloise au cœur de la Germanie.

« Mayence est une ville illustre. Mayence, au IXe siècle, était assez forte pour châtier son archevêque Hatton ; Mayence, au XIIe siècle, était assez puissante pour défendre contre l'empereur et l'empire, son archevêque Adalbert. Mayence, en 1225, a été le centre de la hanse rhénane et le nœud des cent villes. Elle a été la métropole des *Minnesinger*, c'est-à-dire de la poésie gothique. Elle a été le berceau de l'imprimerie, c'est-à-dire de la pensée moderne. Elle garde et montre encore la

maison qu'ont habitée, de 1443 à 1450, Gutenberg, Jean Fust et Pierre Schœffer, et qu'on appelle par une magnifique et juste assimilation : *Dreikönigshof*, « *la maison des Trois-Rois* ». Pendant huit cents ans, Mayence a été la capitale du premier des Électorats germaniques; pendant vingt ans, Mayence a été un des fronts de la France. Le congrès de Vienne, en 1815, l'a donnée comme une bourgade à un État de cinquième ordre, à la Hesse[1]. »

L'itinéraire du Mein, son circuit et ses infinis détours, ses affluents, le peu de profondeur de ses eaux paresseuses : tout contribue à expliquer que, malgré ses 250 kilomètres, il n'ait jamais été dans l'histoire, sauf dans la portion inférieure de son parcours, ni une limite, ni une véritable frontière; il fut, comme l'on dit, sinon un chemin où l'on marche, du moins une ligne directrice à côté de laquelle on chemine, et qu'ont suivie les convois migrateurs en toute sécurité, pour atteindre au fleuve rêvé et chanté, le Rhin. Au XIXe siècle, la diplomatie a voulu, un instant, faire du Mein, la limite entre l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud.

Au nord de Mayence, des îlots où des princes carolingiens venaient s'installer en villégiature et dans l'un desquels mourut Louis le Débonnaire. A Ingelheim, à treize kilomètres de Mayence, on visite les restes d'un palais de Charlemagne qui continua à être souvent habité par les Empereurs, durant le haut moyen âge. C'est là que furent célébrées les noces d'Henri III le Noir avec Agnès, fille de Guillaume V d'Aquitaine, en 1043. Hermann le Contract rapporte qu'on y vit accourir, à cette occasion, une véritable nuée d'histrions, de jongleurs et de ménestrels, qui caressaient l'espoir d'être bien accueillis, d'avoir part au festin et de remporter d'abondants témoignages de la libéralité de l'Empereur. Ils furent déçus et congédiés honteusement, le ventre et les mains vides, dit le chroniqueur.

Sur la rive droite du fleuve, le touriste visite Biebrich avec son château des ducs de Nassau, à cinq kilomètres de la station thermale de Wiesbade, les *Aquæ Mattiacæ* des Romains. La

1. V. Hugo, *le Rhin*, t. II, p. 340-341.

chaîne volcanique du Taunus qui domine ces villes et court de l'est à l'ouest, a 350 mètres d'altitude; elle arrête la poussée des eaux et force le Rhin à un brusque détour. Elle est parsemée de ruines romaines, entre autres, le camp retranché de Saalburg, dont les premières fortifications furent élevées par Drusus, en l'an 11 avant J.-C.

A partir de là, c'est le Rhin romantique. Les guides énumèrent une suite, enchanteresse pour les yeux et l'imagination, de vieux châteaux, de tours romaines, de donjons gothiques, d'îlots verdoyants, de récifs, de *burgs*, sur lesquels la légende a greffé les souvenirs d'Arminius, de Charlemagne, de Roland, de Frédéric Barberousse, de Gœthe et de Bettina, et aussi des Français « empoisonneurs (!) » du Palatinat[1]. Cette épithète est vraiment un joyau littéraire trouvé par les ravageurs du Palatinat et de l'Alsace, durant tout le cours des XVIe et XVIIe siècles, les incendiaires des bibliothèques de Strasbourg (1870) et de Louvain (1914), les bombardeurs de Soissons, d'Ypres, de Nancy et de la cathédrale de Reims.

1. *Von den Franzosen, den Pfalz Vergiftern, zerstört*, disent les Guides allemands !

VI

DE BINGEN A COBLENCE

Le Rhin, à Bingen, accueille sur sa gauche la Nahe, l'ancienne Nava, qui sépare le mont Tonnerre du Dos-de-Chien (*Hunsruck*) et roule, entre de hautes collines de vignes et de bois, des galets d'onyx propres à la gravure des pierres fines. Ausone la qualifie de rapide, *celerem Navam*; Tacite parle d'un pont qui la traversait, à *Bingium*.

Au IVe siècle, Bingium fut saccagée par les Germains et détruite ; en 359, l'empereur Julien releva ses ruines. Elle eut, au moyen âge, comme la plupart des villes rhénanes, une grande floraison artistique et industrielle. Ce sont deux artistes fondeurs, de Bingen, maîtres Nicolas et Jean de Bingen (*de Bingio*) qui fondirent les portes de bronze de la cathédrale de Trèves, au début du XIIe siècle.

La vallée de la Nahe est le Nahagove du moyen âge. La rivière commence sa course dans la petite principauté de Birkenfeld, vieux débris féodal, protégé par le roi de Prusse qui, en 1815, le fit donner à un cousin pauvre, le grand-duc d'Oldenbourg.

La Nahe se grossit du Glan qui vient de Hombourg, grossi lui-même de la rivière de Kaiserslautern, gîte d'étape important sur la route de Metz à Mayence; puis, elle passe à Creusnach avant de finir à Bingen, pour marquer la frontière de la Prusse rhénane et du grand-duché de Hesse.

Cette vaste province de Prusse rhénane, à cheval sur la Moselle et sur le Rhin, voilà encore une création toute artificielle des diplomates de 1815. C'est un outrage aux traditions du pays et à son histoire ; on a imposé aux habitants ce nom de « Prussiens » qui ne fut jamais le leur ; on leur a infligé une domination plus étrangère que celle de la France, à coup sûr, puisque les Prussiens, ethniquement, ne sont même pas de sang germanique.

Pour constituer cette province, il a fallu faire table rase de toute l'organisation française dont ce pays s'était, durant vingt années, déclaré heureux de jouir ; rétablir les anciens droits féodaux du roi de Prusse sur les duchés de Juliers et de Clèves, bien que ce roi y eût, auparavant, solennellement renoncé. A ce morceau, et sans le moindre souci des affinités et des vœux des populations, on ajouta les Électorats de Trèves et de Cologne ; la ville libre d'Aix-la-Chapelle ; des quartiers du Limbourg, de la Lorraine française, du Palatinat ; sur la rive droite du Rhin, on entailla aussi des principautés, des seigneuries, des villes. Cet amalgame hétéroclite fut donné, sans plus de façon, au roi de Prusse, pour l'indemniser d'Iéna et le dédommager de la Saxe qu'il voulait prendre. Les Hohenzollern eurent ainsi, sur les deux rives du Rhin, et séparée de la Prusse, par la Saxe, la Hesse, le Hanovre et la Westphalie, l'une des plus riches contrées de l'Europe, avec cinq ou six millions de sujets. De pareils partages rappellent ceux de l'époque mérovingienne.

Voilà comment ce pays fut baptisé prussien sans son assentiment. Les diplomates ne virent point qu'installer ainsi les Prussiens sur la rive gauche du Rhin, depuis Trèves et la vallée de la Sarre jusqu'à Clèves et Wesel, c'était rendre inévitable la guerre de 1870 et celle d'aujourd'hui.

Et cependant, dans l'histoire, à travers tous les siècles de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes, jusqu'à ces monstrueux traités de 1815, quoi de commun entre ces pays rhénans et la Prusse, comme origine, comme destinée, comme histoire, comme civilisation ? N'ont-il pas été, ces pays, les ennemis héréditaires des Prussiens ? La capitale de Charle-

magne, Aix-la-Chapelle, englobée dans cette province dont Cologne est le chef-lieu, n'a été choisie comme résidence par le grand empereur franc que parce qu'elle le rapprochait du Rhin, au delà duquel il pourchasssait la barbarie saxonne et teutonne. C'est pour être aussi plus à portée des turbulents et odieux barbares d'outre-Rhin que les empereurs romains s'étaient installés à Trèves, substituée à Rome elle-même comme capitale de l'Empire. Trèves, Mayence et Cologne, les trois grandes métropoles catholiques des pays rhénans, courbent leur tête humiliée sous le joug du Brandebourgeois luthérien. Quelles raisons autres que le hasard d'un héritage féodal, la perfidie ou l'abus de la force, pourrait-on faire valoir pour expliquer cette mainmise du roi de Prusse sur la rive gauche du Rhin ?

En 1840, le malaise général que ressentaient la Lorraine et les pays rhénans, du dépècement dont ils venaient d'être les victimes, ayant ramené la question du Rhin sur le tapis des discussions politiques, le poète Becker composa sa haineuse chanson, si populaire en Prusse :

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris, comme des corbeaux avides...

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues !

Toute cette histoire se chargera de démontrer de quel côté du Rhin ont toujours été les « corbeaux avides ». Mais, dès le premier jour, Alfred de Musset répondit à la chanson de Becker :

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'Aigle expirant ?

Du moins, la moderne statue de la *Germania*, œuvre du sculpteur Schilling, a-t-elle eu la pudeur de rester sur l'autre rive du fleuve. Laissons-la trôner à sa place historique, entourée de

ses bas-reliefs triomphaux qui, s'ils célèbrent insolemment nos défaites de 1870, resteront, du moins, pour nous, un dur mais profitable avertissement. C'est à nous d'entonner contre la barbarie le *Wacht am Rhein!* Du haut des degrés qui montent jusqu'au pied de la statue colossale et d'art vulgaire, on jouit d'un grandiose panorama sur le Rhin, les bateaux qui sillonnent son flot verdâtre, ses ruines romantiques, ses villes et ses bourgs, ses collines couvertes de forêts, de vignobles, de champs emblavés et aussi, à présent, de cheminées d'usines. Derrière le monument national s'étend la belle forêt du Niederwald. Sur les pentes rapides de la montagne, bien exposées au midi, sont étagés sur des cascades d'épaulements en pierre sèche, les célèbres vignobles de Rhingau, dont les crus les plus renommés sont ceux du Johannisberg. Que de gais et pimpants couplets le vin du Rhin a inspirés ! les joutes bachiques ne manquent pas en Allemagne, mais il est rare qu'il ne s'y mêle point quelque menace ou quelque inquiétude d'oiseau de proie :

« Trinquez, trinquez ! dit une chanson d'Herwegh, le Rhin, quand ce ne serait que pour son vin, doit rester allemand[1] ! »

En 1624, le Sénat de Brême acheta pour la cave municipale dénommée *Caveau de la Rose*, douze fûts de vin du Rhin, des crus de Johannisberg et de Hochheim. On leur donna les noms des douze apôtres : ils sont encore conservés avec un soin superstitieux. Le Sénat offre, de temps en temps, du vin de la Rose (*Rosenwein*) aux personnages de haute distinction qu'il veut honorer, mais à chaque fois, il prend soin de faire remplacer par du vin un peu moins vieux celui que l'on extrait des tonneaux, pour qu'ils ne désemplissent jamais. On en offrait à Gœthe le jour de sa fête. Les bourgeois de Brême, en cas de maladie grave, peuvent être autorisés par le Sénat à en acheter une bouteille.

Désormais, le Rhin coule profondément encaissé entre deux lignes tortueuses de rochers d'ardoise grise, taillés à pic, dont la cime est le piédestal d'une ruine. Chaque jour voit passer des bateaux à vapeur, le pont garni de touristes qui contemplent,

1. Cité par Arthur Chuquet, dans la *Revue hebdomadaire*, 10 juillet 1915, p. 157.

émerveillés, ces tours découronnées, ces donjons édentés, ces clochers que l'imagination amalgamée avec l'histoire a peuplés de fantômes, de géants et de lutins, de spectres et de gnomes, de paladins et de chevaliers, de rois et d'empereurs, d'archevêques et d'abbés, de comtes et de burgraves.

Plus qu'en aucun autre endroit, le Rhin est devenu, suivant l'expression de Cicéron, une tranchée colossale dont les gouffres protègent la civilisation contre les irruptions des monstrueuses notions germaniques [1].

Au pied du Johannisberg, à Rudesheim, dont Charlemagne lui-même, si l'on en croyait les guides, aurait planté les vignes, une tour carrée est tout ce qui reste d'un pont romain ; plus bas, le burg d'Ehrenfels, construit par l'archevêque Siegfried, au XIIIe siècle, pour être une guérite de douaniers. De l'autre côté, après le burg de Klopp qui domine Bingen, se dresse, au beau milieu du fleuve, un donjon restauré à l'allemande, la Maüsethurm (tour des rats) qui, elle aussi, fut jadis un poste de péage. La légende dit que l'archevêque Hatton y fut dévoré par les rats, à cause de ses exactions et de ses crimes [2]. Tout à côté, le Bingerloch, gouffre tournoyant où sont venues sombrer bien des barques qui cherchaient à échapper aux douaniers de la Tour des rats.

Le Rhin, qui a repris sa course dans la direction du nord, se rétrécit et se creuse ; il n'a plus que 450 mètres de large et il se précipite en fureur dans ce lit de rochers volcaniques trop étroit pour son flot. Il forme dès lors des rapides, des remous pittoresques, plus dangereux autrefois qu'aujourd'hui, entre deux lignes de tortueux remparts usés par la vague. Avant les travaux modernes qui ont rendu le fleuve navigable, le mugissement rauque des flots était répercuté au loin par les échos. Dans les contes populaires, c'étaient les aboiements des guivres

1. Cicéron, *In Pisonem*, 33, 81 : *Non Rheni fossam gurgitibus illis redundantem Germanorum immanissimis gentibus objicio.*

2. Sur toutes ces légendes du Rhin, voyez en particulier le recueil publié en français en 1830, à Heidelberg, sous ce titre : *Traditions populaires du Rhin, de la Forêt-Noire, de la vallée du Nècre, de la Moselle et du Taunus*, publiées par M. le conseiller aulique Schreiber et autres. Seconde édition, avec 32 estampes. Chez J. Engelmann, MDCCCXXX, in-12.

ou les gémissements des bateliers engloutis dans le torrent. L'imagination des poètes du moyen âge a localisé sur ces bords les légendes de Charlemagne, de Roland, de Tristan et Yseult, de Parsifal, de Lohengrin, de l'enchanteur Merlin, des chevaliers partis pour la croisade avec Frédéric Barberousse. Les *Minnesinger* et les *Meistersinger*, comme nos trouvères et nos troubadours, colportaient ces chants, de ville en ville, de foire en foire, de château en château.

Rhinstein et Falkenburg, sur leurs pitons si hauts, recèlent dans leurs murs de cachots des idylles comme celle de Gontran et de Liba. C'est au pied de ces ruines que fut contée à Victor Hugo la légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour, par un chevrier, ancien soldat de Napoléon, devenu presque sorcier.

Sur l'une et l'autre rive, continue à se dévider le chapelet des repaires du brigandage féodal, pour la plupart réparés et truqués par les Allemands, habiles à exploiter le touriste : Sooneck et Hohneck, naguère restaurés aux frais de quelque Hohenzollern ; Furstenberg ; Lorch, à 16 kilomètres de Bingen, sur la rive droite, où finit la vallée de la Wipper, peuplée de fées sauterelles.

Sur la gauche, le burg de Stahleck domine Bacharah, entouré d'écueils en entonnoirs qu'évitent les bateliers. La vieille ville est étagée sur le flanc de la montagne que couronne une tour des Templiers. Sur un rocher qui émerge au milieu du fleuve, la Pfalz, aux nombreux et élégants clochetons tout modernes ; plus loin, à droite, Caub où s'installa Gustave-Adolphe et où Blücher traversa le Rhin, dans la nuit du 1er janvier 1814 ; Gutenfels ; Oberwesel dont les vieilles murailles gardent encore incrustés les boulets des canons de Turenne ; Schonburg ; le rocher de Lorelei, célèbre par le poème de Heine, dans un tournant dangereux, l'endroit le plus étroit, mais le plus profond du Rhin (23 mètres) ; il est agrémenté d'un écho à cent voix qui répercute jusqu'au clapotis des vagues. Victor Hugo y rencontra un vieux hussard de Napoléon, qui faisait travailler l'écho en jouant du cor et en tirant des coups de fusil, moyennant pourboire.

Le bourg de Saint-Goar, où l'on fait au printemps une pêche

abondante de saumon, est blotti au pied de Rhinfels dont Napoléon, en 1806, fit sauter les rochers dangereux pour la navigation.

Là, votre guide ne manquera pas de vous faire observer, d'un air malicieux, que vous êtes entre le Chat et la Souris. Ce sont les noms de deux burgs (*die Katze* et *die Mause*) aux fantastiques légendes. Plus loin, deux autres repaires de pillards blasonnés, le Liebenstein et le Sternfels, dénommés les Frères ennemis (*les Deux frères* de Heine) ; les villes de Boppart et de Rhense ; Kamp, Filsen, Braubach. Auprès de Rhense, on visite un singulier et rude souvenir médiéval, la Chaise royale (*Königstuhl*), gigantesque estrade de pierre supportée par des arceaux et à laquelle on accède par quatorze marches.

Vis-à-vis du Stolzenfels, château restauré, entouré de bois, débouche, dans un cirque de montagnes, la Lahn, auprès d'Oberlahnstein qui vit, en 1400, la déposition de l'empereur Venceslas, surnommé par les historiens l'*Ivrogne* et le *Fainéant ;* il cumulait, disent les chroniques, les vices de Sardanapale et de Néron.

La Lahn vient d'Ems et de Nassau, l'ancien pays des Tenctères et des Usipètes. Quelques kilomètres encore et nous atteignons Coblence, au large confluent de notre Moselle. Le Rhin a 435 mètres de large ; il n'est plus qu'à 58 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'Allemand qui porte dans son âme la rancune et la vengeance imprescriptibles, répète à satiété que la plupart des burgs du Rhin ne sont plus que des ruines, par suite des dévastations des Français, sous Louis XIII et Louis XIV[1]. Historiquement cela n'est exact qu'en partie ; mais cette insistance à raconter sans cesse, avec tant d'âpreté haineuse, les dures représailles françaises, dénote une mentalité toute spéciale, en vérité, de la part de ces descendants des barbares Germains, des reîtres de tout poil, et des soudards allemands de toutes les armées, depuis le XVIe jusqu'au XVIIIe siècle, qui n'ont jamais eu qu'une ambition : franchir le Rhin et se ruer en pillards sur le pays

1. « Freilich liegen die Burgen meist in Trümmern, Dank den Verwüstungen des dreissigjährigen Krieges und den Mordbrennereien Ludwig XIV. » (Guide.)

rhénan, la Lorraine et l'Alsace, pour tout y détruire par le fer et le feu. Ouvrez seulement *le Siècle de Louis XIV* de Voltaire. En 1744, par exemple, les Autrichiens poussent jusqu'à la frontière de Lorraine, pendent ou mutilent odieusement les habitants [1]. La guerre de Sept ans, racontent tous les historiens, dépassa en atrocités allemandes tout ce qu'on avait vu jusque-là. Le comte de Saint-Germain écrit, en 1757 : « Le pays, à trente lieues à la ronde, est saccagé et ruiné comme si le feu y avait passé. »

« Nous sommes environnés de pendus, rapporte un autre témoin, et l'on n'en massacre pas moins les femmes et les enfants [2]. » On pourrait invoquer cent autres témoignages. Ce ne sont pas les Français mais les burgraves, que la tradition populaire des pays rhénans a gratifiés du surnom de *Landschaden* « fléaux du pays ». Le charme romantique qui enveloppe les ruines, aujourd'hui, était peut-être moins goûté des bourgeois des villes, des laboureurs de la plaine et des bateliers du fleuve, quand les hommes de garde des bandits fortifiés les rançonnaient sans pitié. Je doute que la population laborieuse des bords du Rhin, « taillable et corvéable à merci », suivant la formule féodale, ait jamais été bien sensible aux strophes héroïques et aux élégies d'amour que chantaient les *Minnesinger*, pour charmer les passe-temps des burgraves rançonneurs.

« Ces formidables barons du Rhin, produits robustes d'une nature âpre et farouche, nichés dans les basaltes et les bruyères, crénelés dans leur trou et servis à genoux par leurs officiers, comme l'empereur; hommes de proie tenant tout ensemble de l'aigle et du hibou, puissants seulement autour d'eux, mais tout puissants autour d'eux, maîtrisaient le ravin et la vallée, levaient des soldats, battaient les routes, imposaient des péages, rançonnaient les marchands, qu'ils vinssent de Saint-Gall ou de Dusseldorf, barraient le Rhin avec leur chaîne et envoyaient fièrement des cartels aux villes voisines, quand elles se hasardaient à leur faire affront. C'est ainsi que le burgrave d'Ockenfels provoqua la grosse commune de Linz, et le chevalier Haus-

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. xi.
2. Cité par Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution*, t. I, p. 85.

ner du Hegau, la ville impériale de Kaufbeuern. Quelquefois, dans ces étranges duels, les villes avaient peur et demandaient secours à l'empereur ; alors, le burgrave éclatait de rire, et à la prochaine fête patronale, il allait insolemment au tournoi de la ville, monté sur l'âne de son meunier. Pendant les effroyables guerres d'Adolphe de Nassau et de Didier d'Isembourg, plusieurs de ces chevaliers qui avaient leurs forteresses dans le Taunus, poussèrent l'audace jusqu'à aller piller un des faubourgs de Mayence, sous les yeux mêmes des deux prétendants qui se disputaient la ville. C'était leur façon d'être neutres. Le burgrave n'était ni pour Isembourg ni pour Nassau ; il était pour le burgrave. Ce n'est que sous Maximilien, quand le grand capitaine du Saint-Empire, Georges de Frundsberg, eut détruit le dernier des burgs, Hohenkræken, qu'expira cette redoutable espèce de gentilshommes sauvages, qui commence au xe siècle par les burgraves-héros, et qui finit au xvie, par les burgraves-brigands. » (Victor Hugo, *le Rhin.*)

VII

LA MOSELLE.
LE RHIN DE COBLENCE A COLOGNE

A la pointe méridionale de notre département des Vosges, les sapinières du col de Bussang, entre les ballons d'Alsace et de Servance, donnent naissance, près des ruines du château de Moselle, à la rivière de ce nom. La *Mosella* ou petite Meuse (*Mosa*) est la grande artère vivifiante de la Lorraine. Elle tend la main, par-dessus le Drumont, à la Thur de Saint-Amarin et de Thann, et dans les Hautes-Vosges, son cours rapide, inégal, est aussi tourmenté que celui de l'Ill alsacienne. Dès qu'elle a reçu, au pied des forts de Remiremont, la Moselotte chargée des eaux qui déferlent du Ventron et du Honeck, elle coule en un faisceau dénoué et mal agencé de ruisselets qui déjà font mouvoir des filatures et d'autres grandes usines. Avant qu'elle arrive à Épinal, elle est devenue, par l'apport de la Vologne et de la Niche, une large et belle rivière aux eaux claires et limpides.

L'éventail de son bassin se déploie spacieux et gai, débordant Saint-Dié à droite, Mirecourt à gauche. A Saint-Dié et à Raon-l'Étape passe son principal affluent, la Meurthe, qui a ramassé les ruisseaux torrentueux des Hautes-Chaumes, du Bonhomme, du Climont, de Schirmeck; à Mirecourt, c'est le Madon, qui n'est séparé de la Meuse que par un « dos de pays ».

C'est ainsi qu'en dehors de Neufchâteau qui est sur la Meuse,

presque tout le département des Vosges, ses hautes forêts, son agriculture, ses industries si fécondes sont desservis par la Moselle et ses tributaires et regardent le Rhin. Il en est de même de nos deux départements, trop longtemps mutilés, de la Meurthe et de la Moselle. Baccarat, Lunéville, Saint-Nicolas, Nancy appartiennent au bassin du Rhin, étant baignées par la Meurthe qui rejoint la Moselle à Frouard, au bas de Nancy. La Meurthe accourt imposante, grossie, d'une part, du Sanon don la tête avoisine celle de la Sarre ; d'autre part, de la Mortagne, la rivière de Rambervillers, et de la Vezouse, aux sources forestières, qui a dix affluents dans le canton manufacturier de Cirey-les-Forges.

Frouard et Pompey, au confluent de la Moselle et de la Meurthe, forment l'un de nos plus vastes centres industriels, avec leurs mines de fer qui fournissent annuellement trois milliards de tonnes de minerai, leurs hauts fourneaux, leurs aciéries et autres ateliers métallurgiques.

Au-dessous de Pont-à-Mousson, à Arnaville et Novéant, la Moselle est brusquement barrée, au confluent du Rupt de Mad, par la frontière provisoire qui nous a été imposée en 1871. Voici Metz prussifiée, mais où nous attend, impatiente, *Colette Baudoche*. Au pied de la forteresse, la Moselle accueille la Seille, aussi coupée par cette frontière, de même que, plus loin, les cours d'eau qui arrosent Briey, laissé à la France, et Thionville, ancienne résidence mérovingienne (*Theudonis villa*) que les Allemands appellent Diedenhofen. Le grand bassin industriel de Thionville, Briey, Longwy, d'une prodigieuse richesse sidérurgique, au nord-est des côtes de Woëvre, forme un tout complet, bizarrement mutilé à notre détriment, en 1871.

La petite chaîne escarpée qui sépare le bassin de la Moselle de celui de la Meuse, porte sur son flanc oriental le nom de Woëvre et sur son flanc occidental celui de Côtes de Meuse. Celles-ci descendent sur la Meuse à Saint-Mihiel et Verdun ; la Woëvre, coupée par la vallée de l'Orne qui se jette dans la Moselle au bas de Metz, domine au loin Pont-à-Mousson, Metz et Briey.

Quel drame épouvantable vient de se dérouler sur ces collines boisées, lorsqu'en Juin 1915, je trace ces lignes ! Le bois

d'Ailly est à 3 kilomètres de Saint-Mihiel; la crête des Éparges est un éperon de 1.400 mètres, d'une altitude de 346, qui domine la vaste plaine de Woëvre. Les flancs en sont abrupts, de nombreuses sources dont celles de l'Orne, en descendent sous bois. Les Allemands, bien instruits de ces positions stratégiques qui dominent toutes les routes et les chemins de fer de la contrée, s'y sont fortement retranchés dès le mois de septembre 1914, pour menacer Verdun. Quelles paroles pourront jamais dire au prix de quels actes d'héroïsme et de quels sacrifices sublimes, nos régiments sont allés à l'assaut des tranchées ennemies, reprenant pied à pied, dans d'infernales batailles, ces collines boisées qui furent autrefois de si brillants et si passionnants rendez-vous de chasse !

Après la Meurthe, le grand affluent de la Moselle, sur sa rive droite, est la Sarre qui a, comme elle, des allures fluviales. Elle prend sa source à côté de la Vezouse, au pied du Donon. Ses mines de fer donnent aux Allemands deux milliards de tonnes de minerai chaque année[1]. Les multiples industries que ce bassin minier a développées, ont enrichi les Allemands, mais enlaidi ses villes, autrefois jolis bourgs ruraux et sylvestres : Sarrebourg, Fénétrange défiguré en Finstingen, Sarre-Union et Sarralbe avec leurs aciéries, Sarreguemines avec ses fabriques de belle céramique, Sarrebrück avec ses mines de houille, Sarrelouis, bâtie par Louis XIV, patrie du maréchal Ney, et dont les vieilles familles sont demeurées si françaises, en dépit de cent années de séparation. Non loin, à Vaudrevange, les Romains exploitaient déjà des mines de cuivre.

Citons encore Consarrebrück (Kons) qui est à 7 kilomètres en amont de Trèves, et où le maréchal de Créqui subit un échec sanglant en 1675.

Les frontières de 1815 et de 1871 ont capricieusement rapproché ou disjoint tous ces villages de la Sarre, identiques dans leur population et jusque dans leurs noms. Une barrière tracée par la brutalité tudesque, a parqué du côté de l'aigle noir de

1. Voyez à ce sujet les belles études intitulées « l'Allemagne et le fer » que publie présentement M. Fernand Engerand dans *le Correspondant*, 25 mars 1915 et suiv. Ces études sont destinées à être réunies en volume.

Prusse ou sous la griffe du lion luxembourgeois, une partie de ces Lorrains, au caractère sérieux, à l'esprit positif et pratique; unis par le sang et les intérêts comme par leurs annales historiques les plus lointaines. Les immigrés d'au delà du Rhin, non contents de les submerger, pour ainsi dire, et de leur imposer leur langue, ont cherché à débaptiser leurs noms de lieux. Mais la force ne saurait empêcher toujours ni un fleuve de couler ni les revendications de l'histoire de produire leur effet, tôt ou tard.

Trèves, la Rome du Nord, à vingt lieues de Metz, nous montre toujours les majestueuses ruines de ses palais impériaux, de ses thermes, de son amphithéâtre où des chrétiens furent livrés aux bêtes féroces. Voilà ces remparts bâtis pour protéger contre les agressions des Germains, la capitale de la Gaule romaine; voilà cette Porte Noire, encore flanquée de ses tours colossales baignées, jadis, par les flots de la grande rivière lorraine.

Aux calendes de janvier de l'an 288, l'empereur Maximien Hercule présidait, à Trèves, une grande fête officielle, celle de la prise de possession de son second consulat. Selon l'usage traditionnel, l'empereur se disposait à adresser du haut de la tribune une harangue aux magistrats, aux officiers, aux soldats et au peuple, lorsque soudain la panique se répand dans la foule. On entend des cris d'effroi qui viennent du dehors : « Voici les Barbares! les Germains sont aux portes! » L'empereur jette sa toge consulaire et son sceptre; en hâte il revêt sa cuirasse et court à l'ennemi. Des Germains s'étaient, en effet, glissés entre les postes des légionnaires et pillaient les faubourgs de la ville. On les tua; ce qui restait prit la fuite. Puis, la cérémonie, interrompue quelques heures, s'acheva tant bien que mal. Telle était la vie des populations gallo-romaines des bords du Rhin, en ces temps lointains où, comme aujourd'hui, le Barbare germain violait la frontière. A Trèves, le touriste visite avec curiosité les restes de ces palais romains dont les fils des Barbares ont fait des casernes ou des brasseries. C'est là qu'Ausone a chanté sa chère Moselle, de silencieuse allure, prodigieusement poissonneuse, au dire du poète de la cour de Valentinien, bordée de prairies, de houblonnières, de beaux vergers, de

saules et de peupliers. Son horizon prochain est formé de la silhouette de coteaux arrondis, couronnés de bois, au flanc desquels murissent les épis et le raisin :

Et virides Baccho colles et amœna fluenta
Subterlabentis tacito rumore Mosellæ.

« A présent, ô Rhin, dit-il encore dans des vers d'un lyrisme ampoulé, déroule ta robe d'azur et les verts replis de ton voile, mesure une place à ce nouveau fleuve qui veut t'enrichir de ses ondes fraternelles. »

Dans des bourgs de la vallée mosellane, comme Igel et Neumagen, et même jusqu'à Arlon, dans le Luxembourg, le voyageur est étonné de trouver encore respectés les somptueux monuments funéraires que les propriétaires de villas et les riches marchands de la contrée s'étaient fait construire. Ces monuments du IVe siècle, surchargés de sculptures, attestent, comme l'exubérance poétique d'Ausone, la quiétude et l'insouciance des Gallo-Romains qui conservaient intrépidement leur foi dans la séculaire bravoure des légions pour les protéger contre les Germains.

Fortunat, comme Ausone, a célébré la Moselle poissonneuse, sa verdoyante vallée, ses coteaux plantés de vignes. « Dans son lit azuré, la Moselle roule doucement son flot immense. Elle caresse le gazon printanier qui parfume ses rives et baigne, en l'effleurant de son onde, la chevelure des prés. »

Gurgite cæruleo pelagus Mosella relaxat,
Et movet ingentes molliter amnis aquas.
Lambit odoriferas vernanti gramine ripas
Et lavat herbarum leniter unda comas.

Puis, après avoir signalé le confluent de la Seille et de la Moselle : c'est là, dit le poète, que fut bâtie Metz, au milieu de verdoyantes prairies et de guérets en culture :

Hoc Mettis fundata loco speciosa, coruscans,
Piscibus obsessum gaudet utrumque latus.
Deliciosus ager ridet vernantibus arvis
Hinc sata culta vides, cernis et inde rosas.

Le poète, qui sur l'invitation de Childebert, roi d'Austrasie, vient de faire une promenade en bateau sur la Moselle, depuis Metz jusqu'à Coblence, chante en des vers redondants les beautés de la rivière, les richesses de ses bords. Il salue en passant les ruines Trèves. Son cœur de Franc devenu gallo-romain se gonfle d'amertume et de colère quand il contemple ces palais dévastés et abandonnés, encore rougis par les flammes, ces murailles croulantes, éventrées par la sape et le marteau des Germains. Chaque pierre lui semble laisser échapper un cri de vengeance contre les Barbares. La ville pourtant s'est un peu repeuplée et la munificence de ses évêques va tenter de la relever.

La navigation sur la Moselle, entre Trèves et Metz, était si facile et si douce, au dire de Grégoire de Tours, qu'un batelier, qui s'était, un soir, endormi dans sa barque amarrée au pont de Metz, fut tout étonné de se réveiller le lendemain matin devant la porte de Trèves [1].

Au pays des Trévires, soit dans la vallée de la Moselle ou celle de la Sarre, soit sur les collines de l'Eifel, les ruines gallo-romaines surabondent; leurs débris remplissent les salles de nos musées; les restes, parfois encore si imposants des constructions, nous émerveillent. Cela tient à ce qu'à partir du IIIe siècle surtout, Trèves fut le lieu de séjour préféré des empereurs, le point d'où ils surveillaient la ligne du Rhin pour s'opposer aux invasions germaniques. Toute la contrée était couverte des somptueuses villas que les gens de la cour des empereurs, ou les officiers de leurs armées, s'étaient fait bâtir autour de la capitale impériale.

Aujourd'hui, comme au IVe et au VIe siècles, les vignobles, les champs et les villages, le vallon et la colline sont, tout le long de la sinueuse rivière qui coule entre les Vosges et les Ardennes, habités et cultivés par des populations de même souche, de mêmes mœurs, qui se ressemblent. Qu'elles parlent français ou allemand, elles sont demeurées lorraines.

De Nancy à Metz, de Metz à Trèves, de Trèves à Aix-la-

1. Greg. Tur., *Mirac. S. Martini*, I, IV, 29.

Chapelle et à Cologne, c'est la plaine, la petite montagne, la colline rayée de haies, ayant à sa base, des prés où paissent les bœufs, de grands bois où les porcs vont à la glandée, des paysans en blouse, laboureurs et vignerons, des fanneuses en court jupon, des artisans, des bûcherons et des bergers, des marchands ruraux, tout pareils aux personnages des stèles gallo-romaines de nos musées. Laissons les usines et les villes industrielles avec leur apport cosmopolite, banal et changeant : c'est le pendant des grandes invasions d'autrefois. Il convient seulement de se mettre en garde contre l'erreur trop répandue dans les livres d'histoire, qui consiste à croire qu'une invasion chasse la population indigène du pays conquis. Presque toujours, l'envahisseur subjugue la population vaincue, l'asservit, l'administre, l'accable d'impôts, la persécute. Il se superpose à elle et la domine, mais il ne la chasse point hors des frontières. Les expulsions ou les exodes en masses sont bien rares dans l'histoire des peuples attachés au sol de leurs ancêtres. En dépit des exemples que l'on en peut citer, l'historien doit poser comme règle générale que la population autochtone et sédentaire d'un pays demeure et se perpétue, en dépit de toutes les invasions. Il en fut ainsi de la race celtique, partout où elle s'établit : ceci ressortira des faits exposés dans ce livre. C'est en vertu de ce principe qu'aujourd'hui encore, dans les campagnes du pays mosellan, autour de Metz, de Trèves, de Coblence, vous reconnaîtrez aisément, on vous montrera du doigt, l'immigré, l'intrus, le Teuton, qui pullule, arrogant ou obséquieux. Oui ! sur toute l'étendue de ce bassin de la Moselle, incliné vers le Rhin, auquel on donne 28.400 kilomètres carrés, un observateur non prévenu se demandera toujours pourquoi cette vaste région, si semblable à elle-même en toutes ses parties, dans les stratifications de son sol comme dans son aspect physique, ses cultures, ses industries, son histoire, les noms de ses bourgs, n'est pas réunie sous le même régime politique, comme elle le fut toujours dans les temps antiques, au lieu d'être répartie, sans qu'elle l'eût jamais demandé, entre la France, le Luxembourg et ce qu'on appelle la Prusse rhénane ; quelle fatalité contrarie les dispositions de la nature ; quelles combinaisons

dynastiques, quels héritages féodaux, quels lotissements d'hommes de proie — toujours le partage du butin, — depuis le moyen âge, l'ont disloquée au grand dam de sa vitalité, de son génie et des intérêts de la population née de sa terre.

Le cours inférieur de la Moselle est séparé de celui de la Nahe par les chaînes boisées du Sonnerwald, du Hochwald et du Hunsrück où l'on rencontre des sommets, comme l'Idarkopf et l'Erbeskopf, qui dépassent 800 mètres d'altitude : ce sont les points culminants de la Prusse rhénane. A gauche de la Moselle, des pittoresques montagnes boisées des Ardennes Luxembourgeoises continuées par le massif de l'Eifel, dévale toute une rangée de petites rivières, presque équidistantes les unes des autres : la Sure (Sauer), venant de l'abbaye mérovingienne d'Echternach, grossie de la Prüm qui, elle-même, donna son nom au célèbre monastère où l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, finit ses jours, sous l'habit de bénédictin.

La Sure reçoit aussi l'Alzette, l'*Alisontia* d'Ausone, qui accourt du Luxembourg à travers la Grünwald, le plus beau débris forestier des Ardennes; la Kill (le *Gelbis* d'Ausone), le Lieser, la Salm (*Salmona*), la Drohe (le *Drahonus*) et d'autres : la Moselle les accueille dans ses sinueux replis, depuis Trèves jusqu'à Coblence qu'elle atteint après avoir parcouru 500 kilomètres.

Nul cours d'eau, à partir du moment où il est devenu navigable, n'est plus uniforme que celui-là par la douce inclinaison de ses eaux tortueuses, l'aspect de ses rives, le vert tapis des prés qu'elle arrose, les ondulations des collines de son horizon, le climat, les mœurs, les industries des habitants, dans toute l'étendue de son bassin.

Coblence, le grand confluent, à 15 lieues de Mayence, marque la fin de la percée rupestre du Rhin; elle est l'un des points stratégiques où le Rhin a, le plus souvent, été franchi par les invasions ou les armées conquérantes. Drusus, dès l'an 9 avant J.-C., y établit une forteresse et une garnison. Son rôle fut important sous les Francs mérovingiens et carolingiens et Louis le Débonnaire y fit bâtir l'église de Saint-Castor. Coblence fut possédée ensuite par l'archevêque-électeur de Trèves qui la

garda jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. A l'époque de la Révolution, les émigrés français en firent leur quartier général ; puis en 1798, elle devint le chef-lieu de notre département de Rhin-et-Moselle ; l'année suivante, les Français s'emparèrent d'Ehrenbreistein, sa citadelle, sur la rive droite du fleuve.

A la pointe que forme le confluent des eaux, les révolutions ont respecté la « Fontaine de Saint-Castor » avec une borne pyramidale que le dernier préfet français du département fit ériger, en 1812, en mémoire du passage de l'armée française partant pour la campagne de Russie ; le monument porte l'inscription suivante : *An 1812, mémorable par la campagne contre les Russes. Sous le préfectorat de Jules Doisan.* Mais à la suite des revers de Napoléon, Coblence fut occupée par un corps d'armée russe que commandait un Français émigré, le général de Saint-Priest. Celui-ci laissa l'inscription du préfet Doisan, mais il fit graver au-dessous les mots suivants : *Vu et approuvé par nous, commandant russe de la ville de Coblence, le 1er janvier 1814.* Saint-Priest devait être tué quelques semaines plus tard, à Reims, dans les rangs ennemis. La France n'a jamais pardonné à ceux de ses enfants qui, quelque légitimes que fussent leurs ressentiments, égarés par les traditions d'un autre âge, portèrent les armes contre elle. Enlevée à la France par les traités de 1815, Coblence ne fut donnée à la Prusse qu'en 1822.

En aval de Coblence, le Rhin coule presque en plaine, avec un frissonnement discret qui caresse ses berges. La petite ville d'Engers marque, suivant certains archéologues, le point où Jules César franchit le fleuve pour la seconde fois.

Plus loin, Sayn et Neuwied, sur la rive droite, auprès du double confluent de la Nette, qui vient de Magen, et de la Wied dont la source est dans le canton d'Altenkirchen qui fut le théâtre d'une victoire de Kléber sur les Autrichiens, le 4 juin 1796, mais où fut tué Marceau, le 19 septembre de la même année.

Au bord de la Nette est Andernach (*Antunnacum*), au nom gaulois, dont le vieux donjon et la belle église sont encadrés de bois et de vignobles. La Tour Blanche, à 6 kilomètres d'Andernach, est l'endroit où Hoche, vainqueur des Autrichiens, mourut le 17 avril 1797. On a respecté l'obélisque tronqué, en granit

bleuâtre, qui porte l'inscription suivante : *L'armée de Sambre-et-Meuse à son général en chef*, HOCHE. « Hoche, remarque Victor Hugo, était, comme Marceau, un de ces jeunes grands hommes ébauchés, par lesquels la Providence, qui voulait que la Révolution vainquît et que la France dominât, préludait à Bonaparte; essais à moitié réussis, épreuves incomplètes que le destin brisa sitôt qu'il eut, une fois, tiré de l'ombre le profil achevé et sévère de l'Homme définitif. »

Et après avoir longtemps contemplé la tombe du général français et promené ses regards sur la plaine lointaine et le Rhin qui serpente à ses pieds, le poète, sortant de sa rêverie, s'écrie : « Il me semblait entendre sortir de cet amas de pierres une voix qui disait : *Il faut que la France reprenne le Rhin !* »

Passé Andernach, la vallée du Rhin s'élargit; les croupes des monts de Westphalie à l'est et de l'Eifel à l'ouest, s'éloignent et s'abaissent. Les forêts de l'Eifel qui abritèrent, en l'an 21 de notre ère, la révolte du Trévire Julius Sacrovir, cachent les sources de l'Ahr qui débouche dans le Rhin, en face de Linz, bouillonnant à travers les roches basaltiques d'Unkel que Napoléon fit déblayer.

Devant Remagen (*Rigomagus*), au confluent du Vinxtbach, commençait, sur la rive droite, la grande muraille appelée le *limes germanicus*, que les Romains construisirent pour protéger la frontière contre les Germains, la civilisation contre la barbarie. Ce rempart immense allait depuis Unkel, à l'embouchure du Vinxtbach, jusqu'auprès de Ratisbonne, sur le Danube. C'est aussi Rigomagus, au confluent de l'Ahr, qui marquait la limite des deux provinces romaines de Germanie, dont les capitales furent Mayence et Cologne; au moyen âge, ce fut la limite des Électorats de Cologne et de Trèves.

Comme sites pittoresques et lieux de souvenirs romantiques dans cette région du Rhin, nous citerons Rolandseck, le prétendu château du neveu de Charlemagne ; Drachenfels, le siège de la légende de Siegfried, dans le poème des *Nibelungen;* Königswinter, sur la rive droite, au pied des Sept-Monts (*Siebengebirge*), hautes montagnes dont les ramifications orientales se prolongent jusqu'au bassin houillier de la Westphalie. Le

Rhin coule désormais en plaine, quelque temps avant d'atteindre Bonn, belle ville universitaire, fondée par les Romains pour veiller sur une région exposée, plus que d'autres, aux incursions des Germains. Bonn fut jusqu'à la Révolution la résidence de l'archevêque-électeur de Cologne.

Un peu en aval de Bonn, le Rhin reçoit la Sieg qui descend des monts boisés du Westerwald en Westphalie; puis, il serpente lentement jusqu'à Cologne et Deutz, assises sur l'une et l'autre de ses rives. Tous les cours d'eau de cette région de la Prusse rhénane sont, chaque jour, plus enlaidis par le prodigieux développement qu'y prennent l'exploitation des mines de houille, de fer, de lignite, de plomb argentifère, de sel gemme ainsi que les industries métallurgiques, chimiques et autres, qui sont les succédanés de ces productions naturelles.

VIII

DE COLOGNE AU ZUIDERZÉE

Cologne, fondée par Agrippine, fille de Germanicus et femme de l'empereur Claude, Cologne la sainte, avec ses vieilles et curieuses églises, sa cathédrale laide colossalement, ses tombeaux des Rois Mages, ses reliques de saint Géréon, le chef de la légion thébaine, sa légende de sainte Ursule et des onze mille vierges égorgées par Attila, son école d'art médiévale, est aujourd'hui la ville la plus importante du Rhin par son commerce, son industrie, sa navigation, son rôle militaire et stratégique. Elle fut bâtie par les Romains à l'endroit où s'élevait antérieurement l'Autel national des Ubiens (*ara Ubiorum*). Ce peuple, plus civilisé que les autres Germains demeurés sur la rive droite, avait toutefois conservé des terres sur cette rive, de même qu'aujourd'hui Cologne y possède Deutz que l'on considère comme son faubourg transrhénan. Les Ubiens appelèrent Jules César pour les protéger contre les incursions des autres Germains. César accourut, traversa le Rhin sur un pont de bois construit en dix jours, intimida les Suèves, puis revint et détruisit le passage fixe qu'il venait d'établir. Le conquérant romain devait encore franchir le Rhin un peu plus tard, mais il n'osa jamais poursuivre les Germains jusque dans leurs impénétrables forêts.

Au temps de l'invasion d'Attila, Cologne était la capitale des

Francs Ripuaires. Clovis, roi des Francs Saliens en fit la conquête et c'est à Cologne qu'il posa sur sa tête la couronne de roi de tous les Francs.

Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Bonn, Cologne sont demeurées, à travers les siècles du moyen âge, comme elles l'avaient été dans l'antiquité, les chaînons qui marquaient les frontières de la civilisation et de la culture latine et romane. Villes autonomes, associées, postées en sentinelles sur le grand fleuve dont la Providence leur a confié la garde, l'Empereur germanique, leur suzerain nominal, n'existe pour elles que parce qu'il se dit le successeur traditionnel des empereurs romains, fondateurs de ces nobles et fières cités : il leur semble le porte-glaive de la civilisation romaine et chrétienne contre la barbarie qui, toujours, vient de l'est et de la Germanie du nord. Cologne est demeurée jusqu'à nos jours la plus fréquentée des routes de France en Allemagne.

La cathédrale, qui surprend par sa masse, commencée au XIIIe siècle, géométriquement achevée seulement en 1880, paraît couvrir de son ombre protectrice le prodigieux mouvement de vie moderne, de passage de trains et de bateaux, qui se déroule autour de son parvis et jusqu'à l'horizon lointain. Au-dessous de Cologne, longeant les plaines verdoyantes qui furent le pays des Aduatiques et des Éburons, le Rhin, large de 500 mètres, avec une altitude de 33, serpente à pleins bords entre deux rives d'alluvions fertiles et n'a plus qu'un intérêt commercial et industriel. Jusqu'à la mer, il est comme la Meuse dont il se rapproche, sillonné de radeaux, de chalands et de lourds navires qui le descendent et le remontent avec une facilité presque égale. Il remet en mémoire l'aphorisme de Pascal, éternellement vrai : « Les rivières sont des routes mobiles qui portent l'homme et ses vaisseaux ». L'activité qui règne dans cette partie du Rhin lui donne le premier rang parmi les grandes artères vitales de l'Europe. Ses affluents de droite et de gauche, souillés par les déjections des usines, embrasés par les feux des forges, des fonderies, des mines, des fabriques, ont, la nuit, un aspect volcanique et infernal.

Dusseldorf et Duisbourg, l'antique *Asciburgium*, sur la rive

droite — cette dernière prétendait avoir été fondée par Ulysse, au confluent de la Ruhr — sont de grands ports industriels qui desservent, avec le district houiller du Unnenberg, les usines Krupp à Essen et celles de Dortmund : tout cela, enfumé, embrasé, colossal, monstrueux. Duisbourg-Ruhrort, au confluent de la Ruhr, est un des plus importants ports du monde; le tonnage de son trafic, toujours plus grand, dépasse celui de Hambourg et même celui de Londres. Tandis qu'en 1903 il atteignait 19 millions de tonnes, il s'est élevé à 34 millions de tonnes en 1912, avec 200.000 bateaux à vapeur et chalands. Un observateur français, M. Victor Cambon, a écrit de cette gigantesque cité industrielle de Ruhrort-Duisbourg : « Quand on se trouve en présence de cet entassement de villes éparses qui se sont réunies comme des taches d'huile et ne forment plus qu'une agglomération unique de près d'un million de travailleurs, quand on voit ce réseau extravagant de canaux, de ponts tournants, de voies ferrées, quand on regarde ces faisceaux de cheminées qui semblent bombarder le ciel, ce brasier immense et fumant comme un cratère qui est l'aciérie du *Phénix ;* plus loin, à l'est, au delà du Rhin, les forges de *Rheinhausen*, à Krupp ; au nord, celles de *Deutscher-Kaiser*, à Thyssen; au sud, celles de *Mulheim*, encore à Thyssen ; puis, les hauts fourneaux de la *Reineiche-Stohlwerke ;* les forges de *Vulcan ;* ces chevalements de mines de tous côtés, à perte de vue, ces puits, ces élévateurs de grains, de houille, de minerais ; ces grues en perpétuelle activité ; ces groupes de remorqueurs aux sifflets stridents et ces innombrables chalands, on se retire plus stupéfait que documenté. »

Sur la rive gauche du Rhin, vers les sources de la Roer, Aix-la-Chapelle, la capitale déchue de Charlemagne, plus voisine de Liége que de Cologne ; Crefeld, près de l'antique Gelduba (Gellep), ne sont plus, elles-mêmes, que les centres empestés et fumeux de charbonnages immenses.

A Wesel, débouche la Lippe westphalienne, qui vient de la forêt de Teutoburg où périrent Varus et ses légions.

Puis, le Rhin passe auprès de l'ancienne place romaine, alors si importante, de *Castra Vetera*, aujourd'hui Xanten, qui pré-

tendait avoir été bâtie par les Troyens fugitifs. Le poème des *Nibelungen* en fait la patrie du noble héros franc Siegfried. Emmerich, à l'est de Clèves, est la dernière ville allemande : deux kilomètres plus loin, le flot argenté entre en Hollande, à l'endroit où s'élevait jadis le fort de Schenck ; à proximité, se trouve le hameau de Tolhuis, où Condé, en 1672, sous le regard de Louis XIV, força le passage du Rhin, exploit immortalisé par les vers de Boileau.

En ce temps-là, les Pays-Bas luttaient pour leur indépendance contre Louis XIV trop ambitieux. Auparavant, ils avaient formé, par le hasard d'un héritage féodal, à partir de Charles-Quint, les Pays-Bas espagnols, puis les Pays-Bas autrichiens.

Entre Emmerich et Clèves, le fleuve a 1.000 mètres de large avec une altitude de 12. Alors, il se bifurque en deux bras qui ouvrent l'éventail de son delta, le Vieux-Rhin qui se dirige sur Arnhem et Rotterdam, et le Vahal (*Vacalus*), plus large, qui passe à Nimègue, rejoint la Meuse entre Gorkum et Bois-le-Duc, va avec elle à Dordrecht, à Rotterdam, et se perd enfin dans le labyrinthe insulaire qu'on appelle les bouches de la Meuse et de l'Escaut. Nimègue est l'antique *Noviomagus* où Charlemagne se fit bâtir un palais dont il reste des ruines ; elle devint la capitale de la Gueldre. Les Français la prirent en 1672 et un traité de paix entre la France, la Hollande, l'Espagne et le Saint-Empire, y fut signé en 1678.

En 1795, Pichegru traversa le Vahal sur la glace avec sa cavalerie, pour aller prendre la flotte hollandaise. Parmi les autres bras, le Lek qui va d'Arnhem à Rotterdam, en passant non loin d'Utrecht, et l'Yssel (*fossæ Drusianæ*) qui se jette dans le Zuiderzée à Kampen, ont été canalisés dès l'époque romaine.

C'est ainsi qu'avant d'être absorbés par l'Océan, le Rhin, la Meuse et l'Escaut perdent jusqu'à leurs noms, dans un dédale de canaux naturels et artificiels, allongeant leurs tentacules glauques dans les polders, les marécages, les tourbières qui, lorsqu'on parvient à les assécher et à les entourer de digues, sont d'une étonnante fertilité. Trop souvent, la mer les inonde, noyant avec les terres, les récoltes et les habitants, changeant,

bouleversant le lit des canaux. Les terribles catastrophes des siècles derniers paraissent aujourd'hui conjurées par les gigantesques travaux des ingénieurs.

Dans l'antiquité, les habitants de cette région qui va de la Frise à la Flandre, où le sol ne se distingue plus des eaux, sous la végétation tourbeuse ou paludéenne, étaient protégés par les difficultés même que les envahisseurs éprouvaient à les aborder. Aussi, ces Ménapiens et ces Bataves, ces hommes du bout du monde, *ultimi hominum*, comme Pline les appelle[1], sont-ils, de tous les barbares, ceux que les flots successifs des invasions ont le moins dérangés à travers les siècles. Ombrageux et renfermés, ils passaient pour féroces et pour vivre presque exclusivement, dit César, de poissons et d'œufs d'oiseaux[2]. Ils occupaient les îles et presqu'îles qui environnent encore la Frise et la Gueldre, d'autres aussi, qui ont disparu dans la boue ou ont été englouties par les flots : telles, les terres qui fermaient le fameux lac Flevo, devenu le golfe du Zuiderzée, qui a 5.000 kilomètres carrés d'étendue, et les îles aux contours flottants qui s'alignent à l'est, à perte de vue jusqu'à l'Ems. « Les Ménapiens, dit Strabon, habitent aux bouches même et des deux côtés du Rhin, parmi des marais et des bois, ou, pour mieux dire, vu le peu d'élévation des arbres, parmi des halliers touffus et épineux[3] ». Plus tard, les Francs dominèrent dans ces régions dont ils firent la base de leurs pirateries sur les côtes de la Gaule.

Sur la rive droite du Rhin, dans des basses terres pareilles à celles de la Hollande, étaient cantonnés, dès les temps romains, des tribus franques, Bructères, Tubantes, Chamaves, enfin les Frisons, ceux-ci dans les cantons de Leuwarden, de Groningue et autour des estuaires de l'Ems et du Weser.

En ligne droite, du sud au nord, depuis les marais de Peel au sud de Nimègue jusqu'à Leuwarden, en Frise, villes qui sont sous la même longitude, la distance est à peu près la même

1. *Ultimi hominum* (Pline, *Hist. nat.*, XIX, 8) ; *Extremi hominum* (Virgile, *Énéide*, VIII, vers 727).
2. César, *Bell. Gall.*, IV, 10.
3. Strabon, IV, 3, 4.

que celle de Paris au Havre. Les marécages, îlots et canaux ont toujours constitué dans ce large espace une barrière infranchissable pour les grandes invasions continentales.

En revanche, une armée qui, maîtresse du Rhin, veut pénétrer par mer en Germanie, peut aisément s'embarquer et se laisser porter par les flots tranquilles jusqu'à l'embouchure du Weser ou de l'Elbe pour y accoster. Tel fut le plan de Germanicus qui, dans sa dernière campagne contre Arminius, prit pour base de ses opérations l'île des Bataves. De là aussi, les flottes romaines gagnaient aisément les côtes de la Grande-Bretagne.

Dans le sens inverse, c'est par ces multiples bras du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut que les pirates francs, saxons, puis normands et danois, remontaient jusque dans l'intérieur des terres, s'engageaient dans les fleuves, parvenaient, sur le Rhin, bien au-dessus de Cologne. Les burgs du Rhin furent bâtis pour combattre les pirates, les empêcher de débarquer et de dévaster la contrée.

Mais sur la terre ferme, au nord de la voie historique et sanglante de Sambre-et-Meuse, il n'existe aucune route naturelle que puisse suivre un peuple entier en marche de l'est à l'ouest, de Germanie en Gaule, avec les chariots et tout l'attirail que comportait un tel décampement. Seules, les flottilles d'écumeurs de mer ont pu, sur leurs légers esquifs, s'introduire dans cet immense delta où vit encore un monde à part, débris des plus vieilles races de l'Europe.

Le dieu Rhin ne règne plus sur les joncs et la brousse de ces plaines tourbeuses et fouettées par les rafales du nord, où ses eaux se sont perdues. Il cède la place au dieu de la mer, à Neptune et à son cortège de nymphes perfides qui se cachent dans les roseaux et chantent dans les algues.

Le 15 janvier 1647, on découvrit à Dombourg, dans l'île de Walcheren, l'une de celles qui forment la province de Zélande, aux bouches de l'Escaut, plusieurs statues et autels votifs consacrés à Nehallénie, la protectrice des terres basses de cette région. La nymphe accompagnée de son chien, est assise tenant des fruits dans son giron. A côté d'elle, une grande corbeille

aussi remplie des fruits de la terre. Nehallénie, la compagne de Neptune, était invoquée par les hommes qui disputaient aux flots de l'Océan le sol de ces îles incertaines, pour le rendre fécond. « Cette bienfaisante déité, remarque Ernest Desjardins, symbolise par d'ingénieux emblèmes la conquête de la culture productive sur la mer ; elle semble avoir établi l'accord pacifique de la vaillance industrieuse de l'homme et des fureurs de la mer radoucie et soumise [1]. »

1. Ernest Desjardins, *Géogr. hist. de la Gaule romaine,* t. I, p. 396.

CHAPITRE II

LES PEUPLES MIGRATEURS ET LES PEUPLES INSTABLES. — LA GERMANIE

I

LES MIGRATIONS DANS LA STEPPE ASIATIQUE ET SCYTHIQUE

Après la période préhistorique dans laquelle évoluent des populations primitives dont on ignore les origines, la Germanie et la Gaule devinrent l'habitat temporaire ou définitif de peuples nouveaux que les Grecs et les Romains n'ont connus que par des relations intermédiaires de caravanes et de marchands, des récits lointains, traditionnels, mélangés de légendes et enveloppés de mystère. Ces populations venaient d'Orient. On dirait qu'un instinct naturel pousse les races asiatiques vers l'Europe ; les invasions suivent la marche du soleil. Telle est, à l'époque historique, la loi de gravitation universelle des nations en quête d'un domicile fixe, d'une patrie : il est permis de présumer qu'elle s'applique aussi aux migrations des temps primitifs. La France, située à l'extrémité occidentale du monde et close par l'Océan, était destinée à devenir, plus que toute autre contrée, le réceptacle des flots successifs de cette marée des peuples.

Au contraire, la Germanie, à laquelle la nature n'a point

donné de barrière du côté de la Scythie, ne fut, le plus souvent dans les temps antiques, qu'une région de passage, un séjour provisoire dont les peuples migrateurs ou instables n'aspiraient qu'à sortir pour aller s'installer au beau soleil dans les contrées transrhénanes ou transdanubiennes. L'ethnographie et la linguistique paraissent établir que l'Europe, après les populations que l'on considère comme autochtones, fut envahie par de multiples rameaux d'une même famille humaine, qu'à cause des caractères communs que présentent leurs langues et celles des anciens peuples de l'Inde, on appelle les Indo-Européens : Ligures, Celtes, Hellènes, Italiotes, Ibères, Germains, Scythes, Cimmériens, Sarmates, Slaves, sont des Indo-Européens par la langue et sans doute aussi par l'origine ethnique et géographique. Plus tard, sinon dès cette période primitive, accoururent aussi du fond de l'Asie, des tribus détachées d'une autre grande famille humaine, appelée mongolique, tartare ou finno-ougrienne: les Huns ou Hongrois, les Finnois, les Bulgares, les Turcs en sont les dernières bandes parvenues tardivement en Europe. Mais qu'il s'agisse, à travers les siècles, de peuplades indo européennes, tartares ou mongoles, toutes ont émigré du nord du continent asiatique lorsqu'elles se trouvaient encore dans cette période de leur développement social que les sociologues appellent la vie patriarcale et pastorale. Tous furent des pasteurs, parce que les immenses régions de l'Asie qui constituaient leur habitat d'origine ne comportaient pas un autre genre d'existence pour des sociétés humaines.

Ce type social se perpétue encore à présent dans ces immenses contrées qui entourent le grand Plateau central asiatique, et ce que nous constatons sous nos yeux, dans le Turkestan, chez les Toungouses, les Ostiaks, les Bachkirs et autres Tartares du nord des monts Altaï, des lacs Balkach et d'Aral et de la mer Caspienne, est de nature à nous éclairer complètement sur les migrations d'autrefois, que les historiens grecs ou romains, plus ou moins bien renseignés, n'ont enregistrées que de loin et longtemps après qu'elles fussent effectuées. La steppe du Plateau central asiatique ou « la grande steppe », ne comprend pas moins de trois millions de kilomètres carrés, c'est-à-

dire six fois la grandeur de la France. Sa plus grande largeur dépasse la distance du Sahara algérien au nord de l'Écosse.

« A la base des pentes boisées de Tian-Chan (les monts Célestes), dit Elisée Reclus, commence la vaste région de steppes basses qui se prolonge à travers tout le Turkestan et par-delà le fleuve Oural dans l'intérieur de la Russie. Presque partout la steppe se présente comme un espace nu, laissant le regard glisser sur le sol uni jusqu'à la courbure de la terre sous l'horizon... La variété des diverses steppes commence à se révéler dans les premiers jours du printemps, aussitôt après que les rivières et les mares débordées sont rentrées dans leur lit et que les Kirghiz ont brûlé les broussailles sèches de leurs pâturages. Les jeunes plantes naissent et se développent en quelques jours ; la verdure et les fleurs succèdent comme par enchantement à la morne nudité des plaines. C'est alors que la steppe se montre sous ses aspects les plus variés, à cause de la différence des terrains, sables, argiles, rochers, marécages d'eau douce ou d'eau salée ; chaque nature de sol se révèle par sa flore et sa faune ; nulle part les plantes et les animaux qui les accompagnent ne dépendent d'une façon plus intime des terrains qu'ils habitent. Mais la richesse et l'éclat printanier durent peu. Le climat excessif de la contrée, torride pendant la saison des chaleurs, glacial pendant la durée des froids, ne laisse prospérer qu'un petit nombre de plantes résistant aux extrêmes de la température ! L'été brûle les pousses vertes, les fleurs disparaissent ; mainte partie de la steppe, grise, poudreuse, reprend la monotonie d'aspect qu'elle avait durant l'hiver ; seulement, pendant quelques jours d'automne, les pluies raniment un peu la végétation; un deuxième printemps paraît s'annoncer; mais bientôt les plantes se flétrissent de nouveau et la tristesse de l'hiver s'étend sur les solitudes[1]. »

Tel est « l'empire des herbes », suivant l'heureuse expression d'Edmond Demolins ; tel est l'habitat des sociétés tartares-mongoles d'à présent. L'homme qui habite ces plaines herbues a nécessairement adopté le genre de vie que la nature lui im-

1. E. Reclus, *Géographie*, t. V, p. 445; cf. Fred. Le Play, *les Ouvriers européens*, t. I, p. 53; Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. I, 87-88.

pose. Il a de grands troupeaux de chevaux, parce que le cheval se propage normalement dans des pâturages indéfinis et inépuisables. Il est constamment sur sa monture. Le cheval est son principal auxiliaire dans tous les actes de son existence patriarcale et toujours la même séculairement, parce que les conditions naturelles ne s'en sont pas modifiées. Il s'adonne nécessairement à l'art pastoral; il a des troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons; il fabrique sa tente avec le poil et le crin de ses animaux domestiques; il confectionne des tapis de feutre, des nattes de joncs et de roseaux, des corbeilles de sparterie, des outres de peaux et de vessies, des vêtements de peaux et de laine; il orne sa coiffure de plumes d'oiseaux.

Il entretient de bons rapports avec les étrangers; il accueille les commerçants, venus souvent de bien loin, qui traversent les terrains de parcours de sa tribu et lui procurent ses armes, ses poteries, ses bijoux, ses étoffes de lin dont il apprécie les bariolages heurtés. Voilà, avec ses troupeaux, toutes ses richesses; il ne songe point à l'accumulation des objets mobiliers qui seraient un embarras pour lui dans ses déplacements. La nature et, un peu, le commerce lui fournissent tout ce qui est nécessaire à son existence et à celle de ses animaux domestiques, puisque l'herbe se renouvelle spontanément à chaque printemps; il est de nature paresseuse, réfractaire à la curiosité et au progrès. Nul d'entre les nomades n'a intérêt à s'approprier une portion du sol qui demeure ainsi la propriété collective de la tribu, son domaine de parcours. Dès que l'herbe de la plaine est rongée, il faut décamper, s'installer ailleurs, dans des pâturages vierges et pourvus d'eau, où peut-être on va se trouver en conflit avec une autre tribu. De toute nécessité, comme dans le désert africain, il faut pourvoir à la nourriture quotidienne des êtres humains et des animaux domestiques. Ces peuples, toujours en mouvement, *innumeras vagasque gentes*, dit Pline, avaient une tendance naturelle à s'acheminer vers les steppes de la Russie méridionale qu'ils savaient plus riches, plus fertiles, moins froides que celles du Plateau central asiatique.

La horde qu'on voit poindre, d'après certains récits historiques, des régions du lac Baïkal, de la Mongolie ou de plus loin

encore, traverse en s'agrégeant sans cesse d'autres tribus poussées par le même besoin d'émigration, ce qu'on appelle aujourd'hui les gouvernements de Transbaïkalie, d'Irkoutsk, de l'Iénisséi, de Tomsk, au nord du plateau du Grand-Altaï et du désert immense que sa réputation a fait dénommer « la steppe de la Faim ». Après avoir parcouru encore les provinces d'Armolinsk, de Tourgaï, de l'Oural, elle franchit le fleuve Oural, de même que, dans un lointain avenir, l'attirance d'un gîte toujours meilleur lui fera traverser le Danube ou le Rhin.

D'autres peuples ont pu venir de l'Inde par le Turkestan, en descendant les deux fleuves immenses qui, courant vers le nord, se déversent dans la mer d'Aral, l'Yaxarte (Syr Daria) et l'Oxus (Amou Daria) où se baignèrent les phalanges d'Alexandre. Qui peut dire quel fut le va-et-vient des peuples avant l'histoire écrite, dans ces régions du Pamir, de la Boukharie et du Turkestan qui, à l'est de la mer Caspienne, forment le trait d'union entre l'Inde et la Sibérie!

Par les steppes de la Russie où campent aujourd'hui encore les tribus pastorales des Kalmouks, des Cosaques et des Kirghiz, les migrateurs pénètrent en Europe, cheminant paresseusement, poussant leurs troupeaux, traînant leurs chariots, comme d'autres races dans le Far-West américain, « au milieu des herbes si hautes que les fleurs, les épis et les houppes se balancent à côté de la tête du voyageur : au milieu de la plaine sans bornes, on peut se croire perdu dans la verdure que le vent fait onduler comme des vagues [1] ».

Du bord du Plateau central asiatique jusqu'aux bouches du Danube la horde s'avance sur la route perpétuelle qui ne conduit à rien, faisant chaque année de longues stations pour semer et récolter quelques céréales aux endroits propices, comme le font les tribus du Sahara ; graduellement elle déroule à petites journées, en droite ligne, jusqu'à 5.000 kilomètres, dans des plaines herbues à peine entrecoupées de quelques bandes de terre cultivable. Les seuls obstacles à sa marche monotone, bercée par la cadence des mélopées héréditaires, sont les tribus voi-

1. E. Reclus, *Géographie*, t. V, p. 417 ; E. Demolins, *Comment la route crée le type social. Les routes de l'Antiquité*, t. I, p. 89.

sines et concurrentes ; parfois des bandes de pillards, écumeurs de la steppe, rebut et déchet de toutes les tribus. Il faut aussi lutter contre les bêtes féroces qui pullulent, assiégeant, dit Pline, l'espèce humaine, leur rivale en cruauté[1]. Les émigrants franchissent les fleuves à gué, ou à la nage, avec des outres de peaux, sur des troncs d'arbres jetés à la dérive, sur leurs boucliers bombés, sur des radeaux improvisés. C'est souvent une biche effarée qui, d'après de nombreuses légendes qui ont été transportées et se sont acclimatées même sur le Rhin, indique en fuyant, le gué du fleuve au groupe des familles qui, incertaines, erraient depuis de longs mois sur la rive déserte.

Grâce à leurs chevaux, nous dit un voyageur moderne, les nomades migrateurs passent les fleuves sans pont et ne sont nullement arrêtés par ces obstacles naturels que nos armées modernes considèrent comme infranchissables. « Se mettant à califourchon sur des peaux de bœufs contenant leurs ustensiles et attachées à la queue de leurs chevaux, puis s'aidant de leur arc en guise d'aviron, les nomades franchissent les fleuves les plus rapides. C'est ainsi qu'ils ont traversé le Dnieper en 1240 et le Danube quelques années plus tôt[2]. » Des bas-reliefs assyriens nous montrent de même des hommes, à califourchon sur des outres gonflées qu'ils dirigent en nageant sur l'Euphrate, ou bien, des groupes de femmes et d'enfants, dans des barques d'une rudimentaire simplicité.

Les grandes caravanes qui, aujourd'hui encore, se mettent en route à travers les steppes du haut Plateau asiatique, rappellent jusque dans les détails individuels, les migrations qui ont préludé à la formation de notre monde occidental. C'est comme une réédition de l'histoire des Helvètes de Jules César, que fait M. Zaborowski, par exemple, quand il raconte l'aventure des Kalmouks qui, établis depuis 1616 dans le khanat de Kazan, voulurent s'en retourner en Chine, en 1771. Ils étaient plus de 600.000. « Catherine II envoya une armée pour les retenir

1. ...*ferarum multitudo haud dissimilem hominum immanitatem obsidens.* Pline, *Hist. nat.*, VI, 19, 17.

2. Le P. Huc, *le Christianisme en Chine*, t. I, p. 156; cf. E. Demolins, *Comment la route crée le type social. Les routes de l'Antiquité*, t. I, p. 21.

et les populations dont ils avaient à traverser le territoire se soulevèrent contre leurs masses affamées. Partis en janvier, ils arrivèrent pourtant en juin au N.-N.-E. du lac d'Aral, ayant franchi 700 lieues. Plus de 250.000 d'entre eux avaient d'ailleurs succombé, et de tout leur bétail, il ne leur restait que des chameaux. En septembre, ils étaient sur la frontière de la Chine et l'empereur Kien-Long les secourut. En huit mois, malgré les rigueurs extrêmes du froid et du chaud, malgré les attaques incessantes d'ennemis implacables, malgré la famine et la soif, ils avaient donc franchi un espace égal, en ligne droite, au huitième environ de la circonférence terrestre. » (Zaborowski.) Les plaines du fleuve Oural, de la Volga et du Don, de la mer Caspienne et de la mer Noire ont été, à travers tous les siècles de l'histoire, le théâtre de déplacements aussi formidables : les hordes de Balamir ou d'Attila, des Avars ou des Hongrois, celles de Gengis Khan et de Tamerlan eurent des aventures aussi mouvementées.

Vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire français célèbre, le P. Huc, qui avait séjourné de longues années au milieu des tribus patriarcales de la steppe, a participé à l'un de ces décampements de tribus en masse et il en fait ainsi le récit :

« Nous nous joignîmes, raconte-t-il, à cette immense troupe, grossie en route par un grand nombre de caravanes mongoles qui, comme nous, profitaient de cette excellente occasion pour faire le voyage de Lhassa... Les hommes et les animaux qui composaient la caravane peuvent être évalués au nombre suivant : quinze mille bœufs à longs poils, douze cents chevaux, autant de chameaux et deux mille hommes, soit Thibétains, soit Tartares... La marche et les mouvements de la caravane s'exécutaient avec assez d'ordre et de précision, surtout dans les commencements. Ordinairement, on partait tous les jours, deux ou trois heures avant le lever du soleil, afin de pouvoir camper vers midi et donner aux animaux le temps de paître pendant le reste de la journée. Le réveil était annoncé par un coup de canon ; aussitôt, tout le monde se levait, le feu s'allumait dans toutes les tentes, et pendant que les uns chargeaient les bêtes de somme, les autres faisaient bouillir la marmite et préparaient

le thé beurré. Un second coup de canon donnait le signal du départ. Quelques cavaliers expérimentés et chargés de diriger la caravane se mettaient en tête ; ils étaient suivis par les longues files de chameaux, puis venaient les bœufs à longs poils. Les cavaliers n'avaient pas de place fixe ; ils allaient et venaient dans tous les sens[1]... »

Nous nous souviendrons de ce témoignage contemporain lorsque nous aurons à caractériser, d'après les récits célèbres d'Ammien Marcellin et de Jordanès, à la fin des temps antiques, les hordes des Huns, des Alains, des Vandales, en marche sur l'occident de l'Europe. L'immense caravane des Barbares chemine de la même façon qu'il y a quinze ou trente siècles : cavaliers, roulottes, troupeaux, fétiches, la masse s'ébranle redoutable comme un torrent dévastateur, dans un ordre immuable prescrit par la nature au début de l'histoire. L'antiquité classique ne dépeint pas autrement les Scythes « dont les chariots, dit Horace, traînent à pas lents les maisons errantes » :

..... *Scythæ*
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos.
(Hor., *Odes*, III, 18.)

Comme la cohue des peuples groupés sous le nom de Cimbres et de Teutons ou celle qui suivait Attila, les grandes caravanes des Tartares d'aujourd'hui sont souvent forcées, dit encore le P. Huc, de se fractionner parce que les pâturages deviennent trop maigres pour qu'un aussi grand nombre d'animaux puissent camper au même endroit. « Notre bande, ajoute-t-il, fut encore obligée, dans la suite, de se fractionner : la grande unité étant une fois rompue, il se forma une foule de petits chefs de caravanes, qui ne s'entendaient pas toujours sur les lieux où il fallait camper, ni sur les heures du départ[2]. » Et puis, on devait aussi parfois, comme les Helvètes, négocier le droit de passage et les conditions du parcours, quand on voulait traverser le territoire d'autres tribus. Il fallait veiller à la sécurité du campement et

1. Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, t. II, p. 200 ; cf. Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social. Les routes de l'Antiquité*, p. 74.
2. Huc, *op. cit.*, t. II, p. 226-235.

de la marche, pour éviter les surprises des tribus hostiles ou des bandes de pillards. Ceci était l'affaire des conducteurs, tantôt un patriarche obéi à cause de son expérience, tantôt un jeune chef choisi pour ses prouesses à la chasse ou à la guerre. Les choses se passent aujourd'hui comme du temps des Celtes, des Germains ou des Huns, parce que la nature de la steppe impose, depuis les premiers âges, aux tribus qui y sont cantonnées, la vie errante en groupes de clans, l'art pastoral, le régime patriarcal et communautaire, quel que puisse être le rameau ethnique auquel elles se rattachent et quelles que soient leurs traditions héritées de leur primitive origine.

L'habitat crée le type social : cela est évident surtout chez les peuples simples qui demandent à la nature bien plus qu'à l'industrie et aux rapports commerciaux extérieurs, les moyens de vivre et de jouir de la vie. Les habitudes héritées d'un milieu antérieur, les croisements du sang avec d'autres races n'empêchent, eux-mêmes, que dans une mesure très restreinte, l'habitat d'exercer sa tyrannie sur l'homme et les sociétés humaines.

II

LES FORÊTS ET LES TOURBIÈRES DE LA GERMANIE DU NORD

Dans leurs migrations vers l'Europe, les Asiatiques ont toujours suivi les mêmes itinéraires : la nature ne leur en offrait qu'un choix restreint. Après avoir aisément franchi le fleuve Oural, entre Orembourg et le delta marécageux par lequel cet immense déversoir des monts Oural se relie à la mer Caspienne, ils traversaient successivement, au nord d'Astrakhan, la Volga, aux larges et multiples courants, le Don, qui est le premier grand tributaire de la mer Noire, le Dnieper, le Boug, le Dniester. D'un fleuve à l'autre, c'était toujours la plaine monotone, couverte de hautes herbes, entrecoupée de rares oasis de champs bombés, susceptibles de cultures. Kirghiz, Cosaques, Bachkirs, Kalmouks et autres peuplades tartares ou slaves, y mènent encore la même existence que leurs prédécesseurs, il y a des milliers d'années ; seulement, les gouvernements modernes s'opposent à leurs grandes migrations et limitent les terrains de parcours de ces tribus instables. Des steppes du Don et de l'Ukraine ils arrivaient, en hordes indiscontinues et affamées, à travers les plaines de la Petite-Russie, de la Podolie, de la Volhynie et de la Pologne. Alors, les uns descendaient par les vallées du Dniester, du Pruth et du Sereth, c'est-à-dire par la Bessarabie et la Moldavie, jusqu'au delta du Danube, évitant la chaîne des Carpathes, muraille gigantesque, infranchissable ;

les autres gagnaient par la vallée de la Vistule les terres unies et basses de la mer Baltique et la Germanie.

Ce long parcours à travers l'Asie et l'Europe septentrionales, avait été tracé d'avance aux peuples migrateurs par les caravanes de marchands qui convoyaient, entre autres objets de négoce, la soie de Chine, l'ambre de la Baltique, les pelleteries des régions glacées, les esclaves, les armes, les ustensiles de bronze des Scandinaves. Nous verrons, en effet, que le commerce du nord n'eut point d'autre itinéraire que celui des migrations et des invasions.

Que vont-ils faire en Germanie ? Ce pays nouveau offrait aux émigrants un habitat tout différent de celui de l'Asie et de la Russie méridionale. Au lieu des steppes herbues et sans horizon, ils étaient comme perdus dans une contrée aqueuse, forestière ou dénudée, fouettée par les vents du nord, couverte de brumes, habitée par de rares indigènes autochtones qui vivaient de chasse et disputaient péniblement leurs abris aux bêtes sauvages : de toutes parts, des forêts vierges sans limites, des lacs aux contours incertains entourés de plantes paludéennes impropres à la nourriture des troupeaux.

En Germanie, dit Tacite, « le ciel est dur, l'aspect du pays est morose et sauvage ». L'Allemagne est encore, suivant l'observation de Madame de Staël au début de son livre perfide, une immense forêt, un pays triste. Et cependant, dans les temps modernes, une population surabondante a défriché une bonne partie des forêts, canalisé les rivières, exhaussé des prairies creuses, drainé bien des tourbières. L'État prussien condamne les forçats au terrassement dans la boue des marécages, et voici que, par un monstrueux mépris du droit de la guerre, il force aujourd'hui (juillet 1915), nos prisonniers de guerre à ce travail que les fièvres paludéennes font meurtrier ! Bref, on a développé immensément le sol cultivable, construit des ponts, des remblais, ouvert des routes dans toutes les directions. Telle n'était point la Germanie à l'époque des migrations celtiques, ni au temps de Jules César ou de Tacite, ni même lors des grandes invasions du ve siècle.

Une comparaison va tout de suite fixer notre imagination sous

ce rapport. On estime que notre Gaule, lors de la conquête de César, était couverte de forêts pour les deux tiers de sa surface : un tiers seulement de notre sol était livré à la culture. S'il en était ainsi pour la Gaule qui a des vallées inclinées vers les fleuves et vers les océans, des montagnes et des collines dans toutes ses provinces, à plus forte raison, pour l'Allemagne du Nord, pays où le réseau orographique est extrêmement restreint, et la plaine sans inclinaison bien sensible. Si de nos jours la superficie forestière de l'Allemagne dépasse encore 10 millions d'hectares, c'est-à-dire plus d'un quart de cette contrée, il n'y a rien d'exagéré à prétendre que, dans l'antiquité, la Germanie était, plus que la Gaule, c'est-à-dire aux trois quarts au moins, couverte de lagunes, de forêts, de plaines glaiseuses : un quart du sol, à peine, était habitable et cultivable.

La Germanie, « pays hérissé de forêts ou noyé de marécages », dit encore Tacite. En cette région du globe, ajoute un auteur moderne, la boue est le cinquième élément de l'univers. Ciel estompé en grisaille, sol spongieux qui manque sous le pied, balayé par les rafales de l'Océan du Nord, landes et bruyères, nature ingrate, malsaine, à laquelle l'homme ne saurait s'attacher; puis, derrière cette large bande, massifs boisés d'une étendue désespérante, jouant le rôle d'isolateurs entre de rares terres saines et asséchées : telle était la Germanie, jusqu'au pied des montagnes lointaines où ses fleuves cachent leurs sources [1].

Dans de telles conditions physiques, la population agricole et sédentaire ne pouvait guère se trouver à l'aise et se développer. Elle y végétait, clairsemée. Le genre d'existence qui s'imposait aux migrateurs, à mesure qu'ils arrivaient, nouveaux occupants d'un sol que les indigènes ne songeaient guère à leur disputer, c'était celui des populations qui vivent moins de la culture que des produits spontanés de l'eau et des forêts, de pêche et de chasse, des fruits naturels de la brousse et de la forêt, de pâturages au bord des rivières et dans les clairières. Même dans les contrées qui avoisinent le Rhin, ce fut seulement à l'époque romaine que les tribus germaines com-

1. P. Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France*, p. 33 (*Histoire de France* de Lavisse, t. I.)

mencèrent le défrichement des bois, se bâtirent des maisons et pratiquèrent la culture des céréales à assolements réguliers.

Ouvrez la carte physique de l'Allemagne, dans l'*Atlas* de M. Vidal de la Blache. Tout le pays compris entre les bouches de l'Escaut et le cours de l'Elbe, c'est-à-dire entre Anvers et Hambourg, était, bien plus que de nos jours, exposé à l'envahissement des eaux, soit de la mer du Nord, soit des fleuves, l'Elbe, le Weser, l'Ems, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, dont les estuaires se relient ou se confondent tout le long de la côte, formant des chapelets de presqu'îles et d'îlots à peine habitables. Ce qui, dans ce pays, n'était pas menacé par les eaux était occupé par les dunes, la lande côtière ou, dans la partie méridionale, par d'impénétrables forêts.

La Campine, les plaines qui entourent le Zuiderzée (l'ancien lac Flevo), la Frise hollandaise et allemande, le duché d'Oldenbourg, le Hanovre jusqu'aux monts de Westphalie et au massif boisé du Harz, constituent, sur la carte, une zone immense, maculée de lacs brumeux, souillée de tourbières que des travaux de drainage et d'exhaussement ne sont pas encore parvenus à canaliser entièrement et à déverser dans les fleuves. Pour sortir de cette fange paludéenne, avant que les ingénieurs modernes eussent créé des tallwegs et des passages artificiels, il fallait ou bien s'embarquer et prendre la mer, ou bien battre en retraite en remontant le cours des fleuves, dans la direction du sud, en deçà d'une ligne qui passe par Nimègue, Osnabruck, Minden, Hanovre, Magdebourg.

Le bassin inférieur de l'Elbe n'est, à son tour, qu'un sol aqueux où la terre et les eaux se disputent sournoisement la place sous les roseaux et les joncs. Un tiers de la superficie du Mecklembourg et du Brandebourg jusqu'aux monts de Lusace, est de même nature et la carte est tachetée d'un dédale de lacs qui avoisinent Berlin, Charlottenbourg et Potsdam, Strelitz et Schwerin, Rostock et Lubeck.

En Poméranie, voyez le bassin inférieur de l'Oder et celui de la Netze, tout pleins d'eaux stagnantes, surtout aux alentours de Stettin, de Greifswald, de Stargard, de Custrin. En Prusse occidentale, dans le pays de Danzig, le bassin inférieur de la Vis-

tule est parsemé de lacs et de plaines vaseuses. Enfin, la Prusse orientale jusqu'au delta du Niémen est un sol mouvant, sablonneux, bas et plat, avec de grandes flaques d'eau, non seulement dans les environs de Königsberg, mais jusqu'au Masurenland et au Hockerland, où se trouvent, semblables à des îlots reliés les uns aux autres par un chassé-croisé de talus naturels ou artificiels, les villes de Lyck, de Lötzen, d'Allenstein, d'Osterode. Le long de la « mer de l'ambre », s'allongent les lagunes appelées Kurische Haff et Frische Haff qui relient entre eux les multiples bras des estuaires de la Vistule, du Pregel et du Niemen.

Ainsi, la moitié de l'Allemagne du Nord était jadis envahie par les marécages ou les estuaires fébricoles de fleuves que la mer semble repousser plutôt qu'accueillir. Le flux quotidien envahissait la grève à perte de vue, et le pays voisin était exposé souvent à des raz de marée dévastateurs. En France, seuls les alentours mouvants du Mont-Saint-Michel, si dangereux pour les pêcheurs imprudents, peuvent nous donner quelque idée de cette affreuse région du brouillard et de la boue.

Au sud de la zone dénudée, commence celle des joncs, des algues, des oseraies, puis, les arbres rabougris, épineux, déjetés par le vent, terres qu'aucune route ne pouvait traverser; enfin, la zone forestière, beaucoup plus vaste encore, coupée par les lacs, les fleuves et les rivières. De l'est à l'ouest, le fossé du Rhin, seul, séparait ces forêts de la Germanie de celles de la Gaule Belgique.

Au sud du pays des Frisons, la forêt de Teutobourg couvrait la plus grande partie de la Westphalie, du Hanovre, du Brunswick, du duché d'Anhalt. Le nœud du Harz, avec ses hautes montagnes, si riches en mines de métaux, rattachait le Teutoburgerwald, d'une part, au réseau forestier et glaiseux des Semnons, qui occupait la plus grande partie du pays d'entre l'Elbe et l'Oder, et, d'autre part, à la forêt Hercynienne plus vaste encore. Cette *silva Hercynia* dont la Forêt-Noire actuelle, l'ancienne *silva Marciana*, n'est qu'un tronçon prolongé au sud-ouest, provoqua, de la part de Jules César et de l'empereur Julien, une admiration mêlée d'inquiétude. C'est dans ses profondeurs lointaines et montagneuses, inaccessibles, que

prenaient leurs sources la plupart des grands cours d'eau de la Germanie, le Danube, le Neckar, le Mein, le Weser, l'Elbe et ses affluents. Les monts de Thuringe (*Thuringerwald*) qui, aujourd'hui encore, ont, par places, l'aspect des forêts inviolées, nous représentent mieux que le Schwarzwald, trop sillonné d'allées pour touristes, ce que devait être la forêt Hercynienne.

Débordant les montagnes du duché de Bade et du Wurtemberg, elle enveloppait de ses bras gigantesques les belles et fertiles vallées du Mein, par les hauteurs de l'Odenwald au nord-est de Heidelberg, par le Spessart à l'est de Francfort, puis par le Rhön, le Thuringerwald et la longue chaîne des monts de Bohême. Elle se rattachait enfin aux monts Carpathes par les Berkides, pour former avec eux le véritable bouclier de l'Allemagne du sud où le Danube est roi.

Seules, quelques pistes pratiquées par les marchands et les migrateurs, le long des rivières ou entre des seuils de rochers, reliaient les unes aux autres des lignes de clairières naturelles et sillonnaient comme une déchirure cet immense rideau de verdure sombre. « La largeur de cette forêt Hercynienne, dit César, est de neuf journées de marche accélérée... Elle commence aux frontières des Helvètes, des Némètes et des Rauraques et elle s'étend, en suivant le cours du Danube, jusqu'au pays des Daces et des Anartes. De là, elle tourne sur la gauche, en s'éloignant du fleuve, et dans son immense étendue elle borde le territoire d'une foule de nations. Il n'est point d'habitant de ces contrées qui, après soixante jours de marche, puisse dire avoir vu où elle finit, ni savoir où elle commence. On assure qu'il s'y trouve plusieurs espèces d'animaux sauvages qu'on ne voit pas ailleurs[1]... »

Comparables aux forêts vierges de l'Amérique, celles de la Germanie avec leurs arbres géants, sapins, chênes et hêtres, formaient des massifs si épais qu'ils interceptaient la lumière ; jamais un rayon de soleil ne filtrait jusqu'à la jonchée roussâtre des feuilles mortes : c'était le royaume de l'éternelle nuit. Les explorateurs romains, guidés par des indigènes, y remon-

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 25.

taient prudemment en bateaux le cours des rivières, ne rencontrant que de loin en loin, des clairières où une pelouse herbue permettait aux êtres qui peuplent les bois de trouver la chaleur extérieure nécessaire à toute vie. Là, c'étaient des myriades d'oiseaux et d'insectes, des reptiles qui se plaisent dans la moiteur de l'atmosphère sylvestre, des animaux féroces qui attaquent l'homme.

Les tribus, arrivées des plaines de la Scythie depuis un temps plus ou moins long, s'installaient à la lisière de ces grands bois, soit au sud, dans les belles et fertiles vallées de la Bohême et de la Bavière, soit au nord, en Silésie, en Prusse, dans les coins habitables de la Saxe, de la Hesse, de la Franconie, du bas Rhin, de la Souabe. Quelques-unes d'entre elles ensemençaient des champs qu'il fallait garder aussi bien contre les fauves que contre les tribus voisines. Des pistes sûres, connues seulement des habitants d'un canton, conduisaient, sous le dôme de verdure, à des sanctuaires sans toit, cachés derrière des fourrés épineux, où complotaient les chefs, où était pratiqué le culte de divinités sanguinaires. Les troncs déchiquetés par la foudre ou bien les plus grands des arbres, participaient à ces hommages divins et recevaient les offrandes et les vœux des peuplades barbares.

Quant au soldat romain, ces bois, plus vastes que l'horizon, qui recélaient tant d'ennemis toujours prompts à l'attaque inattendue, lui inspiraient une crainte superstitieuse, cette crainte, dit Sénèque, qui fait croire à l'existence de la Divinité.

Toujours et sans qu'il ait osé se l'avouer à lui-même, le souvenir du sort de Varus hanta son imagination. Sur la lisière de la mystérieuse forêt, la sentinelle qui veillait à la garde du Rhin essayait de plonger son regard dans la nuit sans fond que les arbres séculaires entretenaient sous leur frondaison ; un frisson d'angoisse glaçait le sang du légionnaire lorsqu'il entendait, répercutés par les échos des clairières, les grincements des bêtes fauves répondant aux chants barbares et au cliquetis des glaives sur les boucliers de guerriers invisibles.

III

LES ROUTES DU COMMERCE EN GERMANIE. COMMENT LES GRECS ET LES ROMAINS ONT CONNU LES GRANDES MIGRATIONS

Les parages désolés et fangeux de la mer Baltique et de la mer du Nord, de chaque côté de la presqu'île du Jutland, sont la contrée que les auteurs anciens assignent, volontiers, pour patrie originaire à un grand nombre des peuples qui sont venus tour à tour, à diverses époques, depuis les âges les plus reculés, se fixer dans l'Europe occidentale et méridionale. De ce pays désertique, plein de brouillards, de vents et de marécages, seraient sortis, si l'on en croit cette antique tradition, les Celtes, et avant les Celtes, des populations innommées; plus tard, les Belges, les Cimbres, les Teutons, les Suèves, les Francs, les Goths, les Saxons, les Burgondes, les Chavions, les Vandales, et bien d'autres qui ont franchi le Rhin et le Danube [1].

Et, chaque fois, ce sont des débordements de la mer du Nord ou de la Baltique, des raz de marée qui chassent de leurs demeures ces pauvres gens, ces ichthyophages aux yeux glauques et aux cheveux blonds, qui ne demandaient qu'à rester attachés, comme leurs barques, au bord de l'Océan ou sur la rive

1. On trouvera les sources indiquées dans : Cam. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, pp. 229, 233, 234, 239, 242; t. IV, pp. 540, 542; V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. VI, p. 534.

des estuaires fluviaux. Ainsi, la Scandinavie, la fameuse île Scanzia, les sables stériles, les tourbières et les marécages de l'Allemagne du Nord auraient engendré toutes ces races d'hommes ; le Goth Jordanès, au VIe siècle, parlant de cette contrée âpre et lugubre, dit que de ses flancs sont sorties toutes ces nations ; il la qualifie *officina gentium aut velut vagina nationum.*

Les historiens modernes qui ont accepté cette assertion, si souvent répétée par les Anciens, y trouvent l'occasion de broder, surtout en évoquant les effroyables catastrophes qu'ont subies, à l'époque moderne, les basses terres de la Hollande, d'élégants et pathétiques tableaux des débordements subits de la mer du Nord ou de la Baltique. Je ne puis résister au plaisir de citer une magnifique page de M. Jullian, qui se rapporte à l'exode des Celtes : « Les montées subites de l'Océan sur les côtes de la Frise et du Jutland sont une des choses les plus effroyables que puissent voir les hommes. En une minute, une seule vague, haute comme une colline, submerge des milliers d'hectares. Tout disparaît alors sous les eaux, arraché, englouti, confondu dans une égale destruction, arbres, moissons, bestiaux et des milliers d'hommes. Et cette œuvre de fureur était, dans les temps anciens, d'autant plus terrible et plus complète que les Celtes aimaient à bâtir près des flots leurs cabanes et peut-être aussi leurs tombes: vivants et morts, les ancêtres comme eux-mêmes, tout ce qui était la tribu retournait au néant[1]... »

Pline, moins éloquent, nous parle, pour l'avoir observé lui-même avec étonnement, du flux et du reflux de la mer du Nord qui s'étend sur des lieues et des lieues, avec impétuosité, deux fois par jour, si bien que sans cesse le spectateur ému et angoissé se demande : « Ce sol est-il bien une terre ou appartient-il à l'empire de l'Océan ? » Il prend en pitié les misérables habitants (*misera gens*) de ces contrées qui vivent dans des huttes juchées sur des hauteurs naturelles ou artificielles pour que les flots ne puissent les atteindre. Ils se nourrissent de poissons, n'ont ni lait, ni bétail, ni gibier, ni arbres, mais

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 239.

seulement des joncs et d'autres plantes aquatiques avec lesquelles ils tressent leurs filets[1].

Ce serait cette population de pauvres hères, nécessairement peu nombreuse à cause de la nature du pays, qui de loin en loin subissant des raz de marée, aurait été forcée de s'exiler, en masses toujours renouvelées. Voilà les ancêtres des nations et des races diverses de l'occident de l'Europe.

Eh bien, non! Je me refuse à admettre que la mer du Nord ou la mer Baltique, en leurs jours de débordement, aient engendré et rejeté sur la grève des peuples entiers comme des bancs de petits poissons. Il suffit de se reporter à l'énumération des douze ou quinze peuples qu'on dit issus de ces parages pour démontrer l'absurdité de cette légende.

Que la race immense des Celtes, que la cohue hétéroclite des Cimbres et des Teutons, que tous les peuples de la Gaule Belgique, les Ostrogoths et les Visigoths, les multiples tribus franques, les Vandales, les Burgondes, les Angles, les Suèves, les Saxons, les Chavions, d'autres encore, aient ce misérable pays pour patrie originaire, — et nous avons des textes anciens qui l'affirment pour chacun d'eux, — j'estime qu'il y a quelque ingénuité à l'admettre. Cela a pu arriver une ou deux fois, mais pas plus, à coup sûr. D'ailleurs, si les raz de marée les ont engloutis en une minute, comment ont-ils pu ensuite émigrer? les raz de marée n'épargnent personne. Et pour les habitants des terres que le raz de marée n'avait pas atteintes, il n'y avait plus nécessité de partir. Les populations qui habitent les abords du Vésuve ou de l'Etna ne se croient nullement forcées d'émigrer après une éruption du volcan. Les Hollandais que les raz de marée ont épargnés, dans les derniers siècles, ne se sont pas expatriés.

Quant aux pays scandinaves, quelque brillante qu'y ait été la civilisation de l'âge du bronze, quelque dense que l'on suppose la population de la presqu'île du Jutland qui, de nos jours, n'atteint pas un million d'habitants, il est déraisonnable d'admettre que ce minuscule pays, même avec l'appoint de la Suède,

1. Pline, *Hist. nat.*, XVI, 2, 3.

ait enfanté et envoyé, à travers les siècles, dans le reste de l'Europe, non seulement les Goths et les wikings normands, mais des théories variées d'autochtones, des groupes ethniques aussi dissemblables et multipliés que ceux qu'on prétend avoir essaimé de cette morne contrée.

Ce qu'il y a à retenir de cette antique tradition c'est que, vraisemblablement, ces peuples, au cours de leurs migrations, ont séjourné un temps plus ou moins long dans les parages de la mer Baltique; c'est aussi que certaines peuplades, comme les Goths, s'y sont acclimatées plus longtemps que d'autres, en ont fait leur patrie et ont peuplé plusieurs des îles Scandinaves. Tandis que d'autres n'ont fait qu'y passer, les Goths y ont séjourné séculairement, bloqués en quelque sorte par d'autres tribus. Ce n'est que tardivement qu'ils ont quitté cette patrie provisoire de l'île Scanzia, sur trois bateaux, dit naïvement la légende recueillie par Jordanès, qui portaient, l'un, les Visigoths, l'autre les Ostrogoths et le troisième les Gépides. Et ceux-ci furent appelés de ce nom qui signifie, paraît-il, « paresseux, traînard », parce qu'ils se firent attendre et que leur vaisseau arriva le dernier. Ce récit fabuleux nous indique peut-être, tout de même, que les tribus gothiques ont fini par poursuivre, comme toutes les autres, leur migration longtemps arrêtée; ils se sont dirigés vers le sud, pour atteindre le Danube et, après mille vicissitudes, la place convoitée sur le territoire de l'empire romain.

En un mot, les peuples barbares qu'on nous dit issus des bords de la Baltique ou de la mer du Nord, n'étaient point des autochthones de cette région. Ils étaient seulement venus se fixer temporairement dans l'Allemagne septentrionale, comme les Francs dans la Frise, en Westphalie et sur le Mein.

Sans s'inquiéter autrement des misérables tribus des aborigènes de l'âge de pierre qui, lentement, s'étiolaient, disparaissant à peu près, j'imagine, comme les tribus des Peaux-Rouges en Amérique, ces barbares nouveaux-venus séjournèrent un temps plus ou moins long, les uns dans les plaines lacustres plus rapprochées de la mer, les autres, dans les clairières des forêts exubérantes dont ils suivaient la lisière et les pistes. Jus-

qu'au moyen âge, le séjour des barbares dans le nord de l'Allemagne n'a été qu'une halte forcée, prolongée, péniblement supportée. Tous étaient des migrateurs venus lentement des steppes asiatiques. Pourquoi donc les écrivains de l'antiquité ont-ils eu l'idée d'assigner à ces tribus, comme pays d'extraction, le rivage de la mer du Nord et de la Baltique ?

Il semble qu'il soit aisé de répondre à cette question.

Les invasions qui se sont portées vers le sud, sur le Danube et l'Italie, suivirent les routes du commerce de l'ambre, dont les Grecs et les Romains ne connaissaient que vaguement les mystérieuses profondeurs. Ils savaient pourtant que ces routes, traversant la Germanie, aboutissaient à l'océan Suévique ou mer Baltique. Or, pour atteindre les pays danubiens, les peuples migrateurs n'ont pas suivi d'autres chemins que ceux des caravanes de marchands. L'impénétrable rideau de la forêt Hercynienne et le mur des Carpathes ne leur permettaient pas de s'en écarter. C'est ainsi que les Grecs et les Romains furent amenés, par ce qu'ils savaient des routes de l'ambre, à donner aux nations germaniques, scythiques ou autres qu'ils ont vues si souvent arriver par ces chemins, la même origine que celle de l'ambre lui-même.

De tout temps, la nature a imposé au commerce les routes qu'il doit suivre et dont il ne peut s'écarter. Ce sont d'abord des pistes le long des rivières, parfois frayées par les animaux, des haltes aux sources rafraîchissantes, des sentiers en des parties moins fourrées des forêts, faisant la chaîne, comme un chapelet, de clairière en clairière. Ces pistes, ces sentiers deviennent des chemins que le voyageur, avec ses chevaux et ses mulets, améliore à la longue pour faciliter son passage ultérieur. Lorsque la civilisation est plus avancée, les mêmes passages deviennent des routes avec des gués, des ponts, des relais, des abris sûrs pour les nuits. Aux carrefours, aux sources ou au confluent des rivières se créent des caravansérails, des agglomérations qui souvent deviennent des entrepôts, des marchés, des villes fortifiées, des capitales. Telle fut l'origine des routes du commerce à travers la Germanie.

On sait la place prépondérante que l'ambre jaune ou succin

a occupée dans la parure féminine, non seulement chez les Grecs et les Romains, mais longtemps auparavant dans les civilisations de l'Asie antérieure. Or, le seul pays où les Anciens pussent se procurer cette résine fossile était l'estuaire de la mer Baltique[1]. Aujourd'hui encore on recueille l'ambre jaune presque exclusivement dans les dunes qui s'étendent depuis Königsberg jusqu'à Memel[2]. Tacite raconte comment, de son temps, la peuplade de *Æstui* récolte cette précieuse substance : « Ces Barbares fouillent la mer, et seuls d'entre tous, ils recueillent dans les bas-fonds et jusque sur le rivage, le *succin* qu'ils appellent *gles : Succinum quod ipsi glesum vocant.* » Ce mot *glesum* est évidemment un vocable germanique qui se rattache à la racine *glass*, « verre, cristal ». Le terme voisin *glanz*, « brillant », rappelle l'idée exprimée par le nom que les Grecs donnaient à l'ambre, ἤλεκτωρ, qui signifie aussi *brillant*.

« Les Barbares, ajoute Tacite, ne font aucun usage de l'ambre. Ils le ramassent brut, l'apportent en bloc et en reçoivent le prix avec étonnement. On pourrait croire que c'est un suc des arbres, car on y distingue, au travers, quelques insectes rampants ou ailés qui sont restés emprisonnés dans cette matière quand elle s'est durcie. Mais je pense, quant à moi, que comme certaines régions de l'Orient qui distillent l'encens et le baume, ces îles et ces terres de l'Occident sont couvertes de forêts exubérantes, dont les sucs, extraits par l'ardeur du soleil, s'écoulent dans la mer voisine et sont envoyés par la tempête sur les rivages opposés[3]. »

1. Dans son admirable *Histoire de la Gaule*, dont tant de pages sur nos origines sont définitives, M. Camille Jullian dit aussi l'embouchure de l'Elbe et le chapelet d'îlots qui bordent la mer du Nord, en particulier l'île d'Héligoland; mais c'est, je crois, une erreur qu'on doit à Pythéas. Des raisons multiples s'opposent à ce qu'on admette cette théorie qui est, d'ailleurs, contraire au témoignage formel de Tacite. De plus, dans les temps modernes, jamais l'ambre n'a été recueilli sur les rives de la mer du Nord. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 421.

2. Il faut se garder de confondre l'*ambre jaune* qui est un fossile, avec l'*ambre gris*, qui n'est qu'une concrétion intestinale des cachalots. On en trouve abondamment sur les côtes de l'océan Indien et de l'Arabie. Il est fusible et répand une odeur agréable. La fâcheuse similitude de nom adoptée en français pour désigner deux substances de nature toute différente, a fait que certains auteurs les ont parfois confondues. Sur l'ambre gris, voir : W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, trad. française par Furcy-Raynaud, t. II, p. 571 (in-8°, 1885).

3. Tacite, *Germ.*, XLV.

De Danzig à Memel, le cordon changeant d'îlots et de presqu'îles à travers lequel les fleuves se frayent un passage jusqu'à la mer, comprenait l'île de *Raunonia*, « fameuse, dit Pline, d'après le témoignage de Timée, par l'ambre que les flots rejettent sur ses côtes, au printemps [1] ». Les auteurs anciens citent encore, dans ces mêmes parages, l'île *Austrania*, surnommée *Glessaria*, à cause de l'abondance de la récolte d'ambre qu'on y faisait [2].

Quinze siècles avant l'ère chrétienne, les grands Empires de la Chaldée et de l'Assyrie connaissaient l'ambre jaune, venu jusqu'à eux, de l'embouchure du Niémen ou de la Vistule. Il est permis de croire qu'en échange, les caravaniers — car le commerce par caravanes comme celui des navires, n'est qu'un va-et-vient de marchandises, — firent connaître les armes et les ustensiles métalliques de la Chaldée aux populations scandinaves. C'est là, suivant nous, qu'il faut rechercher les origines primordiales de la civilisation des métaux qui fut si développée chez les Scandinaves, mais dont le recul séculaire est loin d'atteindre l'âge de la métallurgie de Suse ou de Babylone [3].

Quels étaient donc les itinéraires de ces marchands qui conduisirent en Europe les peuples migrateurs de l'Asie ? Ne l'oublions point : c'est le trafiquant bien plutôt que le soldat ou l'explorateur, qui a découvert le monde et mis en relations suivies, les unes avec les autres, les contrées les plus éloignées. Poussé par l'appât du gain et le désir de grossir son chiffre d'affaires, le marchand pénètre partout graduellement, avec prudence, mais sûrement. Il s'insinue, il reçoit bon accueil, à mesure qu'il va plus loin, parce que déjà les marchandises qu'il apporte l'ont devancé et se sont répandues dans le pays. Chacun sait, avant de le voir, que tel individu, tel clan, telle tribu s'est enrichi, embelli par lui et a bénéficié de ses apports. Le marchand est le précurseur du conquérant ; l'histoire de

1. Pline, *Hist. nat.*, IV, 27, 13.
2. Pline, IV, 27, 13; cf. IV, 30, 16.
3. Plus tard, ce fut avec l'Étrurie que les Scandinaves firent le commerce de l'ambre et des métaux travaillés. J. N. Sadowski, dans les *Comptes rendus du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, 8e session, à Buda-Pest, 1876, t. I (1877), p. 431.

tous les peuples nous l'apprend. C'est en vertu de cette loi sociale que, dès l'antiquité la plus reculée, les Sères ou Chinois faisaient parvenir leurs ballots de soie jusqu'en Europe.

Les colporteurs de la Sogdiane, empruntant la route des steppes suivie par les grandes migrations, transportaient la soie jusqu'à la mer d'Aral ou à la mer Caspienne. De là, les uns poursuivaient leur marche d'étape en étape jusqu'à l'Oural, à la Volga, au Pont-Euxin ; les autres remontaient l'Oxus (l'Amou-Daria) pour atteindre les marchés du nord de l'Iran [1]. C'est la fameuse *via mercatoria* qu'un marchand syrien, Maës Titianus, avait suivie et qu'il décrivit au IIe siècle de notre ère, dans un *Itinéraire* qui nous a été transmis par Marin de Tyr [2]. « Voyages immenses, dit Pline, en parlant des Sères et de la soie, dont le résultat est de faire paraître des Romaines en robes diaphanes. De mœurs inoffensives, les Sères ont quelque chose de sauvage car ils fuient l'approche de tous les hommes, si ce n'est des marchands qu'ils accueillent chez eux avec empressement [3]. »

De toutes les voies du commerce, la route de la soie était la plus longue, puisqu'elle venait des profondeurs de la Chine. Une autre, débouchant, du nord de l'Inde, aboutissait également à l'Oxus, gagnait par ce fleuve la Bactriane, l'Arménie, la vallée du Cyrus (le Koura) et enfin le Pont-Euxin par le Phase sur les bords duquel se trouvaient d'immenses entrepôts. L'un de ces grands marchés, Dioscurias, déjà ruiné à l'époque de Pline, était, dans les temps plus anciens, « le rendez-vous de trois cents nations qui parlaient autant de langues ; et nous-mêmes, ajoute Pline, nous y avons eu cent trente interprètes pour le commerce [4] ».

C'est dans ces entrepôts du Phase que les Phéniciens, maîtres de la navigation du Pont-Euxin, venaient chercher les marchandises du nord asiatique pour les convoyer chez les Grecs.

1. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, trad. Furcy-Raynaud, t. I, p. 3 et suiv.

2. P. Vidal de la Blache, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1897, p. 523.

3. *Commercia expectant.* Pline, *Hist. nat.*, VI, 17, 20.

4. Pline, *Hist. nat.*, VI, 1, 5.

C'est là également, par réciprocité, qu'ils débarquaient l'ambre de la Baltique, que les caravaniers transportaient ensuite jusqu'à Ninive et à Babylone [1].

Les navires phéniciens cinglaient à travers le Pont-Euxin dans toutes les directions ; leurs factoreries des bouches du Borysthène (Dnieper), du Tyras (Dniester), de l'Hypanis (le Boug) et du Danube (l'Ister) firent connaître l'ambre aux populations de la Grèce mycénienne et homérique.

Dans l'*Odyssée*, l'ambre jaune appelé ἠλεκτωρ, *electron*, à cause de sa couleur jaunâtre comme le métal de ce nom, intermédiaire entre l'or et l'argent, resta toujours pour les Grecs une substance aux origines à demi fabuleuses. On le recueillait, dit vaguement Hérodote, à l'estuaire d'un fleuve appelé l'Éridan, sur les bords de l'Océan hyperboréen. Les stations des routes commerciales de la Bohême, de la Hongrie, de la Silésie, de la Pologne méridionale, qui conduisaient au pays de l'ambre, étaient alors entre les mains des Celtes.

Lorsqu'au VIIe siècle avant notre ère, les Grecs de Milet, se substituant aux Phéniciens, devinrent maîtres de la navigation du Pont-Euxin, ils fondèrent à l'embouchure du Borysthène leur fameuse colonie d'Olbia qui continua le même commerce de l'ambre, des pelleteries, des céréales. Aujourd'hui, Odessa et Galatz ne font que remplacer ces antiques établissements.

L'ambre nous sert de guide dans cette reconstitution des voies du commerce, parce qu'il est inaltérable dans le sol : on le retrouve dans les ruines antiques des pays où il a été apporté des bords de la Baltique.

Les Grecs payaient l'ambre, les pelleteries, les esclaves et les autres produits du nord, non seulement avec des étoffes, des armes, des verroteries, des bijoux, mais aussi avec leurs vieilles pièces d'argent démonétisées et déjà usées, que les Barbares recevaient au poids, comme lingots de métal précieux. De nos jours, tout le long des routes de l'ambre et sur les rives de la Baltique on ramasse des monnaies grecques. Ces trouvailles,

1. J. Oppert, « l'Ambre jaune chez les Assyriens », dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. II, fasc. II, 1880, pp. 33 à 47 (in-4, Viewg, Paris).

corroborées par d'autres indices archéologiques, ont permis de reconnaître l'existence d'un vaste entrepôt commercial au confluent de la Tasmine et du Borysthène : c'est, croit-on, cet établissement qui, d'après Ptolémée, portait un nom grec : Metropolis. Un autre était à Lenium, à l'extrémité des marais Amadoïs (Pinsk) : de là, les marchandises passaient par un dos de pays à peine sensible, du bassin du Borysthène dans ceux du Niémen et de la Vistule [1]. La ligne de partage des eaux de la mer Noire et de la mer Baltique, nous disent les géographes, est si peu accusée « qu'aux inondations annuelles de l'automne et du printemps, le Pripet, affluent du Dnieper, communique avec le Bug, affluent de la Vistule, et avec le Niémen [2] ».

Voilà donc une grande voie commerciale qui fut aussi celle des peuples migrateurs : elle les achemina des steppes de la Scythie aux rivages de la Baltique. Bien des convoyeurs et des émigrants ont laissé leurs ossements sur ces chemins de l'Europe primitive ; bien des Barbares sont tombés d'épuisement dans ces plaines de la Pologne et de la Podolie ; leurs tombes sont là, formant comme de grandes pistes souterraines révélées par la pioche de l'archéologue ; elles sont de tous les âges ; les paysans leur donnent le nom allemand de *Hunnenbette*, « tombeaux des Huns ».

Une autre route, non moins fréquentée et reconnaissable aux mêmes indices, amenait l'ambre, les esclaves, les peaux d'ours et les autres produits du nord dans les contrées baignées par la Méditerranée occidentale. Elle traversait la Germanie, du nord au sud, pour aboutir à la mer Adriatique. Exploitée par les Phéniciens, les Étrusques, puis les Grecs, elle partait de factoreries installées sur le delta du Pô, au fond de l'Adriatique, et gagnait Hallstatt par les cols des Alpes orientales. D'étape en étape, pour ainsi dire, on a retrouvé les vestiges de ce commerce. La station de Hallstatt, au sud-est de Salzbourg, a fourni des antiquités si nombreuses et si variées que le nom de « civilisation Hallstatienne » a été choisi pour caractériser une période déterminée du développement de l'âge du bronze.

1. Sadowski, *loc. cit.*
2. A. de Quatrefages, *la Race prussienne*, p. 12.

De Hallstatt, par la vallée de la Traun, les caravanes atteignaient le Danube. Les unes remontaient le grand fleuve pour gagner les vallées ouvertes de la Bavière ; d'autres le franchissaient pour descendre la Moldau, le principal affluent bohémien de l'Elbe. Enfin, une troisième ramification de cette grande voie commerciale, franchissait le Danube à Carnuntum, point stratégique demeuré si important à l'époque romaine, dont les ruines se voient encore au confluent de la Morava, non loin de Presbourg. Elle atteignait ensuite Hradish où l'on a exhumé même des antiquités étrusques. Des découvertes archéologiques attestent également que les caravanes de l'ambre s'engageaient dans les défilés montagneux où serpente la Neisse, gagnaient Glatz (*Stagona*), stationnaient successivement à Schweidnitz, Glogau (*Lugidunum*), sur l'Oder, Priment, Gostin, au milieu des marais de l'Obra, Czarnikau (*Limiosaleum*) sur la Netze, affluent de la Wartha, d'où elles atteignaient, à Bromberg, le cours de la Vistule ; puis, après Graudenz, le golfe de Danzig[1]. On a remarqué la forme celtique des noms de la plupart de ces stations commerciales : nous verrons qu'elles furent créées par les Celtes. C'est dans les factoreries installées au nord des bouches du Pô, que les navigateurs phéniciens, grecs et étrusques venaient s'approvisionner d'ambre, de pelleteries et d'autres produits du Nord. Cette route de l'ambre était non moins mystérieuse que les routes orientales, si bien qu'un mythe gracieux germa dans la fertile imagination des Grecs : on racontait que les perles d'ambre dont les femmes grecques aimaient tant à se parer, étaient les larmes pétrifiées des sœurs de Phaéton qui, réunies tous les soirs sur les rives de l'Éridan, identifié avec le Pô, pleuraient la mort de leur frère tombé du char du Soleil dans les ondes du fleuve[2].

Les Romains qui héritèrent des Grecs et des Étrusques leur goût des parures d'ambre, reçurent cette matière par le même chemin. C'est par là qu'ils commencèrent leurs relations avec la Germanie. De la mer Baltique, nous dit Jordanès, « les Suethons

1. Sadowski, dans les *Comptes rendus du Congrès de Buda-Pest*, 1876, p. 417 (t. I, 1877). Une carte très précieuse accompagne ce mémoire érudit.
2. Diod. Sic., V, 23 ; Pline, XXXVII, 11, 3.

(habitants de la Suède) faisaient passer aux Romains des peaux de martres noires, à travers des nations innombrables[1] ».

Les découvertes de monnaies de la République et de l'Empire attestent que, dans les siècles qui avoisinent le début de l'ère chrétienne, deux grandes routes germaniques convergeaient vers l'Italie : l'une, par le col du Brenner dans les Alpes Noriques, aboutissait à Vérone ; l'autre, par le col de Nauporte, descendait sur Aquilée que Trieste remplace aujourd'hui. Ces trouvailles monétaires qu'on suit à la piste le long des vallées de l'Elbe et de l'Oder par la Bohême, la Saxe ou la Silésie, gagnent les bords de la Baltique et jusqu'aux îles scandinaves d'Oland, de Gotland et de Bornholm.

C'est par ces routes commerciales que de grandes invasions descendirent sur l'Italie, notamment celle des Cimbres anéantis à Verceil par Marius, en 101 avant J.-C. et celle d'Attila en 552 de notre ère. Ainsi, Aquilée détruite par Attila, était l'un des grands entrepôts du commerce de l'ambre ; de là, le développement de la fabrication des statuettes d'ambre et de toutes sortes d'objets en cette matière, qui se trouvent aujourd'hui en quantité si extraordinaire dans le musée de cette ville.

Telle était l'ignorance persistante des Romains au sujet du pays où se récoltait l'ambre jaune, que Néron envoya des explorateurs en Germanie pour s'en enquérir[2]. Comme on savait qu'il était glané dans des îles appelées *Glessariæ* ou *Electrides*, on donna ce nom à des îles de l'embouchure du Pô, de telle sorte que la même appellation appartint aux îles Baltiques où l'on récoltait l'ambre et aux îles Adriatiques qui en avaient l'entrepôt commercial[3]. De la même façon, nous l'avons vu, le vague Éridan hyperboréen d'Hérodote devint le Pô italien.

1. Jordanès, *Hist. Goth.*, 3.
2. Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, II, 3; cf. Dionys. Perieg., 314 (cf. 288-293).
3. Pline, *Hist. nat.*, III, 26, 30; IV, 16, 30.

IV

ETHNOGÉNIE DES GERMAINS. FORMATION DES GROUPES ETHNIQUES EN GÉNÉRAL

La *Germanie* est le pays immense encerclé par le Rhin, le Danube, les Carpathes, la Vistule, la mer Baltique, la mer du Nord, en laissant les pays scandinaves.

A l'est de la Vistule, c'est la Scythie, bien que des groupes de tribus scythiques se soient avancés jusqu'à l'Elbe. Sur la rive gauche du Rhin, c'est la Gaule; lorsque les Germains traversent le Rhin, ils passent en Gaule.

Jamais la « Germanie » n'a dépassé le cours du Rhin. L'antiquité tout entière est unanime à l'affirmer, par cent témoignages de géographes, d'historiens, de littérateurs, depuis Jules César jusqu'à Grégoire de Tours et Isidore de Séville. Prétendre le contraire, c'est énoncer une assertion contraire à la vérité historique.

Quant aux Germains, on ne peut pas dire en toute simplicité que ce furent les peuples qui habitaient la Germanie, comme nous disons couramment aujourd'hui que les Allemands sont les habitants de l'Allemagne. D'une part, il y avait des Germains en masse, hors de la Germanie: il y en eut beaucoup en Gaule; il y en eut aussi des essaims considérables en Italie et en Espagne, comme il y eut des Gaulois dans ces pays.

D'un autre côté, la Germanie proprement dite fut l'habitat

d'une foule de peuples qui n'étaient pas germains, et d'aucuns de ces peuples non germains s'y sont fixés peut-être en plus grand nombre que les Germains eux-mêmes.

D'abord, la Germanie a eu, comme la Gaule et l'Italie, des habitants dès l'époque paléolitique, au moins dans quelques-unes de ses régions. Les plus anciens vestiges de l'homme en Allemagne, en particulier dans la contrée rhénane, se placent comme chez nous, au cours des révolutions du globe qui caractérisent les temps quaternaires. Tels sont, par exemple, les ossements humains et les célèbres calottes craniennes du Neanderthal, non loin de Dusseldorf, de Cannstadt, près Stuttgart, et d'autres en Moravie [1].

Après les populations autochtones dont on ne sait rien au point de vue ethnique, mais que tous les indices anthropologiques et archéologiques permettent de considérer comme identiques à celles de la Gaule, vinrent, à partir du deuxième millénaire avant notre ère, les invasions des peuples dits indo-européens, c'est-à-dire les Ligures, les Celtes, les Scythes ou Slaves, les Germains.

Les Ligures et les Celtes ont couvert les plaines du Danube et de ses affluents. Après les hommes de l'âge de pierre, ils ont formé, dans les régions danubiennes, l'élément sédentaire le plus ancien. En ce qui concerne la Germanie du Nord, jusqu'à la mer de l'ambre, d'après les indications du chapitre précédent, on peut dire qu'à l'instar des Phéniciens sur les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique, les Celtes du Danube, commerçants entreprenants et hardis, s'aventurèrent jusqu'à fonder, dans les îlots de l'océan forestier et marécageux de cette région sauvage, des comptoirs ou plutôt un certain nombre de gîtes d'étapes ou de stations de commerce qui survécurent à toutes les invasions et sont devenues plus tard des villes, en conservant leurs noms celtiques, comme *Lugidunum* (Glogau ou Leignitz), *Eburodunum* (Brunn), *Carodunum* (Cracovie) et d'autres.

Après que l'ère des migrations ligures et celtiques fut close, — elle a dû durer des siècles et des siècles, — vint l'ère des

1. J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. I, p. 289.

migrations des tribus germaniques, qui se prolongea jusqu'à la fin de l'empire romain et plus tard encore. Ces tribus sont plus barbares ; elles parlent d'autres langues, elles ont des habitudes vagabondes, des mœurs plus farouches. Elles entrent en conflit avec les Celtes et avec les tribus de race et de langue scythiques et même finnoises qui avaient réussi à s'infiltrer à travers les marécages de la Germanie du Nord où elles ont laissé des rameaux considérables et des traces profondes.

Il y a de tout, dès avant Jules César, au point de vue ethnique, en Germanie, plus encore peut-être que dans les autres contrées de l'Europe, parce que sa situation géographique en fait une terre de passage pour tous les peuples en mal de déplacement qui se dirigent d'Orient en Occident.

Nous verrons aussi, plus tard, l'Allemagne médiévale et moderne accueillir dans son sein une foule d'autres éléments ethniques ; cette vaste contrée, bien que surtout forestière, aqueuse, peu hospitalière, n'a point échappé à la loi commune que formulait récemment encore M. Edmond Perrier, à savoir que « tous les peuples d'Europe sont, sans exception, le produit des mélanges d'une infinité de peuplades qui ont successivement envahi le sol qu'ils habitent aujourd'hui[1] ».

Aussi, ne peut-on que saluer d'un sourire l'empressement puéril qu'ont mis les Allemands, dès le milieu du XIXe siècle, à adopter la trop fameuse théorie de Gobineau, uniquement parce que ce diplomate français, écrivain dépourvu de tout sens critique[2], a eu la fantaisie de proclamer la race indo-européenne ou aryenne, race supérieure à toutes les autres races humaines, et de choisir parmi les Indo-Européens, le rameau germanique pour en faire le peuple qui s'est conservé pur de tout mélange, le peuple idéal, le prototype humain originaire ou le plus voisin de celui qui a été façonné par Dieu : beau, intelligent, robuste, à la taille élevée et altière, aux cheveux blonds, aux yeux d'azur, au crâne allongé ; et par voie de conséquence, le peuple élu, prédestiné à la domination sur le monde.

1. Edmond Perrier, *France et Allemagne*, p. 30.
2. Sur Gobineau, voyez : Jean Finot, *le Préjugé des races*, p. 16 et suiv. ; Frédéric Masson, dans la *Revue hebdomadaire* du 16 octobre 1915.

L'étrange et le comique de l'affaire, c'est qu'il s'est fondé en Allemagne une *Société Gobineau;* que non seulement des exaltés sans jugement et des fous qui divaguent, mais des philosophes à la mode, comme Nietzsche, des anthropologues, des historiens, des professeurs, des hommes graves, renchérissant sur le *Gobinisme*, ont trouvé au type germanique des caractères physiques et physiologiques qui font de l'Allemand, le noble Aryen, voire même un *surhomme!* D'après les théories préconisées depuis cinquante ans par l'Allemagne « intellectuelle » et « politique », il faudrait admettre qu' « il y a des peuples aristocratiques, supérieurs, peuples élus pour régner et être admirés; il y en a d'autres, inférieurs, esclaves des premiers et cumulant la méfiance et le mépris qui leur arrivent de partout ».

Naturellement, le peuple allemand est le peuple élu, la race préexcellente à laquelle doit être reconnue l'hégémonie; et « c'est au nom de la science, remarquait Jean Finot dès 1905, avec un geste de dédain bien justifié, — c'est au nom de la science, qu'en Allemagne on parle aujourd'hui de l'extermination de certains peuples et races », condamnés à disparaître parce qu'ils sont réputés inférieurs et subordonnés[1]. Les peuples qu'on groupe sous l'appellation générique de « races latines » étaient, bien entendu, au premier rang de ceux par lesquels devait commencer l'absorption germanique.

Un pas restait à faire pour conduire à la doctrine du pangermanisme; il fut franchi d'autant plus vite que les événements de 1870 parurent favoriser cette marche à la démence nationale: « les temps sont accomplis et notre règne arrive », dirent les Allemands[2]. La recherche de la vérité historique n'a point à

1. Jean Finot, *le Préjugé des races*, p. 1. Au lendemain de nos désastres de 1870, A. de Quatrefages écrivait : « Grâce à l'idée de *l'antagonisme des races*, mise en jeu et exploitée avec une machiavélique habileté, l'Allemagne entière s'est levée. Au nom du *pangermanisme*, elle a déclaré vouloir régner sur les *races latines;* et voyant dans la France l'expression la plus élevée de ces races, elle s'est ruée sur notre patrie, avec l'intention hautement proclamée de la réduire à une impuissance irrémédiable. Servie par un concours inouï de circonstances, tout autant que par des forces lentement et habilement amassées, elle a vaincu. On sait comment elle a fait la guerre et usé de la victoire. » (A. de Quatrefages, *la Race prussienne*, p. 6.)

2. Paroles authentiques de Léopold Ziégler. Pour qu'on ne nous accuse point, d'ailleurs, de prêter en bloc aux savants allemands une opinion absurde formulée

tenir compte d'aussi abominables billevesées qu'il était bon, tout de même, de signaler au passage.

Ce n'est pas seulement la multiplicité des groupes ethniques qui ont habité la Germanie, ni les croisements du sang, leur conséquence forcée, qui s'opposent à la préservation, à travers les millénaires de l'histoire, d'une race purement germanique. D'une manière générale, disent les anthropologues, l'inanité de la classification de l'espèce humaine par races, dès que l'on sort des grandes lignes et que l'on veut préciser, saute aux yeux. On constate qu'il y a autant de systèmes et de classifications que de savants. Impossible à qui veut se rendre compte des choses, de s'orienter dans ce dédale de contradictions qui, toutes, sans doute, reposent sur des faits vrais et des observations positives, mais qui pèchent par leur généralisation ; leurs auteurs ont trop souvent perdu de vue ce principe que démontre M. Finot : « Les humains, à part quelques rares exceptions, restent partout mêlés comme type ou division anthropologique. Les migrations incessantes dans le passé, de même que la pénétration mutuelle des peuples, dans les temps modernes, rendent presque introuvable une race pure, répondant aux concepts des théoriciens[1].

Le même savant ajoute : « On comprend à la rigueur, les spéculations d'un paléontologiste qui, se basant sur quelques débris fossiles, tient à reconstituer à leur aide des types humains opposés, mais on conçoit plus difficilement l'attitude d'un anthropologiste moderne qui, devant quelques habitants des divers pays européens, se voit dans la nécessité de les parquer dans des camps opposés. Tandis que sa tentative de division, basée sur une science incertaine, s'accroche à toutes sortes de traits passagers et trompeurs, l'unité de l'homme civilisé, qui gît derrière ce mirage, se rit de tous ces subterfuges et s'offre, harmonieuse et souriante, à l'observation impartiale[2]. »

Ainsi, au point de vue anthropologique, il n'y a point, il ne

par un isolé, nous renverrons, entre autres, à l'ouvrage de Gustav Kossinna, *Die Deutsche Vorgeschichte, eine hervorragende national Wissenschaft*. 1912, in-8.

1. Jean Finot, *le Préjugé des races*, p. 79.

2. Jean Finot, *op. cit.*, p. 82.

saurait exister de « race germanique » distincte des autres races indo-européennes; à plus forte raison est-ce une fantaisie puérile d'imaginer une race germanique plus pure, plus belle, plus intelligente que toute autre et prédestinée à la domination universelle. Sous le rapport somatologique, le Germain ne se distingue point du Slave ni du Celte. Au point de vue linguistique, M. Meillet conclut, d'autre part, que « rien n'autorise à parler d'une race indo-européenne », à plus forte raison d'une race germanique [1].

L'archéologie reste muette à son tour : on ne pourrait pas, dans un musée, faire en toute sécurité le départ des armes, ustensiles, bijoux, objets manufacturés ou autres qui, par leur originalité, seraient spécialement germains et n'appartiendraient qu'à la race germanique, comme on distingue les monuments égyptiens ou chypriotes. Il a fallu, pour classer ces objets de l'époque proto-historique, adopter des dénominations qui n'ont rien d'ethnique, telles que celles de *Période de Hallstatt* (Autriche) ou de *la Tène* (Suisse), empruntées à des trouvailles typiques et particulièrement abondantes, de certaines catégories de monuments.

La question est donc jugée sous le triple point de vue de l'anthropologie, de la linguistique et de l'archéologie préhistorique. Dans ces domaines, la thèse de Jean Finot et son titre : *le Préjugé des races*, sont surabondamment justifiés.

Mais ce serait dépasser singulièrement la portée de cette doctrine si l'on s'avisait d'en appliquer les déductions de laboratoire à l'histoire des peuples, et au nom de l'unité de l'espèce humaine, supprimer les barrières entre nations, faire appel à la fraternité universelle, traiter de chimères, d'ambitions individuelles, de malentendus, tous les conflits sanglants dont l'histoire de l'humanité est remplie depuis ses origines. Sans doute, il n'y a point de *races* proprement dites, au point de vue anthropologique, c'est entendu. Mais prétendre, en raison de cette vérité démontrée, nous interdire de parler de races germanique, slave, latine, hellénique, ibérique ou autres, ce serait appliquer

1. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 3e éd., 1912, pp. 57 à 59 et 405.

les principes de l'anthropologie à un domaine qui n'est pas celui de cette science. L'histoire et le bon sens s'élèveraient l'un et l'autre contre cette confusion extra-scientifique. Ne jouons pas sur les mots : en histoire, on ne donne point au mot *race* son sens anthropologique, et voilà tout. Nous l'appliquons, abusivement si l'on veut, aux variétés que nous présentent les langues et les sociétés humaines, mais cet emprunt d'expression n'empêche pas que ces variétés soient réelles ; ce sont elles que nous désignons sous les appellations de « race » ou de « type ethnique », et nous savons ce que nous voulons dire.

M. Finot s'est donné, non sans à-propos et sans esprit, le plaisir de relever les contradictions, de souligner les fantaisies des Renan, des Taine, des Fustel de Coulanges et d'autres écrivains, lorsqu'ils ont entrepris de caractériser dans son ensemble la physionomie, au physique et au moral, du Germain, du Gaulois, du Romain, de l'Hellène, du Français, de l'Allemand, du Slave, de l'Espagnol. Ces portraits littéraires ne sont guère, en effet, que prétexte à jolies phrases; ils charment par la cadence harmonieuse du tour, la finesse de l'ironie, le mordant de la critique, la galanterie du compliment, mais ce ne sont que des mots, quand ce ne sont pas des armes de combat. Je le veux bien, avec M. Finot : les qualités ou les défauts que l'un trouve aux Gaulois, un autre les attribue avec tout autant de bons arguments aux Germains, aux Grecs, aux Romains. Je sais bien aussi que nous nous trompons souvent, lorsqu'en présence d'un inconnu nous disons : c'est un Russe, un Anglais, un Espagnol. M. Finot a beau jeu sur ce terrain ; on distingue plus aisément les races de chiens, de chevaux ou de moutons ou les variétés de roses ou d'orchidées.

Cependant, il n'en est pas moins avéré et reconnu par tout le monde qu'en dehors de toute question de nationalité, d'une manière générale et dans l'ensemble, il y a des différences notables et caractéristiques entre un Russe et un Anglais, entre un Allemand et un Espagnol. Tout le monde le sait, et ce n'est nullement un préjugé; on ne se trompe que dans l'analyse de ces différences lorsqu'on veut la serrer de trop près, ou dans son application à un sujet déterminé. Malgré le caractère fugitif,

insaisissable comme l'air ou la fumée, de ces particularités ethniques, difficiles à définir, elles n'en existent pas moins réellement et nous avons toute raison de parler de race gauloise, de race germanique, de type gaulois, de type germain, de type ou de race sabellique, ibérique, hellénique, slave, quelque absolue que soit leur identité physiologique et anthropologique, quelque certitude que nous ayons de la communauté de leur extraction indo-européenne et de l'origine unique de leurs langues si diverses.

Quel contraste entre l'Anglais et l'Hindou, qui sont cependant l'un et l'autre originairement de sang Indo-Européen ! Sans aller aussi loin chercher nos termes de comparaison, qui n'a été frappé de la différence de l'aspect physique et des mœurs du Napolitain et du Moscovite, du Hollandais, du Suisse, du Lusitanien, du Poméranien, du Grec, du Breton ? Le Norvégien et le Tyrolien sont aussi, l'un et l'autre, des Indo-Européens, et cependant, remarque J. Deniker, « qu'y a-t-il de commun entre le Norvégien blond, grand, dolichocéphale, d'esprit scrutateur, marin intrépide dont le drapeau flotte sur toutes les mers, et le Tyrolien brun, relativement petit, brachycéphale, d'esprit conservatif, paysan typique dont l'horizon migratoire est borné par ses montagnes » ?

A quoi donc tient la diversité de ces races issues du même tronc et comment s'est-elle formée ? Nous avons déjà répondu en partie à cette question en montrant l'influence de l'habitat : cette diversité des races n'est qu'une résultante des conditions de vie dans lesquelles ont évolué les groupes humains.

L'humanité, depuis son apparition sur la terre, s'est trouvée partout tiraillée, pour ainsi parler, par deux tendances opposées : le croisement du sang qui tend à reconstituer le type humain dans son unité primordiale, et l'influence de l'habitat qui tend, au contraire, à individualiser les groupes ethniques qu'on appelle improprement des races, et à les isoler dans leur originalité d'aspect physique, de mœurs et même de mentalité.

Dans la lutte sourde mais pénétrante de ces deux tendances aussi inéluctables que la mort, l'habitat l'emporte socialement sur le croisement du sang, parce que, ainsi que nous l'avons

exposé plus haut, la nature impose à l'homme les conditions de son existence et qu'il lui faut vivre d'abord. D'où qu'ils viennent, quelle qu'ait été leur formation antérieure, quelque degré de culture qu'ils apportent avec eux, les groupes humains qui se succèdent pour longtemps dans un habitat déterminé, sont forcés de se plier aux exigences de la nature ambiante. Les influences du milieu prennent successivement et en bloc tous les occupants d'un sol déterminé, au fur et à mesure qu'ils s'y installent à demeure. Elles prédominent et l'emportent à la longue, parce qu'elles sont permanentes et que l'homme ne saurait s'y soustraire ; le temps est leur auxiliaire fatal. Cette loi dont nous constatons chaque jour l'application aux familles et aux individus qui s'expatrient, est aussi celle des groupes ethniques. Le milieu dans lequel ces groupes se sont trouvés transportés par leurs migrations les a, sans qu'ils s'en doutent, transformés au physique et au moral. L'habitat a été le principal facteur de leur métamorphose : l'homme subit la tyrannie de la nature aussi bien que les plantes et les animaux.

Tout le monde sait qu'il existe, dans le règne végétal et dans le règne animal, ce que les naturalistes appellent des « types géographiques ». Telle espèce d'arbre, par exemple, atteint une taille géante sous le soleil africain, tandis qu'elle est réduite aux minuscules proportions d'un arbuscule dans les régions froides ou glacées. Comme les plantes, les animaux présentent des variétés de taille, de conformation, de couleur, de mœurs, suivant qu'ils habitent des latitudes tropicales ou polaires, le bord de la mer ou les montagnes. Or, l'espèce humaine, a de même ses « types géographiques ».

Ses trois grands rameaux, la race jaune, la race noire, la race blanche sont, chacun le sait, confinées sur notre globe dans des aires géographiques assez bien délimitées. La race blanche, dite indo-européenne, qui a peuplé l'Inde, la Perse, l'Asie occidentale et toute l'Europe, a formé comme les autres, des sous-variétés infinies, par suite des conditions de l'habitat prolongé de ses essaims dans différentes régions de ces vastes quartiers de notre planète.

C'est en vain que l'esprit humain, procédant partout de la

même manière, invente, sous toutes les latitudes et dans les milieux les plus différents, les mêmes outils, les mêmes armes et tout ce qui répond aux mêmes nécessités de l'existence sociale ; c'est en vain que les croisements du sang se sont produits et renouvelés sans relâche entre les groupes, inévitable conséquence des relations sociales, du commerce et des migrations ; le milieu et l'habitat se sont toujours imposés despotiquement aux sociétés humaines et les ont individualisées, malgré le fond commun qui appartient à toutes les races. L'histoire moderne de la colonisation européenne en Amérique ou en Océanie offre, sous ce rapport, un champ d'observation et d'expérience aussi sûr que suggestif et concluant. Mais bornons nos observations à l'antiquité.

Voyez, par exemple, les Grecs. Ils sont de la famille indo-européenne ; ils vinrent par migrations successives, s'installer dans une contrée dont la constitution physique, — ceci est évident, — contribua plus que leur intelligence et les croisements avec d'autres races, à créer le type hellénique.

N'est-ce pas le soleil de la Grèce qui lui a donné sa religion apollinaire ? l'incomparable pureté de son ciel qui a fait la clarté de son génie ? Ses rochers arides, l'absence de pâturages l'ont empêchée de devenir un pays agricole ; ses côtes déchiquetées, ses îles si nombreuses ont obligé ses habitants à se livrer à la navigation et au commerce extérieur ; l'éclatante blancheur de ses montagnes de marbre n'a-t-elle pas développé leur sens artistique ? Personne ne contestera, en ce qui concerne les deux grands rameaux de la race hellénique, Ioniens et Doriens, lorsqu'ils vinrent des steppes de l'Asie et de la Scythie, que si au lieu de tourner au sud, de franchir le bas Danube et de se diriger par la Thrace et la Macédoine sur les contrées helléniques, ils se fussent avancés vers le nord, du côté de la mer Baltique ou plus loin dans les marécages boisés de la Poméranie ou du Mecklembourg, — personne ne mettra en doute, dis-je, qu'ils n'eussent pu, dans ces parages fangeux et sombres, donner l'essor aux qualités physiques et morales, qui sont leur apanage dans l'histoire. La forêt germaine crée un tout autre type humain, et c'est ce qui ressortira de ce livre tout entier,

en même temps que nous nous proposons de démontrer que les peuples germains eux-mêmes, dès qu'ils quittent la Germanie pour se fixer dans un autre pays, la Gaule, par exemple, ne tardent pas à se modifier dans leur tempérament et même dans leur aspect physique; force leur est de se conformer aux exigences de leur nouvel habitat.

Nous n'irons pas jusqu'à dire avec le savant professeur de Cambridge, Charles Myers, que c'est « le milieu » qui fait tout : « que seul le milieu dans lequel les hommes ont vécu a créé entre eux des différences tant physiques que mentales, et que l'on doit admettre la possibilité d'un développement progressif pour tous les peuples primitifs, pourvu que leur milieu puisse se transformer de façon appropriée [1] ».

S'il en était ainsi, tous les peuples qui sont passés par le même habitat et en ont subi l'influence seraient devenus identiques comme leur mode de transformation. Nous ne serons pas exclusifs à ce point. Le milieu n'agit pas sur l'homme aussi vite ni aussi complètement que sur les plantes ou les animaux, parce que « l'homme, dès son apparition sur la terre, paraît se distinguer des autres êtres vivants par une mentalité plus intense qui a joué, joue et jouera un rôle prépondérant dans sa marche à travers la vie [2] ».

Si, comme le dit Edmond Perrier, « les lois de la vie sont les mêmes pour les végétaux que pour les animaux et pour l'homme », il faut néanmoins reconnaître, avec le même savant, « qu'elles opèrent plus simplement dans le règne végétal, où il est plus facile de le saisir [3] ». Dans l'espèce humaine les influences du milieu sont contrariées par des résistances multiples dont la force et l'efficacité augmentent à mesure que le groupe humain sur lequel elles agissent est plus avancé en civilisation.

S'il est vrai que chez les peuples primitifs, l'habitat crée le type social, ce principe subit, dans son application, des ralentissements plus ou moins prolongés chez les peuples qui, en se

1. Cité par Edmond Perrier, *France et Allemagne*, p. 64.
2. J. Finot, *le Préjugé des races*, p. 283.
3. Edmond Perrier, *France et Allemagne*, p. 69.

perfectionnant, se sont créé des sources de vie et de jouissance qui ne sont pas empruntées à l'habitat. L'homme, dans ce cas, adopte un genre d'existence soutenu par des artifices dont l'ensemble s'appelle civilisation et progrès, qui lui permettent de secouer, dans une certaine mesure et pour un temps limité, le joug « du milieu », c'est-à-dire de la nature du pays où il s'est établi. En un mot, l'homme des sociétés primitives est, presque autant que l'animal, l'esclave de la nature; l'homme civilisé fait effort pour la dompter ; il l'asservit plus ou moins à ses besoins de jouissance. Il parvient à modifier la nature du sol qu'il habite et auquel il s'est attaché : c'est la terre à laquelle il a confié les cendres de ses pères et où il a enraciné sa maison. Il y acclimate des animaux, des plantes exotiques, il affouille le sol pour en extraire les métaux qui vont modifier certaines des conditions de sa propre existence ; il dessèche des marais, il arrose des terres assoiffées, il fertilise des déserts, il défriche les forêts, fait reculer la végétation parasite et la remplace par une autre, productive de richesse ; il creuse des canaux, il multiplie les routes et les moyens de communiquer avec des contrées lointaines. Il commande à la nature et la transforme ; dans son habitat, par son intelligence, son initiative, son industrie, sa volonté, il est véritablement le souverain, le roi. Et s'il en est ainsi pour l'individu, pour une famille, pour un groupe d'hommes associés dans une entreprise commune, à plus forte raison cette loi s'applique-t-elle aux groupes plus considérables qui constituent les nations; voilà comment chaque nation, chaque groupe ethnique, disons abusivement chaque race, a sa vie à part, son individualité propre, son originalité : c'est ainsi que se forme ce qu'on appelle le génie national.

Il faut donc tenir compte, parmi les éléments qui ont formé chaque groupe ethnique dans une aire géographique déterminée, des traditions qu'il doit à son origine première et qu'il transporte avec lui, des aptitudes intellectuelles que son genre d'existence antérieure a développées chez les individus, du caractère plus pacifique ou plus guerrier qu'il a dû contracter par suite de la nécessité où il a pu se trouver de lutter contre des ani-

maux ou contre d'autres groupes humains, de ses occupations journalières, de sa langue, de sa vie sociale, morale, religieuse, de ses relations commerciales. Tous ces éléments et bien d'autres, qui n'existent point dans les règnes animal et végétal, font que, malgré tout, on ne peut pas traiter l'homme d'une manière absolue comme les plantes ou les animaux. Une foule de facteurs secondaires interviennent dans la formation des types sociaux, à côté de l'hérédité, du croisement du sang, de l'habitat.

Mais ces facteurs secondaires qui impriment aux groupes ethniques soumis au même milieu, leur nuance propre et les caractérisent au milieu de leurs congénères, n'agissent que d'une manière subordonnée et temporaire. Ils s'évanouissent à la longue, ils s'évaporent pour ainsi dire comme un fluide. La tyrannie permanente de l'habitat finit toujours par reprendre le dessus ; elle nivelle assez vite — parfois en quelques générations — les inégalités et les nuances ethniques dans un même « milieu », si des barrières politiques, religieuses ou autres, que l'on peut qualifier d'accidentelles par rapport à la vie de l'humanité, n'interviennent pas pour ralentir et retarder son action.

Gardons-nous donc de perdre de vue le principe formulé aux premières pages de ce livre : l'habitat crée le type social. Chez les peuples simples, il lui donne son originalité non seulement dans le fonctionnement des organes dirigeants de la société, mais jusque dans l'aspect physique des individus et la constitution intime de la famille. Chez les peuples à civilisation compliquée, l'habitat reste encore le facteur essentiel du type social, en dépit des traditions ethniques et de la parenté animale créée par les incessants croisements du sang ; en dépit de la langue, du va-et-vient des populations, et des mille influences latérales qui viennent contrarier son action naturelle : c'est ainsi que l'arboriculteur ne parvient que dans une mesure relative à modifier la forme d'un arbre, la direction de ses branches, la saveur de ses fruits. La nature garde ses droits ou les reprend à la première occasion.

Voilà pourquoi nous avons constaté que tous les peuples anciens et modernes qui ont vécu dans la steppe et s'y sont mis

en marche pour l'Occident ont eu, en dehors de l'apport de traditions héritées de leur primitive origine, les mêmes mœurs, le même genre d'existence, malgré leurs variétés ethniques et l'éloignement mille fois séculaire qui sépare les uns des autres : ils répondent au même type social.

Nous allons rechercher à présent quels sont les caractères généraux des peuples ou des races diverses, qui, dans l'histoire des migrations, ont eu la Germanie pour habitat prolongé, avant de franchir le Rhin et de pénétrer en Gaule.

V

L'ÉTAT SOCIAL CRÉÉ PAR L'HABITAT EN GERMANIE. ISOLEMENT ET INSTABILITÉ.

Dans les sociétés simples, le « milieu » qui procure la nourriture quotidienne à l'individu et à sa famille, détermine et fixe immuablement — nous l'avons vu, — le type social. Sous son action, se groupent et se rattachent, les uns aux autres, les clans ou les familles qui, ayant les mêmes besoins, les satisfont par les mêmes moyens : tel est le fondement naturel des sociétés de pasteurs dans la steppe, comme dans le désert africain. De la même façon, dans d'autres régions du globe, se sont constituées sous l'influence du milieu, les sociétés simples de pêcheurs, de chasseurs, d'agriculteurs.

Concentrons exclusivement nos observations sur les tribus venues de la steppe asiatique et scythique. Le jour où elles se trouvèrent, par le fait de leur migration, transportées dans une contrée toute différente de la plaine herbue, elles furent contraintes, pour vivre et pour nourrir leurs troupeaux et leurs animaux domestiques, d'adopter un nouveau genre d'existence. Qu'importe, à coup sûr, leur race, leur langue, leur culte, leurs usages séculaires ! Sous le risque immédiat de disparaître, il leur fallut se plier aux exigences de leur nouvel habitat. N'est-il pas évident, par exemple, que l'herbe abondante et sans limites de la steppe fera défaut à des familles pastorales, trans-

plantées dans une région forestière, agricole, montagneuse ou couverte de neige en hiver ? Ne devra-t-elle pas changer ses habitudes et son genre de travail ? Dans la steppe, les hommes de certaines tribus passent, pour ainsi dire, leur vie à cheval, les femmes et les enfants dans des chariots ; d'autres tribus vivent sous des tentes de peaux ou dans des huttes d'hivernage. Si l'on s'en rapporte à l'étymologie de leur nom, les Essedons, dans l'antiquité, avaient leur demeure mobile dans des chariots, comme dans leurs roulottes, les familles errantes qu'on rencontre encore parfois aux abords de nos villages.

Cette existence n'était plus possible en Germanie, sauf à l'état d'exception. Un type social différent de celui de la steppe s'est donc créé spontanément, sans égard, répétons-le, pour la variété des races, des langues, des religions, des institutions politiques, des croisements du sang. Dans son ensemble et son principe, il est né du sol et du climat de la Germanie.

Ceci explique pourquoi les peuples accourus des steppes où, déjà, ils avaient eu un genre de vie qui était à peu près le même pour tous, ont dû adopter, durant leur séjour prolongé aux alentours des forêts, des lacs et des tourbières germaines, des usages identiques, des coutumes dans lesquelles les particularités ethniques sont, en quelque sorte, recouvertes d'une enveloppe commune. Se plaçant à un autre point de vue, Fustel de Coulanges a fait la juste remarque suivante : « Si Tacite avait connu le vieil état social des populations sabelliennes et helléniques, il y aurait trouvé presque tous les traits de caractère qui le frappèrent si fort en Germanie. » Une observation analogue peut être présentée au sujet des Celtes dont les Gaulois ne sont qu'un rameau.

L'état social des populations installées en Germanie est intermédiaire entre celui de la tribu errante et celui du peuple définitivement sédentaire. Il a, sans doute, progressé en certains endroits ; il s'est développé à la longue, surtout chez certaines tribus auxquelles était échu un sol meilleur et qui ont su, mieux que d'autres, utiliser les ressources naturelles de leur nouvel habitat, défricher et cultiver, se mettre en rapports suivis avec les civilisations méditerranéennes : ce fut le cas des tribus celtiques qui devinrent sédentaires dans la Germanie danu-

bienne et celui de quelques tribus germaines qui furent en contact direct avec les Romains le long du Rhin, ou encore, dans quelque mesure, celles de la Bavière et de la Bohême qui firent partie de l'empire de Marbod. Néanmoins, d'une manière générale, les peuples de la Germanie sont toujours restés à un degré social inférieur à celui des peuples qui avaient réussi à franchir les frontières et à s'installer, soit dans les contrées helléniques, soit en Italie ou en Gaule.

A toute époque de l'histoire, l'observation sociale nous conduit à considérer le type germanique, quel que soit le degré, d'ailleurs toujours médiocre, de son développement spontané, d'une part comme un progrès sur la vie de la steppe scythique, et d'autre part comme un échelon inférieur par rapport au type gaulois plus perfectionné ; celui-ci est spécial aux populations de la rive gauche du Rhin, ligures, celtiques, germaniques ou autres, qui, définitivement façonnées à la vie sédentaire, se trouvèrent, par surcroît, dans de tout autres conditions de nature et d'ambiance.

L'immense étendue du réseau aqueux et forestier de la Germanie du nord était le principal obstacle au développement social. Les tribus y étaient isolées non seulement du monde extérieur, mais séparées les unes des autres par d'épaisses barrières que, seules, de longues pistes sylvestres réussissaient à percer. Quand ces peuplades farouches se rencontraient aux confins de leurs territoires de parcours, c'était pour s'entr'égorger, se réduire en esclavage. Or, pour un peuple, grand ou petit, l'isolement est funeste au progrès social. Ce peuple devient facilement égoïste et ombrageux ; il se cramponne, pour ainsi parler, à ses habitudes surannées. Il n'est pas bon même qu'une nation moderne soit trop homogène dans ses éléments ethniques. Aujourd'hui, les ethnographes recherchent avec soin, pour les étudier, les populations que les circonstances de leurs annales ou des accidents naturels ont réduites à vivre sur elles-mêmes, loin du contact avec les autres, parce que ces groupes fermés, n'ont plus progressé et ont perpétué jusqu'à nos jours un état social archaïque, remontant parfois à bien des siècles en arrière.

Tel fut le cas de la plupart des tribus de la Germanie : condamnées à l'isolement par leur habitat, elles étaient vouées à

une incurable et perpétuelle barbarie. Celles-là seules qui étaient cantonnées sur les bords du Rhin et du haut Danube et en rapport avec les Gaulois, puis avec les Gallo-Romains, s'élevèrent jusqu'à la vie sédentaire et au développement social et matériel qu'elle comporte.

Outre l'isolement, un autre caractère des tribus germaniques est l'instabilité, qu'elles tenaient à la fois de leur vie antérieure dans la steppe et de la misérable existence à laquelle les condamnait le sol de la Germanie du nord. Les peuples Germains sont par atavisme et par les conditions de leur habitat, des peuples instables ; Strabon le constate avec une remarquable précision : « C'est une habitude commune à tous les peuples de la Germanie, dit-il, que cette facilité à se déplacer, et qui tient à l'extrême facilité de leur vie, à ce qu'ils n'ont ni champs à cultiver, ni argent à amasser, mais habitent de simples cabanes, demeures provisoires et éphémères, ne se nourrissent guère que des produits de leurs troupeaux et cela à la façon des Nomades, qu'ils imitent encore en ce que, comme eux, ils sont toujours prêts à charger le peu qu'ils possèdent sur leurs chariots et à s'en aller, suivis de leurs troupeaux, où bon leur semble[1]. »

Aussi, tous les historiens et géographes observent-ils que, du temps de Tacite, la plupart des peuples de la Germanie, sans cesse en mouvement, n'occupent déjà plus les contrées qu'ils garnissaient un siècle auparavant, à l'époque de César. Certains ont disparu ; d'autres sont des nouveaux venus ; il en est, comme les Quades et les Marcomans, qui ont conquis une importance qu'ils n'avaient pas. Des hordes d'Arioviste disloquées, il ne reste que des bandes de dangereux maraudeurs.

Nous avons donc à faire, en général, à des populations instables qui se déplacent facilement, errent le long des forêts et des marécages. Elles habitent des huttes qui, si elles ne sont plus la tente désertique, ne sont pas encore les maisons qui enracinent les familles au sol natal ; elles cultivent peu ; l'instabilité exclut la conception de la propriété foncière, privée et héréditaire. A l'affût du pillage comme du gibier, elles guettent

1. Strabon, VII, 1, 3.

l'occasion de se mettre en marche dans la direction de l'occident qui les attire comme l'aimant.

Au point de vue politique, l'isolement et l'instabilité étaient un obstacle à la constitution d'un lien fédératif régional entre des tribus hétérogènes qui ne se trouvaient rapprochées que momentanément et par l'effet du hasard. Une tribu, poussée par la faim ou harcelée par des voisins, s'ébranle-t-elle à la voix d'un guerrier ou sur la délibération de ses chefs de clans, pour se mettre en marche et émigrer ? Si les tribus voisines lui barrent le passage, la combattent, la dispersent, c'en est fait d'elle ; ou bien, ses débris retournent dans leur ancien habitat pour y attendre, souvent une longue période d'années, une occasion meilleure ; ou bien ce qu'il en reste, réduit en esclavage, se fusionne dans les rangs inférieurs de la tribu victorieuse. Si, au contraire, la tribu réussit dans son entreprise de déplacement et de pillerie, elle voit d'autres tribus se joindre à elle, marcher avec elle ; ses rangs grossissent en route ; l'invasion fait « boule de neige », ramassant sur son chemin non seulement des tribus de même origine ethnique et de même langage, mais des tribus de toute race et de toute provenance.

L'appétit sanglant étouffe les haines de races, les querelles de tribus. Dans leur sinistre ébranlement, les Cimbres et les Teutons ont entraîné des bandes de pillards de toutes langues ; dans l'armée d'Attila, il y a aussi bien des Tartares que des Indo-Européens ; et il en fut ainsi de la composition des hordes dévastatrices qu'à toutes les époques les steppes asiatiques ont lancées sur l'Europe occidentale.

L'agrégat de hasard dure aussi longtemps qu'il ne rencontre point d'obstacle ; mais au moindre heurt, il se décompose, les morceaux se dispersent de divers côtés et prennent des directions variées, s'engagent dans les routes qui restent accessibles. L'association toute factice et momentanée qui a pu rendre un nom célèbre et terrible est dissoute ; l'histoire oublie jusqu'à ce nom qui ne désignait ni une race ni une famille de peuples, mais seulement une avalanche, une invasion de Germains, Scythes, Tartares, Hindous, faméliques et pillards de tous les coins de l'Asie et de l'Europe du nord.

VI

LE GROUPE ETHNIQUE DES PEUPLES GERMAINS

A quels traits peut-on, dans l'histoire ancienne, distinguer parmi les peuples qui ont habité la Germanie, ceux auxquels doit être réservé le nom de Germains?

L'anthropologie, nous l'avons vu, est hors de cause. L'ethnographie a, elle-même, à peu près échoué dans cette recherche; on considère aujourd'hui comme moins périlleux d'interroger la linguistique. C'est à cette science que nous demandons maintenant la clef de l'origine et de la répartition des peuples qui se sont fixés en Germanie ou qui ont séjourné dans cette région de l'Europe.

L'affinité originaire des peuples indo-européens dont les Celtes et les Germains faisaient partie, est démontrée surtout par la linguistique. L'identité de racines et de construction morphologique dans les langues si diverses, parlées par les peuples de cette famille, atteste leur primitive communauté de vie et d'extraction. Les divergences de langage ont commencé à se produire à partir du moment où ces peuples frères s'étant dispersés et éloignés les uns des autres, ont mené une existence autonome. Chaque langue devenue indépendante s'est enrichie de mots nouveaux, venus, les uns du progrès des mœurs et des institutions, des occupations, de la nature de l'habitat; les autres, empruntés au commerce et aux relations avec l'exté-

rieur. Quand les peuples celtiques, scythiques ou germaniques parvinrent en Germanie, il y avait de longs siècles déjà que leurs langues suivaient, chacune, son évolution propre.

C'est surtout à la langue, que les Anciens eux-mêmes distinguaient les Germains des Celtes et des Scythes. Ils ont réservé le nom de *Germani* à ceux des peuples de la Germanie qui parlaient un dialecte germanique ; c'est sur cette base que paraissent établies les listes des peuples germains qu'ont dressées Pline et Tacite et dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

Au milieu des contradictions des sources anciennes et des incertitudes des savants modernes, nous pouvons nous figurer les nations germaniques comme une immense cohue de peuples, de races diverses, qui, à la suite des Celtes, ont émigré d'Asie en Europe par la route des steppes scythiques, durant plusieurs siècles. Celtes et Scythes se trouvèrent graduellement submergés par des arrivages incessants et toujours renouvelés de Germains.

Ceux-ci parlaient des dialectes apparentés les uns aux autres, le gothique, le frison, le saxon, les variétés du haut allemand ou quelque chose d'approchant, jargons qui, de toute l'antiquité, ne furent jamais écrits. Mais qu'on ne s'y trompe point : cette affinité de langage et d'origine n'a jamais constitué entre ces peuples barbares un lien quelconque, un embryon de fédération, de nation ou de patrie. Chaque tribu germanique est absolument indépendante de ses voisines ; même en face d'un danger collectif elles n'ont jamais songé à s'associer pour se défendre et unir leurs efforts. Elles sont, d'ailleurs, constamment en état d'hostilité les unes avec les autres.

Des auteurs allemands contemporains ont essayé de grouper ensemble les peuples germains, c'est-à-dire parlant une langue germanique, pour les mettre en parallèle avec les peuples gaulois ; ils ont voulu en faire une entité politique, un faisceau national, théorie contre laquelle chaque page de l'histoire de la Germanie proteste en toute évidence.

En vain, les mœurs sauvages et vagabondes, les institutions, les déprédations de tous ces peuples germains, réfractaires au

progrès, se présentent comme identiques ; en vain l'habitat commun de ces hordes dévastatrices leur a imposé la même barbarie : comme nous l'avons dit plus haut, elles sont incapables de s'associer autrement que par accident, pour le pillage.

Les Anciens, aussi bien que les modernes, se sont demandé avec curiosité quels étaient les caractères propres aux Germains de Germanie et aux Gaulois de notre Gaule, et ce qui, en dehors de la langue, permettait de distinguer les uns des autres. Strabon, d'après Posidonius, dit que Gaulois et Germains se ressemblent. César affirme qu'ils n'ont rien de commun. Les historiens modernes comme Fustel de Coulanges et Camille Jullian, citent, textes en mains, quelques contrastes ; ils insistent sur les rapprochements ; ces derniers sont si nombreux que ces écrivains éminents n'hésitent pas à conclure que Germains et Gaulois se ressemblent fort quant aux mœurs et aux institutions [1]. On n'en peut être surpris, puisqu'ils étaient apparentés par l'origine ethnique, qu'ils avaient parcouru les mêmes étapes dans leurs longues migrations, et enfin que la Germanie, durant tous les siècles de l'antiquité, ne cessa d'essaimer sur la Gaule. Mais en ce qui touche à l'état social imposé par l'habitat, les dissemblances entre les Germains et les Gaulois sont fondamentales. Les peuples de la Germanie sont, — avons-nous dit déjà, — caractérisés par l'isolement et l'instabilité, par l'absence de tout lien fédératif, l'ignorance de la propriété foncière privée ; les peuples de la Gaule ont, au contraire, l'état sédentaire et tous les rouages de la civilisation compliquée qui en découle. Nous insisterons plus tard sur ces faits, pour l'époque romaine ; nous verrons alors les Gaulois, — tous les Gaulois, — ceux de la Belgique comme ceux de l'Aquitaine, de la Celtique ou de l'Armorique, ceux de Trèves comme ceux de Bordeaux ou de Narbonne, se réclamer du nom de Gaulois et de la patrie gauloise. Au contraire, comme l'a remarqué Fustel de Coulanges, jamais les Germains n'ont cherché à se grouper sous ce nom de *Germani*, ni sous quelqu'autre appellation générique.

1. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 282 ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 213, et t. III, p. 51.

D'où vient donc ce nom de *Germani* qui leur est donné par les Romains dès le temps de César ? Tacite qui signale l'isolement des peuples de Germanie sur une terre forestière, ingrate, triste et sauvage, affirme que le nom de *Germani* fut pris d'abord par la tribu des Tongriens lorsqu'ils vinrent s'installer à la place des Gaulois, dans le pays de Tongres qui garda leur nom.

Les Tongriens auraient trouvé là d'autres peuplades, parlant un dialecte à peu près semblable au leur, c'est-à-dire germanique, les Condrusi, les Pæmani, les Cærosi, les Segni. Ces peuples se seraient dits « frères », ce que les Romains auraient naturellement traduit par *germani*. De là, les noms de « Germains » et de « langue germaine » créés par les Romains ; ceux-ci les auraient étendus, dès le début de l'époque impériale, à toutes celles des tribus cantonnées en Germanie, qui étaient apparentées aux Tongriens et à leurs clients par la langue et, sans doute, par l'extraction ethnique[1].

C'est là, en nous appuyant sur le témoignage de Tacite, ce que nous considérons comme le plus vraisemblable. Les noms de « Hellas, Asie, Europe » et, à l'époque moderne, celui de l'Amérique, ont des origines tout aussi modestes. Il n'y a point, dans tous les cas, à tenir compte de l'étymologie boursouflée, proposée par des érudits allemands qui ont voulu donner au mot *German* le sens de « guerrier valeureux » (*ger*, fort, *man*, guerrier) ; d'autres ont exprimé des opinions encore plus extravagantes.

Suivant toutes les apparences, ce sont donc les Romains qui ont créé ce terme de *Germani ;* le long des siècles de l'empire, les auteurs désignent sous ce vocable, tantôt seulement les peuples qui parlent une langue germanique, tantôt tous les peuples barbares cantonnés en Germanie, quelle que fût leur langue : on englobe parfois sous le nom de *Germani* ou d' « invasions germaniques », même des tribus qui parlent une langue celtique, d'autres qui parlent une langue scythique ou finno-ougrienne.

1. Ce ne saurait être comme le croit Strabon (VII, 1, 2), à cause de leur parenté *avec les Gaulois*, que les Germains auraient été appelés *Germani* par les Romains.

Dans tous les cas, même en restreignant comme on le doit, le nom de Germains à ceux des peuples qui parlent une langue germanique, on constate entre eux le disparate le plus absolu, l'isolement, l'absence de toute solidarité. Dès avant César comme au temps de Tacite, les peuples Germains sont aussi étrangers et hostiles les uns par rapport aux autres, que l'étaient aux IVe et Ve siècles, les Ostrogoths, les Visigoths, les Burgondes, les Lombards, les Francs, les Alamans, les Suèves, les Hérules, les Vandales et d'autres, qui cependant parlent tous une langue germanique. Fustel de Coulanges observe que, vers la fin de l'empire romain, lorsque ceux de ces peuples qui sont, enfin, à demi éduqués par leur contact avec les Romains, veulent se désigner eux-mêmes par un terme générique, ce n'est pas le nom de *Germani* qu'ils prennent, c'est celui de *Barbari*. Ils n'en réclament point d'autre. Les Visigoths et les Burgondes s'appliquent cette appellation dans leurs lois rédigées à cette époque. Mais alors, ce nom collectif n'est lui-même, en quoi que ce soit, l'indice d'un groupement fédératif. Les Germains sont, comme toujours, les uns pour les autres l'ennemi héréditaire. Ils n'ont de commun que leur instinct de paresse, de vagabondage et de rapines, leur cruauté, les ruines qu'ils ont accumulées et qui ont valu au terme de *Barbari* la sinistre renommée qu'il a dans l'histoire [1].

1. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 282; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 243; t. III, p. 51.

CHAPITRE III

LA GAULE AVANT CÉSAR

I

ÉTAT PHYSIQUE DE LA GAULE DE L'EST AVANT LA DOMINATION ROMAINE

Par son aspect physique, la douceur et l'égalité de son climat, sa fertilité naturelle si variée, la Gaule exerçait une irrésistible attirance sur les tribus de migrateurs qui, au sortir de la steppe, ne s'étaient cantonnées dans la forestière et marécageuse Germanie qu'avec l'idée de n'y point demeurer. Celles-là mêmes qui s'attardèrent le plus longtemps — séculairement — sur le sol germain ne s'y attachèrent jamais.

Le Rhin une fois franchi, soit par la Suisse, soit par les passes relativement faciles que le cours du fleuve présente au confluent des rivières, les envahisseurs, venus avec armes et bagages, familles et troupeaux, se trouvaient transplantés dans une contrée gaiement ouverte. Sauf dans la région du nord-est, c'étaient, de toutes parts, des collines qui jalonnent des vallées aux riantes prairies où serpentent des rivières et des fleuves, guides assurés du migrateur. Les rares montagnes d'accès difficile qu'on rencontre peuvent être tournées en quelques jours de marche.

La Gaule offrait même aux immigrants l'avantage de ne pas former un trop brusque contraste avec le pays qu'ils quittaient, car ses champs en culture et ses prés humides, encore marécageux par places, étaient encadrés de belles forêts, la couronne empanachée de ses montagnes et de ses coteaux.

César, Pline, Strabon parlent avec admiration des forêts de la Gaule qui couvraient presque les deux tiers de sa superficie[1]. Nombreux sont les naturalistes qui ont essayé de reconstituer la vie antique de nos bois où pullulait toute une faune qui a disparu quand les espaces sylvestres ont été sillonnés de routes ou conquis par l'agriculture[2]. Les Gaulois aimaient la verdure nuancée de leurs forêts de sapins, de chênes, de hêtres, de charmes, de bouleaux et ils rendaient à leurs rouvres géants sur lesquelles le gui greffait ses racines, un culte entretenu par les Druides. Comme en Germanie, les arbres foudroyés y étaient les images des dieux. La mousse même, dit Lucain, qui recouvre ces troncs pourris prend des formes qui inspirent l'épouvante. Le prêtre pâlit auprès du sanctuaire et craint de surprendre le dieu de la forêt :

... Pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprehendere loci.

(Lucain, *Pharsale*, III, 399 et s.).

Le poète décrit ici la forêt voisine de Marseille. A l'autre extrémité du pays, dans la Gaule Belgique, c'était la forêt d'Ardenne, l'immense et sombre écharpe dont les franges s'étalaient indiscontinues, en ramifications nuancées, montagneuses, entrecoupées de prairies, de marécages et de champs de blé. Le Rhin seul, vers le confluent de la Moselle, la séparait des forêts de la Hesse, de la Westphalie et de la Thuringe. Du côté de la Gaule, elle bordait les plaines nues de la Champagne, tandis qu'au nord, continuée par la forêt Charbonnière dans la Hesbaye, le Hainaut, la Picardie, elle se prolongeait

1. Aujourd'hui, la France a encore un sixième de sa surface en bois (neuf millions d'hectares).

2. Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France*, p. 33 et suiv. ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 89.

en broussailles épineuses et rabougries, en flaques paludéennes disséminées dans la plaine, jusqu'à l'Océan et au cours de la Somme, rappelant par places l'ingrate Germanie.

« La forêt des Ardennes, dit Jules César, est la plus grande de toute la Gaule ; elle s'étend depuis les bords du Rhin et le pays des Trévires jusqu'à celui des Nerviens, et elle embrasse dans sa longueur un espace de plus de cinq cent milles », c'est-à-dire une longueur de 740 kilomètres [1]. Le nœud de cette immense forêt était le massif montagneux du Luxembourg ; mais la Grünewald actuelle ne dépasse pas 2.600 hectares et les forêts de Soignes, de Vicogne, de Fagne, de Mormal, de Sirault, débris de la Charbonnière, sont loin d'avoir chacune cette étendue ; quant aux crêtes boisées de l'Eifel, du Hunsrück, du Hochwald, de l'Argonne ou des côtes de Meuse, elles ne sont, au point de vue forestier, que de pauvres débris de leur grandiose développement d'autrefois.

Le déboisage commencé sous les Romains, dès le temps même de Jules César, s'est continué au moyen âge ; mais la forêt était encore imposante au XVIIe siècle. Le cordelier voyageur André Thevet en fait la description suivante :

« La forest d'Ardenne ayant une grande estendue, va depuis Trèves du Rhin avant, jusqu'aux limites de Trèves du côté des Nerviens (qui est le comté de Hainaut et Artois), contenant plus de cent lieues de longueur. Quant à cette large forest tant célébrée, c'est peu de chose aujourd'hui qu'il n'y a seigneur y prétendant droit qui ne la fasse abattre et démolir, pour en tirer du profit. Jadis, elle embrassait les pays de Hainaut, Luxembourg, Bouillon, Bar, Lorraine, Limbourg, Metz, Namur, Mayence, Coblence et Cologne, voire encore à elle, soubz soy, la plupart du pays de Liége, tirant à l'ouest... Et vers les Belges, l'extrémité de ceste forest est prise aux rivières de Meuse et de l'Escaut ; car, quant à la Moselle, du côté de l'est, elle est encore ombragée de cette forest de la part de Trèves [2]. »

De toutes les forêts de la Gaule, l'Ardenne est celle qui a le

1. Ce chiffre a été considéré par les critiques modernes comme très exagéré.

2. André Thevet, *Cosmographie universelle*, chap. XIII, p. 682 ; cité par Alfred Maury, *les Forêts de la Gaule*, p. 168.

plus impressionné l'imagination populaire, par son étendue, ses rochers, ses bêtes et ses oiseaux rares, ses beaux arbres, les battues et les chasses héroïques dont elle fut constamment le domaine. Aussi a-t-elle donné lieu à une foule de légendes populaires. Elle tient une place prépondérante dans les contes de fées, les histoires de brigands et de chasses aux fauves dangereux.

Les rois mérovingiens, Charlemagne, les barons féodaux, les grands seigneurs des derniers siècles y accomplirent maints exploits cynégétiques contre l'auroch, le bison, l'élan, le cerf, l'ours et le sanglier, — le sanglier surtout dont l'image est si fréquente sur les monnaies des Gaulois de l'Est. Dans la *Chanson de Roland*, Charlemagne résidait à Aix-la-Chapelle lorsqu'il eut un songe dans lequel il vit un ours et un léopard sortir de la forêt des Ardennes, bondir sur lui et le mordre avec fureur ; l'empereur ne fut délivré que par ses chiens : ce songe fut considéré comme l'indice avant-coureur de grands et rudes combats. C'est dans les profondeurs des futaies de l'Ardenne que se place la légende de saint Hubert, le grand patron des chasseurs.

Dès l'arrivée de César dans la Gaule Belgique la forêt inaugure historiquement sa célébrité par le rôle qu'elle joue dans la résistance des peuples du nord à la domination romaine. A diverses reprises, César raconte les difficultés qu'il éprouve pour atteindre les Aduatiques, les Ménapiens, les Morins et les Nerviens qui, à l'approche des légions, disparaissent au fond des bois et n'attaquent que par surprise. César dut renoncer momentanément à la conquête du pays. Les habitants se ménageaient d'inaccessibles retraites au milieu de labyrinthes et de marécages boisés, en entrelaçant les épines et autres arbrisseaux rampants dont les fourrés étaient impénétrables[1]. Les fils de fer barbelés qui gardent les tranchées dans la guerre actuelle, ne sont pas plus difficiles à franchir, avec les armes modernes, que ne pouvaient l'être les refuges fortifiés par des levés de terre, environnés de boues gluantes et d'un réseau de ronces, d'épines

1. Strabon, IV, 3, 5.

et de houx, pour les soldats romains armés de l'épée et du javelot.

Les bois qui bordent encore aujourd'hui les bords de la Meurthe formaient le trait d'union entre l'Ardenne et les Vosges. La Hardt palatine, la forêt Sainte de Haguenau, le Bienwald au nord de la Lauter, la forêt de Dabo, ne sont également que les misérables débris de l'immense réseau forestier qui prolongeait l'Ardenne jusqu'en Alsace et chez les Leuques et les Lingons. La Hart alsaciennne se rattachait aux Vosges, aux forêts des Rauraques et au Jura ; plus loin, aux montagnes des Helvètes et des Allobroges. En regard de l'Ardenne, les Vosges plus altières étendaient leur immense rideau de chênes, de sapins, de hêtres, de châtaigniers, étagés depuis la croupe gazonnée des ballons jusqu'au fond des ravins où dévalent aujourd'hui encore schlitteurs et bûcherons. La forêt vosgienne allongeait ses tentacules jusqu'au plateau de Langres, englobant non seulement la haute Moselle, mais les sources de la Meuse, de la Saône et de la Marne.

Mais si les Anciens sont remplis d'émotion à la vue des belles forêts de la Gaule, ils ne tarissent pas d'éloges sur ses coteaux cultivés, ses champs de céréales, ses prairies, ses vignobles. Qu'est-il besoin d'insister sous ce rapport ? La Gaule, dit Strabon, a un sol particulièrement favorable à la production des céréales et des pâturages : « Nulle terre, ajoute-t-il, n'y est oisive, hormis celles que couvrent les bois et les marais ; mais il lui faut des bras nombreux pour la rendre féconde... »

Ces bras, ce sont les invasions venues de Germanie qui vont les lui procurer inlassablement durant des siècles.

II

LES MIGRATIONS EN GAULE AVANT JULES CÉSAR. — LIGURES ET CELTES. — L'EMPIRE ARVERNE. — LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

En Gaule comme en Germanie, avant l'histoire écrite, le troglodyte, puis l'homme de l'âge de pierre, races fermées et peu perfectibles, se sont éteintes, submergées par les invasions qui ont amené d'autres races plus solidement trempées et mieux armées ; ainsi disparurent également, dans les contrées helléniques, les Pélasges et, en Italie, les Aborigènes. Sans doute, l'élite de ces sociétés primitives qui ont laissé, surtout dans les cavernes de la Gaule, tant de vestiges de leur activité industrieuse et de leur lutte pour l'existence, a réussi, dans une large mesure, à se mélanger avec les nouveaux arrivants et à s'élever jusqu'à leur niveau social ; cette première couche d'habitants a été en partie absorbée et asservie, constituant ainsi, par ce contact fécond de sa race avec d'autres d'une sève plus vigoureuse, la chaîne ininterrompue qui donne à l'espèce humaine son unité physiologique.

Dès l'époque de l'âge du fer, l'anthropologie constate sur notre sol un métissage de races aussi compliqué que de nos jours[1]. Puis, à l'aurore de l'histoire, les données de la linguis-

1. E. T. Hamy, *les Premiers Gaulois*, dans *l'Anthropologie*, 1906 et 1907.

tique et les fugitives traditions recueillies par les auteurs grecs et latins signalent, comme venus du dehors pour se fixer en Gaule et se superposer aux populations autochtones, d'abord les Ligures, au moins 2.000 ans avant notre ère. Les Ligures étaient des Indo-Européens ; ils sont peut-être les hommes du premier âge de bronze ; étaient-ils des Celtes ? ils formaient, en tout cas, l'avant-garde des invasions celtiques. Quand l'historien parvient à les saisir en toute sûreté de critique, ils achèvent leur rôle ethnique ; après avoir couvert l'Europe occidentale jusqu'au Rhin, on les voit reculer sous la pression des Celtes ou de nouveaux bans de peuples celtes, vers les régions méridionales ; plus tard, les Goths, les Burgondes, les Lombards ou les Suèves, fuiront pareillement devant d'autres Germains. Les Ligures étaient parvenus à une culture développée qu'ils devaient sans doute à leurs rapports avec les Étrusques et les navigateurs phéniciens et grecs. Vers l'an 600, lorsque les Phocéens vinrent fonder Marseille, la tribu ligure des Ségobriges fit, de bonne grâce, une place sur la côte aux colons grecs : tout de suite, dans la légende, l'accord politique et la fusion des races se trouvent symbolisés par le mariage de la fille du roi ligure Nann, avec Protis, le chef des Phocéens : le berceau de Carthage est auréolé d'une fable analogue qui symbolise la race mixte libyco-punique.

Pour atteindre la Gaule, les Ligures avaient-ils franchi le Rhin, le Danube ou les Alpes ? Il y a sur leur compte autant de conjectures que d'historiens. Non seulement les témoignages recueillis par Strabon, Diodore, Scylax, Aviénus sont loin de s'accorder, mais dans quelle mesure pouvons-nous reporter aux Ligures des temps primitifs ce qu'ils racontent des Ligures de l'époque romaine ?

Si l'on ne sait d'où venaient les Ligures et s'il est seulement probable qu'ils arrivèrent en Gaule et en Italie par le Danube et les Alpes, on est, en revanche, un peu mieux fixé sur l'origine des Celtes qui entrèrent en conflit avec eux et auxquels ils durent faire une place en Gaule. Marseille était fondée depuis peu lorsqu'un nouvel et immense cortège de tribus celtiques sortit des brumes de la Germanie du Nord et se mit en mouve-

ment vers l'Occident ; leurs guerriers, armés de l'épée de fer et du javelot (*gaesum*), le cou orné du *torques*, marchaient au son de la *carnyx* dont le pavillon recourbé affectait la forme d'une gueule de monstre. Les plus hardies de ces tribus, celles qui franchirent le Rhin, devaient former bientôt le noyau de la nation gauloise. A leur tête, figuraient les Bituriges, les Carnutes, les Éduens, les Arvernes, les Lingons, les Aulerques, les Ambarres, les Senons [1]. Un autre ban de tribus celtiques demeuré en arrière, se dirigea, par les routes de l'ambre, vers le sud de la Germanie, en Bohême et en Bavière et couvrit les vallées et les plaines du moyen Danube ; d'autres poussèrent plus loin encore vers le sud et les contrées helléniques.

Des Celtes séjournèrent un temps assez long dans la Germanie du Nord, bien avant qu'y parussent les premiers Germains. Et même, leurs exodes successifs pour la Gaule, n'entraînèrent pas, d'une manière absolue, tous les Celtes de Germanie, car on signale ultérieurement, même sous l'empire romain, des groupes de populations celtiques dans la Germanie septentrionale : témoins, les *Lemovii* des bords de la mer Baltique, qui ne sont probablement qu'un rameau des Lemovices de notre Limousin ; les Vénèdes des bords de la Vistule, qui sans doute, sont apparentés aux Vénètes de Vannes ; rappelons aussi les stations à noms celtiques de la route de l'ambre et la langue celtique de quelques tribus de Germanie à l'époque romaine. Il resta donc, dans l'Allemagne du nord, divers rameaux des nations qui vinrent peupler la Gaule. Ils furent subjugués par les Germains dès que les premières tribus de ces demi-nomades arrivèrent de l'Est, à leur tour.

En Gaule, le flot celtique mit fin à la domination des Ligures qui conservèrent toutefois la maîtrise dans la basse vallée du Rhône et les Alpes italiennes ; les Ibères se concentrèrent dans l'Aquitaine.

Tels sont les éléments ethniques primordiaux qui vont former la race gauloise, les premiers épisodes des invasions qui renouvelleront sans cesse notre sang, en se perpétuant de siècle en

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 251.

siècle. Déjà, on vient de le constater, dans cette période proto-historique, l'apport humain le plus considérable nous est arrivé par la Germanie, c'est-à-dire par le Rhin. Les tribus celtiques accourues pour se partager notre sol, se trouvèrent si nombreuses qu'il y eut, en quelque sorte, un trop-plein pour les espaces disponibles en dehors des forêts ; plusieurs d'entre elles, essaimèrent, comme elles l'avaient fait déjà de Germanie ; poussées par leur instinct atavique et traditionnel de déplacement et d'instabilité, on en vit traverser les Pyrénées et les Alpes, pour aller créer, par un fécond mélange, les races Celto-Ibère (Celtibère) en Espagne et Gallo-Italique dans les régions circumpadanes.

Lorsque, dans la seconde moitié du IVe siècle avant notre ère, l'armateur marseillais Pythéas accomplit son étonnant voyage de circumnavigation qui, par le détroit de Gibraltar, le conduisit dans la mer du Nord jusqu'aux bouches de l'Elbe, on lui raconta que ce fleuve marquait les limites de la Celtique et de la Scythie [1]. Le nom de Germanie n'existait pas encore. Sous l'appellation de Celtique, les Grecs d'alors englobaient vaguement toutes les populations du nord-ouest de l'Europe, comme ils groupaient sous le nom de Scythes, d'Indiens et d'Éthiopiens les races diverses répandues dans les profondeurs mystérieuses du Nord hyperboréen, de l'Asie ou de l'Afrique. Les Anciens avant César étaient fort peu renseignés sur la Gaule et sur l'ensemble des pays où prédominait la race celtique. Polybe n'en veut point traiter parce que ce sont des terres inconnues : « Ceux qui parlent de ces régions, ajoute-t-il, n'en savent pas plus que nous, nous le déclarons hautement ; ils ne font que débiter des fables. »

Que savons-nous, nous-mêmes, des origines celtiques ? Il faut reconnaître qu'en dehors des souvenirs relatifs à leurs migrations et à leurs invasions en Gaule et en Italie, les découvertes de la science moderne, nous en apprennent bien peu de chose. « Des dieux Celtes nous ignorons à peu près tout ; à l'époque

1. Strabon (I, 4, 3) dit que tout le monde reconnaît que Pythéas est le plus menteur des hommes. Mais des savants modernes ont réhabilité le hardi navigateur marseillais. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 416 et s.

ancienne, nous ne connaissons que les assimilations, sans doute superficielles, que nous en ont rapportées les écrivains grecs et latins ; à l'époque gallo-romaine, quelques surnoms celtiques de divinités locales nous font entrevoir un panthéon gaulois très différent de celui dont les conteurs de l'antiquité nous avaient donné l'idée[1]. »

Toutefois, la linguistique démontre que Ligures et Celtes constituèrent, dans la plus grande partie de l'Europe centrale et occidentale, le noyau de la population sédentaire. C'est seulement ainsi qu'on explique que, partout, ils aient donné des noms à une foule de lieux-dits, aux rivières, aux montagnes qui, baptisés par eux, gardèrent leurs noms celtiques jusqu'à nos jours. Maîtres des routes commerciales, ils les jalonnèrent de stations fortifiées, où les caravanes des trafiquants trouvaient un refuge, des vivres et des entrepôts assurés. Nous avons cité les noms celtiques de plusieurs des stations de la route de l'ambre ; il en est un grand nombre d'autres : Hambourg, Ratisbonne, Carnuntum, capitale de la Pannonie, Vienne, Belgrade, Cracovie, eurent des noms celtiques, furent donc fondées par des Celtes. En Gaule et dans les autres régions de l'Europe centrale et occidentale on retrouve les mêmes vocables d'origine celtique. Empruntons quelques exemples à d'Arbois de Jubainville et à Camille Jullian :

Isara est le nom antique de trois rivières : l'Isère (Dauphiné), l'Oise, affluent de la Seine, l'Isar, en Bavière[2]. Les termes *Durius* et *Duria* ont formé les noms des Doires italiennes ; du Douro portugais ; de la Duria, affluent du Danube en Moravie ; de la Thur, nom de deux affluents du Rhin ; de la Dee, à Aberdeen en Écosse[3]. *Vesuna* est le nom d'une source divinisée, à la fois dans le Périgord, dans les Ardennes et chez des populations italiotes[4]. Le nom de l'Aube, *Albis*, affluent de

1. G. Dottin, *la Religion des Celtes*, p. 56.
2. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 115 ; cf. A. Holder, *Alt-Celtischer Sprachschatz*, t. II, col. 72. On retrouve le terme *Isar* ou *Isarn* en composition dans un certain nombre d'autres noms.
3. A. Holder, *Alt-Celtischer Sprachschatz*, t. I, col. 1379 à 1382 ; C. Jullian, *op. cit.*, t. I, p. 115.
4. C. Jullian, p. 115.

la Seine, est le même que celui de l'Elbe germanique (*Albis*) et que le nom primitif du Tibre (*Albula*)[1]. Tout à l'heure nous avons cité le nom du Rhin (*Renos*) en Italie et en Irlande. Les linguistes énumèrent des centaines de rapprochements analogues.

Non seulement il paraît bien démontré que le commerce avec la mer Baltique était aux mains des Celtes comme celui de la vallée du Danube, mais il y a plus : d'après la tradition historique, il y eut un empire celtique immensément étendu, soit qu'il fût partagé politiquement en plusieurs États, soit qu'il eût été, durant quelque temps au moins, concentré dans les mains d'un seul chef. Les souvenirs relatifs à Ambigat sont favorables à cette dernière hypothèse. D'après Tite-Live, ce roi de la Celtique hérita, au début du IVe siècle, d'un vaste empire qu'il augmenta encore ; la Gaule centrale en fut le foyer[2].

Il s'étendait, dit la tradition, depuis la Thrace jusqu'à la mer du Nord, depuis la Bohême et la Germanie du sud jusqu'à l'océan Atlantique, depuis les bouches du Pô et les Apennins jusqu'aux Pyrénées. Après tout, Attila, Gengis-Khan, Tamerlan, dans des contrées différentes, constituèrent des empires non moins grands, aussi incohérents et démesurés. Mais comme ces empires éphémères, celui d'Ambigat ne survécut pas à son fondateur ; il fut vite démembré. Ses neveux, Bellovèse et Sigovèse, conduisirent le long du Danube et en Italie les tribus celtiques les plus avides de mouvement ou les plus affamées[3].

Seules, les populations déjà sédentaires de la Gaule demeurèrent attachées aux descendants d'Ambigat, groupées en une fédération qui reconnut la suzeraineté des Arvernes. L'empire arverne fut un premier empire gaulois unifié, qui s'étendait du Rhin à la Méditerranée. « Les Arvernes, dit Strabon, ont étendu leur domination jusqu'à Narbonne et jusqu'aux frontières des

1. C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 116; cf. Holder, t. III, col. 85.
2. C. Jullian, *op. cit.*, p. 253.
3. C. Jullian, *op. cit.*, p. 286 et suiv. et p. 296. D'après la tradition, Sigovèse aurait franchi le Rhin pour traverser la forêt Hercynienne et gagner le Danube. Il est plus vraisemblable d'admettre qu'il suivit la route du commerce, passa par la trouée de Belfort et franchit le Rhin, vers le confluent de l'Aar pour gagner les sources du Danube.

Marseillais; ils ont aussi été les maîtres jusqu'aux nations des Pyrénées et jusqu'au Rhin. »

Ils dominaient encore avec éclat lorsqu'Asdrubal, traversant le midi de la Gaule pour aller secourir son frère Annibal aux prises avec les Romains, après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), eut à demander passage aux peuples gaulois du sud, clients des Arvernes. Ceux-ci favorisèrent l'entreprise du Carthaginois et lui donnèrent même un corps d'armée.

Parmi les descendants d'Ambigat, figurent les fastueux rois des Arvernes que les chants des bardes firent entrer dans la légende nationale des Gaulois : Luern qui, du haut de son char, jetait l'or à poignées dans les rangs du peuple qui l'acclamait; Bituit, qui combattait sur un char d'argent, entouré de redoutables chiens de guerre; Celtil, le père de Vercingétorix. Le souvenir de l'impérialisme arverne se réveilla lorsque Vercingétorix entreprit de sauver l'indépendance gauloise.

Ce que raconte Polybe [1] des Gaulois installés depuis peu en Italie, donne une exacte idée de l'état social des tribus celtiques citées plus haut, lorsqu'elles franchirent le Rhin pour élire domicile dans les régions centrales de la Gaule : alors, elles étaient encore dans le stade germanique de leur évolution. Écoutez plutôt : les Gaulois de la Cisalpine n'ont point de villes, mais seulement des villages ouverts et sans murailles. Ils ignorent les industries, les arts et le confort de l'existence des civilisés. Leur vie est purement agreste et vagabonde; ils ne pratiquent que la guerre, la chasse et quelque peu le travail de la terre. Leurs richesses consistent en or et en troupeaux ; ils se déplacent comme des pasteurs ou des demi-nomades, pour aller s'installer dans des lieux qu'ils jugent plus favorables. Ils ne connaissent pas la propriété privée immobilière ; leur organisation sociale est purement patriarcale; la tribu se subdivise en clans et chaque clan comprend un certain nombre de familles. Après le combat, leurs guerriers ont l'habitude de suspendre au poitrail ou à la selle de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués.

1. Polybe, II, 17, 11.

Ainsi, pendant quelque temps encore après leur installation en Italie, les Gaulois cisalpins ont les mœurs de l'habitat germanique. Ce que nous savons d'eux par Polybe ressemble à ce que Tacite dira des Germains, vers la fin du Ier siècle de notre ère ; leur passage en Gaule avait été trop rapide pour transformer leur état social.

Au contraire, les portions de ces mêmes tribus qui n'émigrèrent point et préférèrent se fixer à demeure au cœur de la Gaule, offrent avec les Gaulois cisalpins, leurs frères, un frappant contraste. Elles adoucirent rapidement leurs mœurs sous l'action de l'habitat définitif qu'elles s'étaient choisi. Ce fut le Paradis, mais il fallut le gagner par un travail approprié. Impossible, désormais, de vivre exclusivement du produit de la chasse, de la pêche, de la cueillette dans les bois. Il faut cultiver le sol, ensemencer et récolter. Le travail de la terre engendre naturellement la vie sédentaire, parce que l'individu qui a labouré un champ tient à jouir lui-même des fruits de son travail. L'état sédentaire conduit l'homme à se bâtir une demeure fixe, en rapport avec les conditions climatériques ; d'où, la propriété familiale, puis individuelle.

Voilà pourquoi les tribus celtiques qui franchirent le Rhin les premières, atteignirent, les premières aussi, à une civilisation développée. Elles étaient arrivées en Gaule dans le même état rudimentaire que celles d'entre elles qui passèrent en Italie. Ce n'est donc point à quelque aptitude spéciale, imputable à leur intelligence, à leur origine ethnique, à leur race, que ces peuples durent de progresser plus rapidement que d'autres. Le principe de leur avancement réside dans la stabilité plus ancienne de leur habitat en Gaule : la race gauloise se façonne sur place.

Bituriges, Carnutes, Éduens, Arvernes, Lingons, Aulerques, Ambarres, Senons et quelques autres, sont désormais à la tête de la civilisation gauloise par leur organisation sociale, leurs institutions, leur industrie, leur commerce extérieur ; on donne le nom spécial de *Celtique* à la partie de la Gaule où ils se fixèrent. C'est avec eux que les Romains s'entendront le mieux pour lutter contre la barbarie transrhénane.

Vers l'an 300, au temps où les généraux d'Alexandre se dis-

putaient les lambeaux de son empire, la Germanie déversa sur le nord de la Gaule un flot nouveau de tribus celtiques : c'étaient les Gallo-Belges qui, franchissant le Rhin, à leur tour, se développèrent dans les vallées de la Meuse et de la Moselle, autour de la forêt des Ardennes, couvrant bientôt les rives de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne ; ils descendirent la Seine jusqu'à l'Océan. Les plus puissants d'entre eux étaient les Suessions (Soissons), les Bellovaques (Beauvais), les Rèmes (Reims), les Calètes (Calais), les Mediomatrices (Metz), les Leuques (Toul) [1]. Venus plusieurs siècles après ceux de tout à l'heure, ce groupe est encore, lorsque César paraît, dans un état social peu avancé, semi-germanique ; leur habitat nouveau ne les a que lentement transformés parce qu'il était en partie, somme toute, assez voisin de celui de la forêt germaine.

Néanmoins, ce premier ban de tribus belges, — on le constate par leurs institutions et leur attitude politique, — se façonne à la culture gauloise et tient par-dessus tout à s'agréger à la fédération des peuples de la Celtique ; n'ont-elles pas, elles aussi, leur Lugdunum (Leyde) comme les Celtes de la Silésie et ceux du confluent de la Saône et du Rhône ? Plus tard, elles font place, elles-mêmes, le long du Rhin inférieur, de la Meuse et de l'Escaut, à de nouvelles tribus, les Morins, les Ménapiens, les Nerviens, les Éburons qui, en raison des forêts et des tourbières du pays, sont plus étroitement isolées et demeurent plus longtemps dans la barbarie native.

L'hégémonie des Arvernes sur les peuples gaulois cessa d'être respectée par les plus importants d'entre eux, dès le début du IIe siècle avant notre ère. Contre les Arvernes un parti se forma qui entreprit de leur enlever la suprématie pour la transférer aux Éduens (Autun). Ces déplorables luttes intestines pour la prédominance devaient être fatales aux peuples de la Gaule ; elles les condamnèrent à l'impuissance en face des nouvelles invasions germaniques ; elles eurent pour conséquence l'asservissement de la Gaule tout entière aux Romains.

A peine ceux-ci eurent-ils fondé la Province romaine qu'ils

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 313.

songèrent à se venger des Arvernes, les anciens alliés d'Asdrubal. De là, leur traité d'hospitalité et d'amitié avec les Éduens, suivi de la campagne des consuls Fabius et Domitius, en 121 avant J.-C., contre le roi des Arvernes Bituit, et le double désastre de celui-ci sur les bords du Rhône. L'empire arverne fut frappé d'un coup dont il ne se releva jamais.

Les Romains en auraient peut-être poursuivi l'anéantissement dès cette époque, sans la grande invasion des Cimbres et des Teutons. Les historiens nous présentent les envahisseurs comme les hordes de Sigovèse, d'Arioviste, d'Attila ou de Tamerlan. C'était un ramassis de tribus nomades et de pillards, parties les unes des froides régions de la Baltique, les autres de la Scythie, ou peut-être aussi des Tartares venus sans arrêt, des steppes asiatiques. Les Barbares s'avancent sur les grandes pistes forestières suivies séculairement par les invasions ou les caravanes de marchands, qui les mènent en Gaule par le Rhin, en Italie par le Danube et les cols des Alpes orientales.

Forcés de se déplacer presque chaque jour pour trouver de quoi manger, ils vont sans savoir où : guerriers à cheval, sorciers, femmes et enfants dans des chariots. C'est une traînée sans fin de plus d'un million d'êtres humains, dit-on, entourée, protégée, précédée de 300.000 hommes armés et féroces[1]. Partagés en groupes divers, pour ne pas s'affamer mutuellement, ici, ils prennent des directions opposées, là, ils suivent des pistes parallèles pour se porter secours en cas de besoin ou marauder sur une plus large étendue de pays. Au campement, les chariots, rangés autour du camp et défendus par les chiens, forment rempart et donnent à ceux qui veillent comme à ceux qui dorment ou font ripaille une sécurité relative.

En allant, leur nombre grossit sans cesse, car d'autres tribus de barbares s'agrègent aux leurs ou s'engagent derrière eux, dans les chemins désormais sans obstacle qu'ils ont tracés comme le lit d'un torrent. Nul cataclysme de la nature ne saurait leur être comparé. Et ainsi, ils submergent les peuples

1. Il est presque superflu d'observer que ces chiffres donnés par les historiens romains sont, sans doute, très exagérés. Mais ils sont le témoignage de la terreur inspirée par les Barbares.

celtes de la vallée du Danube : seuls, les Boiens leur échappent en se réfugiant dans les montagnes de la forêt Hercynienne. Les Romains eux-mêmes sont battus à Noreia, en Carinthie, en l'an 113 avant J.-C. Par la Suisse et la trouée de Belfort, les Barbares se ruent sur la vallée de la Saône et du Rhône ; près d'Orange, le 6 octobre 105, leur roi Boioric (un nom celtique) inflige aux Romains un nouveau désastre. Les prisonniers sont égorgés, les chefs sont immolés par des prêtresses vêtues de blanc, qui recueillent leur sang dans de vastes chaudières pour y lire l'avenir. Ce qu'on ne peut emporter, armes, bagages, chevaux, l'or même, tout est jeté dans le Rhône, pour les dieux. Puis, dans la contrée, toute vie fut anéantie par le fer et l'incendie.

Peu après, une fraction des Cimbres passe en Espagne ; d'autres ravagent le pays des Arvernes et le centre de la Gaule ; d'autres encore suivent le long de la Seine et descendent jusqu'au delà de Rouen, chez les Véliocasses. Les Belges n'échappent au massacre qu'en se cachant au fond de leurs marécages forestiers, bien qu'ils eussent, à ce que prétend une tradition rapportée par Strabon, jusqu'à 300.000 hommes en état de porter les armes.

Une bande de Teutons qui avait franchi le Rhin, prit le parti de laisser là, sur la rive gauche, chariots et bagages avec femmes, vieillards et enfants, afin que ses guerriers fussent plus libres de leurs mouvements pour piller : ce campement de sauvages fut le noyau du peuple des Aduatiques.

Dix années durant, les ravageurs restèrent en Gaule, heureux de coucher dans des maisons, eux qui n'avaient jamais vécu qu'en plein air, se repaissant de mets et de friandises, dit Dion Cassius, eux qui n'avaient mangé que de la viande crue, se plongeant dans l'ivresse la plus sordide[1]. Le pays étant épuisé, ils passèrent en Italie. Les Cimbres et les Tigurins franchirent les Alpes orientales par le col du Brenner et la vallée de l'Adige, l'une des routes de l'ambre ; les Teutons, avec leur roi Teutobod, les Ambrons et les Tougènes descendirent les vallées de la Saône et du Rhône.

1. Dion Cassius, *Histoire romaine*, CCLXXVII (éd. Gros, t. II, p. 109).

Marius sauva l'Italie et délivra enfin la civilisation, en écrasant les Teutons à Aix-en-Provence, en l'an 102, et les Cimbres à Verceil, le 30 juillet de l'an 101. Mais le mot « terreur cimbrique » demeura proverbial chez les Romains jusqu'à l'invasion d'Attila. Quant aux Gaulois, ils restèrent, plus encore que les peuples de l'Italie, séculairement sous l'impression des horreurs et des dévastations dont ils avaient été si longtemps les victimes. Ce fut là, l'un des motifs principaux qui les portèrent à appeler Jules César à leur secours lorsqu'Arioviste les menaça d'une nouvelle invasion germanique.

III

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT SOCIAL DES PEUPLES DE LA GAULE AVANT JULES CÉSAR

La statistique évalue aujourd'hui la densité de la population de la France à 83 habitants par kilomètre carré. Celle de la Gaule indépendante, à l'époque de la conquête de Jules César était, d'après Émile Levasseur, d'environ 12 habitants, et suivant J. Beloch seulement de 6 à 7, pour la même superficie, chiffres que Camille Jullian, avec raison, considère comme beaucoup trop faibles. Quoi qu'il en soit, les auteurs s'accordent en général à dire que le chiffre global des habitants était tout au plus de sept millions [1]. Quelle que soit l'incertitude de ces chiffres, nous ne sommes pas trop éloignés de la vérité en admettant que la surface occupée de la Gaule, au milieu du Ier siècle avant notre ère, n'était pas le quart de ce qu'elle est de nos jours. Il restait donc, même en dehors de la zone forestière, d'immenses espaces cultivables, vides, qui n'attendaient que de nouveaux arrivants, comme dans la plupart des pays de colonies, à l'époque moderne.

Ceux-ci, pour se caser, n'avaient pour ainsi dire que l'embar-

1. Émile Levasseur, *la Population française*, t. I, pp. 99-101 ; J. Beloch, *Die Bevœlkerung der griechisch-romischen Welt*, p. 460 (in-8°, 1886) ; cf. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur les origines de la propriété foncière*, p. 636 ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 5.

ras du choix, sans qu'ils eussent besoin de chasser ou d'exproprier ceux qui étaient déjà nantis d'un domicile fixe. De nos jours, les choses ne se passent guère autrement, que l'on colonise par pénétration pacifique ou que l'on fasse une conquête par les armes.

Dans la période de l'indépendance gauloise, la Germanie avait déjà déversé sur notre pays des flots de peuples divers ; elle devait continuer incessamment, sous la domination romaine, cet apport humain qui était presque une loi de nature. Tantôt, ce sont des exodes de tribus entières ; tantôt, l'invasion a lieu par une sorte d'infiltration lente et graduelle : c'est la « pénétration pacifique ». Des groupes de Germains sont admis, reçus, attirés dans un canton ; on les emploie surtout à cultiver la terre ; on les arme pour protéger les bourgs et les récoltes contre les rapines des pillards, la convoitise des tribus voisines ou les ravages des bêtes de la forêt. Ils se rendent utiles humblement, veillent, travaillent à la terre, s'installent dans de pauvres cabanes aux alentours des bourgs et des villes ; on en est satisfait. Seulement, ils s'insinuent de plus en plus nombreux ; un beau jour, ils se comptent et s'aperçoivent de leur force ; ils parlent avec arrogance ; ils deviennent dangereux : cela est arrivé pour les Suèves qui avaient été bénévolement introduits chez les Séquanes et les Eduens, et dont ceux-ci ne vinrent à bout de se débarrasser qu'en appelant César à leur aide.

D'autres fois encore, les peuples les plus puissants de la Gaule consentent à faire la concession d'un emplacement sur leur domaine à des tribus pauvres et errantes, pourchassées par d'autres : celles-ci, dès lors, payent tribut et deviennent les clients de leurs protecteurs. Les Gaulois installent ces troupeaux de miséreux à la lisière des forêts, à charge de les défricher. On en fait des domestiques de culture, des esclaves, des colons. Ces tribus qui veulent prendre racine quelque part, acceptent avec reconnaissance le protectorat des populations qui leur donnent asile sur leur territoire.

Ammien Marcellin résume ainsi ce que l'on enseignait de son temps sur l'origine des Gaulois : « Selon les traditions druidiques, la population de la Gaule n'est indigène qu'en

partie et s'est recrutée à diverses reprises par l'incorporation d'étrangers venus d'au delà des mers, et de peuplades transrhénanes chassées de leurs foyers, soit par les vicissitudes de la guerre, état permanent de ces contrées, soit par les raz de marée qui se produisent sur leurs côtes [1]. »

Ces arrivages successifs, prolongés durant tant de siècles, expliquent la bigarrure de civilisations que présente la Gaule, au moment de la conquête de Jules César. Les peuples dont l'installation en Gaule était séculaire, ont une culture développée, avec tous les rouages compliqués et perfectionnés que le mot comporte ; les nouveaux Gaulois ont gardé le pli germanique.

A côté de la civilisation brillante des Eduens (*clarissimi Celtarum*), des Arvernes, des Rèmes, des Bellovaques ou des Suessions, les tribus clientes de ces grands peuples offrent encore un aspect voisin de la barbarie d'outre-Rhin. Les peuples les plus illustres se disputent et s'arrachent cette clientèle. C'est par degrés seulement que la Gaule, son climat, le genre de vie qu'elle impose à ses habitants, pénètrent les nouveaux arrivants et leur font comme une seconde nature. Quelle que soit la merveilleuse souplesse et l'étonnante faculté d'assimilation dont les tribus germaniques sont douées, il faut une ou deux générations pour que le travail sédentaire, l'industrie et le commerce provoquent chez les individus des appétences plus élevées, transforment les mœurs et les institutions sociales. A l'instar des vieux Gaulois, ils se bâtissent des maisons solides et durables ; ils s'attachent au sol qu'ils ont défriché, qu'ils améliorent chaque année, qui devient leur propriété exclusive. Des agglomérations de maisons familiales sont entourées de murailles parce qu'il faut les préserver contre les attaques du dehors ; elles deviennent des centres de marchés, de véritables villes. Il n'est pas un peuple établi en Gaule au moment de l'arrivée de César, qui n'ait au moins ces rudiments de la vie sédentaire.

Aussi, lorsqu'en 59 avant notre ère, Jules César entreprend la conquête définitive de la Gaule, tous les peuples de cette

1. Ammien Marcellin, XV, 9.

contrée comprise entre les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, sont considérés comme Gaulois, à quelque rameau ethnique qu'ils appartiennent par leur origine, et quelque lointaine ou récente que soit leur installation sur la rive gauche du Rhin. Lorsqu'appelé par les Ubiens que molestaient les Suèves, César franchit le Rhin, là où allait s'élever Cologne, les Germains lui envoient une députation qui insiste d'une façon curieuse sur la frontière du Rhin : « L'empire de Rome, disent les députés, finit au Rhin. Si César pense qu'il n'est pas juste que les Germains passent contre son gré dans la Gaule, pourquoi demanderait-il à étendre au delà du Rhin son autorité et sa puissance [1] ? »

En franchissant le Rhin, César sait qu'il quitte la Gaule et qu'il passe en Germanie. Ainsi délimitée politiquement aussi bien que géographiquement, la Gaule du temps de César comprenait des régions variées et depuis longtemps soumises à des régimes différents, depuis les peuples organisés de longue date, que les Romains traitent d'amis et d'alliés, jusqu'à la tribu instable qui vient seulement de franchir le Rhin et, comme un groupe de colons nouveaux à l'époque moderne, se fixe enfin à demeure dans les terrains vagues.

La Province romaine avait de grandes villes florissantes et luxueuses comme Marseille, Narbonne et Vienne. Le fond de sa population ligure, grecque et latine, autant que sa brillante culture et son commerce actif, en faisait comme un prolongement de l'Italie. Dans la Gaule aquitanique, la population était en partie liguro-ibérique, mais il y avait aussi un élément gaulois représenté par les Tectosages, les Boiates et autres tribus d'origine celtique.

La région dénommée proprement la Celtique, comprise entre le haut Rhin et les Alpes, les Cévennes et l'Océan, le cours de la Seine et de la Marne, était le vrai cœur de la Gaule. Les peuples qui y dominaient s'y étaient acclimatés, depuis de longs siècles. Durant l'espace de cinq cents ans, ils avaient eu le temps de s'attacher au sol nourricier, de s'y enraciner pour toujours, de

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 16.

développer leurs institutions, leurs industries, leur art, au contact des Grecs par la vallée du Danube, puis, des Romains par la vallée du Rhône. Parvenus à un haut degré de culture matérielle, ils s'imposaient à toute la Gaule jusqu'à sa frontière du Rhin et à l'Océan du nord.

La Gaule Belgique, entre le Rhin, l'Océan, la Marne et la basse Seine, était, elle aussi, peuplée de plusieurs couches de tribus émigrées de Germanie à diverses époques. Un premier ban avait amené des peuples qui, au temps de César, étaient déjà, depuis longtemps, façonnés à la culture gauloise, comme les Rèmes, les Suessions, les Bellovaques. Ils parlaient la langue gauloise ; leur nouvel habitat les avait si bien transformés et ils se distinguent si peu, par leur état social, des peuples de la Celtique, que les Rèmes, d'origine belge, sont dans la clientèle des Carnutes, l'un des plus vieux peuples de la Celtique. Il y a des Vellaves, à la fois en Belgique et dans le Velay, des Centrons chez les Nerviens et dans les Alpes. Les plus puissants des Belges s'étaient fait des partisans dans la Celtique au point d'afficher la prétention de disputer aux Arvernes et aux Eduens la prédominance sur la Gaule entière ; au contraire, les derniers envahisseurs qui avaient pris possession des forêts et des marécages des Flandres, de la Campine et de la Hollande choquaient encore César par une rudesse de mœurs voisine de la barbarie d'outre-Rhin, quoiqu'ils eussent déjà, eux aussi, — remarquons-le, — des monnaies dont les légendes sont gauloises.

Le climat de la Belgique est de deux degrés plus froid que celui de Paris ; il est aussi plus exposé au vent de mer, plus variable et pluvieux. Celui de la Hollande est encore plus humide et beaucoup plus brumeux. L'amplitude des forêts, des lagunes, des terres tourbeuses, des côtes maritimes, l'absence de vignobles, la différence des cultures, tout cela engendre des particularités et des contrastes dans les modes, les usages des habitants, leur tempérament, leur tournure d'esprit, et cela en dehors de toute question d'origine ethnique. Cette influence de l'habitat a une bien autre portée sur la formation du particularisme local que la tradition venant de migrations dont tout souvenir réel a disparu depuis des siècles. Est-ce qu'un Pro-

vençal ou un Gascon transporté à Anvers pourrait y vivre comme à Nice ou à Bordeaux? Il serait bien vite obligé de se plier aux mœurs des Anversois; et réciproquement, un Flamand domicilié à Montpellier devient Méridional d'autant plus vite qu'il a moins l'idée de retourner dans son pays d'origine.

Les Gaulois de la Belgique sont donc plus rudes que ceux de la Celtique. Après avoir signalé le tempérament ardent et guerrier de tous les Gaulois, Strabon, comme César, observe qu'ils sont plus belliqueux à mesure qu'ils habitent plus loin vers le nord. Parmi les quinze peuples belges répandus le long de l'Océan et dans tout le pays compris entre le Rhin et la Loire[1], les Bellovaques et les Suessions sont les plus braves.

Les Gaulois de la Belgique comme ceux de la Celtique ont des villes, des forteresses, des bourgs, des villages, de grands centres de marchés ruraux; leur pays est sillonné de routes qui continuent celles de la Celtique et où les distances sont comptées en fonctions de la lieue gauloise; et cette unité a constitué un comput si invétéré dans les usages, que les Romains l'ont respecté et qu'il a persisté jusqu'à nos jours. Ces routes qui s'entrecroisaient sur toute la surface de la Gaule, en mettant toutes les cités en constants rapports d'affaires les unes avec les autres, étaient comme le lien qui consolidait le faisceau de la race et de la nationalité gauloise.

Au point de vue du régime politique, les peuples gaulois ont parfois des rois: tels, les Suessions, les Atrébates, les Éburons, les Carnutes, les Arvernes; l'institution royale était admise aussi bien dans la Gaule Belgique que dans la Gaule Celtique. Toutefois, le plus souvent, chez tous, c'est le régime républicain aristocratique, avec des magistrats annuels et un sénat. Les chefs des familles aristocratiques ont les hommes libres dans leur clientèle; leur richesse leur permet de lever et d'entretenir des armées souvent considérables. L'Helvète Orgétorix a jusqu'à dix mille soldats enrégimentés, sans compter ses clients et ses esclaves.

Les peuples Gaulois ont des lois écrites; ils pratiquent le

1. Strabon, IV, 4, 2 et 3.

recensement de la population et de leurs soldats ; ils ont des impôts publics, des douanes, et parmi ces impôts il en est qui sont affermés à des particuliers. Tous les hommes libres doivent le service militaire ; seul, le corps sacerdotal des Druides en est exempt. Les Druides rendent la justice, président aux cérémonies religieuses. Tout cet ensemble n'est-il pas bien loin des tribus et des clans de la Germanie patriarcale, flottante, inorganique ?

Les Gaulois ont des villages (*vici*) disséminés paisiblement dans la campagne ; ils ont de grandes fermes isolées ou exploitations rurales appelées *ædificia ;* il en existait en Belgique, même dans le pays rhénan ; l'élève du bétail y était très développé ; il y avait beaucoup de porcs et de moutons ; les jambons des Ménapiens étaient aussi réputés que ceux des Séquanes. Ce sont ces fermes agricoles qui vont fournir aux armées de Jules César des céréales et du fourrage.

Les Anciens sont unanimes à reconnaître dans les Gaulois des agriculteurs actifs, intelligents et industrieux, et dans le Germain le maraudeur paresseux et pillard.

Nous sommes renseignés aussi sur les maisons des paysans gaulois. Vitruve en décrit des types variés. Dans certaines régions, elles sont en pierre ; dans d'autres, notamment dans les cantons marécageux de la Belgique où la pierre fait défaut, elles sont en pisé, c'est-à-dire en clayonnages d'osier et en terre pétrie avec de la paille hachée, le tout appuyé sur des poutres solides. Les Gaulois ne connurent la brique et la tuile qu'à l'époque romaine. Des bas-reliefs représentent ces maisons rustiques de la Gaule, couvertes d'un toit de chaume ou de roseaux, souvent de forme conique : ce type de maison est aussi celui que les bas-reliefs de la colonne Trajane attribuent aux Daces.

Les paysans gallo-belges prennent leurs repas assis sur la paille ; ils se nourrissent surtout de laitage, de légumes, de la viande de divers animaux, surtout de porc frais ou salé[1]. Mais les riches ont souvent un grand luxe de table et un cérémonial de bonne société : « Dans leurs repas, la place d'honneur

1. Strabon, IV, 4, 3.

est au milieu; celui qui doit l'occuper est le premier par la valeur, par la naissance ou par la richesse; les autres se placent plus ou moins loin de lui, suivant leur rang; derrière chacun d'eux, se tient debout, l'écuyer qui porte ses armes; leurs gardes sont assis en face de chaque maître, et des esclaves servent à la ronde[1]. »

Le costume des Gaulois de l'Est nous est connu par de nombreux bas-reliefs de stèles funéraires de l'époque romaine; il est décrit aussi par Strabon, et nous pouvons constater par là qu'il ne diffère guère de celui du paysan lorrain, belge ou champenois contemporain : « Les Gaulois sont habillés de *saies* (*sagum*), ils laissent croître leurs cheveux et portent des pantalons (*anaxyrides*) ou *braies* larges et flottantes, et au lieu de tuniques, des blouses à manches qui leur descendent jusqu'au bas des reins. La laine dont ils se servent pour tisser ces épais sayons appelés *lænæ* est rude, mais très longue de poils[2]. » Le tissage de la laine et le commerce des étoffes est déjà très développé chez les peuples d'entre la Somme et la basse Meuse.

Le Gaulois recherche la parure corporelle, les bijoux, les colliers d'or et d'argent (*torques*), les anneaux autour des bras et des poignets, les étoffes teintes de couleurs éclatantes et brochées d'or[3]. Le Gaulois apprécie et aime les beaux et bons chevaux; il est élégant cavalier, à l'encontre du Germain qui n'a que de petits chevaux robustes et agiles, mais dont la laideur provoque les quolibets[4]. Le noble Gaulois veut de pompeuses funérailles où l'on jette dans le bûcher tout ce qui lui a été cher pendant la vie.

Les historiens anciens signalent bien d'autres traits de l'état social des Gaulois : nous avons voulu seulement indiquer ici quelques-uns de ceux qui montrent jusqu'à quel point la Gaule jusqu'au Rhin faisait contraste avec la Germanie quand César parut.

Plus les peuples de la Gaule sont rapprochés de la vallée du

1. Posidonius, dans Athénée, *Deipnosoph.*, IV, 36, cité dans Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. I, p. 34.
2. Strabon, IV, 4, 3.
3. Strabon, IV, 4, 5.
4. Strabon, IV, 4, 2.

Rhône et de la Province romaine, plus leur civilisation est avancée. C'est ce qu'exprime César lorsqu'il dit que les Belges, les plus braves (*fortissimi*) des Gaulois, étaient cependant les plus rudes « parce qu'ils restaient complètement en dehors de la culture et de la civilisation de la Province romaine et que les marchands ne passant que rarement dans leur pays, n'y portaient point les denrées qui amollissent les courages ». C'était encore l'isolement germanique, au moins pour ceux des peuples belges qui étaient cachés derrière le rideau de l'Ardenne. Toutefois, leur assimilation à la culture gauloise, bien que retardée par l'âpre nature de leur habitat, se montrera complète sous la domination romaine : on s'en aperçoit dès le temps de la révolte du Batave Civilis.

IV

LA PATRIE GAULOISE. — LE CONSEIL GÉNÉRAL DES PEUPLES DE LA GAULE

La Gaule, si bien délimitée par la Providence, suivant la remarque de Strabon, située à l'extrémité la plus occidentale que pussent atteindre les migrations des peuples, était pour ainsi dire destinée à les absorber. Du Rhin à l'Océan et aux Pyrénées elle fut le réceptacle de races diverses qu'elle a tour à tour accueillies dans son sein, leur donnant pour habitat définitif, à côté de ses populations autochtones, ses vallées et ses plaines, la lisière ou le sol défriché de ses bois. A mesure que la population sédentaire de toutes les parties de la Gaule s'accroît ainsi de nouveaux afflux de Germanie, les clairières s'élargissent, les bourgs se construisent dans les vallées, auprès des sources, au confluent des rivières; les pâturages et les champs propres à l'ensemencement des céréales se développent au détriment de la végétation folle. Chaque peuple nouveau-venu trouve dans notre sol, admirablement approprié par la nature aux cultures les plus diverses, dans notre climat, dans nos bois, nos coteaux, nos prairies, nos montagnes, tout ce que pouvaient souhaiter ses instincts ataviques ou ses aptitudes originales.

Ainsi, les innombrables tribus qui franchirent le Rhin dès le début de l'histoire, celles plus rares, qui vinrent par les cols des

Alpes ou des Pyrénées ou d'autres que l'Océan débarqua sur nos plages, se sont pliées avec bonheur aux exigences de leur nouvel et délectable habitat. Une fois apaisée la lutte pour la place la meilleure, elles se sont librement associées ; elles ont contracté les mêmes mœurs, ont parlé la même langue, se sont adaptées, en un mot, à cette communauté de vie, d'idéal, d'intérêts et d'espérances qui forme l'âme collective d'un peuple et engendre la solidarité nationale.

Par son génie aimable, la Gaule a fusionné toutes ces races, sans contrainte : elle se les est si bien assimilées qu'elle a eu l'heureuse fortune de tendre à l'unité sociale et politique plus rapidement que toute autre nation. C'est la race gauloise.

On l'a vu plus haut et nous le constaterons encore à chaque pas dans la suite : la Gaule et la Germanie ont été peuplées l'une et l'autre, par des groupes ethniques dont les variétés sont impossibles à démêler. Mais ce qui, au point de vue social, distingue très nettement les occupants de ces deux vastes régions de l'Europe, c'est qu'en Gaule, grâce à l'état physique du sol, tous ces groupes si diversifiés par leurs origines, se sont rapidement associés et pénétrés, de manière à ne former qu'une seule nation, tandis que les éléments ethniques de la Germanie, ceux mêmes qui parlaient les dialectes germaniques, ne se sont jamais fusionnés, ni rapprochés ; même en face du danger extérieur, ils n'ont jamais serré leurs rangs ; à aucun moment de l'histoire ancienne, les peuples germains n'ont eu la conception d'une nationalité géographique ; leur habitat forestier ne le comportait pas. L'isolement et l'instabilité qui leur étaient imposés furent toujours l'obstacle à toute idée d'association fédérative et de solidarité comme de progrès social.

Au contraire, en Gaule, les rubans forestiers, fluviaux ou montagneux qui bordent les territoires des cités et forment leurs confins, ne sont, nulle part, si immenses qu'on ne puisse les pénétrer et les parcourir. Des routes les traversent ; constantes sont les relations commerciales et sociales entre les divers peuples gaulois. Ils se fréquentent, ils se connaissent, ils s'apprécient. La conscience de leur unité, morale, géographique et ethnique, de leur permanente solidarité et de leur indépendance collec-

tive s'éclaircit tous les jours davantage. Ce sentiment se purifie au contact de l'étranger, c'est-à-dire des nations qui entourent la Gaule, Germains et Romains, parce que ceux-ci jouissent d'un état social tout différent, inférieur ou plus élevé : des deux côtés, les habitants de la Gaule sont traités en ennemis[1]. Ils reconnaissent la supériorité romaine ; ils méprisent et redoutent à la fois la barbarie germaine.

C'est l'ensemble de toutes ces populations, façonnées ou transformées par le même habitat sédentaire, qui constitue le type ethnique gaulois. Dans l'histoire, à travers les ambitions personnelles des chefs et les rivalités des cités, on sent partout planer l'âme gauloise, si différente de l'incurable particularisme des peuplades de la Germanie. La patrie gauloise est sous l'égide de dieux nationaux dont le principal est Teutatès, nom qui paraît signifier « le dieu public » ou « le dieu national », et qui effectivement était adoré aussi bien dans la Belgique que dans la Celtique[2]. Les déesses si populaires appelées les *Matræ* ou « déesses mères », ont des sanctuaires aussi bien à Nîmes et sur le plateau de l'Auvergne que sur la rive gauche du Rhin et en Hollande.

Cette unité gauloise comparable au panhellénisme, ce patriotisme d'instinct, d'habitat, de religion et de traditions était entretenu et souvent surexcité par les dangers et les malheurs que tous ces peuples de la Gaule coururent et supportèrent en commun, comme les ravages des Cimbres et des Teutons ou la menace de l'invasion d'Arioviste ; il s'affirme chaque fois qu'il s'agit de protéger le Rhin contre les invasions germaniques.

Il était soutenu aussi, chez un grand nombre, par le regret de la grandeur et de l'unité passées. Les Gaulois se rattachent, comme à un héritage de gloire commune, aux antiques souvenirs guerriers de leur race qu'ils proclament unique dans son origine lointaine et issue du même dieu, roi des entrailles de la terre nourricière.

Les traditions épiques relatives à l'empire du Biturige Ambigat, chantées par leurs bardes ; le passage du Rhin[3] ; les sou-

1. Voyez notamment Polybe, II, 35.
2. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, pp. 118, 436, 443.
3. Ammien Marcellin, *Tractibus transrhenanis*, XV, 9, 4, d'après Timagène.

venirs encore récents de l'hégémonie des rois Arvernes tels que Luern et Bituit ; la tentative de Celtil ; cette impulsion expansive et colonisatrice de la race celtique, que les Romains avaient tant redoutée, enfin refoulée en 121, et que l'invasion des Cimbres et Teutons avait achevé de ruiner : tout cela n'était pas si loin, et conservait tout son prestige dans l'amertume rétrospective des vieux Gaulois qui en avaient été les témoins. Ce feu sacré des traditions nationales, les Druides l'entretenaient avec amour dans leur enseignement, comme les bardes dans leurs chants guerriers ; ils l'attisèrent avec une ardeur inspirée et farouche au temps de Jules César.

C'est sur ces survivances que se fondèrent les revendications des Arvernes et l'ambition de Vercingétorix. Des voisins, jaloux de la prépotence des Arvernes, les voyant abattus, se flattèrent de l'espoir de les évincer et de leur substituer leur propre hégémonie sur la Gaule. Malheureusement, ces peuples riches et puissants ne se bornèrent pas à s'appuyer, pour faire prévaloir leurs desseins ambitieux, sur leurs alliés gaulois et sur leur clientèle ; aveuglés par leurs passions politiques, ils commirent la faute déshonorante de solliciter le concours de l'étranger, en appelant les Germains ou les Romains. Ils eurent la pleine conscience de leur crime de lèse-patrie, puisque tous l'ont regretté amèrement et qu'ils ont cherché des excuses ; ils ont fait, trop tard, une tentative générale avec Vercingétorix pour le réparer.

Ce crime, d'autres peuples que les Gaulois l'ont commis dans l'antiquité. Des peuples grecs n'ont-ils pas appuyé sur l'intervention des Perses, des prétentions analogues ? et plus tard, d'autres Grecs n'ont-ils pas appelé Philippe le Macédonien ou les Romains eux-mêmes ? Que dis-je, dans les temps modernes, l'histoire n'enregistre-t-elle pas de pareilles aberrations ? Mais pas plus qu'à présent, ces erreurs politiques ou ces crimes de trahison — quelque nom qu'on leur donne, suivant les cas, — ne sauraient être des arguments à invoquer pour affirmer, comme l'ont fait des historiens de nos jours, que la patrie ou le sentiment national n'existait point chez les peuples de la Gaule. Le terme de *patrie* peut être compris de

diverses manières, suivant les temps et les pays. Sans doute, la Gaule n'était point un État unifié comme la monarchie de Louis XIV ou la France de nos jours, mais les peuples gaulois étaient tout aussi unis et solidaires entre eux que les peuples de la Grèce au temps de l'hégémonie d'Athènes.

Aujourd'hui, dans l'intérieur de chaque nation, des partis politiques se forment, qui ont des chefs, des programmes, des revendications opposées, et qui luttent entre eux avec violence et âpreté. A d'autres époques, ce furent des luttes de classes, comme à Rome au temps des Gracques, comme le mouvement communal au moyen âge ou les revendications du Tiers-État lors de la Révolution française. Ces divisions ont été, parfois, si acharnées qu'elles ont aveuglé, oblitéré le sentiment national.

D'autres fois, ce furent des querelles religieuses qui sont venues se mêler aux conflits politiques et l'on vit des groupes confessionnels, molestés par d'autres, faire appel à l'étranger pour reprendre la domination et opprimer leurs adversaires à leur tour.

Chez les Grecs et chez les Gaulois, ce fut la lutte entre les cités (peuples) les plus riches et les plus puissantes pour la prépondérance et le protectorat général. Telle fut, chez eux, la forme qu'avaient prise les dissensions politiques ; mais dans les moments mêmes où elles furent assez ardentes pour pervertir le sentiment de la solidarité nationale, il n'y a point lieu d'en tirer argument contre l'existence de celle-ci.

Bien qu'ils fussent indépendants les uns des autres, au moins pour la plupart, et qu'ils eussent des régimes politiques, des lois et des coutumes aussi particulières que celles qui différencient les villes grecques ou les cantons suisses, les peuples de toutes les régions de la Gaule ne furent jamais indifférents aux frontières géographiques qui les englobaient et à l'état social, né du sol, qui créait entre eux une affinité indéfectible.

Ils sont et se disent « frères et consanguins » ; tous ont l'âme gauloise, comme tous les Grecs avaient l'âme hellène. On le voit bien lorsque les bataillons de guerriers recrutés sur tous

1. *Propinqui, consanguineique*, ou encore *fratres, affines*. César, *passim*.

les points du territoire de la Gaule, combattent dans les armées étrangères et versent leur sang pour les empires asiatiques, pour les rois grecs, pour les Romains, pour Carthage. Avec quel orgueil de race ils se réclament du nom de Gaulois! Quand ils envahissent la Grèce pour leur compte, en 279, ils se proclament Gaulois, d'où qu'ils viennent, et ils déclarent avec jactance que les Gaulois ne craignent rien, sinon la chute du ciel sur leur front. Que dis-je? tout le monde les reconnaît au premier coup d'œil : il y a dans l'art grec un type de Gaulois [1].

En un mot, quel que fut leur degré de développement social, qu'ils fussent libres ou clients et tributaires de leurs voisins, tous les peuples, depuis l'Océan jusqu'au Rhin, avaient la fierté du nom gaulois; ils parlent la même langue, à Nîmes comme à Besançon, à Arras, comme à Rennes ou à Bordeaux.

Sans obstacle légal et sans aucun préjugé, des mariages se contractent couramment entre les citoyens des divers peuples de la Gaule; il y a entre eux des liens d'hospitalité, d'amitié et de parenté, des associations d'intérêts commerciaux, un chassé-croisé de relations, une constante fréquentation pareille à celle d'aujourd'hui entre les villes de France.

S'il n'existait point entre eux, à proprement parler, de fédération politique, tout l'ensemble moral qui constitue la patrie, était assez développé, même chez les peuples les plus rapprochés encore du particularisme germanique, pour qu'en face d'un danger commun ils eussent le sentiment qu'ils se devaient assistance. César ne l'ignore point; aussi fera-t-il tout pour empêcher que les vieux souvenirs de l'unité politique et ce lien moral et religieux, soutenu par le collège des Druides, n'entraînent une prise d'armes générale et simultanée contre lui. Tous, qu'ils soient d'origine ibérique, ligure, celtique, germanique, sont des Gaulois aux yeux des Romains conquérants.

Après l'écrasement des Cimbres et des Teutons, les Arvernes affaiblis, ruinés, sollicitèrent l'alliance et l'amitié des Romains, leurs voisins sur le Rhône, d'autant plus populaires parmi les

1. Bienkowski, *Die Darstellungen der Gallier in der Hellenistischen Kunst.* Vienne, 1908, in-4°.

Gaulois qu'ils venaient de délivrer leur pays des hordes germaniques. Les Arvernes espéraient, avec l'appui des Romains, restaurer leur ancienne prépondérance. Mais ceux-ci, se souvenant du danger que Bituit avait fait courir à la Province, ne tenaient point à favoriser ces hautes visées. S'ils accueillirent les Arvernes, leur prudente politique consista surtout à réfréner leur ambition. Celtil paya de sa vie le projet qu'il avait formé de restaurer la royauté arverne. Vercingétorix devait reprendre un peu plus tard l'ambitieux projet de son père.

Les Romains, habiles à attiser les discordes, aidèrent les Eduens à se substituer aux Arvernes, dans l'hégémonie de la Gaule : les Eduens leur paraissaient plus sûrs et ils n'avaient pas dans leur passé la tradition d'un empire dominateur. Au moment de l'arrivée de César, ils exerçaient le principat. Mais s'ils avaient réussi à évincer les Arvernes, leur hégémonie était chancelante, contestée, battue en brèche par d'autres peuples non moins ambitieux, notamment les Séquanes, et ceux-ci firent, sans scrupule, appel à Arioviste et à ses Germains : on sait le reste. L'intervention de César rendit la prééminence aux Éduens.

Les Rèmes, les Suessions, les Bellovaques aspirent, eux aussi, sinon au principat de la Gaule, du moins à une situation qui augmente leur clientèle et leur puissance. C'est dans ce but que les Bellovaques complotent avec les Éduens. Et ainsi, on s'aperçoit, au milieu de ces rivalités intestines, qu'il n'y a nulle différence politique entre les peuples de la Belgique et ceux de la Celtique. Les uns et les autres sont Gaulois au même titre : ils constituent la race gauloise.

Les Belges prennent part directement aux affaires de toute la Gaule[1]. Comme dans la Celtique, les plus avancés d'entre eux en civilisation sont pour l'alliance romaine qui, deux fois déjà, au temps des Cimbres et d'Arioviste, avait préservé la Gaule de la dévastation. Les autres sont pour la résistance à César. Chaque peuple, jaloux de son indépendance, entend demeurer libre de participer ou non, le cas échéant, à une action

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 442.

commune et d'interpréter à sa guise ce qu'il regarde comme étant l'intérêt général de la patrie gauloise.

Les peuples de la Grèce n'agirent-ils pas de même, le jour où les Perses envahirent l'Attique, pour échouer à Marathon et à Salamine? Chaque cité grecque autonome renfermait dans son sein des partis qui, se disputant l'influence et le pouvoir, s'excluaient l'un l'autre, parfois avec une extrême violence. Il n'est guère d'Etat grec qui n'ait connu ces luttes entre les factions démocratique et aristocratique, entre la tyrannie populaire et l'oligarchie. Ainsi en était-il également chez les Gaulois.

En Grèce, les tyrans et les aristocrates étaient partisans des Perses, tandis que le parti démocratique se montra toujours ardent à la lutte contre les Asiatiques. Chez les Gaulois, les grands et le Sénat sont pour l'alliance avec Rome; la plèbe et le chef qu'elle se choisit sont hostiles à César, veulent la liberté, l'indépendance, la résistance aux Romains. L'histoire intérieure de Carthage présente un spectacle analogue.

Ainsi, les factions rivales dans le sein de chaque cité gauloise, les dissensions entre les cités, leurs jalousies, leurs querelles, leurs divergences de vues, leurs trahisons ne sont pas plus extraordinaires et ne doivent pas être envisagées autrement que celles des peuples de la Grèce, ou même, que les luttes politiques et religieuses chez les nations modernes.

L'institution qui maintenait le sentiment national chez les Gaulois et sur laquelle ce sentiment s'appuyait, était l'assemblée générale annuelle que César appelle le *Concilium totius Galliæ*[1]. Le rôle de ce conseil est mal connu, mal défini; dans la période où nous le voyons fonctionner, ses décisions sont parfois dédaignées et n'ont plus de sanction. C'est une institution qui languit. Mais elle était des plus anciennes et avait eu jadis une portée politique fondamentale. Ses réunions avaient lieu primitivement sur le territoire des Carnutes, en pleine forêt, sur la convocation et sous la présidence des Druides. Le lieu de l'assemblée, un vieux sanctuaire national sans doute, était censé l'ombilic de la Gaule, le milieu de son territoire:

1. Voir surtout pour la critique des sources relatives à ce *Concilium* de toute la Gaule, l'étude approfondie de M. C. Jullian, *Revue celtique*, t. XXIII, octobre 1902.

quae regio totius Galliæ media habetur, dit César[1], de même que Delphes passait pour l'*omphalos* de la Grèce.

A l'époque de César, bien que les réunions du Conseil général de la Gaule ne soient plus très régulières, elles n'en existent pas moins et le Conseil est convoqué dans les circonstances graves qui intéressent le pays tout entier. Le seul fait de son existence suffirait à attester le lien de solidarité qui groupait en faisceau tous les peuples gaulois. Ici encore, nous trouvons une analogie dans les assemblées amphictyoniques des Grecs qui, elles aussi, avaient un caractère à la fois religieux et politique et dont les décisions n'étaient pas respectées par tous et ne comportaient pas de sanction bien efficace.

César attache une grande importance à ce Conseil général de la Gaule ; sa constante préoccupation est de s'y créer des partisans et de le confisquer à son profit, comme Philippe de Macédoine se crée des partisans dans les conseils amphictyoniques des Grecs. César comme Philippe, affectera de n'être que l'exécuteur des décisions du Conseil général des Gaulois.

Le seul fait qu'après sa victoire sur les Helvètes, « des envoyés de presque toute la Gaule, chefs des cités, se rendent auprès de César pour le féliciter et lui demandent qu'une assemblée de toute la Gaule soit convoquée », ce seul fait, disons-nous, atteste que les peuples gaulois se sentaient des intérêts communs et qu'ils comprenaient l'union et la solidarité nationales. Que cette convocation fut ou non périodique, régulière, légale, obligatoire, qu'importe ! Qu'importe aussi le degré de cohésion qu'elle suppose ! Ce *concilium totius Galliæ* existe ; voilà le point essentiel. Ce sont les chefs des cités gauloises qui veulent cette convocation ; ce n'est pas César qui la leur impose comme un usage romain ; d'ailleurs, César n'a imposé aucun usage romain aux Gaulois.

Dans toutes les circonstances graves où l'intérêt général de la Gaule est en jeu, le Conseil général est convoqué, soit par les ennemis des Romains et pour leur opposer une résistance concertée par tous, soit par César, lorsqu'il se croit sûr d'avance

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 13, 10.

du résultat des délibérations ou lorsqu'il veut juger, par les abstentions, du nombre et de l'importance de ses ennemis.

Quand César projette de passer le Rhin, comme il a besoin du concours de la cavalerie gauloise et qu'il sait que poursuivre les Suèves le rendra populaire auprès des Gaulois, il convoque le *concilium totius Galliæ*. Il le convoque aussi lorsqu'il prend ses quartiers d'hiver à Amiens, pour s'assurer de la fidélité des Belges, après son expédition de Bretagne. De la part des peuples gaulois, ne point prendre part à ces assises générales, s'abstenir de s'y rendre ou de s'y faire représenter, est un acte d'hostilité, presque une déclaration de guerre. C'est ainsi que fut interprétée l'abstention des Sénons, des Carnutes et des Trévires, lorsqu'en 53 César convoqua l'assemblée générale des Gaulois [1]. A ce *concilium* sont appelés non seulement les représentants des peuples de la Celtique, mais aussi ceux de la Belgique. En vain objectera-t-on que cette assemblée servile fut à la dévotion de César et de ses alliés gaulois. La malheureuse Pologne, dans les temps modernes, ne nous a-t-elle pas donné un spectacle plus lamentable encore! En convoquant le *concilium* gaulois, César ne fit que respecter la tradition nationale. D'Amiens, l'assemblée des délégués gaulois fut transférée à Lutèce et César vint, lui-même, prononcer la clôture des délibérations. Un peu plus tard, il convoqua une nouvelle réunion à Reims.

Dans ces assises nationales, les avis furent partagés sur la conduite à tenir vis-à-vis des Romains. Qu'on se figure ces discussions passionnées, ces invectives violentes, ce tumulte, peut-être ces coups échangés! Qu'on se représente la pression morale exercée par Jules César, ses représentants, ses agents avoués ou dissimulés! Les uns veulent l'indépendance gauloise par la résistance aux Romains; les autres croient que le salut de la Gaule menacée par les invasions germaniques est dans le protectorat romain. Les peuples de la Gaule les plus riches, les plus avancés en civilisation, et que des relations commerciales rattachaient depuis longtemps à la Province romaine, se montrent générale-

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 3.

ment les alliés de César. Ils avaient dans leur pays, outre leurs villes, leurs bourgs et leurs *oppida*, d'immenses forêts et des champs incultes où se réfugiaient des nomades, des vagabonds et des brigands de Germanie; de là, insécurité des villages, parfois des villes, pillage des récoltes, attaque des convois sur les chemins, etc. La milice de ces peuples est insuffisante pour faire la chasse à ces pillards. Ils ont besoin de César et des légions.

Chez les peuples moins avancés en civilisation et pauvres, de semblables considérations ont moins de portée; ils ne croient pas au péril germain, mais au péril romain. Ils l'emportent dans certaines délibérations du Conseil général. C'est dans une réunion de ce Conseil que la révolte générale contre César fut décrétée.

L'insurrection du Trévire Indutiomar et des Eburons Ambiorix et Cativolc s'appuie sur une délibération secrète de délégués de toute la Gaule. C'est également une assemblée générale, tenue à Bibracte, qui confirme le choix de Vercingétorix comme généralissime des Gaulois, et ici encore, les Gaulois de la Celtique ne sont pas seuls appelés à délibérer, ce sont aussi ceux de la Belgique et de l'Aquitaine. Rappelons en deux mots des faits bien connus, d'après les *Commentaires*.

En l'an 52 avant J.-C., après la paix qui suivit la campagne contre Ambiorix, César étant reparti en Italie, « les personnages les plus considérables de la Gaule convoquent des conciliabules dans des lieux solitaires, au fond des bois... Ils déplorent le sort de la Gaule,... ils méditent de rendre à la Gaule la liberté et l'indépendance... Ils préfèrent la mort, disent-ils, sur le champ de bataille, plutôt que de ne point reconquérir la vieille gloire militaire et la liberté qu'ils ont reçue de leurs ancêtres ».

Les Carnutes, les premiers, offrent d'affronter tous les périls pour le salut commun. Ils commencent par massacrer les Romains qui s'étaient établis à Genabum, et le mouvement s'étend à toute la Gaule. Le chef arverne Vercingétorix, fils de Celtil qui avait eu le principat de la Gaule entière, prend part à l'insurrection, « pour la liberté commune ». C'est aux vieux souve-

nirs de gloire de la patrie gauloise qu'il fait appel. César le reconnaît : « Il y eut alors chez les Gaulois, dit-il, une telle ardeur unanime pour reconquérir la liberté et pour ressaisir l'ancienne gloire militaire de leur race, que même les anciens amis de Rome oublièrent les bienfaits qu'ils avaient reçus d'elle, et que tous, de toutes les forces de leur âme et de toutes leurs ressources matérielles, ne songèrent plus qu'à combattre. »

En signe d'Union sacrée tous les peuples gaulois réunissent leurs étendards (*conlatis militaribus signis*). Ils se rangent sous le commandement de Vercingétorix ; on lui décerne le titre de *roi*. Ce sont, entre autres et pour ne citer que ceux du nord et de l'est, les Suessions, les Ambiens, les Bellovaques, les Médiomatrices, les Nerviens, les Morins, les Atrébates, les Rauraques, les Boiens ; les peuples du Rhin comme ceux de l'Armorique envoient leurs contingents. Était-ce donc là une association factice et sans âme comme le ramassis des hordes germaines se ruant sur la Gaule ? Malheureusement, l'amour de la Patrie et de son indépendance, quelque ardent qu'il existât au fond du cœur des Gaulois, fut moins fort, chez quelques-uns, que les passions et les haines des partis [1]. Comme toujours en pareils cas, les dissidents et les lâches n'osent l'avouer et cherchent des prétextes pour expliquer leur honteuse attitude. Les Trévires qui, cette fois, ne répondent pas à l'appel de Vercingétorix, prétendent que « ce n'est point, disent-ils, par sympathie pour les Romains ni par crainte, mais seulement parce qu'ils sont trop loin et qu'ils sont menacés par les Germains [2] ».

Ce n'est point l'absence du sentiment national, c'est le particularisme jaloux de certaines cités gauloises, qui a été funeste à l'indépendance de la Gaule. Le régime de la cité (*civitas*), développé chez les Gaulois comme chez les Grecs, jusqu'à l'autonomie, avait les plus graves inconvénients lorsqu'il s'agissait de délibérer pour une prise d'armes générale. Avec un pareil état politique, qui oserait affirmer qu'il n'en serait pas encore de même aujourd'hui ? La défection des Trévires, des Lingons et

1. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. I, p. 57.
2. César, *Bell. Gall.*, VII, 63.

des Aquitains, les hésitations ou la mise en marche trop tardive des Eduens et des Bellovaques, inspirées par des jalousies privées analogues à celles des Argiens et des Lacédémoniens vis-à-vis d'Athènes, ne sont que des incidents déplorables qui n'empêchent pas de reconnaître autour de Vercingétorix acclamé, un sursaut du patriotisme national des Gaulois. « César, dit Fustel de Coulanges, remarqua alors, avec quelque surprise, le merveilleux accord des volontés pour ressaisir l'indépendance. » Vercingétorix, dictateur suprême, représente à nos yeux la nationalité gauloise restaurée dans son unité politique. La Gaule redevint, pour un jour, « une grande monarchie pour lutter contre l'étranger ».

La Patrie gauloise est proclamée une et indivisible dans ces paroles que César, lui-même, met dans la bouche de Vercingétorix parlant à ses soldats : « La Gaule unie, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers [1]. » Paroles mémorables et saintes, gravées sur le socle de la statue qu'à la veille de la guerre de 1870, l'infortuné Napoléon III fit élever à Vercingétorix sur le plateau d'Alésia.

1. ... *unum concilium totius Galliæ effecturum, cujus consensu ne orbis quidem terrarum possit obsistere* (*Bell. Gall.*, VII, 29).

CHAPITRE IV

LES PEUPLES DES DEUX RIVES DU RHIN A L'ÉPOQUE DE JULES CÉSAR

I

CÉSAR ET LES HELVÈTES

Outre les deux grands partis politiques des Arvernes et des Éduens qui se disputaient l'hégémonie de la Gaule, il s'était formé, dans l'ombre, peu avant l'arrivée de Jules César, une troisième faction qui aurait voulu, par une conspiration et un coup de main, bénéficier de la rivalité des deux autres : c'était le parti des Helvètes, les Gaulois les plus rapprochés des Germains, avec les Séquanes et les Médiomatrices.

Les Helvètes dont l'affinité gauloise est indubitable, avaient séjourné longtemps en Germanie, sur les bords du Mein et du Neckar ; une de leurs tribus, celle des Tigurins, avait même pris part à la grande invasion des Cimbres. Un demi-siècle avant l'arrivée de César, ils étaient donc encore un peuple instable et dans la barbarie germanique. Aussi, en 59 avant notre ère, ne se trouvaient-ils point en situation d'aspirer à la suprématie sur les autres peuples gaulois. Seule, l'ambition inconsidérée d'un chef pouvait leur inspirer une prétention aussi exhorbitante.

Orgétorix fut ce chef audacieux. Il était le plus illustre de sa tribu par sa naissance, ses richesses, sa clientèle, les soldats qu'il entretenait et dont le nombre atteignait 10.000. Comme les rois arvernes, il rêva l'empire de toute la Gaule[1]. Il entraîna dans son projet la noblesse et les guerriers de son pays, avec d'autant plus de facilité que non seulement les Helvètes avaient le caractère belliqueux, mais ils méditaient un exode en masse.

Le voisinage des odieux Germains les inquiétait sans cesse : « les Helvètes, dit César, ont presque tous les jours des combats à soutenir contre les Germains, soit pour repousser leurs incursions, soit en portant eux-mêmes la guerre en Germanie[2]. » Cette lutte incessante sur le Rhin leur rendait la vie dure. En outre, la population des Helvètes s'étant considérablement accrue, ils se trouvaient à l'étroit dans leurs vallées montagneuses[3]. Encore pénétrés des mœurs germaines, ils n'avaient point eu le temps de s'attacher à la glèbe qu'ils cultivaient. Bien qu'ils eussent des bourgs, ils ne faisaient que s'acheminer vers la connaissance et la mise en pratique de la propriété foncière individuelle.

La migration était donc restée chez eux, comme chez les Boïens, les Volques Tectosages et d'autres Gaulois, une sorte d'impulsion atavique. Ils voulaient plus d'espace, un pays plus grand, sous un climat moins rigoureux. D'après leurs information, le sud-ouest de la Gaule, avec ses landes immenses, encore inhabitées, leur offrirait ce *home* confortable et paisible.

Orgétorix entreprit d'exploiter au bénéfice de son ambition cette humeur turbulente et voyageuse des Helvètes. Le départ fut décidé. Les préparatifs auxquels on procéda méthodiquement durèrent trois ans. Il fallut rassembler une immense quantité de bêtes de somme et de chariots, récolter des céréales pour s'assurer des vivres pendant la marche, engager des négociations avec les peuples voisins. Orgétorix mit dans la confidence de ses projets, le Séquane Castic et l'Éduen Dumnorix. Ensemble, ils se flattaient de l'espoir « qu'au moyen de cette ligue des trois peuples les plus puissants et les plus braves, ils

1. *Totius Galliæ imperio potiri.* César, *Bell. Gall.*, I, 2.
2. César, *Bell. Gall.*, I, 1 ; I, 4.
3. César, I, 2 ; Dion Cassius, XXXVIII, 31.

soumettraient la Gaule tout entière[1] ». Le projet d'Orgétorix ayant été dévoilé, il échoua et l'astucieux Helvète mourut d'une façon mystérieuse.

Mais les Helvètes, mis en goût d'aventure, ne renoncèrent pas pour cela à leur exode. Une fois suffisamment préparés, ils décidèrent, pour n'avoir point de repentir, de se fermer toute possibilité de retour. Ils incendient leurs douze villes, et leurs bourgs au nombre de 400. Ils brûlent tout le blé qu'ils ne peuvent emporter, et chaque individu reçoit l'ordre de se pourvoir de vivres pour trois mois. Ils étaient 263.000. Ils persuadent à d'autres tribus de leur clientèle de se joindre à eux : ce sont les Rauraques, des environs de Bâle, qui étaient 23.000 ; les Tulinges, au nombre de 36.000 ; les Latobriges, 14.000 ; enfin, les Boïens qui étaient 32.000, établis dans le Norique au delà des sources du Rhin. Les émigrants formaient un total de 368.000 individus dont 92.000 guerriers. Ce dénombrement fut relevé par Jules César, après la défaite des Helvètes, sur des registres qu'on trouva dans leur camp abandonné. Sur ces registres, tenus en chiffres grecs (*tabulæ litteris græcis confectæ*), étaient inscrits nominativement (*nominatim*) « tous ceux qui étaient sortis de leur pays, le nombre des hommes capables de porter les armes, et séparément, les noms des enfants, des vieillards et des femmes[2] ».

Ces détails nous laissent entrevoir le degré de civilisation auquel était alors parvenu le peuple gaulois des Helvètes. Leur expédition est organisée avec beaucoup d'ordre, malgré le nombre considérable des émigrants, l'immense quantité de chariots chargés de vivres et de bagages, les bêtes de somme, les troupeaux. Les ancêtres des Helvètes avaient fréquenté la route du Danube et par là ils étaient restés longtemps en rapport avec les pays grecs ; ils avaient fourni aux armées helléniques des contingents de mercenaires. Le long de la voie danubienne habitaient d'autres peuples gaulois qui avaient le génie du commerce et étaient assez avancés pour battre monnaie et imiter le numéraire grec ; c'est par ces relations que les Hel-

1. César, *Bell. Gall.*, I, 3.
2. César, *Bell. Gall.*, I, 29.

vètes connurent les lettres grecques numérales; ils avaient appris à compter en grec le butin, la solde, la rançon et les contributions de guerre qu'ils avaient extorquées aux Grecs. L'Helvétie, nous l'avons vu, était une des grandes routes commerciales par laquelle les Gaulois communiquaient avec la vallée du Danube et les contrées helléniques.

Bloqués entre leurs montagnes et le Rhin, les émigrants n'avaient devant eux que deux portes, celle du pays des Séquanes, entre le Jura et le Rhône; mais elle passait par des gorges resserrées où un seul chariot de front ne pouvait même défiler que difficilement; on risquait d'être attaqué par les montagnards sans pouvoir se défendre. L'autre route, plus commode, était celle du pays des Allobroges et de la province romaine; elle traversait le Rhône sur un pont, à Genève. On se flatta d'obtenir le passage de gré ou de force des Allobroges, et au sortir de l'hiver, l'immense armée s'ébranla, le cinquième jour avant les calendes d'avril, l'an de Rome 696 (58 av. J.-C.).

César averti, accourut à marches forcées, fit rompre le pont de Genève et ordonna des levées de troupes. Les Helvètes lui députent des ambassadeurs pour demander la permission de traverser la Province romaine, s'engageant à n'y commettre aucun dégât. Mais César qui avait lieu de se défier, refuse le passage. Alors, les émigrants veulent passer quand même, « les uns sur des barques jointes ensemble et sur des radeaux appropriés, les autres à gué, à l'endroit où le Rhône a le moins de profondeur, les uns le jour, les autres la nuit ». Ils se heurtent aux retranchements que César a fait construire sur les bords du fleuve; ils sont forcés de rebrousser chemin.

Dans cette situation, il ne restait aux Helvètes que le passage par la Séquanie. Grâce à Dumnorix, qui avait été l'allié d'Orgétorix, ils obtiennent des Séquanes, libre parcours : ils ne commettront ni violence, ni dégât et iront s'installer au loin, dans le pays des Santons, au nord de Toulouse. Seulement, il leur fallait aussi traverser le territoire des Éduens. Ceux-ci, en même temps que les Allobroges et les Ambarres, implorent le secours de César qui accourt de l'Italie avec de nouvelles légions.

Les Helvètes étaient arrivés sur la rive gauche de la Saône, « dont le cours est si paisible que l'œil ne peut en distinguer la direction[1] ». Ils la traversaient; les trois quarts de leur monde étaient déjà sur la rive droite de la rivière, lorsque César fond sur eux, les taille en pièces, les force à se réfugier dans les forêts voisines. Rapidement, le général romain jette un pont sur la Saône que son armée franchit en un jour. « Les Helvètes, voyant qu'il avait suffi à César d'une journée pour ce passage qu'ils avaient eu beaucoup de peine à effectuer en vingt jours », sont atterrés; ils essayent de négocier. Ils envoient à César, l'un de leurs chefs, Divicon, qui promet que les Helvètes iront s'installer dans le pays qu'il plaira à César de leur assigner.

Les négociations ayant échoué et les intrigues de Dumnorix ayant été dévoilées à César par les Éduens eux-mêmes, il fallut de nouveau combattre. César réapprovisionne ses troupes à Bibracte, en dépit du mauvais vouloir de beaucoup d'Éduens, puis, avec ses lieutenants il fond sans tarder sur l'ennemi. La bataille fut acharnée. A la fin, la lutte était concentrée à l'endroit où les bagages des Helvètes avaient été mis en réserve. « Près des bagages, on combattit encore bien avant dans la nuit, car les Helvètes s'étaient fait un rempart de leurs chariots, et lançaient d'en haut une grêle de traits sur les assaillants, tandis que d'autres, entre ces chariots et les roues, nous blessaient de leurs javelots et de leurs flèches. »

Enfin, les Romains s'emparent du camp ennemi. Les Helvètes, encore au nombre de 130.000, se retirent vers le nord; marchant jours et nuits ils parviennent, le quatrième jour, sur le territoire des Lingons. César les poursuit. Un certain nombre d'entre les ennemis essaye de s'enfuir du côté de l'est pour regagner le Rhin. Ils sont ramenés par les habitants des pays qu'ils veulent traverser. Vaincus, ils implorent leur pardon.

« César enjoignit aux Helvètes, aux Tulinges, aux Latobriges de retourner dans le pays d'où ils étaient partis. Comme il ne leur restait plus de vivres et qu'ils ne devaient trouver chez eux aucun moyen de subsistance pour apaiser leur faim,

1. César, *Bell. Gall.*, I, 12.

il ordonna aux Allobroges de leur fournir du blé. Il força les Helvètes à reconstruire les villes et les bourgs qu'ils avaient incendiés. Ces choses furent exigées pour éviter que le pays d'où les Helvètes s'étaient éloignés restât désert, et que les Germains d'outre-Rhin, attirés par la fertilité du sol, ne quittassent leur propre pays pour venir s'installer à la place des Helvètes ; il ne voulait point que les Germains devinssent ainsi les voisins de la Province romaine et des Allobroges [1]. »

Les Gaulois délivrés du danger germanique, considérèrent la victoire de César sur les Helvètes, comme un succès pour eux-mêmes. Des délégués de presque toute la Gaule vinrent féliciter et remercier solennellement le vainqueur qui fut proclamé le sauveur de la Gaule entière [2]. Puis, les députés demandèrent à César l'autorisation de convoquer le *concilium totius Galliæ*, ce qui leur fut accordé.

1. César, *Bell. Gall.*, I, 28.
2. César, *Bell. Gall.*, I, 29.

LES BOIENS ET LES TECTOSAGES

A la suite de l'aventure des Helvètes à laquelle ils s'étaient si imprudemment mêlés, les Boiens désemparés, nous dit César, reçurent l'autorisation de s'installer sur une portion du territoire des Éduens qui leur fut bénévolement concédée par ces derniers. « On leur donna des terres et ils partagèrent plus tard les droits et la liberté des Éduens eux-mêmes [1]. » Ces Boiens n'étaient qu'un essaim détaché de la puissante nation celto-gauloise qui occupe une place si considérable parmi les peuples migrateurs, durant les siècles qui précèdent la conquête romaine. Leurs pérégrinations et leurs cantonnements multiples sont très incertains ; les savants ont fait à leur sujet vingt hypothèses. Voici ce qui est le plus probable.

Ils vinrent des steppes de la Sarmatie en remontant la vallée du Danube, comme leurs voisins les Volques, dont les aventures sont pareilles. Au début du IVe siècle, les uns et les autres font partie de l'empire d'Ambigat. Ils sont installés dans les pays du moyen Danube, en Bohême, en Bavière et dans la région comprise entre les Alpes, la forêt Hercynienne, le Mein et le haut Rhin. Par cette frontière ils prirent contact avec les Helvètes, après que ceux-ci eurent franchi le Rhin, pour occuper eux-mêmes

1. César, *Bell. Gall.*, I, 28.

le bassin de l'Aar. Il est naturel de supposer que c'est des sources du Danube et du Rhin qu'une partie des Boiens et des Volques vint en Gaule par le Frikthal qui, nous l'avons vu, conduit à la Trouée de Belfort et fut toujours un chemin d'invasion et de commerce.

Ceux d'entre les Boiens qui passèrent en Gaule n'y séjournèrent point : si l'on en croit la tradition recueillie par Tite-Live, Bellovèse les emmena en Italie, au nombre de 112 tribus ; entraînant avec eux une partie des Lingons, ils franchirent le col du Grand-Saint-Bernard et descendirent dans la vallée du Pô, où ils fondèrent Milan. C'est probablement vers le même temps qu'un autre rameau de Boiens s'en alla en Aquitaine où il se fixa le long du golfe de Gascogne. On se demande enfin si un troisième essaim, se dirigeant vers le nord-ouest, ne finit point par échouer en Normandie, sous le nom de Baiocasses.

Ceux d'Italie, après avoir chassé les Ombriens et les Etrusques, devinrent la terreur des Romains ; ils furent les principaux auxiliaires d'Annibal. Refoulés vers le nord et l'est, dans de longues et sanglantes guerres, ils furent obligés de chercher leur domaine d'expansion dans la région danubienne, d'où ils étaient venus jadis. Leur valeur guerrière et les montagnes de la forêt Hercynienne les protégèrent contre l'invasion des Cimbres et des Teutons, mais certaines de leurs tribus se laissèrent entraîner par l'avalanche des barbares, passèrent avec eux dans le Norique et s'emparèrent de Noreia, ce dont les Romains leur surent mauvais gré.

Dans la basse vallée du Danube, les Boiens se trouvèrent en conflit avec un rameau, celtique comme eux, les Gètes ou Daces, dont l'empire englobait alors la Roumanie actuelle et les rives occidentales de la mer Noire. Le roi des Gètes, Bœrebistas, les écrasa et le pays qu'il les força d'abandonner, devenu vide d'habitants, s'appela longtemps, dit Pline, *deserta Boiorum*. Les Boiens se concentrèrent dès lors en Bohême ; mais ils ne devaient pas tarder à y être molestés et subjugués par la puissante tribu germanique des Marcomans ; ceux d'entre eux qui refusèrent de se plier sous le joug de Marbod, remontèrent le Danube et s'installèrent auprès de leurs frères de race, en

Bavière et vers les sources du Rhin et du Mein, c'est-à-dire à la lisière de la forêt Hercynienne, dans le voisinage des *Vindelici*, des *Rœti* et des Helvètes. *Boiodurum*, dont le nom signifie « forteresse des *Boii* », était un *oppidum* des Boiens, au confluent de l'Inn (*Œnus*) et du Danube. C'est aujourd'hui la ville bavaroise d'Innstadt, près de Passau.

Les Bavarois et les Bohémiens doivent leurs noms à cette puissante nation celtique des Boiens, dont ils sont issus en grande partie. La forme donnée au nom des Boiens par les écrivains grecs, est Βοῖοι ; Ptolémée dit même Βοιοὶ Γαλλοί ; les Latins disent *Boii*. De ce nom paraissent dérivés celui de *Boioarii* ou *Baioarii* qui désigne les Bavarois, et aussi celui de *Boiocasses* ou *Baiocasses*, les habitants du pays de Bayeux. Quant au nom de la Bohême, Βοῖοαιμον, *Boiemum* ou *Boihemum*, on y retrouve aisément les deux éléments, — le second germanique, — qui donnent à ce nom le sens de « demeure ou habitat des *Boii* » (*Boio-heim*)[1].

On voit par ce qui précède pour quels motifs impérieux les Boiens, cantonnés vers les sources du Rhin et du Danube, sollicitèrent des Helvètes la permission de les suivre dans leur migration en Gaule : ils étaient pourchassés par les Germains. Les Helvètes ayant été vaincus et renvoyés dans leur pays, les Éduens obtinrent de César que les Boiens fussent autorisés à s'installer sur une portion inhabitée (*ager publicus*) de leur propre territoire. Ils les confinèrent dans un coin forestier du Bourbonnais, à charge pour eux de défricher la forêt, de payer tribut et de garder cette frontière contre les tentatives des Arvernes. Les Éduens s'incorporèrent ainsi les Boiens comme les Médiomatrices s'adjoignirent les Triboques : c'était pour ces peuples une façon de grossir le nombre de leurs clients, de leurs tributaires et de leurs auxiliaires de guerre et de labour.

Les Volques furent, comme les Boiens, une puissante nation celto-gauloise fixée, au ve siècle, dans la région moyenne du Danube qu'elle avait remonté plus anciennement. Partagés aussi en plusieurs groupes de tribus, les uns pénétrèrent en Gaule

1. Holder, *Altcelt. Sprachschatz* au mot *Boii*.

par la Suisse et la Trouée de Belfort, d'autres allèrent s'installer aux pieds des Pyrénées ; un de leurs rameaux, les Tectosages, s'établit entre les Ligures et les Ibères, sur les côtes de la Méditerranée et le long de la Garonne. Parmi ces derniers, les Tolosates laissèrent leur nom à la ville de Toulouse. D'autres Volques enfin choisirent comme habitat la basse vallée du Rhône, où ils sont désignés par les Romains sous le nom de Volques Arécomices : tous, clients des Arvernes, firent bon accueil à Annibal.

Les Volques et les Boiens du Danube essaimèrent en Grèce, en Thrace et passèrent en Asie-mineure où ils fondèrent le royaume galate composé des trois grandes tribus qui conservèrent leurs noms : les Tolisto-Boiens, les Tectosages et les Trocmes.

Une autre fraction des Tectosages demeura à côté des Boiens, sur la lisière de la forêt Hercynienne, aux sources du Danube, ainsi que César nous en informe. Ces Tectosages sont encore mentionnés dans ces mêmes cantons sous le nom de Tolosates, à la fin des temps antiques, par Isidore de Séville. Enfin, la nation moderne des Valaques a aussi pour ancêtres des tribus volques descendues dans les plaines de la Dacie.

De tous les peuples celto-gaulois, les Boiens et les Volques sont ceux qui, par la vallée du Danube, eurent le contact le plus immédiat avec les pays helléniques. Ces rapports furent à la fois commerciaux et guerriers. Les historiens qui ont raconté les invasions dévastatrices des Gaulois en Grèce, en Macédoine et en Thrace et leur attentat sur Delphes, en 279 avant J.-C., n'ont pas insisté suffisamment sur le rôle commercial de ces peuples échelonnés le long du Danube, véritable trait d'union entre la Gaule et l'Orient hellénique, et en même temps, héritiers des anciens Celtes qui créèrent les stations du commerce de l'ambre jusqu'à la Baltique.

Ainsi que nous l'avons fait ressortir plus haut, les routes stratégiques furent toujours les voies du commerce, et s'il est un chemin qui, à toutes les époques de l'histoire, fut suivi par les invasions et les armées, c'est bien celui qui, par la Trouée de Belfort et le bassin de l'Aar, conduit au lac de Constance,

passant à Winterthur (*Vitodurum*), pour atteindre Bregenz (*Brigantia*), puis le Danube. C'est aussi par cette voie que passaient incessamment ces troupes de mercenaires gaulois qui allaient vendre leur sang aux grandes monarchies de l'Orient grec ou asiatique. Par la vallée de la Morava (le *Margus*), puis celles du Vardar (l'*Axius*) ou de la Strouma (le *Strymon*), ils aboutissaient au golfe de Salonique ou d'Orfano, sur la mer Égée. De ces expéditions aventureuses, les soldats gaulois rapportaient, par le même chemin; l'or qu'ils avaient gagné ou pillé. Ce fut surtout, à partir du IIIe siècle avant notre ère, des statères d'or de Philippe et d'Alexandre, des tétradrachmes d'argent d'Alexandre, de Thasos, de Maronée, d'Audoléon, roi de Pæonie. Les Gaulois des bords du Danube et des sources du Rhin, les Boiens, les Volques, les Helvètes imitèrent ces monnaies. Ils frappèrent des pièces d'or et d'argent, de travail rude et de style barbare, parmi lesquelles il en est qui portent les noms de plusieurs de leurs rois. Ce monnayage, si grossier qu'il soit, est à signaler et nous y reviendrons plus loin, parce que tout monnayage régulier et systématisé est l'indice d'un État en possession des rouages d'une civilisation compliquée. Les peuples gaulois ont des ateliers monétaires; les tribus germaniques n'atteignirent jamais à ce degré de développement social.

III

LES RAURAQUES ET LES SEQUANES

Les voisins des Helvètes, sur la rive gauche du Rhin, étaient les Rauraques, qu'ils entraînèrent dans leur migration avortée. Leur pays comprenait à peu près le canton de Bâle actuel et toute l'Alsace du nord, c'est-à-dire le Sundgau jusqu'à Colmar ou *Argentovaria*, aujourd'hui Horbourg (à deux kilomètres de Colmar). Comme, au moment de la migration, ils étaient seulement 23.000, il faut en conclure, ou bien qu'une portion seulement d'entre eux prit part à l'exode ou que leur pays était très peu peuplé. La forêt de la Hart qui longe le Rhin, depuis Mulhouse jusqu'à Colmar, les Vosges, les bois des collines du Jura, du comté de Ferrette et des environs de Bâle, étaient beaucoup plus étendus que de nos jours et descendaient plus bas dans la plaine.

Les Rauraques bien que s'étant alliés aux Helvètes n'étaient point une tribu d'Helvètes; ils étaient des Séquanes. César les englobe dans la grande nation des Séquanes; voilà pourquoi c'est sans les nommer qu'il énumère les peuples dont le Rhin baigne les territoires : les Attuates (pays de Coire), les Helvètes, les Séquanes, les Médiomatrices, les Triboques, les Trévires. Argentovaria (Colmar) est donnée par Ptolémée comme une station de la cité des Rauraques; elle se trouvait aux confins du pays des Médiomatrices. C'est donc par leur tribu des Rauraques que les Séquanes touchaient au Rhin.

Mais bientôt, et dès le début de la domination romaine, les Rauraques devaient prendre plus d'importance, à cause des légions qui tinrent garnison chez eux, en raison aussi des routes commerciales et militaires qui vinrent se croiser dans leur pays et dont les Romains améliorèrent et développèrent sans cesse le réseau. Le territoire des Rauraques fut toujours un carrefour de routes. Dès avant de fonder la colonie romaine de Lyon, L. Munatius Plancus vint installer chez les Rauraques une colonie qui prit, sous Auguste, le nom de *colonia Augusta Rauracorum* (Augst); ses ruines attestent son importance. Bâle lui fut substituée plus tard. Le pays des Rauraques, élevé au rang de *civitas*, fut indépendant des Séquanes de la Franche-Comté. Quoi qu'il en soit, au moment de l'arrivée de Jules César, des populations gauloises sédentaires, les Helvètes, les Rauraques et les Séquanes occupaient d'une manière indiscontinue toute la Suisse rhénane et toute la Haute-Alsace.

Les Séquanes, voisins des Helvètes, du côté de l'ouest, installés en Gaule plusieurs siècles avant eux, plus cultivés et plus puissants, avaient pour capitale Vesontio (Besançon). Leurs confins étaient, à grands traits, le Rhin jusqu'à Colmar, les Vosges, le versant occidental du Jura, la Saône qui les séparait des Éduens, enfin les dernières pentes des Faucilles et du plateau de Langres. Ils avaient fort à faire pour défendre leur frontière du Rhin contre les Germains avec lesquels, — César nous le dit, — ils étaient continuellement en guerre. Pourtant, le cas échéant, ils trouvaient leur compte à prendre des Germains à leur service, comme soldats mercenaires, bergers, serviteurs à gages. C'est ce qu'ils firent avec les Suèves d'Arioviste qui les aidèrent à battre leurs voisins, les Éduens. Mais ils eurent lieu, bientôt, de se repentir d'avoir ainsi attiré chez eux les Barbares d'outre-Rhin.

C'est par l'intermédiaire des Séquanes aussi bien que par celui des Rauraques et des Helvètes, que se faisait tout le commerce de la Gaule avec la vallée du Danube, la Macédoine et la Grèce. D'autres voies commerciales, venant de la vallée du Rhin et de la Moselle passaient par le pays des Séquanes pour gagner les cols des Alpes, chez leurs voisins du sud, les Allo-

broges. Si l'industrie moderne a creusé le canal du Rhône au Rhin, nous ne devons pas oublier que les Romains avaient projeté de réunir la Saône à la Moselle. Du Rhin par la trouée de Belfort ou Porte de Bourgogne, on gagnait facilement la vallée du Doubs et celle de la Saône, c'est-à-dire Lyon, la capitale romaine de la Gaule.

D'un autre côté, les marchands passaient du bassin de la Seine dans celui du Rhône, en traversant par colportage le pays des Lingons. Un droit de péage sur les bateaux de la Saône fut, au témoignage de Strabon, l'objet de vives contestations entre les deux peuples riverains, les Eduens (cité d'Autun) et les Séquanes (cité de Besançon). C'est du pays des Séquanes, nous dit le même géographe, que provenait le meilleur porc salé qu'on mangeait à Rome, de son temps.

IV

ARIOVISTE

Pour lutter plus efficacement contre leurs rivaux et reprendre l'hégémonie sur toute la Gaule, les Arvernes et les Séquanes commirent l'imprudence d'attirer chez eux les Germains d'outre-Rhin. « Après une lutte de plusieurs années pour la prééminence, raconte César, les Arvernes unis aux Séquanes, attirèrent les Germains en leur offrant des avantages. Tout d'abord, 15.000 Germains passèrent le Rhin ; la fertilité du sol, la civilisation, les richesses des Gaulois ayant charmé ces hommes grossiers et barbares (*feri ac barbari*), il s'en présenta un plus grand nombre, si bien qu'il y en eut bientôt jusqu'à 120.000[1]. » On les avait encouragés par l'appât du gain et du salaire (*mercede*).

Les Gaulois laissèrent ainsi les populations germaniques s'infiltrer chez eux et s'installer sur leur sol trop hospitalier. Nous assisterons au même phénomène tout le temps que durera l'Empire romain ; incessamment, nous verrons des colonies de Germains s'établir en Gaule jusque dans nos provinces de l'Ouest et en Normandie, avec la tolérance des populations ou l'autorisation des empereurs.

Bientôt, les Germains d'Arioviste deviennent de plus en plus arrogants et exigeants. On eût pu encore, sans doute, leur

1. César, *Bell. Gall.*, I, 31 ; VI, 12.

donner des forêts à défricher; mais à présent, ce sont des champs en culture (*agri*) qu'ils réclament, eux qui auparavant, en Germanie, n'avaient mené qu'une vie de pauvres hères ou de maraudeurs ; depuis quatorze ans, disait Arioviste, les Germains qu'il commandait n'avaient jamais couché sous un toit.

Les Gaulois, débordés par leurs protégés, inquiets du nombre des Suèves, n'étant plus maîtres chez eux, se sentent menacés d'être dépossédés de leurs terres et de leurs biens ; il leur faut aviser aux moyens de se débarrasser de ces hôtes incommodes. Mais les Germains refusent de partir. Les Éduens, les Séquanes et les Arvernes, après les avoir attirés ou laissés venir, se trouvent acculés à la nécessité de les chasser à main armée. On leur livre bataille ; les Éduens et leurs alliés sont battus dans deux combats. Alors Arioviste, chaque jour plus insolent, s'installe en maître chez les Séquanes, sans doute dans la Haute-Alsace ; il occupe toutes leurs villes ; parlant des pays où il séjourne, il les appelle « sa Gaule » (*sua Gallia*), sa propriété par droit de conquête[1].

Il fallut recourir aux Romains. « Arioviste, roi des Germains, dit l'Éduen Divitiac envoyé auprès de Jules César, s'est établi chez les Séquanes ; il s'est emparé du tiers de leur territoire qui est le meilleur de toute la Gaule, et il leur ordonne à présent d'en abandonner un autre tiers à 24.000 Harudes... Il arrivera dans peu d'années que tous les Gaulois seront chassés de leur pays, et que tous les Germains auront passé le Rhin, car le sol de la Germanie ne saurait entrer en comparaison avec celui de la Gaule, non plus que la manière de vivre des deux nations... » La tyrannie d'Arioviste ne peut être plus longtemps supportée. « Si César et le peuple romain ne viennent pas à leur secours, tous les Gaulois n'ont plus qu'une chose à faire : à l'exemple des Helvètes, ils émigreront de leur pays, chercheront d'autres terres et d'autres demeures éloignées des Germains et tenteront la fortune, quel que soit le sort qui les attende... César, avec le nom du peuple romain, peut empêcher qu'un plus grand nombre

1. César, *Bell. Gall.*, I, 34.

de Germains ne passent le Rhin; qu'il défende la Gaule entière contre les violences d'Arioviste[1] ! »

César qui ne demandait pas mieux que d'intervenir écouta avec une bienveillance empressée les supplications de Divitiac. Il jugea qu'il y avait danger pour la République « à laisser les Germains s'habituer à passer le Rhin et à venir en grand nombre dans la Gaule. Ces peuples grossiers et barbares, une fois en possession de la Gaule entière ne manqueraient pas, sans doute, à l'exemple des Cimbres et des Teutons, de se jeter sur la Province romaine et de là sur l'Italie[2] ».

César raconte avec une insistance calculée que ce fut à la requête des députés de tous les peuples de la Gaule, réunis en assemblée générale (*concilium totius Galliæ*), qu'il marcha contre les Suèves. Les tribus germaines s'étaient ébranlées derrière Arioviste, comme auparavant avec les Cimbres et les Teutons, comme elles s'ébranleront cinq siècles plus tard derrière Attila, comme elles s'ébranlent aujourd'hui derrière un Hohenzollern : l'histoire est un perpétuel recommencement. Dans l'armée d'Arioviste, il y avait les Suèves, les Harudes, les Marcomans, les Triboques, les Vangions, les Némètes, les Séduses. Toute la ligne du Rhin était menacée. Au moment d'entrer en campagne, César reçut une députation des Trévires qui venait l'informer que cent cantons ou groupes de clans des Suèves (*pagos centum Suevorum*), campés sur la rive droite du fleuve, tentaient de le traverser, sous la direction de Nasua et de Cimber. César risquait d'être débordé; il s'empressa d'occuper la place forte de Vesontio (Besançon), puis il invita Arioviste à une entrevue. « Si César a quelque chose à me dire, qu'il vienne me trouver, répond le Barbare; je ne suis pas son inférieur et c'est à celui qui a besoin d'un autre à se déranger. »

Arioviste était, comme tant d'autres chefs indigènes, anciens et modernes, un barbare frotté de civilisation. Il s'intitulait roi des Germains, comme Attila, roi des Huns. Il avait habité Rome; les Romains lui avaient reconnu le titre de roi, et César, alors consul, l'avait fait placer par le Sénat au nombre des amis et

1. César, *Bell. Gall.*, I, 31.
2. César, *Bell. Gall.*, I, 33.

des alliés du peuple romain (*rex atque amicus a Senatu appellatus*). La langue parlée par les Suèves était une langue germanique, mais César nous dit qu'Arioviste avait appris le gaulois durant son séjour prolongé en Gaule. Les formes extérieures de civilisé qu'il avait contractées dans sa fréquentation des Romains et des Gaulois ne parviennent pas toujours à maîtriser son tempérament de Germain : de temps à autre il a des échappées de colère, des caprices de violence et de cruauté. Son nom seul, quand il est prononcé, épouvante les Gaulois parce qu'il évoque les actes de férocité qu'il a commis à leur égard. Grisé, mis hors de lui par ses succès inespérés, il croit que désormais rien ne peut plus lui résister, et son insolence n'a plus de bornes.

Les honneurs qu'il a reçus du Sénat et dont il est extrêmement fier, loin d'amener son cœur aux Romains, n'ont fait que le gonfler d'orgueil. Il veut traiter d'égal à égal avec Jules César. Quand ce dernier, à diverses reprises, lui fait proposer une entrevue, il se défie, en barbare ; il croit qu'on veut le faire tomber dans un guet-apens. Afin de le rassurer il faut choisir pour l'entrevue un tertre au centre d'une vaste plaine nue ; chacun des deux chefs ne devra être accompagné que de dix hommes.

César demande au chef barbare comme condition de paix, de ne plus molester les Éduens et leurs alliés, de rendre les otages, « et s'il ne peut renvoyer chez eux aucune partie des Germains, qu'au moins il ne permette pas à d'autres de passer le Rhin ». Arioviste répond en faisant valoir cette considération qu'il n'a passé le Rhin qu'à la prière et à la sollicitation des Gaulois eux-mêmes ; que les contrées qu'il occupe en Gaule lui ont été concédées par les Gaulois, de leur plein gré. Si César consent à s'éloigner, il se mettra lui-même à la disposition et à la solde des Romains ; il combattra pour eux partout où César voudra porter la guerre. Les Cimbres et les Teutons avaient, autrefois, fait une offre de services analogue à Marius.

Telle était déjà la déloyauté des Germains que le colloque de César et d'Arioviste fut rompu brusquement par une attaque des cavaliers barbares. Le lendemain, le chef des Suèves, comme si rien ne s'était passé, fit redemander à César une nouvelle

entrevue que le général romain refusa. De la part d'Arioviste c'était un moyen de gagner du temps, parce que les sorcières qui accompagnaient son armée et qu'il avait consultées, avaient déclaré qu'il ne fallait pas engager la bataille avant la nouvelle lune.

Le combat fut acharné. Les Germains presque nus, poussant d'horribles cris, se précipitèrent en désordre ; ce fut une ruée en rangs serrés : il y eut un corps à corps terrible ; les Barbares déchiraient les chairs de leurs adversaires avec leurs dents. Leurs cavaliers agiles sautaient de leurs montures, de temps à autre, pour combattre à pied, puis couraient rejoindre leurs chevaux afin de se porter sur un autre point[1]. Refoulés par les légions, les Barbares se réfugièrent dans leur camp protégé par une enceinte d'équipages et de chariots. « Placées sur ces bagages, les femmes tendaient les bras aux soldats qui combattaient, en les conjurant de ne point les laisser tomber en esclavage aux mains des Romains[2]. »

Sur le point d'être fait prisonnier, Arioviste s'enfuit avec ses cavaliers et réussit à regagner la rive du Rhin. « Quelques Germains, raconte César, confiants dans leur force musculaire essayèrent de passer le fleuve à la nage, d'autres se sauvèrent sur des barques ; de ce nombre fut Arioviste qui, trouvant une nacelle attachée au rivage, s'échappa ainsi. Tous les autres furent taillés en pièces par notre cavalerie qui s'était mise à leur poursuite. »

C'est auprès de Cernay, dans la lande aride appelée Ochsenfeld, « le champ des Bœufs », qu'on s'accorde à placer le lieu de la bataille. C'était, dans tous les cas, à 50.000 pas du Rhin, dans la trouée de Belfort, vers le débouché des vallées de la Doller et de la Thur. L'ancienne voie romaine de Besançon à Brisach traverse cette plaine. Les habitants de la rive gauche du Rhin, « voyant les Suèves épouvantés, les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre[3] ». C'est vraisemblablement à Brisach, à la limite du pays des Séquanes, qu'Arioviste repassa le Rhin[4].

1. Dion Cassius, XXXVIII, 45 à 50.
2. César, *Bell. Gall.*, I, 55.
3. César, *Bell. Gall.*, I, 54.
4. Napoléon III, *Histoire de César*, t. II, p. 75.

Le souvenir de ce grand drame historique s'est longtemps conservé dans la tradition populaire du pays : les plaintes du vent qui souffle parfois avec violence dans la bruyère passaient naguère encore, prétend-on, pour être les gémissements des hordes d'Arioviste qui blanchirent la plaine de leurs ossements [1].

La victoire de César eut un retentissement immense en Gaule et en Germanie. Elle contribua, plus que tout autre événement, à faciliter l'établissement de la domination romaine. Les Gaulois qui n'avaient cessé, séculairement, d'être molestés ou envahis par les Germains et se rappelaient les terribles ravages des Cimbres et des Teutons, cinquante ans auparavant, considérèrent Jules César comme un libérateur. La Gaule avait été sur le point de redevenir la proie des Germains. César lui évita cette calamité, mais la rançon fut la conquête de la Gaule par les Romains.

Quelques années plus tard, après avoir abattu la puissance de Vercingétorix, Jules César fit frapper des monnaies dont les types rappellent ses victoires. Parmi ces pièces, il est un denier sur lequel on lit CAESAR ; le type représente un éléphant, c'est-à-dire l'emblème parlant du nom de *Cæsar*, qui écrase sous l'un de ses pieds un serpent. Ce reptile héraldique qui dresse la tête, la gueule béante, est l'image de l'étendard sacré des bandes d'Arioviste. C'était une espèce de dragon en baudruche avec des imbrications articulées. On le portait dans les combats au bout d'une perche et parfois le vent qui s'engouffrait dans sa gueule y faisait entendre un sifflement que les Germains croyaient susceptible de faire peur aux légions.

1. Charles Grad, *l'Alsace*, p. 324.

V

LES MÉDIOMATRICES. — LES TRIBOQUES. — LES NÉMÈTES. — LES VANGIONS.

Depuis Colmar (*Argentovaria*), toute l'Alsace du bassin inférieur de l'Ill et, au delà de Strasbourg, tout le bas pays, au moins jusqu'au confluent de la Queich, à Landau et Germersheim, faisait partie du vaste territoire des Médiomatrices. Le nom de ce peuple paraît signifier « ceux dont le pays est partagé par le cours de la Matra », aujourd'hui la Moder, qui passe à Haguenau et se jette dans le Rhin, à 5 lieues au-dessous de Strasbourg.

Si nous sommes certains que la limite du territoire des Médiomatrices s'étendait, au sud, le long du Rhin, jusqu'au pays des Séquanes, c'est-à-dire jusqu'à Colmar[1], nous n'avons aucune donnée historique qui permette de fixer au nord, sur le fleuve, la frontière médiomatrice primitive ; elle a dû s'étendre jusqu'en face de l'embouchure du Neckar et même au delà, avant que les Némètes et les Vangions prissent possession du pays de Spire et de Worms.

Les Médiomatrices sont classés parmi les peuples gallo-belges ; ils franchirent le Rhin avec les Leuques et les Rèmes, environ trois siècles avant notre ère. Ils s'étendirent jusqu'au delà des Vosges ; se dirigeant vers l'ouest ils dépassèrent le col

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 27.

de Saverne, occupèrent tout le bassin supérieur et moyen de la Moselle et une portion de celui de la Meuse. Leur capitale fut Divodurum (Metz), à la jonction des vallées de la Moselle et de la Seille. Cette place centrale de leur pays devint, à l'époque romaine, et sans doute déjà auparavant, le nœud de routes nombreuses qui fuyaient dans toutes les directions : du côté d'Argentoratum (Strasbourg); de Tullum (Toul) et d'Andemantunum (Langres); de Durocortorum (Reims); du côté de Trèves, Mayence et Cologne.

Le territoire des Médiomatrices comprenait, outre Divodurum, des centres de marchés, de grands relais d'étapes ou des bourgs fortifiés sur les hauteurs, comme Ibliodurum, près de Rezonville, et Brocomagus, au nom bien gaulois, aujourd'hui Brumath, sur la Zorn, au-dessous de Saverne. L'*oppidum* de Viridunum (Verdun) sur la Meuse, faisait aussi partie du pays des Médiomatrices. Leurs voisins étaient les Trévires (Trèves), les Rèmes (Reims) et les Leuques (Toul).

C'est sans doute aux Médiomatrices plutôt qu'aux Trévires qu'appartenait le vieil *oppidum* gaulois dont on a, il y a peu d'années, étudié les ruines sur le plateau montagneux qui domine le bourg de Deidesheim. Les fouilles qu'y a entreprises la Société historique de Spire n'ont exhumé que des débris gaulois, et l'on a justement fait remarquer la similitude des murs et des autres débris découverts à Deidesheim et, un peu plus loin, à Durkheim, avec ceux du mont Sainte-Odile, de la forêt de Dabo, du mont Beuvray près d'Autun, et des autres *oppida* qui couvraient le sol de la Gaule.

Sur la majeure partie de ses frontières, le pays des Médiomatrices était entouré de vastes forêts qui se rattachaient à l'Ardenne et aux Vosges. Aujourd'hui encore, des bois s'étendent de la Rosselle à la Nied, affluents de la Sarre. Ils se prolongent au loin vers l'ouest. « Les forêts actuelles de Moyeuvre, de Caldenhoven et de Warndt ne sont plus que de faibles vestiges de celles qui, à l'époque ancienne, enserraient le pays presque de trois côtés[1]. »

1 Alb. Grenier, *Habitations gauloises*, p. 18.

Les Vosges, les Basses-Vosges, la Hardt palatine dont les crêtes et les pentes étaient boisées, déversaient dans l'immense plaine ondulée et agricole du pays des Médiomatrices, les rivières qui vont, les unes directement dans le Rhin, les autres dans a Moselle. Depuis Argentovaria jusqu'à Spire et Worms, sur la rive gauche du Rhin, s'échelonnent de nombreux cours d'eau dont le confluent était singulièrement favorable aux invasions en masse aussi bien qu'aux débarquements individuels. C'est la portion du grand fleuve où les Anciens se faisaient un jeu de la navigation. C'est aussi le pays des asperges sauvages, des oignons, des choux et autres plantes maraîchères qui nourrissent aussi bien l'homme que les animaux rongeurs et ruminants.

De même que leurs voisins, les Leuques et les Rèmes, à l'époque de César, les Médiomatrices étaient depuis longtemps sédentaires. Mais pour les raisons que nous venons d'indiquer, aucun autre des peuples de la Gaule ne fut, plus qu'eux, exposé aux infiltrations et aux invasions des Germains d'outre-Rhin. Chaque jour, ceux-ci traversaient le fleuve par unités, par familles, par roulottes, par clans, sollicitant humblement la faveur de s'installer sur des terres sans maîtres et à la lisière des forêts, offrant leurs services pour défricher, garder les troupeaux, chasser les fauves. D'autres fois, c'étaient de terribles bandes de brigands accourus pour une razzia et s'en retournant, le coup fait, avec leur butin.

Au nombre des tribus germaniques qui figuraient dans l'armée d'Arioviste, Jules César cite les Triboques, les Némètes et les Vangions. Après que le chef barbare eut repassé le Rhin, les débris des hordes qui ne réussirent pas à le suivre, descendirent le long de la rive gauche du fleuve sur le territoire des Médiomatrices et s'empêtrèrent dans le dédale des alluvions marécageuses et forestières qui entouraient, bien plus qu'aujourd'hui, les estuaires de l'Ill, de la Moder, de la Sauer, de la Lauter, de la Queich ; des bandes paraissent avoir réussi même à descendre plus bas dans la direction de Mayence.

Ce fut alors que les Triboques, dépaysés et errants, obtinrent des Médiomatrices et de Jules César la permission de se fixer sur la rive gauche du Rhin, dans la plaine inculte, paludéenne

et boisée, à peu près vide d'habitants, où ils étaient parvenus. Les Médiomatrices leur donnèrent asile, de la même façon que les Éduens avaient accueilli les Boiens, après la déconfiture des Helvètes. On citerait aisément des épisodes analogues dans l'histoire des colonies de l'Afrique ou de l'Amérique contemporaines.

Ces Triboques des bords du Rhin ne pouvaient être qu'une petite et pauvre tribu de miséreux, des fuyards, bien aises qu'on leur fît une place dans les marécages de la Moder ou les clairières de la forêt Sainte de Haguenau. Ils n'ont pu, quoi qu'on en ait dit, fonder Strasbourg, puisque le nom primitif de cette ville est purement gaulois ou gallo-romain, *Argentoratum*. Nous verrons que le nom, peut-être germain, de « Strasbourg », ne paraît pas avant l'époque mérovingienne.

Ce sont bien des terres incultes ou marécageuses qu'on accordait aux Germains lorsqu'on les installait en Gaule. La preuve en est que plus tard, les vétérans de l'armée romaine, devenus colons après 30 ou 40 ans de service, se plaignent qu'à eux-mêmes on assigne pour terres à cultiver (*agri*), « des marais impraticables ou des roches incultes » (*fuligines paludum vel inculta montium*) [1]. On ne pouvait pas traiter des Germains vaincus et errants, mieux que les vétérans des légions. César qui cite les Triboques, les Vangions, les Némètes au nombre des tribus entraînées par Arioviste, ne mentionne que les Triboques parmi les peuples rhénans installés entre les Médiomatrices et les Trévires. On leur attachait peu d'importance. Strabon passe sous silence les Vangions et les Némètes : « Aux Helvètes, dit-il, succèdent le long du Rhin, les Séquanes, les Médiomatrices et, compris dans le territoire de ces derniers, les Triboques, peuple germain, enlevé naguère à ses foyers et transporté là, de la rive opposée du fleuve. »

Ptolémée, au milieu du second siècle de notre ère, place par erreur *Argentoratum* (Strasbourg) chez les Vangions, en même temps que *Borbetomagus* (Worms). Ces noms, on le voit, sont nettement gaulois, de même que celui de *Noviomagus* (Spire), où s'installèrent les Némètes. Le même géographe donne deux

1. Tacite, *Annales*, I, 17.

villes ou bourgs, aux Triboques, *Brocomagus* (Brumath) et *Helvetus* ou *Hellenus*, petite station sur l'Ill, aujourd'hui Ehl, près de Benfeld. Ces noms ne sont pas non plus germaniques, mais bien gaulois, c'est-à-dire médiomatrices. On voit donc que ces localités préexistaient à l'arrivée des Triboques, et que les Médiomatrices les y ont accueillis sans qu'ils aient cru devoir eux-mêmes déménager ; de là, la phrase de Strabon qui, vers l'an 100 de notre ère, écrit que « les Triboques sont un peuple germain compris dans le territoire des Médiomatrices ».

De cette installation des Triboques ou Triboches (*Triboci*, *Tribocci*, *Tribochi*) sur la rive gauche du Rhin, chez les Médiomatrices, de nombreux historiens ont tiré des conclusions singulières. Les uns racontent, sans sourciller, que les Triboques, ayant franchi le Rhin, un beau jour, ont refoulé par les armes vers les montagnes au delà du col de Saverne les Médiomatrices gaulois. D'autres font de cette tribu germanique la souche des Alsaciens actuels. Il n'y a pas un mot dans les textes anciens qui autorise de semblables amplifications.

C'est faire trop d'honneur aux Triboques. Ces bandes qu'Arioviste entraîne au pillage, n'ont point fait tant de bruit dans l'histoire ; leur nom ne paraît même déjà plus dans la *Notitia Provinciarum*, alors que les Némètes (Spire) et les Vangions (Worms), leurs voisins, s'y rencontrent toujours. Les Médiomatrices les installèrent à Brumath et aux environs, comme semblent l'attester des inscriptions [1].

D'un passage d'Ammien Marcellin on est en droit d'inférer que les Triboques occupaient aussi, au IVe siècle, les terres basses de l'embouchure de la Lauter, à Wissembourg et Lauterbourg, où les Romains établirent des ouvrages fortifiés [2]. Mais aucun texte ne permet de donner une grande extension à leur établissement : il paraît avoir été moins considérable que celui des Némètes et des Vangions. Les Médiomatrices leur ont abandonné des terres d'alluvion marécageuses et forestières où leurs voisins, les castors, plus industrieux que ces Barbares, savaient se bâtir des maisons. Ces peuplades, anciennes clientes

1. A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, t. II, col. 1942-1943.
2. Ammien Marcellin, XVI, 12, 58 (anno 357).

des Suèves, étaient d'une importance si médiocre que les géographes anciens négligent jusqu'à leurs noms. Surtout, elles n'expulsèrent jamais les habitants Médiomatrices qui les accueillirent. Elles ont voisiné, cohabité; elles se sont mélangées à eux, humblement; dans la suite des temps l'élément germanique, de plus en plus nombreux, a fini par submerger les Gaulois autochtones, mais ces derniers n'ont jamais été chassés en masse; ils sont demeurés à la base de la population sédentaire.

Des découvertes archéologiques récentes permettent de confirmer ces inductions historiques.

Dès avant la domination romaine, les Médiomatrices qui comptaient parmi les peuples de la Gaule Belgique les plus avancés en civilisation, avaient des villes, des forteresses, des bourgs, des fermes rurales (*aedificia*) pour l'exploitation agricole de leurs champs. Leur gouvernement était pourvu de rouages administratifs réguliers et assez compliqués pour comporter la frappe des monnaies. Rien de tout cela chez les Triboques, les Némètes et les Vangions.

On a retrouvé dans les forêts du pays des Médiomatrices, les restes de pauvres maisons rurales de l'époque gauloise et gallo-romaine, et tout porte à croire que ce sont, en grande partie, les demeures des Germains immigrés dans le pays. Ces vestiges d'habitations sont connus sous le nom de *mardelles;* les Lorrains les désignent parfois aussi sous l'appellation populaire de « Mares au diable » ou « Mares aux païens ». On en a exploré plus de cinq mille en Lorraine, sur les collines, dans les plaines, sur l'emplacement d'anciennes forêts, dans des clairières ou à la lisière des bois. D'ailleurs, il en a été signalé de semblables dans d'autres parties de la France, et elles sont très fréquentes en Allemagne. N'est-il pas curieux de constater, en ce qui concerne le pays des Médiomatrices, que ces mardelles n'ont été établies que dans les régions les plus éloignées de Metz, la capitale, et en général, en dehors des grandes voies de communication de l'époque romaine? C'étaient des maisons forestières et d'exploitation rurale. Les archéologues considèrent qu'elles devaient être « des huttes à demi souterraines couvertes de branchages et d'argile ». Elles correspondent assez bien à la

description que fait César des habitations (*casæ*) populaires des Gaulois, que représentent des bas-reliefs gallo-romains. Des huttes analogues étaient habitées par les Germains; d'après Tacite, elles étaient en partie souterraines, pour servir d'abri contre la rigueur du froid en hiver et les chaleurs en été.

Le plan des mardelles est le plus souvent rond, quelquefois carré ; la portion souterraine, dont la profondeur varie de 2 à 5 mètres, pouvait servir de cave ou de magasin, comme aujourd'hui dans les cabanes de bûcherons; d'autres parties ont une aire de terre battue comme nos granges actuelles de Lorraine ou de Champagne. Un plancher formait sans doute le sol destiné à l'habitation. Les murs étaient en pisé soutenu par des poutres et des charpentes. Il en est enfin qui ont dû servir d'étables pour les bestiaux et les troupeaux.

Chez les Médiomatrices, les mardelles se rencontrent tantôt isolées au milieu des champs ou des bois, tantôt groupées, parfois en si grand nombre qu'elles paraissent avoir constitué des villages de pauvres gens. On ne saurait, par conséquent, les confondre avec les ruines des *ædificia* gaulois ou des villas gallo-romaines, souvent somptueuses, comprenant l'habitation du maître et des esclaves, les thermes et dépendances agricoles, dont les ruines sont disséminées dans les riches vallées du pays messin et rhénan comme dans toute la Gaule. « On ne rencontre, remarque Albert Grenier, aucune mardelle dans les fertiles vallées de la Moselle et de la Seille, parce que précisément les villas gallo-romaines y abondent. »

Au contraire, les confins des forêts étaient occupés par les Germains qui vivaient de la cueillette dans les bois, de leur chasse, de la récolte des champs qu'ils avaient défrichés, protégeant les Médiomatrices, leurs bestiaux et leurs sillons emblavés contre les fauves, maraudant bien aussi quelque peu dans leurs jardins. Aujourd'hui, dans les forêts des Vosges, on rencontre, à chaque carrefour, des cabanes faites d'énormes troncs de sapins, d'écorces et parfois aussi de murs en pisé, qui doivent ressembler aux huttes ou baraques des anciens Médiomatrices ou de leurs clients, ces Triboques loqueteux auxquels ils avaient bénévolement donné asile.

VI

LES TRÉVIRES

Les Médiomatrices avaient pour voisins, au nord, les Trévires qui franchirent le Rhin assez longtemps après les Médiomatrices, les Rèmes et les Leuques. A l'époque de Jules César, ils sont, comme tous les grands peuples de la Gaule, complètement sédentaires et façonnés à la vie et aux mœurs des Gaulois. Leur capitale, Trèves, est sur la Moselle, comme Metz, à 20 lieues seulement en aval de cette dernière. Les Médiomatrices et les Trévires paraissent avoir toujours vécu en bonne intelligence ; l'histoire ancienne ne mentionne aucune querelle entre ces deux peuples mosellans. Leurs territoires se faisaient suite sur les deux versants du bassin inférieur de la rivière et le long de la rive gauche du Rhin jusqu'à Remagen. Au-dessus du coude de Mayence, les Médiomatrices et les Trévires avaient concédé une place aux Némètes (Spire) et aux Vangions (Worms) qui ne s'installèrent sur la rive gauche qu'après les bouleversements occasionnés par l'invasion et la défaite d'Arioviste. La forêt des Ardennes et les montagnes de l'Eifel bordaient le pays des Trévires au nord, depuis le Rhin jusqu'à la Meuse qui les séparait du territoire des Rèmes (Reims).

Les Trévires avaient dans leur clientèle des tribus germaniques, les Segni, les Pæmani, les Cærosi, les Condrusi, les

Aduatiques et les Éburons, échelonnés dans les vallées boisées de la Meuse et de ses affluents du Luxembourg et des pays de Namur, de Liége et de Tongres.

Souvent mentionnés par Jules César, les Trévires paraissent se souvenir, mieux que les Rèmes et d'autres grands peuples de la Gaule Belgique, de leur passé germanique dont ils sont plus rapprochés par leur migration plus récente et par leur position sur le Rhin qui les rendait les voisins immédiats des Germains. Mais leur état social ne différait pas de celui des Médiomatrices, des Leuques ou des autres peuples de l'est de la Gaule. Ils ont les mêmes institutions; ils prennent part aux assemblées du *concilium totius Galliæ;* les chefs de leur nation, Indutiomar et Cingétorix, ont des noms purement gaulois, de même que les villes, bourgs et lieux-dits de leur pays. Constamment ils calquent leur attitude politique sur celles des autres peuples gaulois dont ils sont les alliés.

César traite les Trévires de Gaulois : « Les Trévires, dit-il, sont de tous les Gaulois ceux qui possèdent la plus forte cavalerie; ils ont aussi de nombreuses troupes de pied et ils habitent les bords du Rhin. » Ils sont, ajoute-t-il ailleurs, constamment en guerre avec les Germains, à cause de leur voisinage de la Germanie. Sans doute, ils se rapprochent encore de ces derniers par la rudesse de leurs mœurs[1], mais ils sont devenus sédentaires et leur nouvel habitat les transforme graduellement.

Au moment de l'arrivée de Jules César, les Trévires sont si bien inféodés à la Gaule et à la patrie gauloise qu'ils envoient, comme les Éduens et les Séquanes, des députés au général romain pour le supplier de les protéger contre les bandes germaines qui sont campées sur la rive droite du fleuve et s'apprêtent à le franchir[2].

La langue des Trévires est gauloise; ils ont des monnaies comme les Médiomatrices et les autres peuples de la Gaule Belgique, et ce numéraire est purement gaulois de système, d'aspect, de types, de légendes. Saint Jérôme qui vécut à Ancyre de Gala-

1. César, V, 3; VIII, 25.
2. César, I, 37.

tie et à Trèves, dit que les Galates d'Asie-mineure et les habitants de Trèves de son temps parlent la même langue[1].

Comme les autres peuples de la Gaule, les Trévires ne se font aucun scrupule d'appeler les Germains sur la rive gauche du Rhin, lorsqu'il s'agit de combattre les Romains. D'ailleurs, César lui-même engage des cavaliers germains dans ses armées lorsqu'il lutte contre Vercingétorix. Mais lorsque des tribus germaniques veulent franchir le Rhin, les Trévires sont à l'avant-garde de la défense du fleuve et les Barbares n'ont pas d'adversaires plus redoutables et plus résolus. Il en sera ainsi pendant toute la durée de l'empire romain ; le Trévire Julius Tutor était, avant sa révolte, préposé à la garde du Rhin (*tutor ripæ Rheni*) contre les Germains. Trèves deviendra même, pendant des siècles, à partir de Postume, la capitale de la Gaule. De telle sorte qu'en dehors de l'assertion de Tacite, suivant laquelle les Trévires se vantaient de leur origine germanique, on ne trouve rien de germain chez eux : tout y est gaulois. Ils étaient germains d'origine, comme les Rèmes (Reims) ou les Bellovaques (Beauvais), et comme tous leurs voisins ; *Germains* parce qu'ils sont venus en Gaule de la rive germanique du Rhin. Ce nom rappelait simplement le souvenir de leur immigration plus récente. De même, les *Oretani* de l'Espagne sont aussi appelés Germains : *qui et Germani cognominantur*, dit Pline.

Les Trévires jouèrent un rôle considérable dans la lutte de la Gaule Belgique contre Jules César. Il y avait chez eux, comme chez les Éduens, les Arvernes, les Séquanes et la plupart des autres peuples de la Gaule, deux partis qui se disputaient le pouvoir : la faction populaire et démocratique et la faction des nobles et des « principaux de l'État ». Le parti aristocratique, favorable aux Romains, sollicite le concours de César pour s'assurer le gouvernement du pays ; l'autre parti fait appel aux Germains. Indutiomar, le chef de la faction populaire, déclare la guerre aux Romains, appelle les Trévires aux armes, fait venir de Germanie des auxiliaires que César qualifie de ramassis de vagabonds, de bannis, de gens sans aveu,

1. Cf. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, trad. Cagnat et Toutain, p. 128.

de voleurs et de pillards, qui préfèrent le brigandage au travail[1]. Cingétorix, dont le nom est si rapproché de celui du grand chef arverne, est le neveu ou le gendre d'Indutiomar, ce qui ne l'empêche pas d'être contre lui, à la tête du parti aristocratique. Il offre sa soumission à César et provoque l'intervention des légions. Ainsi, les deux factions politiques chez les Trévires ont des chefs issus de la même famille noble; ils ont la même attitude que chez les autres peuples gaulois. De la même façon, ils s'excluent, se combattent, s'exilent, s'entretuent. N'en était-il pas ainsi chez les Grecs où, dans toutes les villes, il y eut tant de victimes politiques, tant de condamnés à l'exil ou à la ciguë pour délit d'opinion, suivant que l'on était pour ou contre les Perses, pour ou contre Philippe, pour ou contre les Romains ?

Au printemps de l'an 54 avant J.-C., César s'apprêtant à faire sa seconde expédition en Bretagne, se rend chez les Trévires parce qu'il a remarqué qu'ils ne viennent plus aux assemblées générales de la Gaule (*ad concilia*) et qu'on dit qu'ils engagent les Germains transrhénans à passer le fleuve.

A travers les péripéties de la guerre qui aboutit à l'entière soumission du pays des Trévires, on voit Indutiomar mettre habilement à profit la forêt des Ardennes. Il y fait cacher « tous ceux que leur âge rend inaptes à porter les armes[2] ». Battu par Labienus, il s'y réfugie lui-même avec ses partisans, imitant les autres peuples de la Gaule Belgique et les Germains transrhénans. Indutiomar ne cesse de solliciter le concours de ceux-ci, parce qu'il sait qu'ils ont « un vif ressentiment de la défaite d'Arioviste » ; mais longtemps, les Germains n'osent intervenir ouvertement et passer le fleuve, dans la crainte du châtiment. Les Belges du nord sont plus hardis ; en 53 avant J.-C., à l'instigation d'Ambiorix, le chef des Éburons, ils prennent les armes et se croient intangibles au fond de leurs forêts.

Après qu'Indutiomar eut été tué et les peuples du nord vaincus, César convoque une assemblée générale des peuples de la

1. César, *Bell. Gall.*, III, 17 ; V, 55.
2. César, *Bell. Gall.*, V, 3.

Gaule, à Samarobrive (Amiens) : les Trévires, avec les Sénons et les Carnutes, refusent de s'y rendre. C'était une déclaration de guerre. Les Trévires appelèrent de nouveau les Germains : cette fois, les Suèves franchirent le fleuve. La répression de l'insurrection amena César à traverser le Rhin pour la seconde fois. Les Trévires définitivement vaincus se tinrent désormais tranquilles : avec les Lingons et les Rèmes ils n'osèrent prendre part à la révolte générale de la Gaule et répondre fermement à l'appel de Vercingétorix, en l'an 52 avant J.-C. Leur défection sauva les Romains.

VII

LES UBIENS ET LES PEUPLES DE LA GAULE BELGIQUE

De tous les peuples germains, dit César, le moins barbare est celui des Ubiens. On le trouve d'abord sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de l'endroit où devaient s'élever Bonn et Cologne. Suivant l'habitude des Germains, les Ubiens s'étaient infiltrés lentement, par familles et par petits groupes, sur le sol de la Gaule, si bien qu'ils possédaient déjà sur la rive gauche un établissement important. Ils y avaient érigé, en plein air, à l'abri d'un coup de main sacrilège des Suèves, leur sanctuaire national, que les Romains appellent *ara Ubiorum*, « l'autel des Ubiens ». La campagne environnante, au témoignage de Pline, était renommée pour sa fertilité.

« Les Ubiens, dit César, sont un peuple qui fut considérable et florissant autant qu'un peuple germain peut l'être. Il est plus civilisé que les autres nations de même race, parce qu'il touche au Rhin ; qu'il reçoit la visite d'un grand nombre de marchands, et qu'il a pris, par l'effet du voisinage, quelque chose des mœurs gauloises. Les Suèves lui firent souvent la guerre, sans pouvoir, à cause de sa population et de sa consistance, l'expulser du territoire qui lui appartenait ; mais ils le rendirent tributaire, l'abaissèrent et l'affaiblirent[1]. »

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 3.

Outre les Suèves qui vagabondaient sur la rive droite du Rhin et la terrorisaient, les Ubiens avaient pour voisins les Sicambres, cantonnés sur la Sieg, et au nord des Sicambres, sur la Ruhr et la Lippe, les Tenctères et les Usipètes qui cherchaient, eux aussi, à franchir le fleuve et demandaient des terres. Sur la rive gauche, dans le pays d'Aix-la-Chapelle, de Maëstricht et de Crefeld, les Ubiens touchaient aux Éburons. La plus grande partie de ceux-ci étaient, dit César, entre la Meuse et le Rhin : c'était le plus considérable des peuples que les Trévires eussent rendus tributaires. Sur la Meuse, les Aduatiques, rejetons belliqueux des Cimbres, s'étaient substitués aux Tongriens ou mêlés à eux.

« Les Aduatiques étaient les descendants des Cimbres et des Teutons qui avaient placé en deçà du Rhin, au moment où ils envahirent notre province et l'Italie, les bagages qu'ils ne pouvaient conduire et porter avec eux, en laissant aussi, pour les garder, six mille de leurs combattants[1]. » Ceux-ci s'établirent à demeure dans ces lieux, si bien que l'incorporation des Aduatiques dans l'ensemble des peuples gallo-belges est un nouvel exemple de la bigarrure ethnique qui caractérise les groupements de Barbares, à toutes les époques de l'histoire.

Leurs voisins étaient les Nerviens, vers les sources de l'Escaut et de la Sambre, les plus farouches de tous les Belges, dit César. Ils ne permettent pas aux marchands étrangers de pénétrer chez eux ; tout luxe leur est inconnu ; ils s'interdisent même l'usage du vin. Pour protéger leur pays, surtout contre la cavalerie, eux qui n'en avaient point, « ils avaient l'habitude d'étêter et de couper de jeunes arbres et d'entrelacer les branches qui poussaient abondamment en largeur, en y mêlant des ronces et des épines. Ces espèces de haies, semblables à des murs (au moyen âge, *plexicium*, plessis), formaient un retranchement au travers duquel il était non seulement impossible de passer, mais même de voir[2] ».

C'est aux Nerviens et à leur industrie qu'on attribue le vase en terre cuite du Cabinet des Médailles, trouvé dans leur pays,

1. César, *Bell. Gall.*, II, 29.
2. César, *B. G.*, II, 17.

qu'on appelle le « vase des sept dieux », à cause des bustes des divinités des Jours de la semaine qui en décorent la panse. L'art rudimentaire de ces figures est gaulois, nullement germanique, car il se rattache d'une manière caractéristique aux monnaies gauloises de la même région. A l'époque romaine, les villes principales des Nerviens étaient Cambrai et Bavai; cette dernière localité, sur la route de Cologne à Boulogne, est célèbre par les antiquités romaines qu'on y a découvertes.

Les Nerviens touchaient au sud-ouest aux Veromanduens (Saint-Quentin), aux Ambiens (Amiens) et aux Atrébates (Arras). Chez les Morins du Pas-de-Calais se trouvait le port de Gesoriacum (Boulogne-sur-Mer). Des peuplades secondaires et généralement dans la clientèle des autres, étaient réparties dans ces mêmes régions tourbeuses et boisées, très fertiles par endroits [1], de la Flandre, du Hainaut, de la Campine. La culture du blé y était pratiquée, en même temps que l'élevage des bestiaux, des porcs, des oies, et surtout celui des moutons dont il fallait constamment protéger les immenses troupeaux contre les loups et les ours de la forêt Charbonnière. Aussi, les chiens belges étaient-ils réputés pour leur force et leur courage [2].

Plus au nord, au delà de la Dyle, les Ménapiens (Tournai) occupaient les bouches de l'Escaut et de la Meuse, jusqu'aux Caninéfates et à l'île des Bataves. Ils possédaient même les deux rives du Rhin et avaient, de chaque côté du fleuve, des champs cultivés, des fermes et des bourgs (*agros*, *ædificia*, *vicos*). Comme les Ubiens, ils se plaignent d'être, sans répit, en butte aux attaques et aux incursions des Germains. A toutes les époques de l'histoire, les Belges et les Germains de la rive gauche du Rhin seront en collision permanente avec les Germains d'outre-Rhin [3]. Ainsi, toujours et partout, depuis les confins des Helvètes jusqu'à ceux des Frisons, les rapines et le brigandage sont la vie des Germains de la rive droite du Rhin. Ils opèrent même contre ceux des peuples gallo-belges dont ils se rapprochent le plus par les conditions de l'existence et les origines.

1. César, *Bell. Gall.*, II, 4.
2. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 288.
3. Ammien Marcellin, XV, 11.

Deux causes principales contribuèrent à conserver longtemps aux populations de la Gaule Belgique le caractère guerrier et farouche qui les distingue des autres Gaulois : c'était d'abord leur habitat qui les isolait en grande partie, derrière l'épais rideau de la forêt des Ardennes, dans des terres pleines de marécages ; c'étaient, en second lieu, les incursions germaniques qui les obligeaient de vivre sur le pied de guerre continu. Ce sol glaiseux et forestier du nord de la Gaule, ne le perdons point de vue si nous voulons nous bien rendre compte des opérations de guerre de Jules César lorsqu'il entreprit la conquête de cette région.

Chez tous les peuples de la Gaule, après la défaite d'Arioviste, le mécontentement, résume Duruy[1], succéda à l'enthousiasme, lorsqu'ils virent que les Romains paraissaient s'installer à demeure dans leur pays. Les Belges, les premiers, se sentant menacés, se réunirent et votèrent la levée en masse. Averti par les Rèmes et les Éduens, César accourt, traverse l'Aisne sur un pont, à Berry-au-Bac, soumet aisément les Suessions, les Bellovaques, les Ambiens. Mais, aux frontières des Nerviens, des Éburons et même des Atrébates, il se heurte aux obstacles naturels de la région. Les Belges se cachent dans les bois, se glissent dans la nuit forestière, à travers le labyrinthe des marécages et des tourbières. Jamais les Nerviens n'auraient été vaincus si leurs guerriers, sortant des ténèbres, n'avaient commis l'imprudence d'accepter la bataille que César leur offrit. Ayant mis en sûreté, bien loin derrière d'infranchissables barrières, familles, troupeaux, vivres et richesses, ils se crurent capables de se mesurer avec les légions. Ce fut au confluent de la Sambre et de la Meuse, près de Namur. De 60.000 qu'ils étaient, il en resta 500 ; sur leurs 600 sénateurs, 3 seulement échappèrent au massacre qu'en firent les Romains.

La Gaule paraissait conquise et tranquille, en dépit d'une certaine effervescence, lorsque dans l'hiver de l'an 57-56 avant J.-C., les Usipètes et les Tenctères traversèrent le Rhin, non loin de son embouchure. « La cause de cet exode était que les Suèves,

1. *Histoire des Romains*, t. III, p. 153.

depuis plusieurs années, leur faisaient une guerre acharnée, qui les empêchait de cultiver leurs champs[1]. »

Après avoir longtemps résisté aux Suèves, les Usipètes et les Tenctères, « chassés de leur territoire, errèrent trois ans à travers divers cantons de la Germanie. Enfin, ils arrivèrent près du Rhin, dans la contrée habitée par les Ménapiens qui possédaient, des deux côtés du fleuve, des champs, des maisons et des bourgs ». Effrayés à l'approche d'une telle multitude, les Ménapiens abandonnèrent leurs maisons situées au delà du fleuve ; les forts (*præsidia*) qu'ils avaient établis sur la rive opposée empêchèrent heureusement les Germains de passer. « Ceux-ci essayèrent de tous les moyens ; voyant qu'ils ne pouvaient franchir le Rhin de vive force, parce qu'ils n'avaient point de bateaux, ni le traverser à la dérobée, à cause des postes établis par les Ménapiens, ils firent semblant de retourner dans leur pays, et rebroussèrent chemin après trois jours de marche. Mais ils revinrent de nouveau ; faisant, en une seule nuit, la même route à cheval, ils tombèrent sur les Ménapiens qui, sur le rapport de leurs éclaireurs, les croyaient partis et étaient rentrés dans leurs bourgs au delà du Rhin. Les Germains les tuèrent, s'emparèrent de leurs bateaux, et avant que ceux des Ménapiens qui occupaient, tranquilles dans leurs foyers, l'autre rive du fleuve, eussent été informés de cette attaque, ils passèrent le Rhin et, s'établissant dans leurs habitations, ils se nourrirent le reste de l'hiver avec les provisions[2]. »

Apprenant l'invasion des Usipètes et des Tenctères, César passe les Alpes en toute hâte et se dirige sur le pays rhénan. Les Ubiens qui l'avaient appelé, l'engagent à franchir le Rhin, « promettant une grande quantité de bateaux pour transporter les troupes ». César préféra construire un pont en bois pour le passage de son armée. En dix jours ses ingénieurs et ses charpentiers achevèrent cet ouvrage difficile, que les *Commentaires* décrivent dans les plus grands détails.

Quand les Suèves et les Sicambres, cantonnés sur la rive

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 8.
2. César, *B. G.*, IV, 4.

droite, virent que César réussissait à franchir le fleuve, ils abandonnèrent la plaine ouverte pour se retirer dans la profondeur des bois. César n'osa s'engager à leur poursuite dans la *silva Bacensis* qui séparait les champs des Suèves et des Chérusques. Il repassa le Rhin, au bout de dix-huit jours, ayant dû se contenter d'une démonstration que son amour propre déclare efficace. Il détruisit le pont qu'il avait fait construire, et alla s'embarquer à Gesoriacum pour la Bretagne.

Peu de mois s'écoulent, qu'il est forcé de revenir. Avant que la Gaule tout entière se soulève à la voix de Vercingétorix, la Belgique est en feu, révoltée contre la domination romaine. Le Trévire Indutiomar et l'Eburon Ambiorix sont à la tête du mouvement qui gagne jusqu'aux Carnutes (Chartres). Des Germains franchissent le Rhin et prêtent leur appui aux insurgés. Mais ceux-ci, comme toujours, ne savent point agir de concert. C'est à tour de rôle, pour ainsi dire, qu'ils prennent les armes ; dans chacun de ces peuples il y a un parti romain, des transfuges et des traîtres qui avertissent César ou ses lieutenants. Les uns après les autres, Nerviens, Aduatiques, Éburons, Ménapiens transportent au loin, par des lacets forestiers connus d'eux seuls, leurs familles et tout ce qu'ils ont de plus précieux. En vain César fait essarter les bois, de manière à frayer un chemin à son armée et à éviter les surprises ; l'ennemi recule toujours plus loin. Il y eut des moments critiques, des légions surprises et massacrées, des perfidies, des embûches. Une fois, César — c'était pendant son expédition contre les Nerviens — voulut envoyer à son lieutenant C. Cicéron un message pour l'avertir de son arrivée prochaine et l'inciter à tenir jusqu'au bout contre les assauts répétés des Gaulois. « Il écrivit cette lettre en caractères grecs (*græcis litteris*), pour éviter que l'ennemi, si elle était interceptée, vint à pénétrer ses desseins, et il recommanda au messager, dans le cas où il ne pourrait entrer dans le camp, d'attacher sa missive à une javeline, et de la lancer par-dessus le rempart [1]. »

Des mœurs guerrières des Germains, ces Gallo-Belges du

1. César, *Bell. Gall.*, V, 18.

nord ont gardé la fourberie et la duplicité. Le chef Éburon, Ambiorix, a recours à des ruses de coureur des bois, comme Arioviste et Arminius. En l'an 54 avant J.-C., c'est par trahison qu'il fait attaquer Sabinus et massacrer ses troupes. Le drame se passa sur « la chaussée verte de Tongres », auprès de Koninxheim, à la traversée du Jeker. Faut-il rappeler la perfidie des Aduatiques qui, assiégés par César, simulent une reddition et jettent leurs armes, puis se ruent sur les Romains avec d'autres armes qu'ils avaient dissimulées ? Ce trait et bien d'autres du même genre, resteront dans la tradition germanique jusqu'à la guerre actuelle.

Après qu'Indutiomar eut été tué, le vieux roi des Éburons, Cativolc, désespéré, s'empoisonna. Les Éburons, les Nerviens, les Ménapiens se dispersèrent ; ce qui restait des Aduatiques fut vendu à l'encan : il n'est plus parlé désormais de ce peuple dans l'histoire. Ambiorix se réfugia chez les Ménapiens qui, protégés par des marais continus et des bois, dit César, étaient les seuls de toute la Gaule qui ne lui eussent pas envoyé des députés pour traiter de la paix.

Ce fut alors que le général romain invita tous les pillards des contrées voisines à saccager le pays des Éburons, promettant l'impunité à tous les actes de brigandage. Les Germains ne se le firent pas dire deux fois. « Le bruit parvint au delà du Rhin, chez les Germains, que le pays des Éburons était livré au pillage et que l'on conviait tous les peuples à cette proie. Aussitôt, 2.000 cavaliers se réunissent chez les Sicambres... ; ils passent le fleuve sur des barques et des radeaux, à 30.000 pas au-dessous de l'endroit où César avait établi un pont et laissé une garde. Ils envahissent d'abord les frontières des Éburons, ramassent une foule de fuyards dispersés et s'emparent d'une grande quantité de bestiaux, dont les Barbares sont très avides. L'appât du butin les entraîne plus avant. Il n'est ni marais ni bois capables d'arrêter ces hommes nés au sein de la guerre et du brigandage [1]... »

Il importait aussi de punir ceux des Germains qui avaient

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 35.

traversé le Rhin pour prêter main forte aux insurgés. César passa le fleuve une seconde fois, résolu à interdire aux Germains toute relation avec la Gaule et à leur infliger un châtiment exemplaire. Cette expédition, bien que favorisée comme la première, par les Ubiens, n'eut pas plus de succès. Les Suèves se réfugièrent dans leurs inaccessibles forêts ; les légions repassèrent le Rhin sans avoir pu combattre : c'était en l'an 53 avant J.-C. César voulut venger cet échec sur Ambiorix. L'indomptable et insaisissable chef des Éburons, traqué comme une bête fauve, abandonné des siens, surpris au fond des bois, dans l'une de ses fermes (*ædificium*), s'échappa encore une fois ; il trouva un refuge au delà du Rhin.

César crut que la Gaule était domptée par la terreur : il n'avait fait que surexciter le sentiment de la solidarité nationale. Le soulèvement général des Gaulois, de l'an 52, parti du pays des Carnutes, le foyer de l'influence des Druides, gagna tout de suite l'Auvergne. Après la chute d'Alésia, César eut encore à faire une campagne dans le nord-est de la Gaule pour réduire les Bellovaques et Ambiorix : celui-ci, sorti de sa retraite de Germanie, avait appelé aux armes les Ambiens, les Atrébates et d'autres peuples qui n'avaient pas su répondre à temps à l'appel de Vercingétorix. Ambiorix fut refoulé encore une fois au delà du Rhin ; il disparut pour toujours. A l'époque moderne, les Tongriens lui élevèrent une statue.

VIII

LES GERMAINS SUR LA RIVE DROITE DU RHIN AU TEMPS DE CÉSAR

On ne peut songer à faire le dénombrement ni surtout à établir la position respective des tribus cantonnées en Germanie au moment de la conquête de la Gaule par Jules César. Ces peuplades sont sans cesse en mouvement: elles se déplacent, et ce caractère général d'instabilité est, — nous l'avons vu — une différence essentielle entre elles et les peuples de la Gaule. Les Bataves et les Caninéfates étaient originairement des tribus de Cattes que des querelles intestines avaient forcés d'émigrer : ils s'étaient réfugiés dans les marécages et les terres mouvantes exposées aux raz de marée, des bouches de la Meuse et du Rhin[1]. Les Frisons, tribus de pêcheurs, se rattachent peut-être plutôt aux Scandinaves qu'aux Germains; ils demeurent stables dans leurs terres basses, construisant des buttes artificielles appelées aujourd'hui *terpen*, pour s'y loger avec leurs animaux domestiques, au-dessus du niveau habituel de la marée et des inondations. Ces monticules les préservaient contre les caprices de la mer du Nord, tandis que leur pauvreté était une garantie contre les invasions de leurs avides et turbulents voisins; aussi, ont-ils conservé mieux que d'autres leur originalité native.

1. Tacite, *Hist*, IV, 12 et 15.

Au sud des Frisons, sont cantonnés, vers la fin du 1er siècle de l'ère chrétienne, les Chamaves, les Ampsivariens, les Chauques, ceux-ci se développant jusqu'aux bouches de l'Elbe ; sur les bords de la Lippe, les Bructères et les Sicambres ; à Cologne, garnissant les deux rives du Rhin, les Ubiens, sédentaires et plus civilisés, en butte aux attaques des autres Germains. Les Chérusques sont dans les forêts marécageuses ou montagneuses de la Westphalie, de la Hesse et du Hanovre, autour du bassin supérieur du Weser, jusqu'aux montagnes du Harz. Les Tenctères et les Usipètes, peuples frères, sont en face de Bonn et de Coblence; les Cattes et les Mattiaques, sur les pentes du Taunus et jusqu'au confluent du Mein, devaient être des premiers à rester sédentaires, sous le protectorat des Romains qui leur barrèrent la route du Rhin. Puis, en remontant le fleuve jusqu'à l'embouchure du Neckar, on rencontre avant César, les Vangions, les Némètes, les Triboques, errant à la remorque des Suèves. Ceux-ci, agglomération bigarrée de tribus pillardes, venues de l'intérieur de la Germanie, inondent les hautes vallées du Rhin et du Danube, inquiétant sans cesse les Helvètes et les Séquanes, descendant sur la rive droite jusque dans le voisinage des Ubiens. Au sud de la forêt Hercynienne, c'est-à-dire dans la Souabe et la Bavière, s'étalent de hautes plaines et de belles vallées propices à la culture, qu'étaient venus occuper des peuples d'origine gauloise, les Boïens et les Volques Tectosages. Ils avaient pour voisins les tribus des Hermondures, disséminées dans le bassin supérieur du Mein et du Neckar.

A l'orient de ce rideau de peuples instables qui vont bientôt se heurter aux Romains, se meuvent, plus mobiles encore, les Longobards, les Teutons, les Semnons, les Marcomans : ces derniers, groupés sous la main du plus grand des Barbares, Marbod ou Marobod, s'apprêtent à constituer un vaste empire de sédentaires dans la Bohême, dominant les Celtes autochtones. Les Gépides, les Gotons, les Vénèdes, les Burgondes sont encore, à cette époque, sur les bords de la Vistule, voisins des Goths de Scandinavie, des Sarmates et des autres semi-nomades de la Scythie.

Plusieurs de ces tribus étaient déjà en Germanie depuis une

période de temps assez longue, tandis que d'autres venaient seulement d'émerger de la steppe scythique. Leur état social est intermédiaire entre celui des purs pasteurs et celui des agriculteurs attachés à la glèbe de leurs pères. Ils n'habitent plus sous la tente, mais dans des huttes qui font songer aux gourbis des Arabes. Dans le nord de la Germanie, ils construisent leurs cabanes sur pilotis, dans les marais aux émanations insalubres, pour échapper aux surprises nocturnes.

Le Germain de César, vêtu de peaux de bêtes, armé de l'arc, de la framée et du glaive, toujours sur le qui-vive, passe une bonne partie de son temps à défendre ses troupeaux de porcs, de moutons, de bœufs et de chevaux contre les attaques des fauves ou les vols des tribus de son voisinage. La chasse, la guerre et la récolte des châtaignes, des glands, des faînes, des noix et autres fruits naturels, l'occupent bien plus que les quelques poignées d'orge qu'il a confiées à la terre, à proximité de son village improvisé. Il rôde en paresseux, sous bois, dans des pistes et des sentiers qui le conduisent de clairière en clairière, parfois à travers un dédale de marécages.

Comme les peuplades sauvages de l'Amérique ou de l'extrême Asie, les tribus germaines sont, les unes vis-à-vis des autres, dans un perpétuel état d'hostilité, incapables de se grouper autrement que pour une entreprise de pillage, au bout de laquelle les guerriers s'entretuent dans l'orgie, pour le partage du butin.

Souvent, une tribu émigre parce qu'elle fuit devant une autre plus forte qui la chasse et la poursuit [1]. L'histoire d'Arioviste nous a montré que, vers le temps de la conquête de la Gaule par les Romains, les tribus les plus redoutées en Germanie étaient celles des Suèves [2] ou Souabes, dont le nom paraît signifier « les hommes errants », *die Schwebende* [3]. Ils s'étaient appropriés de vastes terrains de parcours qu'ils étaient loin d'occuper en entier, mais où ils interdisaient à toute autre peuplade de mettre le pied.

Se rendre maîtres de campagnes désertes, libres de parcourir,

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 7 ; IV, 1 ; Strabon, IV, 3; Tacite, XIII, 55 et 29.
2. Strabon, IV, 3, 4.
3. Jules Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. I, p. 81.

sans être inquiétés par quiconque, des solitudes immenses, c'était là la marque de leur puissance et de la crainte qu'ils inspiraient[1]. Chez les Germains, dit César « la plus grande gloire pour un État, c'est d'être entouré de vastes espaces et de pays ravagés par ses armes. Ils regardent comme le propre de la valeur, de forcer leurs voisins à abandonner leur territoire, et de faire que personne n'ose s'établir auprès d'eux. D'ailleurs, ils se croient ainsi plus en sûreté, n'ayant pas à craindre une invasion subite[2].

Suivant la saison, l'abondance ou la disette de tels ou tels produits naturels, les Suèves se transportent dans un canton ou une vallée, montés sur leurs petits chevaux, faisant paître leurs troupeaux de gros et petit bétail, chassant le gibier et les bêtes féroces, se livrant à des danses religieuses et à des exercices guerriers.

La lisière de leurs forêts et leurs plaines découvertes étaient clairsemées de quelques villages composés de cabanes faites de branches d'arbres, où vivait la partie stable de la population, celle qui cultivait les champs, ensemençait et récoltait. Les hommes valides partaient à la maraude ou à la guerre, en nombre plus ou moins considérable, sous la conduite d'un chef, qui, s'il était heureux, entraînait parfois une armée entière. Écoutez Jules César qui définit cet état social : « La nation des Suèves, dit-il, est la plus puissante et la plus belliqueuse de toute la Germanie. On dit qu'elle occupe 100 cantons (*pagi*) et que, de chacun de ces cantons, elle fait sortir tous les ans 1.000 combattants qui vont guerroyer à l'extérieur. Ceux qui restent dans le pays, le cultivent pour eux-mêmes et pour les absents. L'année suivante, ils prennent les armes à leur tour, et les autres restent chez eux. C'est ainsi que, sans jamais cesser de cultiver leurs champs, ils s'exercent continuellement à la pratique de la guerre. »

« Il n'y a point chez eux de propriétés séparées, possédées par un seul, et il ne leur est pas permis de demeurer, pour cultiver, plus d'un an dans le même lieu. Ils consomment peu de

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 3.
2. César, *B. G.*, VI, 23.

blé, vivent principalement du lait et de la viande de leurs troupeaux; ils chassent beaucoup. Ce genre de vie, cette nourriture, l'exercice continuel et la liberté, — car leur enfance n'étant soumise ni à la contrainte ni à la discipline, ils s'habituent à ne faire que ce qu'ils veulent, — développent leurs forces et leur donnent une taille extraordinaire. Ils ont aussi pris l'habitude, sous un climat très froid, de ne porter pour tout vêtement que des peaux qui laissent, faute d'être assez grandes, une partie de leur corps à découvert, et ils se baignent dans les fleuves [1]. »

César ajoute, en ce qui touche les rapports des Suèves avec le dehors, qu'ils laissent volontiers pénétrer les marchands étrangers chez eux, pour leur vendre le butin qu'ils ont fait à la guerre, mais qu'ils ne leur achètent rien, parce qu'ils n'ont besoin de rien. Les marchands gaulois qui pénétraient en Germanie et avaient un contact suivi avec les Barbares, purent renseigner César sur Arioviste et les Suèves, sur leur nombre, leurs forces, leur façon de combattre [2].

Nous avons vu comment les Usipètes et les Tenctères, harcelés par les Suèves, furent contraints de passer le Rhin chez les Ménapiens qui leur firent mauvais accueil. Au moment où il allait porter la guerre au delà du Rhin, César reçut une députation d'autres Barbares qui avaient été chassés, eux aussi, par les Suèves. Ils demandent humblement des terres en Gaule. Ils disent qu'ils ont franchi le Rhin, chassés par les Suèves, et non de leur plein gré; ils supplient « qu'on leur assigne des terres ou qu'on leur laisse la possession de celles qu'ils ont conquises par les armes [3] ».

César répond aux ambassadeurs « qu'ils ne peuvent prétendre à son amitié s'ils restent dans la Gaule (sur le territoire des Éburons, Condruses, etc.); qu'il n'est pas juste que ceux qui n'ont pas su défendre leur territoire occupent celui d'autrui; qu'il n'y a point, dans la Gaule, de terrain vacant que l'on puisse donner sans injustice, surtout à une aussi grande multitude. Il

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 1.
2. César, *B. G.*, I, 39.
3. César, *B. G.*, IV, 7.

leur est loisible, s'ils le veulent, de se fixer chez les Ubiens... Il obtiendra des Ubiens cette permission pour eux[1] ».

Mais les Ubiens étaient eux-mêmes molestés par les Suèves. Dans cette occasion, il paraît bien que César, inaugurant une politique qui sera toujours celle des Romains en Germanie et qui avait si bien réussi en Gaule, n'ait eu pour but que d'exciter les tribus germaines les unes contre les autres. Leurs guerriers se prêtent d'ailleurs à ce jeu sans scrupule, se vendent au plus offrant, passent du camp des Gaulois dans celui de César et réciproquement, pourvu que le pillage soit au bout de leurs services. Durant la guerre contre Vercingétorix, César « envoie des députés au delà du Rhin, en Germanie, vers les peuples qu'il avait combattus les années précédentes, et leur demande des cavaliers et de ces fantassins armés à la légère, accoutumés à se mêler avec la cavalerie dans les combats[2] ». En d'autres circonstances, c'est pour le compte des Gaulois que les Germains font la guerre[3]. Le Germain, toujours, est au service de quiconque veut l'employer, pourvu qu'il quitte sa forêt ou ses landes brumeuses et stériles.

La médiocrité de leur sol et la fécondité de leur race, voilà la double raison économique de la puissance d'expansion au dehors de la race germanique, forcée d'émigrer, de piller pour vivre, parfois de « faire le vide » pour s'installer à la place de ceux qu'elle tue ou qu'elle dépouille sans scrupule. C'est pour piller, *ad prædam*, qu'elle se fait conquérante, non point, comme d'autres, pour civiliser et commercer.

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 8.
2. César, *B. G.*, VII, 65.
3. César, *B. G.*, I, 31; V, 27; VI, 2.

IX

LES MONNAIES DES GAULOIS DE L'EST

Comme la Grèce avant les Guerres médiques, la Gaule était, au moment de la conquête romaine, une fédération de peuples (*civitates*) socialement organisés et depuis longtemps en possession de tous les rouages d'une administration ordonnée. La frappe et l'usage de la monnaie étaient le complément, presque le signe caractéristique, de cette organisation administrative, le trait d'union qui rattachait les unes aux autres les relations extérieures des individus ou des peuples. La monnaie est, en effet, le régulateur du commerce, le balancier des affaires petites ou grandes ; dans les sociétés civilisées elle circule dans les rangs des populations comme le sang dans les veines d'un corps vivant.

Les Gaulois ont d'abondantes séries monétaires dès le IVe siècle avant J.-C. ; au contraire, sur la rive droite du Rhin, aucun peuple germain n'a battu monnaie ; il n'y a point d'atelier monétaire en Germanie, de même qu'il n'y a pas de villes avant Charlemagne. Au point de vue économique comme à tous les autres, c'est un pays inorganisé.

L'extrême multiplicité des monnaies des peuples gaulois et leur variété de types et de symboles attestent l'activité et l'intensité de la circulation commerciale de ces peuples entre eux et dans l'intérieur de chaque cité. Mais il y a plus. La solidarité

de ce monnayage dans toutes ses parties, le rapport général qui domine et rapproche les productions de tous les ateliers, depuis les cités de l'Aquitaine jusqu'à celles de la Belgique rhénane, et depuis les Helvètes et même les Celtes de la vallée du Danube jusqu'aux Armoricains, constituent un argument solide à invoquer en faveur de l'unité économique de la Gaule. Impossible à un œil tant soit peu exercé de ne pas distinguer une monnaie gauloise d'une monnaie grecque, romaine, italiote ou de toute autre origine; on ne saurait s'y tromper, à quelque cité gauloise qu'on doive, en dernière analyse, classer cette monnaie. Une telle parenté d'aspect, de style, de système, de procédés de fabrication, si longtemps prolongée, ne saurait s'expliquer que par la solidarité économique et même politique des peuples gaulois.

Sur les plus perfectionnés de ces indispensables véhicules des affaires quotidiennes, on lit les noms et on reconnaît même les effigies d'un certain nombre des chefs auxquels César eut affaire, tels que Vercingétorix, le Cadurque Lucterius, l'Éduen Dumnorix, le Picton Duratius, et pour nous confiner dans notre région de l'Est, l'Atrébate Commius, l'Helvète Orgétorix, les Suessions Divitiac et Galba et divers autres. Quelque incertitude qui plane encore sur l'attribution et l'identification historique de plusieurs de ces noms, ce sont bien des chefs gaulois. Le Germain Arioviste était autrement puissant qu'eux, et cependant il n'y a point de monnaie d'Arioviste, pas plus qu'il n'y en aura plus tard d'Arminius et d'Attila.

Un bon nombre des types des monnaies gauloises nous révèlent avec l'évidence la plus absolue, surtout au sud des Cévennes, les relations commerciales des peuples de la Gaule avec les colonies grecques de la côte méditerranéenne, Marseille, Rhoda, Emporiæ (Ampurias). D'un autre côté, les monnaies de la Celtique et de la Belgique ont, en majorité, des types qui trahissent les rapports de ces régions avec la Grèce du nord par la vallée du Danube, et plus tard, leur étroit contact avec les Romains de la Province, par la Saône et le Rhône.

Dès le IVe siècle avant notre ère, les Arvernes, princes des Gaules, frappent de beaux statères d'or, imités de ceux de Phi-

lippe de Macédoine, père d'Alexandre. Plus encore peut-être que le va-et-vient du transit par l'Helvétie et la vallée du Danube, ce sont les expéditions guerrières des Gaulois dans les contrées helléniques qui transportent jusqu'au plateau central de l'Auvergne et dans les Cévennes ou chez les Santons et les Tolosates, ces monnaies grecques aux types si beaux, au métal si pur. Les mercenaires gaulois rapportaient dans leurs foyers et répandaient sur le marché de chaque cité le pécule gagné à la solde de Philippe ou de tout autre prince. Les randonnées fructueuses de compagnons organisés en coureurs d'aventures ou pour une invasion sur Delphes ou d'autres provinces grecques, ramenaient aussi en Gaule des sacs de pièces d'or et d'argent.

Une tradition conservée par Justin prétend que les Tolosates, rentrés dans leur pays après leur tentative sur Delphes et leurs ravages en Thrace, rapportèrent 110.000 livres pesant d'argent et 5 millions de livres d'or. Une peste ayant ravagé leur pays, un oracle leur conseilla de jeter dans un lac voisin de Toulouse tout ce trésor mal acquis. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils furent délivrés du fléau par les dieux.

Les Gaulois qui savaient exploiter leurs mines d'or et d'argent, et laver leurs sables aurifères, s'essayèrent à imiter ce monnayage des Grecs. Ils le copièrent servilement ; ils transcrivirent jusqu'aux légendes grecques, si bien que sur leurs pièces on lit le nom de Philippe ; moins fréquemment, ceux d'Alexandre, de Lysimaque, d'Audoléon ; puis, ces noms sont déformés ; ils deviennent méconnaissables, avec des lettres omises ou bouleversées, en même temps que les types s'altèrent et se transforment dans le goût gaulois. Ce sont ces pièces-là, sans aucun doute, que les rois Luern et Bituit jetaient du haut de leur char dans les rangs de la foule qui se pressait sur leur passage pour les acclamer. En ceci, ils eurent des imitateurs, même encore à l'époque de César. Voilà pourquoi, par exemple, sur le vaste plateau qui domine le village de Pommiers, auprès de Soissons, et où l'on remarque les vestiges d'un *oppidum* gaulois, les pièces de bronze à la légende CRICIRV sont ramassées en grand nombre par les bergers ou les paysans qui labou-

rent leurs sillons. Il est impossible de ne pas admettre que cette menue monnaie n'ait été jetée à la volée, comme une semence, par ce chef inconnu *Cricirus* (?), à l'occasion de quelque triomphe solennel ou de réjouissances publiques.

Chez les Arvernes et leurs voisins, l'imitation des statères macédoniens s'éloigne graduellement du prototype ; le métal s'avilit ; à chaque émission nouvelle, pour ainsi dire, la monnaie gauloise est moins belle et moins bonne : on dirait qu'on suit les étapes de la décadence de l'empire arverne qui ne se relève fièrement, dans un dernier sursaut, qu'avec les magnifiques statères d'or de Vercingétorix.

Partout, en Gaule, le champ des pièces se surcharge d'enjolivements et de petits emblèmes empruntés au panthéon gaulois. Quant aux types, — Apollon à cheveux bouclés, cheval au galop, cavalier, char attelé de deux coursiers, sanglier hirsute, aigle éployé, taureau, monstre ailé imité de Pégase, quadrupède androcéphale, têtes fantastiques, figures aux membres désarticulés, disproportionnées, indescriptibles, bêtes innommables, réelles ou imaginaires, qui se débattent au milieu des chaînes, des entrelacs, des rosaces, — l'art monétaire n'a rien composé de plus étrange, de plus mystérieux, de plus incohérent au point de vue artistique. On est dérouté par cette ingéniosité et cette fécondité dans le laid[1]. De toute une figure, par exemple, il ne reste que l'œil, tant il s'est démesurément agrandi ; il a envahi tout le champ de la pièce et si l'on peut affirmer avec certitude que c'est bien un œil, c'est parce qu'un grand nombre de pièces, alignées suivant les émissions successives, permet de suivre le grandissement de cet œil au milieu de la joue et la dégénérescence graduelle du type jusqu'à la décrépitude caricaturale. C'est d'ailleurs ainsi, également, qu'au moyen âge le temple du denier carolingien est allé, de déformation en déformation, jusqu'au type bizarre et indéfinissable du denier tournois de saint Louis.

Mais toutes les monnaies gauloises ne méritent pas cette réprobation. Si l'on n'a point encore la clef des petits symboles

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 347 et suiv.

religieux qui accompagnent les types, ce n'est pas une raison pour les négliger. Comme légendes, les pièces de bon style et de travail soigné portent des noms de peuples, de vergobrets et de chefs militaires, en lettres grecques ou en lettres latines, parfois en caractères mélangés et empruntés aux deux alphabets. Entre les Cévennes et les Pyrénées, les légendes monétaires sont souvent en caractères ibériques, comme en Espagne.

Les cités gauloises frappent ainsi des pièces d'or, d'électrum, d'argent, de cuivre, de potin, et ce monnayage extrêmement abondant, dure plus de trois siècles. Dans l'ensemble, les dégénérescences des types que nous signalions tout à l'heure, sont de plus en plus accentuées à mesure qu'on s'éloigne du pays des Arvernes, des Éduens, des Carnutes, des Bituriges, région centrale qui fut bien le foyer de l'art gaulois comme de la puissance et de la civilisation gauloises.

Après la création de la Province romaine, les Gaulois du sud-est, subissant l'influence économique et politique de Rome, se mirent à imiter le denier de la République. Les légendes gravées autour de ces types copiés sur la monnaie romaine, qui affluait jusque dans la région rhénane, nous donnent des noms gaulois en caractères latins. Les Gaulois ont fait comme les Insurgés de la Guerre sociale en Italie, qui, eux aussi, ont imité les deniers romains, en substituant à la légende latine, les noms de leurs chefs en caractères osques. Les Celtibériens se sont inspirés, de la même façon, des deniers romains, en y faisant graver des légendes ibériques. Par la comparaison de ces divers monnayages, inspirés des mêmes prototypes romains et du même esprit national, on constate que les Gaulois étaient plus avancés dans leur art, leur industrie, leur développement économique que les Italiotes et les Celtibères. De tous ces peuples occidentaux, vaincus et soumis par Rome dans les deux derniers siècles de la République, nations organisées et parvenues à une civilisation moyenne, originale, les Gaulois sont ceux chez qui se manifeste le plus haut degré de culture matérielle, du moins dans la Narbonnaise, la Celtique, la vallée du Rhône et une partie de la Belgique.

Les monnaies de la Gaule Belgique sont fabriquées suivant

la même conception et dans les mêmes données de types, de légendes, de système et d'aspect général que celles de la Celique. Tandis que les pièces d'or ou d'argent qui portent des noms de chefs sont de bon style, les pièces banales d'or et d'argent et surtout le bas potin, présentent des types de la plus extravagante barbarie ; les dégénérescences y sont poussées jusqu'à l'extrême limite de la défiguration. On dirait que les mœurs de cette âpre région du nord-est de la Gaule, qui impressionnèrent César par leur rudesse, ont leur reflet jusque dans cette fabrication monétaire.

Sous ce rapport, on ne peut manquer, par exemple, d'être frappé du contraste que présentent les monnaies des Séquanes et des Médiomatrices, peuples qui voisinaient dans la haute Alsace. Les Séquanes imitent les statères de Lysimaque, s'inspirent du denier romain. Telles de leurs pièces sont d'une fabrique soignée, habile, parfois d'un art distingué, avec des noms de chefs comme Togirix, Sequanoiotuos, Q. Sam., Q. Doci. Ces deux derniers personnages portent le prénom romain *Quintus* : on le voit, les Séquanes s'adaptent à la culture et aux usages romains dès le temps de César, sinon déjà antérieurement.

Comme eux, les Médiomatrices ont des monnaies d'or, d'argent, de potin. Mais les Médiomatrices et avec eux les Leuques (Toul) et les Trévires, sont venus s'installer en Gaule plusieurs siècles après les Séquanes. Serait-ce là le secret de la barbarie de leurs produits monétaires ? N'est-il pas curieux de constater que le numéraire de ces peuples est d'un style grossier, rudimentaire ; le dessin des types est inexpérimenté, malhabile ; ce ne sont encore que des essais de barbares qui entrent dans la civilisation et s'exercent à en manipuler et à en imiter les productions courantes. Les larges statères d'or des Médiomatrices ont, sur l'une de leurs faces, une tête de Janus qui paraît une contrefaçon enfantine du type romain. Au revers, à côté d'un cheval caricatural entouré de fleurons, de rouelles ou d'annelets, on lit la légende grecque énigmatique ΘΙΟΛΕ (?). D'autres pièces d'or et de bronze, moins rudes et moins anciennes, portent en latin le nom même des Médiomatrices, MEDIOMA (*trico-*

rum). C'est aussi à cette *civitas* ou à ses voisines, qu'on classe les pièces qui ont les légendes ARC AMBACTV, ΚΑΛΕΔΟΥ ou ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, et celles dont le revers est une Victoire assise, imitée du denier de M. Porcius Caton qui fut monétaire à Rome en l'an 90 avant J.-C.

Sur les plus soignées des monnaies des Trévires, on lit des noms de chefs politiques ou municipaux : VOCARAN, LVCOTIOS, POTTINA, ΑΡΔΑ, ce dernier nom avec un Δ (*delta*) grec au milieu de lettres latines. Ces pièces de bonne fabrique, voisines de la conquête de Jules César, ont des types imités, pour la plupart, des deniers de la République romaine. D'ailleurs, le monnayage des Trévires, nous le verrons, se prolongea jusqu'au temps d'Auguste, sous une forme romanisée.

Poursuivant notre rapide enquête le long de la rive gauche du Rhin, au nord des Ardennes, à l'époque de la conquête de César, les Éburons et les Aduatiques, eux aussi, ont des séries régulières de monnaies. Si les types de leurs statères d'or pâle et leurs bronzes sont de plus en plus barbares — c'est dans cette région qu'on trouve les « monnaies à l'œil »,— néanmoins ils présentent des particularités locales et des noms de chefs, par exemple, les bronzes avec AVAVCIA et les pièces d'argent à la tête de cheval accompagnée de la légende ANNA ROVECI. Quelque difficulté que nous éprouvions à interpréter ces noms, il n'en est pas moins certain qu'ils avaient un sens pour les autorités locales qui les ont fait graver ; que ces pièces sont le produit d'un monnayage officiel, affirmant à la fois une autorité souveraine qui ordonne et contrôle les émissions, et un art qui s'efforce d'imiter, d'interpréter les types plus beaux, plus parfaits qui venaient de la Grèce ou de Rome.

On a trouvé à Thérouane, dans le pays des Morins, des bronzes au type du cavalier armé d'un trident, qui ont, en lettres latines, les noms propres RVBIOS et VIROS. Ces pièces se rapprochent du beau monnayage des Atrébates. D'autres monnaies, attribuées aux Morins et aux Nerviens, sont des statères d'or, qui n'ont d'un côté qu'une protubérance arrondie, avec un profil en *epsilon* grec, dernier vestige d'une tête humaine ; de l'autre, un cheval désarticulé, entouré d'emblèmes bizarres qu'on

ne saurait ni définir ni expliquer, astres, serpents, globules, rouelles, ornements géométriques, zigzags et enroulements.

Ces symboles forment, dans ces séries, comme dans toutes les autres, l'originalité de la numismatique gauloise. A eux seuls ils suffiraient pour démontrer que les Gaulois n'étaient pas des barbares. En dépit de la bizarrerie de ces emblèmes, et des difficultés que nous éprouvons pour les interpréter et leur assigner une place dans l'arsenal des emblèmes du panthéon gaulois, si mal connu, ils attestent une singulière fécondité d'imagination ; ils sont les témoins du développement de la culture gauloise sur les bords du Rhin.

Les Helvètes, les Boiens et les Tolosates de la forêt Marcienne, les Taurisques, les Scordisques, les Vindéliciens et tous les peuples de race celtique qui formaient la population sédentaire de la Suisse, du Wurtemberg, du Tyrol, de la Bavière et de tout le bassin du Danube jusqu'à Singidunum (Belgrade), Durostorum (Silistrie), Noviodunum (Isaaktcha), aux noms bien celtiques comme tant d'autres des mêmes contrées : toutes ces régions, au mouvement commercial si développé, eurent des monnaies, tout aussi bien que les peuples gaulois cis-rhénans.

Aux Helvètes et aux Boiens, reviennent les singulières monnaies d'or globuleuses, en forme de petites coupes, qu'on désigne sous le nom de *Regenbogenschusselchen* « petites coupes à l'arc-en-ciel », appellation qui leur vient de ce que la face concave porte, comme type, un *croissant,* ou si l'on veut, une espèce d'arc-en-ciel avec un rayonnement partant du centre. Il s'en trouve qui ont, sur la face convexe, une étoile ou la triskèle, et sur le côté concave, à la place du croissant, un cheval au galop ou des annelets. Ces pièces d'or, d'électrum et de cuivre sont bien le monnayage le plus rudimentaire qu'aucun peuple ait jamais créé. On en recueille souvent des échantillons dans tous les pays qui forment les hautes vallées du Rhin et du Danube et le long de ce dernier fleuve jusqu'en Bohême. Le fameux *oppidum* de Stradonic, en Bohême, où l'on a découvert tant de débris archéologiques pareils à ceux de Bibracte, chez les Éduens, a livré des monnaies à l'arc-en-ciel, ainsi que des

quantités de pièces gauloises des Arvernes, des Santons, des Lingons, des Éduens, des Leuques, des Séquanes, des Helvètes. On n'en peut douter : cet *oppidum* fut longtemps une importante station de la route commerciale du Danube qui était entièrement, nous l'avons vu, aux mains des peuples celtiques.

Dans toutes ces régions occupées par la race celtique et quotidiennement fréquentées par les marchands gaulois ou par les soldats, il est intéressant de signaler les trouvailles de monnaies de notre Gaule apportées par le négoce. Il est non moins remarquable que les Gaulois du Danube aient battu monnaie eux-mêmes : ils étaient, — ceci le prouve, — bien au-dessus de la barbarie germanique. Leurs monnaies d'argent ont des types inspirés des pièces grecques les plus courantes dans la Macédoine et la Thrace. Les noms de chefs qu'on y relève sont nettement de forme gauloise, par exemple, Ainorix, Biatec, Bussumar, Cobrovomarus, Evoiurix, Nonnos, Jantumarus. Il s'y trouve aussi, en abondance, des imitations des tétradrachmes de Maronée et de Thasos.

Ainsi, tandis que les peuples germains ne font que recevoir comme des lingots, au poids, les monnaies étrangères qui pénètrent chez eux, gauloises, romaines ou grecques, au contraire les peuples gaulois ont des ateliers officiels, même hors de la Gaule et dans tous les pays où ils ont émigré et dominé politiquement[1].

1. Sur les monnaies gauloises : J.-A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises* (in-8°, 1905).

CHAPITRE V

LA FRONTIÈRE RHÉNANE D'AUGUSTE A TRAJAN.
ORGANISATION DE LA CONQUÊTE ROMAINE

I

AUGUSTE ET DRUSUS

On a vu que des chefs ambitieux chez les Arvernes, les Éduens, même les Bellovaques et les Helvètes, avaient rêvé, vers le temps où parut César, de rétablir le vieil empire des Gaules, en exploitant les souvenirs de l'unité et de la grandeur d'autrefois. Le dernier et le plus illustre d'entre eux, Vercingétorix, échoua dans cette entreprise de restauration nationale.

Mais l'idée et la tradition n'en pouvaient périr. Loin de chercher à les étouffer, les Romains comprirent qu'ils devaient en faire le levier de leur domination. Jules César n'eut garde de chercher à détruire l'unité gauloise ; il la consolida au bénéfice de Rome, et les Gaulois, séduits par la culture romaine, ne cessèrent de reconnaître dans les légions le rempart de la Gaule contre l'invasion germanique. Ils acceptèrent, sans trop murmurer, l'hégémonie romaine, libérale, bienfaisante et civilisatrice, garantie d'une paix et d'une stabilité que l'indépendance politique ne leur eut sans doute pas donnée.

Qui pourrait prétendre que si l'unité gauloise n'eut pas

préexisté à la conquête romaine, César l'eut créée après ses victoires ? c'eut été la plus grave des fautes politiques. Mais il respecta la fédération nationale des Gaulois pour se les concilier. César la consacra en groupant sous son gouvernement, à la fois l'ancienne Province ou Narbonnaise depuis longtemps romanisée, et la Gaule chevelue (*Gallia comata*), nom donné aux trois Gaules qu'il avait conquises, la Celtique, la Belgique et l'Aquitaine. Il respecta les institutions et les usages des peuples gaulois ainsi que leurs divisions politiques. Les petits États, qu'il appelle des cités (*civitates*), que séparent souvent les uns des autres des accidents du sol, forêts, montagnes, rivières, ont chacun une capitale ; ils sont subdivisés en cantons (*pagi*) et ces cantons en bourgs ruraux (*vici*). Il y avait, en outre, les châteaux-forts (*castella*) ; de vastes enceintes (*oppida*) entourées de murs, de levés de terre et de fossés, où campaient les soldats et qui continuaient, comme autrefois, à servir de refuge à la population, en cas d'attaque : ces *oppida* dont la construction remonte souvent à l'époque de l'indépendance, sont les fameux « camps de César » si répandus en Gaule.

Cette organisation politique est celle-là même de la période antérieure : rappelons-nous la *civitas* des Helvètes partagée en quatre clans devenus des *pagi* et 400 *vici*. De tous les *oppida* gaulois des pays rhénans, les plus imposants, par leur étendue et leurs ruines, sont à coup sûr, ceux de la forêt de Dabo, celui du Drachenfels entre Kaiserslautern et Neustadt, et surtout celui du mont Sainte-Odile, à quelques lieues de Schlestadt. Dans l'immense enceinte de ces camps retranchés dont l'exploration archéologique a été entreprise en ces derniers temps, on n'a découvert que des murs et des débris gaulois ; des savants allemands y ont vainement cherché quelque chose de germanique.

Enfin, chez les Séquanes, les Médiomatrices et les Trévires, les exploitations rurales isolées (*ædificia*) devenant chaque jour plus prospères, se transformaient en ces villas gallo-romaines dont les vastes substructions, exhumées aujourd'hui, étonnent par le luxe et le confort qu'elles laissent soupçonner.

Ce respect des traditions gauloises par les Romains, a été justement remarqué. Rome, dirons-nous après Fustel de Cou-

langes [1], n'a jamais pratiqué vis-à-vis des peuples qu'elle a incorporés à son empire, et en particulier vis-à-vis des Gaulois, la politique persécutrice, si chère aux Allemands de nos jours, qu'on appelle la politique d'assimilation forcée.

« Tandis qu'on voit, dit Fustel de Coulanges, dans les sociétés modernes, les conquérants employer toute leur habileté à s'assimiler les vaincus, et les vaincus, de leur côté, repousser aussi longtemps qu'ils peuvent l'union avec les vainqueurs, c'était le contraire dans l'antiquité. Ceux qui supposent que Rome eut la pensée et la conception nette de faire entrer dans son sein les peuples soumis, lui attribuent une idée assez moderne et qu'elle n'eut pas. Ce furent bien plutôt les peuples soumis qui travaillèrent à entrer dans la cité romaine. Rome ne fit que se prêter au désir des peuples. Elle ne s'y prêta même que par degrés et lentement. L'effort, en tout cela, vint des peuples, et non pas de Rome. Ce ne fut pas Rome qui eut pour politique de fondre les Gaulois avec elle ; ce furent les Gaulois qui aspirèrent et qui tendirent de toutes leurs forces à s'unir à ceux qui les avaient conquis. » La France, sous ce point de vue, n'a jamais suivi une autre politique que celle de Rome : toute son histoire le proclame.

La politique contraire n'apporte aux conquérants qui la pratiquent, que déboires. Est-il besoin de rappeler à la mémoire les mécomptes de l'Espagne dans les Pays-Bas, de l'Autriche et de la Prusse en Pologne et dans les régions habitées par les Slaves du Sud ? Pour ce qui est de l'Alsace-Lorraine les journaux d'aujourd'hui (26 septembre 1915) nous apprennent qu'une ordonnance de l'empereur Guillaume II vient de remplacer les noms français de 250 communes par des noms allemands. Ce sera là un des derniers actes de germanisation par contrainte que, pour sa suprême honte, aura commis le gouvernement allemand.

Sous le protectorat romain, la Gaule « reine et déesse » est personnifiée dans l'art comme la Patrie des populations qui couvrent tout le pays, depuis le Rhin jusqu'à l'Océan et aux Pyré-

1. *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France* (éd. de 1892), t. I, p. 86.

nées. A Lyon (*Lugdunum*), capitale nouvelle de la Gaule, fut érigé l'autel gigantesque de Rome et d'Auguste (*ara Romæ et Augusti*); on y grava les noms de toutes les *civitates* de la Gaule. Cet autel, double symbole de l'unité gauloise et de la fidélité envers Rome et l'Empereur, fut desservi par un pontife national, choisi annuellement, à tour de rôle, dans chacune des cités. Nous connaissons, entre autres, un Belge, appelé Nervius, et un Séquane qui furent investis de cette haute dignité. Là, se rassemblait périodiquement le Conseil de toute la Gaule (*concilium totius Galliæ*). Sans doute, ces fêtes et ces jeux nationaux étaient présidés par des personnages qui, désormais, n'avaient guère que des titres honorifiques et protocolaires; on y discutait des questions financières et administratives dont l'intérêt était plus apparent que réel, et d'où la politique, d'ailleurs, était soigneusement bannie par les Romains. Ce *concilium*, espèce de « Conseil des Notables », n'était que l'ombre de ce qu'il avait été sous la direction des Druides, au temps de l'indépendance, quand il était comparable aux panégyries grecques. Néanmoins, la survivance de cette vieille institution nationale, toute illusoire qu'elle fût, consacrait, sous le patronage et la surveillance de Rome, l'unité politique et morale de la Gaule, depuis les Pyrénées et l'Océan jusqu'au Rhin et à la mer du Nord. Au début, à partir de l'an 12 avant J.-C. jusqu'à l'époque de Néron, ces assises nationales de Lyon donnèrent lieu, comme jadis les réunions amphictyoniques des Grecs, à la frappe de monnaies qui portent la légende *Romæ et Augusti;* on y voit cet autel fameux de Rome et d'Auguste qui dominait le confluent de la Saône et du Rhône et qui était entouré des statues colossales des soixante cités de la Gaule.

Mieux que toute autre province, la Gaule prend la culture romaine, s'y adapte et en bénéficie. « Voyez cette Gaule, s'écrie Marc Antoine, au lendemain de la mort de César; aujourd'hui elle a déjà la même culture que l'Italie. » Mais la Gaule demande en retour, à Rome, de la protéger contre les Barbares d'outre-Rhin. Aussi, les Romains, en Gaule, n'auront jamais qu'une politique et un but, garder la frontière du Rhin; dès que les empereurs se montreront inhabiles ou impuissants à réaliser cette

lourde tâche et à protéger efficacement la Gaule, celle-ci se détachera de l'Empire et voudra reprendre la libre disposition de ses destinées, sans toutefois rien répudier de la culture romaine. Tel est, au fond, derrière les ambitions personnelles, le sens vrai de la plupart des révoltes de chefs d'armées dans la Gaule.

La contrée qui continuera à subir les perpétuels assauts de la Barbarie, et que sa position géographique prédestinait à cette lutte éternelle, la Gaule Belgique, s'étendait alors depuis le lac de Constance jusqu'à l'embouchure du Rhin, et depuis cette embouchure jusqu'à celle de la Seine. Du côté de la Celtique qu'on commence à appeler Lyonnaise, le cours de la Marne, le plateau de Langres et, au delà des Séquanes, la chaîne du Jura, en étaient les bornes imprécises. La capitale romaine de la Belgique fut Reims (*Durocortorum Remorum*), et l'on a vu que ces Rèmes, bien que d'origine belge, étaient, à l'époque de l'indépendance, dans la clientèle des Carnutes de la Celtique. Pline englobe dans la Belgique les Helvètes, les Séquanes, les Lingons, tandis que ces peuples sont plus ordinairement rangés dans la Celtique[1]. Dans les Tables de Ptolémée, les Rauraques sont devenus une *civitas*, qui descend le long du Rhin jusqu'à Argentovaria (près Colmar). Ces incertitudes et ces changements attestent que les différences ethniques entre la Gaule Celtique et la Gaule Belgique, qu'ont voulu imaginer certains auteurs, n'existaient que théoriquement, dans le lointain, depuis longtemps oublié, des migrations.

Les Gaulois de la Celtique et de la Belgique, dit Strabon, « ont tous un type de physionomie uniforme, le vrai type gaulois ; ils ne se distinguent les uns des autres que parce qu'ils ne parlent pas tous leur langue absolument de même ; ils se servent de plusieurs dialectes ayant entre eux de légères différences, lesquelles se retrouvent aussi dans la forme de leurs gouvernements et dans leur manière de vivre. » L'habitat, avec les variétés de son sol, de son climat, de ses cultures, entretenait ces particularités provinciales qui existent encore de nos jours.

Quelques mois avant sa mort (44 avant J.-C.), César confia

1. Pline, *Hist. nat.*, IV, 33 (18), 1 ; cf. Ern. Desjardins, *Géographie*, t. II, p. 498.

le gouvernement de la Gaule Belgique à son lieutenant Aulus Hirtius, qui avait eu la part la plus active à la conquête. Bien que les événements d'Italie aient empêché Hirtius de prendre possession de sa charge, des monnaies de bronze, imitées des deniers de César à l'éléphant, portent son nom ; on les rencontre surtout dans les pays des Trévires et des Médiomatrices où elles paraissent avoir été frappées. Puis, les Trévires ont imité ces monnaies, en substituant au nom d'Hirtius les noms gaulois de *Coriarcos*, *Inecriturix*, *Athediac* (le chef Atisios?), inscrits en lettres latines mélangées de quelques caractères grecs. Ces monuments numismatiques sont les premiers témoins bien datés de la romanisation de la Gaule rhénane.

Tout de suite après la mort de César, des chefs ou des magistrats gaulois des pays voisins du Rhin se font les auxiliaires empressés des propréteurs romains, sont heureux et fiers d'être encadrés dans l'administration romaine. A cette même région de la Gaule, appartiennent les monnaies si répandues, à l'effigie d'Auguste, qui portent le nom d'un semi-gaulois des pays rhénans : *Germanus*, *Indutilli libertus*. L'affranchi du gaulois Indutillus s'appelle Germanus, à l'époque où les Romains commencent à englober sous le nom de *Germani* les Barbares d'outre-Rhin, et, circonstance unique dans l'histoire de la monnaie antique, cet affranchi, un indigène de marque, est investi de l'honneur de signer la monnaie.

Pour barrer la route aux Germains, il fallut songer à fortifier le Rhin. Les Romains s'y prirent de trois façons : ils construisirent des forteresses, ils établirent des garnisons permanentes, ils fondèrent dans la région frontière des colonies de vétérans. Le premier pays à préserver était le bassin de l'Aar, le chemin battu de tant d'invasions, parce qu'il conduit de la trouée de Belfort et de la haute Alsace aux sources du Rhin et du Danube. La cité des Helvètes, restaurée après l'aventure dont ils furent si cruellement châtiés, eut pour capitale *Aventicum* (Avenches) ; des villes nombreuses s'y développent, parmi lesquelles, dans la région rhénane, *Turicum* (Zurich), *Vitudurum* (Winterthur), *Vindonissa* (Windisch) et la *colonia Rauraca* (Augst), près Bâle. Des garnisons imposantes eurent leur

stationnement fixe dans la contrée, qui fut sillonnée de grandes routes, les unes traversant les cols des Alpes, les autres gagnant les vallées du Rhin et du Rhône.

Errantes sur la rive droite du Rhin, les hordes suéviques étaient restées un danger permanent pour les terres de l'empire : il fallait les détruire. Pour en venir à bout, on dut organiser des expéditions de pénétration dans leurs forêts et établir dans des camps retranchés les garnisons chargées de les pourchasser. Agrippa, gouverneur des Gaules à partir de l'an 39 avant J.-C., inaugure la longue suite des campagnes des Romains sur la rive droite du Rhin. Dès l'an 38, Agrippa, appelé par les Ubiens, passe le fleuve à l'endroit où César l'avait franchi la première fois ; les Suèves s'évanouissent dans leurs forêts. Pour prévenir un retour offensif de leur part, Agrippa fait construire un *oppidum* sur la rive gauche, à l'endroit où les Ubiens avaient mis à l'abri leur autel national.

Dans les années suivantes, la chasse aux Barbares recommence. En l'an 30 avant notre ère, ce sont encore les Suèves qui, cette fois, se répandent jusque dans le pays des Morins et auxquels Carrinas inflige une vigoureuse correction. En 29, les Germains favorisent, chez les Trévires, une tentative de prise d'armes que réprime Nonius Gallus. Il devient nécessaire de garnir de troupes permanentes tout le cours du Rhin, d'armer une flottille de guerre, de construire des redoutes partout où la traversée semble possible. Ainsi commença à se constituer sur le grand fleuve, en front sur le monde barbare, une zone militaire qui se hérisse de blockhaus, de camps retranchés et de forteresses bientôt reliées entre elles par un *vallum* et un rempart indiscontinu.

Puis, sous la pression des Barbares, il fallut augmenter le nombre des légions qui gardaient la ligne frontière; on dédoubla le commandement des forces militaires cantonnées depuis *Augusta Rauracorum* (Augst) jusqu'à l'île des Bataves et aux polders des Caninéfates et des Frisons.

Dans les premières années qui suivent l'organisation de l'empire, en 27 avant J.-C., la paix règne sur le pays rhénan, bienfait qu'il n'avait pour ainsi dire jamais connu. Pour cette épo-

que, les annalistes anciens ne rapportent guère qu'une opération de police dont fut chargé M. Vinicius : des Germains avaient détroussé et assassiné des marchands romains et gaulois qui s'étaient risqués sur la rive droite du Rhin ; ils avaient surpris la légion qui les protégeait et lui avaient enlevé son aigle.

Mais dès l'an 19 avant J.-C., les brigandages germains reprennent leur cours. Agrippa rejette hors de la rive gauche les agressions des Suèves et des Sicambres et il les astreint à un tribut annuel ; en l'an 16, les Sicambres, secondés par les Usipètes et les Tenctères, refusent l'impôt et massacrent les vingt centurions que le légat M. Lollius avait commis pour le percevoir. Les Romains, dès le temps d'Auguste, commencent à trouver odieux ces Germains insaisissables et sans foi ni loi. On les chasse, on les réduit en captivité, on les tue, on croit qu'il n'en reste plus, il en revient sans cesse :

Germania quos horrida parturit fœtus

dit Horace (*Odes*, IV, 4), « la monstrueuse Germanie en enfante toujours ».

L'organisation de la zone frontière où opéraient les légions entraîna la création de deux provinces nouvelles : la *Germanie supérieure*, comprenant toute la frontière, depuis Augst jusqu'au coude de Mayence : cette dernière ville, l'éperon avancé de la Gaule, fut la résidence du gouverneur ; l'autre province fut la *Germanie inférieure*, depuis *Bingium* (Bingen) jusqu'à l'Océan ; la capitale en fut l'*oppidum* des Ubiens ou *Ara Ubiorum*, qui allait bientôt devenir la grande colonie romaine de Cologne.

Ces deux provinces militaires furent placées, comme les autres, sous l'autorité suprême du gouverneur des *tres Galliæ*. Chacune d'elles eut à sa tête un légat de l'Empereur qui avait sous ses ordres huit légions (48.000 hommes), sans compter les corps auxiliaires de Gaulois et de Germains qui doublaient ces forces imposantes.

Le cantonnement de ces nombreuses troupes, le mouvement et l'activité qu'il entraînait, les colonies de vétérans, le croi-

sement incessant des marchands sur les routes qui venaient d'Italie, de Lyon, des autres contrées de la Gaule, la batellerie du Rhin : tout cela fit du pays rhénan la région gauloise où la romanisation s'accomplit la plus rapide et la plus profonde. Les deux provinces militaires furent comme le prolongement de la Province romaine et de l'Italie. Les Romains y créèrent de nombreuses stations qui, pour la plupart, devinrent des villes importantes ; d'aucunes remontaient déjà à l'époque antérieure, comme l'attestent leurs noms gaulois ; nous le ferons ressortir dans un chapitre spécial. Qu'il suffise de rappeler ici, dans la Germanie supérieure, les noms gaulois romanisés de *Vindonissa* (Windisch), *Argentoratum* (Strasbourg), *Brocomagus* (Brumath), *Noviomagus* (Spire), *Borbitomagus* (Worms), *Mogontiacum* (Mayence) ; et dans la Germanie inférieure, *Baudobriga* (Boppart), *Antunnacum* (Andernach), *Rigomagus* (Remagen), *Durnomagus* (Dormagen), *Marcomagus* (Marmagen), *Noviomagus* (Nimègue), *Lugdunum Batavorum* (Leyde) et cinquante autres noms gaulois qu'on rencontre pêle-mêle avec des noms purement romains.

De ces appellations de *Germanie supérieure* et de *Germanie inférieure* données à ces confins militaires, des polémistes contemporains ont tiré, à la légère, des conclusions qui ne sauraient être introduites dans l'histoire. Ces provinces que les Romains rattachaient à la Gaule Belgique, étaient évidemment, en raison de leur voisinage, plus que d'autres, imprégnées d'éléments germaniques, le bas-fond de la société ; de même, la Gaule aquitanique avait un élément ibérique considérable ; mais l'élément germanique n'avait fait que s'adjoindre et se mêler à l'élément gaulois originaire ; si bien que ces deux provinces de *semi-Galli* eurent une population mixte foncièrement hostile aux Germains d'outre-Rhin ; c'est là ce que démontre toute leur histoire. Comme les noms de lieux, tous les noms d'hommes sont gallo-romains. Si quelque originalité les distingue des autres *civitates* de la Gaule de l'Est, c'est bien, non point leur germanisation, mais leur romanisation.

La civilisation gallo-romaine y domine d'une manière absolue et sans partage. L'archéologie et la linguistique le prouvent : les

divers éléments ethniques dont leur population est formée y sont si bien amalgamés et fusionnés que ces deux provinces sont plus romanisées que bien d'autres provinces de la Gaule. L'appellation de « Germanies » qui leur est donnée administrativement par les Romains, est donc loin d'avoir la portée ethnique qu'on a voulu lui attribuer[1]. Il ne faut pas oublier, au surplus, comme le fait remarquer Mommsen, qu'au moment où ces deux provinces furent créées, les armées romaines occupaient la rive droite du Rhin et caressaient l'espoir de conquérir la Germanie jusqu'à l'Elbe : tout le pays ainsi occupé à l'est du Rhin était alors compris dans les deux nouvelles provinces de Germanie[2]. De même, dit encore Mommsen, la province de Dacie fut à l'origine *transdanubienne ;* elle devint, par suite des événements, *cisdanubienne*, et elle garda son nom de Dacie, bien qu'il n'y eut en deçà du Danube que les Daces admis par les Romains dans l'Empire. Est-ce que, ajouterons-nous, la province romaine de « Scythie », formée sous Dioclétien au sud des bouches du Danube, ne tire pas son nom de ce qu'elle avait pour mission militaire de barrer la route aux incursions des Scythes qu'on refoulait au nord du fleuve?

Dans les divisions administratives romaines du IVe siècle, on constate que Le Puy, Poitiers, etc., sont comprises dans les *Aquitaines*. Ira-t-on conclure de là que la population de ces villes était ibérique ? Le nom de « Celtique » donné à l'une des trois parties de la Gaule chevelue, n'implique nullement qu'il n'y avait pas de Celtes dans les deux autres. Cette appellation administrative de l'époque romaine n'a de commun que le nom, avec l'immense étendue de pays sur laquelle la race celtique s'est répandue dès l'aurore des temps historiques. Tout ce qu'on peut prétendre c'est que la race gauloise, dans la Celtique, était

1. Les Tongriens, par exemple, sont bien un peuple d'origine germanique et font partie de la province romaine de Germanie inférieure, et cependant ils n'ont jamais cessé d'être placés dans la Gaule et parmi les peuples gaulois. Voyez encore à ce sujet, Frodoard, *Histoire de l'Église de Reims*, I (à propos de saint Gervais). Le même chroniqueur du Xe siècle, parlant de la conversion des Francs par saint Remi, place aussi Cologne dans la Gaule (Frodoard, *op. cit.*, I, 13) ; voyez de même Raoul Glaber. C'est la continuation de la tradition antique en plein moyen âge.

2. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, *Supplément*, p. 149 (trad. Cagnat et Toutain).

depuis plus longtemps sédentaire et attachée au sol, et qu'elle s'y trouvait peut-être moins mélangée de sang germanique que dans la Belgique et les provinces cis-rhénanes.

Il est donc bien démontré que les appellations administratives de *Germanie supérieure* et de *Germanie inférieure* n'ont pas de valeur ethnique. Que dis-je ? ces contrées n'ont-elles pas formé en grande partie, depuis 1815, ce qu'on a appelé « Prusse rhénane » et « Bavière rhénane », bien qu'il n'y eut, en dehors du personnel administratif, pas plus de Prussiens et de Bavarois qu'il n'y eut d'Espagnols dans les Pays-Bas dits « espagnols » depuis le XVIe siècle.

Après la mort d'Agrippa, en 12 avant J.-C., de nouvelles incursions des Germains rendirent nécessaire une grande expédition sur la rive droite du Rhin. Auguste mit à la tête de l'entreprise son beau-fils, Néron Claudius Drusus. que les historiens présentent comme un prince accompli. Son armée fut composée par moitié de légions romaines et d'auxiliaires gaulois. A ceux-ci l'on présenta l'expédition comme la revanche des Gaulois contre les invasions des Suèves.

Rome se prétendait toujours la libératrice et le rempart de la Gaule contre la barbarie. Drusus, averti par les échecs successifs de César et d'Agrippa, n'eut garde de s'engager tout de suite dans les forêts tourbeuses d'outre-Rhin. Il voulut d'abord les tourner par mer, à l'aide de la flottille fluviale que les Romains avaient déjà organisée dans la partie inférieure du fleuve. Il partit de l'île des Bataves, longea la côte frisonne jusqu'à l'embouchure du Weser et installa des postes fortifiés dans le pays des Frisons. Ces précautions prises, il rentra en Gaule.

L'année suivante, de cette base maritime les bateaux qui portaient son armée remontèrent la Lippe. On arriva ainsi chez les Sicambres et les Chérusques. L'expédition déblaya tout le pays jusqu'au cours du Weser, mais n'alla pas plus avant. Les légions s'en retournèrent sur le Rhin par le pays des Cattes, non sans avoir installé sur la Lippe des camps fortifiés. Drusus bâtit plus de cinquante *castella* le long du Rhin, en particulier sur le mont Taunus.

Le vaste camp retranché dont on voit les ruines à Saalburg, non loin de Horbourg, paraît représenter l'Arctaunon (*arx Tauni*) mentionné par Ptolémée et dont les premières fortifications remontaient à Drusus et à Germanicus. Drusus fit construire des ponts à Bonn et à Gelduba (Gellep) près de Wesel[1]. Une flottille fut chargée de protéger tous ces ouvrages et de relier les unes aux autres les garnisons qui y stationnaient.

Dans les années suivantes, le général romain, de plus en plus hardi, retourna sur le Weser et poussa une pointe jusqu'à l'Elbe, au cœur de la Germanie. Mais voilà que soudain, en revenant de cette région où couve la fièvre paludéenne, Drusus rencontra, dans la nuit de la forêt, une sorcière germaine qui lui prédit qu'il ne pénétrerait pas plus loin en Germanie. Peu après, Drusus mourut d'une chute de cheval, non loin de Mayence d'après les uns, suivant d'autres aux environs d'Aliso sur la Lippe (Elsen, près de Paderborn), *castellum* qu'il venait de faire bâtir. Drusus avait trente ans (9 avant J.-C.). Vers le temps où se produisit ce douloureux accident, on avait vu des loups rôder autour du camp des Romains, des ombres chevaucher sur les retranchements, des étoiles errer dans l'espace[2].

Alors, à Mayence, au point central de la frontière rhénane, en face de la Germanie qu'il avait éventrée, on éleva, à la mémoire de ce prudent et glorieux guerrier, un somptueux cénotaphe où il fut, pendant des siècles, honoré comme un héros divin par les Romains et par les Gaulois. Le Sénat ordonna d'ériger en son honneur, sur la voie Appienne, un arc de triomphe orné de trophées germaniques ; on l'honora du titre de *Germanicus*, nom que ses descendants reçurent l'autorisation de se transmettre de génération en génération, comme un titre de noblesse. Enfin, des monnaies furent frappées à l'effigie du premier conquérant de la Germanie, avec l'inscription *De Germanis*.

1. Florus, IV, 12.
2. Dion Cassius, LV, 1.

II

LE CHÉRUSQUE ARMINIUS. — TIBÈRE ET GERMANICUS.

Drusus était mort en pleine gloire ; son successeur se montra digne de lui : ce fut Tibère, son frère, qu'Auguste plaça en l'an 9 avant notre ère, à la tête des légions du Rhin, veuves de de leur général. Dès l'année suivante, Tibère parcourt la rive droite du fleuve et obtient la soumission renouvelée des Sicambres, dont le chef s'appelait Mélon; seulement, il consentit à laisser 40.000 Sicambres s'installer sur la rive gauche, le rêve éternel des Germains[1]. On cantonna les Barbares dans les clairières de la forêt des Ardennes et les marécages du nord, où ils se trouvèrent mieux encore que dans leur pays d'origine. C'est ainsi qu'auparavant déjà, on avait assigné des emplacements fixes aux Triboques, aux Némètes et aux Vangions, dans les forêts et les basses terres des Médiomatrices et des Trévires.

En l'an 7 avant J.-C., il y eut une action combinée entre Tibère, commandant des armées du Rhin, et L. Domitius Ahenobarbus, légat en Illyrie. Ce dernier s'avança avec ses légions vers les sources du Danube et du Rhin, et Tibère dut remonter de Mayence jusqu'au lac de Constance. Cette expédition se termina par la permission accordée à des tribus d'Hermondures

1. Suétone, *Tibère*, 9.

de s'installer à la lisière de la forêt Hercynienne, dans les vallées du haut Danube.

Tout de suite, ces barbares qui venaient des plaines marécageuses du nord de la Germanie, enchantés de la place qui leur était concédée dans des terres saines et ensoleillées, devinrent les meilleurs auxiliaires des Romains pour leur commerce avec les pays du nord : on leur avait confié le croisement des routes qui, partant d'Aquilée, traversaient le Norique et gagnaient, l'une par la Rhétie, le lac de Constance et le Rhin, l'autre la vallée de l'Elbe en Bohême. « Sur le cours du Danube, dit Tacite, les peuples les plus proches de nous sont les Hermondures, fidèles aux Romains, et pour cette fidélité, les seuls de tous les Germains qui aient le droit de commercer avec nous, non seulement sur la rive du fleuve, mais encore dans l'intérieur de la Germanie et dans la colonie si riche de la province de Rhétie. Ils entrent par tous les points et sans qu'on les surveille. Tandis que nous ne montrons aux autres nations que nos armes et nos retranchements, nous ouvrons nos maisons, à la ville et à la campagne, à ce peuple des Hermondures qui ne nous les envient pas. L'Elbe prend sa source chez les Hermondures. »

Tibère déploya sur le Rhin la plus intelligente activité ; il fit diriger par L. Domitius Ahenobarbus, en l'an 1 de notre ère, une expédition contre les Chérusques ; lui-même, en l'an 4, réprima, sur la rive droite du Rhin, des tentatives d'insurrection, domptant coup sur coup, les Caninéfates, les Attuariens, les Bructères, les Frisons ; en poursuivant ces derniers il atteignit l'embouchure du Weser.

Les Frisons étaient, dit Tacite, une pauvre nation à laquelle Drusus n'avait infligé qu'un faible tribut : « Ils devaient fournir des cuirs de bœufs (*coria boum*) pour les besoins de l'armée. Mais on n'avait pas déterminé la longueur et l'épaisseur de ces peaux. Un primipilaire, Olennius, ayant été nommé gouverneur de la Frise, assigna les peaux d'aurochs pour modèles de celles qu'on recevrait. Ce règlement, dur pour d'autres nations, était plus difficile que partout ailleurs à appliquer chez les Frisons, parce que leur bétail est très petit, tandis que les animaux qui

peuplent les forêts de la Germanie sont énormes. Pour contraindre les Frisons, on saisit d'abord leurs bœufs, puis leurs terres, enfin leurs femmes et leurs enfants qu'on réduisit en esclavage [1]. » De là, la révolte des pauvres Frisons contre lesquels Apronius fut d'abord envoyé et dont Tibère lui-même ne vint à bout que difficilement.

Tibère revint établir ses quartiers d'hiver aux sources de la Lippe. Au printemps de l'an 5, il s'avança plus loin, soumit les Chauques et les Longobards; comme au temps de Drusus, les légions atteignirent le territoire de parcours de la grande tribu des Suèves Semnons, sur les rives de l'Elbe. Après cette brillante expédition, Tibère s'en retourna sur la rive gauche du Rhin. Il s'était rendu populaire dans son armée et il avait gagné la confiance de tous en se montrant attentif à ménager la vie de ses soldats. « Il parcourut, dit Velleius Paterculus, toutes les parties de la Germanie sans exposer à la moindre perte l'armée qu'il avait sous ses ordres, car ce fut toujours là le premier de ses soins, et cette contrée fut rendue presque tributaire. »

On crut, à Rome, que la Germanie allait se laisser conquérir avec autant de facilité que la Gaule. Devant les protestations de soumission et de fidélité des chefs germains, on ne se rendit pas compte que l'on avait affaire à des tribus chez lesquelles la duplicité et la perfidie sont, par instinct — comme chez les sauvages — et par une tradition atavique consacrée par les institutions, les principes de l'attitude à tenir vis-à-vis du maître ou des étrangers plus forts. Les Romains allaient bientôt, à leurs dépens, apprendre à connaître l'astuce, la fourberie, l'absence de tout scrupule du Barbare. Un contemporain, soldat des armées de Germanie, Velleius Paterculus, éclairé par les événements auxquels il prit part, donnera des Germains cette définition justifiée qui reste leur stigmate indélébile : *Germani, natum mendacio genus*, « les Germains, race née pour le mensonge ».

Tibère parti, les peuplades germaines recommencèrent leurs incursions sur le Rhin. Cette fois, ce fut Varus qu'Auguste chargea d'aller rétablir en Germanie la paix romaine.

1. Tacite, *Annales*, IV, 72.

C'était en l'an 9 de notre ère. P. Quintilius Varus occupait les fonctions de légat de la Germanie inférieure. Arminius, le roi des Chérusques, tribu remuante et belliqueuse, installée sur les deux rives de la vallée moyenne du Weser, au nord du Harz, fréquentait le camp romain, prodiguant à Varus les démonstrations d'amicale fidélité ; il était reçu à sa table et ne le quittait point. Arminius avait, d'ailleurs, toujours vécu dans les armées romaines ; il parlait la langue latine et il commandait une troupe germaine à la solde de l'Empire. Velleius Paterculus le connut « servant l'Empire avec zèle », et « gagnant par ses services le droit de cité romaine et le rang de chevalier ».

Il avait vingt-sept ans lorsqu'il perpétra sa trahison. Plusieurs chefs chérusques, mis au courant du complot, eussent voulu rester fidèles aux Romains, soutenant que « l'alliance de Rome était avantageuse aux Germains ». Le frère même d'Arminius combattait dans les rangs des Romains, qu'il n'abandonna jamais. Varus s'imagina qu'il viendrait à bout des Germains à force de condescendance et en leur rendant la justice dans son camp [1]. Sa confiance, dit Florus, ne fut même pas ébranlée par les révélations de Ségestès, le beau-père d'Arminius, qui pour perdre son gendre, avertit les Romains. Sa rancune contre Arminius venait de ce que ce dernier lui avait ravi sa fille promise à un autre : l'attitude patriotique de ces Barbares tenait à une querelle de ménage !

Arminius qui commandait lui-même l'arrière-garde de l'armée romaine, entraîna Varus dans le défilé tourbeux et boisé de Hœllerschucht (*Teutoburgensis saltus*), au fond des forêts de la Hesse qui s'allongent au nord de la Lippe, jusqu'à Osnabruck ; l'endroit exact était, croit-on, entre cette rivière et l'Ems, à proximité de Paderborn et de Detmold, au cœur du pays chérusque.

Les arbres étaient si serrés, si prodigieusement hauts que les soldats étaient fatigués de les abattre pour se frayer un chemin, fatigués aussi de construire les levés de terre et les innombrables ponts par lesquels on cheminait « en file indienne »,

1. Florus, IV, 12 ; cf. Tacite, *Annales*, I, 55.

dans la nuit, à travers les marécages. L'armée était dispersée en longues traînes et sans ordre. Par surcroît, un grand vent, des pluies torrentielles ; le sol glissant entre les racines et les troncs rendait la marche pénible ; on ne pouvait faire avancer les chariots des bagages et les chevaux[1].

Soudain, sortant des fourrés, les Germains massacrent les soldats romains sans que ceux-ci puissent se défendre. Trois légions succombèrent ; Varus désespéré et blessé se jeta sur son épée pour ne pas tomber vivant entre les mains des Barbares. Ce que perpétra, dans ce tragique attentat, la basse férocité des Germains d'Arminius les met hors de l'histoire de toute civilisation ; elle les classe parmi les peuplades sauvages. Écoutez plutôt : « Rien de plus affreux, raconte Florus, que ce massacre de nos légions au milieu des marais et des bois ; rien de plus révoltant que les outrages des Barbares. Aux uns, ils crevaient les yeux ; aux autres ils coupaient les mains. Ils allèrent jusqu'à coudre la bouche à l'un deux, après lui avoir coupé la langue, qu'un barbare tenait à la main, en disant : « Vipère, « cesse enfin de siffler. » Le corps même du proconsul, que la piété des soldats avait confié à la terre fut exhumé...[2] » Les Barbares s'acharnèrent sur le cadavre de Varus ; ils le dépecèrent et lui tranchèrent la tête qu'Arminius fit porter au roi des Marcomans, Marbod. Celui-ci se borna à renvoyer à Auguste, à Rome, ce hideux trophée. Sur l'ordre d'Arminius, les tribuns et les centurions de l'armée romaine, ses anciens compagnons d'armes, furent égorgés sur les autels des dieux germains ; les têtes des soldats furent suspendues aux branches des arbres[3].

Les généraux romains avaient l'habitude de se mettre en campagne en s'entourant d'un grand confortable ; ils emportaient, parfois, jusqu'à leur vaisselle d'argent. On a trouvé en 1869, à Hildesheim, non loin du théâtre du désastre de Varus, un somptueux trésor d'argenterie romaine qui est aujourd'hui la gloire du musée de Berlin ; des archéologues ont avancé, mais sans preuve positive, que cette argenterie, qui comprend

1. Dion Cassius, LVI, 20.
2. Florus, *Histoire romaine*, IV, 12.
3. Tacite, *Annales*, I, 61.

des chefs-d'œuvre de l'art antique, devait être la vaisselle plate de Varus.

Le désastre de Varus remplit d'allégresse le monde barbare; de deuil et de stupeur le monde romain. Auguste ne s'en consola jamais ; on le vit longtemps errer dans son palais en répétant comme un égaré : « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! » On dit qu'averti par l'expérience il donna avant de mourir, en l'an 14, à Tibère son successeur, le conseil de ne pas agrandir l'empire davantage et de se contenter des possessions du Rhin. Désormais, en effet, les empereurs se borneront à faire des expéditions au delà du fleuve, mais sans arrière-pensée de conquête. Sauf la région du haut Rhin et des sources danubiennes, c'est-à-dire le duché de Bade et une partie du Wurtemberg, sur les limites de la forêt Hercynienne, pays en partie peuplé d'une race gauloise, les Romains n'annexeront à l'Empire sur la rive droite du Rhin, qu'une bande de territoire suffisante pour que la Gaule cessât de se trouver en contact direct avec la Germanie, et pour que la navigation du fleuve fut de toute sécurité pour les légions et les marchands.

Qu'on se garde bien de s'imaginer qu'après la réussite du guet-apens d'Arminius, assez semblable à ceux dont nos armées d'Afrique ont parfois été victimes de la part de tribus indigènes, le chef des Chérusques ait trouvé tous les peuples germains disposés à l'aider à maintenir ce que les Allemands appellent du nom sonore d'indépendance germanique. Nullement! Arminius ne groupa jamais sous ses ordres que quelques tribus d'entre l'Elbe et le Rhin, comme un chef de bandes, pour un coup de main. Il ne réussit même pas à rallier tous les guerriers de sa tribu, ce qui montre bien que son attentat fut d'un chef isolé, et jusqu'à quel point toute idée de fédération était étrangère à l'esprit des Germains. Dans sa tribu, guerre intestine contre ses propres parents ; au dehors, guerre avec Marbod, le grand chef des Marcomans qui avait fondé un empire en Bohême, au détriment des Celto-Gaulois de cette région ; guerre avec les Chauques et avec les Cattes, les voisins jaloux des Chérusques : tel fut le lot d'Arminius après l'égorgement des légions, en attendant la nouvelle expédition romaine qui devait l'abattre.

L'effroi causé à Rome par le massacre des légions de Varus fut si grand que Tibère, envoyé, dès l'an 12, pour le venger, avec une nombreuse armée, crut devoir s'entourer sur le Rhin de précautions dictées par l'extrême prudence. Il consultait ses lieutenants sur tous les détails de la campagne. « Sur le point de traverser le Rhin, raconte Suétone[1], il assujettit tous les convois à une règle déterminée; il n'en laisse passer aucun sans avoir examiné, debout sur la rive du fleuve, le chargement des transports. Lorsqu'il fut au delà du Rhin, il se fit une habitude de ne jamais manger que sur le gazon, de passer souvent la nuit sans tente, de donner par écrit tous ses ordres pour le lendemain. » Il recommande qu'on l'avertisse de tout, même la nuit. Il rétablit dans l'armée la plus rigoureuse discipline : il punit sévèrement le commandant d'une légion pour avoir envoyé quelques soldats chasser sur la rive droite du fleuve avec un affranchi pour guide. Il fut victorieux, mais peu s'en fallut qu'il ne fut assassiné par un Bructère qui s'était introduit dans son camp.

Tibère revint triompher à Rome. Un splendide camée, — le plus beau que l'antiquité nous ait légué, — qui, volé en France au XVIe siècle, est conservé aujourd'hui au musée impérial de Vienne, — est consacré à éterniser le souvenir du triomphe de Tibère. Mais la victoire était incomplète. Quelques mois avant de mourir, Auguste nomma à la tête des armées de Germanie, Germanicus, fils de Drusus : c'est lui le véritable vengeur de Varus.

La tâche était ardue. A l'avènement de Tibère, raconte Tacite[2], il y avait sur le Rhin deux armées, celle du haut Rhin commandée par Silius, celle du bas Rhin sous les ordres de Cecina : tous deux subordonnés à Germanicus, légat de l'empereur. Celui-ci qui avait le titre de proconsul des Gaules, était occupé à la levée des impôts, lorsque la nouvelle lui parvint d'une sédition dans l'armée de Germanie inférieure. Castra Vetera (Xanten), en face de l'embouchure de la Lippe, était le principal foyer de la mutinerie dont les causes étaient la médio-

1. Suétone, *Tibère*, 18.
2. Tacite, *Annales*, I, 31.

crité de la solde, la durée du service, la sévérité de la discipline et la prétention de la part des soldats, d'élire le chef de l'Empire.

Germanicus accourt. Il visite toutes les garnisons du Rhin pour les haranguer et les rappeler au devoir. On apprend que les Germains d'outre-Rhin sont sur le point de profiter du désordre pour franchir le fleuve. Ce sont alors les Gallo-Belges qui devront défendre le pays, et Germanicus en fait honte aux légions révoltées ; il leur dit : « Les dieux permettront-ils que les Belges, malgré leurs offres, acquièrent l'honneur éclatant d'avoir relevé la gloire du nom romain, en domptant les peuples de Germanie [1] ? »

La révolte apaisée après des bagarres sanglantes et de tragiques incidents, Germanicus songe tout de suite aux Barbares qui s'agitent. Il fait jeter, à Castra Vetera, un pont sur le Rhin et il franchit le fleuve avec 12.000 légionnaires, 26 cohortes et 3 divisions de cavalerie [2]. A cette nouvelle, Arminius réussit à soulever la plus grande partie des Chérusques et les tribus voisines (*conterminæ gentes*). Il entraîne dans son parti son oncle Inguiomer et plusieurs autres chefs. Comme Tibère, Germanicus procède avec prudence ; il fait ouvrir un chemin dans la forêt Cæsia, il met ses troupes à l'abri dans les *castella* et derrière une ligne de remparts commencée par Tibère.

Un jour, des espions viennent annoncer que les Germains s'apprêtent à célébrer une fête, la nuit prochaine, par un grand festin ; Germanicus décide de profiter de cette circonstance. Cecina s'avance secrètement avec une avant-garde de troupes légères ; les légions suivent à une courte distance. La clarté de la lune favorise la marche. On tombe à l'improviste sur les Marses dont tous les postes sont enlevés ; les Barbares étaient couchés et plongés dans l'ivresse [3]. Pour se donner de l'air et éviter toute surprise, Germanicus fait mettre le feu à une étendue de cinquante milles ; on rencontre le sanctuaire de la déesse Tanfana qui est détruit, on tue tous les Barbares.

Au retour de l'expédition, les Bructères, les Tubantes et les

1. Tacite, *Annales*, I, 43.
2. Tacite, *Ann.*, I, 49-50.
3. Tacite, *Ann.*, I, 50.

Usipètes complotent d'attaquer les Romains par derrière et de leur fermer le chemin de la retraite. Les habiles dispositions de Germanicus bouleversent leur plan; dès le premier choc, les barbares décimés, s'enfuient au loin dans les bois.

La campagne de l'année suivante débute par une brusque attaque du pays des Cattes, presque en bordure du Rhin. Les fortifications du mont Taunus sont augmentées, tandis qu'Apronius travaille aux digues, aux talus, aux chaussées de pénétration dans la forêt. Les Cattes sont massacrés, leurs cantons incendiés; ce qui restait se disperse.

Puis, voici que le beau-père d'Arminius, Ségestès, demeuré fidèle aux Romains avec un parti de Chérusques, envoie à Germanicus une députation pour le prier de se hâter d'intervenir contre son gendre : cette ambassade comptait parmi ses membres Segimond, fils de Ségestès, qui jadis avait été pontife de l'Autel des Ubiens, puis avait combattu les Romains sous Arminius. Germanicus repart aussitôt et dans un heureux coup de filet il réussit à faire prisonnière la femme même d'Arminius, la fille de Ségestès. Emmenée en Italie, elle fut internée à Ravenne où elle mit au monde un fils [1]. A cette nouvelle, le tempérament violent d'Arminius éclate en fureur; le barbare se livre aux plus terribles imprécations : « Jamais, dit-il à ses fidèles Chérusques, en parlant de son beau-père, jamais les enfants de la guerre ne pardonneront à ce lâche d'avoir fait voir, entre l'Elbe et le Rhin, les verges, les haches et la toge romaine ! »

Germanicus mit en œuvre toutes ses forces pour atteindre les Barbares ; il concentra sa flotte, son infanterie, sa cavalerie sur les bords de l'Ems; tout le pays entre ce fleuve et la Lippe fut ravagé. Les Chauques, ennemis des Chérusques, donnèrent leur concours à l'armée romaine. « Cécina, le chef de l'avant-garde, est envoyé pour sonder les profondeurs de la forêt, pour établir des ponts et des chaussées sur les terrains marécageux et mouvants; puis, l'on s'enfonce dans ces bois sinistres [2]. » On retrouva les traces des campements successifs de Varus, puis le champ du massacre. « Au milieu, étaient des ossements

1. Tacite, *Annales*, I, 57 et suiv.
2. Tacite, *Ann.*, I, 61.

blanchis, épars ou entassés, suivant qu'on avait fui ou combattu; des monceaux d'armes brisées, des membres de chevaux, des têtes humaines attachées aux troncs des arbres. Dans les bois du voisinage on vit les autels barbares sur lesquels avaient été immolés les tribuns et les centurions... On se montrait l'endroit où Varus s'acheva de ses propres mains, l'estrade d'où Arminius harangua; les gibets, les fosses pour les prisonniers; tous les outrages dont Arminius, dans son orgueil, avait accablé les enseignes et les aigles romaines. »

Six ans s'étaient écoulés. On rassembla les ossements et on leur donna la sépulture; Germanicus déposa sur eux la première touffe de gazon. Puis il prit ses dispositions pour poursuivre les Barbares et essayer de les atteindre dans leurs repaires. Mais après une escarmouche incertaine, l'ennemi se dérobant toujours, Germanicus ramena ses légions vers l'Ems et les rembarqua sur les vaisseaux qui les avaient amenées; la cavalerie regagna le Rhin. Cecina, à l'arrière-garde, prit un autre chemin par les Ponts-longs (*pontes longos*): on appelait ainsi, dit Tacite, « une chaussée étroite entre de vastes marais, anciennement construite par Domitius; des deux côtés, était une fange épaisse, visqueuse ou mouvante par les sources qui l'entrecoupaient; tout autour s'élevaient des bois en pente douce ». C'est dans cette position périlleuse qu'Arminius revint attaquer. Le combat fut terrible et dura deux jours; les légions en sortirent victorieuses.

Mais pendant ce temps, le bruit s'était répandu, dans les garnisons du Rhin, que l'arrière-garde de l'armée avait été détruite et que les Barbares s'avançaient à grandes journées. La panique s'empara des troupes et des habitants de l'*oppidum* des Ubiens; on voulut détruire le pont du Rhin. Agrippine, la femme de Germanicus, qui avait déjà montré tant de courage lors de la sédition des légions, s'opposa à cette lâcheté. « Cette femme magnanime, dit Tacite, fit alors les fonctions de général; elle distribuait des vêtements, des secours et des médicaments à tous les soldats pauvres ou blessés. Elle se tint à la tête du pont, complimentant à leur passage et remerciant les légions... [1] »

1. Tacite, *Annales*, I, 69.

Où était Germanicus? Il ramenait sur ses vaisseaux le gros de son armée. Le flux et le reflux risquant, à cause du vent, de faire échouer les navires sur une mer remplie de bas-fonds, on débarqua deux légions que Vitellius fut chargé de rapatrier par terre. Tout alla assez bien au début. « Mais bientôt, le vent du nord, se joignant aux grandes marées de l'équinoxe, refoula les vagues sur nos bataillons : les eaux couvraient la terre. Déjà, l'on ne distinguait plus la mer, le rivage, les campagnes, les fonds solides et mouvants, les gués ou les précipices. Culbutés par les flots, submergés dans les abîmes, les Romains étaient encore embarrassés par les heurts continuels des chevaux, des bagages, des corps morts flottant de tous côtés. Les compagnies se confondent ; les soldats sont dans l'eau, tantôt jusqu'à la poitrine, tantôt jusqu'au visage ; quelquefois la terre leur manque, ils disparaissent... » Enfin, on atteint une hauteur où l'armée passe la nuit dans l'angoisse, sans feu et sans provisions. La terre reparut avec le jour. Germanicus dut reprendre sur sa flotte les deux légions qu'il avait débarquées. Le bruit avait couru que toute l'armée avait péri ; on ne la crut sauvée qu'en la revoyant [1].

Les légions étaient rentrées, somme toute, victorieuses, mais la Germanie n'était pas domptée. Après trois campagnes successives, Germanicus se rendit compte que pour pénétrer au cœur de la Germanie, il fallait prendre la voie de mer. « Par mer, il trouverait une route facile pour son armée, inconnue à l'ennemi. Il ouvrirait la campagne plus tôt ; il embarquerait ses convois avec ses légions ; et, en remontant par les fleuves, sa cavalerie arriverait toute fraîche au cœur de la Germanie [2]. » Mille vaisseaux sont construits, pontés et non pontés, les uns plats et longs, les autres courts et larges. Le point de concentration fut l'île des Bataves, « qui offrait des facilités pour l'abord des vaisseaux, pour l'embarquement des troupes et pour transporter la guerre où l'on voudrait ». Drusus, on s'en souvient, avait eu recours à la même tactique.

En attendant que la flotte fût prête, Germanicus envoya

1. Tacite, *Annales*, I, 60.
2. Tacite, *Ann.*, II, 5.

Silius ravager le pays des Cattes qui assiégeaient un *castellum* romain construit sur la Lippe et avaient détruit le monument élevé à Varus. Les barbares, comme toujours, s'enfuirent dans les forêts et les marécages.

La flotte partit de l'île des Bataves et pénétra en Germanie par l'embouchure de l'Ems. Il fallut tout de suite châtier les Angrivariens qui trahissaient. Enfin, l'armée romaine vint camper sur la rive gauche du Weser. Arminius se présenta sur l'autre rive et demanda qu'il lui fût permis d'avoir un colloque avec son frère qui avait pris le nom de Flavius. Celui-ci, demeuré fidèle aux Romains, avait perdu un œil en combattant pour eux. L'entrevue ayant été accordée, Flavius s'avance ; Arminius le salue, renvoie sa suite et demande qu'on éloigne les archers qui bordent la rive romaine. Dès que les soldats se sont éloignés, Arminius apostrophe son frère et lui demande d'où lui vient la cicatrice qui le défigure. Flavius répond en donnant le nom et le lieu du combat. « Et quelle a été ta récompense ? — Ç'a été, dit Flavius, une augmentation de solde, un collier, une couronne et d'autres dons militaires. » Arminius se met à rire de ce vil salaire de l'esclavage. Puis Flavius veut séduire Arminius ; mais celui-ci reproche à son frère sa conduite. Il en vient à le traiter de déserteur et de traître. Bientôt, ce fut de part et d'autre une bordée d'injures et de défis ; pleins de fureur, les deux frères se fussent égorgés si le fleuve ne les eût séparés. Pour terroriser l'ennemi, Arminius fit porter sur des piques, en face du camp des Romains, les têtes de ceux qu'il avait immolés [1].

L'action débuta par un échec des auxiliaires bataves sous les ordres de Cariovald, que les Chérusques attirèrent dans un guet-apens, mais ce contre-temps fut vite réparé. Germanicus franchit le Weser, établit son camp, passe la nuit à visiter les tentes des soldats, sous un déguisement, pour s'assurer de l'esprit de l'armée et des bonnes dispositions de chacun. Le lendemain, le choc eut lieu dans la plaine d'Idistavisus, entre le Weser et des collines boisées : c'était auprès du défilé monta-

1. Frontin, *Stratagèmes*, II, 9, 4.

gneux qu'on appelle aujourd'hui les Portes de Westphalie. Au cours de la bataille, Arminius, comme un vrai sauvage, s'était barbouillé le visage de son propre sang pour n'être pas reconnu et pour effrayer les Romains[1]. Ses soldats grimpaient aux arbres et se cachaient comme des singes derrière les grosses branches. Les archers romains s'amusèrent longtemps à les déloger à coups de flèches ou à abattre les arbres. Le massacre des Barbares fut horrible, sans être bien meurtrier pour les Romains.

Il y eut une seconde bataille dans la forêt. Arminius et Inguiomer, couverts de blessures et vaincus, s'enfuirent précipitamment avec ce qui restait de leurs bandes. Sur le champ du combat Germanicus célébra la bravoure de ses soldats, puis il éleva un trophée d'armes germaines avec cette inscription : « L'armée de Tibère César, victorieuse des nations entre l'Elbe et le Rhin, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste. »

Mais cette fois encore, au retour, il fallut lutter contre l'âpre nature de la basse Germanie et les éléments déchaînés. Ce fut un désastre dont ne surent pas profiter les Barbares. La flotte fut dispersée par la tempête ; un grand nombre de soldats périrent et la trirème que montait Germanicus, désemparée, errant à l'aventure, alla échouer chez les Chauques. « A son retour de ces lointains pays, chacun faisait des récits merveilleux de tourbillons violents, d'oiseaux inconnus, de monstres marins aux formes bizarres, moitié homme, moitié animal, qu'il avait vus, ou que, dans sa frayeur, il avait cru voir[2]. »

Rappelé par Tibère avant d'avoir achevé son œuvre de conquête et de pacification, Germanicus rentra à Rome en l'an 17, pour y jouir des honneurs du triomphe. Ce fut l'un des plus beaux auxquels les Romains eussent jamais applaudi. Les actes officiels portèrent que Germanicus « triompha des Chérusques, des Cattes, des Angrivariens et des autres nations qui habitent entre le Rhin et l'Elbe[3] ». A ces quelques tribus s'étaient toujours bornés les adhérents à la cause d'Arminius.

1. Tacite, *Annales*, II, 17.
2. Tacite, *Ann.*, II, 24.
3. Tacite, *Ann.*, II, 41.

Parmi les princes esclaves qui suivirent enchaînés le char du triomphateur, « on remarquait, dit Strabon, Segimond, fils de Ségestès, chef des Chérusques, et sa sœur, épouse d'Arminius, nommée Thusnelda, avec son fils Thumelicus, âgé de trois ans; — Sesithac, fils de Segimer, chef des Chérusques ; — son épouse Rhamis, fille de Véromer, chef des Cattes; — et Dendorix, le Sicambre, fils de Bætorix, qui était le frère de Mélon ; Segestes, beau-père d'Arminius, qui dès le commencement de la guerre, avait été d'un avis différent de celui de son gendre et, ayant saisi une occasion favorable, s'était réfugié chez les Romains. On conduisit aussi dans cette pompe, Lybis, grand-prêtre des Cattes, et plusieurs autres personnages importants ».

Sur le grand Camée de la Sainte-Chapelle, conservé à la Bibliothèque nationale, qui fut gravé en l'honneur de Germanicus, on reconnaît la plupart des personnages énumérés par Strabon : la femme d'Arminius, Thusnelda, tenant sur ses genoux son enfant Thumelicus ; Segimond ; Sesithac, les mains liées derrière le dos, et sa femme Rhamis ; Dendorix, le Sicambre, aux cheveux et à la barbe en désordre, et quelques autres, assis au milieu des armes qui jonchent le sol. L'artiste qui a exécuté ce somptueux monument paraît avoir pris à tâche de rappeler les traits des principaux chefs des Chérusques, des Sicambres et des Cattes qui avaient répondu à l'appel d'Arminius et qui, tombés aux mains du vainqueur, figurèrent dans son triomphe. A partir de cette époque, Thusnelda est devenue, dans l'art antique, le prototype de la femme germaine.

Quant à Arminius, impuissant désormais, comme Arioviste, à réunir une armée, son prestige d'un jour était ruiné pour jamais, même chez les Barbares. La confédération des Marcomans bénéficia de la déconfiture de celle des Chérusques ; une partie même de cette tribu alla, avec les Semnons et les Longobards, grossir l'empire éphémère de Marbod. C'est ainsi qu'Arminius fut obligé de lutter avec quelques fidèles contre son oncle Inguiomer. Il mourut en l'an 19, en chef barbare malheureux, assassiné par quelqu'un des siens [1].

1. Tacite, *Annales*, II, 88.

Toutefois, son souvenir fut gardé longtemps chez les plus farouches des peuples barbares : *Arminius... canitur adhuc barbaras apud gentes*, dit Tacite. On en peut dire autant encore aujourd'hui : en 1911, l'Allemagne tout entière a célébré par de grandes fêtes officielles le millénaire d'Arminius, héros national, fondateur de la Patrie allemande. Pourquoi pas Arioviste ? En France aussi, le chef chérusque fut exalté par quelques-uns : les « sots de France », suivant l'expression de Chateaubriand, ont esquissé, à la remorque des Allemands, des parallèles à la Plutarque entre Arminius et Vercingétorix. Les quelques pages qui précèdent, résumé fidèle de tout ce que l'antiquité nous a transmis sur le chef barbare, font bonne justice de cette forfanterie allemande et de cette « niaiserie » de quelques Français germanisants, dont les yeux sont, hélas ! un peu tardivement dessillés.

Le mot qui, dans Tacite revient sans cesse pour caractériser Arminius, c'est celui de *perfidia*. Il ne réussit, un jour, que parce qu'il fut lâchement, sournoisement perfide et traître. Parlant des expéditions des Romains au delà du Rhin, Strabon nous représente les Barbares Germains, « retranchés au fond de leurs marais, de leurs forêts de chênes et de leurs solitudes impénétrables, combattant en s'aidant de leur connaissance des lieux contre un ennemi qui les ignore, le trompant sur les distances, lui fermant les passages et interceptant ses convois de vivres et ses autres approvisionnements ». Arminius poussa plus loin la ruse, puisque son succès fut dû à un guet-apens, à un attentat froidement prémédité, à une trahison longtemps dissimulée sous les dehors de l'amitié et de la servilité empressée. Qu'y a-t-il donc de commun entre ce madré sauvage, dont les affidés boivent l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis assassinés, et Vercingétorix, héritier des rois fastueux des Arvernes, qui rêve noblement l'unité et l'indépendance de la Gaule tout entière ? La comparaison tentée entre les deux chefs, l'un des Gaulois, l'autre de quelques tribus germaines, manque vraiment de base historique et d'équilibre. Comparaison ? allons donc ! Vercingétorix fait la guerre au grand jour, en chef d'État ; il s'appuie sur une tradition natio-

nale, il est l'élu de tous les peuples gaulois. Chaque nation s'engage à lui fournir un contingent de troupes. Il a une armée bien organisée et qu'il fait manœuvrer ; il exécute des mouvements stratégiques, et il oblige César à de savants calculs. En tacticien habile, Vercingétorix sait sacrifier les intérêts particuliers à l'intérêt général, quand il fait brûler vingt villes des Bituriges pour affamer l'armée romaine. Après sa défaite, Vercingétorix se rend à son vainqueur dans des conditions de noblesse chevaleresque qui ont ému les Romains eux-mêmes, puisque la littérature et l'art s'en sont emparés, les ont embellies et dramatisées.

Arminius, roi d'une tribu de la forêt germaine, dans une région marécageuse et paludéenne, n'est qu'un barbare frotté, par son séjour à Rome et dans les camps, d'un vernis de culture qui ne fait qu'accroître sa haine du civilisé et exalter ses instincts naturels de rancune sournoise et de perfidie. Si l'on voulait chercher dans l'histoire ancienne quelque chef auquel on put comparer Arminius, ce n'est ni Vercingétorix, ni Persée, ni Jugurtha, ni Sertorius, il faut descendre aux chefs de bandes qui se cachent, comme lui, dans la montagne ou la forêt, pour tenter quelque mauvais coup, détrousser par surprise ou trahison. Dans l'histoire moderne ce n'est, certes, ni à Abd-el-Kader ni au négus Théodoros qu'on pourrait l'égaler : je ne vois qu'un nom à mettre en balance avec le sien, c'est celui de Behanzin, roi du Dahomey.

Eh bien ! ce qui, en vérité, déconcerte l'esprit de quiconque a le sentiment de l'honneur et de la bonne foi, c'est que les Allemands contemporains aient fait de la trahison d'Arminius la pierre angulaire de la Patrie allemande. Arminius, sous le nom d'Hermann, est entré en héros national dans les légendes d'outre-Rhin ; n'a-t-on pas cherché à l'identifier avec le Siegfried des Nibelungen ! Dans la *Walhalla* ou « Temple de l'Honneur » édifié près de Ratisbonne, éblouissant de marbre blanc dans un site admirable qui domine le Danube, c'est par le nom d'Arminius que débute la galerie des héros du pangermanisme, et au fronton nord de ce monstrueux *pandemonium*, est reproduite en sculpture et glorifiée la trahison du chef chérusque.

Mieux que cela ! Au Teutoburgerwald, en Westphalie, le 16 août 1875, on inaugura la statue d'Arminius, fondue avec le bronze de canons français, naturellement colossale, sur un piédestal que les critiques ont comparé à un calorifère géant. La cérémonie fut présidée par l'empereur Guillaume, assisté de Bismarck, en présence de 40.000 Allemands, accourus de tous les confins du *Deutschthum* pour acclamer « Hermann le Sauveur ». N'est-ce point le cas de répéter le mot de Tacite : *Arminius... canitur adhuc barbaras apud gentes !*

D'ailleurs, ce monument n'est que le symbole de tout ce que littérateurs et poètes, comme Frédéric Schlegel, Klopstock, Henri Heine, ont écrit sur Arminius, l'incarnation du parfait Germain que l'Allemand moderne prussifié s'efforce de continuer. « Hermann et Thusnelda », thème éternel de rêveries sentimentales ou guerrières, soit ! Mais loin d'ici l'historien et le moraliste ! Si l'on voulait instruire le procès de l'érudition allemande contemporaine, tant admirée pourtant, il n'y aurait qu'à reproduire les amplifications puériles, les boursouflures déclamatoires que les savants eux-mêmes, à côté des faiseurs de faux bardits, ont consacrées à Arminius et qui sont, disons-le, comiquement étrangères aux principes les plus élémentaires de la critique historique [1]. Mais qu'est-il besoin de s'attarder à cette besogne ? il suffit de constater que les Allemands ont consacré comme leur héros national, un barbare félon.

Tacite raconte qu'un chef des Cattes, Adgandestrius, s'engagea à faire périr Arminius, si seulement on voulait lui procurer du poison. Tibère fit répondre à cet autre Germain, « que ce n'était point dans l'ombre du mystère et par la perfidie que les Romains se vengeaient de leurs ennemis, mais à visage découvert et par les armes ».

Tacite observe, — et cela suffit à gonfler d'orgueil toutes les poitrines allemandes, — qu'Arminius fut sans nul doute le libérateur de la Germanie, *liberator haud dubie Germaniæ.* C'est vrai : par ce barbare chérusque, les portes ténébreuses de la Germanie furent à jamais fermées à la civilisation. Désor-

1. Voyez-en le résumé et la bibliographie, à l'article *Arminius* de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissova (nouvelle édition, 1895).

mais, la race germanique ne renouvellera son sang que par les afflux de la barbarie orientale, incessamment répétés jusqu'à la fin du moyen âge, pareils aux flots de sa mer âpre et grise. Les hordes asiatiques, le déchet, les enfants perdus des races slaves et tartares, voilà ce que, à travers l'histoire, la barbarie germaine s'assimilera. De là vient que les fondements essentiels de notre mentalité gallo-romaine sont demeurés étrangers à la mentalité germaine.

En échappant à la culture gréco-latine qu'au delà du Rhin on qualifie si dédaigneusement de *welche* et qui a formé l'Europe occidentale et méridionale, l'Allemagne s'est enlisée dans ses marécages, assauvagie dans ses forêts ; à la place du Romain au clair génie, elle a, plus tard, accueilli l'odieux Prussien et, avec lui, enfanté le *teutonisme*, espèce de culture de laboratoire, lourde et revêche, sans noblesse et sans esprit, méthodique sans mesure, dont la souplesse d'automate s'incline si bas sous la verge qui châtie ; ou bien qui, se redressant, abuse de la force sans scrupule, avec une raideur brutale et un incommensurable orgueil, dès que la force tombe dans ses mains ; culture que l'histoire résume dans le nom de *tudesque* et que personnifie la figure de Bismarck.

III

DE CLAUDE A VESPASIEN.
CIVILIS

A la suite des campagnes de Germanicus, la Germanie corrigée, sinon domptée, demeura en repos ; mais elle avait besoin d'être étroitement surveillée et sa frontière bien gardée. On fortifia l'île des Bataves et quelques points de la côte frisonne; pour garder le pont de Wesel, auprès de l'embouchure de la Lippe, la garnison des Xanten (*Castra Vetera*) fut augmentée ; les ponts de Cologne, de Bonn, de Mayence furent protégés par de nouvelles redoutes. Par toutes ces mesures, la piraterie put être réprimée et la sécurité de la navigation assurée au commerce. En même temps, quelques tribus de la rive droite acceptèrent l'alliance romaine en échange de la tranquillité qu'on leur garantit.

Les Romains se trouvaient ainsi en situation d'intervenir promptement contre toute tentative de soulèvement des deux côtés du Rhin. La révolte qui, en l'an 21, eut pour chefs le Trévire Julius Florus et l'Éduen Julius Sacrovir, fut facilement localisée et vainement les insurgés, exploitant les mécontentements provoqués par la surcharge des impôts, essayèrent de raviver les vieux souvenirs de l'indépendance gauloise. Ce fut même un autre Trévire, Julius Indus, qui rétablit l'ordre au nom des Romains.

Les annalistes, après avoir consigné, en l'an 28, un mouvement chez les Frisons, vite réprimé, racontent complaisamment les folies de Caligula qui afficha l'ambition de reprendre pour son compte, sur la rive droite du Rhin, le rêve de conquête caressé par ses prédécesseurs.

Il vint franchir le fleuve à Mayence, et déploya aux regards des Barbares terrorisés, le défilé théâtral d'une armée de plus de 200.000 guerriers. Puis, il fit mine de marcher, par la forêt, vers l'intérieur du pays ; cette démonstration lui suffit pour triompher à Rome, où il exhiba, dit-on, quelques hommes déguisés en Germains ; après quoi, il déclara la Germanie captive.

Suétone[1] prétend que Caligula, revenu sur le Rhin après sa courte campagne de Bretagne, et ne sachant à qui s'en prendre pour avoir l'air de faire une expédition, « ordonna à quelques Germains de sa garde de passer le Rhin et de se cacher sur l'autre rive ; après quoi, il se fit annoncer après dîner, avec grand fracas, que l'ennemi approchait. Cela fait, il s'élança avec ses amis et une partie de la cavalerie prétorienne, dans la forêt voisine ; des arbres furent coupés et disposés en manière de trophées ; Caius, revenant aux flambeaux, gourmanda la poltronnerie de ceux qui ne l'avaient point suivi ».

Puis, ce sont d'autres farces de comédie que Suétone prête à Caligula ; il va jusqu'à raconter que pour terminer la guerre « Casius mit son armée en ligne sur le rivage de l'Océan, disposa les balistes et les machines de guerre, sans que personne devinât ce qu'il allait faire ; et tout à coup, il commanda aux soldats de ramasser des coquillages et d'en remplir leurs casques et leurs poches : c'étaient, disait-il, les dépouilles de l'Océan ; on les devait au Capitole et au palais des Césars ». Ces calomnies et ces invraisemblables puérilités sont complétées par quelque dédaigneux sarcasme sur la construction, pourtant si utile, du phare de Boulogne. La démonstration de Caligula sur le Rhin fut-elle donc aussi ridicule que les annalistes veulent bien le dire ? il est permis d'en douter ; elle servit du moins à maintenir les Barbares dans une crainte salutaire.

1. Suétone, *Caligula*, 45.

Sous Claude, né à Lyon, l'ami et le protecteur des Gaulois, que les patriciens romains appelaient, non sans quelque ironie dédaigneuse, « un vrai Gaulois », la Gaule, aussi prospère que l'Italie, confiante dans la sécurité de sa frontière rhénane, est devenue *gallo-romaine*, c'est-à-dire romaine à la gauloise. Les légions du Rhin installent en Frise de nouvelles garnisons.

Quelque cinquante ans auparavant, Drusus avait donné un roi aux Suèves ; ce roi s'appelait de son nom romain Vannius. Comme tous les rois Germains, Vannius eut à lutter à la fois contre les Barbares, ses voisins, et contre ses parents. Devenu vieux, les princes Vangion et Sidon, ses neveux, conspirèrent contre lui, avec la complicité de Vibillius, roi des Hermondures. Claude surveillait ces querelles intestines, mais se gardait bien de les faire cesser. D'autre part, les Lygiens qui savaient que Vannius était riche, car il avait amoncelé les fruits de ses rapines, méditèrent un coup de main pour le piller. Vannius n'avait pour se défendre que son infanterie suève, et des cavaliers qu'il avait recrutés chez les Sarmates Iazyges. Il fut vaincu, chassé par ses neveux et obligé de demander un asile aux Romains qui lui assignèrent, ainsi qu'à ses compagnons, des terres en Pannonie[1].

Voilà un épisode comme l'histoire des tribus germaines en offre des centaines d'exemples, pendant toute la durée de l'Empire romain. C'est la guerre et le pillage entre voisins, tous les jours, souvent pour une misère. Les Cattes et les Hermondures se livrent des combats acharnés pour la possession d'un ruisseau qui sépare leurs domaines respectifs et dont les eaux sont salées. Pour extraire le sel, on allumait un grand bûcher qu'on arrosait avec l'eau de la rivière : c'est de la lutte du feu et de l'eau, dit Tacite, que se forme le sel. Les Cattes furent vaincus et anéantis : point autant qu'on le crut, toutefois, car on les retrouve plus tard en guerre avec les Chérusques. Leurs tribus s'agitant de nouveau et causant quelque alarme à Mayence, le lieutenant Pomponius détacha contre eux les cohortes des Vangions et des Némètes, avec la cavalerie auxiliaire[2].

1. Tacite, *Annales*, XII, 29, 30.
2. Tacite, *Annales*, XII, 28.

Les Cattes furent surpris au retour d'une *razzia :* ils venaient de consommer leur butin dans une orgie et étaient tous à peu près ivres-morts. On les extermina, et par la même occasion on délivra des soldats romains qui étaient demeurés prisonniers depuis la défaite de Varus, c'est-à-dire depuis quarante années[1]. C'est vers ce moment, en l'an 51, qu'Agrippine obtint l'établissement d'une colonie de vétérans dans l'*oppidum* des Ubiens où elle était née et qui, depuis lors, a porté son nom : *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne.

Claude donna un roi aux Chérusques, les anciens sujets d'Arminius, devenus désormais les vassaux fidèles des Romains. « Les Chérusques, dit Tacite, vinrent nous demander un roi. Leurs guerres civiles avaient détruit leur noblesse et il ne restait plus, du sang royal, qu'Italicus, alors vivant à Rome. Italicus avait pour père Flavius, frère d'Arminius ; sa mère était fille de Cattumer, chef des Cattes ; et lui-même était recommandable par sa bonne mine et par son habileté dans tous les genres d'exercices militaires, n'ayant pas plus négligé ceux de son pays que les nôtres. Claude, sans hésiter, lui donne des secours d'argent, une garde pour sa personne, et l'exhorte à aller se ressaisir des honneurs dont ses pères avaient été investis : il serait le premier souverain qui, né à Rome, n'étant point en otage, mais citoyen de Rome, eut été régner sur des étrangers.

« Italicus fut d'abord reçu avec transport par les Germains, d'autant plus que n'ayant pris aucune part à toutes leurs discordes, il leur montrait à tous une égale affection, employant tantôt la modération et l'affabilité, vertus qu'on ne hait nulle part ; tantôt et le plus souvent, se livrant à tous les excès de la table et du vin, vices chéris des Barbares. Il était exalté, adoré... »

Déjà sa popularité commençait à gagner les tribus voisines, lorsqu'un parti de mécontents se dressa contre lui : c'étaient les anciens partisans d'Arminius : « On détruisait, disaient-ils, l'antique liberté de la Germanie, pour établir sur ses ruines la puissance romaine. » Ils traitent Italicus d'espion ; ils répu-

1. Tacite, *Annales*, XII, 27.

dient le fils même d'Arminius, « élevé sur le sol ennemi, corrompu par la servitude, par la mollesse, par le faste, par tous les vices des étrangers ».

Les partisans d'Italicus restaient toutefois les plus nombreux, rappelant qu'on ne pouvait faire un crime à son père de n'avoir pas voulu rompre des engagements solennellement contractés envers les Romains. « La liberté, disaient-ils, n'était qu'un vain prétexte allégué par les factieux, la honte de leur famille, le fléau de leur nation, qui n'avaient d'espoir qu'en éternisant les troubles. » La guerre civile éclata ; Italicus fut d'abord vainqueur; puis il fut chassé, enfin rétabli avec le secours de la tribu voisine des Longobards. Cet épisode met bien en relief un état politique et une mentalité comparables à ceux des tribus indigènes de l'Algérie ou du Maroc, au début de la conquête française.

Les Chauques, voisins des Frisons, vers l'embouchure du Weser, se révoltèrent, à leur tour, à l'instigation de Gannascus, le Caninéfate, qui avait servi dans les rangs des auxiliaires de l'armée romaine. « Ce barbare, dit Tacite, longtemps auxiliaire parmi nous, depuis transfuge, exerçait ses pirateries avec de petits bâtiments, et infestait surtout les côtes de la Gaule dont il n'ignorait ni les richesses ni le caractère peu belliqueux des habitants. » Corbulon dirigea contre lui une expédition maritime. « Il fit venir des trirèmes par le Rhin, d'autres bâtiments plus légers, par les lagunes et par les canaux ; et après avoir coulé bas les vaisseaux ennemis et repoussé Gannascus, il s'occupa de ramener les légions à l'ancienne discipline. »

La sévérité de Corbulon, ajoute Tacite, fit impression sur les Barbares eux-mêmes. « Les Frisons, toujours nos ennemis déclarés ou secrets, depuis leur révolte où ils avaient infligé une défaite à Apronius, vinrent donner des otages et se renfermer dans le territoire que leur assigna Corbulon. » On organisa leur gouvernement et l'on construisit une forteresse pour prévenir de nouvelles tentatives. Quant à Gannascus, trahi par les Chauques, il eut, dit Tacite, la fin qui convient à un transfuge et à un traître. A la suite de ces événements, les garnisons furent ramenées par prudence sur la rive gauche du Rhin.

Pour ne pas rester inactif, Corbulon fit creuser par ses troupes un canal entre les bouches du Rhin et de la Meuse; en même temps, Curtius Rufus ouvrit, chez les Mattiaques l'exploitation des mines du Taunus. Le commerce prit sur le Rhin un merveilleux essor, en même temps que l'agriculture dans les campagnes rhénanes. Des Barbares dont la turbulence était séculaire, comme les Sicambres, furent admis sur la rive gauche, dans le voisinage des Ménapiens et l'histoire ancienne désormais, ne mentionne plus leur nom [1].

Au delà du Rhin même, les Germains devenus agriculteurs, ne faisaient plus parler d'eux que par leurs querelles intestines, si bien que Claude, en l'an 43, put sans danger, emmener les légions des deux Germanies, faire la conquête de la Grande-Bretagne.

Sous le règne de Néron, la Germanie étant tranquille, grâce à la vigilance des généraux qui gouvernaient les deux provinces de Germanie, l'un d'eux, Paulinus Pompéius, pour ne pas laisser les soldats dans l'inaction toujours funeste, fit achever, vers l'embouchure du Rhin, la digue commencée 63 ans auparavant par Drusus; l'autre, Lucius Vetus, voulut joindre la Saône et la Moselle par un canal qui eut fait communiquer le Rhône avec le Rhin, la Méditerranée avec l'Océan du nord. Quel dommage que, par l'opposition du lieutenant de la Belgique, Ælius Gracilis, ce génial projet n'ait pas été exécuté [2].

D'ailleurs, les soldats trouvèrent leur occupation dans les actions militaires qu'ils ne tardèrent pas à être forcés d'entreprendre. Les pauvres Frisons, à l'instigation de leurs rois, Verritus et Malorix, essayèrent de quitter leurs terres basses et incultes pour s'installer sur les bords du Rhin, dans un pays moins inhospitalier. Ils émigrèrent, leurs guerriers à travers la forêt et les marécages, le reste de la population en bateaux, sur les lacs de l'estuaire du Rhin; ils choisirent pour établissement des terrains vagues, que nous tenions, dit Tacite, en réserve pour les vétérans de nos armées. « Les Frisons avaient déjà construit des maisons et ensemencé les champs; ils cultivaient

1. Strabon, IV, 3, 4.
2. Tacite, *Annales*, XIII, 54.

cette terre comme si c'eût été une possession de leurs aïeux. » Les Romains ne l'entendaient point ainsi. Le gouverneur de la Germanie inférieure, Vibius Avitus, qui avait succédé à Paulinus les invita, comme jadis César, les Helvètes, à retourner chez eux; en cas de refus, il les menaça du ressentiment des Romains. à moins que l'empereur consentit à leur céder les terres qu'ils avaient indiscrètement usurpées. En conséquence, Verritus et Malorix décidèrent de s'adresser à Néron et se mirent en route pour Rome.

« Arrivés dans la capitale, raconte Tacite, tandis que Néron, occupé à d'autres affaires, leur faisait attendre son audience, des officiers chargés de distraire les deux rois barbares et de les promener par la ville, les menèrent au théâtre de Pompée, pour leur faire admirer l'immense foule qu'il contenait. Là, tandis que, par désœuvrement, — car la pièce qu'on jouait et à laquelle ils ne comprenaient rien, n'avait pour eux aucun intérêt, — ils contemplaient l'assemblée, s'informant, à la vue de la variété des costumes, de la distinction de chaque ordre, de la place réservée aux membres de l'ordre équestre, ou aux sénateurs, ils remarquent dans les rangs des sénateurs, quelques habillements étrangers. Ils demandent ce que c'est. On leur dit que ce sont des députés de quelques nations lointaines, et qu'on accorde cet honneur à ceux de ces peuples qui se sont distingués par leur bravoure et par leur fidélité pour les Romains. « Eh bien, s'écrient-ils, il n'y en a point de plus brave ni de plus fidèle que les Germains » ; ils se lèvent et vont s'asseoir parmi les sénateurs : ce qui fut applaudi par tous les spectateurs comme la saillie d'une franchise antique et l'effet d'une louable émulation [1]. »

Néron leur accorda audience et décerna aux deux rois le titre de citoyen romain; mais il refusa la concession des terres et il exigea que les Frisons reprissent le chemin de leurs grèves désolées. On eut de la peine à les y contraindre, et il fallut envoyer un corps de cavalerie pour les expulser.

Mais les terres redevenues désertes ne pouvaient manquer de

1. Tacite, *Annales*, XIII, 54.

tenter d'autres barbares miséreux. Les Ampsivariens, à leur tour, les trouvèrent à leur convenance et s'empressèrent de les occuper. Ils étaient plus nombreux et plus redoutables que les Frisons, et puis, ils avaient une bonne raison pour émigrer. Leurs voisins et ennemis, les Chauques, venaient de les expulser de leur propre pays. « Forcés de fuir, n'ayant plus de retraite, ils demandaient pour toute grâce, dit Tacite, un asile tranquille. Leur chef, Boiocale, était un guerrier célèbre parmi ces barbares, et connu aussi de nous par sa fidélité pour Rome.

« Boiocale représenta au gouverneur Avitus qu'au moment de la révolte des Chérusques, Arminius lui avait donné des fers ; que depuis, il avait servi sous Tibère et sous Germanicus, et qu'il venait couronner un attachement de cinquante années, en mettant sa nation sous notre puissance. » Ces champs que désiraient les Ampsivariens avaient appartenu jadis aux Chamaves, puis aux Tubantes, et enfin aux Usipètes. Ils étaient devenus déserts. « La terre, dit le Barbare, n'est-elle pas pour l'homme comme le ciel pour les dieux? Les places vacantes appartiennent à tout le monde. » Puis, regardant le Soleil, il l'invoque et lui demande s'il consentira désormais à éclairer un sol inhabité; si les dieux ne déverseraient pas plutôt tous les flots de l'Océan sur les accapareurs de la terre.

Avitus fut offensé de ce discours qu'il jugea audacieux. « Ces mêmes dieux, répondit-il, ont laissé les Romains maîtres de donner ou d'ôter. » Les Ampsivariens doivent partir; quant à Boïocale, leur roi, il aura seul des terres en récompense de sa fidélité. Mais le fier barbare repousse ce présent comme la récompense d'une trahison; il ajoute tristement : « Si la terre nous manque pour vivre, elle ne peut nous manquer pour mourir ! »

Les Ampsivariens désespérés coururent aux armes. Les Bructères et les Tenctères semblèrent vouloir faire cause commune avec eux; mais la peur les retint. Les Ampsivariens demeurés seuls, se réfugièrent sur le territoire des Usipètes et des Tubantes qui les chassèrent; ils allèrent, ensuite, comme un troupeau errant, chez les Cattes, puis chez les Chérusques : « Ne pouvant s'établir nulle part, manquant de tout, poursuivis

partout, ce qu'ils avaient de guerriers finit par périr entièrement dans ces longues courses à travers tant de terres ennemies ; le reste fut une proie qu'on se partagea[1]. » Ainsi finit le peuple des Ampsivariens ; sa mort fut celle de beaucoup d'autres nations barbares de Germanie.

Mais la Gaule était efficacement préservée. La prospérité des contrées cis-rhénanes et de la Gaule entière, une fois la sécurité de la frontière assurée, ne porta nulle atteinte à l'esprit particulariste et national des Gaulois. Ils n'abdiquèrent jamais leurs traditions propres, tout en admettant sincèrement leur incorporation dans l'Empire, protecteur et gardien de la frontière du Rhin. Tout le long des siècles de l'Empire, leur sentiment national revêt une double forme : tantôt, les Gallo-Romains aspirent, comme jadis, à l'autonomie politique ; tantôt ils veulent seulement donner au monde romain un empereur de leur choix : nous verrons les légions du Rhin, recrutées chez eux en grande partie, élever sur le pavois ceux des généraux qui leur inspirent le plus de confiance pour la garde de la frontière.

Cette double forme du patriotisme gaulois se manifesta, en particulier, à l'occasion des troubles qui accompagnèrent et suivirent la mort de Néron. Un noble aquitain, de race royale, Julius Vindex, était alors gouverneur de la Gaule Lyonnaise : c'est en faisant appel aux souvenirs de l'indépendance qu'il soulève les Séquanes, les Éduens, les Arvernes. Il écrit à Galba qui, lui-même, avait gouverné l'Aquitaine et la Germanie supérieure et avait laissé dans les Gaules le meilleur souvenir : « Viens, il en est temps ; viens donner un chef à ce puissant corps des Gaules. Nous avons déjà armé plus de 100.000 hommes. » Le gouverneur de la Germanie inférieure, Fonteius Capito, s'associa au soulèvement. En vain, le légat de la Germanie supérieure, Verginius Rufus, demeuré fidèle au Sénat romain, tue 20.000 Gaulois auprès de Besançon, et refuse l'empire pour lui-même. En vain, Lyon, Reims, Langres et Trèves montrent de la tiédeur ou font diversion ; en immense majorité, les peuples de la Gaule et les légions du Rhin proclament Galba, le

1. Tacite, *Annales*, XIII, 54 et suiv.

6 avril 68. Des monnaies à l'effigie de ce vieillard sont aussitôt frappées, qui portent, au revers, les unes, le buste de la Gaule unifiée, les autres, les bustes des *tres Galliæ*, entourés d'armes et d'épis, symboles de l'armée des Gaules et de la fertilité en céréales du sol gaulois.

Quelques mois après, c'est Vitellius qui doit l'empire à la Gaule et aux légions du Rhin. Proclamé à Cologne où il remplissait la charge de légat, son élection est accueillie avec enthousiasme à Mayence, à Trèves, à Langres. Les Gaulois, les auxiliaires bataves eux-mêmes, lui font cortège et s'enrôlent dans l'armée de ses lieutenants Valens et Cæcina qui envahissent l'Italie et battent Othon, à Bédriac, le 14 avril 69. A la vérité, les mercenaires germains enrôlés par Vitellius, commirent de grands dégâts sur leur passage à travers la Gaule, notamment à Metz et à Langres; mais l'élévation du chef des légions du Rhin était un succès pour l'amour-propre national des Gallo-Romains, et par là s'explique l'insistance de Tacite à nous dire que Vitellius, se souvenant de l'origine de sa fortune, préférait le titre de *Germanicus* à ceux de *César* ou d'*Auguste*. L'impopularité de Vespasien en Gaule lui vint surtout de ce qu'il fut porté à l'Empire par l'armée d'Orient, en juillet 69.

Les Gaulois qui regrettaient l'indépendance nationale, crurent trouver, dans les troubles provoqués par ces changements, l'occasion de secouer le joug romain; les Germains, de leur côté, voulurent profiter de ces révolutions pour traverser le Rhin et se ruer de nouveau à la curée de la Gaule. Ils y furent provoqués par le batave Claudius Civilis.

Les Bataves étaient d'origine germanique. En venant s'établir dans le delta du Rhin et de la Meuse, depuis Anvers jusqu'à Utrecht et Leyde, ils se mélangèrent à la population d'origine celtique qui dominait dans ce pays ; « du moins, dit Mommsen, l'élément celtique domine dans les noms de lieux[1] ».

Les Bataves s'étaient jusqu'ici toujours montrés les fidèles sujets de Rome. Ils n'avaient pris aucune part à la conspiration d'Arminius, ni à la révolte qui suivit, bien qu'il y eut un corps

1. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, p. 152 (trad. Cagnat et Toutain).

d'auxiliaires bataves dans l'armée romaine. Ils fournissaient à l'armée impériale 1.000 cavaliers qui tenaient garnison à Langres, et 9.000 fantassins. Les Bataves procuraient aussi d'excellents marins à la flotte romaine. En raison de ces services, ils étaient exonérés d'impôts.

Civilis, qui comptait des rois parmi ses ancêtres, regrettait l'antique prestige de sa famille, et il fut insensible aux avances des Romains qui l'admirent dans les rangs de l'armée, comme Arminius et Gannascus. Civilis commanda longtemps une cohorte dans l'armée de la Germanie inférieure. Mais on le surveillait et il était suspect. Néron fit mettre à mort son frère sous l'accusation d'infidélité. Claudius Civilis, impliqué lui-même dans le meurtre du légat Fonteius Capito, n'avait dû la vie qu'à la clémence de Galba. Plus tard, les soldats voulaient le tuer ; Vitellius le sauva, mais Civilis garda contre ses compagnons d'armes une irréductible rancune : il jura de ne point couper sa chevelure avant qu'il n'eut assouvi sa vengeance. Il épiait le moment favorable. Un jour, on apprend que les légions d'Orient et de Pannonie viennent de porter Vespasien à l'empire. Civilis croit son heure venue. Borgne, il se comparait à Annibal et à Sertorius. Bataves, Caninéfates, Frisons se soulèvent à sa voix, tandis que, dans les rangs mêmes de l'armée romaine, il obtient la défection des auxiliaires bataves et bretons. Deux victoires remportées coup sur coup le rendent maître de tous les postes du bas Rhin et de la flottille romaine que lui livrent les rameurs bataves.

Pour amener à lui les Germains de la rive droite, Civilis envoie à la prophétesse Velléda, qui vaticinait dans un repaire, au fond des forêts des Bructères, vers les sources de la Lippe, des sénateurs romains enchaînés, et le vaisseau amiral de la flotte du Rhin[1]. La sorcière n'eut qu'un geste à faire et l'on vit franchir le Rhin, comme une meute affamée, « comme des corbeaux avides », tous les pillards de la Germanie.

L'invasion se trouva facilitée par une sécheresse extraordinaire qui avait asséché les terres et rendu le fleuve guéable en

1. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, p. 183.

plusieurs endroits. C'est ainsi que l'armée de Civilis se grossit, soudain, de Cattes, de Mattiaques, de Tongriens, de Bructères, de Tenctères, de Chauques, de Triboques, de transfuges romains. Le corps discipliné des huit cohortes bataves qui avait déterminé la victoire de Bédriac en formait le noyau le plus solide. Alors, Velléda en personne, qui n'avait jamais quitté la forêt et dont nul n'avait jamais aperçu les traits, accourt au camp de Civilis. Elle fanatise les insurgés, prédit la victoire des Barbares et l'écrasement des légions. Celles-ci furent battues, en effet, auprès de Bonn ; leurs débris trouvèrent avec peine un refuge momentané derrière les retranchements de *Vetera Castra*, qui fut investi par les hordes Bataves. Parmi les prisonniers romains, les uns furent envoyés en Germanie, commme cadeaux aux chefs des tribus ; d'autres, attachés aux arbres de la forêt des Ardennes, servirent de cible au jeune fils de Civilis qui s'exerçait au tir de l'arc.

Enivré par le succès, le chef Batave conçut l'espoir de soulever la Gaule tout entière. Les Gallo-Romains, très perplexes, se trouvaient ballottés entre deux sentiments contraires. Par fierté, ils désiraient reconquérir leur indépendance nationale, mais ils l'eussent voulue sans les Germains, et Civilis traînait à sa remorque une invasion de Barbares. Après bien des hésitations, Vespasien n'étant point connu dans les Gaules, le parti de l'indépendance l'emporta et les plus influents des Gaulois prêtèrent l'oreille aux suggestions de Civilis : *Galli sustulerunt animos*, dit Tacite.

Bientôt, à la nouvelle de l'incendie du Capitole, les Druides, ces irréductibles défenseurs de la nationalité gauloise, annoncent que les dieux abandonnaient Rome : « Les derniers jours de Rome sont venus, répétaient-ils, ceux de l'empire gaulois commencent. A présent, c'est aux nations transalpines de régner. » A Cologne, les chefs des corps auxiliaires, Julius Sabinus, originaire du pays des Lingons, les Trévires Julius Tutor et Julius Classicus se joignant à Civilis, appellent tous les Gaulois à la révolte, croient à la résurrection de la Gaule, font prêter serment par leurs soldats à « l'empire des Gaules ». La plus grande partie de la Belgique est en armes et acquise à la cause de la liberté et de l'indépendance.

Seulement, l'intervention des Germains effrayait les esprits réfléchis et, d'autre part, Civilis et ses bandes germaines sentaient bien que, malgré tout, ils avaient pour ennemis ces Gaulois dont il s'agissait, non point de conquérir les sympathies, mais bien plutôt de dévaster le pays et de piller les richesses. Comme gage de leur intervention, les chefs gaulois demandent à Civilis et à ses Bataves de prêter serment « à l'empire des Gaules ». Civilis et les Bataves refusent : ils aimèrent mieux, dit Tacite, se fier aux Germains. Ils annoncèrent même qu'ils allaient entrer en lutte avec les Gaulois ; ils disaient tout haut que la Gaule n'était bonne qu'à leur servir de proie[1]. Dès lors, la cause de l'indépendance gauloise, prise entre deux feux, était vaincue d'avance. Ce qui lui manqua par-dessus tout ce fut un véritable chef, un chef gaulois. Les députés de tous les peuples de la Gaule se réunirent à Reims, la capitale des Rèmes, pour « délibérer en commun sur ce qu'il fallait préférer, de l'indépendance ou de la paix ». Tandis que le Trévire Julius Valentinus prêche la révolte, le Rème Julius Auspex conseille la soumission. Ce dernier montre « les Germains, depuis deux siècles, les bras tendus vers la Gaule, poussés contre elle par tous les genres de convoitise et n'attendant que l'insurrection des Gaulois contre Rome, pour inonder la Gaule et la mettre à rançon[2] ».

Après avoir calculé les avantages de la paix et de la suprématie romaine et les risques que ferait courir l'indépendance, l'assemblée des délégués « déclara solennellement, au nom de la Gaule entière, qu'elle demeurait attachée à Rome ». Elle enjoignit aux Trévires qui restaient seuls soulevés, de déposer les armes et de rentrer dans l'obéissance. Puis, beaucoup de Gaulois s'armèrent spontanément pour la défense de l'Empire. Civilis, vaincu une première fois, se refit une nouvelle armée en Germanie ; en fait de Gaulois, il n'avait plus avec lui que les Trévires de Classicus et de Tutor et les Lingons de Sabinus.

En 70, Vespasien envoya pour rétablir l'ordre, son parent, Petilius Cerialis. Les paroles que ce chef habile prononça pour

1. Tacite, *Hist.*, IV, 61 ; 76.
2. Tacite, *Hist.*, IV, 69.

ramener les Trévires et les Lingons dans le devoir sont à retenir : « Quand nos généraux sont venus en Gaule, dit-il, ce ne fut point par esprit de cupidité, mais à la prière de vos ancêtres ; leurs dissensions meurtrières les épuisaient, et les Germains qu'ils avaient appelés, posaient déjà sur leur tête, à tous, amis ou ennemis, le joug de la servitude. Rappelez-vous nos succès sur les Cimbres et les Teutons, nos exploits glorieux contre les Germains. Si nous avons occupé les rives du Rhin, ce n'est point pour protéger l'Italie, mais pour empêcher un nouvel Arioviste de vous opprimer. Croyez-vous que Civilis, ses Bataves et les Germains d'aujourd'hui auront pour vous plus d'égards ? Les mêmes motifs d'invasion subsisteront toujours pour les Germains, la débauche, la cupidité, le besoin d'émigrer. Toujours on les verra quitter leurs solitudes et leurs marais (*paludibus et solutidinibus*) pour asservir vos campagnes si fertiles et vos personnes. Ne vous laissez pas éblouir par ces beaux noms de liberté et d'affranchissement... Nous ne vous demandons, pour prix de nos victoires, que les moyens de maintenir la paix pour vous ; or, pour avoir la paix, il faut des soldats ; pour des soldats il faut une solde ; pour constituer cette solde, un tribut. Le reste est commun entre nous. Vous-mêmes, le plus souvent, vous commandez nos légions ; vous-mêmes, vous gouvernez ces provinces ou d'autres. Nul privilège, nulle exclusion... Si l'empire romain venait à disparaître, que verrait-on sur la terre, si ce n'est la guerre universelle. Il a fallu huit cents ans d'une fortune et d'une discipline constantes, pour élever ce colosse qui ne pourrait être détruit sans entraîner la ruine de ses destructeurs. Et quel peuple serait, plus que vous, en péril ? vous, qui êtes le plus à portée de l'ennemi, vous qui possédez l'or et les richesses que convoite l'envahisseur ? »

Les révoltés furent définitivement écrasés auprès de Trèves, par Cerialis. Dans cette grande bataille, dit Dion Cassius, le nombre des morts fut tel que le cours de la rivière, — sans doute la Moselle, — fut obstrué par l'accumulation des cadavres. Velléda, que les Germains avaient honorée d'un véritable culte, fut emmenée prisonnière à Rome. Elle passa dans la légende. Chateaubriand, comme les poètes allemands, s'empara

de la prestigieuse prophétesse des Bructères. Elle ne pouvait manquer de prendre place parmi les figures sculpturales de la Walhalla de Ratisbonne, puisqu'elle a voulu contribuer à repousser la civilisation hors de la Germanie. Ainsi glorifiée, Velléda est devenue, en quelque sorte, la prêtresse des Elfes, des Gnomes, des Fées et de tous les *Waldleuten* velus, hideux et bestiaux dont les futaies de la Germanie étaient pleines.

C'est à l'occasion des événements que nous venons de résumer que Tacite prononce ce mot célèbre : « Les Bataves se battent pour la gloire, les autres Germains pour le butin, les Gaulois seuls pour la liberté. » (*Gallos pro libertate*, *Germanos ad predam*) : il en est aujourd'hui toujours de même ; l'histoire se recommence éternellement, sous des aspects variés. Par cette victoire, les Germains furent refoulés au delà du Rhin et le monde occidental revit pour un temps assez long la paix romaine.

IV

DOMITIEN ET TRAJAN

En 81, au début du règne de Domitien, les Romains n'avaient pied, sur la rive droite du Rhin, que sur des territoires peu étendus, en bordure du réseau forestier. Toutefois, ils étaient solidement installés en face de Mayence, au confluent du Mein, point qui eut, de tout temps, une grande importance stratégique. Là, ainsi que sur les pentes du Taunus, les Mattiaques, fraction, devenue sédentaire, de la nation des Cattes, avaient élu domicile; les Romains les tenaient en respect, occupant chez eux les *Aquæ Mattiacæ*, aujourd'hui Wiesbade, protégé par le *castellum* bâti par Drusus, agrandi par Germanicus. Plus au nord, le long du Rhin, les Usipètes, les Bructères, les Chérusques avaient aussi accepté le protectorat romain; enfin, les bouches du Rhin étaient sous l'œil des légions par les forteresses de la Lippe, de l'île des Bataves et des côtes frisonnes, point d'appui de la flottille chaque jour plus nombreuse, la *classis Germanica*, qui sillonnait ces parages et donnait la main à la *classis Britannica* de Boulogne.

C'est la Gaule surtout qui bénéficiait de l'organisation militaire du Rhin. C'est elle qui fournissait la majeure partie des légionnaires et qui ravitaillait les garnisons; les vétérans gaulois, enfin, s'installaient après leur congé, dans les colonies rhénanes.

De l'Italie comme de Lyon, de Besançon, d'Augst ou de Windisch, de Langres, de Metz, de Reims, de Boulogne, de Trèves, d'incessants convois de marchandises s'acheminaient sur les routes, pour gagner les entrepôts et les comptoirs des rives du fleuve; les légions avaient mission de protéger et de faire respecter les négociants. La batellerie marchande était considérable et il y avait des corporations de *nautæ* dans les ports du Rhin aussi bien que dans ceux du Rhône, de la Saône ou de la Seine.

Par les garnisons, les vétérans, les marchands, les artisans et l'ancien fonds gaulois, les Gallo-Romains formèrent et demeurèrent toujours l'élément essentiel de la population des grandes places d'armes du Rhin, Augst, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Coblence, Andernach, Bonn, Cologne, Neuss, Xanten, Nimègue, Leyde.

Les voies pacifiques du commerce propagèrent l'influence gallo-romaine jusqu'aux contrées scandinaves. De grandes quantités de monnaies romaines de l'époque républicaine et impériale ont été trouvées dans la presqu'île du Jutland et même en Suède. On y a recueilli aussi des vases de bronze et de verre, des armes, des bijoux, des ustensiles, des œuvres artistiques et industrielles de toute nature, qui sont de fabrication romaine ou gallo-romaine, identiques à celles des trouvailles des bords du Rhin. Ces découvertes qui se multiplient chaque jour, attestent que les ancêtres des Scandinaves étaient en communication constante, par l'intermédiaire des marchands, avec les centres les plus actifs de la civilisation romaine et gallo-romaine des bords du Rhin.

La plus importante des tribus germaniques, vers la fin du Ier siècle, était celle des Cattes, naguère encore alliée des Chérusques et qui groupait autour d'elle leurs anciens clients; belliqueuse, chaque jour plus turbulente, elle se croyait en sécurité dans les montagnes boisées de la Hesse, si funestes aux Romains. Une expédition contre les Cattes était devenue nécessaire. En 83, Domitien l'entreprit et la poussa vigoureusement; il revint triompher à Rome et recevoir du Sénat le titre de *Germanicus*. Les monnaies qu'il fit frapper à cette occasion repré-

sentent la Germanie en pleurs assise sur un monceau d'armes barbares.

Mais les Cattes n'étaient point abattus ; ils avaient fui seulement. Les Romains partis, les bandes germaines sortirent de leurs forêts et recommencèrent leurs déprédations. Domitien fut obligé d'envoyer ses lieutenants, puis d'entreprendre lui-même, dans les années suivantes, de nouvelles campagnes qui sont rappelées par les types monétaires et par les auteurs. Frontin nous informe que les légions s'emparèrent d'une partie du territoire des Cattes et que, pour empêcher de nouevlles incursions des Barbares, elles tracèrent à travers leurs champs et leurs forêts essartées, au nord-est de l'embouchure du Mein, un retranchement ou *vallum*, appuyé sur une muraille fortifiée d'une longueur de 120.000 pas (176 kilomètres). Ce fut la continuation du *limes* ou mur-frontière de l'empire romain, commencé antérieurement dès le temps de Tibère : on devait bientôt le prolonger jusqu'au Danube.

Chez les Barbares, au delà de l'Elbe et jusque sur l'Oder, la réputation des Romains et leurs conquêtes prenaient, on le devine, des proportions fabuleuses dans les récits des vaincus, transmis de bouche en bouche, de tribu à tribu. Cette lointaine et triste région était habitée notamment par les Semnons, dont la crédulité était proverbiale et qui se trouvaient, au temps de Domitien, sous l'influence absolue de la prophétesse Ganna, une héritière de Velléda. « C'était elle, dit Dion Cassius, qui depuis Velléda, rendait des oracles dans le pays des Celtes. » Un beau jour, Ganna et le roi des Semnons Masyos eurent la fantaisie de se rendre au camp romain pour demander à voir l'empereur. Domitien les accueillit avec honneur et bienveillance[1].

L'empereur dut aller aussi, à plusieurs reprises, sur le Danube guerroyer contre les Daces et les Sarmates. Il venait de vaincre ces derniers, lorsqu'il apprit à Rome que le gouverneur de la Germanie supérieure, Lucius Antonius, avait levé l'étendard de la guerre civile, en prenant à sa solde une troupe de Bar-

1. Dion Cassius, LXVII, 5.

bares. La fonte subite des glaces provoqua sur le Rhin une débâcle qui empêcha les Germains de franchir le fleuve. Les troupes demeurées fidèles réprimèrent sans peine l'insurrection. Domitien qui n'avait pas encore quitté Rome aperçut, le jour du combat, un aigle qui vint envelopper sa statue en poussant des cris de joie; peu après, le bruit se répandit qu'Antonius avait été tué[1].

A la fin du règne, les tribus germaines englobées dans l'Empire ou qui reconnaissent le protectorat romain sont : les Cattes, vers le confluent du Mein et dans l'Odenwald, les Usipètes sur la Nidda, au nord-est de Mayence, derrière le mont Taunus ; les Tubantes, dans la même région ; les *Nicerences* vers le confluent du Neckar ; les *Novarii* et les *Casuarii*, sur les confins de la forêt Hercynienne. La plupart sont des nouveaux venus qui remplacent ceux qui stationnaient dans les mêmes parages au temps de Drusus et de Germanicus. L'impossibilité pour eux de franchir le Rhin leur imposait, sur la rive droite, une stabilité forcée; le protectorat romain leur garantissait la sécurité contre les attaques des autres Germains. Au sud du Neckar, le long de la forêt Hercynienne, c'est-à-dire dans le Grand Duché de Bade et une portion de la Souabe, les puissants Marcomans étaient venus de la Bohême, réduire en servitude les populations d'origine celtique qui occupaient ce pays.

Les Romains chassèrent les Marcomans et les remplacèrent par des colons Gaulois et des vétérans des armées auxquels on distribua des champs, moyennant une redevance annuelle. Ces colons retrouvèrent là, sans nul doute, les restes des vieilles populations celtiques d'autrefois, Volques et Tectosages. Cette région dénommée « le désert helvétique », depuis que les Helvètes avaient franchi le Rhin pour s'installer en Suisse, fut appelée, à partir de cette époque, les Champs décumates (*decumates agri*) ; elle faisait partie du domaine de l'État romain. Au cœur du pays, à Rothweil, on éleva les *aræ Flaviæ* qui rappelaient l'autel de Rome et d'Auguste à Lyon ; le procurateur impérial fixa sa résidence à Sumelocenna, aujourd'hui Rotten-

1. Suétone, *Domitien*, 6.

burg, à l'ouest de Tubingue. Le *limes germanicus* continué, engloba toute cette région.

Trajan, achevant l'œuvre commencée par Domitien, fut le véritable organisateur de la frontière romaine du côté de la Germanie, à la fois sur le Rhin et sur le Danube. Il était, comme officier, depuis une dizaine d'années déjà, sur les bords du Rhin, lorsque Nerva l'ayant distingué le nomma légat de Germanie supérieure. Il sut réprimer avec prudence et fermeté les velléités de révolte des Barbares; en raison de ses services militaires et administratifs, Nerva l'adopta comme son successeur à l'empire et l'associa à son principat dès l'an 97. A la suite d'événements sur le Rhin, au courant desquels les historiens ne nous mettent point, Nerva et Trajan prirent ensemble le titre de *Germanicus*. Trajan passa ensuite de la Germanie supérieure au commandement de la Germanie inférieure.

Il se trouvait à Cologne en janvier 98, lorsque Nerva mourut. Demeuré seul empereur, son action n'en fut que plus active sur le Rhin. Le séjour prolongé qu'il avait fait sur la frontière l'amena à cette conviction que si Rome n'avait point d'avantage à faire la conquête de la Germanie marécageuse et forestière, il importait toutefois de ne pas laisser plus longtemps la Gaule exposée aux incessantes déprédations des Germains ; il fallait l'isoler du contact direct avec les Barbares et rendre le Rhin infranchissable pour ces derniers.

Pénétré de cette idée, Trajan ne fit aucune conquête nouvelle en Germanie. Il se borna à asseoir solidement la domination romaine dans la zone militaire, et à compléter la construction du *limes germanicus* commencé par ses prédécesseurs. La grande muraille partait de Hönningen, en face de Rigomagus (Remagen) sur le Rhin, au confluent du Vinxbach. C'était le point qui marquait, en même temps, la limite des deux provinces de Germanie. Le *limes* était composé d'un large fossé ou *vallum*, bordé du côté romain par un levé de terre appuyé contre une haute et épaisse muraille. Au-dessus de la muraille, courait un chemin de ronde; de distance en distance, des redans crénelés formaient saillie à l'extérieur. Plus espacés, des postes de garde (*præsidia*), des tours d'observation, des *castella* ou

casernes fortifiées ; des places d'armes ou de vastes camps pour des légions entières, toutes les vingt lieues, au moins.

D'Hönningen, le *limes germanicus* se dirigeait au sud-est, à peu de distance du Rhin, atteignait le mont Taunus à Langenschwalbach, chez les Mattiaques. Contournant la montagne, le rempart remontait à l'est jusque vers les sources du Wetter, presque parallèlement au Mein, flanqué d'une suite de *præsidia*, dont le plus important était à Saalburg. Sur la Nidda, Heddernheim, et sur le Mein, Höchst, Francfort, Kesselstadt furent aussi fortifiées et eurent des garnisons qui furent l'embryon de ces villes. Aux sources du Wetter, le rempart faisant un coude brusque, englobait la vallée de la Nidda, passait à Marköbel, pour aller rejoindre le cours du Mein à Grosskrotzenburg, près de Hanau, à quelques kilomètres à l'est de Francfort. A cet endroit, la fortification était interrompue. Le Mein, aux bords escarpés, servait de frontière depuis Grosskrotzenburg jusqu'à Altstadt. Là, près de Miltenberg, la fortification reprend, s'appuyant sur la rivière ; elle court en droite ligne vers le sud, jusqu'à Lorch, sur la Rens, à l'est de Stuttgart. En ce point, appelé *ad Lunam*, qui domine le Neckar (*Nicer*) dont le cours est entièrement englobé dans l'empire, une forteresse énorme terminait le *limes germanicus*, dont le parcours total depuis Hönningen était de 372 kilomètres.

A la forteresse de Lorch (*ad Lunam*), le *limes germanicus* était relié au *limes rhæticus* qui, formant un coude avec lui, le prolongeait dans la direction de l'est jusqu'au Danube; la muraille finissait à Abusina, aujourd'hui Kehlheim, au confluent de l'Alcimona (l'Altmühl) et du Danube, à proximité de Ratisbonne.

Telle fut la limite définitivement arrêtée de l'empire romain, le seuil de la civilisation, la barrière imposée à la barbarie. A l'intérieur du *limes*, Trajan fortifia divers points dont sa longue expérience du pays et des Germains lui avait fait remarquer la faiblesse ; vers le confluent du Mein, il fit bâtir une forteresse appelée *Munimentum Trajani* que devait utiliser encore l'empereur Julien ; le cours inférieur du Neckar, occupé par des Suèves tributaires, fut aussi fortifié, et c'est peut-être à

Trajan que les villes de Bade et de Heidelberg doivent leur création. Il y eut une *Colonia Trajana* auprès de *Castra Vetera* (Xanten), en face de l'embouchure de la Lippe ; enfin, quelques postes avancés, hardiment créés par Drusus ou Germanicus, furent consolidés et entretenus chez les Germains tributaires de la rive droite, comme *Amisia* (Ems) et *Aliso* (Elsen), près de Paderborn, à proximité du théâtre du désastre de Varus. Les routes militaires qui reliaient entre eux les postes fortifiés étaient, en même temps, des voies commerciales très actives et à l'abri des coups de main et de la piraterie.

On sait que ce système de défense par un *vallum* et une muraille crénelée, flanquée de tours et de *castella*, ne fut pas seulement appliqué à la défense du Rhin. Les Romains construisirent, à diverses époques, un rempart analogue en Dacie, le long du Danube ; il y eut aussi un *limes* en Bretagne, en Arabie et en Égypte. Les Grecs avaient appliqué le même principe à la défense de l'Attique, par la construction des Longs Murs qui reliaient Athènes au Pirée. Au fond de la Mongolie, la grande Muraille de Chine fut construite pour mettre une barrière à la marche envahissante des populations nomades de la Haute Asie. A cause d'elle, les hordes des Huns, des Turcs, des Mongols furent obligées de s'acheminer du côté de l'Occident, sur l'Europe.

Les mêmes causes qui, à partir de Trajan, ont développé immensément la prospérité des villes gallo-romaines du Rhin, ont aussi engendré la richesse des populations agricoles dans les campagnes. Le travail de la terre reprend sans que les moissons, désormais, risquent d'être brûlées ou pillées par les ruées des Barbares. La population des bourgs s'accroît de colons ou de propriétaires gallo-romains et d'esclaves germains. Partout s'élèvent des monuments romains, des *villas* agricoles, des centres de fabrication industrielle, poteries, verreries, briqueteries, armes, bijoux, ustensiles de ménage dont on a recueilli et étudié les débris à notre époque. Non seulement on retrouve ces vestiges sur place, mais les musées des pays rhénans en sont remplis : Metz et Trèves, Strasbourg et Mayence, Bonn et Cologne et vingt autres.

Les groupes de populations germaines autorisés à s'installer dans l'empire, auxquels on donne des terres à défricher dans les pays sur lesquels veillent les légions, se romanisent comme les Gaulois se sont romanisés avant eux. Mais au delà du *limes*, la Germanie reste inorganique, sans ville, sans monnaie, sans industrie, sans culture : la barbarie immuable ! Est-ce là ce que l'empereur Guillaume II, en octobre 1900, a voulu souligner en inaugurant, à Saalburg, dans un *castellum* du *limes*, une statue à l'empereur Antonin le Pieux et un petit musée d'antiquités romaines ? Il est permis d'en douter. Ils sont allés également contre le but qu'ils poursuivaient, ces autres invocateurs du « vieux Dieu » germanique, qui ont bâti avec tant d'ostentation ce temple de la *Walhalla*, voisin de Ratisbonne, dont nous parlions plus haut. Quiconque est allé visiter ce pastiche du Parthénon, destiné à éterniser la mémoire de la défaite de Napoléon à Leipzig, en 1813, — défaite due à une trahison allemande, — demeure stupéfait de ce défi à l'art et à l'histoire, au Romanisme et à la raison humaine. Mais, en érigeant ce monument au point même où finissait le *limes* romain, ne dirait-on pas que le Teutonisme a, inconsciemment, posé la borne de la Barbarie là où les Romains l'avaient plantée ? Quel singulier hasard, également, qu'à l'autre bout du *limes*, la *Germania* du Niederwald se dresse aussi, comme pour marquer la frontière vingt fois séculaire du monde civilisé !

CHAPITRE VI

LA GAULE RHÉNANE ROMANISÉE

LA GERMANIE TRANSRHÉNANE

Armée. — Démographie. — Langues.

I

L'ARMÉE DU RHIN DURANT LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'EMPIRE ROMAIN

Un des phénomènes que les historiens de la Gaule romaine se sont, à l'envi, le plus appliqués à mettre en évidence, et qui surprend toujours, c'est que — la frontière du Rhin exceptée, — les Romains ont gardé la Gaule, sans soldats. Dès le temps de Tibère, il n'y a presque point de garnisons dans l'intérieur de la Gaule, en dehors des postes de police municipale ou de la garde des gouverneurs des provinces : toutes les troupes sont concentrées sur la frontière, le long du *limes*, dans les deux provinces de Germanie. Pour les Romains, comme pour les Gaulois, le péril est extérieur, sur la rive droite du Rhin ; il n'existe point dans la Gaule elle-même. Et ceci peut donner à réfléchir aux conquérants modernes qui prétendent imposer leur domination par la force, aux pays étrangers qu'ils ont envahis et qu'ils ont l'ambition de garder par la contrainte, la persécution, la brutalité armée, partout répandue et organisée. Rome domina

sans garnisons intérieures, pacifiquement, la Gaule et le reste du monde romain ; elle conquit le cœur des nations par les bienfaits de la civilisation et du bien-être qu'elle leur apporta, par le respect des religions, des traditions et des usages nationaux, par la protection des frontières de tous ces peuples contre la barbarie extérieure. Pour la Gaule, le compte a été fait : « En dehors des deux gouvernements militaires de Germanie où étaient concentrées les armées, dit Ernest Desjardins, il n'y avait point de soldats dans les Gaules : une cohorte légionnaire, tout au plus, dans chaque siège des gouvernements provinciaux, à Narbonne, à Bordeaux, dont la présence est attestée seulement par quelques militaires des cohortes proconsulaires et prétoriennes ; une cohorte de la garde urbaine de Rome, détachée à Lyon ; quant à la Belgique, nous ne savons où se trouvait le détachement ; enfin, la cohorte de Liguriens dont nous retrouvons la trace dans la petite province équestre des Alpes-Maritimes. Cela faisait environ 3.000 hommes, et c'était tout pour l'intérieur du pays. On a peine à comprendre que 3.000 hommes armés aient suffi à maintenir la paix, pendant trois siècles d'occupation militaire, dans une région qui correspond à la France, à la Suisse, à la Belgique, à une partie de la Hollande, de la Prusse et de la Bavière rhénanes [1]. »

Cette absence de soldats romains dans l'intérieur de la Gaule, en laissant nos cités à l'administration municipale, ne contribua pas peu à maintenir et à perpétuer l'esprit national. L'administration romaine elle-même, nullement tracassière, n'intervenait guère que pour l'établissement des registres de l'impôt et sa perception : cela seul, souvent, nous devons le reconnaître, parut bien dur aux Gaulois.

En revanche, les forces échelonnées sur les confins militaires, dans les deux provinces de Germanie, étaient imposantes. Elles variaient suivant les circonstances et le danger, mais elles furent rarement inférieures à huit légions, c'est-à-dire environ 48.000 soldats éprouvés, sans compter les troupes auxiliaires d'infanterie et de cavalerie qui doublaient ce chiffre. On

1. Ern. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. III, p. 403.

peut donc évaluer à près de cent mille hommes les troupes permanentes auxquelles la garde du Rhin était confiée. C'était, remarque Desjardins, plus du quart de toute l'armée de l'Empire romain, mais c'était une armée de défense et de protection et non point une armée d'oppresseurs. D'ailleurs, la plus grande partie de ces troupes était recrutée en Gaule : les deux tiers au moins étaient des Gaulois. Dès le temps de Jules César même, une légion, celle de l'Alouette (*legio Va Alaudæ*), avait été formée de Gaulois. En outre, on sait que la cavalerie romaine, sous l'empire, était presque exclusivement composée de Gaulois ; les commandements s'y faisaient en gaulois ; les manœuvres restèrent celles de l'ancienne cavalerie gauloise d'avant la conquête.

C'était évidemment habile, de la part des Romains, d'intéresser les Gaulois à la défense du Rhin. César poursuivant les Suèves au delà du Rhin, Drusus, Tibère, Germanicus avaient eu soin de présenter leurs expéditions dans les forêts de la Germanie, comme des campagnes auxquelles le salut de la Gaule était attaché : et c'était vrai. En combattant sur le Rhin, les Gaulois combattaient *pro aris et focis*, c'est-à-dire, comme jadis, pour leur patrie. Mais, remarquons que leur présence prépondérante dans les légions rhénanes, contribuait, autant que l'absence de garnison dans l'intérieur de la Gaule, à maintenir l'esprit et les mœurs gallo-romaines dans les deux Germanies. Cette politique de Rome avait donc son avantage, puisque les Gaulois se battaient d'autant mieux qu'ils défendaient leurs foyers, mais elle eut aussi son inconvénient, au point de vue romain : ce fut de maintenir dans les légions rhénanes un état d'esprit séparatiste et national. Les révoltes des légions du Rhin furent, nous le verrons, inspirées par le sentiment national gaulois.

Dès l'époque de Drusus, Mogontiacum (Mayence), en face du confluent du Mein et du Rhin, fut la base de la défense de la Gaule et des expéditions transrhénanes. C'était la principale porte d'entrée de la Germanie par la faille du Mein. De part et d'autre du pont de Mayence, comme de part et d'autre du pont de Cologne, c'étaient deux mondes bien différents, hostiles irréductiblement. Les Romains bâtirent comme tête de pont.

sur la rive droite du fleuve, en face de Mayence, le fameux *castellum Mogontiacense* (Castel) ; ils fortifièrent aussi solidement le Taunus : là, se trouvait, chez les Mattiaques, l'Arctaunon qui protégeait des mines d'argent et les sources thermales appelées *Aquæ Mattiacæ* (Wiesbade), si fréquentées par les Gallo-Romains avant celles d'*Aquæ Grani* (Aix-la-Chapelle).

Avant la création de la colonie romaine de Cologne, le grand quartier général de la Germanie inférieure, était *Vetera* (*castra vetera*) auprès de Wesel, qui joua un si grand rôle dans la révolte de Civilis. Nous avons vu que la limite des deux provinces, c'est-à-dire des deux districts militaires, se trouvait sur le Rhin, là où commençait le *limes*, entre Andernach et Remagen, auprès de Brohl, au confluent du Vinxbach. Bonn et Cologne étaient dans la Germanie inférieure, Coblence et Bingen dans la Germanie supérieure. Au point de jonction des deux provinces, les soldats romains avaient consacré deux autels dont on a retrouvé les substructions. L'un, élevé à côté d'Andernach par la huitième légion de Germanie supérieure, était en l'honneur de Jupiter, de Junon et du Génie local. L'autre, auprès de Remagen, était dédié aux *Limites*, au Génie local et à Jupiter (*Finibus et Genio loci et Jovi optimo maximo* [1]). Les « limites » de la civilisation, comme les colonnes d'Hercule auprès de Cadix, étaient divinisées au point où la Gaule finit.

De ces deux grands centres militaires, Mogontiacum et Vetera, dépendaient les légions ou les détachements, cohortes, *vexillationes*, *alæ*, qui tenaient garnison dans les différents postes de la frontière. Voici comment E. Desjardins a réparti les principaux cantonnements des troupes du Rhin, en partant de la mer du Nord : *Prætorium Agrippinæ* (Romburg, près Leyde) ; *Castra Herculis*, près Nimègue ; *Arenatium* (Rindern) ; *Grinnes* (Druten ?) ; *Batavodurum* (Wyk-by-Duurstede ?) ; *Vada ; Vetera Castra* (*Colonia Ulpia Trajana*, Xanten), cantonnement de la légion *XXX^a Ulpia ; Asciburgium* (Asberg-Duisbourg), cantonnement de cavalerie ; *Novæsium* (Neuss) ; *Colonia Agrippinensis* (Cologne), centre militaire et colonie de

1. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, p. 151 (*Supplément*, trad. Cagnat et Toutain).

vétérans ; *Bonna* (Bonn), cantonnement de la légion *Ia Minervia ; Confluentes* (Coblence) ; *Mogontiacum* (Mayence), cantonnement de la légion *XXIIa Primigenia Pia Fidelis ; Argentoratum* (Strasbourg) ; *Vindonissa* (Windisch).

Il y avait d'ailleurs beaucoup d'autres cantonnements moins importants, où étaient installés des détachements ou des corps auxiliaires. Les *castra stativa* étaient nombreux et tous les *præsidia* et les *castella* du *limes* avaient leur garnison. Les postes fortifiés de la frontière étaient construits à environ 500 mètres en deçà de la muraille, et ils étaient espacés les uns des autres d'une demi-journée de marche, c'est-à-dire environ quinze kilomètres ; une route militaire les reliait les uns aux autres.

Les légions avaient leur dépôt fixé à demeure et sans changement, sauf des cas graves, dans une place forte déterminée. On en voit qui restent plus d'un siècle au même endroit. Quand ils ne faisaient pas la guerre, les soldats cantonnés sur la ligne rhénane étaient occupés à restaurer les remparts et les douves, à construire et réparer les casernes, les édifices publics, les routes et les ponts. Et tout cela développait la civilisation romaine, embellissait le pays, l'enrichissait par le mouvement commercial qui en résultait, donnait du lustre et du bien-être à l'existence de tous, sur le front même de la barbarie germanique.

Le service militaire durait 20 ans pour les légionnaires, et 25 ans pour les auxiliaires. Beaucoup se rengageaient. Une fois libéré, le légionnaire, devenu *civis romanus*, était exempt de certains impôts et recevait des terres dans les colonies où il était heureux de s'installer et de jouir de ces avantages et du pécule qu'il avait amassé. Par lui, la civilisation romaine se développait on peut dire *ense et aratro*. Ces vétérans formaient dans leur pays des associations de camarades, un cercle ; ils entraient dans les fonctions municipales, étaient honorés, fiers de leurs décorations, de leurs diplômes gravés sur de petites plaques de bronze portatives ; ils constituaient dans les villes, bourgs et villages une espèce de chevalerie populaire. Ils affectaient de bien parler le latin, avec des fautes qui provoquaient

le sourire des gens de bureaux ; ils entremêlaient leur langage d'expressions empruntées au parler gaulois, qui finirent, grâce à eux, par trouver place dans la langue latine des derniers siècles. Souvent, ils se fixaient et se mariaient dans la ville même où ils avaient tenu garnison si longtemps. Leur famille formait le noyau solide de la population gauloise de la localité ; en même temps, ils conservaient des rapports suivis avec les soldats de la légion dans laquelle ils avaient servi, et en cas de nécessité, ils pouvaient même prêter main forte à la défense de la ville, si elle venait à être attaquée ou si la légion était débordée par l'ennemi.

Ainsi constituée en soldats, en vétérans et en population gallo-romaine, aussi bien qu'en remparts bastionnés, en fossés et en postes bien armés, la frontière était solide et la tranchée du grand fleuve n'était pas facile à franchir ; les troupes et les populations qui la gardaient, lorsqu'elles étaient appelées à prendre les armes, étaient étroitement unies par un lien de solidarité réelle. Ce fut la garantie de la paix romaine. Les provinces de l'intérieur de la Gaule, dès qu'on avait quitté la zone de défense, c'est-à-dire les confins militaires, vécurent, malgré quelques alertes, dans une quiétude qu'on peut qualifier de tout repos, et une prospérité inconnue jusque-là, qui se prolongèrent jusqu'au milieu du IIIe siècle. La sécurité de la frontière assurée par les légions, voilà le secret de la romanisation si rapide et si complète de la Gaule.

II

LA GAULE BELGIQUE ET LA GERMANIE. DÉMOGRAPHIE

Que sont, au point de vue ethnique, les Gaulois de l'Est, — les seuls dont nous nous occupons ici, — vers le temps de Tacite ou de Trajan, c'est-à-dire lorsque la domination romaine est bien installée, universellement respectée, bienfaisante, et que la limite de la civilisation est définitivement tracée?

La Gaule Belgique s'étend, à cette époque, depuis le pays des Séquanes, c'est-à-dire le Jura, jusqu'au delta du Rhin et de la Meuse. Ses éléments ethniques sont, d'après leur vieille ou récente origine, singulièrement bigarrés. Aux autochtones de race inconnue, se sont superposés, en dominateurs, mais non point en expulseurs, des Ligures, des Celtes ; puis, des Gaulois ou Gallo-Belges qui ne sont eux-mêmes qu'un rameau des Celtes ; des Germains de tribus multiples, venus par infiltrations ou invasions; enfin, des Romains, c'est-à-dire surtout des Italiens et des gens du midi de la Gaule, amenés par la conquête, soldats, vétérans, colons, fonctionnaires, marchands, propriétaires de domaines ruraux, artisans laborieux des villes et des bourgs. Ce sont ces derniers, les Gallo-Romains, qui s'imposant par leur culture plus avancée aux vieux éléments indigènes, aux Celtes et aux Germains, ont laissé dans ces contrées de l'Est, l'empreinte la plus profonde, les vestiges indéracinables de leur brillante et active civilisation.

C'est en vain que, chez certains de ces peuples, l'élément germanique a fini par avoir numériquement la prépondérance ; ce qui est bien démontré, c'est que les Germains, qui se sentaient d'un rang social inférieur, ne dominèrent nulle part en Gaule, durant les quatre premiers siècles de l'Empire. Ils n'ont rien laissé après eux, hormis le souvenir des déprédations qui accompagnèrent leur installation dans le pays.

L'élément social prépondérant et dirigeant fut toujours l'élément celto-gaulois, appuyé sur l'armée, l'administration, la culture romaines. L'ambition constante et avouée des Germains envahisseurs, fut de s'élever de leur niveau barbare et grossier à la classe la plus policée, de manière à s'y faire admettre et à s'absorber en elle. En deux générations tout au plus, ces Germains deviennent des *semi-Galli*, comme on les appelait, puis des Gallo-Romains. Le même phénomène se produit dans l'histoire grecque où nous voyons les barbares voisins des Hellènes, par exemple, les Macédoniens et les Épirotes, faire tous leurs efforts pour entrer dans la civilisation hellénique ; Philippe veut être considéré comme un Grec ; il tient à être admis dans les assemblées panhelléniques. La culture de la Grèce a séduit les Barbares.

Pour les Germains de la Gaule Belgique, la preuve de cette transformation recherchée paraît, comme nous le verrons, jusque dans les noms gaulois ou romains qu'ils prennent à la place de leurs noms germains répudiés. A toutes les époques de l'histoire, la Gaule a été comme le pôle d'attraction des Germains, la Terre promise. Ils sont fascinés par le prestige gallo-romain, par la richesse de notre pays. Un contemporain, Josèphe, ne s'écrie-t-il pas : « En Gaule, les sources de la richesse sortent du pays lui même et se répandent sur toute la terre[1]. »

L'admiration du Germain, bien qu'empoisonnée, comme aujourd'hui encore, par la basse envie, avait quelque chose de naïf comme l'extase d'un enfant devant un bel uniforme. Un jour que l'armée de Tibère était campée non loin du cours de l'Elbe, raconte Velleius Paterculus, les Romains voient tout à coup venir

1. Flavius Josèphe, *Bellum Judaicum*, II, 16, 4.

à eux un vieillard, d'un port majestueux et richement vêtu, assurément d'une condition supérieure. Il quitte le camp des Barbares, s'embarque sur une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, et s'approche seul, en ramant lui-même, de la rive où se trouvaient les légions. Il demande qu'il lui soit permis de débarquer sans péril, pour qu'il puisse contempler le général romain; il voulait voir César. On y consent. Alors, ayant fait accoster sa nacelle, longtemps il regarde Tibère en silence. Puis, il s'écrie qu'il lui semble avoir vu un dieu : « ce jour, dit-il, est le plus heureux de ma vie ». Il obtient ensuite de toucher la main de l'empereur ; puis, regagnant sa barque, les yeux toujours attachés sur César, il rejoint la rive où campait sa tribu.

Aussi, dès que les Germains ont réussi à franchir le Rhin et à s'installer sur le sol gaulois, ils ne conservent pas la moindre attache avec leur pays d'origine ; ils se prêtent avec une merveilleuse souplesse aux exigences de la vie sédentaire ; ils défrichent les forêts, cultivent le sol, s'approprient les conditions d'existence du nouvel habitat qui les transforme et en fait ce qu'ils ambitionnent d'être : des civilisés, des Gallo-Romains. Ils prennent part aux assemblées générales des anciens peuples du pays, venus, — eux aussi, de Germanie, ne l'oublions pas, — à une époque plus ancienne. Ils adoptent les mœurs des Gaulois, leurs usages, leur langue, leur industrie agricole, leurs habitudes commerciales, leurs dieux mêmes. Le plus qu'ils peuvent, ils se dépouillent de leur *germanisme*, parce qu'ils veulent être « du monde », comme nous disons aujourd'hui. Ils tiennent à paraître éduqués, à porter le costume gaulois, à parler le beau langage à la place de leur jargon germanique : tel, un paysan d'aujourd'hui s'efforce de « s'endimancher » et de renoncer à son patois pour parler français dès qu'il a affaire au monde bourgeois. Comme ils fournissent des soldats à l'Empire, le contact prolongé de ces Germains dans les camps avec les guerriers gaulois, facilite leur éducation gallo-romaine, autant que leurs rapports avec la population gauloise des villes et des campagnes.

La situation sociale qui leur est donnée et qu'ils améliorent d'eux-mêmes, fait qu'ils ont les mêmes intérêts à sauvegarder que leurs maîtres ou leurs voisins, Gallo-Romains d'ancienne

date. Et de ce moment, la patrie gauloise n'a pas de meilleurs défenseurs que ces néo-Gaulois ou *semi-Galli*, contre les Germains d'outre-Rhin, lorsque ceux-ci tentent de franchir le fleuve à leur tour. Il n'y a point de question de race ou d'affinité ethnique. L'histoire des Ménapiens, des Trévires, des Ubiens, des Sicambres et d'autres Germains de la rive gauche, mêlés aux anciens Gallo-Romains, est là pour l'attester: elle n'est qu'une longue et incessante lutte contre les Germains d'outre-Rhin, en même temps qu'au point de vue social elle présente une adaptation aux mœurs et aux institutions gallo-romaines étonnante par sa rapidité, sa sincérité et sa profondeur.

Ainsi, il faut se garder de croire, comme on le dit trop souvent, que les invasions germaniques ont chassé la population indigène et que le pays s'est germanisé ; qu'il n'y a plus de Gaulois, par exemple dans les cantons où des terres furent données aux Triboques, aux Némètes, aux Vangions, aux Ubiens ou à d'autres Germains. C'est là une erreur invétérée contre laquelle l'historien doit protester. Mommsen l'a bien reconnu : « Les Tribocci, les Némètes, les Vangions, établis depuis longtemps au milieu des Celtes, dit ce savant, partagèrent la fortune de la Gaule. Le Rhin resta toujours de ce côté la principale ligne de défense des Romains[2]. » Et l'historien allemand ajoute que « les Germains de la rive gauche du Rhin, sujets de Rome, ne se fondirent pas moins dans l'empire que les Gaulois romains[2] ».

Répétons-le donc avec Fustel de Coulanges : les Germains qui franchissaient le Rhin s'établissaient, soit du consentement des populations gauloises, soit par la force, dans ces immenses terres incultes, solitudes de prairies, de forêts vierges, de plaines plus ou moins marécageuses ou de montagnes chauves. Rarement ils dépossédaient les Gaulois ; lorsqu'ils s'avançaient sur les terres appartenant à des Gaulois dont la population était plus dense, dans des terrains plus fertiles, déjà mis en culture, où la propriété immobilière et individuelle était déjà bien établie et respectée, ou bien on prenait ces Germains à gages, on les employait à la culture des champs ou au service des particuliers

1. Mommsem, *Histoire romaine*, t. IX, p. 185.
2. Mommsen, *loc. cit.*, p. 182.

dans les villes, ou bien on les enrôlait dans l'armée à titre auxiliaire. Comme au temps d'Arioviste et des Suèves, lorsqu'ils se présentaient trop nombreux, par bandes, par masses, enhardis par leur nombre, ils devenaient arrogants, insolents, autant qu'ils étaient humbles et obséquieux quand ils n'étaient pas en force. Un conflit s'élevait, une guerre même. Ils prenaient tout ou partie des terres de la population gauloise; ils s'installaient en maîtres et en dominateurs, mais ils n'expulsaient pas les anciens habitants : il arriva bien rarement que les Gaulois devenus sédentaires depuis longtemps, fussent contraints de s'expatrier et d'aller au loin chercher un refuge et une autre patrie.

L'élément celto-gaulois n'a jamais été expulsé de la Gaule Belgique par les invasions d'outre-Rhin. Il est demeuré à la base de la société gallo-romaine dans cette région comme dans la Gaule Celtique : c'est lui qui a absorbé les Germains. Sous l'Empire, les Germains admis de gré ou de force à occuper des terres en Gaule, loin d'avoir germanisé notre pays, n'eurent rien de plus pressé que de se faire Gallo-Romains. Ils ne sont pas plus restés Germains en Gaule que les Celtibères, en Espagne, ne sont demeurés des Gaulois. Ces peuples germains ne reculent nullement les frontières de la Germanie ; ils ne font qu'augmenter la population gallo-romaine de la Gaule.

Leur assimilation n'a été si parfaite que parce que leur installation en Gaule, dans un nouvel habitat, fut pour eux une amélioration, un progrès, un véritable bonheur, et aussi parce qu'elle a eu lieu par intermittence, graduellement, disons par petits paquets. Les terres assignées à ces Germains formaient des enclaves, des villages ou portions de villages, des cantons disséminés au milieu de la population gauloise et souvent fort éloignés les uns des autres. Les preuves que le peuplement de la Gaule romaine s'est complété de cette façon, à travers les siècles, ressortira en toute évidence des faits que nous exposerons plus loin. Il n'en sera plus tout à fait de même au ve siècle, où le flot germanique envahisseur sera si puissant, si formidable qu'il submergera et dénaturera, malgré lui-même, la société gallo-romaine.

A côté de ces installations régulières, il y avait en Gaule des

multitudes de pauvres hères qui passaient le Rhin individuellement, des gens sans aveu, que César appelle *gentes et perditi* [1], rôdeurs et cheminots qui vivent dans les forêts, cherchent un abri autour des villas, et qu'on emploie, par occasion, à l'exploitation agricole ou aux plus bas métiers de l'esclavage.

C'est de la fusion de tous ces éléments ethniques que s'est formée la civilisation gallo-romaine et la race qui habite notre pays. Aujourd'hui, l'anthropologie serait aussi impuissante à débrouiller l'ethnogénie de la race française que les origines ethniques des Germains : on l'a vu plus haut. Les observateurs sont contraints de se borner, sous ce rapport, à des indications superficielles, générales, comme celles qui nous font distinguer un Méridional d'un Flamand ou d'un Breton. Mais ces différences tiennent plutôt à l'habitat, au climat, au langage, au milieu, au genre de vie et aux occupations, à des circonstances historiques, au niveau moral, qu'à des particularités ethniques survivantes et encore reconnaissables.

De même, à la fin des temps antiques, à l'époque de Grégoire de Tours, par exemple, s'il était encore possible de distinguer à la physionomie ou à l'aspect extérieur d'un individu, à quel peuple il appartenait, s'il était Gallo-Romain, Franc, Burgonde ou Visigoth, cette distinction se manifestait moins par l'aspect physique que par la différence des mœurs, du langage, des institutions, du costume, du groupement social, de l'inscription sur des rôles officiels. Et encore, il est à noter que si Grégoire de Tours distingue les Barbares entre eux et les Gallo-Romains, il ne s'agit que des Barbares récemment installés en Gaule, les nouveaux arrivés, car il eût été impossible à Grégoire de différencier ethniquement les peuples qui s'étaient fixés en Gaule, deux, cinq ou dix siècles avant lui. La fusion, la pénétration réciproque s'était opérée depuis longtemps : ceux-là étaient proprement les Gallo-Romains opposés aux Francs, Burgondes, Visigoths et autres conquérants du jour.

Au point de vue physiologique, avons-nous dit plus haut avec les anthropologues, rien ne distingue le type gaulois du type

1. César, *Bell. Gall.*, III, 17.

germain. A plus forte raison ne saurait-il exister une différence, sous ce rapport, entre les Germains de la rive droite et ceux qui, tout le long de la chaîne des siècles, sont venus, sur la rive gauche, se fondre dans les Gaulois, puis dans les Gallo-Romains. Mais il en est tout autrement au point de vue social et pour tout ce qui touche aux mœurs, aux usages, aux institutions, à la langue, à la religion, aux arts, aux productions industrielles. Le Rhin sépare deux mondes. Comme au temps de Jules César, le Germain transrhénan de Tacite reste un non-civilisé. L'isolement farouche des tribus et leur instabilité atavique les maintiennent dans la barbarie de leur habitat ; elles n'en sortent, les unes après les autres, que lorsqu'elles s'installent en Gaule.

Les Germains en Germanie vivent sur eux-mêmes, hostiles à l'étranger quel qu'il soit, rebelles surtout à l'alliance par le sang ; ce sont eux que les civilisés appellent les *immanissimæ gentes*. « Les peuples de la Germanie, dit Tacite, n'ont point été altérés par des mariages avec aucun autre peuple ; c'est une race indigène, qui se renouvelle d'elle-même et ne ressemble qu'à soi. C'est ce que prouve la parfaite analogie de conformation entre tous les individus de cette race, quoique si nombreuse, leurs yeux bleus et farouches, leurs cheveux d'un blond ardent, leurs grands corps, capables seulement d'un premier élan, mais incapables de fatigue et de travail, ne supportant ni la soif, ni la chaleur, mais résistant au froid et à la faim, par l'habitude du climat ou du sol[1]. » Tertullien remarque que les Germains ont de longs cheveux nattés comme les nomades[2].

« La Germanie, dit encore Tacite, est une région aux contours mal définis, au ciel âpre, à l'aspect triste et inculte. Les Germains chantent dans des vers antiques, qui sont leurs seules traditions et leurs annales, le dieu Tuiston, fils de la Terre, et son fils Mann ; tels sont les fondateurs de leur nation. Ils donnent à Mann trois fils, les ancêtres des trois branches de leur race, qui s'appellent les Ingævons, fixés sur les bords de l'Océan, les Herminons, au centre, et les Istævons dans le reste

1. Tacite, *Germ.*, 4.
2. Tertull., *De velandis virginibus.*

du pays. » D'autres traditions font de Mann le père d'un plus grand nombre de fils, dont les Marses, les Gambriviens, les Suèves, les Vandales tiraient leurs noms.

Pline partage autrement que Tacite les populations de la Germanie : « Il y a, dit-il, cinq raees germaines, les Vindiles, auxquels appartiennent les Burgondes, les Varins, les Carins, les Guttons ; seeonde race, les Ingævons, auxquels appartiennent les Cimbres, les Teutons et les nations des Chauques ; troisième race, la plus voisine du Rhin, les Istævons auxquels appartiennent les Sieambres ; quatrième raee dans l'intérieur des terres, les Hermions, auxquels appartiennent les Suèves, les Hermondures, les Cattes et les Chérusques ; einquième race, les Peuciniens et les Bastarnes, limitrophes des Daces [1]. » Pline énumère ensuite, aux embouehures du Rhin et de la Meuse, les Bataves et les Caninéfates, les Frisons, les Chauques, les Frisiabons, les Sturiens, les Marsaeiens.

On retrouve bien, dans ees groupes et sous-peuplades, quelques données analogues dans Pline et dans Tacite : les grandes familles de peuples dénommées Ingævons, Istævons, Hermions. Mais ees groupements n'ont jamais eu un rôle dans l'histoire. Ils ne reposent sur aucun principe fédératif qui aurait pu exister, même à l'origine ou temporairement. Ils ne se justifient pas davantage par les caractères des langues de ces tribus ou la similitude des institutions politiques. La tradition dont Pline et Tacite se sont faits les éehos, paraît n'avoir pour base qu'un système imaginé par quelque voyageur vaguement informé ; Pline reconnaît lui-même que, de son temps, on ne sait presque rien sur l'intérieur de la Germanie.

A aueun point de vue, les trois groupes de Taeite ne sauraient servir de fondement à l'histoire politique des peuplades germaines, instables à la fois dans leur habitat et dans leurs conglomérats amorphes, qui se sont modifiés au hasard des accidents des migrations, comme la boule de neige qui dévale. Tacite mentionne 45 peuples germains qu'il répartit dans ses trois groupes. Ptolémée en énumère 66, et dans ce nombre on

1. Pline, *Hist. nat.*, IV, 28.

n'en trouve que 21 de ceux que Tacite a connus, bien qu'il n'y ait qu'un demi-siècle de distance entre Tacite et Ptolémée. Citons pourtant, sous ces réserves, vers le début du IIe siècle :

Les Hermondures, peut-être fraction importante détachée des Suèves, qui occupent le bassin de la Saale et les confins de la forêt Hercynienne jusqu'aux Champs décumates ;

Les Marcomans que Marbod, leur roi, conduisit dans la Bohême où ils subjuguèrent les Boïens et les autres populations celtiques ;

Les Quades qui se fixèrent en Moravie, au nord de la grande station commerciale de Carnuntum ; les Narisciens, les Marsigniens, les Buriens, dans les monts de Bohême ; les Vendes, les Ligiens, en Silésie et en Pologne, voisins des Bastarnes et des Sarmates ;

Les Guttons et les Gothons sur la Vistule ; les Naharvales ; les grandes tribus des Suèves Semnons, dans le Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder ; les Suions ; les Teutons, résidu de la grande migration arrêtée par Marius ; les Silinges ; les Lemovii, les Angles, les Viruns, les Sidins ;

Les Longobards, entre le Weser et l'Elbe ; les Burgondes, leurs voisins de l'Est ; les Rugiens, les Hérules, les Turons, les Ambrons, dans le bassin de l'Ems et du Weser et jusque sur le Rhin ; les Cattes, dans la Hesse ; les Mattiaques sur les pentes du Taunus ;

Les Chérusques, les Usipètes, les Tenctères, les Tubantes, les Chamaves, les Ampsivariens, les Bructères, les Angrivariens, les Sicambres, les Gambriviens, les Marses, sur la Sieg, la Ruhr et la Lippe ; ces derniers disparaissent de l'histoire à la suite de l'expédition de Germanicus ;

Les Frisons, à l'est de l'embouchure du Rhin ; les Chauques, entre l'Ems et l'Elbe ; les Saxons, entre l'Elbe et l'Eider, dans le Holstein ; les Goths dans la Scandinavie.

Ce serait une entreprise chimérique de chercher à grouper ces peuples suivants leurs origines et leurs affinités ethniques, les populations de la Germanie n'étant qu'une juxtaposition inconsistante de tribus instables et rivales. Cette dissémination leur est imposée par la nature même du sol de la Germanie, « sol,

remarque César, qui ne saurait être comparé à celui de la Gaule, non plus que la manière de vivre des deux nations[1] ».

Les forêts et les marécages les tenaient à distance les unes des autres, comme les tribus sauvages de l'Amérique. Tacite aussi signale le particularisme ombrageux des Germains qui ne sont point mêlés aux autres peuples (*minime aliarum gentium adventibus et hospitiis mixtos*). A l'exception de certaines tribus voisines du Rhin et celles de la Bavière qui cultivaient leurs champs comme la population celtique de ces régions, les Germains continuaient leur vie de hasard et de paresse, à la lisière de leurs forêts ou autour de leurs lacs et de leurs tourbières. Les routes de l'ambre seules, jalonnées de stations celtiques, sillonnaient leur pays.

Nous l'avons déjà maintes fois constaté et la suite de notre exposé historique en fournira de nouvelles preuves, tant que les Germains demeurent en Germanie, leurs forêts sont leur sécurité. Ils y sont chez eux, à l'abri de tout danger d'incursions de la part des civilisés. Il n'ont aucune ville, à peine des camps de refuge, fortifiés par des levés de terre et des fourrés épineux ; ils ne connaissent pas la propriété foncière individuelle. Ils sont insaisissables. Mais les marécages sur lesquels s'appesantit un perpétuel brouillard, sont lieux de pestilence ; les populations qui y séjournent trop longtemps, y mènent une existence de fiévreux et de décharnés, en proie à des myriades d'insectes propagateurs des fièvres paludéennes : cette vie forestière est incompatible avec le développement de la civilisation.

Aussi, dans ce pays où les aventures de son existence errante l'obligent parfois à trop séjourner, le Germain se trouve mal à l'aise. Il veut en sortir, il tend vers l'occident ; il se déplace incessamment ; il veut franchir le Rhin. A un siècle de distance on est étonné de ne plus retrouver les mêmes peuples dans la région où ils avaient fait, un beau jour, parler d'eux par leurs rapines. Ils disparaissent à l'horizon comme les nuages, constituent parfois avec d'autres, un nouvel assemblage hétéroclite qui s'en va tenter la fortune du pillage sur un autre point de la

1. César, *Bell. Gall.*, I, 31.

frontière. Voilà pourquoi les Germains du temps de Tacite ne sont plus à la place que leur assigne César, sauf exceptions ; ceux d'Ammien Marcellin ne sont pas les mêmes que ceux de Strabon ou de Ptolémée ; ceux de Grégoire de Tours ont encore des noms tout autres ; ou ceux dont les noms ont persisté à travers les siècles, comme les Suèves, ont changé d'emplacement, de fortune, de puissance, même de composition ethnique. Voici, soudain, à la fin du IIIe siècle, de nouveaux groupements constitués, en partie, avec les débris des anciens. Ce sont : les tribus des Francs qui apparaissent dans le voisinage des Frisons ; celles des Thuringiens sur le Weser ; celles des Saxons qui se sont avancés sur l'Elbe ; les Bavarois, descendants des Boiens et des Marcomans ; les Alamans qui remplacent les Hermondures, et bien d'autres enfin, d'une existence plus ou moins éphémère et transitoire qu'entraînent ou absorbent les grandes migrations.

Il est à peine besoin, à présent, de faire ressortir la différence de cette vie instable des tribus germaines, avec celle des Gaulois ; ceux-ci, partout sédentaires, même les derniers venus qui sont d'origine germanique, s'adonnent aux travaux et aux industries que la vie sédentaire impose dans un pays de toute salubrité : tout autre est leur niveau moral et social.

Trop souvent, comme l'a justement remarqué Fustel de Coulanges, nous voyons les Germains à travers l'Allemagne contemporaine tout récemment unifiée, et nous nous figurons que les tribus germaines énumérées par Tacite ou d'autres auteurs anciens, étaient comme les Gaulois, une nation ancêtre de l'Allemagne actuelle. C'est une théorie chère aux écrivains allemands de notre époque, qui altérant l'histoire, ont essayé de constituer une Germanie idéale, comme ils ont fait d'Arminius une espèce de *Kaiser* germanique. Je ne sais si les Allemands ont dans les veines, comme ils le disent, du sang chérusque ou usipète ; ce qui porterait à le penser c'est qu'ils ont bien l'âme de ces Barbares. La France moderne hésite à faire travailler les grands criminels condamnés au bagne, au drainage de terres de la Guyane saturées d'eaux croupissantes ; mais dans l'été de 1915, le gouvernement allemand emploie à de tels travaux les soldats français prisonniers de guerre.

L'idée de nation, la conception d'un groupement germanique ethnique était absolument étrangère à l'esprit des Germains de l'antiquité. C'est seulement pour les conduire au pillage, pour une invasion ou pour un acte de brigandage armé, qu'un chef audacieux, comme Arioviste, parvient à grouper plusieurs tribus sous son commandement, et dans ce cas même, on constate que la horde se compose de tribus hétérogènes dont le rapprochement occasionnel ne saurait, à aucun degré, être comparé à ce qu'on appelle une fédération politique ou ethnique. Chaque fois que nous pouvons contrôler et faire le dénombrement des grandes invasions, nous voyons marcher ensemble une cohue de peuples qui appartiennent à des races variées et parlent des langues différentes. Voyez l'invasion des Cimbres et des Teutons, celle d'Arioviste, celle qui porte le nom de Chrocus, celle d'Attila : c'est un ramassis de pillards de toute origine et de toutes langues.

Tandis que les peuples de la Gaule sont rapprochés les uns des autres par un lien fédératif et qu'il existe un *commune concilium totius Galliæ*, rien de semblable entre les peuples de la Germanie. Jaloux et rivaux, dès qu'un peuple germain entre en révolte contre Rome, c'est souvent une raison, comme le remarque Fustel de Coulanges, pour que le peuple voisin se montre l'auxiliaire dévoué des Romains, et réciproquement. Le jour où Germanicus porte la guerre contre les Chérusques, les Chauques lui offrent tout de suite leur concours [1]. Nous avons constaté qu'après la défaite d'Arminius, les Chérusques se firent les serviteurs empressés des Romains à qui ils demandèrent un roi. L'un des successeurs d'Arminius, Chariomer, roi des Chérusques, lors de la guerre de Domitien contre les Cattes, prend si fermement parti pour les Romains qu'à la fin de la guerre il est détrôné par les Cattes.

L'effondrement du groupement Chérusque avait, en effet, provoqué la formation d'un autre conglomérat, celui des Cattes. A leur tour, au IIIe siècle, les confédérations des Francs et des Alamans se créeront, après l'anéantissement des Cattes. De la même façon, celles des Chérusques et des Marcomans s'étaient

1. Tacite, *Annales*, I, 60 ; cf. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 313.

constituées après la déconfiture d'Arioviste. Tous ces groupements se ressemblent et déploient une barbarie héréditaire. Comme le reconnaît Mommsen, la civilisation dans la haute Germanie ne franchit pas le *limes* romain, et dans la Germanie inférieure, le Rhin.

Les peuples qui, vingt siècles durant, sont passés par la Germanie et y ont stationné parfois longuement, de gré ou de force, n'entrent dans l'histoire que le jour où ils sortent de la nuit de leurs forêts, des brouillards de leurs tourbières. Les Grecs et les Romains ne prennent contact avec eux qu'au fur et à mesure qu'ils apparaissent en bordure et à la lisière de la civilisation, c'est-à-dire sur le Rhin et sur le Danube. Les auteurs anciens qui en ont parlé, ne les ont guère connus que du dehors, car ces peuples n'ont point écrit leurs annales. Mais ce que les sources historiques laissent apercevoir, nous montre un pays inorganique et impropre au développement et au progrès.

Quand la Germanie, par son contact avec la Romanie, paraît, malgré tout, par places, s'élever dans la civilisation et s'imprégner de quelque culture, de nouveaux arrivages de tribus accourues des steppes scythiques, la retrempent sans cesse dans la barbarie. Le sang germain ne se renouvelle que par l'afflux en Germanie de nouveaux barbares. Qui sait ! c'est pour cela peut-être qu'aujourd'hui (1915) des « Intellectuels » allemands, plastronnant en manière de défi, s'écrient : « Eh bien, oui ! nous sommes les Barbares » (*odium generis humani*).

Comme les peuplades sauvages, les tribus germaines luttent entre elles pour la possession d'un bois, d'une prairie, d'une récolte de fruits naturels, d'une source salée ; elles se volent leurs troupeaux, leurs approvisionnements, leurs campements, leurs récoltes ; elles se réduisent réciproquement en esclavage. L'âpreté de la haine des peuples germains entre eux est particulièrement signalée par Tacite [1] ; six siècles plus tard, Grégoire de Tours ajoute que ce sont les plus proches voisins qui se détestent le plus, *quoniam propinqui sunt* [2]. Pour le Ger-

1. Tacite, *Germ.*, 33.
2. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, II, 2 ; Fustel de Coulanges, *op. cit.*, t. II, p. 309.

main, l'ennemi permanent, c'est le Germain ; les Romains qui le savaient, en tiraient avantage. Une fois chassés, refoulés dans les bois par des tribus plus fortes, décimés ou réduits en esclavage, les restes de la tribu errent à l'aventure, se dispersent par bandes, finissent par disparaître, comme les nuages après l'orage.

III

LES LANGUES

Avant Jules César, la langue gauloise était l'idiome officiel des pays rhénans. Les monnaies des Médiomatrices, des Éburons et de tous les autres peuples de la Belgique portent, en légendes, des noms gaulois comme celles de tout le reste de la Gaule. Les Germains ne parlaient pas la même langue que les Gaulois ; leur jargon, qui ne fut point fixé par l'écriture, devint, dans les contrées où ils s'établirent en masse, le parler populaire, méprisé comme le patois de nos paysans. Mais tout Germain qui voulait s'élever dans la hiérarchie sociale et tenait à être considéré, apprenait le gaulois, c'est-à-dire la langue de la population à laquelle il avait l'ambition de s'agréger. C'est ce que firent, nous dit César, les Suèves d'Arioviste qui séjournèrent longtemps chez les Séquanes et les Éduens. Une longue habitude rendit la langue gauloise tout à fait familière à Arioviste[1].

Les Gaulois écrivaient leur langue en lettres grecques ou latines ; nous avons des inscriptions et des monnaies gauloises en ces deux alphabets ; parfois, les caractères des deux alphabets se trouvent mélangés dans un même texte. César dit que les Druides écrivent la langue gauloise en caractères grecs, aussi bien pour les affaires privées que pour les affaires publiques[2].

1. César, *Bell. Gall.*, I, 47.
2. César, *Bell. Gall.*, VI, 14.

Le latin s'introduisit en Gaule bien avant la conquête de Jules César, surtout dans le midi où il fit concurrence au grec de Marseille, dès l'établissement de la province romaine et la fondation de Narbonne, en 118 av. J.-C. L'usage du latin remonta graduellement la vallée du Rhône où il était la langue du commerce. Au cours de ses campagnes en Belgique, César dit qu'il écrivit à son lieutenant une lettre en grec, afin qu'elle ne put être comprise des Nerviens si elle venait à tomber entre leurs mains ; le latin était donc connu déjà des Gaulois instruits, même dans le nord de la Belgique. Cependant, l'histoire d'Arioviste est là pour attester qu'à son époque, les Séquanes et les Éduens employaient encore le gaulois comme langue officielle.

Avec l'installation de la conquête romaine, le latin devint en Gaule la langue noble, la langue de l'administration et des affaires, celle des tribunaux, des citoyens éclairés, des classes aisées dans les campagnes, de presque tout le monde dans les centres urbains. Dans les écoles on n'enseignait aux enfants que le latin ; les armées n'avaient que le latin pour langue officielle, de même que les temples et le forum.

Les Gaulois instruits abandonnèrent graduellement leur propre langue pour adopter le latin, plus clair, plus facile, plus distingué. Le latin devint ainsi le parler élégant dans la région rhénane comme dans le reste de la Gaule, mais le gaulois resta le parler populaire de la campagne, de la *plebs rustica*, comme le *germanique* dans certains cantons retirés et isolés. Les Gaulois, sous l'empire, finirent par n'écrire qu'en latin ; de même qu'aujourd'hui, dans nos villages les plus arriérés, on s'efforce d'écrire en français et non en patois. Un paysan qui parle patois, s'il essaye d'écrire en patois ne fait que provoquer les rires universels de son village. Réfléchissez à ce fait journalier et vous comprendrez pourquoi les parlers ou jargons germaniques n'ont point été écrits dans l'antiquité.

Dans la région rhénane, sur les bords même du Mein et du Neckar, on grava des textes publics en latin, dès que la domination romaine s'y établit ; ils y sont aussi nombreux que dans le reste de la Gaule. Toutes les inscriptions sont en latin, généralement sur marbre ou sur pierre : épitaphes funéraires, bornes

des routes, dédicaces de monuments publics, autels ou *ex-votos;* marques de fabrique de potiers ou de verriers, d'ustensiles de bronze. Jusque sur ces produits vulgaires de l'industrie privée, la langue est, à quelques exceptions près, le latin qui s'est substitué au gaulois. Parler et écrire en latin, dans les deux provinces romaines de Germanie comme dans le reste de la Gaule, c'est le signe d'une bonne éducation ; le latin est « le beau langage » ; le gaulois et, à plus forte raison, le jargon des Germains illettrés, sont relégués au rang de patois, d'argot de cuisine ou d'écurie. Par là encore, on voit comment le Gaulois ou le Germain gallicisé se fait un point d'honneur d'entrer dans la culture romaine. Aussi, de même que les noms propres gaulois disparaissent à peu près complètement dès le second ou le troisième siècle, la langue gauloise elle-même est évincée ; il n'y a plus d'inscriptions gauloises ; seuls, des mots gaulois ont réussi à s'introduire dans le latin sous une forme latinisée.

Mais dans le peuple des campagnes, la langue gauloise fut plus tenace ; nous avons des preuves positives qu'elle persista au moins jusqu'à la fin des temps antiques, sinon plus tard. Saint Irénée, prêtre à Lyon, vers la fin du IIe siècle, voulant évangéliser le peuple des campagnes, dit qu'il vit au milieu des Celtes et qu'il est obligé de parler gaulois. Une druidesse prédit en gaulois la mort de l'empereur Sévère Alexandre [1]. Les formules notariées sont encore en gaulois au IIIe siècle ; le fameux calendrier de Coligny, gravé sur bronze et bien d'autres monuments, nous attestent que le gaulois resta la langue des usages locaux pour le comput des jours, pour les poids et mesures, les pratiques populaires des foires et marchés, les cultes des sanctuaires ruraux. A Trèves, on parlait encore gaulois du temps de saint Jérôme qui vécut tour à tour au milieu des Trévires et à Ancyre, chez les Galates d'Asie-mineure : les uns et les autres, nous dit-il, parlent la même langue [2]. Et cependant, nous avons vu que les Trévires, jadis, se disaient d'origine germanique.

L'invasion germanique, à travers tous les siècles de l'empire

1. Lampride, *Sev. Alex.*, 59.
2. S. Hieron., *Comment. in Epist. ad Galatas*, II, prol., c, 3 ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 369.

romain, n'a donc nullement, comme on le dit quelquefois, fait disparaître la langue gauloise. C'est le latin qui, à titre de langue officielle et supérieure, s'est peu à peu substitué au gaulois. Les Germains venus en Gaule mirent toute leur application à apprendre le gaulois comme langue populaire, et l'élite d'entre eux, le latin comme langue officielle. Ils ont répudié leurs jargons originaires. Ils étaient illettrés ; ils n'avaient pas d'écriture et ils n'ont laissé aucun texte. Leurs coutumes mêmes n'étaient pas écrites, mais purement traditionnelles. Aucune de leurs tribus n'avait d'annales, mais leurs guerriers se transmettaient de bouche en bouche des poésies où ils chantaient les prouesses de leurs anciens rois : *majorum laudes clamoribus stridebant*, dit Tacite.

Quant aux peuples de la Germanie transrhénane, ils parlaient des langues variées qui ne se rattachaient même pas toutes à la grande famille des langues indo-européennes. L'échec notoire de l'essai de classification des peuples de la Germanie par groupes ethniques, a donné à penser à certains savants qu'on pouvait répartir ces peuples si nombreux, d'après les caractères des langues qu'ils parlaient. Des linguistes ont proposé de classer comme *Germains*, seulement ceux de ces peuples dont la langue paraît avoir été un dialecte germanique, soit du groupe teutonique, soit du groupe gothique.

Les dialectes des Teutons, des Suèves, des Marcomans, des Vandales, des Burgondes, des Hérules et de la plupart des peuples germains mentionnés par Tacite, se rattachaient probablement au groupe dit teutonique ; de ces dialectes ou de leurs congénères, sont peut-être dérivés les dialectes modernes ou médiévaux tels que le souabe, le franconien, le frison, le bas-allemand, le hollandais, le flamand. Ces dialectes, en tous cas, nous donnent quelque idée des différences qui existaient entre ceux des anciennes tribus germaniques. On sait que le haut allemand n'est devenu la langue allemande de la société et des lettres, que depuis Luther et sa traduction de la Bible dans ce dialecte.

Mais il y avait, en Germanie, des tribus nombreuses dont la langue n'était pas teutonique. Les *Lemovii*, sur les bords de la mer Baltique, parents des *Lemovici* du Limousin, devaient par-

ler un dialecte celtique. Tacite dit que les *Gothins* qui sont cantonnés en Germanie parlent la *langue gauloise*, preuve qu'ils ne sont pas Germains : *Gothinos gallica... lingua coarguit non esse Germanos* [1]. Ces Gothins parlaient donc un dialecte celtique. Faut-il en conclure qu'ethniquement ils étaient un rameau de cette grande race celtique qui a fondé les stations des routes commerciales du Danube à la mer Baltique ? Ou bien, peut-on croire que ces Barbares avaient abandonné leur langue originaire pour adopter celle de ces Celtes dans le pays desquels ils sont venus s'installer ? Les Osi, voisins des Gothins, parlaient le pannonien qui n'était probablement qu'un dialecte celtique. La langue dace se rattachait aussi au groupe celtique, comme sans doute d'autres dialectes de l'Allemagne du Sud et des bords du Danube où les Celtes sédentaires ont dominé pendant tant de siècles et ont même battu monnaie.

Les Gothins dont nous venons de parler, étaient-ils parents des Goths ? Qui peut le dire ? Dans tous les cas, la langue des Goths n'avait rien de commun avec celle des Gothins ; nous la connaissons, c'était une langue germanique. Elle est parvenue jusqu'à nous, grâce à la traduction de la Bible faite dans cette langue, par Ulphilas ou Vulfila, évêque des Goths, après qu'ayant quitté la Scandinavie ils se furent installés sur la Theiss et le bas Danube, au IVe siècle de notre ère. C'est à cause d'elle que des savants ont voulu partager les langues germaniques en deux grands rameaux, le groupe *gothique* et le groupe *teutonique*.

Il y eut aussi en Germanie, dès l'antiquité, de nombreuses tribus scythiques, puisque l'Elbe est donnée par des géographes anciens comme limite à la Scythie : leurs langues se rattachaient au groupe slave, comme par exemple, aujourd'hui encore, le polabe dans la région de l'Elbe et le sorabe de la Lusace. Les langues d'autres peuplades rentrent même dans le groupe hindou, comme celle des Bohémiens Tsiganes, arrivés seulement à l'époque médiévale : avant eux, des tribus de migrateurs ont pu parler des dialectes de même origine. Au contraire, la langue des Huns ou Hongrois et celle des Finnois appartiennent au

1. Tacite, *Germ.*, 43.

groupe finno-ougrien, dit aussi altaïque ou mongolique. Les Bulgares, peuples d'origine hunnique, parlèrent primitivement une langue de cette famille. Ils l'abandonnèrent sous l'influence de leurs vicissitudes politiques, pour adopter la langue et les mœurs des Slaves du sud.

Nous touchons, ici, un point délicat sur lequel il y aura lieu de revenir pour l'époque moderne. C'est par la langue que Tacite et Strabon distinguent, d'une manière générale, les Celtes ou les Gaulois des Germains. La communauté de langage crée effectivement un lien étroit entre des populations même éloignées géographiquement. Par contre, la diversité de langage, en compliquant les relations entre populations qui cohabitent dans le même pays, amène la gêne, des conflits, des malentendus, l'hostilité. De ces faits incontestables, l'opinion générale de nos jours est portée à conclure que la langue distingue les races et doit être prise pour base de la répartition politique des nations. L'histoire est en complète opposition avec cette théorie ; il est, en très grand nombre, des peuples de même race, que des circonstances de leurs annales ont amenés à adopter des langues différentes, en abandonnant leur langue originaire. Nous venons de citer l'exemple des Gaulois, des Germains établis en Gaule et des Bulgares. Mais tous les peuples barbares qui quittèrent la Germanie pour trouver enfin une patrie en Gaule, en Italie, en Espagne, abandonnèrent de même leur langue maternelle. Les Francs, les Burgondes, les Visigoths, les Vandales, les Suèves, les Lombards et les autres envahisseurs de l'Occident désapprirent leur langue germanique, pour adopter le roman ou bas-latin d'où sont sortis le français et les autres langues néo-latines. Sans insister, ici, sur les conséquences de ces constatations que l'on peut multiplier, nous nous bornerons à dire que partout, en Gaule, se trouve justifié le principe général formulé par M. Meillet : « La langue qui dépend d'événements historiques est indépendante de la race qui est une chose toute physique. » C'est un préjugé, en histoire, de croire que c'est la langue qui distingue les races ou les nationalités.

IV

ONOMASTIQUE

1° *Les noms de lieux gaulois.*

On a vu qu'un grand nombre de noms de lieux très anciens, non seulement en Gaule mais en Germanie et dans la région danubienne, ont conservé une forme qui atteste leur origine celtique ou celto-ligure. Nul n'en peut douter : ils ont été créés par les Celtes et les localités qui les portent sont de fondation celtique [1].

Comment expliquer que les Ligures ou les Celtes aient fondé, partout où ils ont habité, un aussi grand nombre de centres urbains, tandis que les Germains de l'antiquité paraissent n'en avoir bâti peut-être aucun, même en Germanie ? La réponse à cette question est simple : c'est que les Celtes étaient des peuples devenus sédentaires, socialement organisés, des civilisés, tandis que les Germains demeurèrent des peuples essentielle-

1. Malgré l'opinion de nombreux savants contemporains qui, au nom de la linguistique, font honneur aux populations ligures de la religion et de l'onomastique primitives de l'Europe centrale et occidentale, nous continuons ici à employer les termes de « Celtes » et de « Celtique ». On ne sait rien des Ligures et voilà qu'on leur donne tout. La tradition antique est, au contraire, unanime à attribuer à la race celtique un rôle si considérable qu'il est bien difficile de n'en plus tenir compte. Le moyen de tout concilier est peut-être de considérer, comme nous l'avons fait, les Ligures comme des Proto-Celtes et de penser que les Anciens les ont souvent englobés dans la race celtique. Cf. ci-dessus, p. 98.

ment migrateurs, des groupements amorphes et instables. Il en est pour les peuples comme pour les individus : en général, celui qui donne le nom d'un domaine, d'une maison, d'un château, qui les baptise, en un mot, c'est celui qui les construit ou qui s'y installe à demeure, le premier. S'agit-il d'une exploitation agricole ? c'est celui qui défriche le sol, y bâtit son habitation, y groupe sa famille et ses serviteurs. La même constatation s'applique aux groupes d'individus, aux clans, aux villages, bourgs ou villes, ainsi qu'aux régions, aux rivières, forêts, montagnes, accidents extérieurs du sol : toutes ces entités reçoivent leurs dénominations, non point des tribus de migrateurs qui passent et les traversent, mais de celles qui s'y attachent d'une manière définitive ou prolongée durant des générations. Ce sont, en un mot, les sédentaires qui donnent son nom à l'habitat de leur choix.

Voyez ce qui se passe sous nos yeux dans les pays de colonies. Pour ce qui est des colonies à population dense et sédentaire, nous adoptons les noms indigènes préexistants : par exemple, au Tonkin et à Madagascar. En ce qui concerne les colonies de peuplement, lorsque nous y fondons des établissements, nous leur donnons, en général, un nom français ; nous les baptisons d'un vocable qui trouve sa raison d'être dans les incidents de la fondation ou les souvenirs que les fondateurs veulent rappeler.

Dans l'Afrique septentrionale, les Arabes conquérants ont donné des noms arabes aux villes qu'ils ont fondées ou peuplées d'Arabes qui y sont devenus sédentaires. Là où la population berbère est demeurée, ses villages ont gardé leurs noms berbères. Lorsque deux ou trois populations sédentaires sont juxtaposées, côte à côte, dans une même ville, cette ville porte deux ou trois noms différents. L'exemple le mieux caractérisé de cette multiplicité d'appellations pour une même localité, est peut-être la ville de Lemberg, qui s'appelle ainsi pour les Allemands, mais qui porte les noms de Lwow pour les Slaves et de Leopol pour les Gréco-Latins.

Dans l'antiquité, les choses ne sont pas passées autrement. Les Celtes sédentaires ont jalonné de stations fortifiées les

routes de l'ambre, depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique. Il faut, avec une entière certitude, en conclure que le commerce du nord était entre leurs mains, et ceci est confirmé par ce que nous savons de leurs aptitudes commerciales, appliquées, au cours de tant de siècles, aux relations de la Gaule proprement dite avec les pays helléniques, par la voie du Danube, de la Morava, du Vardar ou du Strymon.

Les noms de localités, en Gaule, reçurent le même traitement de la part des Romains. Lorsque ceux-ci s'installèrent dans un bourg ou une ville indigène préexistante, ils respectèrent son nom, auquel ils ajoutèrent seulement une terminaison latine ; quand ils constituèrent de toutes pièces un établissement nouveau, colonie ou autre, ils lui donnèrent une appellation romaine.

Or, dans le pays rhénan, on trouve effectivement deux catégories de noms de lieux. D'abord, de nombreux noms qui sont purement romains, notamment ceux des colonies, comme *Colonia Agrippina* (Cologne) ; *Colonia Augusta Treverorum* (Trèves) ; *Colonia Trajana*, près Xanten ; *Vetera castra* (Birten) ; *Taberna* (Zabern, sur le Rhin) ; *Concordia* (Altstadt), près Wissembourg ; *Stabula* (Bantzenheim), *Confluentes* (Coblence), et cent autres. Il y a, en second lieu, des noms gaulois romanisés, qui sont, les uns, antérieurs à la conquête romaine, les autres postérieurs à cette conquête. Aucun des noms germaniques qui s'y trouvent aujourd'hui ne remonte à l'antiquité. Ainsi, ce pays qui fut si souvent envahi par les bandes germaines et où elles ont réussi à prendre pied dès avant Jules César, a si peu été germanisé que les lieux-dits y sont demeurés gaulois ou sont romains[1]. Par là encore, nous voyons que les Germains cisrhénans deviennent des *semi-Galli*, et bientôt des Gallo-Romains.

Il ne saurait entrer dans le plan de ce livre, d'étudier dans le détail philologique les noms de lieux gaulois de la Gaule Belgique, en particulier ceux des deux provinces rhénanes. Citons pourtant quelques exemples, la plupart empruntés à Holder ou aux ouvrages sur la matière, qu'on doit à H. d'Arbois de Jubainville et à Godefroid Kurth.

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 368 et suiv.

Ambitarvius (aujourd'hui Konz ou Henten, près Zerf), nom d'un *vicus* des environs de Coblence, où Pline place le lieu de naissance de Caligula ; formé de l'élément *Ambi* qu'on retrouve dans le nom d'*Ambigat*, des *Ambiani* (Amiens), des *Ambivareti* et d'une foule d'autres noms gaulois, et de l'élément *tarvos* qui entre dans les noms : *Tarvanna* (Thérouane), *Tarva* (Tarbes), *Tarvisium* (Trévise).

Antunnacum, aujourd'hui Andernach, sur le Rhin, entre Coblence et Remagen, formé du nom d'homme *Antunnos* et du suffixe gaulois *ac* (*acus*) qui désigne l'appartenance : « propriété d'Antunnos ». Ce fut sans doute, à l'origine, un *fundus* particulier, qui devint une ville dans la suite des temps.

Argentoratum ou *Argentorate*, Strasbourg, « forteresse d'Argentos » ou mieux « d'Argantos ». Ce nom gaulois, qui paraît dès le début de la domination romaine,a de nombreux similaires formés sur le même thème, avec des suffixes variés (Argentan, Argentay, Argentré, Argentat, Argenteuil, etc.)[1]. Le nom *Strateburgum* n'est pas antérieur à l'époque mérovingienne.

Argentovaria, Horbourg, près Colmar, ville des Rauraques.

Batavodurum, Bois-le-Duc, « forteresse des Bataves ».

Bonconica, Oppenheim (dans la Hesse).

Bondobriga, Boppart, « château de Bondos ».

Bonna, Bonn; ce nom gaulois entre en composition dans d'autres noms comme *Augustobona* (Troyes), *Juliobona* (Lillebonne), *Vindobona* (Vienne).

Borbetomagus, Worms, la capitale des Vangions.

Brocomagus ou *Breucomagus*, Brumath, la capitale des Triboques.

Caradunum, Carden, près Coblence.

Ditiagus ou *Disiacus*, près de Wissembourg; le même nom a formé Dizy (Marne) et d'autres analogues, en Gaule.

Deuso(*n*), *Diviso*(*n*), *Divitium*, Deutz, en face de Cologne; comparez le nom de chef gaulois *Divitiacus*, et le surnom de l'Hercule *Deusoniensis*.

1. Il est possible que le mot *argentum* soit à la base de tous ces noms et se rapporte originairement à une exploitation de mine d'argent. Cf. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 77, note 2.

Divodurum, Metz.

Dumno, station près Bingen (Kirschberg ?); comparez le nom du chef gaulois *Dumnorix*.

Durnomagus, Dormagen, entre Cologne et Neuss, « champ de Durnos ».

Ecorigium ou *Icorigium*, Junkeradt, entre Trèves et Cologne; comparez *Icoranda*, *Igoranda* (Ingrande).

Eponiacum, Eppenich, près d'Aix-la-Chapelle, nom formé sur celui de la déesse gauloise Epona.

Juliacus, Juliers, « propriété de Julius ».

Lugdunum Batavorum, Leyde; le nom de *Lugdunum* est celui d'un grand nombre de localités de la Gaule.

Marcomagus, Marmagen, entre Trèves et Cologne.

Materna (?), *Maderna*, *Matrona*, nom probable de la Moder; le nom de cette rivière se retrouve dans celui du peuple gaulois des *Medio-matrici*. Le nom de la Marne est aussi *Matrona*.

Mattiacum, Wiesbade, sur la rive droite du Rhin, la capitale des Mattiaques.

Mettis, Metz. Le nom *Mettis* est, d'après d'Arbois, le datif pluriel du gentilice Mettius; il a été substitué à celui de Divodurum vers la fin du IVe siècle.

Mogontiacus, Mayence, nom dérivé peut-être d'un gentilice romain, Mogontius, avec addition du suffixe gaulois latinisé *acus*. Mais on connaît aussi la déesse gauloise *Mogontia*, parèdre d'un dieu *Mogont(us)*.

Nava, la Nahe, qui se jette dans le Rhin, près de Bingen ; le même nom, Néhe, est donné à la rivière de Dax (Landes). Ce nom, sous la forme *Neha*, au pluriel *Nehæ*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms de divinités locales de la région rhénane, par exemple, les déesses-mères *Rumanehæ*, *Vacallinehæ*, *Veteranehæ*, *Aserecinehæ*, *Vesuniahenæ*, etc. La déesse *Nehallenia* dont nous avons déjà prononcé le nom, et dont on a retrouvé un autel dans l'île de Walcheren, aux bouches de l'Escaut, rentre dans le même groupe de noms gaulois. En France, outre la Néhe de Dax, les nombreux noms comme *Nehou*, *Nao* ou *Anao*, *Nées*, *Néez*, *Nez*, *Nay*, *Naives*, *Nayve*, etc., se

rattachent à la même racine; d'où il résulte que l'origine celtique du nom de la Nahe ne saurait être mise en doute. Les efforts des érudits allemands pour en faire un nom d'origine germanique ont pitoyablement échoué [1].

Nemetes, nom du peuple qui forma plus tard, au moins en partie, l'évêché de Spire; on dit ce peuple d'origine germanique, comme les Triboques et les Vangions. Cependant, son nom est celtique ou gaulois. *Nemetos*, en gaulois, signifie « temple » ; il est employé aussi comme nom d'homme. On le retrouve dans des noms comme *Nemetodurum* (Nanterre), *Nemetacum* (Arras); et même, en gallois, sous les formes *Nimet*, *Nevet*. Dès lors, les Némètes ne seraient-ils pas une ancienne tribu celtique engagée dans les hordes d'Arioviste ?

Novæsium, Neuss, sur la rive gauche du Rhin, en face de Dusseldorf.

Noviomagus, Spire, chez les Némètes ; Nimègue ; Neumagen, entre Trèves et Mayence; c'est aussi le nom de Noyon; commun en Gaule, il paraît signifier « le nouveau champ » et avoir été donné à des bourgs installés sur des terres récemment défrichées.

Ricciacus (Ritzingen), station entre Trèves et Thionville, « propriété » ou « domaine de Riccius ».

Rigomagus, Remagen, sur le Rhin; c'est le même nom que celui de Riom (Cantal), de Riom (Puy-de-Dôme); *Rigo* entre dans le nom de Rueil, *Rigoiolum*, près Paris.

Saletio, Seltz, comme *Salicetum*, « lieu planté de saules ».

Salodurum, Soleure (Suisse), « forteresse de Salos ».

Sentiacum, Sinzig, près Coblence, nom dérivé du gentilice romain Sentius.

Tarodunum, Zarten, dans le grand-duché de Bade. Le nom gaulois *Taro* se retrouve dans *Dejot-aros*, *Brogi-taros*, et dans *Tarusco* (Tarascon).

Vindonissa, Windisch (Suisse), nom formé sur *Vindonius*, comme Vendenesse (Saône-et-Loire), etc.

Vosolvia, Ober-Wesel.

1. C. Jullian, *Revue des Études anciennes*, t. III, juillet-sept. 1901, pp. 211-212.

Un des éléments verbaux qui entre souvent en composition dans la formation des noms de lieux et sur lesquels on a le plus disserté, est celui de *briga*, auquel on assimile *bria* et *brium* et même *brica* et *briva*. Ce terme qui a donné son nom à notre pays de *Brie*, se retrouve, tantôt au commencement, comme dans le nom du peuple des *Brigantes*, en Grande Bretagne, celui des villes de Briançon, de *Brivodurum* (*Briodurum*) et celui des rivières appelées *Briante*; tantôt, comme élément terminal, par exemple, le peuple des *Ségobriges*, *Admagetobriga*, *Nemetobriga*, *Domnobriga*, *Bonobriga*, *Litanobriga*, *Sodobria*, *Sadebria*, *Donobrium*, *Vedenobrium*, etc. Ces noms, surtout ceux de la dernière catégorie, sont extrêmement répandus en Gaule, en Grande-Bretagne, en Espagne et dans les autres régions où a essaimé la race celtique, comme en Thrace, où l'on a *Mesembria*, *Selymbria*, *Paltuobria*, et même jusqu'en Galatie où nous trouvons *Ecobria*. Or, il existe de tels noms en Prusse rhénane et en Bavière, ainsi que chez les Médiomatrices[1]. Quelles que soient les objections qu'on puisse faire à l'assimilation hypothétique des éléments *briga*, *bria*, *briva*, *brica;* quel que soit le sens de ces mots (château, pont, colline ?); qu'ils soient, enfin, ligures ou celtiques, il est bien certain qu'ils n'ont rien de germanique et que les localités, peuples ou rivières qui les portent, dans le pays rhénan, n'ont pas été baptisées par les Germains.

Nous avons, comme on le voit, introduit parmi ces exemples, des noms gaulois antérieurs à l'époque romaine et quelques autres qui ont été formés seulement après la conquête. Cette nomenclature pourrait être singulièrement développée. Il résulte de là, avec évidence, que la toponymie géographique de toute la rive gauche du Rhin est ligure, celto-gauloise ou romaine et non point germanique. Après avoir remarqué que la Gaule Belgique des *Tables* de Ptolémée ne nous donne partout que des noms gaulois, Ernest Desjardins ajoute :

« Si nous descendons le cours du Rhin, nous ne rencontrons, même dans les itinéraires rédigés longtemps après Tacite, que

1. C. Jullian, *Revue des Études anciennes*, t. VIII, janvier-mars 1906, p. 48, note 3.

des noms gaulois, variés, de loin en loin, par ceux des fondations romaines et de quelques vocables germaniques résultant d'établissements postérieurs à César : *Tenedo*, *Vindonissa* (Windisch), *Cambes* (Kembs), *Argentovaria* (Horbourg-Colmar), *Argentoratum* (Strasbourg), *Brocomagus* (Brumath), *Noviomagus* (Spire), *Borbitomagus* (Worms), *Bonconica* (Oppenheim), *Mogontiacum* (Mayence), *Bingium* (Bingen), *Vosolvia* (Ober-Wesel), *Baudobriga* (Boppart), *Antunnacum* (Andernach), *Ricomagus* (Remagen), *Novæsium* (Neuss), *Marcomagus* (Marmagen), *Bonna* (Bonn), *Asciburgium* (Asberg-Duisbourg), *Burginacium*, *Noviomagus* encore (Nimègue), *Caspingium*, *Blariacum* (Blerick[1]). Ainsi, à ne considérer que les noms de la ligne rhénane, noms qui, pour la plupart, n'apparaissent qu'assez tard dans la période impériale, on se croirait en pleine Celtique. Cette observation s'applique, à plus forte raison, à toute l'onomastique belge au temps de la conquête. »

Concluons de ces observations multipliées que les Germains qui sont venus se fixer sur la rive gauche du Rhin, à diverses époques, n'en ont jamais chassé les habitants. Ils ont trouvé dans ce pays des populations organisées, sédentaires, ayant des villes et des bourgs dont ils ont respecté les noms, comme ils ont adopté les vocables des rivières et des accidents du sol, qui ainsi, à travers les siècles sont demeurés gaulois. Loin de germaniser l'onomastique régionale du pays rhénan, les Germains, en s'y établissant, n'ont fait, à ce point de vue comme sous tous les autres, que s'infiltrer dans l'organisation sociale gauloise et gallo-romaine.

2. — *Les noms de personnes gaulois.*

L'étude des noms individuels portés par les habitants de la région rhénane dans l'antiquité conduit à la même conclusion.

Les listes des noms propres d'hommes gaulois qu'on a relevés

1. Tous ces noms figurent sur la table de Peutinger, route de la rive gauche du Rhin (segm. I, A. B. C., 1, et II, A, B, C[1], 1) et la plupart d'entre eux sont aussi sur l'*Itinéraire d'Antonin* et sur le milliaire de Tongres.

sur les monnaies, dans les textes épigraphiques et les auteurs, permettent de constater que, de toutes les provinces de la Gaule, la haute et la basse Germanie sont au nombre de celles qui en ont fourni le plus. Ils s'y trouvent en aussi grande abondance que dans la vallée du Rhône et la Narbonnaise.

Rappelons-nous, en premier lieu, les noms purement gaulois que portent les chefs trévires *Indutiomarus* et *Cingetorix*. D'autres Trévires du début de l'époque impériale s'appellent *Indus* et *Indutillus*. Tandis que le terme gaulois *Indu* ou *Induti* forme la première partie de ces noms, l'élément *marus*, « grand », qui lui est associé dans *Indutiomarus*, se rencontre dans une foule d'autres noms gaulois, comme *Illiomarus*, *Solimarus*, *Comatumarus*. Quant au suffixe latinisé — *illus*, nous l'avons dans *Celtillus*, le nom du père de Vercingétorix, et dans les noms des Allobroges *Abducillus* et *Raucillus*. Une inscription funéraire d'un Gaulois de Brescia porte *Joincillus ;* une autre, de Bordeaux, *Indercillus ;* une autre, de Lengfeld (Hesse), donne *Troveillus* qui se lit aussi à Nîmes. Des textes épigraphiques du pays rhénan et de la Styrie ont les noms, de même terminaison, *Vindillus* et *Vindillius*.

Un Trévire décédé en Dacie s'appelle *Ibliomarus*, nom qui est peut-être le même que *Illiomarus* qu'on trouve à Orléans et à Avignon. Les noms gaulois *Solimarus*, *Solimara*, *Solimarius* se rencontrent sur des inscriptions de Trèves, Mayence, Niewbach, Francfort, aussi bien qu'à Soulosse, *Solimariaca* (Vosges) et à Bourges. On trouve *Litugenius* à Luxembourg et *Litugena* à Narbonne. Le suffixe gaulois *genus* est répandu aussi bien dans les pays rhénans que dans le reste de la Gaule.

Il n'est pas besoin d'insister sur la forme gauloise du nom d'*Ambiorix*, le chef fameux des Eburons, que César eut tant de peine à réduire ; non plus que sur le nom *Vassorix* que fournit une inscription de Niederberschdorf, en Alsace, ou celui d'*Agiomarus*, père de Bella, sur une stèle de Saverne.

Novionia est un nom de femme, à Mayence, formé du gaulois *Novio*, qui entre en composition dans une foule de noms géographiques de toutes les parties de la Gaule, comme Noviodunum ou Noviomagus.

Bellatorix et *Bellorix* sont des noms de femmes, sur des inscriptions du Rhin aussi bien que dans d'autres provinces de la Gaule. D'autres noms formés sur ce thème *Bella* ou *Bela*, existent dans la région rhénane aussi fréquents qu'ailleurs (*Belatulla*, *Belatulus*, *Bellaisis*, *Belatucadrus*, *Bellatu*, etc.).

Le nom *Digines* se rencontre à la fois à Cologne et à Béziers. Citons encore : *Divixta*, nom de femme à Strasbourg, à Langres et à Bordeaux ; *Divixtus*, *Divixtilla*, à Bâle, à Virieu-le-Grand.

Le radical *Join* ou *Joinc* entre dans la composition de *Joincatius* à Trêves ; de *Joincissius*, à Bonn ; de *Joincata*, à Bâle ; de *Joincillus*, à Brescia.

Le radical gaulois *Seno* ou *Senno*, si commun, entre dans la composition de noms propres des pays rhénans, comme *Sennus*, *Sennianus*, *Sennocendus*. De même, le radical *Togi* qu'on trouve dans *Togirix*, entre dans *Togitius*, fils de Solimarus, à Mayence et dans d'autres noms de la même région.

Le thème gaulois *Camulo* ou *Camalo* a formé des noms nombreux, comme *Camulus*, *Camulogenus*, *Camulognata*, etc., usités aussi bien dans la Rhénanie que dans la Belgique, la Celtique, la Narbonnaise.

Visurio et *Visurix* que nous fournissent des inscriptions rhénanes, ont un élément qui entre en composition dans le nom *Vitousurio*, à Béziers.

Nertomarus et *Nertomir*, noms gaulois de la région rhénane, se rencontrent également ailleurs ; un Boien et un Éduen, notamment, portent le nom de *Nertomarus*. On trouve *Nerta*, à Bordeaux ; *Nertobriga*, ville d'Espagne. Le gaulois *Nerto* paraît signifier « la force ».

Adnamatus (ou *Adnamtus*, *Adnamatius*, *Adnamto*), se lit sur une dalle funéraire à Cologne, ainsi qu'à Castel près Mayence, à Utrecht et sur des inscriptions des musées de Bâle et de Stuttgart ; on le trouve aussi en Carinthie et sur des stèles de Gap et de Bordeaux. Il est donc répandu dans toutes les parties de la Gaule.

En gaulois, *ambactos* est un mot bien connu qui signifie « vassal, serviteur » ; on le trouve à la base de noms géogra-

phiques comme *Ambactia*, Amboise, et dans le nom d'homme *Januarinius Ambacthius*, sur une inscription de Zélande.

Ammacius, nom d'homme, sur un autel de la déesse Néhallenie, au musée de Leyde, est de même formation que *Ammaca*, fille de Superus, à Zulpich. Le même nom se trouve dans celui du *fundus Ammaciacus*, à Belley. C'est probablement la même racine qu'on a dans *Ammausius*, trouvé à Birken, sur le Vieux Rhin.

Ces exemples, choisis parmi des centaines, attestent que les habitants des provinces belges et en particulier des deux provinces romaines de Germanie, étaient des Gaulois ou des Germains gallicisés, au moins dans les classes supérieures de la société. Il n'y a point de noms germains.

De cette constatation, il appert que dans tous ces pays, comme dans le reste de la Gaule, l'élément social prépondérant était formé par la population gauloise. Elle y était la classe dirigeante, propriétaire du sol, imposant la langue officielle, gardant tous les cadres de ses institutions traditionnelles. Le troupeau germanique, formé d'esclaves ou de colons, d'artisans ou de serviteurs, lui était subordonné, ne comptait pas, restait anonyme. Il n'y avait d'exception que pour les chefs de tribus et de clans et pour tous ceux qui réussissaient à s'élever au rang social des Gaulois ou des Gallo-Romains : ceux-là prirent la langue gauloise, un nom gaulois et plus tard, un nom romain. Ici encore, nous constatons qu'ils se fusionnèrent dans la société gallo-romaine.

Disons à présent comment les noms gaulois, qu'ils fussent portés par des Gaulois de vieille souche ou par des Germains devenus néo-Gaulois (*semi-Galli*), se sont romanisés sous l'Empire.

3° *Les noms de personnes en Gaule sous la domination romaine.*

Les Gaulois furent conquis par la culture romaine aussi vite que par les armes. De même que les Germains, une fois installés en Gaule, voulurent être Gaulois, puis Gallo-Romains et s'y appliquèrent de toute leur âme, de même, les Gaulois tinrent à

être Romains : pour eux, c'était s'ennoblir. Les Gaulois étaient fiers d'être assimilés aux Romains, d'entrer dans l'administration romaine, de devenir citoyens romains, de parler latin, de se draper dans la toge, d'être incorporés dans les légions et non plus dans les cohortes auxiliaires : on sait que, de bonne heure, ils parvinrent au Sénat et que sous Claude déjà, on disait que l'assimilation de la Gaule à l'État romain était complète.

Il serait superflu d'insister, ici, sous ce point de vue, mis en lumière par tous les historiens et qui rappelle la conquête morale de Rome par la Grèce vaincue; remarquons cependant que l'une des conséquences de cette attitude et de cet état d'esprit des Gaulois, aussi bien dans les provinces rhénanes que dans les autres, fut que, pour se plier plus vite aux exigences de l'état social et de l'administration romaine, non seulement ils voulurent parler latin, mais ils latinisèrent leurs noms.

A l'époque de l'indépendance, les Gaulois n'avaient ni prénom ni nom de famille ou gentilice, mais seulement un nom personnel auquel, en cas de chance de confusion, on joignait occasionnellement un surnom ou le nom du père au génitif : *un tel fils d'un tel*, « Vercingétorix, fils de Celtil ». D'Arbois de Jubainville cite les exemples suivants : *Licnos Contextos ;* — *Andecamulos Toutissi-cnos*, « Andecamulos, fils de Toutissos ».

Quelquefois, on supprime le mot *cnos*, « fils », en laissant le nom du père au génitif : *Doiros Segomari*, « Doiros, fils de Segomaros [1] ». Citons encore : *Combaromarus Buolani filius*, et le nom de femme, *Camulognata Coïci filia* [2]. Dès le début de l'époque romaine, les Gaulois romanisent leurs noms. On connaît de nombreux personnages qui ont des noms purement gaulois et dont les fils ou petits-fils ont, au contraire, des noms purement romains. En voici un exemple emprunté au pays des Médiomatrices. Il nous est fourni par une stèle funéraire trouvée dans la forêt de Neuves-Granges (canton de Lorquin). Dans la partie supérieure, on voit les bustes de trois personnages gaulois ou gallo-romains, Cantognatus, l'aïeul ; Sacco-

1. D'Arbois de Jubainville, *Recherches*, p. 129 ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 402.
2. E. Babelon, *le Trésor d'argenterie de Berthouville*, p. 137.

mainos, le père, et Saccetius, le fils. Un autre Gaulois, Bellator, fils de Bellatullus, leur est associé. Tous ont des noms gaulois. Enfin, leur héritier ou parent, qui a élevé ce monument à ses ancêtres, est devenu, lui, tout à fait romain; il s'appelle Sanctus et il n'a plus de nom gaulois[1].

Voilà, prise sur le fait pour ainsi dire, la romanisation de la Gaule rhénane. Sous ce rapport comme sous tous les autres, elle fut universelle et rapide. Un phénomène singulier qui a étonné bien des historiens, c'est de constater que, sous l'empire romain, presque tous les Gaulois qui sont connus historiquement portent des noms latins, même ceux qui sont des révoltés contre Rome, tels que l'Éduen Julius Sacrovir, les Trévires Julius Classicus, Julius Indus, Julius Tutor, Julius Valentinus; le Lingon Julius Sabinus; le Batave Julius Civilis; le Ménapien Pompeius Junius; citons aussi les noms de femmes gauloises, Domitia, Prudentia, Primulia Saturna[2]; une femme ubienne s'appelle Claudia Sacrata[3]. Les inscriptions nous fournissent par centaines de semblables exemples. En même temps, on constate que les noms gaulois deviennent chaque jour moins nombreux.

Les règles de la romanisation des noms gaulois ont été formulées par d'Arbois de Jubainville qui a reconnu les quatre procédés suivants.

1° Parmi les Gaulois, les uns prennent aux Romains les trois éléments onomastiques par lesquels ils voulaient distinguer leur personnalité : prénom, nom ou gentilice et surnom sont tous trois romains. Dans ce cas, des renseignements historiques seuls permettent de les distinguer des Romains établis en Gaule. Par exemple : C. (?) Julius Florus, de Trèves, révolté gaulois de l'an 21 de notre ère; — C. Julius Vindex, Aquitain révolté sous Néron, en 68; — M. Aurelius Maternus, Trévire; — L. Vicarinius Lupus; — C. Secundinus Adventus; — T. Julius Priscus; — L. Cassius Verecundus : ces derniers noms relevés dans des inscriptions rhénanes.

1. A. Grenier, *Habitations gauloises et villas latines*, p. 91.
2. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. I, p. 100.
3. Tacite, *Hist.*, V, 22.

2° D'autres Gaulois empruntent aux usages romains un prénom et un surnom; ils se font un gentilice avec leur nom gaulois, en y ajoutant la désinence *ius*[1] : L. Carantius Atticus; — M. Carantius Macrinus; — L. Carantius Gratus (du gaulois *Carantos*).

3° D'autres fois, le prénom et le gentilice sont romains, et le surnom est gaulois : Cn. Pompeius Trogus (gaulois *Trogus*); — C. Valerius Caburus (gaulois *Caburus*). Ces personnages adoptent le prénom et le nom de leur bienfaiteur : ce sont des affranchis.

4° Enfin, il est des cas où le prénom seul est romain; le gentilice et le surnom sont gaulois avec une terminaison latine : C. Commius Bitutio; — Q. Solimarius Bitus; — L. Carantius Cinto; — Sextus Nertomarius Nertonius.

Il est à peine besoin d'ajouter que les règles romaines de l'affranchissement étaient appliquées en Gaule comme dans toutes les provinces de l'empire et qu'un affranchi, gaulois ou germain, prenait vis-à-vis de son patron la dénomination de *libertus* : nous l'avons constaté par la monnaie qui porte la légende : *Germanus Indutilli libertus*. Ce personnage n'a point de prénom; d'ailleurs, il est l'affranchi d'un Gaulois; mais d'après la règle romaine, constamment appliquée dans la région rhénane, le prénom et le nom de l'affranchi sont ceux de son patron; il n'a en propre que son *cognomen* qui est généralement son ancien nom d'esclave, parfois avec une terminaison latine.

4. — *Les* fundi *sous la domination romaine.*

L'une des caractéristiques fondamentales de l'état social, chez les peuples sédentaires, c'est l'existence de la propriété foncière privée. Cette appropriation individuelle du sol n'existait, dans les tribus germaines, qu'à l'état d'exception et seulement chez quelques populations de l'Ouest, clientes des Romains, forcées, sous leur protectorat, de s'attacher à leur habitat. Au

1. D'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 130.

contraire, chez les Celtes et en Gaule, la propriété foncière, familiale, individuelle, héréditaire, était la règle universelle, longtemps avant la conquête romaine. Sans parler des villes et des bourgs, nous savons que les Gaulois possédaient, dans les campagnes, des exploitations rurales considérables et prospères, des biens de famille, auxquels César donne le nom d'*ædificia*. Il y en avait chez les populations de l'Est, les Séquanes, les Helvètes, les Médiomatrices, les Trévires, les Éburons, les Morins, les Ménapiens, aussi bien que chez les autres peuples de la Gaule Belgique, de la Gaule celtique, de la Province ou de l'Aquitaine.

Les Romains, conquérants de la Gaule, respectèrent-ils la propriété privée, comme le font, en général, les conquérants modernes ? A cette question délicate, d'Arbois de Jubainville répond négativement. Dans le droit romain, dit ce savant, c'était non seulement la souveraineté du pays qui passait aux mains du vainqueur, c'était aussi la propriété privée. Les individus étaient dépossédés. Le vainqueur partageait entre ses soldats les biens immobiliers des anciens propriétaires. Ceux-ci devenaient des esclaves au service des vainqueurs , parfois ils continuaient à faire valoir leurs terres, mais c'était comme tenanciers, comme délégués du vainqueur devenu le propriétaire.

Plusieurs savants ont réfuté cette doctrine et démontré qu'elle n'est certainement pas applicable à la Gaule [1]. Les Gaulois avaient appelé Jules César pour les défendre contre Arioviste qui, lui, s'était emparé d'une partie de leurs terres (*agri*) et les avait dépossédés; mais on ne voit point que, débarrassés des Germains, ils n'aient fait que changer de maîtres et qu'ils aient été dépouillés par les Romains. Nulle plainte, nulle réclamation, sous ce rapport, ne s'est jamais produite en Gaule, et la Gaule romaine est partout remplie de Gaulois propriétaires. Sans doute, nous voyons que deux Allobroges, Raucillus et Egus, fils d'Abducillus, prince de la cité, reçoivent de César, en cadeau, des champs pris sur l'ennemi, en Gaule. Mais il y a loin de cette gratification personnelle à une loi générale. Il se peut

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 71.

que les individus dépossédés, dans l'espèce, aient mérité ce châtiment, pour crime de trahison ou tout autre motif. On nous dit bien aussi que, souvent, le vainqueur distribue des terres à ceux de ses fidèles envers lesquels il a des obligations, pour les récompenser de leur courage ou de leurs services. Mais il ne faut pas oublier que le domaine public en Gaule, l'*ager publicus*, les terres incultes et forestières, occupaient, au temps de César, les deux tiers de la surface du pays. Pendant des siècles, on va y installer des colons barbares, sans pour cela déposséder les anciens habitants. Et puis, les confiscations individuelles et motivées de domaines, de maisons ou de champs ont existé dans tous les temps.

Mais si les Romains ont respecté la propriété privée chez les Gaulois, ils en ont modifié le régime, et cela pour une raison fiscale ; voilà pourquoi les Gaulois se sont élevés avec tant d'âpreté, se sont soulevés, même les armes à la main, contre l'impôt foncier qu'ils trouvaient trop lourd. Le *cens* fut réglé dès le règne d'Auguste, et pour l'établir avec équité, des arpenteurs (*agrimensores*) furent chargés de mesurer les propriétés cultivées dont le régime fut fixé de la manière suivante.

Dans les campagnes, les anciens *ædificia* gaulois furent appelés des *fundi*. Pour constituer un *fundus*, il fallait une certaine étendue de terre cultivée, appelée *ager ;* au centre du *fundus*, s'élevaient les bâtiments d'exploitation et la demeure du maître : ce fut la *villa*, ou pour les plus importantes, le prétoire ou château (*prætorium*). Autour de la villa, se construisirent les maisons plus humbles où habitaient les *obœrati* ou les *colonicæ* du maître, ses clients, ses esclaves, ses colons, qui se composaient de Gaulois et de Germains. C'est là l'origine d'un grand nombre des villages actuels de notre France.

Le propriétaire du *fundus* romain peut être un grand seigneur gaulois, comme au temps de l'indépendance. Il peut être aussi un nouveau venu, un noble germain gallicisé ; un Romain, amené par la conquête, qui s'installe sur un domaine de son choix avec tous ses gens, et qui recrute des esclaves chez les Germains. Le *fundus* prend le nom de son propriétaire, comme souvent encore nos fermes aujourd'hui. Aussi, l'étude

des noms de ces *fundi* permet-elle de se rendre un compte exact de la façon dont les choses se sont passées, en particulier dans les pays rhénans, et d'affirmer, ici encore, que l'ancienne population gauloise des pays rhénans n'a jamais été dépossédée, pas plus par les conquérants romains que par les Germains envahisseurs et pillards ou quémandeurs de terres.

Qu'ils soient gaulois ou latins les noms de leurs *villæ* ou de leurs *fundi* ont été formés suivant deux procédés, ainsi que l'a clairement établi d'Arbois de Jubainville : par *composition* ou par *dérivation*.

Le procédé par composition était déjà employé à l'époque gauloise, comme l'indiquent les noms suivants qu'on a conservés à l'époque romaine : *Argantomagus*, « champ d'Argantos », *Artomagus*, *Carantomagus*, *Donnomagus*, *Eburomagus*, *Caturigomagus*. On a, de même, formé avec des noms romains : *Juliomagus*, « champ de Julius », *Claudiomagus*, *Germanicomagus*, *Marcomagus*, etc.

Au lieu du mot *magus* qui signifie « champ », on a fait entrer, dans les noms de propriétés, d'autres éléments gaulois, par exemple *dunum* et *durum*, « forteresse », et *briga*, « château (?) » : *Albiodurum*, *Cultiodunum*, *Eburobriga*, « forteresse d'Albius », « forteresse de Cultius », « château (?) d'Eburus ».

On a aussi constitué des noms de *fundi* avec la terminaison gauloise *-ac* qui indique l'appartenance, la propriété, et qu'on a latinisée en *-acus*. Ainsi *Juliacus*, « propriété de Julius », *Latiniacus*, *Sabiniacus*, *Martiniacus*, *Pauliacus*, *Floriacus*, villa ou domaine d'un Latinus, Sabinus, Martinus, Paulus, Florus. Le nom auquel le suffixe *ac* ou *acus* a été adjoint, est indifféremment gaulois ou latin.

En souvenir de Jules César et d'Auguste, le gentilice ou nom de famille romain *Julius* a été adopté par de très nombreux habitants des pays rhénans, et il a servi à former, là aussi, des noms de lieux habités, tout autant, au moins, que dans le reste de la Gaule. Si nous avons, sur ce gentilice, une quantité de communes, telles que Juillac, Juillé, Juilly, Jully, etc., qui viennent de *Juliacus ;* Juillan, Julhans, etc., qui viennent de la variante *Julianus*, il s'en trouve tout autant dans la Prusse

rhénane : par exemple, Juliers (Jülich), à l'époque romaine *Juliacus*. C'était primitivement un *fundus* constitué par un individu, peut-être un Germain se romanisant, entrant dans la civilisation gallo-romaine, qui a pris le nom de Julius. Cet individu inconnu, conjecture d'Arbois de Jubainville, était peut-être un de ces Ubiens qu'Agrippa, en l'an 39, fit passer de la rive droite du Rhin sur la rive gauche, et auxquels il octroya la permission de créer une exploitation agricole aux environs de la *colonia Agrippina* [1]. Ce pouvait être aussi un vétéran des légions romaines, ou un Gaulois. Dans tous les cas, les seules inscriptions de Cologne nous donnent jusqu'à douze fois le gentilice *Julius*, porté par des hommes du pays, qui ont romanisé leur nom ou celui de leur *fundus*, tant ils étaient avides d'entrer dans l'état social gallo-romain et de s'y faire constituer, pour ainsi dire, un état civil. Pour eux, c'était sortir de la condition servile et s'égaler aux Gallo-Romains.

Les suffixes gaulois *acus*, *magus* et autres, entrent en concurrence dans la formation des noms des *fundi*, avec les suffixes purement romains, comme *ius*, *anus*, *enus* ou *ennus*, le diminutif *iolus* ou d'autres :

On a le *fundus Geminiacus*, sur la route de Tongres à Boulogne, formé sur le gentilice *Geminius* [2]; — *Tiberianus*, nom d'une station romaine près de Cologne, dérivé de *Tiberius*, prénom romain employé quelquefois comme gentilice [3]; — *Ricciacus*, station voisine de Trêves, dérivé de Riccius [4]; — la ville de *Mattiacum*, sur la rive droite du Rhin, dont le nom est dérivé du gentilice *Mattius* [5]; — *Antunnacus* (Andernach), dérivé probablement d'un surnom à forme romanisée *Antunnus* [6].

Citons encore, en pays rhénan, avec d'autres suffixes : Acilianus, d'Acilius ; Æmilianus, d'Æmilius ; Afranianus, d'Afranius ; Vibianus, de Vibius, etc.

1. H. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, p. 141.
2. D'Arbois, p. 159.
3. D'Arbois, p. 159.
4. D'Arbois, p. 160.
5. D'Arbois, p. 161.
6. D'Arbois, p. 172.

Concluons : l'étude des noms de personnes, comme celle des noms de localités, l'onomastique tout entière, tant pour l'époque pré-romaine que pour la période de l'empire, atteste qu'il n'y a aucune différence d'organisation sociale entre les deux provinces romaines de Germanie et le reste de la Gaule. Les noms y sont gaulois, puis gallo-romains ou romains, comme sur les bords de la Seine, de la Garonne ou du Rhône. Toutes les observations sous ce point de vue, comme sous tous les autres, tendent à établir d'une manière positive que, dans les pays rhénans, l'élément germanique a été totalement écarté et qu'il n'a eu aucune influence sociale, tant que les armées gallo-romaines purent garder la frontière du Rhin.

Si les invasions répétées lui ont donné, comme c'est possible, numériquement, une place prépondérante, il n'a eu une part que dans le colonat, la domesticité ou l'esclavage. Le rôle social, la direction de la société, dans ces pays, n'a cessé d'appartenir aux Gallo-Romains et n'a jamais passé, durant l'antiquité, aux mains des Germains.

Les Gallo-Romains sont restés les propriétaires du sol en immense majorité ; les Germains sont des colons, des ouvriers agricoles, de pauvres paysans travaillant pour leurs maîtres Gallo-Romains. Il n'y a d'exceptions que pour les Germains d'un rang supérieur, parfois même élevés à Rome ou ayant conquis un grade dans les armées de l'empire : ceux-là seuls étaient susceptibles de s'adapter à la culture gallo-romaine ; ils l'ont recherchée jusqu'au point d'abandonner leurs noms, pour prendre des noms romains ou gallo-romains. Ils ont, autant qu'ils le purent, répudié tout ce qu'ils pouvaient avoir de barbare, de germanique ; ils ont finalement grossi les rangs des Gallo-Romains et ont été un élément important dans la formation de notre race.

CHAPITRE VII

LA GAULE RHÉNANE ROMANISÉE
LA GERMANIE TRANSRHÉNANE

État social. — Religion. — Commerce et industrie. L'archéologie rhénane.

I

LA CULTURE MORALE DU GERMAIN. BRIGANDAGE ET PERFIDIE.

Entre la Gaule jusqu'au Rhin et la Germanie transrhénane, la différence des mœurs et de la culture morale et matérielle est attestée à chaque page des historiens anciens. En Gaule, partout, le long de la rive gauche du Rhin comme dans le reste du pays, se développe et resplendit, sous l'égide romaine, la cité industrieuse et artistique, le bourg d'exploitation agricole, la *villa* du grand seigneur avec ses dépendances, ses hébergeages, ses granges et ses celliers, ses thermes somptueux, son laraire, nous dirions aujourd'hui son oratoire ou sa chapelle. En Germanie, au delà du Rhin et du *limes*, quel contraste ! Cet autre monde est le terrain de parcours de la tribu forestière, le repaire de la horde instable, la triste contrée où les ravageurs complotent et fourbissent leurs armes : dans les régions occupées par les Germains, pas une ville entre le Danube et le Rhin, en

dehors des « refuges » fortifiés par des levés de terre, derrière les marais, et les vieilles stations celtiques ceintes de murailles qui sont les gîtes d'étapes des marchands ; seulement des villages ou plutôt des groupes de huttes en terre ou en bois, où séjourne, en attendant la migration toujours espérée, la famille, c'est-à-dire la femme, les enfants et les vieillards ; les hommes valides sont à la maraude, à la chasse ou à la guerre, à la tuerie toujours, que clôt la ripaille sanglante[1]. D'un côté du Rhin, le progrès dans la civilisation, de l'autre, des peuples de proie, les monstrueuses nations germaniques, comme Cicéron les appelle (*Germanorum immanissimæ gentes*[2]). Florus répète, à son tour, que les Germains sont les plus monstrueuses de toutes les nations[3], et au VIIe siècle de notre ère, Isidore de Séville, se faisant l'écho de la tradition de l'antiquité tout entière, définit les Germains, « des hommes au corps monstrueux, groupés en nations monstrueuses[4] ».

Le Gaulois a d'incurables défauts ; il est superstitieux, batailleur, léger, vantard, impressionnable et trop curieux ; il aime le vin à l'excès ; on le voit souvent, dit un auteur ancien, marcher en zigzags ; les Gaulois ne mettent point d'eau dans leur vin, ajoute un autre[5]. On connaît, à l'égard des Gaulois, les témoignages de César et de Strabon, qui signalent leur mobilité de caractère, leur amour du changement et de la nouveauté (*novarum rerum cupidi*), mais en même temps, leur facilité à accueillir les marchands et tous les étrangers, à se lier avec eux, à leur donner généreusement toute leur confiance.

Ammien Marcellin représente les Gaulois comme arrogants et querelleurs ; leurs femmes mêmes participent à cette turbulence : « Il faut voir, dit-il, ces viragos, les veines du cou gonflées par la rage, balancer leurs robustes bras d'une blancheur de neige, et lancer, avec les pieds et les poings, des coups qui semblent partir de la détente d'une catapulte. » Am-

1. Tacite, *Germania*, I, 15.
2. Cicéron, *In Pisonem*, XXXIII, 81.
3. *Ceterum Germanos immanissimos gentium*. Florus, III, 10, 2.
4. *Germaniæ gentes dictæ, quod sint immania corpora, immanesque nationes*. Isid. Hisp., 9. *Orig.*, 2, 97.
5. Ammien Marcellin, XV, 12.

mien n'avait fréquenté, sans doute, que « les dames de la halle »; il vante ensuite le courage et la propreté corporelle des Gaulois.

Le Gaulois a les vertus guerrières ; c'est un soldat vaillant qui a le mépris de la mort ; il part comme mercenaire, pour les lointains pays de Grèce et d'Orient, offrir son bras aux chefs d'armées. Mais il revient dans son pays d'origine, — sa patrie qu'il aime par-dessus tout, — rapportant dans son bissac les pièces d'or et d'argent, les *philippes* et les *alexandres*, qu'il a gagnées en versant son sang sur des champs de bataille où il a bravement et loyalement combattu, bien que la cause pour laquelle il s'était engagé lui fût indifférente. Les Suisses, descendants des Helvètes gaulois, ont continué traditionnellement ce rude métier de soldats mercenaires jusqu'à l'aurore des temps modernes.

Sous l'empire romain, la plèbe gauloise des villes et des campagnes, mélangée, surtout dans la Gaule Belgique, d'un fort élément germanique gallicisé (*plebs urbana* et *plebs rustica*), a fourni, durant des siècles, le gros des légions du Rhin chargées de contenir les Germains de la rive droite. Le Gaulois ou le Gallo-Germain trouve son compte à ce métier de soldat régulier, dans lequel il apprend la langue latine aussi bien qu'à l'école, et qui le conduit, au bout de ses vingt ans de service, à la situation honorable et tranquille de vétéran, de colon villageois ou d'artisan urbain au lucratif métier.

Qu'y a-t-il de commun, encore une fois, entre ce Gaulois ou ce Germain gallicisé et le farouche Germain d'outre-Rhin, le rôdeur des bois ? Dès qu'on a quitté la zone voisine du Rhin ou du Danube où les Germains avaient quelque contact avec le monde civilisé, on s'enfonce dans le domaine insondable de la plus complète barbarie. Ici, l'homme est défiant comme la bête qu'il traque dans ses chasses quotidiennes ; il est grand, il est fort, musclé en hercule, noueux comme les chênes de ses forêts ; indolent, en temps de paix, comme l'eau croupissante de ses marécages ; violent et âpre comme les vents déchaînés qui soufflent dans sa chevelure fauve et bruissent dans les sapins ; sombre comme les brouillards pleins de Gnomes, d'Elfes et de Koboltes qui folâtrent aux alentours des marais et des bois ; mys-

térieux comme les sorcières qui inspirent tous ses actes ; brutal et impitoyable quand il est le plus fort ; bas et rampant aux pieds d'un maître ; toujours fourbe et hypocrite ; la noblesse des sentiments, le caractère chevaleresque, la pitié sont inconnus à son cœur ; vérité et mensonge sont pour lui des mots vides de sens. La ruse qui trompe, la perfidie qui trahit, la cruauté qui terrorise, le culte de la force matérielle, la trahison et le mensonge, voilà ce qui le caractérise tout le long des siècles. Il ignore l'écriture, cet élément essentiel de la civilisation parce qu'elle est la parole à distance, le trait d'union qui associe dans une même pensée les âmes de ceux qui ne se voient pas. Le Germain, dans l'antiquité, n'a jamais fait aucun progrès. C'est une brute, superbe [1].

Les commentateurs n'ont pas manqué d'observer que le tableau que présente Tacite des mœurs et de l'état social des Germains est systématiquement flatté : Tacite avait pour but d'opposer la vertu de l'homme de la nature à la dépravation morale des Romains du temps de Domitien, et de faire la leçon à ces derniers. Au surplus, Tacite ne vise que les Germains qui étaient alors en contact direct avec les Romains, sur le Rhin et sur le Danube. Là, se trouvaient à peu près fixés, des peuples que les Romains avaient contraints à la vie sédentaire ; qu'ils avaient initiés à la culture du sol, au commerce, et, par l'exemple du voisinage, au bien-être de la rive gauche du Rhin. On se rappelle comment devinrent sédentaires les Helvètes et les Boiens, peuples gaulois que César força à rester chez eux. Les tribus germaines de la lisière occidentale et méridionale de la Germanie, possédaient ainsi comme une ébauche de l'organisation sociale sédentaire qui caractérise les Gaulois ou les Germains admis en Gaule. Elles ont des terres arables (*agri*), des maisons, des villages fixes (*vici*), la propriété foncière privée.

César dit des Ubiens qu'ils sont les plus civilisés des Ger-

1. Voici le portrait qu'Isidore de Séville, au VIIe siècle, fait des Germains : « *Mores ex ipso cœli rigore truxerunt, ferocis animi et semper indomiti, raptu venatuque viventes. Horum plurimæ gentes variæ armis, discolores habitu, linguis dissonæ et origine vocabulorum incertæ, ut Tolosates, Angrivarii, Quadi, Tungrii, Marcomanni, Bructerii, Chamavi, Vangiones, Tubantes quorum immanitas barbariæ etiam in ipsis vocabulis horrorem quemdam significat.* » (Isid. Hispal., 9. *Orig.*, 2, 97).

mains parce qu'ils sont voisins du Rhin et en contact permanent avec les Gaulois. On pourra, un siècle plus tard, en dire autant des Mattiaques, fixés sur le cours inférieur du Mein et les pentes du Taunus. Tacite lui-même ne manque pas de noter la différence qui existe entre ceux des Germains qui étant, dit-il, « les plus près de nos frontières », sont plus habitués au commerce avec les Romains et connaissent même quelques-unes de leurs monnaies, et les Germains de l'intérieur qui « plus fidèles aux vieux usages, s'en tiennent au commerce d'échanges [1] ».

Sous l'inéluctable tyrannie de leur habitat, les tribus de l'intérieur ne se sont pas encore complètement dépouillées de l'organisation patriarcale et communautaire des peuples migrateurs de l'Asie ou de la Scythie : la famille ; le clan ou groupe de familles ; le père ou chef de famille, remplissant tous les rôles de juge, de prêtre, de conducteur. Mais quel que que soit le degré d'avancement social des tribus germaines, il y a des traits généraux qui appartiennent à toute la race et la stigmatisent dans l'histoire. Les écrivains même les plus favorables, comme Tacite, en ont été frappés. Énumérons-en quelques-uns.

Le Germain est un brigand. Nous entendons par là l'état social dans lequel le vol, le pillage, le meurtre, les actes de violence et de rapines à main armée sont encouragés par les mœurs et les lois. Or, les actes de brigandage (*latrocinia*) sont, non seulement la vie courante des Germains, mais ils sont exaltés chez eux comme une institution sociale, un titre de gloire ; ils conduisent à la considération et aux honneurs. Le témoignage de César est formel : « Aucune note d'infamie n'est attachée aux vols qui se commettent hors des limites de la tribu. Ils prétendent que c'est un moyen d'exercer la jeunesse et de la préserver de l'oisiveté (*latrocinia nullam habent infamiam quæ extra fines cujuscumque civitatis fiunt* [2]). De là, l'état permanent d'hostilité entre tribus voisines : elles sont sur un perpétuel qui-vive. C'est le plus fort qui domine et écrase : la force sanguinaire et brutale règne dans toute la Germanie.

1. Tacite, *Germania*, 5.
2. César, *Bell. Gall.*, VI, 23.

Le brigandage et la guerre sont les seules sources de richesse et de bien-être : « Chez les Germains, dit Tacite à son tour, la guerre et les rapines fournissent à la munificence. On ne leur persuadera pas facilement de préférer labourer la terre et attendre la moisson, plutôt que de provoquer les ennemis et de gagner des blessures. Ce leur semble paresse et inertie d'amasser par la sueur ce qu'on peut conquérir par le sang. »

Tacite ajoute ailleurs : « Le temps que les Germains n'emploient pas à la guerre, ils le passent beaucoup à la chasse, mais la plus grande partie dans l'oisiveté, à manger avec excès ou à dormir. Les plus vaillants et les plus belliqueux, inactifs, laissent le soin de la maison, des pénates et des champs, aux femmes, aux vieillards, aux plus faibles de la famille, et croupissent dans le désœuvrement. »

Les Germains vivent du butin de guerre, de vol et de rapines, de chasse, du produit de leurs troupeaux et des fruits naturels de la forêt, très peu de la culture du sol. On pille les tribus voisines, on détrousse les marchands, et cela est approuvé par les lois ; cela est tenu à honneur et constitue des titres à la considération et au commandement des autres. Des vols adroits, des pillages bien conduits créent une clientèle, forment un chef de bande, bientôt même une véritable armée. Le plus réputé dans une tribu est celui qui connaît le mieux les traîtrises de la forêt et des terres mouvantes sous les hautes herbes.

Sous la conduite de ces brigands d'expérience, les guerriers de chaque tribu partent au pillage, pour un coup de main ou pour une véritable expédition au loin. Pour s'animer au combat, ils chantent leurs *bardits* qui exaltent, sur un rythme monotone, les exploits guerriers de leurs dieux ou de leurs rois légendaires. Ils poussent des cris rauques, en s'aidant de leurs boucliers de peau comme d'un porte-voix et ces cris retentissent au loin, lugubrement répercutés par les échos de la forêt. Ils délibèrent tout armés. Ils combattent, le corps presque entièrement nu, avec la lance et la framée. Les femmes les excitent, raillent et invectivent les fuyards. Les sorcières jouent un rôle considérable dans tous les actes de la vie publique ; avant de combattre, elles interrogent le vol des oiseaux et le hennissement des che-

vaux. Les transfuges sont jetés dans la boue des marécages, avec une claie par-dessus.

La cruauté des Germains à l'égard des prisonniers qui tombent entre leurs mains, envers les otages qui leur ont été livrés, où les ennemis qu'ils veulent provoquer, est toujours un acte de sauvagerie raffinée, souvent prescrit par la religion. Par exemple, sous Auguste, les Chérusques, les Suèves et les Sicambres font brûler vifs vingt centurions romains, pour consacrer le serment qu'ils s'étaient mutuellement prêté, de faire aux Romains une guerre sans merci[1]. Les peuples sabelliques, au temps de la guerre Sociale, en Italie, se bornaient à se jurer alliance et fidélité sur le corps d'un petit porc qu'immolaient les féciaux.

Le Germain est déloyal, menteur et perfide. C'est là un des traits moraux sur lequel les auteurs anciens insistent avec le plus d'indignation. Il ne s'agit point d'actes individuels qui peuvent se rencontrer chez tous les peuples, mais que la morale publique réprouve; il s'agit, au contraire, du tempérament national et de l'approbation donnée par les autorités sociales à tout mensonge calculé, à tout acte délibéré de trahison et de déloyauté commis envers l'étranger. C'est la mentalité que, de notre temps, les explorateurs des pays habités par les tribus sauvages dans les parties du globe les plus reculées, sont unanimes à signaler. Le sauvage est rusé, perfide et menteur; il ne s'incline que devant la force. L'avance amicale qu'on lui fait est, pour lui, l'indice de la peur; il prend la bienveillance pour un acte de faiblesse. La pitié, qu'on a justement définie une vertu de civilisé, il en ignore jusqu'à la notion. Le Germain en est là : aussi bien dans l'histoire que dans la poésie, par exemple les chants des *Nibelungen*, vous chercheriez en vain la noblesse du cœur, la pitié, le sentiment généreux et chevaleresque qui est répandu dans nos *Chansons de Geste* : ce n'est partout que ruses, meurtres et vengeances, exaltation de la force brutale.

Un acte de loyauté, chez les Germains, est un calcul; s'il n'est pas profitable, il encourt la raillerie et le mépris public. Les

1. Florus, *Hist. rom.*, IV, 12.

cas particuliers de respect du droit, de l'honneur, de la parole donnée que signalent les auteurs, sont inspirés par l'éducation reçue à l'étranger, à Rome, ou par les relations prolongées avec les civilisés. C'est avec étonnement que les Anciens les remarquent : on n'y est pas habitué, les Germains moins encore que leurs ennemis ; de là, la colère d'Arminius contre Marbod, ce roi des Marcomans qui persista à respecter les traités qu'il avait conclus avec les Romains. Il est vrai qu'une partie de ses sujets étaient des Celtes. Marbod finit, d'ailleurs, par être abandonné par les siens et obligé de demander un asile à Tibère qui lui assigna Ravenne pour résidence.

Par contraste avec les Germains, César remarque que les tribus gauloises des Volques Tectosages, émigrés avec les Boiens sur les confins de la Forêt hercynienne, ont conservé une grande réputation de droiture et de courage (*summam habent justitiæ et bellicæ laudis opinionem*), tout en s'étant pliés aux mœurs germaniques imposées par leur nouvel habitat.

Mais que l'on excepte, si l'on veut, les Marcomans et ceux des Hermondures qui commerçaient avec les Romains, le réquisitoire de toute l'antiquité contre les Germains est accablant : aucun autre peuple barbare n'a été pareillement flétri : le Germain est l'exemplaire achevé de la perfidie.

Tandis que César reproche aux Gaulois leur curiosité, la mobilité naturelle de leur caractère, il s'indigne à vingt reprises contre la duplicité des Germains et leur dissimulation mêlée d'obséquiosité [2]. C'est par fraude, par surprise, par mensonge que les Usipètes et les Tenctères attaquent les Romains [2]. Quotidiennement, les Germains pratiquent le dol et les embûches (*per dolum atque insidias*) ; en toute circonstance, ils sont conduits par le même esprit de perfidie et de dissimulation (*eadem et perfidia et simulatione usi Germani* [3]). Le Germain, comme un véritable sauvage des forêts, est extrêmement défiant. Il ne croit pas à la bonne foi et à la sincérité d'autrui. Cette défiance

1. César, *Bell. Gall.*, IV, 5; IV, 9 à 13.
2. César, IV, 12 et 13.
3. César, IV, 13.

éclate, nous l'avons vu, lors de l'entrevue de César et d'Arioviste, d'Arminius et de son frère.

Après Jules César, voici le témoignage de Velleius Paterculus qui prit part, sous Tibère, aux guerres de Germanie : « Le caractère des Germains, dit-il, offre un terrible mélange de ruse et de férocité, c'est une race née pour le mensonge, et il faut l'avoir éprouvé pour le croire (*at illi, quod nisi expertus vix credat, in summa feritate versutissimi*, NATUMQUE MENDACIO GENUS). Varus fut perdu par sa confiance dans les démonstrations d'amitié et de fidélité des Germains, « ces hommes, dit Paterculus, qui n'avaient d'humain que la figure et la parole (*qui nihil praeter vocem membraque haberent hominum*). Varus crut qu'ils pouvaient être conquis par la douceur et la justice (*posse jure mulceri*).

Strabon insiste à son tour sur la mauvaise foi et la fourberie des Germains, chez lesquels le mot « trahison » n'est pas compris : « Ils sont, dit-il, sans respect pour la foi promise ; à l'égard de ces peuples on ne saurait prendre trop de précautions ; ceux à qui les Romains s'étaient fiés sont ceux précisément qui leur ont fait le plus de mal [1]. » Même après la foi jurée, la soumission offerte, les engagements les plus solennels, « les Germains, ajoute Strabon, restent les ennemis des Romains, ennemis acharnés, qui ne cèdent un moment que pour s'armer de nouveau ».

Les traits de fourberie et de ruse déloyale, de la part des Germains, remplissent les épisodes des guerres des Romains contre eux. Ils veulent sortir de chez eux et franchir le Rhin, ils sollicitent des terres, ils implorent leur pardon à genoux, au lendemain d'une révolte ; puis, dès que les généraux romains ont le dos tourné, ils jettent le masque et rompent leurs engagements sans scrupule. Un jour, — ceci est dans Tacite pourtant favorable aux Germains, — les Ubiens invitent leurs voisins, une tribu de Chauques, à un grand festin ; dès que le vin les a endormis, ils mettent le feu à la maison et les brûlent jusqu'au dernier [2].

Ammien Marcellin remarque que les populations de l'Empire

1. STRABON, VII, 1, 4.
2. TACITE, *Hist.*, IV, 79.

ne comprenaient rien à cette duplicité des Barbares germains, « tantôt humbles jusqu'à la bassesse, tantôt poussant l'insolence et les menaces aux dernières limites[1] ».

Suivant les circonstances, répète encore Ammien, les Barbares ont recours à la ruse, à la force, aux promesses, aux larmes ; un simulacre de supplication ne leur coûte rien ; de l'orgueil insolent ils passent aux plus méprisables démonstrations de soumission. Cependant, s'ils déploient une astuce et une fourberie incroyables, « la crainte, chez eux, l'emporte encore sur la duplicité » ; ils ont le culte de la force ; on les tient par la menace du châtiment[2].

Comment traiter avec des chefs barbares dont la parole n'a pas de valeur, dont la soumission n'est qu'une feinte, dont les supplications à genoux se transforment, le lendemain, s'il y a lieu, en trahison, en paroles d'arrogance, en révolte, en complot d'assassins ? Si la guerre dans les forêts de la Germanie déconcerte les règles de la stratégie romaine, la mentalité du Germain met en échec les principes de la morale humaine[3].

Les siècles et les révolutions, en bouleversant les peuples de l'Europe et en les éduquant, ne modifièrent pas le cerveau du Germain. Charlemagne, qui eut tant de peine à dompter les Saxons, a surtout à se mettre en garde contre leur duplicité et leurs mensonges. La perfidie du roi Witikind est dans la tradition d'Arioviste et d'Arminius. Nous n'en suivrons pas plus loin, pour l'instant, les constantes manifestations au moyen âge et dans les temps modernes. Luther a été l'apôtre du mensonge comme les Hohenzollern en sont le glaive souillé.

Parlant des ravages des Huns d'Attila, Ammien Marcellin leur reproche, à eux aussi, leur cruauté et leur manque de bonne foi : « Inconstants et perfides dans les conventions, dit-il, les Huns tournent à la moindre lueur de changement avantageux » (*per indutias infidi, inconstantes, ad omnem auram incidentis spei novæ perquam mobiles...*)

Mais si les Barbares asiatiques comme Attila ont en commun

1. Ammien Marcellin, XXVII, 10, 5.
2. Ammien Marcellin, XVII, 1.
3. Appréciation de Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 328.

avec les Germains, la duplicité, la perfidie, la cruauté, il est un trait particulier aux Germains et qui caractérise surtout ceux d'entre eux qui sont les plus élevés en culture, par suite de leur frottement avec les Gaulois et les Romains, c'est l'*envie*. Le Germain est envieux. Une fois qu'il a été mis en contact avec la civilisation et qu'il a pu en apprécier la supériorité et les bienfaits, le Germain, dans l'impuissance de s'en emparer, en devient jaloux, bassement, sournoisement, les lèvres crispées, l'œil convoiteux. Tous les Germains qui ont habité Rome, — tel Arminius, — s'en sont retournés dans leurs forêts, le cœur rongé par le vautour de l'envie et de la haine dissimulée. C'est Tacite lui-même qui le dit : le Germain fait tout par envie, *propter invidiam*. Ce qu'il ne peut prendre, il le détruit par envie, pour la joie infernale de détruire et de nuire, pour « le plaisir de nuysance » disait-on au moyen âge; aujourd'hui encore (1915), cela se pratique à Louvain et à Reims, sous le nom de *Schadenfreude*.

II

HABITATIONS ET PROPRIÉTÉ FONCIÈRE. MŒURS PRIVÉES.

On a vu que la propriété foncière privée existait chez tous les peuples Gaulois avant l'arrivée de Jules César ; la conquête romaine ne fit que la consolider, par son inscription sur des registres officiels qui eurent surtout pour objet de régulariser le prélèvement de l'impôt sur le sol cultivé. Les exploitations rurales des Gaulois couvraient la région rhénane aussi bien que la Celtique ou la Narbonnaise. Tous les peuples de la Belgique et des deux Germanies, en dehors du réseau forestier de leur pays, quelque immense qu'il fût, ont des champs en culture (*agri*) ; ils sèment le blé et les autres céréales dont la récolte est à long terme. Pour nourrir ses légions, César réquisitionne du blé chez les Belges comme dans la Celtique. Désespérant de réduire Ambiorix qui, toujours, se réfugie dans les bois, César prend le parti d'exterminer, dans les États de ce chef, les hommes (*cives*), de détruire les habitations rurales (*ædificia*) d'enlever tous les troupeaux (*pecora*) [1].

L'*ædificium* où Ambiorix faillit être supris, « était situé au milieu des bois, comme le sont généralement les maisons des Gaulois qui, pour éviter la chaleur, cherchent le voisinage

1. César, *Bell. Gall.*, VIII, 24.

des forêts et des rivières[1] ». La *plebs rustica* des cantons de la Gaule Belgique où la pierre fait défaut et où l'on construit, aujourd'hui, en briques ou en pisé, avait, dit Strabon, des maisons bâties en planches et en claies d'osier, garnies de terre battue et de mortier; « elles sont spacieuses, ajoute-t-il, et ont la forme de rotonde; une épaisse toiture de chaume les recouvre[2]; » la fabrication de la brique était inconnue des Gaulois. Nous avons vu que les *mardelles*, si nombreuses dans nos provinces de l'Est et la région rhénane, ne sont rien d'autre que les substructions ou les sous-sols des maisons des paysans gallo-romains ou des Germains admis à habiter la lisière des forêts de la Gaule. Quelques bas-reliefs de l'époque romaine nous ont conservé l'image de ces masures rustiques, qui sont encore à peu près semblables aujourd'hui.

L'habitation du paysan pauvre, voisine de l'étable des animaux domestiques, est la même dans tous les pays dont le climat est rigoureux ou pluvieux en hiver. Ici encore, c'est la tyrannie de l'habitat. Les *mapales* des paysans libyens des environs de Carthage, ressemblaient aux gourbis arabes d'à présent, et elles ont, sur les bas-reliefs et les mosaïques, un aspect à peu près pareil à celui de la maison du paysan gaulois. Les huttes des Germains, qu'elles fussent en terre, en bois ou sur pilotis, devaient s'en rapprocher également.

Quant aux maisons des riches Gaulois, les *ædificia*, au centre des domaines ruraux, il n'y en avait pas l'équivalent en Germanie, sauf à l'époque romaine, chez les tribus riveraines du fleuve, que les Romains protégeaient contre les déprédations de leurs voisines. Devenues des *villæ* à l'époque impériale, lorsque l'exploitation agricole prit, au point de vue fiscal, le nom de *fundus*, aucune province de la Gaule n'en eut de plus somptueuses que les pays rhénans et les vallées de la Meuse et de la Moselle. Les mosaïques qu'on y a découvertes, souvent décorées de magnifiques tableaux mythologiques ou de scènes de genre, les monnaies d'or, les trésors de vaisselle d'argent qu'on a, si souvent, exhumés de leurs ruines, donnent quelque idée

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 30.
2. Strabon, IV, 4, 3.

du bien-être et de l'élégance aristocratiques dont s'entouraient les propriétaires de ces domaines ruraux, pourtant voisins d'une frontière singulièrement tourmentée. « Nulle part peut-être, remarque Mommsen, on n'a retrouvé autant de villas si somptueuses que dans l'Est de la Gaule, sur les bords du Rhin et de ses affluents : c'étaient bien là les demeures de la riche noblesse gauloise[1]. »

Tacite raconte que lors de la révolte de Civilis, en 70, l'incendie qui dévorait dans la campagne de nombreuses *villæ* assez rapprochées les unes des autres, annonça au loin la marche et la direction d'une armée victorieuse[2]. C'était près de la rive gauche du Rhin, à peu de distance de *Castra Vetera* et de Cologne. Il y avait alors des *villæ* jusque dans l'île des Bataves; Civilis en possédait, et lorsqu'en 71, Cerialis alla rétablir l'ordre chez les Bataves, il prit soin, par raison politique, d'épargner les *villæ* du fameux chef de l'insurrection[3].

Les antiquaires rhénans ont retrouvé les substructions d'au moins quarante *villæ* d'exploitation agricole dans la seule forêt qui couvre le pays du confluent de la Moselle et du Rhin, entre Coblence et Boppart[4]; on a pensé même que c'étaient les ruines du *vicus Ambitarvius*, où naquit Caligula[5]. Toutes ces installations n'eussent pu exister sans la propriété foncière privée et héréditaire, que les habitants des provinces rhénanes connurent tout aussitôt et aussi bien que ceux des autres régions de la Gaule. Là comme ailleurs, les Romains, dès le temps d'Auguste, établirent un cens régulier sur les champs possédés par chaque individu.

Tout autre était le régime terrien de la Germanie. Dans leur développement social, la plupart des populations transrhénanes sont demeurées, à l'époque romaine, sous le régime communautaire ; la nature forestière et l'instabilité de leur habitat ne leur permirent pas de s'élever à la propriété foncière privée. Il n'y a

1. Mommsen, *Hist. rom.*, trad. Cagnat et Toutain, t. IX, p. 135.
2. Tacite, *Hist.*, IV, 34.
3. *Agros villasque Civilis intactos sinebat.* Tacite, *Hist.*, V, 23.
4. Bodewig, dans la *Westdeut. Zeitschrift*, 1900, p. 1 et suiv.; A. Grenier, *Habitations gauloises et villas dans la cité des Médiomatrices*, p. 113.
5. Suétone, *Caligula*, 8.

d'exception à cette règle que pour les tribus auxquelles les Romains imposèrent, le long de la rive droite du Rhin, l'état sédentaire. Suivant l'observation de J. Wilbois, « la propriété n'est, au début, qu'un long usage de la terre[1] ». Elle s'est constituée, dans toutes les sociétés en voie de progrès, comme corollaire des modifications que l'individu a fait subir au sol par son travail : les efforts de l'individu, ses sueurs, son activité industrieuse, récidivée plusieurs années durant sur un même sol, lui donnent un droit sur cette terre qu'il a améliorée. La propriété est donc solidaire du travail, et ce dernier l'engendre naturellement.

Comme le disent les sociologues de l'école de Le Play : « Le travail est le grand organisateur social[2]. » Or, c'est un fait attesté par les Anciens, que le Gaulois est cultivateur par goût et particulièrement laborieux, tandis que le Germain, au contraire, méprise le travail ; il est foncièrement paresseux, dès qu'il ne chasse plus ou qu'il ne fait pas la guerre ; il a horreur, surtout, du travail des champs : *agriculturæ non student*, dit César : « Toute leur vie se passe à la chasse et dans les exercices militaires..... Ils ne s'adonnent pas à l'agriculture et ne vivent guère que de lait, de fromage et de chair[3]. » A l'opposé des Gaulois, ils consomment très peu de blé, mais ils se délectent de beurre, nous dit Pline : *butyrum*, *barbararum gentium lautissimus cibus*[4]. Pour manger, ils s'asseoient sur un siège, au lieu de s'étendre à la façon des Romains[5]. Le vin est banni chez les Germains[6] ; leurs boissons fermentées sont la bière, l'hydromel et la cervoise. Chez les Germains, dit Tacite, « il n'y a pas de honte à boire tout le jour et toute la nuit. Les rixes qui y sont fréquentes, comme il arrive entre ivrognes, s'y terminent rarement par de simples injures, mais presque toujours par des meurtres ou des coups[7].

1. Wilbois, *Devoir et durée*, p. 78.
2. Wilbois, p. 70.
3. César, *Bell. Gall.*, IV, 1 ; VI, 21, 22.
4. Pline, *Hist. nat.*, XXXVIII, 133.
5. Tacite, *Germ.*, 22.
6. César, *Bell. Gall.*, IV, 2.
7. Tacite, *Germ.*, 22.

Dans un semblable état social, le raffinement du luxe est impossible; aussi, l'enfant de l'esclave ne se distingue pas de l'enfant du maître; ils sont élevés ensemble, vivent ensemble, et, dit Tacite, ils couchent sur la même terre nue.

En perpétuelle maraude buissonnière, en quête de pillage, en mal de déplacement, l'installation de la tribu dans une région quelconque de la Germanie est toujours précaire. Tacite a bien remarqué que les Germains n'ont pas la propriété individuelle du sol : « Ils changent chaque année de champs », dit-il[1]. César avait déjà noté : « Nul n'a de champs limités ni de terrain qui soit sa propriété. Mais les magistrats et les chefs assignent, tous les ans, aux peuplades et aux familles vivant en société commune, des terres en tels lieux et quantité qu'ils jugent à propos, et l'année suivante ils les obligent de passer ailleurs[2]. » Ceux-là même qui cultivent la terre et pratiquent l'agriculture ne connaissent pas l'appropriation privée du sol; ils n'ont que la propriété collective et communautaire de la tribu, comme les nomades africains. Après avoir dit que les Suèves cultivent et ensemencent leurs champs, César ajoute : « Nul d'entre eux ne possède de terre séparément et en propre et ne peut demeurer ni s'établir plus d'un an dans le même lieu[3]. »

L'habitation du Germain ne pouvait avoir ainsi qu'un caractère passager et transitoire. Sauf les *ædificia* de quelques chefs mis à part[4], si la masure du Germain n'est plus la tente du nomade, elle n'est pas encore, comme en Gaule, la maison solidement bâtie du sédentaire enraciné au sol dont il a hérité de ses pères, qui est voisine de la tombe ancestrale, où se trouvent concentrés tous ses souvenirs, tout son cœur, et qu'il a lui-même embellie ou agrandie. « Les Germains, dit Tacite, n'habitent point des demeures contiguës : ils vivent séparés et dispersés, selon qu'une fontaine, un champ, un bois leur a plu. Leurs villages ne sont pas comme les nôtres, formés de maisons qui se joignent et se tiennent; chacun entoure la sienne

1. Tacite, *Germania*, I, 26.
2. César, *Bell. Gall.*, VI, 22.
3. César, *Bell. Gall.*, IV, 1.
4. César, *Bell. Gall.*, IV, 19; VI, 21.

d'un espace libre, soit comme préservatif en cas d'incendie, soit ignorance dans l'art de bâtir[1]. »

La plupart du temps, les Germains se terrent dans de simples abris ou dans des huttes faites de clayonnages, de fascines revêtues de boue et de roseaux ; d'aucuns vivent dans de véritables tanières qu'ils disputent aux fauves comme l'homme préhistorique. Les Germains, dit Tacite, s'installent dans des cavernes pour y passer l'hiver et y déposer leur grain et leurs provisions[2].

Parfois, ce sont des constructions en bois, sur pilotis, au bord des marais ; on n'accédait à ces habitations lacustres que par une passerelle, enlevée chaque nuit pour éviter les surprises ou les attaques des bêtes qui rôdent. Mais toujours, ce sont de misérables baraques d'où est bannie toute idée de luxe ou de confortable, qui n'attachent point l'homme à la terre, qu'on bâtit vite comme un gîte contre les intempéries et qu'on quitte sans regret : nul souvenir ancestral n'y est attaché.

Les *pagi* germains sont comme les anciens clans des tribus de la steppe, des groupes de familles qui se déplacent; ceux des Gaulois sont depuis longtemps déjà, des cantons territoriaux; au moyen âge seulement, le *pagus* germain deviendra le *gau* ou *gowe*, terme qui, alors, est une expression géographique.

Les camps ou espèces d'*oppida* que les Germains installent dans les clairières de leurs forêts, ne sont que des refuges, défendus par des fourrés épineux ou des levés de terre ; leurs bourgs sont des agglomérations de huttes, d'étables, de magasins pour récoltes de céréales : aujourd'hui, on voit dans des coins perdus de l'Allemagne du nord, des villages de paysans miséreux qui ne sont guère autre chose.

En Gaule, on cultivait toutes les espèces de céréales, surtout le blé. Le sol de la Germanie n'est que par places propre à la culture du blé : c'est la terre de l'orge, du houblon, du chanvre, des asperges et des plantes grasses. Les forêts de chênes, de hêtres et de châtaigniers ont fait que l'élève des porcs a toujours été particulièrement développé dans ce pays. Aujourd'hui

1. Tacite, *Germania*, 16.
2. Tacite, *Germ.*, 16.

encore, certaines régions de l'Allemagne sont d'immenses porcheries où les gardiens infects, vivent et habitent dans des huttes autour desquelles se vautrent les porcs dans une promiscuité presque familière avec l'homme, au milieu de la puanteur des marécages[1]. Les Germains sont *nudi et sordidi*. « Ils se sont accoutumés, sous un climat très froid, dit César, à n'avoir d'autre vêtement que des peaux dont l'exiguité laisse une grande partie de leur corps à découvert[2]. » Les hordes d'Arioviste étaient demeurées, quand César parut, quatorze ans sans avoir jamais couché sous un toit[3].

Tandis que bien avant la conquête romaine, les Gaulois ont de grandes et belles capitales pour chacune de leurs cités, les Germains ne possèdent aucune ville avant le moyen âge. Les Ubiens eux-mêmes, les plus civilisés d'entre eux, n'ont une sorte d'agglomération urbaine, qu'après qu'ils se sont installés en partie sur la rive gauche : c'est le fameux *autel des Ubiens* (*Ara Ubiorum*), auprès duquel les Romains bâtirent un pont et fondèrent leur grande colonie de Cologne. « Les peuples de la Germanie, remarque Tacite, n'ont point de villes. » Encore au IVe siècle, les Germains, au témoignage d'Ammien Marcellin, considèrent les villes « comme autant de tombeaux entourés de filets, *circumdata retibus busta* ». Habiter une ville, c'est s'emmurer, se priver d'air et de liberté, comme dans un caveau sépulcral.

1. La statistique de 1914 compte en Allemagne vingt-deux millions de porcs.
2. César, *Bell. Gall.*, IV, 1 ; Tacite, *Germania*, 17.
3. César, *Bell. Gall.*, I, 36.

III

INSTITUTIONS POLITIQUES ET ORGANISATION SOCIALE

De nombreux auteurs modernes, en tous pays, ont étudié les institutions des peuples germaniques, en ont fait ressortir l'originalité, ont mis en relief les particularités que la société médiévale leur a empruntées. Notre intention ne saurait être d'y revenir, à notre tour, de donner notre opinion sur des points obscurs ou controversés, et d'analyser ces savants travaux qui ont pour base essentielle quelques pages de Jules César, la *Germanie* de Tacite, des traits épars dans Ammien Marcellin, les lois des Barbares de l'époque mérovingienne et carolingienne, les traditions recueillies dans les *Sagas* scandinaves, les légendes et les poèmes germaniques du moyen âge, comme le *Nibelungslied*. Il y a bien quelque danger à formuler des principes de droit d'après des sources aussi disparates et aussi éloignées les unes des autres dans le temps et dans l'espace. Cependant, ces travaux ont démontré, avec une rigoureuse certitude, qu'entre les institutions publiques et familiales des Gaulois des temps antérieurs à la domination romaine et celles des Germains de Tacite et d'Ammien, il existait un lien originaire, un fonds général commun, une similitude déjà notée par des Anciens tels que Strabon et Dion Cassius. Ce fonds commun n'était, somme toute, que l'héritage propre à tous les peuples de la grande famille indo-européenne : au point de vue social, c'est le même

phénomène qu'au point de vue linguistique. On a trop attaché d'importance, nous l'avons constaté, aux variétés ethniques, eu égard à la fusion des races qui s'est produite de bonne heure en Germanie comme en Gaule. Ce n'est point sous ce rapport qu'on peut noter des différences fondamentales et précises entre Gaulois et Germains. Mais il en est tout autrement sous le point de vue social. Ce qui distingue foncièrement les Germains des Gaulois, c'est qu'ils ne sont pas au même échelon de la vie civilisée, au même degré de l'évolution des mœurs et des institutions, parce que l'habitat des Germains était un obstacle à leur développement, tandis que l'habitat des Gaulois, au contraire, était essentiellement évolutionniste. L'habitat isolateur, forestier et marécageux des Germains ne leur permettait pas de s'améliorer; il était, par essence même, réfractaire à tout progrès social, moral et politique aussi bien que matériel et économique. Il en fut autrement pour tous les peuples, sans exception, même les Germains, qui vinrent se fixer en Gaule : nous en avons fait valoir les raisons.

Avec la domination romaine, le contraste entre les deux rives du Rhin ne fait que s'accentuer davantage, car la Germanie demeure stationnaire dans sa fange et ses bois, tandis que la Gaule, éperdûment engagée, sous l'impulsion venue de Rome, dans la voie du progrès sans fin, du développement économique et du bien-être, devient, dans la région rhénane autant que dans la vallée du Rhône, le prolongement envié de l'Italie ; c'est la banlieue de Rome étendue par-dessus les Alpes et la vallée du Rhône, jusqu'à l'Océan du nord.

Aussi, de plus en plus, le Germain apparaît-il aux yeux des Gallo-Romains comme l'éternel Barbare, violent et cruel, marchand d'esclaves ou esclave lui-même. C'est un homme qu'on croit d'une autre race, que l'on distingue à sa rudesse, à sa haute stature, à son accoutrement de chasseur sauvage, à son mépris de toute culture, à ses cheveux blond filasse dont les vrilles graisseuses recouvrent son cou, à sa barbe rousse embroussaillée, « à ses yeux bleus et ses joues roses ».

Comme antérieurement, les Germains n'ont point de villes, mais seulement des refuges entourés d'épines et d'un tallweg,

au fond de leurs bois, derrière quelque marais. Ils n'ont aucun édifice, même pour leurs dieux ; leurs temples ne sont que des autels à ciel ouvert, entourés d'une enceinte sacrée qui fait songer au *temenos* des plus vieux sanctuaires de la Grèce. Point de routes entretenues, à travers le pays. L'organisation sociale continue, sans progresser, à être plus rapprochée de celle des tribus de la steppe asiatique que de celle des peuples sédentaires, tels que les Gaulois ou les Italiotes. Elle repose sur la famille patriarcale et non sur les pouvoirs publics. Une réunion de familles forme un clan ; le groupement des clans compose la tribu ou le canton (*pagus*) ; plusieurs tribus constituent ce que nous appelons une nation, un peuple ou une grande tribu: c'est là l'unité politique, ce que César appelle *civitas*.

L'autorité patriarcale du père est absolue sur tous les siens et va jusqu'au droit de vie et de mort, comme chez les Gaulois des temps primitifs[1]. Les Germains ont la monogamie; le mari achète sa femme. La solidarité des membres d'une même famille est poussée jusqu'à la *vendetta*. L'organisation familiale des Germains, on l'a souvent remarqué, présente des similitudes frappantes avec celle des Grecs telle qu'elle ressort des poèmes homériques.

Il n'y a point de caste sacerdotale chez les Germains ; mais il y a des classes sociales : des nobles, dont la richesse réside dans le nombre des esclaves, le luxe des vêtements, des armes, des bijoux et d'autres objets mobiliers, l'abondance des troupeaux, des chars et des chevaux. Il y a des hommes libres, des affranchis, des esclaves. Les hommes libres se distinguent à leurs cheveux noués au sommet de la tête. L'esclave porte un anneau de fer au doigt. Pour le vendre, on lui lie les mains derrière le dos ; de là, les trophées avec esclaves dans cette misérable attitude, qu'on voit si souvent sur les monnaies romaines.

L'esclave peut acheter sa liberté ; on monte, d'ailleurs, assez aisément d'une classe dans l'autre, mais on déchoit par la perte de ses biens ou en engageant sa liberté et en entrant au service d'un maître.

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 19.

Certains peuples germains ont des rois ; parfois, deux ou trois frères règnent à la fois. D'autres, ont des chefs auxquels les Romains donnent simplement le rang de princes (*principes*). Rois et princes sont élus et choisis parmi les membres des familles nobles. Quand ils ne sont pas en expédition guerrière, les hommes vont à la chasse, pendant que les femmes et les vieillards labourent et ensemencent quelques champs et font la cueillette des fruits. Les familles des hommes libres se groupent autour de celles de l'aristocratie et forment la clientèle des nobles.

Voilà quelques traits caractéristiques du Germain transrhénan, tel que les Romains l'ont toujours connu, depuis Jules César jusqu'à la fin des temps antiques. Quel contraste avec l'habitant de la rive gauche du Rhin, devenu Gallo-Romain, assimilé aux Romains eux-mêmes, encadré dans la société gallo-romaine !

Le chef de l'État romain, l'Empereur, s'était réservé le commandement direct des armées du Rhin et le gouvernement de la Gaule chevelue. En son nom, pendant son absence, des légats (*legati Augusti*) étaient placés directement par lui, à la tête de ces armées, toujours sur le pied de guerre.

S'il n'y avait point de villes, mais seulement des *præsidia* militaires sur la rive droite du Rhin, la rive gauloise, au contraire, en est jalonnée, et chaque jour ces villes, reliées par de belles routes, s'agrandissent et prospèrent. Augst, Mayence, Coblence, Cologne, Trèves et bien d'autres, s'embellissent de magnifiques constructions, forum, basiliques, curie ou palais des assemblées sénatoriales, temples, théâtres, amphithéâtres pour 30 ou 40.000 spectateurs comme celui de Trèves, thermes somptueux et vraiment colossaux, fontaines, statues sur les places publiques, portes, tours et remparts bastionnés ; boutiques de commerçants, marchés animés, paysans et soldats plein les rues ; et dans les campagnes, routes pavées et admirablement entretenues, canaux, aqueducs et ponts, si solidement construits qu'ils ont défié les injures des siècles et subsistent encore là où la violence et la méchanceté des Germains ne les ont pas endommagés.

Dans toutes les villes, les ouvriers de divers métiers sont constitués en corporations ou collèges, potiers, chaudronniers, corroyeurs, tanneurs, teinturiers, boulangers, orfèvres, charpentiers, joueurs de flûte, médecins, bateliers. Ce sont les *collegia opificum*. Partout aussi, des confréries religieuses, sur le modèle des collèges romains. Le long des rues s'alignent les boutiques (*tabernæ*) avec enseignes, dans lesquelles sont étalagées les marchandises, comme à Pompéi.

Dans les campagnes, outre les *villæ* et les exploitations rurales dont nous avons parlé, il y avait de nombreux établissements industriels, tels que les poteries de *Saletio* (Seltz), de *Tabernæ* (Rheinzabern) et de Westerndorf ; les fabriques de bijoux et d'armes d'*Hellelus* (Ell) ; des fabriques d'armes, d'ustensiles de cuisine et d'instruments aratoires, des verreries, des salines, des mines de métaux. Tel est l'aspect général que présentaient les pays rhénans, dans la paix romaine, en regard du néant germanique : outre les témoignages littéraires et épigraphiques, les vitrines de nos musées en font foi.

On sait qu'au début de la domination romaine, parmi les cités de la Gaule, les unes étaient *sujettes* ou tributaires : ce sont celles qu'il avait fallu conquérir par le fer et le sang, assiéger et garder par la force ; elles furent durement traitées, surtout au point de vue de l'impôt : c'est le cas de la plupart des cités de la Gaule Belgique. Les autres sont cités *libres* ou *exonérées ;* la cité des Trévires et celle des Nerviens étaient dans ce cas ; elles jouissaient, à ce titre, d'un certain allègement des charges fiscales. Enfin, il y avait les cités *fédérées*, c'est-à-dire traitées par Rome comme « amies et alliées », parce qu'elles n'avaient jamais combattu les Romains : c'était la situation des Rèmes, des Lingons, des Éduens, des Helvètes [1].

Quelle que fût leur attitude au moment de la conquête et leur origine ethnique, tous les Gaulois rendent à l'empereur, sans arrière-pensée, les hommages qui lui sont dus, d'abord collectivement, à Lyon, la capitale, au sanctuaire national du Confluent, où son nom est associé à celui de Rome. En outre, des

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 249 et suiv.

statues et des bustes d'empereurs sont érigés, à foison, dans toutes les villes et même les bourgs de la Gaule, surtout peut-être dans les provinces rhénanes, à cause de la présence des légions et de la proximité de la frontière. Partout, des inscriptions votives en son honneur, des temples desservis par un *flamen Augusti*, des fêtes et des jeux publics organisés en son nom. Des villes, de simples bourgades choisissent l'empereur régnant comme « patron » ; les colonies prennent son nom et s'enorgueillissent de l'avoir pour fondateur. Le nombre des colonies qui s'appellent *Julia*, *Augusta*, *Claudia*, *Flavia*, *Trajana*, est considérable dans les pays rhénans, depuis les Alpes rhétiques jusqu'à la mer. Les colonies étaient, on le sait, l'image de Rome, une Rome en miniature pour l'organisme officiel et administratif, ce qui contribuait encore à favoriser le développement de la culture romaine.

Les métropoles de toutes les cités avaient à leur tête un Sénat local, comme au temps de l'indépendance gauloise. César cite le sénat des Rèmes, celui des Bellovaques, celui des Nerviens qui se composait de 600 membres : c'étaient sans doute les représentants des familles nobles (*gentes*)[1]. Les Trévires, à l'époque de Tacite, avaient 113 sénateurs[2]. Au-dessous des sénateurs recrutés parmi les chefs de famille de l'ancienne noblesse, venait, comme à Rome, la classe des chevaliers, composée surtout des riches marchands et industriels ; les prêtres qui remplaçaient les Druides ; les magistrats, qui ne firent guère que changer leurs titres gaulois contre des titres romains équivalents, plus prestigieux et plus appréciés[3]. Dans le culte municipal, le *gutuater* gaulois prend le titre romain de *flamen*. Dans l'administration et les tribunaux de justice, les *vergobrets* s'appellent désormais décurions, duumvirs, parfois quatuorvirs, mais ils continuent, comme ci-devant, à seconder le sénat aristocratique dans l'administration de la cité.

Le régime de la cité (*civitas*) gauloise fut respecté par les Romains. Les anciennes capitales continuèrent à être le centre

1. César, *Bell. Gall.*, II, 28.
2. Tacite, *Hist.*, V, 19.
3. César, *Bell. Gall.*, VI, 15.

de la vie extérieure des habitants de chaque région. Si, par là, on voit se maintenir beaucoup des anciennes habitudes gauloises, ce fut aussi par cette vie inchangée et cette organisation municipale, toute de tradition, que Rome, qui avait mis la main sur elle, put propager si rapidement la culture romaine.

Chaque cité rayonnant autour d'elle comme autrefois, nommait des magistrats *extra muros*, pour ainsi dire, et exerçait son action sur tout l'ancien peuple gaulois dont elle continuait à être la capitale ; elle en était, autant qu'autrefois, par son commerce, ses foires périodiques, son industrie et son luxe, le centre d'attraction. Sénateurs, décurions, duumvirs ; édiles chargés de la voirie, des marchés, de l'entretien des monuments publics ; questeurs ou trésoriers, capitaine des vigiles, tout ce personnel des magistrats urbains était entouré d'une considération et d'un cérémonial qui imitait celui de Rome, jusque dans les costumes, et, aux grandes fêtes, on voyait, non seulement à Trèves, Mayence ou Cologne, mais dans les moindres *vici*, les autorités dans des toges bordées de pourpre, précédées de licteurs avec faisceaux, d'appariteurs pompeux, toutes choses dont les vrais Romains souriaient bien un peu ; mais les bons Gaulois en étaient si heureux !

Et puis, de temps en temps comme chez les Grecs, les villes, par l'intermédiaire de leurs magistrats, s'envoyaient des délégués pour assister à des fêtes locales, à des concours de gymnastique et d'autres jeux publics. Leurs représentants se rencontraient, chaque année, à l'Autel du Confluent. On parlait de la Gaule, de toute la Gaule et de sa prospérité romaine, de la « fraternité nationale [1] » et même, parfois et malgré tout, lorsque le protectorat romain paraissait une trop lourde charge, des antiques souvenirs et de l'indépendance d'autrefois : on le vit bien lors de l'anarchie qui suivit la mort de Néron, quand la Gaule parut abandonnée à elle-même et n'être plus protégée contre les Germains par l'épée de Rome.

Non seulement, comme nous l'avons vu, dès le début de l'organisation romaine, de nombreux Gaulois de l'Est comme de la

1. Jullian, *Hist.*, t. IV, p. 271.

Province, sont faits citoyens romains, prennent en conséquence des noms romains et se font incorporer nominalement parmi les *gentes* et les tribus de Rome, mais les plus riches ou les plus influents des Gaulois entrent au Sénat de Rome; dès l'époque de Claude et même antérieurement, tous les grades de l'armée leur sont accessibles et ils occupent toutes les charges administratives. On en cite qui deviennent préteurs, légats, consuls, en attendant qu'on place sur leurs épaules la pourpre impériale. Il suffisait qu'un Gaulois s'enrôlât dans une légion pour devenir citoyen romain à son congé, puisque des citoyens seuls étaient admis à servir dans les légions.

Quant aux esclaves germains affranchis, ils étaient extrêmement nombreux dans la société gallo-romaine, surtout dans les provinces de l'Est; ils pullulaient [1]. Mais la plupart amélioraient vite leur situation : « on passait sans peine, dit Camille Jullian, d'une classe à l'autre. Tout esclave pouvait aspirer à la liberté, tout affranchi à la puissance, tout chevalier au Sénat. Le maître le plus redouté des Gaulois sous Auguste, fut l'affranchi Licinus [2] », intendant fiscal qui se rendit célèbre par ses exactions. C'était un ancien prisonnier de guerre, probablement un Germain qui, entré d'abord dans la domesticité de Jules César, parvint à se faire investir de la plus haute charge financière. Il finit par être châtié, sous Auguste, comme concussionnaire. Les mœurs ouvertes et accueillantes des Gaulois firent que les diverses classes sociales se pénétraient assez facilement et sans préjugé de caste. Tacite nous montre les Ubiens se mêlant par des mariages (*connubium*) avec les colons romains [3].

Les esclaves gaulois ou germains auxquels les empereurs concédaient la liberté devenaient, par ce fait, citoyens romains. Or, par caprice ou pour récompenser quelque service banal, les empereurs, surtout à partir de Claude, octroyèrent le droit de citoyen à une énorme multitude de Gaulois : nous avons aujourd'hui l'équivalent, avec les décorations civiles. Les usurpateurs de la pourpre impériale trouvèrent, dans cette concession, un

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 264.
2. C. Jullian, *op. cit.*, p. 275.
3. Tacite. *Hist.*, IV, 65.

moyen de grossir le nombre de leurs partisans. Ils gouvernèrent par le prestige romain jusqu'au moment où, en ayant abusé, le charme fut rompu.

Par suite de ces changements incessants, le dénombrement des habitants et de leur condition légale, en vue de l'établissement du cadastre, auquel on avait procédé une première fois sous Auguste, dut être souvent remanié et mis au courant, afin d'apporter l'équité nécessaire dans la perception du cens et des autres impôts. Des légats, des intendants spéciaux, des commissions, des bureaux qui en gardaient les rôles, en étaient chargés. Au fond, dans l'administration des provinces, l'État romain ne portait guère son attention rigoureuse que sur l'armée et le prélèvement des impôts.

Parmi ces impôts, il en est un qui se trouvait, par sa nature, étroitement lié à la garde du Rhin et du *limes* germanique, c'étaient les douanes. Outre l'armée qui gardait la frontière, il y avait une sorte de gendarmerie, échelonnée sur les grandes routes dont il importait de maintenir la liberté de circulation. Il fallait protéger les voyageurs et les commerçants contre les attaques à main armée des brigands isolés qui se cachaient dans les forêts. Des postes de police de ce genre avaient leur dépôt de ralliement à Nyons (Suisse), pour les routes des Alpes occidentales et du Jura, et sur d'autres points du territoire des Helvètes ; on en signale aussi chez les Vangions, aux environs de Worms[1]. Cette police protégeait les bureaux des douanes qui étaient nombreux. Des inscriptions en signalent notamment à Cologne, Coblence, Altrip sur le Rhin, dans le pays des Vangions, enfin à Zurich[2]. Aucune barrière n'entravait les relations commerciales des deux provinces de Germanie avec leurs voisines. Le cordon général des douanes les enveloppait comme il enveloppait le reste de l'empire.

1. Voyez les sources dans Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 290.
2. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 306.

IV

LES RELIGIONS ET LES CULTES

Les anciens Celtes, parmi lesquels nous comprenons les Ligures, implantèrent dans l'Europe centrale et occidentale, c'est-à-dire dans tous les pays dont ils formèrent la population sédentaire, le culte des hauts lieux, des sources, des arbres, du tonnerre, des astres, de la terre féconde et nourricière, en un mot, des Génies qui personnifient les forces de la nature [1]. C'est là, peut-être, un fonds religieux commun à toute la race indo-européenne et qui caractérise une période déterminée de son évolution. Ce fonds a pu, dans certaines branches de cette famille humaine, persister bien plus longtemps que chez d'autres. Ici, des populations isolées par la nature de leur habitat, l'ont gardé stationnaire; là, sous l'influence d'éléments étrangers, il a pris un développement original, se laissant pénétrer et absorber par d'autres cultes plus avancés, moins exclusivement empruntés aux phénomènes de la vie extérieure. Ces éléments fondamentaux de toutes les religions indo-européennes se retrouvent, on le conçoit, à la base originaire des religions gauloise et germanique, comme aussi des religions grecque et italiote. Il en fut de même, nous l'avons vu, pour la langue et les traits essentiels de l'état social.

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 135

Seulement, cette religion naturaliste s'est rapidement transformée chez les Gaulois, sous l'action des Druides, instruits, philosophes, qui connaissaient l'alphabet grec, tandis qu'elle a dégénéré en cultes forestiers et en pratiques de sorcellerie, au fond des bois de la Germanie, et c'est là encore une différence essentielle entre ces deux mondes, si opposés de toutes les manières.

Les mythes scandinaves avaient aussi la même origine indo-européenne; la parenté de racines, dans certains noms divins du panthéon de toutes ces religions dérivées, semble bien l'établir. Mais c'est seulement à l'époque du haut moyen âge, semble-t-il, que les mythes scandinaves, à la suite de leur évolution propre et isolée dans la vie maritime des mers glacées, firent invasion en Germanie, sous la forme de chants guerriers et y importèrent la religion odinique ou wotanique.

On ne sait presque rien de la religion et des mythes des Germains de l'antiquité. César se borne à dire qu'ils ont des pratiques religieuses tout à fait différentes de celles des Gaulois ; qu'ils n'ont point de collège sacerdotal comme les Druides ; qu'ils adorent le Soleil, Vulcain, c'est-à-dire le feu de la terre, et la Lune. Tacite place dans leur panthéon des divinités qu'il assimile superficiellement à Mercure, à Mars, à Hercule ; il ajoute, — ce qui montre le vague de ses informations, — que les Suèves ont un culte particulier pour la déesse Isis dont le simulacre avait la forme d'une galère, et pour Hertha ou Nertha, la terre nourricière de l'homme. Les Naharvales adorent deux jeunes dieux, les Alques, que Tacite compare à Castor et Pollux. Il cite également une déesse Tanfana, espèce de Diane, au fond d'un bois, chez les Marses, et le dieu Tuiston, père du dieu Mann, l'ancêtre de toute la race germanique.

On ne représente point ces dieux sous une forme humaine et on n'enferme pas leurs symboles dans un temple. C'est dans les carrefours des forêts qu'on les honore d'un culte mystérieux et sanglant, et les plus vieux troncs d'arbres, entourés de bois sacrés, participent aux hommages qu'on leur rend : *lucos ac nemora consecrant*. Comme dans toutes les sociétés aux mœurs patriarcales, les prêtres sont les chefs de familles, de clans ou

de tribus. Les devins et les sorcières sont entourés de vénération. Des sorcières accompagnent les Cimbres et les Teutons, Arioviste et Attila ; Velléda fanatise les Bructères soulevés à l'appel du Batave Civilis.

En dehors de ces quelques données, il faut descendre au témoignage des chroniqueurs chrétiens, Paul Diacre, Jordanès, Grégoire de Tours, aux hagiographes ou aux légendes scandinaves conservées dans les chants de l'Edda, pour retrouver les éléments d'une mythologie germanique. Mais, remarquons-le tout de suite, cette mythologie mérovingienne ou médiévale qu'a-t-elle à voir avec l'antiquité ? Les savants allemands ont étrangement abusé de cette transposition d'une dizaine de siècles en arrière lorsque, dans le but d'exalter l'antiquité mythique de la race germanique, ils ont prétendu la rattacher à la mythologie des poèmes islandais et scandinaves. Ils sont toute une légion d'érudits qui ont mis à la torture non seulement les mots, mais les syllabes, non seulement les syllabes mais les lettres des quelques vocables transmis par les auteurs romains ou les textes épigraphiques, dans le but de germaniser les origines du panthéon gaulois. Cette besogne subtile et tendancieuse n'a aucun fondement sérieux.

Dans la mythologie germanique et scandinave du moyen âge, Vodan ou Vothan ou Odin, le créateur de l'univers, Thor ou Donar, Zio ou Thiu, Fro, Paltar ou Baldur, Freyr ou Friga, les Thursen ou géants, les Normes, les Walkyries ou messagères célestes, et les esprits des forêts, des eaux, des vents, de l'air, Gnomes, Elfes, Koboltes, bienfaisants ou féroces, peuplent des contes barbares, guerriers et farouches ; mais ce n'est qu'au moyen âge que la tradition littéraire de l'Allemagne s'en empare. Faut-il ajouter foi aux rapprochements philologiques qui essayent de rattacher à ce cycle mythique du Nord, les quelques données antiques que nous possédons sur la religion et les cultes des Germains de César ou de Tacite ? Ces parentés de racines verbales fussent-elles scientifiquement établies, qu'étant donnée l'origine commune indo-européenne des cultes naturalistes indiquée plus haut, elles n'auraient peut-être point encore la portée ethnique qu'on prétend.

Mais qu'on envisage les religions germaniques et leurs cultes dans les témoignages des auteurs anciens ou dans les barbares conceptions du haut moyen âge, on n'y trouve rien de comparable au culte national organisé et centralisé par le collège des Druides. Ici encore, la scission entre la Gaule et la Germanie est absolue.

La religion druidique est la base fondamentale du patriotisme et de la nationalité gauloise. Les Druides ont une culture développée; ils ont des dogmes religieux et enseignent l'immortalité de l'âme. Ils sont juges suprêmes, distincts des autorités familiales ; ils jouissent, dans la société gauloise, d'une influence morale et politique prépondérante. Sous la présidence d'un chef unique, ils s'assemblent, chaque année, dans un lieu mystérieux et consacré des forêts du pays des Carnutes, parce que cet endroit passe pour être le point central de toute la Gaule, comme l'omphalos delphique était aussi un centre de réunions sacerdotales pour la religion apollinaire des Grecs. Le gui sacré, recueilli sur le rouvre avec une faucille d'or, est une survivance de l'origine forestière du culte druidique et du caractère naturaliste de la religion primitive. Ceux-là même qui ont proposé de rattacher les origines de la religion gauloise, aussi bien que la religion germanique, aux mythes scandinaves et ont voulu soutenir, par exemple, que le dieu gaulois au marteau, Taranis (Dispater), n'est autre que le dieu Thor, et que Teutatès est Tuiston, ne sauraient pousser leurs rapprochements au delà de ces conjectures philologiques. Et puis ces rapprochements, encore une fois, ont-ils la portée qu'on leur attribue, puis qu'il y a un fonds naturaliste commun à toutes ces religions ?

Les Romains eux-mêmes ont fait bien d'autres assimilations de ce genre, basées sur l'analogie des attributs, entre les dieux de leur panthéon et les divinités nationales des peuples qu'ils ont conquis : il n'y a pourtant pas lieu de conclure à l'identité d'origine de tous ces dieux, assimilés soit en raison de leurs attributs, soit parfois même à cause d'une certaine similitude d'appellations.

A côté des grands dieux, comme Teutatès, Taranis ou Dispater, Belenus, Esus, communs à toute la nation[1], ce qui carac-

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 118.

térise la religion du peuple Gaulois, c'est le culte d'une infinie quantité de divinités locales, auxquelles on sacrifie et l'on adresse des vœux et des prières. Chaque cité, chaque bourg, chaque ferme rurale a son sanctuaire, installé comme les laraires romains, dans une chambre silencieuse de l'habitation, ou bien auprès d'une source, au pied d'un vieux chêne, sous l'abri d'un rocher. Nous connaissons par les inscriptions votives les noms d'une grande quantité de ces dieux et déesses, répandus dans la Gaule entière. Or, cette dissémination des cultes locaux, on la constate identique en Belgique et dans la Celtique, dans les pays rhénans comme chez les Éduens, les Arvernes ou les Tolosates.

Les pays rhénans ont les dieux gaulois ou gallo-romains. Jusqu'à la ligne du Rhin, rien de germanique au point de vue des mythes, de la religion et du culte. Ici encore, si les Germains sont venus s'installer sur la rive gauche du fleuve, ils n'y ont rien apporté de leur religion, gardant seulement par habitude de grossières pratiques superstitieuses; ils ont déserté leurs dieux et leurs autels, les abandonnant au fond de leurs forêts; de ce côté-ci du Rhin, ils se sont prosternés avec amour au pied des dieux et des autels gaulois et gallo-romains. C'est en vain que dans les noms divins, dans les symboles religieux, sur les stèles votives, pourtant si abondantes, dans les statuettes, bas-reliefs ou autres monuments d'ordre religieux, qui s'alignent sous les vitrines des musées des villes rhénanes, on chercherait une allusion à quelque divinité de ce qu'on appelle le panthéon germanique. Les tentatives des savants dirigées dans ce sens ont radicalement échoué. D'ailleurs, les Germains n'ayant aucune notion d'art, ignorant même l'écriture, eussent été incapables de faire l'image sculpturale de quelque divinité zoomorphique ou autre.

Les Druides enseignaient que les Gaulois descendaient de Taranis ou Dis Pater, dieu infernal dans lequel les Romains ont reconnu une variété de leur Pluton ou de leur Jupiter Sérapis[1]. C'est le « dieu au maillet » des archéologues. De nom-

1. César, *Bell. Gall.*, VI, 18; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 119.

breuses statuettes le représentent debout, avec une longue barbe et de longs cheveux, tenant un vase (*olla*) de la main droite et s'appuyant, de la main gauche levée, sur un maillet dont le manche, très long, repose sur le sol. Le dieu est vêtu de la caracalle gauloise, espèce de redingote, qui descend jusqu'au dessus du genou; les manches étroites vont jusqu'au poignet. Une ceinture l'assujettit autour des reins. Les jambes du dieu sont enveloppées des braies gauloises ; ses pieds sont chaussés de brodequins. Or, ce costume du dieu gaulois est celui-là même que Strabon décrit comme étant le costume national des hommes dans la Gaule Belgique : « Les Belges, dit-il, portent le *sagum* et de longs cheveux; ils se servent de braies serrées autour des jambes. Au lieu de tuniques, ils ont des vêtements fendus, garnis de manches, qui descendent jusqu'au milieu du corps[1]. »

De nombreuses statuettes de Dis Pater ont été découvertes dans diverses régions de la Gaule, en particulier dans les pays rhénans, à Oberseebach (Bas-Rhin), à Mayence, à Bonn, ainsi qu'à Metz et dans les campagnes des Médiomatrices. On en a même signalé jusque sur la rive droite du Rhin occupée par des colons ou des soldats gaulois, dans le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, la Suisse et dans la région celtique de la Transylvanie[2]. Il n'y en a point dans la Germanie du Nord, au delà du Rhin.

Teutatès, le dieu gaulois que les Romains ont assimilé à leur Mercure, a laissé des traces nombreuses de son culte, non seulement dans toutes les provinces de la Celtique, mais dans la Belgique et les deux Germanies, ainsi que sur les bords du Danube où domina la race celtique. Ces statuettes, bas-reliefs, stèles, autels, temples, dédicaces sans nombre, se retrouvent les mêmes dans toutes ces régions. Mercure est le dieu national chez les Gaulois, comme Apollon chez les Grecs, Jupiter chez les Romains; le centre de son culte était chez les Arvernes où il eut, sur le Puy de Dôme, une statue colossale. Or, les dédicaces au *Mercurio Arverno* sont nombreuses sur les bords du

1. Strabon, IV, 4, 3; cf. *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1888, p. 119; *Revue archéol.*, 1890, I, p. 159.
2. S. Reinach, *Cat. du Musée de Saint-Germain-en-Laye*, t. II, p. 158 et 180 et suiv.

Rhin, jusqu'en Hollande. A Gripswald, près de Bonn, on a découvert une petite chapelle demi-circulaire qui renfermait des inscriptions votives au Mercure Arverne et aux matrones de son cortège mythique.

Les dédicaces à Mercure, dans le pays rhénan, surabondent. Tantôt, le dieu gaulois ne porte aucun qualificatif ; tantôt, c'est un Mercure local, comme Mercure *Biausius*, sur une stèle du musée de Mayence, Mercure *Cissonius*, Mercure *Visucius*, Mercurius *Alaunus*, sur des stèles des musées de Spire et de Mannheim. Il y a, à Bittburg (Prusse rhénane), une dédicace « au dieu Mercure, serviteur de Caletos » (*Deo Mercurio vasso Caleti*). Le nom de Caletos est bien gaulois. Rien, en tout ceci, qui rappelle l'espèce de Mercure auquel les Germains, suivant Tacite, sacrifient des victimes humaines.

Le culte des Déesses-mères, si répandu en Gaule et si caractéristique de la région gauloise, a laissé des monuments aussi nombreux dans les deux provinces de Germanie que dans le reste de notre pays. Ces *Matræ* ou *Matres*, déesses des sources et des fontaines, forment généralement une triade ; quelquefois, il y en a cinq. Les plus célèbres étaient les *Matres Nemausicæ* de la fameuse fontaine de Nîmes ; il nous est parvenu une inscription gauloise en leur honneur ; mais en général, c'est surtout dans les campagnes que le culte des *Matræ* était répandu, à l'époque romaine ; elles correspondent aux nymphes gréco-romaines[1]. Le plus ordinairement, les bas-reliefs qui les représentent sont accompagnés d'inscriptions votives qui donnent le vocable local sous lequel elles étaient invoquées. Sous leur forme adjective latinisée, ces vocables, peut-être au nombre d'une soixantaine pour la région rhénane, nous fournissent des noms de lieux qui sont empruntés à la langue gauloise ; en voici des exemples : *Matres Vacallineæ*, sur une stèle du musée de Cologne, vocable dont il faut sûrement rapprocher le nom du Vahal (*Vacalus*) ; *Matronæ Rumanehabæ*, sur un autel trouvé à Rumenheim, près de Juliers.

Des stèles des musées de Bonn, de Cologne, de Trèves, de

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, pp. 130, 151, 371.

Nimègue nous font connaître, de même, les *Matres* ou *Matronæ : Andustehiæ ; Ambiomarcæ* ou *Abiamarcæ ; Afliæ ; Arvagastæ ; Alblahenehæ ; Alateiviæ ; Aufaniæ*, ce dernier nom, à la fois sur des stèles des musées de Cologne, de Nimègue et de Lyon ; *Axsinginehæ ; Cuchinehæ* ; *Gabiæ ; Gesatenæ ; Hamavehæ ; Malvisæ ; Mediotavtehæ ; Gesahonæ ; Tetrahenæ ;* et *Octagennæ*, au musée de Bonn ; *Nersihenæ* ou *Nershenæ* (stèle de Juliers) ; *Vallamnehiæ ; Matres Treveræ*, à Trèves ; *Matres Mopates*, près de Nimègue, etc. Nous avons constaté, plus haut, que la déesse Néhallénie se rattache à ce groupe par son nom et sans doute aussi par la nature de son culte.

Tous ces noms barbares de sanctuaires locaux ne sauraient s'expliquer par les langues germaniques. Ils paraissent bien celtiques. Mais si énigmatiques qu'ils soient encore au point de vue philologique, il est hors de doute que le culte des déesses Mères est d'origine purement gauloise ; c'est la population celtique qui l'a intronisé dans le pays rhénan. Là, comme dans tout l'Est de la Gaule, les déesses Mères sont souvent associées à Rosmerta, la parèdre de Mercure.

Jupiter, Mars et Apollon, dont les cultes sont si répandus dans toute la Gaule romaine, ont laissé sur le Rhin des vestiges aussi nombreux qu'en Aquitaine ou le long du Rhône. Ces dieux ont, comme les déesses Mères, des sanctuaires locaux avec des vocables particuliers : c'est Mars Camulos, à Clèves ; Mars Caturix ; Mars Loucetius ou Leucetius : ce dernier vocable s'est rencontré à Wiesbade, à Mayence, à Angers ; Apollon Toutiorix ; Apollon Granus, à Aix-la-Chapelle, et d'autres ; la forme gauloise de la plupart de ces épithètes toponymiques des pays rhénans est caractéristique.

Le dieu gaulois des eaux thermales, Borvo et sa parèdre Damona, furent assimilés, à l'époque romaine, à Apollon guérisseur et à Diane protectrice de la santé. Borvo, dont le nom a formé celui de plusieurs stations thermales de la Gaule, comme Bourbonne-les-Bains et Bourbon-Lancy, était aussi honoré d'un culte à Aix-la-Chapelle et à Wiesbade, comme l'attestent des inscriptions[1].

1. *Real-Encyclop.*, art. *Borvo*.

Le Rhin fut divinisé par les Gaulois qui baignaient dans son flot leurs nouveau-nés pour les purifier[1] ; de là vient, sans doute, que le chef des Gaulois Insubres, Viridomar, a pu dire qu'il descendait du Rhin[2].

Epona, la déesse gauloise des chevaux, des cochers et des écuries, est représentée ordinairement en écuyère, assise sur un cheval. On en connaît de nombreuses images, statuettes de bronze, terres cuites et bas-reliefs. La distribution géographique des trouvailles de ces monuments d'Epona permet d'affirmer que le culte de cette déesse gauloise était aussi répandu dans la région rhénane que dans les autres provinces de l'est et du centre de la Gaule. On en a trouvé dans les bassins de la Moselle et de la Meuse, en Alsace, dans le Palatinat rhénan, en Prusse rhénane, par exemple à Zabern sur le Rhin, près Germersheim, à Spire, à Worms, à Mayence, à Waldfischbach (au sud de Kaiserslautern), à Trèves, à Boppart, à Heddernheim dans le duché de Nassau.

Les vestiges du culte d'Epona se rencontrent aussi hors de la Gaule, dans les pays où la race celtique a formé le fonds de la population sédentaire. On a découvert des statuettes d'Epona à Bregenz, à la pointe du lac de Constance ; dans le Tyrol, le grand duché de Bade, le Wurtemberg, dans la vallée du Danube et jusqu'en Hongrie et en Transylvanie. Le nom de cette déesse est même entré dans l'onomastique locale, puisqu'il a formé des noms de lieux comme *Appoigny* (Yonne) et *Eppenich*, près d'Aix-la-Chapelle[3].

Parmi les divinités topiques qui étaient spéciales à la région rhénane, à côté du dieu de la chaîne des Vosges, *Vosegus*, et de la déesse de la forêt des Ardennes, *Arduina*, nous citerons la *dea Mogontia* et le dieu *Mogontus*, à Mayence ; la *dea Ardbinna* à Bonn ; la *dea Calva ; Hercules Magusanus*, à Bois-le-Duc, *Hercules Deusoniensis*, à Deutz ; la déesse Néhallénie, aux bouches de l'Escaut. Partout, ce sont des divinités analogues à

1. Aristote, *Polit.*, VII, 15 (17), 2, p. 1336 *a*.
2. Properce, V, 10, 41. Sur le Rhin, dieu gaulois, voy. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 450, n° 4 ; t. II, p. 132 et *le Rhin gaulois*, p. 14.
3. La liste des trouvailles des statuettes et monuments d'Épona a été dressée par S. Reinach, *Revue archéologique*, 1895.

celles du reste de la Gaule ; rien, absolument rien, du panthéon germanique auquel préside Odin ou Wotan.

Il est probable que des divinités à figures de monstres, comme le dieu Cernunnos qui est une sorte de Pluton cornu, le dieu à trois têtes, les anguipèdes que nous montrent les bas-reliefs ou d'autres monuments, sont des divinités très anciennes, demeurées populaires et qui appartiennent au vieux fonds d'origine celtique; elles ne sont pas entrées dans le panthéon gallo-romain, mais elles ont continué à être honorées d'un culte rustique dans nos campagnes [1].

On a proposé de rapprocher, par exemple, le serpent à tête de bélier, sur l'autel des douze dieux de Mavilly, de la légende du dieu scandinave Thor, qui combat les serpents. Les représentations si curieuses du vase d'argent de Gundestrup qui n'est, d'ailleurs, pas antérieur au ve siècle de notre ère, ont servi aussi de thèmes à des aperçus sur les origines de la symbolique gauloise. Mais, quoi qu'il doive résulter, un jour, de ces rapprochements encore bien risqués aujourd'hui, cela ne saurait infirmer en quoi que ce soit ce que nous avons voulu démontrer ici, la propagation largement prépondérante, pour ne pas dire exclusive, des mythes et des cultes gaulois et gallo-romain dans la région rhénane jusqu'à l'avènement du christianisme.

Ainsi, partout dans les pays rhénans, trônent et sont honorés d'un culte les divinités gallo-romaines, comme dans tout le reste de la Gaule, et ces divinités ne franchissent guère le Rhin, ne pénètrent point en Germanie. La réciproque est non moins vraie : aucune divinité des Germains ne s'est installée avant les grandes invasions du ve siècle, sur la rive gauche du Rhin, autrement que dans les superstitions populaires et privées qui n'ont jamais eu un caractère officiel. Que le fol orgueil allemand cherche, si bon lui semble, à rattacher la religion des anciens Germains aux légendes scandinaves, aux chants de l'Edda. Qu'il reconnaisse dans ces poèmes de basse époque, le vieux dieu allemand, le dieu de la force aveugle et brutale, le sauvage et sanguinaire dieu Thor, qui préside, le marteau en main, à

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 142.

d'éternels combats, à d'éternelles orgies. Qu'il se place sous l'égide de ces Géants, toujours en délire de meurtre, souillés de tous les crimes, qui ne connaissent ni la noblesse, ni la pitié, ni le sourire, qui n'ont rien de divin, ni d'humain, mais seulement les instincts de la brute : laissons nos ennemis, dignes adorateurs de ces dieux dont ils se réclament impérialement, chanter Odin, Thor, Wothan, exalter l'Odinisme de la forêt Hercynienne. Tout cela, c'est de la littérature de guerre pour sauvages, de l'archéologie pour opéras, ce n'est pas de l'histoire. Ces dieux germains ne sont pas ceux de notre race ; ils n'ont rien à voir avec la *Romanie*, avec les divinités dont le culte s'est répandu sur la rive gauche du Rhin, à l'époque gauloise et à l'époque romaine.

V

LE COMMERCE ET LES ROUTES.
LE SYSTÈME DES ÉCHANGES CHEZ LES GERMAINS.

L'un des grands bienfaits de la conquête romaine fut, dès l'origine, de doter la Gaule, à la place des vieilles routes gauloises, sans ponts de pierre et sans chaussée régulièrement entretenue, d'un réseau de voies admirablement pavées, dont le passage sur les rivières fut assuré, en toute saison, par des ponts d'une incomparable solidité, dont les étapes furent marquées par des bornes de pierre, et les relais, par des gîtes hospitaliers. Rien de cela en Germanie, au delà du Rhin et au delà du *limes*.

Loin de là ! les grandes voies du commerce qui reliaient le Danube à la mer du Nord, n'étaient que de larges pistes naturelles, où l'on traversait les rivières à gué, où l'on se garantissait par des moyens de fortune contre la boue et les inondations ; on n'y voyageait pas en toute saison, et les ornières trop foulées devenaient impraticables ; il fallait marcher à côté des chemins. Quand les armées romaines, avec subsistances et bagages de toutes sortes, font une expédition en Germanie, elles sont souvent obligées de se frayer une percée en abattant les arbres avec la hache et en construisant des chaussées en bois et des levés de terre à travers les forêts et les marécages : c'est ainsi que Germanicus fit ouvrir la forêt *Cæsia* [1].

1. Tacite, *Annales*, I, 50.

Nous l'avons fait observer plus haut, les grandes invasions, avec leurs milliers de chariots à la file, ne pouvaient passer que dans les chemins naturels, à la lisière des montagnes boisées du massif de Bohême, du Jura franconien, de la forêt Hercynienne, le long du Mein et de quelques autres rivières. Quel contraste avec la Gaule romaine, et, en particulier, avec les provinces de la rive gauche du Rhin!

Sous l'Empire romain, les sentiers hardis qui escaladaient les cols des Alpes, furent rapidement transformés en « routes romaines », qui font encore aujourd'hui notre admiration par leur solidité et par l'intelligence qui a présidé à leur construction. Par elles, on put traverser les Alpes, même en hiver, comme sur les routes de Napoléon. Les plus suivies de ces voies romaines par les marchands et par les armées étaient :

Celle qui partait de Milan, longeait le lac de Côme (*Larius lacus*), franchissait les Alpes rhétiques par le col du Splügen, gagnait Coire, Bregenz, Winterthur, Vindonissa;

Celle qui, venant de Turin et d'Aoste, franchissait le Grand-Saint-Bernard, au sanctuaire de Jupiter Pennin, et gagnait Octodurum (Martigny) dans le Valais, Avenches (*Aventicum*), Soleure (*Salodurum*), Vindonissa;

Celle qui venait de Lyon par Genève, Aventicum, Salodurum, Vindonissa;

Celle du Jura, allant de Vesontio (Besançon) à Augst et Vindonissa.

Ces grandes routes d'Italie, par les Alpes ou la vallée du Rhône, et plusieurs autres moins importantes, aboutissaient ainsi à Vindonissa et à Augst, sur le Rhin. De cette dernière ville, elles descendaient le grand fleuve sur ses deux rives. Celle de la rive droite, créée sous Vespasien et sous Trajan, remontait le Rhin jusqu'aux sources du Danube; là, elle rejoignait celle qui, par la vallée du Neckar, traversait les champs Décumates pour gagner Offenbourg et Argentoratum (Strasbourg). La grande route de la rive gauche suivait la lisière orientale de la forêt de la Hart alsacienne; on en connaît les stations jusqu'à Mayence et au delà; les abords en étaient jalonnés de tombeaux ou *tumuli*, dont un bon nombre, en Alsace, ont été fouillés par

Max. de Ring. La plupart des villes qu'elle desservait étaient des entrepôts de commerce et des centres d'industrie, en même temps que des gîtes d'étapes pour les voyageurs et des postes de ravitaillement pour les troupes.

Lyon, la capitale des Gaules, était reliée à Metz, Trèves, Cologne par une magnifique voie qui passait par Langres et Toul. Quant à Metz, elle était un carrefour étoilé de routes qui la mettaient en communication directe, soit avec Reims, Autun et l'intérieur de la Gaule, soit avec Strasbourg, Mayence, Trèves, Coblence et Cologne. Pourtant, au double point de vue stratégique et commercial, Metz était moins importante que Trèves (*Augusta Treverorum*) colonisée, vraisemblablement, sous le règne de Claude, comme Cologne. Les Romains firent de Trèves leur centre de ralliement, leur camp de concentration en arrière, de toute sécurité pour les légions qui avaient à préparer une opération sur le Rhin. Aussi, un admirable réseau de routes la reliait, non seulement par Metz, au reste de la Gaule, Reims, Autun, Lyon, mais aussi avec les points les plus importants de la ligne du Rhin ; avec Boulogne, le grand port d'où l'on passait en Bretagne ; enfin, avec Amiens (Samarobrive), Rouen, Paris.

La révolte de Civilis, sous Vespasien, à laquelle prirent part les Trévires, paraît avoir entravé le développement de Trèves qui resta, près de trois siècles, éclipsée par ses voisines Metz et Mayence. Mais elle se releva au IVe siècle et devint très florissante à partir de Postume qui en fit la capitale de l'empire des Gaules.

Dans la Germanie inférieure, le ruban de la route longitudinale du Rhin se poursuivait, depuis Mayence jusqu'au bas pays des Bataves, par Bingen, Coblence, Cologne, Vetera, Nimègue, Lugdunum Batavorum (Leyde). A Cologne, une route directe se greffait sur elle, pour aller à Boulogne par Juliers, Maëstricht, Bavai, Cambrai, longeant la forêt Charbonnière ; une autre se détachait à Bavai, pour descendre la vallée de l'Oise et gagner Paris par le pays des Viromanduens et des Silvanectes.

Outre ce vaste réseau routier de l'Est, les Romains créèrent la navigation fluviale du Rhin, et telle est la raison majeure

qui les obligea à se rendre maîtres des deux rives du fleuve. La liberté et la sécurité de la navigation du Rhin étaient nécessaires au commerce; elles permettaient, en outre, de relier entre eux les postes fortifiés et de les ravitailler, dans le cas où les routes terrestres eussent été interceptées. Drusus et Corbulon firent creuser des canaux dans l'estuaire du Rhin et de la Meuse.

Par ces routes et les voies fluviales, l'armée romaine était approvisionnée; les renforts, les vivres, les bagages étaient concentrés en des magasins et des arsenaux sûrs et d'accès facile; suivant les nécessités du moment, on pouvait les transporter sur un point ou sur un autre.

Le commerce privé en bénéficiait non moins que l'armée, car c'est là une des supériorités de l'organisation impériale romaine : jamais elle ne fit rien qui fût exclusivement militaire et stérile. Le commerce, l'exploitation des mines d'argent du Taunus et du Siebengebirge, l'industrie, l'agriculture profitent de l'armée, de la présence des soldats, des routes qu'ils construisent, des travaux qu'on leur impose. Une garnison, pour une population, est une aide puissante et non point seulement une source de bénéfices pour des fournisseurs avides. Il n'y a point de désœuvrés : le temps de paix est utilisé, dans l'armée, au profit des arts de la paix : Augst, Trèves, Mayence, Cologne furent de grands centres commerciaux et industriels, surtout parce qu'ils étaient, en même temps, les principaux quartiers généraux des légions. Un centre agricole est créé, *ense et aratro*, une ville industrieuse naît toujours à côté d'un camp, au pied d'une forteresse.

Partout, quelle puissante et féconde activité! quelle admirable mise en valeur des richesses de la nature et des forces sociales, attestée par cette immensité de ruines et de débris, qui nous étonnent aujourd'hui encore, après dix-huit siècles de dégradations, de pillages et d'incendies! Le nom romain reste partout inscrit! Le Rhin était sillonné de bateaux, tant ceux de la flotte qui desservait les forteresses que ceux des négociants. Parmi les trafiquants, il en est qui pénétraient sur les côtes de la mer du Nord; d'autres, avaient des relations suivies avec la Bretagne; d'autres enfin, s'enfonçaient dans la Germanie, par les rivières ou en caravanes. On signale, le long du Rhin, des marchands de bois

travaillé (*dendrophori*), pour la contsruction des maisons et des bateaux; plus tard, les Burgondes, quand ils viendront des bords de l'Elbe habiter la rive droite du Rhin, vers les embouchures du Mein et du Neckar, s'adonneront spécialement à ce commerce et à ce travail de charpente. Il y avait, en divers ports du Rhin, des chantiers de construction aussi bien que des corporations de nautes, des armateurs et des patrons de radeaux.

Protégés par les légions, des marchands gaulois pénétraient en toute sécurité sur la rive droite du Rhin, chez les tribus qui avaient accepté de gré ou de force le protectorat romain. Ce n'était pas toujours sans danger qu'ils se risquaient à s'avancer plus loin, en dépit de la tradition des routes celtiques de l'ambre et des avantages que les tribus barbares trouvaient à faire bon accueil aux trafiquants.

Un prince Gothon, appelé Catualdus, qui avait été obligé de fuir devant l'extension de la puissance de Marbod, finit par reprendre à celui-ci sa résidence royale et le fort qui la défendait, dans le pays des Marcomans. « Cette place était, dit Tacite, depuis longtemps le dépôt du butin des Suèves. On y trouva des vivandiers (*lixæ*) et des marchands de nos provinces qu'avait attirés le commerce, qui s'y étaient installés par l'espoir du gain, et qu'enfin, l'oubli de la patrie avait fixés, loin de leurs foyers, dans ces terres ennemies [1]. » On se figure, par cet épisode, ce qu'étaient les stations des routes du commerce, à travers la Germanie jusqu'à la mer Baltique.

Bien que le sort des armes leur eût inspiré la crainte et la haine du Romain, les Barbares n'ignoraient point qu'ils avaient intérêt à faire bon accueil aux hardis voyageurs qui leur apportaient des étoffes aux riches couleurs et les produits industriels de l'Italie et de la Gaule; ils leur livraient, en échange, les pelleteries, les esclaves, l'ambre, les produits naturels de la Germanie. Du côté des sources du Danube et de la Bavière, les Romains, dit Tacite, commerçaient surtout avec les Hermondures qui affluaient au grand marché d'Augusta Vindelicorum (Augsbourg), en Rhétie. Ignorant l'usage de la monnaie, les

1. Tacite, *Annales*, II, 62.

Germains continuaient à traiter comme de simples lingots métalliques les pièces romaines qu'ils recevaient et dont ils ne manquaient pas de vérifier avec soin le poids et l'aloi.

Entre eux comme avec l'étranger, — et rappelant en cela les Grecs d'Homère, — ils pratiquaient le système rudimentaire du troc pur et simple d'une marchandise contre une autre, des richesses naturelles de leur contrée contre les produits industriels des civilisations plus avancées. Chez les Germains, on paye tout en gros et en petit bétail, même les amendes; on paye aussi avec des esclaves[1]. De semblables échanges sont constants dans l'*Iliade*, entre Grecs et Phéniciens. C'est ainsi également que les armes, bracelets, colliers, vases et trépieds, ustensiles de cuisine ou autres, fabriqués par l'industrie métallurgique si développée des Scandinaves et des Étrusques, avaient pénétré chez les Celtes, en particulier chez les Gaulois, quatre ou cinq siècles avant notre ère.

De même, chez les premiers habitants de l'Italie qui, au début de leur histoire, menaient encore la vie pastorale et agricole, tout s'estimait et se payait en têtes de bétail. Nous savons, par Festus, qu'un bœuf était l'équivalent de dix moutons. Le gros et le petit bétail étant ainsi, à l'origine de la civilisation romaine, la principale richesse et formant l'étalon du paiement des marchandises, il est venu de là que le mot *pecus*, « bétail », a formé le mot *pecunia*, qui finit par s'appliquer exclusivement à la *monnaie métallique*, quand cette dernière fut seule employée dans les transactions commerciales.

En Germanie, et aussi chez les Bretons, où la vie pastorale et l'élevage des troupeaux a persisté jusqu'à l'aurore du moyen âge, le bétail a servi, jusqu'à ce moment, de principal étalon de la valeur des choses. A l'époque mérovingienne et carolingienne encore, les lois des Barbares fixent les marchés, les compositions et les amendes en têtes de bétail aussi bien qu'en métal monnayé. De là est venu que le mot germanique qui signifie « troupeau », *Vieh*, a formé l'anglo-saxon *fee*, ou *feoh;* et ce mot a le sens de « rétribution, salaire », parce qu'origi-

1. Tacite, *Germ.*, I, 21 et 24.

nairement une rétribution, un salaire se payait en têtes de bétail. On rapproche de même le mot allemand *Schatz*, « trésor », du vieux mot gothique *skatts*, qui signifie à la fois *troupeau* et *salaire*.

A la fin du Ier siècle de notre ère, les tribus germaines les plus rapprochées du Rhin commençaient pourtant à se rendre compte du rôle de la monnaie métallique comme facile instrument et véhicule rapide du commerce. Tacite le dit formellement : « Voilà que déjà nous leur avons appris à recevoir la monnaie » (*jam et pecuniam accipere docuimus*)[1]; l'historien romain revient sur ce progrès dans un autre passage : « Les peuples germains les plus près de nos frontières, dit-il, mettent quelque prix à l'or et à l'argent, comme moyen de commerce; ils connaissent et distinguent quelques-unes de nos monnaies : ceux de l'intérieur, plus simples et plus fidèles aux vieux usages, s'en tiennent au commerce d'échanges. Parmi les monnaies, ils préfèrent les anciens deniers et les plus connus, les dentelés (*serrati*) et ceux qui ont pour type un bige (char à deux chevaux, *bigati*). Ils recherchent aussi l'argent plus que l'or, non par goût, mais parce que les monnaies d'argent leur sont plus commodes pour acheter des marchandises communes et de bas prix[2]. »

L'explication numismatique de ce passage est aisée à donner. C'est en deniers d'argent romains que les Romains payaient les Germains qui, pareils aux demi-sauvages d'à présent, savaient fort bien apprécier l'excellence de l'aloi des pièces. On ne les eut pas trompés aisément. Les plus anciens de ces deniers romains de la République, qui remontent à l'an 269 avant notre ère, ont pour types de revers, soit les Dioscures, Castor et Pollux à cheval, soit Diane ou la Victoire dans un bige, d'où leur nom populaire de *bigati*. Parmi ces pièces, il en est dont les bords sont taillés en dents de scie : ce sont les *serrati*. Ces pièces, d'excellent aloi, pèsent 4 gr. 55. On en a trouvé de grandes quantités dans l'Allemagne du Nord et en Hollande. Le denier de l'Empire, à partir de Néron, est beaucoup moins lourd; il ne pèse que 3 gr. 41 et son aloi est inférieur.

1. Tacite, *Germ.*, 15.
2. Tacite, *Germ.*, 5.

Quand les Romains du temps de Tacite, qui venaient d'apprendre aux Germains à compter la monnaie à la pièce, eurent la prétention de s'acquitter avec des deniers impériaux de 3 gr. 41, les barbares protestèrent et déclarèrent, — c'est Tacite qui nous le dit, — qu'ils ne voulaient point des pièces neuves, mais qu'ils entendaient être payés en vieux deniers républicains, désignant par là, les *bigati* et les *serrati*, qui étaient plus lourds, de meilleur aloi et auxquels ils étaient habitués depuis longtemps. N'assistons-nous pas encore, aujourd'hui, à un phénomène analogue ? Les indigènes de l'Afrique orientale veulent être payés en thalers de l'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, auxquels ils sont habitués depuis des siècles ; ils les préfèrent à toute autre monnaie actuelle, si bien que les trafiquants en font fabriquer incessamment, pour leur commerce dans cette région africaine.

A l'époque de Tacite, le monnayage gaulois venait de mourir. Il était remplacé par la monnaie romaine ; dès le temps de Marc-Antoine, les Romains installèrent à Lyon un atelier qui, rapidement, fut extrêmement actif et suffit aux besoins commerciaux de toute la Gaule. Le monnayage des cités gauloises, après s'être prolongé quelque temps, dans certaines villes, comme Nîmes, Vienne et peut-être Trêves ou Metz, en se romanisant, finit par disparaître tout à fait, après Néron. Ce monnayage, indépendamment de celui de la colonie phocéenne de Marseille, avait duré quatre siècles.

VI

LES ARTS. — ARCHÉOLOGIE RHÉNANE

De grands musées archéologiques bien ordonnés, classés méthodiquement et à grands frais, sont visités par les touristes, dans toutes les villes des bords du Rhin. Les plus célèbres sont ceux de Bâle, de Strasbourg, de Mayence, de Bonn, de Cologne. Il y a aussi de belles collections archéologiques à Colmar, Spire, Worms, Metz, Trèves, Aix-la-Chapelle, sans parler des petites villes et des riches musées belges et hollandais, ou de ceux de la rive droite du Rhin. Ces collections publiques d'antiquités anté-médiévales, recueillies principalement dans les villes où ces musées sont constitués, ou dans leur région, proclament-elles la germanisation du pays ?

Non certes ! c'est bien, au contraire et d'une façon absolue, la romanisation de la rive gauche du Rhin qui est exposée dans toutes leurs vitrines. Parcourez ces musées : ici encore, vous constaterez en toute évidence que la civilisation s'arrêtait au *limes romanus*. Les objets gallo-romains ou romains qu'on a trouvés au delà de cette frontière, n'ont été transportés en Germanie que comme objets étrangers, par le commerce ou par les Romains eux-mêmes, au cours de leurs expéditions, comme le trésor de Hildesheim. Pas un, qui soit de fabrication germanique.

Nous avons vu déjà que les statuettes des divinités, en bronze ou en terre cuite, ne sont répandues que dans les pays occupés

par les Romains et qu'elles représentent exclusivement des dieux romains ou gallo-romains. Il en est de même des stèles ou bas-reliefs votifs ou funéraires, qu'ils soient ou non accompagnés d'inscriptions. Il n'y a point de sculpture germanique, point d'inscription germanique.

Le Germain ignorait l'écriture aussi bien que l'industrie qui suppose une installation fixe d'ateliers de fabrication; toute notion d'art lui était plus étrangère qu'aux Mexicains ou aux Péruviens d'avant la conquête du Nouveau Monde, qui, eux, avaient des villes, une écriture, un art développé.

Au contraire, la production artistique et industrielle des Gallo-Romains fut comme surabondante; elle dénote une prodigieuse activité. Nos musées en sont pleins et sous ce rapport encore, les provinces rhénanes tiennent l'un des premiers rangs. A la vérité, l'art gaulois est un art d'imitation, subordonné, sans originalité, sans élévation. Les Gaulois furent des artisans habiles et ingénieux, mais non de véritables artistes; les belles œuvres d'art qu'on a trouvées en Gaule y ont été apportées de l'Italie ou de l'Orient, mais elles n'ont pas été fabriquées par des indigènes. Dans le somptueux trésor d'argenterie trouvé à Berthouville, près Bernay, par exemple, on distingue nettement les vases qui sont de provenance gréco-romaine et ceux qui sont de la chaudronnerie gallo-romaine. Les statuettes d'argent, de bronze, de terre cuite, les poteries gallo-romaines, les vases de bronze, la bijouterie, sont de lourdes copies d'œuvres romaines, ou d'une pauvreté d'invention qui surprend; l'habileté technique est indéniable, mais elle est mise au service d'un goût vulgaire. L'art gaulois est sans charme. Eh bien! tous ces caractères s'observent au même degré, tant dans les musées rhénans que dans les collections du reste de la Gaule.

Il est aisé de le constater: l'art industriel des Gallo-Romains, qui fait un abus de la stylisation des images, de la décoration en figures géométriques, en spirales, en enroulements, comme on le constate déjà dans les types des monnaies de l'époque de l'indépendance, est le même sur les bords du Rhin que sur ceux du Rhône, de la Seine, de la Garonne.

En outre, il persiste avec les mêmes caractères durant tout

l'empire, et jusque dans les productions de l'époque franque, avec ses fibules zoomorphiques, son émaillerie ornée de verroteries et de cabochons en corail, ses animaux réels, cheval, bœuf, cerf, sanglier, oiseaux, ses monstres héraldiques et stylisés, ses entrelacs, ses rosaces, ses dessins géométriques de la plus exubérante fantaisie : tout cela, disons-nous, se rencontre, à la fois, à l'époque gauloise et à l'époque mérovingienne, sur les bords du Rhin comme au mont Beuvray, à Bordeaux, au cœur de l'Auvergne ou en Armorique, à côté des imitations des modèles classiques [1]. Il y a une tradition d'art et d'ateliers ininterrompue, depuis l'époque de l'indépendance gauloise jusqu'à l'époque romane, et elle s'étend à toutes les provinces de la Gaule de l'est, sans que les invasions germaniques l'aient modifiée ou aient exercé sur elle la moindre influence. L'art rhénan, si florissant à l'époque carolingienne et médiévale, — nous le constaterons plus tard, — se rattache donc, en droite ligne et sans solution de continuité, à l'art gaulois, tout en subissant alors l'influence byzantine.

A l'époque impériale romaine, c'est naturellement l'influence gréco-romaine qui se fait sentir de diverses manières : tantôt, intervention d'artistes venus de l'Italie, qui exécutent des statues, des bas-reliefs, des mosaïques pareils à ceux des grands centres méditerranéens ; tantôt, copies trop souvent incorrectes et sans esprit, de motifs gréco-romains, par des artistes locaux. Ces dernières œuvres, les seules que nous ayons à envisager ici, se distinguent sans exception par les caractères suivants : sécheresse, raideur, absence de proportions, de vie, de sentiment, réalisme impuissant dans le rendu des traits du visage, surcharge de mauvais goût dans les ornements. Ces traits sont les mêmes sur les stèles de Metz, de Trèves, de Mayence, de Saverne que sur celles de Reims, de Langres, de Sens ou d'Autun. Impossible de signaler une particularité qui différencierait la région rhénane du reste de la Gaule.

Tandis que les ruines des édifices et des remparts, toujours debout malgré les injures des siècles et des Barbares, donnent

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 328.

au visiteur une idée de la splendeur et de l'activité des villes gallo-romaines, les musées renferment surtout des débris qui se rapportent à la vie extérieure ou privée des individus et des familles. Ce sont, par exemple, des restes du mobilier gallo-romain, tables, sièges et lits de toutes formes, ornés de décorations sculpturales en métal, fabriquées par surmoulage, figures de sphinx, de griffons, de lions, d'aigles, d'autres animaux; décoration en enroulements et entrelacs; trépieds, réchauds, ustensiles de cuisine en bronze; coupes en terre cuites et en verre, parfois d'une élégance délicieuse et d'une extrême sveltesse, seaux, outres pour l'huile et le vin, candélabres et lampadaires; tout cela orné de figures humaines, de têtes ou de pieds d'animaux, de ciselures, de palmettes et d'enroulements élégants, d'anses et de manches qui toujours, à l'imitation des œuvres gréco-romaines, fournissent le prétexte de jolis motifs décoratifs et qui portent souvent, en estampille, la marque du fabricant. Et par la surabondance des trouvailles, on constate que les pays rhénans possédaient des fabriques aussi nombreuses que l'Italie ou la vallée du Rhône. Il y avait des modeleurs, des potiers, des fondeurs, des tourneurs, des ciseleurs, des ferblantiers, des verriers, des argentiers, des doreurs dans toutes les villes, qui copiaient, par estampage ou autrement, les beaux modèles que le commerce de grand luxe apportait d'Italie, de Rome, de Naples, de Pompéi, ou même d'Orient, surtout d'Alexandrie.

Car, le mouvement des affaires et des armées faisait affluer sur les bords du Rhin, incessamment, les produits de l'industrie des provinces même les plus éloignées. Les admirables vases d'argent du trésor de Hildesheim, — dits l'argenterie de Varus, — ont probablement été fabriqués à Alexandrie d'Égypte ou tout au moins dans un centre de production artistique comme Naples et Pompéi. De nombreuses statuettes égyptiennes, syriennes, égyptisantes, ont été trouvées dans les vallées du Rhin, de la Moselle, de la Meuse, aussi bien que dans la vallée du Rhône ou à Dax et à Bordeaux. Ces figures d'Isis, de Sérapis, d'Horus affirment les relations de la Gaule rhénane avec l'Orient. On y a recueilli aussi des monuments du culte de Mithra, comme dans les autres provinces de la Gaule.

L'art industriel de la Gaule rhénane sort pourtant de l'imitation et de la banalité dans les produits si abondants de sa céramique et de sa verrerie. Il y avait à Rheinzabern (*Tabernæ*, près *Saletio*) des ateliers de céramique où l'on fabriquait des poteries rouges vernissées, avec sujets moulés en relief, que le commerce répandait dans toute la Gaule de l'est. Cette décoration n'est pas sans élégance, bien que les vases soient de forme lourde et trapue. En revanche, des vases de verre, trouvés à Strasbourg, à Cologne et sur d'autres points de la frontière, sont si gracieux de sveltesse, dénotent une telle adresse de fabrication qu'ils ont atteint la célébrité et conquis une place dans l'histoire générale de l'art.

Le luxe des lampes destinées à éclairer les appartements paraît avoir été particulièrement développé dans les pays rhénans, si l'on s'en rapporte aux collections des musées de cette région. Il y en a en terre cuite et de toutes formes, en surabondance. D'aucunes sont ornées de figures divines, portées sur des piédestaux, en fûts de colonnes, en tronc d'arbre. Tels de ces lampadaires sont imités aujourd'hui dans l'industrie moderne. Les ruines de Pompéi n'en ont pas fourni de plus beaux que plusieurs de ceux qu'on voit au musée de Mayence, mais ceux-ci sont peut-être de fabrique pompéienne.

Les objets de toilette féminine, trouvés en si grande abondance dans les tombeaux de la région du Rhin, pixides d'ivoire, miroirs métalliques, broches, épingles dont la tête est artistement décorée d'une figurine, peignes en ivoire ou en buis, broches ornées d'incrustations d'argent ou de pierres fines : tous ces objets, importés d'Italie ou fabriqués sur place, sont les témoins du luxe de la parure féminine à Trèves, à Mayence, à Cologne. Il faut en dire autant des ceinturons, des bracelets, des bagues, des pendants d'oreilles ou de cou, des chaînettes en or, enrichies d'émeraudes, de saphirs, de grenats, d'améthystes, de corail, quelquefois d'ambre; des pendentifs et des fibules, souvent ornés de camées qui représentent des têtes de Méduse, des portraits, des sujets mythologiques, d'un travail fort médiocre, à l'exception de ceux qui venaient d'Italie, comme l'admirable camée d'Auguste trouvé dans une tombe de Tirlemont.

Le seul recueil descriptif des bagues romaines ou gallo-romaines recueillies dans les fouilles archéologiques du pays rhénan, monte à un chiffre de plusieurs milliers [1]. Elles sont en or, en argent ou en bronze, le chaton souvent orné d'une gemme gravée qui servait de cachet. Il en est de très élégantes, dont le jonc a la forme d'un serpent enroulé, la monture du chaton munie d'oreillettes ajourées ou émaillées. La gemme enchâssée au chaton représente un sujet mythologique, un portrait, un animal, un monogramme, une inscription amoureuse, un souhait de bonheur. Voyons en tout cela la manifestation du goût et la recherche de l'élégance, témoins avérés du bien-être et du luxe privé dans le pays rhénan, mais les plus belles œuvres ne sont pas de fabrication gallo-romaine.

Nous ne dirons rien des vitrines où sont rangés des instruments analogues à ceux qu'on voit partout, couteaux, ciseaux, limes, compas, poinçons, instruments de chirurgie, stylets pour écrire, strigiles pour les bains, vases de bronze et de terre cuite dont la panse est décorée de scènes en relief, objets culinaires ou de tous métiers. Dans les musées rhénans surabondent les armes, ce qui se conçoit aisément : casques, cuirasses, arcs, torques, jambières, fers de lances, javelots, balles de frondes, ceinturons, glaives, débris des aigles et des enseignes, harnachement des chevaux, équipement des cavaliers, débris des chars et des machines de guerre, décorations des soldats. Tout cela nous inspire la même remarque; dans cet immense arsenal des guerres d'autrefois, on ne trouve rien qui soit de fabrication germanique. Encore une fois, comme les sauvages des continents nouveaux, et à l'encontre des Gaulois et des Scandinaves, les Germains n'ont rien fabriqué, ils n'avaient ni art ni industrie dignes de ce nom.

1. Fr. Henkel, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande*, 2 vol. in-4, Berlin, 1913.

CHAPITRE VIII

LA GARDE DU RHIN, DU IIe AU IVe SIÈCLE

I

D'HADRIEN A GALLIEN

En 121 ou 122, l'empereur Hadrien, grand voyageur, visita deux fois la Gaule et les provinces rhénanes, gardiennes de l'Empire. Chaque fois, il y séjourna plusieurs mois, inspectant les places fortes, présidant aux manœuvres des soldats, se montrant ferme sur la discipline, généreux et populaire, tout en se faisant craindre et respecter dans les camps. Il eut à donner un roi à des tribus germaines qui avaient accepté le protectorat des Romains. A cette occasion, des médailles furent frappées sur lesquelles l'empereur prend le titre de « Conservateur et restaurateur des Gaules ». Elles représentent la Germanie personnifiée, debout, tête nue, cheveux dénoués, fièrement drapée, la lance à la main et s'appuyant sur son bouclier. Avant de passer en Bretagne, Hadrien créa dans le voisinage de Lugdunum Batavorum (Leyde) un grand entrepôt de commerce, le *Forum Hadriani*.

Son successeur, Antonin le Pieux (138-161), ne vint jamais en Gaule et ne se montra point aux Germains. Aussi, dès avant sa mort, ceux-ci recommençaient à s'agiter, aussi bien du côté du

Danube que sur le Rhin. Marc-Aurèle subit la conséquence des tendances trop pacifiques de son prédécesseur ; la grande œuvre de son règne (161-180) fut la défense de la frontière du Danube.

En 166, des hordes de Suèves, de Quades et de Marcomans, franchirent ce fleuve ; par la fameuse route de l'ambre elles traversèrent les Alpes Juliennes et se présentèrent aux portes de l'Italie, sous les murs d'Aquilée, comme les Cimbres jadis. Marc-Aurèle sut rejeter les Barbares au delà du Danube. Puis, il courut sur le Rhin que les Cattes, les Chauques, les Hermondures, escaladant le *limes*, menaçaient sur divers points à la fois. D'autres Barbares avaient passé le fleuve au-dessous de Cologne et poussé leurs incursions jusqu'au fond de la Belgique : cela ne s'était point vu depuis plus d'un siècle et demi. Tels furent les prodromes de l'assaut général de la frontière rhénane, qui va se renouveler jusqu'à ce que l'Empire en périsse.

Par surcroît, une peste effroyable ravageait alors plusieurs provinces. Les hommes vinrent à manquer, même en Gaule, pour le recrutement des légions : il fallut, déjà dans une trop large mesure, faire appel à des mercenaires germains pour combler les vides et combattre d'autres Germains. Marc-Aurèle parvint à conjurer la crise ; mais dès cette époque, le monde romain laisse entrevoir les premiers symptômes du mal par lequel il succombera un jour.

L'énumération des hordes barbares contre lesquelles Marc-Aurèle et Commode furent obligés de combattre, est curieuse en ce que la plupart de ces peuples portent des noms nouveaux qui n'avaient jamais paru dans l'histoire et que nous ne reverrons plus dans la suite. Ce sont les Marcomans, les Victovales, les Iazyges, les Marisques, les Hermondures, les Quades, les Astinges, les Suèves, les Sarmates, les Latringes, les Bures, les Sosibes, les Sicobotes, les Rhoxolans, les Bastarnes, les Alains, les Peucins, les Costoboces. Dans ce tas de sauvages, il y a autant d'Asiatiques et de Scythes que de Germains ; ils s'ébranlent ensemble. Le rêve de tous, c'est de traverser le Rhin ou le Danube, de se répandre en « corbeaux avides », dans la Gaule et dans l'Italie, les pays fortunés des villes riches, des belles moissons et des gras pâturages. Ils convoitent sans scrupule ces

champs encore inoccupés, que l'administration romaine réservait aux vétérans des légions (*agri vacui et militum usui sepositi*) [1].

Derrière eux, sont d'autres bans d'affamés qui les poussent, qui sortent de la nuit septentrionale. Ceux-ci offrent leur soumission, vont au-devant de la servitude, promettent de payer tribut; ceux-là se proposent pour servir dans l'armée romaine et combattre d'autres Barbares, leurs alliés d'hier ou de demain. Les Astinges sont admis par Marc-Aurèle sur la « terre romaine », sous la condition de combattre toujours les ennemis de Rome. Les Quades s'engagent à soumettre l'élection de leurs rois à la ratification de l'empereur. D'autres Barbares, moins souples, plus arrogants, parce que plus nombreux, sont écrasés par les légions ou chassés au delà des fleuves ; ou bien, ils réussissent à fuir dans les bois pour revenir après l'orage. Ils violent leurs engagements, supplient, trahissent, assassinent avec une égale facilité, comme cet Ariogæse, chef des Quades, dont Marc-Aurèle, dans l'impossibilité de le saisir, dut mettre la tête à prix.

Des monnaies de Marc-Aurèle célèbrent ses victoires sur les Germains, par leur légende *Germania subacta* et leurs types qui représentent la Germanie en pleurs au pied d'un trophée ; ou un captif germain, les mains attachées derrière le dos ; ou bien encore, une Victoire érigeant un trophée d'armes germaniques, au pied duquel sont enchaînés un Germain et une Germaine. Durant quatre cents ans, ces images et ces commémorations de victoires, sans cesse renouvelées, vont figurer sur les médailles romaines comme le banal symbole des assauts quotidiens et toujours repoussés des Barbares, sur le Danube et sur le Rhin : guerre d'usure, mais qui use, fatigue, épuise le vainqueur, tandis que la Barbarie s'infuse un sang nouveau, inépuisable. Sous le déplorable règne de Commode, la frontière fut, du moins, bien gardée par les généraux vigilants auxquels Marc-Aurèle l'avait confiée, tels que Septime Sévère, gouverneur de Lyon, Dide Julien à Mayence, Clodius Albinus à Cologne, Pescennius Niger et Pertinax en d'autres régions. Dide Julien, gouverneur de la Germanie supérieure, s'étant

1. Tacite, *Annales*, XIII, 54.

mis à la tête d'une armée de troupes auxiliaires, refoula les Chauques qui, des rives de l'Elbe s'étaient avancés jusque sur le Rhin ; il infligea aussi aux Cattes une sanglante défaite.

Mais la mort de Commode, en 193, ayant ouvert la succession à l'empire, chacun de ces chefs renommés eut des partisans. Le gouverneur de la Germanie inférieure, Albin, fut soutenu par les Gaulois qui voulurent ainsi avoir un empereur national. La bataille de Lyon, le 19 février 197, où Albin trouva la mort, donna l'empire au prétendant africain, Septime Sévère.

Le principat de Septime Sévère fut tranquille pour la Gaule : aucun ennemi ne se montra sur le Rhin ou derrière le *limes*. Mais en 213, Caracalla dut conduire une expédition contre les Cattes de la Hesse et les Alamans.

C'est la première fois que le nom des Alamans paraît dans l'histoire. Ils formaient — comme leur nom semble d'ailleurs l'indiquer, — une vaste agglomération de tribus germaines qui, pressées par les Goths et les Sarmates, s'étaient rapprochées pour se défendre ou pour fuir ; obligées de décamper, elles s'étaient mises en marche vers l'Occident. Il y avait des débris des Suèves d'Arioviste, des Hermondures, des Marcomans de Marbod, des Semnons, longtemps cantonnés sur l'Oder, des Quades, des Iazyges, des Taïfales et d'autres peuplades, associées d'instinct, au hasard de la rencontre, comme toujours, uniquement pour la maraude, le pillage, les incursions à main armée sur le territoire romain.

En 213, les Alamans escaladent le *limes ;* Caracalla les refoule dans le haut Danube, puis il va châtier les Cattes et d'autres bandes, à l'est de Mayence. Les Chauques et les Saxons du bassin inférieur de l'Elbe et du Weser, sollicitent l'amitié du peuple romain. Ce ne fut pas sans étonnement que leurs députés virent l'empereur les recevoir, affublé d'un costume de leur nation. Caracalla s'était donné la fantaisie d'adopter, pour la circonstance, une cotte de feuilles d'argent et il s'était fait teindre les cheveux et la barbe à la manière germaine[1]. Ce genre nouveau de séduction plut sans doute aux Barbares, mais on peut

1. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, p. 205.

douter qu'à leurs yeux le prestige romain en fut rehaussé.

Caracalla revint triompher à Rome et fut le premier des empereurs qu'on salua du titre d'*Alamannicus*. Mais les Alamans dont la confédération se développe tous les jours, vont devenir de plus en plus inquiétants et insupportables par leurs déprédations, les perfidies et les ruses de leur incessant brigandage. Ils restent aux aguets sur la frontière ; ils épient les mouvements des troupes et se font renseigner par leurs espions sur leurs déplacements, prêts à profiter d'une alerte, d'un départ, de la négligence des gardes. En 234, tandis que l'empereur Sévère Alexandre est occupé en Orient, ils franchissent le Danube et pénètrent jusqu'en Illyrie. On les chasse ; mais une expédition vigoureuse, poussée jusque dans leur pays, était nécessaire. Sévère Alexandre se mit en campagne ; il venait d'arriver à Mayence le 18 mars 235, lorsqu'il périt victime d'une conjuration militaire.

Maximin, son successeur, proclamé empereur par les révoltés, prit le commandement de l'expédition. C'était une espèce de géant, rude et inculte, mais général énergique, populaire dans les camps, à cause de sa taille et de ses vices ; son biographe prétend qu'il avait huit pieds de haut et que son pouce était si gros qu'il y portait le bracelet de sa femme en guise d'anneau. Durant le désœuvrement des camps, les soldats s'amusaient à raconter qu'il buvait, dans une seule journée, une amphore de vin et mangeait 40 livres de viande. Les Gètes et les Alains qui servaient dans l'armée romaine l'idolâtraient. A leur tête, Maximin pourchassa les Germains au delà du Rhin et pénétra sur leurs talons, avec le glaive et la hache, jusque dans les profondeurs de leurs forêts. C'était au début de l'automne de 235. Il opéra d'abord sur le Weser, incendiant les villages, les campements, les refuges, les sanctuaires sylvestres, enlevant les troupeaux, ramassant d'innombrables captifs. Pour la première fois depuis Tibère, les légions atteignirent l'Elbe et Maximin caressa, à son tour, un instant, le projet d'étendre jusqu'à ce fleuve le domaine de l'Empire. Mais les Germains furent encore une fois sauvés par leurs forêts et leurs marécages : *nisi ad paludes et silvas confugissent*, dit Capitolin.

L'orgueil romain, froissé, raconta que Maximin ne se retira que parce qu'il fut rappelé sur le Danube par d'autres invasions ; l'empereur fut, quand même, comparé à Hercule qui avait parcouru le monde pour le débarrasser des monstres qui le ravageaient. Le Sénat lui décerna le titre de *Germanicus Maximus ;* des médailles représentent Maximin au combat, perçant de sa lance et écrasant des Barbares sous le sabot de son cheval.

Les Germains se ressentirent longtemps du coup terrible que Maximin leur avait porté : il les avait frappés au cœur, terrorisés à tel point que, dans les années qui suivirent, le *limes germanicus* et le cours du Rhin purent jouir d'une paix relative. Malheureusement, l'anarchie militaire qui, après l'assassinat de Maximin et de son fils en 238, jeta tout l'empire dans le désordre, ne devait pas tarder à être mise à profit par les Barbares ; elle leur ouvrit, à la fois, les portes du Rhin et celles du Danube. Chacune des armées romaines voulut faire son empereur et eut la prétention de l'imposer aux autres : c'est la crise connue dans l'histoire sous le nom de période des Trente tyrans.

C'est au milieu de cette anarchie que les Francs font leur apparition dans l'histoire. Ils forment, comme les Alamans, un conglomérat de tribus germaniques, associées pour la guerre et le pillage. D'après une tradition recueillie par Grégoire de Tours, le noyau primitif des tribus franques serait passé de la Pannonie dans la Germanie. Ces premières bandes se seraient agglomérées, sans doute dès le premier siècle, par suite de la dislocation de l'empire de Marbod. Après avoir séjourné sur les bords de la Drave, pays dont la population sédentaire était celtique, les Francs franchirent le Danube, entre Aquincum et Carnuntum, remontèrent la vallée du Marus (le Marsch) et gagnèrent le bassin de l'Elbe par les passes des monts de Bohême. Ils suivirent donc, comme tant d'autres peuples migrateurs, une des voies commerciales les plus fréquentées de cette région de l'Allemagne centrale. Leur audace, leur férocité et leurs succès leur attirèrent des clients. Comme toujours en pareil cas, chez les peuples germains, l'avidité, l'espoir de piller et de faire du butin grossirent le conglomérat franc, comme dans une autre région, le conglomérat alaman.

Comment les tribus franques pénètrèrent-elles jusque dans la Hesse et la Westphalie? Les Alamans occupant le haut Danube, le Neckar et le Mein, on peut croire que les Francs les évitèrent, en descendant les vallées de l'Elbe et de la Saale, d'où ils gagnèrent celles du Weser, de l'Ems, de la Lippe. Toujours est-il qu'au temps de Gordien le Pieux, on voit groupés, sous le nom de Francs, autour du noyau arrivé de Pannonie, les débris des peuples que les Romains avaient, dès l'origine, trouvés installés sur la rive droite du bas Rhin, les Marses, les Cattes, les Sicambres, les Bructères, les Tenctères et les Usipètes, les Chamaves, les Tubantes, les Chattuaires, les Ampsivariens et d'autres encore, des vallées inférieures de la Sieg, de la Ruhr et de la Lippe.

Ces vieilles peuplades, pourtant assagies par le glaive romain, se sentirent comme réveillées, rappelées à la vie d'aventures, par le nouvel afflux de barbares qui leur fournit des chefs audacieux et entreprenants. Les guerriers s'associent sous le commandement de ces terribles brigands, et ainsi, se forment ces troupes de ravageurs enrégimentés et d'écumeurs des côtes, grâce auxquelles, sur terre comme sur mer, le nom de *Francs*, qui fut désormais leur appellation collective, devint redouté.

Leurs coups de main heureux les encouragent, leur amènent d'incessants renforts. Ils se rendent maîtres du pays des Frisons, des Bataves, des Caninéfates. Ils dominaient ainsi depuis le Taunus jusqu'à l'Océan. Vopiscus, dans sa *Vie d'Aurélien* (ch. VII) raconte que ce prince n'était encore que tribun de la VIe légion, en 240, lorsqu'il battit, auprès de Mayence, et chassa du territoire gaulois, les Francs qui probablement avaient franchi le Mein, chez les Mattiaques.

A partir de ce moment, on signale chaque année leurs *catervæ* traversant quotidiennement le Rhin, quelque part, entre Mayence et les embouchures du fleuve. Certaines d'entre leurs tribus sont des pêcheurs et des marins; elles ont une flotte, sillonnent la mer du Nord, ravagent les côtes de la Grande-Bretagne, aussi bien que celles de la Gaule, luttant d'audace, de férocité, avec les pirates Saxons, non seulement dans les estuaires de l'Escaut, de la Somme et de la Seine, mais jusque dans les baies de l'Armorique et aux embouchures de la Loire.

Tandis que les Francs menacent le Rhin vers Mayence et Cologne, et les côtes de la Gaule Belgique, les Alamans renouvellent leurs tentatives sur le *limes Rheticus* : les uns et les autres sont repoussés. Mais d'autres flots de Barbares débordent la frontière sur le bas Danube. Les Sarmates et les Carpes ravagent la Mésie ; les Goths détruisent Istropolis. Gordien accourt, se multiplie, entreprend dans cette région des expéditions heureuses, aussi bien qu'en Orient contre les Parthes. La défense du Danube et des frontières d'Orient suffit aussi à occuper son successeur Philippe.

Au milieu des révolutions qui ruinent le monde romain, tandis que les Barbares s'apprêtent inconsciemment, sous la poussée de leur instinct, à donner aux frontières un formidable assaut, les historiens constatent, à l'intérieur, une tendance à la dislocation de l'empire dont l'unité et la cohésion ne pouvaient se maintenir qu'en raison de la sécurité et de la prospérité qui en résultaient pour tous. De tout temps, l'Orient avait eu une vague aspiration à se séparer de l'Occident. Un empereur était-il d'origine occidentale ? cela suffisait pour qu'il déplût à l'Orient et réciproquement. On le vit bien pour Vitellius et Vespasien, pour Albin et Septime Sévère. Cette tendance ne fit que s'accentuer, à la faveur des ruées des Barbares et des guerres civiles. Dès que les légions de Syrie font un empereur, celles d'Illyrie ou du Rhin en proclament un autre. La Gaule ne va pas tarder à greffer sur ces désordres ses vieilles aspirations nationales. Vainement, les empereurs d'un jour remportent-ils des succès réels qui justifient le titre de *Germanicus Maximus* ou d'autres analogues, dont ils se parent pompeusement. Les expéditions sont toujours à recommencer; à peine l'ordre est-il rétabli sur le Danube, qu'il faut courir sur le Rhin; après les Alamans, ce sont les Francs, les Carpes, les Goths, les Sarmates, contre lesquels guerroyent infatigablement les Gordiens, les Philippes, Trajan Dèce, Trébonien Galle, Valérien, Gallien. Une fois, les Goths, sous Trajan Dèce, en 250, conduits par leur roi Kniva, réussirent à infliger un grave échec aux légions et à s'emparer de Philippopolis en Thrace, par la trahison de L. Priscus, gouverneur de Macédoine. Trajan Dèce, qui venait d'acculer les hordes barbares

aux marais de la Dobrudja, périt avec son fils, dans une embuscade, auprès d'Abricium. Trébonien Galle, proclamé empereur à sa place, fut contraint de conclure avec les Goths une paix humiliante. Il était grand temps qu'Émilien, élevé à son tour sur le pavois par les légions du Danube, en mai 253, remportât sur les Barbares une victoire qui rétablit le prestige romain.

Sous les règnes encore plus troublés de Valérien et de Gallien, les irruptions des Barbares se renouvellent incessantes. Le *limes* germanique est rompu sur plusieurs points à la fois. Il cesse d'être bien entretenu et de constituer une barrière efficace. Tour à tour, les Goths, les Boranes, les Urugondes, les Carpes, les Marcomans ravagent la Thrace, la Macédoine et la Grèce. D'autres Goths, remontant le Danube, s'installent dans la Dacie conquise jadis par Trajan. Les Alamans qui, toujours plus nombreux, couvrent désormais toute la Souabe et la Franconie, traversent le Rhin, inondent l'Alsace, passent en Bourgogne par la Trouée de Belfort, et se répandent en Gaule jusqu'en Auvergne.

D'autres bandes d'Alamans sont signalées dans le même temps en Italie. C'est la fameuse invasion de Chrocus, dont Grégoire de Tours a encore conservé le souvenir. Quelle que soit la réalité de l'existence d'un chef du nom de Chrocus, toujours est-il qu'à cette époque la Gaule fut ravagée par une immense cohue d'Alamans, qui pillèrent toute la vallée du Rhône jusqu'à Arles, tout le pays de la Loire jusqu'en Auvergne où ils détruisirent le fameux sanctuaire national du Mercure Arverne. Les Francs, vers 253, s'ébranlent à leur tour, et dans leurs bandes, figurent des bataillons de ravageurs que nous connaissons de longue date : Saliens, Chamaves, Cattes, Bructères, Sicambres, Marses, Usipètes, Tenctères, Tubantes, Ampsivariens, Attuariens ; depuis des siècles, ils attendaient en « corbeaux avides », le long du Rhin et de la grande muraille, le signal de la curée. Ils couvrirent la Gaule jusqu'aux Pyrénées, passant comme un ouragan. Et tout cela n'était que le prélude de la complète dévastation que notre pays allait subir une vingtaine d'années plus tard.

II

POSTUME. — L'EMPIRE GAULOIS

En 257, Gallien était sur le Rhin lorsqu'il fut appelé en Pannonie, sur le Danube, par la révolte d'Ingenuus ; lui absent, les légions de la Germanie inférieure proclamèrent empereur leur général, Marcus Cassianus Latinius Postumus. Ce n'était, en apparence, qu'une insurrection de plus à ajouter aux révolutions quotidiennes de cette malheureuse époque. Mais le plus grave, au point de vue de l'intégrité de l'empire, c'est que Postume, à l'encontre des autres généraux élevés sur le pavois, ne songea nullement à se porter avec ses soldats sur l'Italie, pour s'y faire reconnaître par le Sénat ; Gallien, d'autre part, demeuré maître de Rome, ne manifesta point l'intention d'expulser Postume de la Gaule. La révolution de 258 fonda ainsi un empire gaulois, de la même façon que d'autres révoltes militaires, en Orient, furent, à diverses époques, la manifestation plus ou moins consciente du sentiment séparatiste qui devait aboutir à la création de l'empire grec.

Nous le savons déjà : pas plus que les invasions des Germains ou les infiltrations lentes de l'élément germanique dans la société gauloise, la romanisation de la Gaule, dans le premier siècle de l'Empire, ne porta atteinte à son unité politique et à l'originalité de son type social. Sous la domination de Rome comme au temps de l'indépendance, les populations de

la Gaule ne cessent point de former un groupe ethnique étroitement uni, cohérent, concordant, les cœurs battant à l'unisson. Ses variétés provinciales n'étaient, sans doute, guère plus sensibles que celles de la France d'aujourd'hui. Les provinces rhénanes ne sauraient être séparées du reste de la Gaule.

La Gaule gallo-romaine, jusqu'au Rhin, n'a qu'une âme, qui vibre et s'épanouit au dehors par la communauté de langue et de religion, par le sentiment de la solidarité nationale, par des relations permanentes de toute nature et sans barrière aucune, qui permettent aux individus de passer d'une cité dans une autre, sans se dépayser, sans qu'ils soient traités d'étrangers ; ajoutons encore, par le consentement universel des étrangers qui, en présence d'un homme de cette région de l'Europe, qu'il soit des bords du Rhin, de l'Océan, de la Méditerranée, ou des montagnes d'Auvergne, disent : c'est un Gaulois. « Les Aquitains exceptés, dit Strabon, tous les peuples gaulois ont un type de physionomie uniforme, le vrai type gaulois; ils ne se distinguent les uns des autres que parce qu'ils ne parlent pas leur langue de la même façon, mais se servent de plusieurs dialectes ayant entre eux de légères différences, lesquelles se retrouvent aussi dans la forme de leurs gouvernements et dans leur manière de vivre [1]. »

Ainsi, des nuances heureuses, qui n'ont jamais affaibli ce solide faisceau des peuples gaulois, soulignent la région de l'Est, plus imprégnée de germanisme, la région du Midi où l'élément ligure a persisté, celle du Sud-Ouest où l'Aquitaine a gardé une forte empreinte ibérique, enfin notre Armorique, où le vieil élément celtique s'est à peu près conservé pur de tout mélange. L'indestructible ciment de la culture romaine a achevé de consolider l'édifice gaulois, bâti avec des matériaux que la nature elle-même avait, pour ainsi dire, amenés à pied-d'œuvre. Les ambitions individuelles, les dépravations momentanées, les erreurs de direction, les à-coups des révolutions, en affaiblissant occasionnellement le bloc gaulois, ne sauraient prévaloir contre ce principe qui domine l'époque romaine aussi bien que

1. Strabon, IV, 1, 1; cf. IV, 2, 1.

la période antérieure, puisque toujours cette unité, imposée par la configuration du sol, l'habitat, la langue populaire et les mœurs, s'est reconstituée dès que s'est évanouie la cause fortuite qui avait, un instant, paru la compromettre.

Mais si la Gaule garde son caractère national, elle n'en adopte pas moins franchement la culture romaine ; elle se l'approprie en tout, jusqu'aux mœlles, à tel point que, lorsqu'au Ier siècle, des Gaulois ambitieux caressèrent l'idée de restaurer l'ancienne indépendance politique, ce fut en quelque sorte, sous la livrée romaine. Il n'y a jamais rien eu en eux de germanique. On l'a constaté : les Romains n'eurent point de peine à garder la Gaule sous leur hégémonie ; et tant que leur protectorat parut une sauvegarde efficace contre la barbarie germanique, les Gaulois ne cherchèrent pas à s'en affranchir.

Toute autre fut leur attitude le jour où Rome se montra inhabile à remplir la mission protectrice qu'elle s'était donnée. Les légions du Rhin, presque exclusivement composées de Gaulois, portèrent à l'empire leurs généraux, surtout parce qu'elles crurent reconnaître en eux des chefs capables de défendre le Rhin contre la ruée germanique. Ce sentiment fit l'élévation de Postume. Il était Gaulois et, croit-on, originaire d'Arras. La monarchie autonome de Postume fut réparatrice pour la Gaule. Elle flatta l'amour-propre des Gaulois, en même temps qu'elle réveillait leurs vieux souvenirs nationaux jamais oubliés. La Gaule était si bien romanisée que son autonomie ne revêtit, en quoi que ce fut, un caractère antiromain. Tout demeure romain dans l'empire de Postume. La langue est le latin ; les dieux sont ceux de Rome ; on ne voit point, même, que le Mercure gaulois devienne prépondérant. C'est, au contraire, l'Hercule classique gallo-romain qui a débarrassé le monde des monstres qui le terrorisaient, que Postume prend pour patron, comme l'avaient fait Domitien et Maximin, triomphateurs des Germains.

Toute l'administration de l'empire gaulois reste romaine. Postume donne à son fils le titre romain de César ; il prend lui-même ceux d'Auguste, de Père de la Patrie, la toge et les faisceaux consulaires. Général habile, partout présent, populaire

chez les soldats, Postume garda le pouvoir une dizaine d'années (257-267 ?), refoulant sans trêve et vigoureusement les Barbares qui avaient franchi le Rhin. Il passa sur la rive droite plusieurs fois, reprit les Champs décumates et restaura une partie des fortifications du *limes germanicus ;* seule, la portion située au nord du Mein fut définitivement perdue.

Mais l'activité de Postume ne se borne pas à lutter contre les Barbares. Il rétablit, dans le fonctionnement administratif, l'ordre qu'avaient troublé les guerres civiles. Il fait exécuter de nombreux travaux d'utilité publique et d'embellissement dans les villes rhénanes ; il favorise le développement du commerce.

C'est contre la Germanie que se dresse le nouvel empire ; la lutte contre les Germains est son unique raison d'être. Aussi, suivant les nécessités de la défense, Postume réside dans l'une ou l'autre des villes de la frontière gauloise, à Mayence, à Cologne, à Trèves. Trèves surtout, bien placée comme point de concentration et l'axe de tous les mouvements des troupes du front de la défense du Rhin, prend, à partir de cette époque, l'aspect et le rôle de capitale des Gaules. C'est sous Postume que fut créé l'atelier monétaire de cette ville, qui devait être si actif jusqu'à la chute de l'Empire. Les monnaies d'or de Postume sont d'un style tout à fait remarquable ; gravées par des artistes de grand talent, elles attesteraient que les arts étaient très développés en Gaule, à cette époque pourtant singulièrement troublée, si ces graveurs avaient été purement nationaux. Mais ils étaient sûrement des professionnels formés dans l'atelier impérial de Lyon ; ils en avaient toutes les traditions techniques et artistiques qui étaient communes à tous les ateliers de l'empire romain pour la frappe de la monnaie d'or.

Sur ses monnaies, Postume a les traits de l'Hercule romain, et il est parfois coiffé de la peau de lion, comme le dieu classique de la force physique. La légende *Herculi comiti Augusti*, « A Hercule, compagnon d'Auguste », qui n'avait plus été usitée depuis Commode, fait sa réapparition. Les travaux de l'Hercule gréco-romain forment toute une galerie de types monétaires qui sont une allusion détournée, mais bien comprise de tous, aux victoires du fondateur de l'empire des Gaules. C'est lui que visent

des légendes comme *Hecurli invicto* ou *Herculi pacifero*. L'Hercule *Deusoniensis* (de Deutz ?), l'Hercule *Magusanus*, sont allusifs à des sanctuaires de la région rhénane, érigés dans des localités qui, sans doute, furent le théâtre d'exploits particuliers de l'empereur. Postume invoque également, sur ses monnaies, Mercure, le dieu préféré des Gaulois ; d'autres types célèbrent ses victoires germaniques. Il en est qui se rapportent à la réorganisation de la flottille romaine qui sillonnait le Rhin au-dessous de Bonn et de Cologne, gardait la Frise, les îles des Bataves et la côte de la mer du Nord jusqu'aux embouchures de la Meuse et de l'Escaut. Ces monnaies, à la légende *Neptuno reduci*, ont pour revers Neptune debout, posant le pied sur une proue de navire ; d'une main, le dieu de la mer tient un dauphin et il s'appuie de l'autre sur son trident.

Un médaillon de Postume glorifie le Rhin comme étant la barrière contre la Barbarie, « le Salut des provinces ». On y lit, en effet, la légende SALVS PROVINCIARVM, autour de l'image symbolique du Rhin accoudé sur une urne d'où s'échappent des flots; le Fleuve pose la main droite sur un navire et il s'appuie de l'autre sur un gouvernail. Postume veillait, en effet, sur le Rhin, au salut de la Gaule, et les forteresses restaurées sur les rives du fleuve ou sur la ligne du *limes*, en ramenant la sécurité, proclamaient que l'empereur gaulois était vraiment, comme le disent d'autres médailles, le restaurateur des Gaules, RESTITVTOR GALLIARVM. Cette légende accompagne un revers monétaire qui représente Postume debout, avec un chef Germain prosterné à ses pieds; l'empereur tend la main à la Gaule agenouillée et il l'aide à se relever; celle-ci reconnaissante lui présente un rameau d'olivier.

La Gaule était redevenue heureuse et prospère. L'allégresse publique est rappelée par les monnaies qui portent : FORTVNA REDVX, HILARITAS, LAETITIA, SAECVLI FELICITAS. Sur certaines de ces pièces, figure un arc de triomphe orné de trophées, d'armes germaines et de captifs enchaînés. Ce monument a dû être élevé en l'honneur de Postume, à Trèves ou dans quelque autre ville de la Gaule rhénane.

Après les faits que nous venons d'exposer, on demeure stu-

péfait que les savants Allemands aient, dans ces dernières années, présenté le gallo-romain Postume comme le fondateur d'un premier essai d'Empire germanique ! Et cette théorie vraiment étrange a trouvé place en Allemagne dans tous les manuels destinés à l'enseignement. N'est-ce pas le cas de se rappeler l'adage fameux : *Quos vult perdere Jupiter dementat !*

A l'exemple des empereurs de Rome, Postume, à ce que nous apprennent d'autres monnaies, fit des largesses et des distributions gratuites aux peuples gaulois et même des remises d'impôts à certaines villes. On crut l'empereur invincible : *Augusto invicto*, disent certaines monnaies ; on fit des vœux pour la durée éternelle de l'Empire gaulois : *Aeternitas Augusti.* Telle était la sécurité de la frontière, que Postume installa même un atelier monétaire à Cologne.

Puis, un jour, de la fin de 267, une mutinerie ayant éclaté dans la garnison de Mayence, Postume la réprima, mais refusa de laisser piller la ville par les défenseurs de l'ordre : pour se venger, ses soldats l'assassinèrent. Ce meurtre rouvrit pour la Gaule l'ère des révolutions et des désastres.

Lælien, proclamé empereur à Mayence par les révoltés, remporta quelques succès sur les Germains, mais ayant, à son tour, voulu rétablir la discipline parmi ses troupes, il périt aussi par le glaive des rebelles, peu de mois après Postume. Alors, les légions du Rhin élevèrent à la dignité impériale Marius qui régna quelques semaines à Mayence, tandis que Victorin était proclamé par les légions de Cologne. L'anarchie était à son comble.

Victorin pouvait passer pour le légitime successeur de Postume qui l'avait associé à l'empire dès l'an 265. Avec les légions qui le reconnurent, il fit comme ses rivaux : il combattit les Germains et repoussa les Francs, tandis que Marius, l'empereur de Mayence, refoulait d'autres Barbares sur le Mein. Un médaillon de Victorin atteste que, par sa vaillance, il fut comme Postume, honoré du titre de « Restaurateur des Gaules ». D'autres pièces qui portent les noms des légions qui lui étaient demeurées fidèles, fournissent la preuve que son armée était considérable.

Victorin fut assassiné, avec son fils, à Cologne en 268. Mais il

laissait sa mère, femme d'énergie et très populaire dans l'armée du Rhin : c'est *Victorina* « la Mère des camps ». Elle a dû jouer un rôle considérable au milieu des tragédies sanglantes que nous ne faisons qu'entrevoir. Pour essayer de mettre un frein aux insurrections militaires, Victorine conçut le projet d'établir en Gaule un gouvernement civil. Elle fit donner l'empire à un membre de l'aristocratie sénatoriale romaine, Tétricus, gouverneur d'Aquitaine, qui fut proclamé à Bordeaux, en mars 268. A la même date, Claude le Gothique était porté sur le pavois par les légions d'Illyrie.

Tétricus, empereur des Gaules, associa son fils à son pouvoir. Il fit frapper de très nombreuses monnaies de bronze, généralement d'un style barbare, mais en même temps de belles pièce d'or, dans la tradition de celles de Postume. D'après les légendes de ces monnaies, Tétricus était un empereur pacifique. Mais la Gaule, à cette époque, avait avant tout, besoin d'un guerrier capable de continuer l'œuvre de Postume sur la frontière. Aussi Tétricus fut-il peu populaire parmi les légions du Rhin ; faible de caractère, il semblait découragé ; son attitude faisait contraste avec ce qu'on racontait de l'activité et des succès de Claude le Gothique, sur le Danube.

L'empereur qui succéda à Claude, à Rome, en avril 270, Aurélien, montra encore plus d'activité et d'ardeur guerrière. Après avoir pacifié l'Orient et les pays danubiens, il passa en Gaule, en 273, dans le but de rétablir l'unité de l'Empire. Avertis par l'expérience, les Gallo-Romains que le découragement de Tétricus avait gagnés, comprirent que le salut de la Gaule, s'il pouvait être tenté, était dans Aurélien.

Les deux armées, celle d'Aurélien et celle de Tétricus, prirent contact dans les environs de Chalons. Les légions du Rhin, fort nombreuses, eussent voulu combattre, pour sauver l'Empire gaulois qui était leur œuvre. Mais leur chef, Tétricus, préféra entrer en négociations avec Aurélien. Il lui écrivit, prétendent les annalistes, une épître où il citait, en se l'appliquant, ce vers de Virgile.

Eripe me his, invicte, malis.

« Arrache-moi à ces maux, toi, qui n'as jamais été vaincu. »

Aurélien aurait eu mauvaise grâce à ne pas accueillir favorablement la requête d'un ennemi aussi débonnaire. Tétricus, le dernier empereur des Gaules, se retira à Rome où son rang sénatorial lui fut rendu, avec une pension et des distinctions d'un nouveau genre, qui lui donnèrent l'attitude d'un empereur honoraire. Quant à Aurélien, il confia le commandement des légions du Rhin au plus actif de ses lieutenants, Probus. L'Empire gaulois avait duré seulement 16 ans.

On cite une belle page de Trebellius Pollion sur ces empereurs des Gaules dont l'histoire est si mal connue et qui traversèrent tant de drames sanglants : « Les empereurs que la Gaule s'est donnés, dit-il, ont été les vrais soutiens de la puissance romaine. C'est un décret de la Providence qui les a suscités, au temps où Gallien croupissait dans sa monstrueuse luxure. Ils ont empêché les Germains de s'installer sur notre sol. Et que serait-il arrivé s'ils avaient occupé notre territoire, alors que les Goths et les Perses franchissaient aussi nos frontières ? Rome elle-même et son nom sacré eussent disparu ! »

Encore une fois, dirons-nous aux savants d'outre-Rhin, qu'est-ce que cet Empire gaulois, créé pour résister aux ruées des Germains sur le Rhin, peut bien avoir de *germanique ?*

III

CLAUDE LE GOTHIQUE. — AURÉLIEN ET PROBUS

Pendant que l'empire des Gaules, suivant le cours de ses destinées, se défendait péniblement contre les assauts quotidiens des Germains, le reste de l'empire romain subissait des attaques analogues, tout le long du Danube et sur l'Euphrate, se débattait contre les révolutions militaires, était décimé par la peste. A la suite de l'assassinat de Gallien, à Milan, en mars 268, Claude le Gothique, le premier des empereurs illyriens, régna deux ans : il mourut de la peste à Sirmium (Mitrovitza), dans la Pannonie inférieure. Il avait eu à combattre les Germains, les Goths et les Parthes, mais le surnom de *Gothique* que lui donne l'histoire rappelle qu'il eut principalement affaire aux Goths et qu'il en débarrassa momentanément la frontière danubienne. Ces Barbares, auxquels s'étaient joints des Hérules, des Grutunges, des Ostrogoths, des Peucins, des Sigypèdes, avaient franchi le Danube et envahi la Thrace, au nombre de 320.000, disent les chroniques. Repoussés par les légions au delà des bouches du fleuve, ils voulurent pénétrer dans l'Empire par mer. Ils s'embarquèrent dans six mille barques, sur le Pont-Euxin, passèrent par le Bosphore et les Dardanelles et vinrent accoster en Macédoine, à Thessalonique (Salonique) et aux environs. Claude écrasa ces hordes, dans les défilés des Balkans, tua 50.000 Barbares ; le reste fut réduit en esclavage, enrôlé dans l'armée ou

le colonat : on leur fit défricher des terres incultes. L'Empire était encore une fois sauvé. Des médailles furent frappées qui portent les légendes *Victoria gothica* et *Victoria germanica;* d'autres, avec *Dacia felix*, représentent la province de Dacie délivrée, tenant en main l'étendard sacré des Barbares : il est formé d'une grande tête de dragon fichée au-dessus d'une hampe.

On ne sait pas exactement la part que prirent les légions du Rhin et du haut Danube à l'élévation de princes éphémères comme Aureolus, Domitius Domitianus, Macrien et quelques autres, dont les noms figurent chez les biographes de l'*Histoire auguste* ou sur les monnaies. A l'époque des Tétricus, qui est celle à laquelle ces tyrans d'un jour paraissent appartenir, l'un d'eux, Aurélien, réussit à s'imposer par son talent et son énergie. Il s'était distingué déjà avant de recevoir la pourpre. Tandis qu'il n'était encore que tribun de la VIe légion gauloise, il battit, auprès de Mayence, les Francs et les Sarmates. Il en tua 700 et fit vendre 300 prisonniers : le succès était modeste. Pourtant, les légions se montrèrent si fières de leur victoire qu'elles chantaient :

Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus,
Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus.

« Nous avons tué, en une fois, mille Francs et mille Sarmates; quant aux Perses, qu'ils viennent par milliers et par milliers, nous les recevrons ! »

On a vu, plus haut, comment la Gaule se rattacha à Aurélien, Le *limes* transrhénan venait d'être, encore une fois, escaladé et détruit, à l'exception de quelques *castella* de la région de Mayence. Les côtes de la Gaule étaient ruinées par les pirateries des Saxons et des Francs qui, partant de la côte frisonne, sur des esquifs légers, pareils à ceux qui amèneront plus tard les Wikings normands, s'aventuraient jusque dans l'estuaire de l'Escaut et même jusqu'à l'embouchure de la Seine.

Un malheur plus terrible encore, peut-être, s'était abattu sur la Gaule : c'est l'insurrection des paysans, connue dans l'histoire sous le nom de révolte des Bagaudes. Poussés par la plus

affreuse misère, les malheureux avaient tout dévasté, pillant les campagnes et les faubourgs des villes. Trèves et Lyon s'insurgèrent. Dans son œuvre de réparation, Aurélien fut secondé par ses lieutenants : Probus, qu'il avait mis à la tête des légions rhénanes, et Saturninus auquel il confia le gouvernement général de la Gaule, lorsqu'il fut lui-même obligé de repartir pour l'Italie. Ce gouvernement général, ainsi réorganisé, fut une satisfaction donnée aux sentiments particularistes de ceux qui regrettaient l'Empire gaulois.

Les succès d'Aurélien lui valurent, à Rome, les honneurs du triomphe. C'était au début de l'an 274 ; les fêtes furent éclatantes et l'expression sincère de la joie universelle : on crut la tranquillité et la sécurité enfin rétablies. Dans le cortège triomphal on vit défiler les chars éblouissants d'or, d'argent et de pierreries, d'Odénath et de Zénobie, roi et reine de Palmyre, puis, le char du roi des Goths, attelé de quatre cerfs. Aurélien y monta pour aller au Capitole. Parmi les prisonniers des nations vaincues figuraient, outre les Orientaux, des Goths, des Alains, des Roxolans, des Sarmates, des Francs, des Suèves, des Vandales, des Germains, tous, les mains liées derrière le dos. Des écriteaux, portés devant chaque groupe, indiquaient leur nationalité. En tête des captifs, marchait le bon Tétricus, en Gaulois, avec sa chlamyde écarlate, sa tunique verdâtre, ses hautes braies ; il était accompagné de son fils et de la reine de Palmyre, parée de tous ses atours asiatiques. Les réjouissances durèrent plusieurs jours.

Pour célébrer le retour de la Gaule à l'Empire et le rétablissement de l'unité, Aurélien consacra, au forum, une statue d'or représentant le Génie du Peuple romain. Des monnaies nombreuses furent frappées en l'honneur de la Fidélité de l'armée, de la Concorde des légions, de la Valeur guerrière de l'Empereur.

Mais la joie fut de courte durée : dès l'an 277, Aurélien fut rappelé sur le Rhin. Il vainquit coup sur coup les Francs, les Alamans, les Lygiens, les Burgondes, les Vandales. Il reprit aux Francs jusqu'à 77 villes. Les Alamans avaient assiégé *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg) et pénétré jusqu'à Vindonissa. Les Marcomans avaient ravagé jusqu'aux environs de

Milan et battu les Romains à Plaisance. Aurélien les écrasa et de ce peuple, qui avait été si puissant au temps d'Auguste avec Marbod, le nom n'est plus jamais prononcé dans l'histoire : *per longa sæcula siluere immobiles*, dit Ammien Marcellin. Leurs dernières bandes se fondirent dans d'autres tribus qui les absorbèrent.

Aurélien fut assassiné par ses soldats en Thrace, en janvier 275. C'est au mois de septembre de la même année, sous le vieil empereur Tacite, que se place la plus terrible des incursions de Barbares que la Gaule eût jamais subie. Les Alamans emportèrent d'assaut le *limes* et se répandirent dans les Champs décumates, puis dans toute la Gaule. D'autres Barbares les suivirent et « la Gaule, dit Vopiscus, fut un moment au pouvoir des Germains. Ils s'emparèrent de 60 villes, firent un immense butin et courant çà et là, ils se répandirent partout, sans rencontrer aucune résistance ».

Depuis les Cimbres et les Teutons, les habitants de la Gaule n'avaient pas vécu des jours aussi pleins de ravages, d'incendies et de ruines. Ces immenses cohues de Barbares, hérissées des piques des guerriers, étaient comparables aux forêts de pins de la Germanie qui, soudain, se seraient ébranlées et mises en marche. Les Barbares détruisirent tout, les édifices publics et les maisons privées ; les campagnes furent systématiquement ravagées par le fer et le feu. La Gaule devint, dans ses villages comme dans ses villes, un immense champ de décombres, dont nous donne une idée la barbarie des Allemands, aujourd'hui, en Belgique et dans nos départements du Nord.

Non seulement les témoignages historiques, mais toutes nos collections archéologiques attestent la catastrophe de l'an 275, par les misérables et nombreux débris qu'on y a rassemblés et qui datent de cette époque. Tout n'est que fragments, mutilations, traces d'incendie. Des milliers d'enfouissements monétaires montrent que tout le monde eut hâte de cacher son pécule et ses richesses. Les Barbares dévastèrent tout, depuis le Rhin jusqu'à notre Bretagne et aux Pyrénées. La région rhénane reçut, comme toujours, les premières atteintes du fléau, et ses musées, comme ceux du reste de la Gaule, en font foi.

Jamais la Gaule ne se releva et les conséquences de cette complète dévastation se firent sentir jusqu'à la fin des temps antiques. Plus de commerce ni d'industrie ; plus de ces grandes corporations de marchands ni de cette navigation fluviale si développée sur la Seine, la Saône ou le Rhin ; plus de cette fabrication d'élégantes poteries comme celles dont les ateliers de *Tabernæ* sur le Rhin, de Lezoux et de Bannassac nous ont transmis les plus beaux modèles. Plus de riches villas dans toutes les parties de la Gaule, aussi bien que dans la région rhénane et mosellane ; plus de temples, d'édifices, de portiques de grand appareil architectural, de sculptures de marbre, d'amphithéâtres, de thermes aussi vastes et magnifiques que ceux de l'Italie. Ce sera désormais une Gaule pareille à un champ de blé après l'orage, mesquine, sans rayonnement au dehors, s'abritant pauvrement dans les coins de ses décombres, se repeuplant, parmi les ronces de ses ruines, avec les afflux de la Germanie barbare.

Les soldats placèrent, mais trop tard, à la tête de l'Empire, un prince énergique et brave comme l'avaient été Postume et Aurélien. Le Pannonien Probus, proclamé malgré lui par les légions d'Orient, en avril 276, se montra à la hauteur de la tâche qui lui fut imposée et son règne de cinq années fut, autant qu'il pouvait l'être, réparateur pour la Gaule puisqu'il lui rendit la vie et l'espérance. Dès le début de mai 277, Probus arrivait avec une forte armée, auprès de Ratisbonne, à la jonction du *limes* germanique et du *limes* rhétique. Après avoir remis ces fortifications en état de défense, il passa sur le Rhin.

Coup sur coup, ses lieutenants battent les Francs, au-dessous de Cologne et dans la Frise. Lui-même châtie les Alamans, vers les sources du Danube ; il les chasse des Champs décumates, il reconquiert toute la ligne du *limes* dont il relève les murailles et les donjons : la frontière antique et traditionnelle est rétablie. Il fallut purger la Gaule des Francs qui y étaient demeurés. En de multiples combats, Probus en tua, dit-on, quatre cent mille ; puis il les poursuivit en Germanie. Neuf rois vinrent se jeter à ses pieds et lui livrèrent des otages : c'étaient des Francs, des Burgondes, des Vandales.

Probus, raconte Vopiscus, fit autant de butin en Germanie

que les Germains en avaient fait dans l'Empire. Il leur fit livrer du blé, des bestiaux, des troupeaux (*frumentum*, *vaccas*, *oves*), et il ramena des milliers d'esclaves qu'il installa en Gaule, pour travailler au relèvement des remparts et cultiver les champs ; en une fois, il enrôla dans ses armées jusqu'à 16.000 auxiliaires francs, qu'on installa plus tard dans la Toxandrie, l'ancien pays des Nerviens et chez les Trévires.

Dans la région danubienne, Probus, qui se multiplie, donne la chasse aux Goths, aux Lygiens, aux Sarmates. Des Francs qui avaient demandé à s'installer dans l'Empire, sont envoyés sur les bords de la mer Noire, dans la Bulgarie actuelle, où on leur concéda des terres, sous la condition qu'ils fourniraient des soldats. Cent mille Bastarnes, des Gépides, des Juthunges, sont aussi autorisés à s'installer dans l'Empire ; on leur donne des champs à cultiver, des forêts à défricher : c'est la pénétration pacifique de l'Empire par les Barbares. Trebellius Pollion dit que les provinces de l'Empire se peuplèrent d'esclaves et de cultivateurs germains, si bien qu'il n'y avait point de région où on n'en rencontrât en quantité [1].

Voici venir le danger, désormais : les Germains comme au temps d'Arioviste, seront trop nombreux en Gaule : leurs arrivages trop précipités ne permettront plus l'assimilation complète, en dépit même de leur bon vouloir. Quoique devenus colons, les Barbares étaient restés singulièrement turbulents. Comme le remarque Fustel de Coulanges, il fallait des soldats et une police nombreuse pour les garder, les surveiller, les empêcher de déménager sans cesse. C'est ainsi que nous voyons Probus, dès le début de 280, obligé de réprimer des soulèvements des Gépides, des Juthunges et des Vandales.

Les Francs installés sur le Pont-Euxin, s'avisent de voler des bateaux et de se faire marins, comme leurs compagnons l'étaient sur la mer du Nord. Ils s'embarquent et font la piraterie, pillant les côtes d'Asie-Mineure, de la Grèce, même de l'Afrique et de la Sicile. Ils franchissent le détroit de Gibraltar, font le tour de l'Espagne, de la Gaule, entrent dans la mer du Nord, retrou-

1. Trebell. Pollion, *Claude le Gothique*, 9 ; cf. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 375.

vent les embouchures du Rhin et rejoignent le reste de leur nation dans le pays des Frisons et en Westphalie. Le gouverneur de la Germanie inférieure, Bonosus, est impuissant à empêcher leurs déprédations. Ces hardis écumeurs de mer brûlent la flotte romaine qui gardait le delta du Rhin et de la Meuse.

Il s'ensuit une crise nouvelle pour les provinces rhénanes. Une garnison porte à l'empire Bonosus ; une autre, Proculus. Probus accourt à Cologne pour rétablir l'ordre. Bonose, pour éviter d'être mis à mort, se pendit, à ce que nous raconte la *Vita Firmini*. On sait bien peu de choses, d'ailleurs, sur ces révoltes de la Gaule rhénane, aussi bien celles du temps de Probus que celles de l'époque du Gallien et de Tétricus. Il est possible que ces insurrections de Proculus à Cologne, de Bonose dans la même région, se rattachent encore aux fameuses Jacqueries ou révoltes des Bagaudes qui avaient ravagé la Gaule dans la période précédente.

Le Rhin pacifié, Probus s'appliqua à tirer le meilleur parti de cette régénération de la Gaule et des autres provinces qu'il avait repeuplées de Barbares. Il importait de les romaniser ; il leur apprit à planter la vigne en Bourgogne et dans le Bordelais ; il les rendit sédentaires par les avantages du colonnat agricole.

Aussi, de même que des légendes s'étaient formées sur les prouesses guerrières de Probus, on racontait des miracles sur ses bienfaits. « On disait qu'un jour où l'armée souffrait de la disette, il tomba une pluie de grains de blé en telle abondance, qu'il y en avait des monceaux devant les tentes des soldats [1]. »

L'empereur fit aussi, en hâte, restaurer les remparts des villes gauloises. Presque toutes les villes de la Gaule, même celles qui, auparavant, étaient villes ouvertes, furent, à partir de cette époque, entourées d'une ceinture de murailles [2]. Les archéologues font, à cet égard, une constatation tristement éloquente : partout les nouvelles enceintes, quand elles en remplacent d'anciennes, sont singulièrement réduites par rapport aux précédentes. Les villes avaient tellement souffert, et la population était

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 608.
2. C. Jullian, *Revue des Études anciennes*, janvier-mars, 1902, p. 41.

si diminuée que Paris, par exemple, dut se restreindre à la Cité et s'y renfermer. Des villes qui avant l'invasion avaient jusqu'à 6.000 mètres de pourtour, n'en eurent plus que 2.000. L'enceinte d'Autun fut vingt fois moins grande que celle du temps d'Auguste. Que dire des villes rhénanes, plus exposées que d'autres aux invasions ? Dans des proportions analogues, presque toutes nos villes se rebâtissent avec leurs débris. Les ruines en bel appareil des anciens temples servent simplement d'assises à des temples nouveaux, de dimensions réduites, en murs de *blocage* et peu épais, pauvres et économiquement construits.

Mais si nous pouvons ainsi, de nos jours, vérifier sur place les misères antérieures à l'arrivée de Probus, on constate aussi, partout, l'effet du relèvement et de l'action bienfaisante de ce grand empereur. De là, la joie universelle qui éclate dans les types monétaires et les légendes. Les médailles exaltent le rôle de ce prince que les historiens contemporains comparent à Trajan et aux plus sages des Antonins : *Bono imperatori Caio Probo*, dit une légende monétaire.

On pouvait donc espérer, malgré tout, pour la Gaule et les provinces rhénanes, un relèvement général et une nouvelle prospérité. Malheureusement cette perspective fut de courte durée. Les tendances pacifiques de Probus ne furent pas du goût de l'armée, non plus que les égards qu'il affichait pour le Sénat. Il voulut l'ordre et la discipline : ce fut là, comme pour tant d'autres, la cause de sa perte. Les soldats avaient des exigences impossibles à satisfaire. Probus le sentait mieux que quiconque : c'est pour cela qu'il fut assassiné à Sirmium, en octobre en 282. Après l'avoir tué, ses soldats le pleurèrent ; ils lui élevèrent un tombeau sur lequel ils écrivirent cette épitaphe : « Ici repose l'empereur Probus, un véritable homme de bien, qui vainquit toutes les nations barbares et tous les tyrans. »

IV

DIOCLÉTIEN. — MAXIMIEN HERCULE. — CONSTANCE CHLORE

La nouvelle période de l'histoire de la Gaule romaine, dans laquelle on entre avec le règne de Dioclétien, n'est, au point de vue de la garde du Rhin, que la répétition, avec des épisodes nouveaux, des efforts des Germains pour s'installer en Gaule. Les empereurs entreprendront les mêmes campagnes pour refouler les invasions, les contenir ou les diriger, soit en luttant contre les Barbares, les armes à la main, soit en incorporant des Germains dans les armées de l'Empire, soit en installant en Gaule ou dans d'autres provinces, dans les terrains vagues, sur l'*ager publicus* ou à la lisière des forêts, comme colons agricoles, des tribus entières de Germains. Et toujours, une fois emménagés sur notre sol, les Germains deviennent de bons laboureurs et d'excellents soldats. Ils se fixent, prennent des mœurs sédentaires, s'adaptent avec empressement, quoiqu'au dernier rang social, à la culture gallo-romaine; ils deviennent les ennemis les plus acharnés et les plus opiniâtres des autres Germains qui voudraient faire comme eux et passer le Rhin pour s'installer dans le paradis de la Gaule.

Sans doute, ce n'est pas seulement la Gaule qui fut menacée par les invasions germaniques, c'était tout l'Empire; mais dans cette résistance à la barbarie, la Gaule fut toujours la province la plus attaquée et aussi le plus solide rempart de la civilisation.

Elle était d'ailleurs, après Rome et Carthage, le foyer le plus actif et le plus brillant de la culture latine. Nîmes, Narbonne, Bordeaux, Lyon, Trèves et même Mayence et Cologne furent des centres littéraires et artistiques autant que commerciaux. Leurs écoles ont produit de nombreux écrivains. Trèves, depuis Postume, était devenue la résidence la plus ordinaire des empereurs. C'est dans la même région que s'installera plus tard Charlemagne, pour lutter contre la barbarie germanique, qui sera alors représentée par les Saxons.

Dioclétien qui prit la pourpre en 284, régna vingt ans : Rome, remarque Duruy, n'avait pas vu un règne aussi long depuis le siècle des Antonins. A peine son autorité fut-elle reconnue par tous, qu'il comprit la nécessité de s'adjoindre un collaborateur pour la défense des frontières, plus que jamais en danger : ce fut Maximien Hercule. Les deux empereurs se partagèrent cette tâche si lourde et si difficile. Dioclétien se rendit en Pannonie et en Mésie où il repoussa des incursions des Alamans, succès pour lesquels il reçut du Sénat le titre de *Germanicus Maximus*.

Maximien Hercule eut la mission de garder le Rhin et de rétablir l'ordre et la paix dans la Gaule, où une nouvelle insurrection des Bagaudes, causée par la misère, venait d'éclater. Cette fois, la Jacquerie se choisit des chefs, Ælianus et Amandus, qui se firent proclamer empereurs des Gaules par leurs partisans. Des villes nombreuses, — Autun notamment, — furent saccagées. En même temps, les pirateries franques et saxonnes dévastèrent les bouches du Rhin et les côtes de la Manche. Arrivé en Gaule en novembre 285, Maximien anéantit les bandes armées des Bagaudes, dans une grande bataille, au confluent de la Marne et de la Seine, à Saint-Maur-les-Fossés. Puis, Maximien partit pour la frontière et s'installa à Mayence. De là, il lança ses légions, au nord, à la chasse des Hérules et des Chavions, au sud, à la poursuite des Burgondes et des Alamans. Les Barbares rentrèrent dans leurs forêts.

L'ordre était à peine rétabli qu'on vit surgir, en Gaule, un nouvel Auguste, dans la personne d'un officier originaire de la cité des Ménapiens, Carausius, qui s'était distingué dans la répression des Bagaudes et gardait le littoral des bouches du

Rhin et de l'Escaut. Après avoir réprimé les pirateries des Francs et des Saxons, il s'entendit avec eux, les prit à sa solde sur la flotte romaine et partit en Bretagne où il se fit proclamer empereur. Il revint ensuite en Gaule s'emparer de *Gesoriacum* (Boulogne-sur-Mer). Maximien, pressé par d'autres Barbares sur le Rhin, crut prudent de reconnaître l'autorité de Carausius qui se maintint, en Bretagne, durant sept ans (286-293).

Il est vraisemblable que, dans ce pays, Carausius eut un rôle bienfaisant et réparateur. On a des monnaies de bronze à son effigie, qui portent, au revers, la légende : *Expectate, veni*, « Toi qu'on attendait, viens ! », mots empruntés à un vers de Virgile relatif à Hector. On s'explique, par là, que Dioclétien et Maximien Hercule aient reconnu le pouvoir de Carausius sur la Bretagne et les côtes de la Gaule, et qu'ils aient même fait alliance avec lui.

Le 1er janvier 287, Maximien Hercule s'établit définitivement à Trèves, la ville la plus brillante de la Gaule. Il prend solennellement possession de son titre de *consul* pour la première fois, puis il court sur le Rhin repousser toujours les Barbares. Il franchit le fleuve à Mayence, bat les Francs cantonnés en Westphalie et force leur roi, Esatech, à demander la paix et à accepter le protectorat romain. En même temps, Maximien Hercule rétablit dans ses Etats le roi franc Genobald, qui avait imploré le secours des légions. Comme autrefois, les empereurs essayent de diviser les Barbares entre eux, de protéger les uns contre les attaques des autres, de faire valoir, au delà du Rhin, les avantages du protectorat romain.

Un curieux médaillon en plomb, du Cabinet des Médailles, trouvé à Lyon, dans la Saône, en 1862, se rapporte à ce passage du Rhin par Maximien Hercule et à ses victoires sur les Francs. La scène est partagée en deux registres :

1er Registre : Dioclétien et Maximien Hercule sont assis côte à côte, sur des chaises curules, la tête nimbée, vêtus de leur toge de pourpre, et entourés de soldats et de suppliants, hommes, femmes et enfants, qu'ils accueillent avec bienveillance. Au-dessus, la légende monétaire : SÆCVLI FELICITAS.

2e *Registre* : Maximien, revenant victorieux de la Germanie, repasse le Rhin sur un pont établi sur le fleuve, entre deux forteresses, dont on voit les murailles et les tours élevées. Il est précédé de deux Victoires et d'un enfant. L'une des Victoires porte une palme; l'autre couronne l'empereur. Sous le pont, on lit : FL. RENVS (*fluvius Renus*). La ville que quitte l'empereur est Castel, indiquée par la légende CASTEL(*lum*), qu'on lit au-dessus de la porte. La ville dans laquelle il va pénétrer est Mayence, désignée par l'inscription MONGONTIACVM.

Par conséquent, l'empereur revient de Germanie; il rentre après sa victoire. Il dut y avoir, à cette occasion, à Mayence, de grandes fêtes dont ce médaillon a pour but de perpétuer le souvenir. Mais la sécurité était-elle, pour cela, rendue aux pays rhénans? L'épisode de janvier 288, où Maximien Hercule faillit être surpris, à Trèves même, sa capitale, par un parti de Barbares, au milieu des fêtes de son deuxième consulat, nous montre, d'une manière saisissante, que la tranquillité dont jouissait la Gaule était singulièrement précaire, même sous des empereurs aussi guerriers, aussi redoutés et aussi vigilants que Maximien Hercule[1].

En cette même année, Dioclétien remporta quelques succès sur les Barbares qui avaient ravagé la Rhétie, la Vindélicie et la région des sources du Rhin et du Danube; il battit les Sarmates sur ce dernier fleuve; en 291, ce sont les Goths qu'il refoule dans le bas Danube, tandis que Maximien Hercule contient les Francs sur le Rhin; plusieurs de leurs tribus obtiennent de s'installer dans les clairières de la forêt des Ardennes et de la forêt Charbonnière.

Malgré leurs succès, les deux empereurs se sentent débordés. Il leur faut être partout à la fois. De là, la nécessité de l'établissement de la tétrarchie, le remaniement et le rajeunissement de l'administration impériale dont les rouages étaient ébranlés par tant de secousses, usés et désuets. Le 1er mars 293, Dioclétien et Maximien *Augustes*, élevèrent au rang de *Césars*, Constance Chlore et Galère Maximien. Dans cette nouvelle organisation

1. Voyez ci-dessus, p. 55.

de l'Empire, la Préfecture des Gaules forma deux diocèses : le *Diœcesis Galliarum* et le *Diœcesis Viennensis*.

Dans le diocèse des Gaules, il y eut huit provinces :

1. *Belgica prima*, chef-lieu *civitas Trevirorum* (Trèves).

2. *Belgica secunda*, chef-lieu *Durocortorum Remorum* (Reims).

3. *Germania prima*, chef-lieu *Moguntiacum* (Mayence).

4. *Germania secunda*, chef-lieu *Colonia Agrippinensis* (Cologne).

5. *Maxima Sequanorum*, chef-lieu *Vesontio* (Besançon).

6. *Lugdunensis prima*, chef-lieu *Lugdunum* (Lyon).

7. *Lugdunensis secunda*, chef-lieu *Rotomagus* (Rouen).

8. *Alpes Graiæ et Pœninæ*, avec deux chefs-lieux : *civitas Vallensium Octodurum* (Martigny) et *civitas Ceutronum Darantasia* (Moutiers-en-Tarentaise).

D'origine impériale par sa mère qui était une nièce de Claude le Gothique, esprit cultivé et soldat courageux, Constance Chlore s'était distingué, dès 274, sous Aurélien, en infligeant une défaite aux Alamans, auprès de Vindonissa : c'est lui qui fut chargé de la garde du Rhin et du gouvernement de la Gaule.

A peine investi de la dignité de César, Constance Chlore court à Boulogne; il y surprend et oblige à se rendre les troupes de Carausius : c'était au printemps de 293. Vers le 1er mai, il dirige une expédition vers les bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, chez les Morins, les Ménapiens, les Bataves et les Frisons. Il pourchasse les Francs dans les marais, entre le Vahal, le Rhin et le lac Flevo (Zuiderzée). Les nombreux prisonniers qu'il fait sont employés à la construction de nouvelles forteresses et au défrichement du sol inculte. Plus que Probus et tous ses prédécesseurs, dans le but de repeupler la Gaule et de se procurer des soldats, Constance Chlore pratique à l'égard des Francs la politique d'assimilation et d'introduction dans l'empire.

Au lieu de les faire massacrer ou de les obliger à rejoindre les fugitifs en Germanie, où ils eussent continué, par leurs assauts renouvelés et leur turbulence, à inquiéter les frontières de l'Empire, il considéra que le vœu de tous les Germains avait

toujours été de franchir le Rhin et de s'établir en Gaule, et qu'une fois fixés en Gaule, ils avaient contribué à empêcher d'autres Germains de faire comme eux. Constance Chlore fit donc de ses prisonniers, des colons qu'il établit en Gaule, soit sur *l'ager publicus*, soit qu'ils fussent pris à gages, comme colons ou comme esclaves, par les propriétaires gallo-romains. « Le Chamave et le Frison labourent pour moi », dit, en 296, un panégyriste de Constance Chlore, « et grâce à tes victoires, César invincible, les parties inhabitées des territoires d'Amiens, de Beauvais, de Troyes, de Langres, reverdissent par le travail du laboureur barbare[1]. »

Le même panégyriste de Constance Chlore nous représente les portiques des cités encombrés de prisonniers barbares, d'esclaves, qu'on installe en Gaule pour cultiver la terre : « Les hommes s'agitent, partagés entre la surprise de la défaite et leur naturelle fierté; les vieilles mères témoignent aux fils, les jeunes femmes aux maris, le mépris que méritent les lâches; mais les jeunes garçons et les jeunes filles, réunis dans les mêmes chaînes, parlent familièrement à demi-voix sur un ton différent. Prince, vous les avez partagés entre les habitants de vos provinces, ils vont servir ces maîtres, et ils attendent qu'on les conduise aux solitudes qu'ils doivent cultiver[2]. »

Tandis que Constance Chlore combattait en Bretagne contre Carausius et Allectus, Maximien Hercule vint le remplacer sur le Rhin; il releva quelques *castella* du *limes*, purgea de Barbares les environs du lac de Constance, répara les murs de Vintodurum (Winterthur). Cela n'empêcha point une grande invasion d'Alamans, dans les dernières années du IIIe siècle, probablement en 298. Franchissant le Rhin, les Barbares pénètrent dans les plaines du bassin de l'Aar et, par la trouée de Belfort, s'avancent jusqu'auprès de Langres, en une marche si rapide qu'ils faillirent enlever Constance Chlore lui-même. « Celui-ci, résume Duruy, n'eut que le temps, tout blessé qu'il était, de se faire hisser avec des cordes sur le haut du rempart. Des troupes

1. Cité par Fustel de Coulanges, *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, p. 49; D'Arbois, *Recherches sur les origines de la propriété foncière*, p. 106.
2. D'après Fustel de Coulanges, *loc. cit.*

étaient dans le voisinage; elles accoururent et chassèrent ces maraudeurs dont Eutrope fait une immense armée. Il parle de 60.000 morts et d'un nombre énorme de prisonniers. Eusèbe réduit les morts à 6.000; c'est encore beaucoup. Les captifs furent livrés, à titre de colons ou de lètes, aux propriétaires lingons et trévires[1]. »

Quelques semaines plus tard, Constance Chlore poursuivant les Barbares jusqu'en Suisse, en fit un véritable carnage, à Vindonissa. Néanmoins, les Alamans demeurèrent pour toujours en possession des Champs décumates et de tout le pays qui environne le lac de Constance. L'empereur crut habile et sage d'entrer en composition avec eux. Il traita avec leurs chefs, Eroch, Gondomar, Vadomar et d'autres.

Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule, le 1er mai 305, Constance Chlore reçut la dignité d'Auguste et son fils Constantin, celle de César. Le père et le fils eurent tout de suite à diriger une expédition contre les Pictes, en Grande-Bretagne : Constance Chlore y mourut à Eboracum (York), le 25 juillet 306.

1. Duruy, *Histoire des Romains* (éd. illustrée), t. VI, p. 550.

V

CONSTANTIN ET SES FILS

Les expéditions contre les Francs recommencèrent sous Constantin le Grand. Dès la fin de l'été de 306, leurs chefs, Ascaric et Mérogaise, avaient violé la frontière. Constantin passe le Rhin, extermine des bandes de Bructères, fait prisonniers les rois Ascaric et Mérogaise, qui sont livrés aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre de Trèves. Comme sanction à cette heureuse campagne, Constantin jette les fondations d'un pont en pierre sur le Rhin à Cologne et il augmente la flottille chargée d'empêcher les pillards de traverser le fleuve.

Deux ans après, une nouvelle expédition contre les Barbares était devenue nécessaire. Constantin l'entreprit, de concert avec Maximien Hercule qui vint le rejoindre à Trèves. Au retour, ce dernier alla s'installer à Arles, où il ne tarda pas à fomenter des troubles et à conspirer contre son gendre; en 310, Maximien Hercule n'échappa que par le suicide à la légitime vengeance de Constantin qui fit condamner la mémoire de son turbulent beau-père. Ces événements amenèrent Constantin à répudier le culte d'Hercule, qu'il tenait de Maximien, pour adopter celui d'Apollon-Soleil qui était celui de ses ancêtres directs. Cette répudiation eut lieu solennellement, à Trèves, au mois de juillet 310.

Constantin rentrait alors d'une nouvelle expédition qu'il avait dû entreprendre, au delà du Rhin, contre une coalition de Bruc-

tères, de Chamaves, de Chérusques, de Tubantes et d'Alamans. De grandes fêtes eurent lieu pour célébrer ses victoires. L'empereur se rendit en pompe solennelle au temple d'Apollon, le dieu tutélaire de sa famille : *Apollo tuus*, lui dit l'orateur qui prononça le panégyrique officiel. A dater de ce jour, Apollon-Soleil devint le patron de Constantin et son compagnon mystique : *Apollini comiti*, lit-on sur les monnaies qui substituent les types apollinaires aux types herculéens. Pour flatter l'empereur, on dresse partout des autels où l'effigie de Constantin est accompagnée de celle du Soleil, son ancêtre : tous les deux dirigent et éclairent le monde, de concert : *Rector totius orbis*, disent encore les légendes monétaires.

Constantin affectionnait sa ville de Trèves, d'où il surveillait, comme d'un poste central, les odieux Germains d'outre-Rhin. Il en restaura les murailles ; il y construisit un cirque, des basiliques, un forum, un prétoire. On y voit encore l'immense édifice de briques qui fut son palais et qui est devenu une caserne. Ces embellissements furent consacrés par la frappe, dans l'atelier de Trèves, d'un magnifique médaillon d'or qui représente une vue perspective de cette belle capitale de la Gaule romaine. On y voit la porte principale de la ville, probablement la *Porta nigra* dont il reste encore des ruines grandioses ; sur l'image monétaire, elle est flanquée de grosses tours crénelées au-dessus desquelles plane l'image tutélaire de Constantin ; de chaque côté de la baie, des captifs germains enchaînés, et sur le devant, un pont sous lequel roulent les flots de la Moselle.

En 313, nouvelle expédition contre les Francs ; à cette occasion furent émises les premières pièces d'or à la légende FRANCIA, qui représentent la nation des Francs, sous les traits d'une femme en deuil, assise au pied d'un trophée d'armes barbares. Après les Francs, Constantin, remontant le Rhin, infligea une nouvelle défaite aux Alamans. On institua dans tout l'empire, pour célébrer ces succès, les Jeux Franciques et les Jeux Alamaniques. Continuant la politique de Probus et de Constance Chlore, Constantin installa en Gaule, pour y défricher les forêts, des tribus entières de Germains. L'orateur Eumène, dans son panégyrique de Constantin, s'exprime à ce sujet en ces

termes dithyrambiques qui rappellent ceux du panégyrique de Constance Chlore : « Vois ce Chamave; il laboure pour moi. De pillard, il s'est fait travailleur. Il amène ses moutons à nos marchés, et grâce à ses récoltes, nous voyons baisser le prix du blé. Puis, l'appelle-t-on au recrutement, il accourt. Il se plie à tous les services. A-t-il mérité une punition, ses épaules reçoivent les coups. Sous le nom de soldat, c'est un vrai serviteur et heureux de l'être[1]. »

De 317 à 320, Constantin est, tour à tour, dans le haut-Rhin et sur le Danube; il s'installe ensuite à Aquilée, pour surveiller les routes des invasions et procéder à des réformes générales intérieures dont la principale est celle des monnaies. Il envoie pendant ce temps, son fils aîné, Crispus, veiller à la garde du Rhin. A la suite de succès remportés par ce jeune prince dans l'automne de 320, on frappe des sous d'or à la légende ALAMANNIA DEVICTA, qui représentent l'Alamanie vaincue, douloureusement affaissée au pied d'un trophée.

Constantin lui-même combat les Sarmates, sur le Danube, et tue leur roi Rausimond. Des troupeaux de Vandales, de Goths et de Sarmates prisonniers sont répartis comme colons dans diverses provinces : « Nous sommes prêts, répètent les Barbares, si c'est la volonté de l'empereur, à vivre dans les limites de l'Empire et à occuper un district aussi éloigné qu'on voudra; désormais tranquilles, nous serons voués au culte de la paix, comme d'une divinité bienfaisante, et nous accepterons les charges et même le nom de tributaires[2]. »

Tous ces succès de Constantin et de ses trois fils donnèrent prétexte, suivant l'usage, à la frappe des médailles qui exaltent le courage du prince et portent la légende : *Debellatori gentium barbararum.* A cette époque, les victoires germaniques, gothiques, sarmatiques se renouvellent chaque année, comme les incursions qu'elles répriment, mais dont elles ne tarissent pas la source.

L'historien en est vraiment rebuté. C'est trop de vertu guerrière

1. Eumène, *Panégyr.*, V, 9; cité par Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, pp. 466-467.
2. Ammien Marcellin, XIX, 11, 6.

dépensée en vain, trop de gloire, trop de lauriers pour la conquête d'une paix insaisissable. A quoi bon cette fastidieuse nomenclature de victoires sans résultat ?

Constantin séjourna à Trèves, pour la dernière fois, dans l'hiver de 328-329; il partit de là pour la Dacie, puis pour Constantinople, la nouvelle capitale de l'Empire qu'il venait de fonder, afin d'être mieux à portée de protéger contre les Barbares le bas Danube et tout l'Orient. En 332, son fils, le futur Constantin II, franchit le Danube, écrase les Goths et force leur roi Ariaric, à fournir à l'Empire 40.000 soldats. Deux ans après, plus de 300.000 Sarmates sont répartis dans diverses provinces de l'Empire. Par ces mesures jusqu'à la mort de Constantin, en 337, la frontière du Rhin jouit d'une relative tranquillité.

Les années 341 et suivantes, sous le règne de l'empereur Constant, furent troublées par de nouvelles incursions des Francs. Après en avoir en raison, et conduit une expédition en Bretagne, Constant vint s'installer à Trèves où il prolongea son séjour jusqu'en 346.

En janvier 350, il était à une partie de chasse, aux environs d'Autun, lorsqu'il apprit que le chef de ses gardes, le Franc Magnence, venait ,avec la complicité de l'intendant des finances Marcellin, de soulever l'armée. Constant, obligé de prendre la fuite, se suicida. Alors, d'autres empereurs surgissent sur divers points de l'empire ; et aussitôt, les Barbares sortent avec plus de hardiesse de la mystérieuse Germanie. Francs, Saxons, Alamans franchissant le Rhin, s'emparent de quarante villes les plus voisines du fleuve. Trèves elle-même tombe aux mains des Germains et son atelier monétaire dut être momentanément transféré à Amiens. Accouru de l'Orient, Constance II parvint enfin à renverser Magnence et Décence; puis, au printemps de 354, il entreprit une nouvelle guerre contre les Alamans dont les rois, Gondomar et Vadomar, semaient la terreur dans la Gaule de l'est.

L'empereur partit d'Arles et établit à Chalons le camp de concentration de son armée. Mais le ravitaillement des troupes fut rendu difficile par une crue exceptionnelle des fleuves et des rivières; il y eut des murmures, même des explosions de colère

chez les soldats. Enfin, avec l'arrivage des convois, l'effervescence se calma. Par Langres, on atteignit le Rhin, auprès de Bâle encore couverte de neige. Les Alamans se montrèrent en masses, de l'autre côté du fleuve et empêchèrent les Romains d'établir un pont de bateaux. Un guide, heureusement, indiqua un gué dont on devait se servir la nuit prochaine ; c'était sur un point éloigné qu'il importait de cacher à l'ennemi. Mais plusieurs Alamans qui servaient dans l'armée romaine, Latinus, comte des domestiques, Agilon, grand écuyer, et Scudilon, chef des scutaires, avertirent leurs compatriotes. Ce fut alors que les Barbares, loin de profiter de l'indication des traîtres, furent pris de peur et se décidèrent à implorer la clémence impériale. Constance accepta la soumission des Alamans qui s'engagèrent à fournir des auxiliaires à l'armée romaine. « Le traité, dit Ammien, fut conclu suivant les rites nationaux des deux nations[1]. » L'empereur partit pour Milan.

Mais que valait cette paix, avec des Barbares décidés à la violer, à la première occasion ? Quelques mois après, en effet, il fallut, à Constance, entreprendre une autre expédition contre les Alamans, sur le haut Danube, en Vindélicie, aux environs de Linz. Ammien racontant que Constance vint alors établir son quartier général en Rhétie, fait une description détaillée des sources du Rhin qui a, dit-il, des cataractes comme le Nil, avant de déboucher dans le lac de Constance sur le bord duquel les Romains, jadis, avaient tracé une route.

En 355, Cologne fut le théâtre de l'échauffourée qui fit du Franc Silvain un empereur, pour quelques jours. Ce Barbare était dévoué à Constance, mais l'une de ses lettres, maquillée, et des menées perfides le firent traiter en suspect. Irrité, Silvain fit appel aux Francs de son armée et « s'affublant, dit Ammien, de lambeaux de pourpre arrachés aux étendards et aux enseignes (*dracones*), il se proclama empereur ». Un des conseillers de Constance, Urciscin, fut envoyé à Cologne auprès de Silvain pour le tuer.

Urciscin feignit de prendre le parti du nouvel Auguste ; peu

1. Ammien Marc., XIV, 10.

après, il le fit assassiner par ses affidés qui, forçant la porte du palais, atteignirent Silvain au moment où il allait chercher un refuge dans la basilique chrétienne de Cologne : Silvain avait régné 28 jours.

Investi du gouvernement de la Gaule, Urciscin, se montra incapable de la protéger contre les Barbares francs, alamans et saxons. Cologne fut prise d'assaut et saccagée. Alors Constance, aux abois, dut faire appel à son cousin Julien, qu'il détestait et redoutait. Il lui conféra la dignité de César, avec la mission de défendre la Gaule.

VI

JULIEN L'APOSTAT

Le 1er décembre 355, Julien quitta Milan, avec une escorte de 350 soldats. Après une traversée des Alpes, favorisée par une température presque printanière, il arriva à Vienne un mois après, le 1er janvier 356. Tout de suite, il reçut la dignité consulaire, au milieu des acclamations de la foule; il rassembla une armée; enfin, le 24 juin, il entrait à Autun, juste à temps pour empêcher que la ville ne tombât aux mains des Barbares.

Julien fut fêté comme un libérateur. D'Autun, il partit pour Reims où il tint un conseil de guerre qui décida de marcher sans retard sur le Rhin, pour délivrer Cologne. En route, il fallut combattre partout, car partout se trouvaient embusquées des compagnies de ravageurs au travail. Des bandes, mieux disciplinées et plus compactes, encerclaient Strasbourg, Brumath, Zabern, Seltz, Spire, Worms, Mayence. Julien les battit à Brumath; il reprit Coblence, puis Cologne; il ravitailla Trèves, revint à Strasbourg, et enfin remonta toute la vallée d'Alsace pour aller opérer sa jonction avec Constance, qui, de son côté, faisait la chasse aux Barbares, dans les montagnes de la Rhétie.

La tranquillité rétablie sur la frontière, Julien vint passer l'hiver à Sens. Il y était dans toute la joie de la victoire, lorsque soudain, il fut attaqué, à Sens même, vers la fin de décembre 356, par une irruption des Barbares. Il subit un siège de

30 jours ; les Germains s'éloignèrent sans avoir réussi leur coup de main : voilà quelle était, alors, jusqu'au cœur de la Gaule, l'insécurité, même des places fortes les plus importantes.

Sur le Rhin, les bandes de pillards se reformèrent vite. Dès 357, une véritable armée d'Alamans, organisée et à demi disciplinée, occupait l'Alsace, les Vosges et tout le pays rhénan jusqu'à Mayence. Une grande expédition pour les expulser était devenue indispensable. Julien la concerta avec un vieux général expérimenté, Sévère, qui avait longtemps commandé sur le Rhin, et avec Barbation, maître de la milice, qui devait amener une armée de la Rhétie jusqu'à Bâle, par la vallée de l'Aar. Les lenteurs et le mauvais vouloir de Barbation entraînèrent d'abord des mécomptes. Toutefois, les lètes indépendants furent capturés dans les défilés des Vosges et les Alamans furent pourchassés jusque dans les îles du Rhin où ils avaient trouvé un refuge momentané.

Au mois d'août enfin, Julien, non sans avoir, au préalable, assuré sa retraite en fortifiant Saverne, remporta la fameuse victoire de Strasbourg dont il nous a fait, ainsi qu'Ammien Marcellin, un récit détaillé et complaisant. Abandonné par Barbation, Julien n'avait que treize mille hommes. Sept rois alamans campaient avec 35.000 guerriers dans la plaine de Strasbourg, obéissant à un chef suprême, Chnodomar, auquel son audace et ses ravages en Gaule avaient fait un renom terrible. Et des masses germaines continuaient, chaque jour, à affluer comme « des corbeaux avides », pour recommencer les pillages dont elles conservaient l'alléchant souvenir. Chnodomar, géant coiffé d'un casque rouge, à la tête de ses bandes, brandissait sa lance, faisant caracoler son cheval fougueux. Il avait pour lieutenant son neveu Agénaric, fils de Médéric, qui, élevé chez les Gallo-Romains, y avait pris le nom de Sérapion. Moins éclatant, Julien était seulement accompagné d'un soldat qui portait un fanion de pourpre. La mêlée fut acharnée ; à la fin, comme toujours, la discipline l'emporta sur le nombre, la méthode calculée sur l'impétuosité folle et la rage désordonnée.

Comme lors de la défaite d'Arioviste par Jules César, les Barbares prirent la fuite vers le Rhin et lancèrent leurs chevaux

à la nage. Les Romains criblaient de traits les fugitifs qui pouvaient d'autant moins riposter qu'ils avaient peine à lutter contre le courant. La lutte dégénéra en un combat de naumachie et Ammien Marcellin dit qu'on assistait sans danger au carnage. Ceux-là seulement, parmi les Barbares, qui surent se servir de leurs boucliers de peaux en guise de barques, purent gagner la rive droite du fleuve. Les Romains ne perdirent que 243 soldats et 4 officiers, dont le franc Bainobaude et le chef des cataphractaires ; on compta, sur la rive du fleuve, 6.000 cadavres alamans ; le flot du Rhin en entraîna bien davantage. Le chef des Barbares, Chnodomar, avait aussi essayé de gagner le fleuve, mais son cheval glissa dans la boue et le culbuta. Il voulut se cacher dans le bois voisin ; mais il y fut découvert et conduit à Julien sous bonne garde. On lui fit grâce de la vie ; relégué à Rome, il devait y mourir après six ans de captivité[1].

Victorieux, Julien passa le Rhin à Mayence, pour porter la guerre en Germanie. Les Alamans s'enfuirent dans leurs forêts, au delà du Mein. Julien voulut semer la terreur chez les Barbares, en détruisant leurs récoltes, en capturant ce qu'il put atteindre de leurs troupeaux. Ce fut en vain. « Quand l'armée, raconte Paul Allard, eut atteint, vers les pentes du mont Taunus, ces vastes contrées forestières dont les Romains, depuis César, ont toujours parlé avec horreur, une timidité nouvelle remplaça le premier entrain. Les soldats n'avaient plus, devant eux, des plaines ouvertes à ravager : ils entraient dans les ténèbres, ils prononçaient en tremblant ce nom vague de forêt Hercynienne, qui s'appliquait indifféremment à toutes les régions boisées de l'est de la Gaule et de l'ouest de la Germanie; ajoutant foi aux paroles d'un transfuge, ils se persuadaient que les noires futaies qui s'étendaient maintenant à perte vue devant eux, étaient pleines d'embûches, et que, de souterrains ignorés, surgiraient sur leurs pas des multitudes de Barbares.

« On hésita longtemps avant de s'engager ainsi dans l'inconnu : puis, le courage militaire reprenant le dessus, on se remit bravement en marche ; mais vite, les convois d'hommes, de che-

1. Paul Allard, *Julien l'Apostat*, t. I, p. 426.

vaux, de bagages furent arrêtés par des monceaux d'arbres abattus : les routes étaient barrées avec des chênes, des frênes, d'énormes troncs de sapins. La marche devint difficile : les soldats furent souvent obligés de reculer, afin de chercher en arrière d'autre chemins. Ce fut un dur voyage : l'automne finissait, dans ces âpres régions ; le vent devenait glacial, les collines et les vallées étaient couvertes de neige : l'armée se traînait péniblement, souffrait beaucoup. Elle parvint heureusement, sans rencontrer d'autres ennemis que la forêt et la saison, à un fort bâti par Trajan, au confluent de la Nidda et du Mein, et qui, sans cesse attaqué depuis trois siècles, avait été grossièrement réparé. Julien s'y retrancha, et s'occupa de ravitailler son armée. Les Alamans, le voyant ainsi établi sur leur territoire, furent pris de peur : ils envoyèrent des ambassadeurs implorer la paix. Julien leur accorda une trêve de dix mois, espace de temps jugé par lui nécessaire pour achever de réparer les murailles du fort, et pour le mettre complètement en état de défense. Bientôt, vinrent à lui les trois rois Alamans, qui n'avaient point pris part à la bataille de Strasbourg, mais y avaient envoyé leurs contingents : ils prêtèrent un serment solennel, selon la mode de leur pays, jurant de ne plus attaquer les Romains, de respecter leur forteresse jusqu'à la fin de la trêve, et de leur apporter eux-mêmes des vivres, s'ils en avaient besoin. De nombreux prisonniers romains furent rendus. La campagne de Germanie était terminée, avec profit et avec gloire [1]. »

Mais la guerre avec les Germains était sans fin. Des Alamans, il fallait passer aux Francs qui, depuis de longues années, ravageaient la Belgique, été comme hiver, sur terre comme par mer, « foulant avec une égale jouissance, dit Libanius, la neige et les fleurs ». L'armée de Julien les rencontra le long de la route de Cologne à Paris, entre Juliers et Reims, en divers endroits, surtout le long de la Meuse et de la Sambre. On fit des prisonniers qui furent enrôlés dans l'armée romaine. Julien put enfin gagner Lutèce ; il y passa l'hiver à méditer, tout en philosophant, un plan de campagne pour le

1. Paul Allard, *op. cit.*, t. I, p. 432.

printemps suivant, car il ne se faisait aucune illusion sur la solidité des brillantes victoires qu'il avait remportées. Il projeta une expédition qui rétablirait la flotte romaine sur le Rhin, avec son escadre, ses stations, ses approvisionnements, les *castella* qui lui servaient de points d'appui, depuis Argentoratum jusqu'à l'île des Bataves. Il restait deux cents bateaux de l'ancienne *classis germanica*, si active et si gaie; Julien en fit construire quatre cents autres. Mais comment leur assurer le libre parcours sur le fleuve, même avec le concours de la *classis britannica* qui avait sa base navale à Boulogne? Les Barbares tenaient les deux rives du Rhin, depuis Mayence jusqu'à la mer. Le préfet du prétoire, Florentius, eut voulu négocier avec les Francs qui occupaient la Belgique et proposa d'acheter leur amitié, mais Julien désapprouva cet humiliant procédé et résolut de combattre.

Dès le mois de mai 358, Julien, prompt comme la foudre (*tanquam fulminis turbo*), fond sur les Saliens qui s'étaient installés dans la Toxandrie, sur la basse Meuse, abrités derrière la forêt Charbonnière; sa présence à Tongres déconcerte les Saliens qui font leur soumission, offrant de servir dans l'armée romaine; mais on leur laissa les vastes territoires marécageux de l'ancien pays des Morins et des Ménapiens. Il fallut ensuite attaquer les Chamaves qui tenaient les bouches du Rhin. Ce fut un Barbare, le Franc Charietton, que Julien chargea de l'opération. C'était, lui aussi, un géant, un aventurier, dont l'âme, dit un contemporain, « avait quelque chose d'une bête féroce ». Il avait longtemps exercé le métier de ravageur. Il s'avisa, un jour, de vendre ses services aux Romains; on lui fixa Trèves pour résidence, avec sa bande d'irréguliers. Chaque nuit, Charietton qui connaissait bien la forêt et ses traîtrises, sortait, surprenait des partis de Germains ivres ou endormis; il rapportait leurs têtes qu'il montrait aux habitants de Trèves, et ces coups de main lui étaient bien payés. De ce brigand à sa solde, Julien fit un capitaine et, par lui, le pays rhénan fut purgé des Chamaves qui s'enfuirent, terrorisés, sur la rive droite du fleuve. Pour contenir les Francs de la Toxandrie, Julien fit restaurer trois forteresses sur les bords de la Meuse, puis il franchit le Rhin sur un pont de bateaux.

Les Alamans surpris offrirent encore une fois leur soumission. L'un après l'autre, leurs rois, Suomar et Hortaire, vinrent se prosterner aux pieds de Julien, non sans user de perfidie. Il fallut prendre contre eux les plus grandes précautions. Enfin, la liberté fut rendue au Rhin ; la flotte en sillonna, comme jadis, le ruban argenté; le commerce et l'industrie en profitèrent autant que les légions ; les villes du Rhin refleurirent comme l'herbe d'automne et revirent l'ombre de leur prospérité d'autrefois.

Et cependant, il fallut, dès l'année suivante (359), que Julien revint sur le Rhin. Il visita et restaura les fortifications de Bingen, Andernach, Bonn, Neuss, Kellen (*Tricesima*), *Quadriburgium* (Calcar), *Castra Herculis* (Malburg); il passa le Rhin pour chasser des tribus turbulentes, parcourut, en remontant le Mein, jusqu'aux confins du pays des Burgondes. Les chefs alamans, Macrien et Haribaude, firent leur soumission; Vadomar offrit la sienne pour la seconde fois, amenant, pour se faire pardonner, d'autres chefs comme Urius, Ursicin et Vetralp. Mais il fallait une sanction à tant de perfidies accumulées : les territoires des Alamans furent dévastés, les moissons et les maisons brûlées tout le long du Rhin jusqu'en face de Bâle. Julien, résumant les résultats de ses campagnes de 358 et 359, s'exprime en ces termes : « J'ai traversé trois fois le Rhin et j'ai ramené d'au delà de ce fleuve vingt mille prisonniers romains repris sur les Barbares. Deux batailles et un siège m'ont mis en possession de mille hommes capables de servir et à la fleur de l'âge. J'ai envoyé à Constance, quatre cohortes d'excellents fantassins, trois autres plus ordinaires, et deux superbes escadrons de cavaliers. Je suis maître, en ce moment, grâce aux dieux, de toutes les villes, et j'en pris alors plus de quarante [1]. »

Rentré dans sa chère Lutèce, Julien se mit en révolte contre Constance et se fit proclamer Auguste par ses soldats, au printemps de 360. La guerre civile allait éclater, mais pour justifier son élévation, il importait à Julien de montrer les services

1. *Épître au Sénat et au peuple d'Athènes*, 10. Cité dans Paul Allard, *Julien l'Apostat*, t. I, p. 468.

rendus par lui, à la Gaule et à l'empire, par le rétablissement de la paix sur le Rhin. C'est pourquoi il eût hâte, quelques mois après avoir usurpé le titre d'Auguste, de courir sur la tribu franque des Attuaires, établie sur la Lippe et dont les guerriers se livraient à des incursions en territoire gaulois. Il franchit le Rhin près de *Vetera Castra*, à Tricesima (Kellen), écrasa les Barbares, descendit le fleuve jusqu'au pays des Frisons, en restaurant tous les postes frontière et rétablissant les garnisons ; puis, il remonta la rive droite dont il fit une inspection générale jusqu'à Bâle. Après une campagne de trois mois il alla s'installer à Vienne, en passant par Besançon. Il ne devait plus revenir sur le Rhin, quoique Constance ait cherché à soulever contre lui, en Rhétie, le Franc Vadomar. Julien fut appelé sur le Danube et en Orient où le brillant César des Gaules devait finir en Auguste maussade et en philosophe paradoxal.

VII

VALENTINIEN Ier. — LE POÈTE AUSONE

Après des troubles qui durèrent plusieurs mois, le tribun Valentinien et son frère Valens ayant été élevés à l'empire, en 364, le premier de ces princes vint en Gaule pour refouler encore une fois les maraudeurs Alamans. Il était à Amiens, en 367, lorsqu'il résolut de conférer à son fils Gratien, un enfant de huit ans, la dignité d'Auguste. Valentinien appela de Bordeaux le poète Ausone pour faire l'éducation du jeune prince, au palais de Trèves. Ausone fut le poète favori de la cour ; il nous charme par ses poésies aimables, redondantes et prétentieuses. Tout de même, il dépasse quelque peu la mesure de la flatterie envers la famille impériale lorsqu'il compare les trois empereurs, Valentinien, Valens et Gratien, aux trois personnes de la Sainte Trinité. En ce temps de révoltes militaires et d'hérésies, on ne pouvait être à la fois plus courtisan et plus orthodoxe, et cependant Ausone était païen.

Au printemps de 368, Valentinien entreprend sa première campagne contre les Alamans. Il franchit le Rhin, chasse les Barbares des bords du Neckar et construit, non loin du confluent de cette rivière, un fortin appelé *Alta ripa*. L'empereur n'avait fait qu'une promenade militaire, pour sonder le terrain ; il revint à Trèves préparer une expédition plus considérable qu'il dirigea contre les Barbares, dès le mois d'août de la même

année. Il emmena avec lui son fils Gratien et son précepteur Ausone ; le comte Sébastien venait d'arriver avec les légions d'Italie et d'Illyrie.

Le Rhin franchi, l'armée s'avança prudemment, en formant le carré, les deux empereurs au centre, les généraux Jovin et Sévère sur les ailes. Des guides sûrs précédaient les légions, dans de vastes solitudes boisées et marécageuses. Pendant plusieurs jours, on ne rencontra aucun ennemi, mais des champs en culture et des maisons abandonnées ; l'armée brûla tout, se réservant seulement des vivres pour la retraite. Enfin, on atteignit un endroit appelé Solicinium. « Là, raconte Ammien Marcellin, Valentinien s'arrêta court, comme devant une barrière, averti par ses éclaireurs que l'ennemi était en vue, à quelque distance. Les Barbares s'étaient postés sur des pics escarpés et inaccessibles, excepté du côté du nord où la montagne était en pente douce. Les Romains plantent leurs enseignes et crient : *Aux armes !* Mais sur l'ordre de l'empereur, les troupes restent immobiles, attendant que l'étendard levé leur donnât le signal. » Les Alamans poussaient des cris horribles. Le comte Sébastien opéra un mouvement tournant, pour gagner le versant nord de la montagne. Gratien, trop jeune pour les fatigues et les dangers de la bataille, fut placé à l'arrière-garde. Valentinien, tête nue, passe l'inspection des centuries et des manipules. « Puis, il renvoie son escorte, ne gardant avec lui que quelques hommes dévoués, habiles et courageux ; il court avec eux reconnaître les abords de la montagne, pour découvrir quelque sentier qui aurait échappé aux éclaireurs. Il s'égara dans un marécage et faillit périr dans une embuscade, au détour d'un rocher. A tout risque, il poussa son cheval sur une pente raide et glissante et réussit à regagner le cantonnement. Mais son écuyer, qui portait son casque doré enrichi de pierreries, disparut sans qu'on put jamais le retrouver. »

Enfin l'étendard donne le signal du combat. Deux jeunes guerriers d'élite devancent leurs bataillons, invitant leurs camarades à les suivre. Les voilà aux escarpements de la montagne, brandissant leurs lances et s'efforçant, en dépit de l'ennemi, d'escalader l'obstacle. Le gros de l'armée arrive et, à travers les

buissons et les rochers, parvient à se rendre maître des hauteurs. Alors, les fers se croisent et la lutte s'engage entre la tactique et la férocité brutale. » Bientôt, les Barbares se troublent en voyant le front de bataille des Romains les enfermer de ses deux ailes. Ils luttent sans ordre, mais avec rage. Ils sont vaincus ; des masses de cadavres jonchent le sol. Un petit nombre réussit à s'enfuir dans la forêt. Du côté des Romains, Valérien, le comte des domestiques, resta parmi les morts[1]. Après cette victoire si chèrement achetée, l'armée repassa le Rhin et les empereurs revinrent triompher à Trèves. Ce fut peu après qu'Ausone, auquel les émotions n'avaient pas manqué, ainsi qu'à son jeune élève, composa son poème célèbre sur la Moselle. Qui ne connaît les vers ampoulés, mais touchants, dans lesquels le poète exprime sa joie de revoir, après deux mois d'absence, la riante et sinueuse vallée de la Moselle.

Il remonte la rivière, depuis son embouchure voisine de plaines où la Gaule, dit-il, subit des désastres qui font oublier ceux de Cannes et où gisent, abandonnées, les tombes de bataillons que personne n'a pleurés :

Aequavit Latias ubi quondam Gallia Cannas
Infletæque jacent inopes super arva catervæ.

Après avoir dépassé, le long de l'Ardenne, des champs concédés à des Sarmates, il décrit les coteaux des environs de Trèves et de Neumagen, couverts de riches villas et de vignobles plantureux, qui lui rappellent Bordeaux, sa chère patrie.

Le poète chante aussi sa Bissula, jeune Suève captive, qu'il avait reçue pour sa part de butin, à la suite de l'expédition contre les Alamans. Il l'appelle avec une effusion comique :

Deticium, blanditiæ, ludus, amor, voluptas.

Ainsi, en ce temps-là, on vivait encore heureux, quand on n'était pas inquiété par quelque incursion des Germains ; l'empereur répondait, comme autrefois, par des largesses et une profusion de cadeaux et de pièces d'or, aux compliments et aux

1. Ammien Marcellin, XXVII, 10.

vœux qu'on lui adressait, au jour de l'an ou à l'occasion de certaines fêtes. Ausone raconte qu'un pauvre grammairien de Trèves, Ursulus, avait été oublié, aux calendes de janvier, dans les gratifications distribuées par Valentinien. Ursulus confia sa déconvenue à Ausone; celui-ci intervint auprès de l'empereur et obtint les étrennes réclamées. Ausone envoie ainsi, de la part de l'empereur au grammairien, six pièces d'or (*solidi*), avec un compliment en mauvais vers.

Qu'on juge, par ce témoignage d'un contemporain, de la vitalité de la Gaule, des prodigieuses ressources de ce pays, de l'énergie de sa population qui, toujours, se relève après les orages qui l'abattent, comme l'herbe repousse après avoir été fauchée ! Sans doute, il y a loin de cette prospérité du IVe siècle à l'opulence large et sans soucis d'autrefois. Le pays avait été appauvri, la population décimée, incapable désormais de résister aux assauts, sans cesse renouvelés, des odieux Barbares. Néanmoins, l'espoir renaissait après chaque victoire; les bandits chassés, on rebâtissait les maisons et les remparts; on recommençait à ensemencer cette terre si féconde qui, depuis l'époque celtique, gardait les cendres vénérées de tant de générations d'ancêtres.

Les majestueuses ruines de Trèves sont, à nos yeux, les témoins imposants de la grandeur et de la force de la capitale de la Gaule romaine du IVe siècle. La Porte Noire est là, flanquée de ses deux indestructibles tours, qui ont encore trois étages, de plus de 30 mètres de haut et de 12 mètres de diamètre. Les autres monuments ruinés de Trèves sont non moins étonnants par leur immensité; la plupart sont de l'époque constantinienne.

L'activité, la floraison commerciale et artistique de Trèves, à cette époque, en dépit des invasions, a eu son reflet jusque dans les somptueux monuments funéraires que ses riches marchands se firent construire, dans le goût surchargé du temps. Le plus célèbre est le fameux mausolée d'Igel, à sept kilomètres à l'ouest de Trèves, à la lisière de la forêt des Ardennes. Il était destiné, d'après les idées romaines, à la fois, à servir de tombeau et à célébrer les mérites du personnage en l'honneur de qui il fut érigé, vers le temps de Julien ou de Valentinien. Il est en

grès rougeâtre, de forme carrée d'environ 4 mètres de côté ; la partie supérieure ornée de corniches et de frontons sur ses quatre faces, est terminée en pyramide; il a 20 mètres d'élévation. Il était couronné par un aigle aux ailes éployées. Les sculptures dont il est orné à profusion, superposées en registres, représentent des scènes mythologiques ou de la vie réelle, des portraits de personnages, des manœuvres de bateaux chargés de tonneaux, des bergers poussant leur troupeau de moutons, des charrettes chargées de céréales. Des bas-reliefs de Vienne, d'Autun, de Sens, de Langres, fournissent des scènes analogues. Une inscription du mausolée d'Igel nous apprend que ce monument fut élevé par les soins de L. Secundinius Aventinus et Secundinius Securus, en l'honneur de leurs parents, les Secundinii, qui occupèrent des charges importantes dans l'administration publique de la ville de Trèves.

Trèves restait riche, animée et prospère, malgré les malheurs publics, parce qu'elle était le siège de la cour et du gouvernement, le quartier général de toutes les armées qu'on lançait quotidiennement sur le Rhin. Voici venir le siècle où elle sera vingt fois saccagée et brûlée.

Mayence était encore plus exposée que Trèves aux surprises des pillards rusés et perfides. Un jour de l'an 368, le chef alaman Rando, à la tête d'une bande, parvint jusqu'aux murailles, en rampant; trompant la vigilance des gardes, sa bande fit irruption dans la ville, pendant une grande cérémonie chrétienne. Il put impunément, en une heure, emmener de nombreux prisonniers et un immense butin, de l'autre côté du Rhin, avant que la garnison eut eu le temps de s'armer[1]. Et cependant, la ville restait confiante et gaie; sa banlieue était toujours émaillée de villas seigneuriales, élégantes et fleuries, comme celle qu'habitait ce haut fonctionnaire, Remigius, retiré dans ses terres. Remigius se plaint, lui, non point des Barbares, mais des tracasseries du préfet Maximinus, dont l'inimitié le poursuit jusque dans sa retraite[2].

En 369, l'empereur Valentinien « dont le cerveau, au dire

1. Ammien Marcellin, XXVII, 10.
2. Ammien Marcellin, XXX, 2, 10, 11.

d'Ammien Marcellin, mûrissait des plans aussi vastes qu'utiles, restaura les fortifications du Rhin, depuis la frontière de Rhétie jusqu'à l'Océan germanique; il exhaussa les murailles des camps et des *castella* qui bordaient le fleuve du côté de la Gaule ; il y adjoignit, partout où le terrain s'y prêtait, une suite de tours reliées les unes aux autres par un rempart. Il jeta même, de loin en loin, sur la rive droite, des ouvrages avancés qui dominaient le territoire des Barbares ». L'un de ces fortins, sur le Neckar, lui paraissant exposé à être un jour emporté par les eaux, il fit détourner le cours de la rivière par ses ingénieurs, ce qui nécessita d'énormes travaux. Valentinien voulut aussi construire un fort plus avancé dans l'intérieur du pays des Alamans, mais ceux-ci surprirent les soldats qui avaient dépouillé leurs armes pour travailler; ils les massacrèrent jusqu'au dernier. Vers le même temps, en Gaule, des bandits firent tomber le grand-écuyer Constancien, parent de l'empereur, dans un guet-apens où il fut assassiné.

Le brigandage était universel; la Gaule Belgique et le bas Rhin étaient, à cette époque, terrorisés surtout par les Saxons. Le cosmographe Ptolémée qui écrivait au milieu du IIe siècle de notre ère, est le premier auteur qui mentionne les Saxons. C'était alors une agglomération de tribus germaniques cantonnées au nord de l'Elbe, dans les terres basses et marécageuses du Mecklembourg et des environs de Lubeck. Ils habitaient aussi des îlots, dans les parages du Holstein ; leurs voisins étaient les Angles, les Suardons et les Chauques. Bientôt, au IIIe siècle, on voit s'agréger à leur confédération les Chauques, les Marses, les Angrivariens, les Chérusques, dispersés dans les forêts, apeurés et dépourvus de prestige aux yeux des Barbares, depuis la déconfiture d'Arminius.

De l'embouchure de l'Elbe, les Saxons, qui ont une flotte, échappent à la tyrannie de la forêt et des marécages, et ils exercent de fructueuses pirateries sur les côtes de la mer du Nord, en particulier sur celles de la Gaule, aux embouchures de la Meuse et de l'Escaut, de la Seine, de la Loire et même au delà.

1. Amm. Marc., XXVIII, 2.

C'est à l'aide de ces écumeurs de mer que Carausius, en 287, s'était fait proclamer empereur dans l'île de Bretagne.

Devenus puissants par le succès de leurs pirateries, de nouvelles tribus grossirent leur nombre, même au cœur de la Germanie; ils dominèrent bientôt depuis l'Eider qui borne le Holstein, jusqu'au cours de la Sieg et aux montagnes de la Hesse. Ils chassent les Longobards du bassin de la Saale et s'allient aux Francs, leurs émules en pirateries.

En 370, des bandes de guerriers saxons passant sur la rive gauche du Rhin, firent irruption en Gaule. Ammien Marcellin nous dit qu'ils furent exterminés jusqu'au dernier[1]. D'autres bandes surgirent. Un jour, sous Valentinien Ier, un parti de Saxons déguisés en officiers du fisc, se fait annoncer par la voix du crieur public, dans la demeure somptueuse d'un citoyen de distinction. Les bandits se jettent, l'épée à la main, sur le propriétaire, avant que des gens aient eu le temps de s'armer; tout est pillé dans la *villa*. Pourtant, l'empereur put envoyer une force armée pour arrêter et punir les brigands[2].

L'année suivante, d'autres Saxons sortent de leurs forêts, s'embarquent sur l'Océan et viennent massacrer de paisibles habitants de la rive du Rhin, sans que le comte Nannianus, qui commandait là, put les en empêcher. Il fallut une véritable expédition pour en venir à bout; Nannianus et Sévère l'entreprirent, firent tomber les Saxons dans une embuscade et les massacrèrent. Puis, ce fut Macrien, le roi des Alamans, dont il fallut réprimer les incursions, humilier l'arrogance. Valentinien arma contre lui les Burgondes qui avaient avec leurs voisins des discussions de frontières et leur disputaient la possession de sources salées. En fin de compte, en 371, Valentinien tenta de s'emparer de la personne du farouche barbare. Il se fit renseigner par des transfuges, puis il jeta un pont sur le Rhin, par lequel son lieutenant Sévère passa dans le pays des Mattiaques, non loin de Wiesbade : « Il y avait là, dit Ammien, de ces marchands qui trafiquent de butin et d'esclaves avec les armées. » Sévère les fit tous tuer, pour éviter que sa marche fût

1. Amm. Marc., XXXVIII, 5.
2. Amm. Marc., XXVIII, 2.

ébruitée par eux. On campa en plein air, pour une nuit, sans bagages ni couvertures, excepté l'empereur qui s'étendit sur des tapis. Malheureusement, les soldats ne purent s'empêcher de piller et de brûler. L'alarme fut donnée par les clameurs et le crépitement des flammes. Macrien, sur le point d'être pris, s'élança sur un cheval et disparut dans la montagne. Valentinien dut se contenter de ravager la contrée; il rentra à Trèves, la rage dans le cœur, « frémissant comme un lion à qui vient d'échapper le cerf et le chevreuil dont il croyait faire sa proie ».

Il donna, tout de même, pour roi aux Bucinobantes, tribu alamanique voisine de Mayence, Fraomar à la place de Macrien. Fraomar n'ayant pu se maintenir, fut envoyé en Bretagne avec le grade de tribun. Un autre chef alaman, Hortaire, qui entretenait secrètement une correspondance avec Macrien, fut condamné à être brûlé vif.

Quant à Macrien, qui avait trouvé un refuge chez les Burgondes, son audace redoubla. Valentinien ne pouvant s'en rendre maître eut l'idée de se le concilier. En 374, il lui envoya une missive flatteuse, pour un rendez-vous auprès de Mayence. Le roi barbare accepta l'invitation, « mais, dit Ammien, d'un ton d'arrogance incroyable, en arbitre, en dispensateur de la paix. Au jour marqué, il vint se poster superbement sur l'autre rive du fleuve, entouré de soldats qui faisaient un fracas effroyable de leurs boucliers. L'empereur, avec une escorte considérable montée sur des barques, s'approcha tranquillement du bord, les enseignes militaires déployées. Lorsque les Barbares eurent cessé leur tumulte et pris une attitude plus calme, les pourparlers s'ouvrirent. Ils se terminèrent par le serment réciproque d'observer la paix. Ce roi, qui jusque-là, avait été si turbulent et si hostile, sortit de cette entrevue notre allié, et jusqu'à la fin de sa vie, nous donna les plus nobles témoignages d'attachement et de loyauté. Macrien devait périr dans la suite, sur le territoire des Francs qu'il ravageait avec fureur, dans une embuscade que lui tendit leur belliqueux roi Mallobaude[1] ».

1. Ammien Marcellin, XXX, 3.

S'il n'eût péri de la sorte, en guerroyant contre d'autres Barbares, Macrien eût, comme tous les autres chefs de bandes germaines, — qui pourrait en douter ? — trahi la confiance des Romains. Il eût fallu recommencer à le pourchasser dans les forêts et les marécages. A ce jeu terrible et odieux, les légions s'épuisent, les empereurs les plus fermes s'énervent, la Gaule et la civilisation gallo-romaine dépérissent dans l'insécurité et se dénaturent par un afflux excessif et trop rapide d'éléments étrangers.

Aussi, à quoi bon enregistrer les campagnes quotidiennes sur le Rhin, fastidieuses par leur monotone répétition, les noms haïssables, indignes de l'histoire, de ces bandes de brigands qui viennent piller, qui s'enfuient insaisissables sur leurs chevaux, en abandonnant, à la première alerte, le fruit de leurs rapines ; ou qui, une fois capturées, sont d'une écœurante platitude pour mentir, demander grâce, prêter le serment de fidélité, puis trahir : *Germani, natum mendacio genus ! Germani, immanissimæ gentes !*

VIII

GRATIEN. — L'EXODE DES VISIGOTHS

Après avoir raconté les ravages des Goths et des Taïfales immondes, sur le Danube, Ammien Marcellin s'écrie : « Et comme si les Furies avaient pris soin elles-mêmes d'attiser une conflagration générale, voilà que, au début de l'an 378, les Alamans Lentiens, voisins de la Rhétie, se mettent à violer nos frontières, au mépris des traités. »

Cette irruption fut provoquée par un Alaman qui servait dans les gardes de Gratien et qui, traîtreusement, informa ses compatriotes du projet formé par l'empereur de partir pour l'Orient avec toutes ses forces, appelé par Valens que débordaient d'autres Barbares. Tout de suite, les Alamans Lentiens avaient résolu de profiter de l'occasion, croyant dégarnie la frontière d'Occident. Se formant par bandes de ravageurs, sans tarder, dès le mois de février, ils traversent le Rhin sur la glace. Heureusement, deux corps de troupes, les Pétulants et les Celtes, qui se trouvaient de garde, les repoussent et leur font subir des pertes sensibles.

Mais au mois de juin, ils reviennent à la charge, au nombre de 40.000. Gratien, ajournant son projet d'expédition en Orient, fait revenir les cohortes qui s'étaient déjà ébranlées, appelle ses réserves et confie son armée à deux généraux habiles, Nannianus et le roi des Francs, Mellobaude, renommé pour son impétueuse bravoure, et ennemi des Alamans. On délibérait sur le

plan de campagne, lorsque tout à coup, auprès d'Argentaria (*Argentovaria*, Colmar), une clameur formidable annonce la présence des Barbares. « La charge sonne et l'on en vient aux mains. Ce fut d'abord une grêle de traits ; les Barbares étaient si nombreux que les Romains sont contraints de s'abriter dans une forêt voisine et d'attendre l'arrivée en ligne de la garde impériale. La présence de ce beau corps, la splendide régularité de ses armes et de sa tenue, intimident les Alamans qui tournent le dos, faisant face seulement de temps à autre, pour résister jusqu'au bout. Ils furent si maltraités que, du nombre formidable que nous avons accusé plus haut, il ne s'en échappa, dit-on, que cinq mille, dont l'épaisseur des forêts protégea la fuite. Leur roi, Priarius, périt avec l'élite de ses guerriers[1]. » Plein d'ardeur, Gratien franchit le Rhin à la poursuite des Barbares que ne réussirent pas à protéger les montagnes boisées de la Forêt noire. Ils se rendirent et implorèrent, comme toujours, la clémence de l'empereur. Gratien fut trop généreux. Il est vrai qu'il avait hâte de s'en retourner à Milan et de surveiller l'Orient, où Valens venait de périr dans des circonstances tragiques. Ce qui s'était passé sur le Danube mérite d'être rapporté comme exemple de la façon dont les Barbares traversaient l'un ou l'autre des deux grands fleuves de la frontière romaine et étaient admis dans l'Empire : c'est l'aventure des Visigoths qui devaient, plus tard, venir peupler le midi de la Gaule.

Forcés de fuir sous la poussée des Huns qui arrivaient en Scythie, en 378, les Visigoths crurent pouvoir demander des terres sur le territoire de l'Empire. Déjà à demi civilisés, la plupart d'entre eux étaient chrétiens; leurs rois s'appelaient Fridigehrn et Alavive; ils étaient sous l'autorité spirituelle de leur apôtre, le vénérable évêque Ulfilas, qui les avait convertis et s'efforçait de leur inculquer les rudiments de la civilisation romaine. Il avait traduit la Bible à leur intention, en omettant toutefois les livres où sont racontées les guerres des Juifs, pour ne pas surexciter les instincts déjà trop sanguinaires des Visigoths. Le bon évêque leur avait ainsi appris à lire et à écrire, car c'était

1. Ammien Marcellin, XXXI, 10.

la première fois qu'une langue germanique était fixée par l'écriture.

Sous son inspiration, Fridighern et Alavive conduisirent les Visigoths jusque sur la rive du fleuve. Tout le peuple se mit en marche avec docilité et dans l'ordre le plus convenable. En tête, marchaient les guerriers; venaient ensuite les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux, puis les chariots portant les bagages. « Ulfilas, raconte Amédée Thierry d'après les chroniques contemporaines, en tête de son clergé, *blond* et *fourré*, veillait sur l'église ambulante, qui se composait d'une grande tente fixée sur un plancher à roues, et renfermant, avec le tabernacle, les ornements et les livres liturgiques. »

On arriva en face des postes romains qui gardaient la rive de la Mésie. Alors, tous, « par un mouvement spontané, se précipitèrent à genoux, poussant des cris suppliants et les bras tendus vers l'autre bord. Les chefs qui les précédaient ayant fait signe qu'ils voulaient parler au commandant romain, on leur envoya une barque, dans laquelle montèrent Ulfilas et plusieurs notables Goths. Conduits devant le commandant, ceux-ci exposèrent leur demande : « Chassés de leur patrie par une race hideuse et cruelle, à laquelle, disaient-ils, rien ne pourrait résister, ils arrivaient avec ce qu'ils avaient de plus cher, priant humblement les Romains de leur accorder un territoire, et promettant d'y vivre tranquilles, en servant fidèlement l'empereur. »

Mais l'affaire n'était pas de la compétence du commandant ; il conseilla aux députés de s'adresser directement à l'empereur Valens qui était alors à Antioche. Il poussa la complaisance jusqu'à mettre à la disposition d'Ulfilas et de ses compagnons les chevaux et les voitures de la poste publique, pour les conduire jusqu'à la cour. Ils partirent sans délai pour ce lointain voyage.

Valens, plus occupé de querelles théologiques que d'administration publique, hésita quelque temps sur la réponse à donner à la supplication des Visigoths. Puis, considérant qu'ils offraient d'être d'excellents colons sur des terres incultes, et de fournir des contingents de bons soldats, il décida qu'on les admettrait dans l'empire, mais à la condition qu'ils se fissent ariens. L'évêque Ulfilas résista, supplia ; on le fatigua d'arguments subtils et obscurs. Enfin, « le vieil évêque visigoth, après avoir courbé

sous ces dures nécessités sa tête blanchie par l'âge et cicatrisée par le martyre, alla porter aux siens leur salut », qui lui coûtait si cher, puisque c'était la capitulation de sa foi catholique.

Pendant ce temps, Alavive et Fridighern avaient peine à maintenir l'ordre dans leurs bandes, campées le long du fleuve et chez lesquelles, déjà, la famine, conséquence d'une longue attente, commençait à se faire sentir. La misère s'annonçait. Tantôt ceux qui veillaient à l'orient, croyant voir arriver les Huns, à la moindre alerte, s'enfuyaient en répandant l'épouvante dans le camp; tantôt, ceux qui stationnaient sur la rive du fleuve, semaient dans la foule une illusion non moins funeste que la peur, en croyant apercevoir la barque qui ramenait les ambassadeurs. « Les malheureux passaient ainsi, vingt fois par jour, de l'espoir trompé aux plus mortelles terreurs. Enfin, le désespoir les prit. Quoique le Danube, grossi par les pluies, roulât alors une masse d'eau effroyable, beaucoup entreprirent de le traverser de force. Les uns se jettent à la nage et sont entraînés par le fil de l'eau, d'autres montent dans des troncs d'arbres creusés ou sur des radeaux qu'ils dirigent avec de longues perches; mais lorsque, par des efforts inouïs, ils sont parvenus à dominer le courant, les balistes romaines dirigent sur eux une grêle de projectiles, et le fleuve emporte pêle-mêle des débris de barques et des cadavres[1]. »

Le retour d'Ulfilas et de ses compagnons apporta un terme à cette horrible situation. Les officiers romains mirent la flottille officielle à la disposition des émigrants. Mais elle se composait seulement de quelques barques qui firent la navette, d'une rive à l'autre; suivant l'ordre formel de l'empereur, on commença par passer d'abord les femmes et les enfants; les hommes et les guerriers ne devaient venir qu'en dernier lieu, après que femmes et enfants auraient été transportés dans les villes voisines, à titre d'otages aux mains des Romains. L'opération à peu près terminée, vint le tour des hommes. Un bon nombre, impatients d'attendre, se risquaient dans le fleuve sur des troncs d'arbres, sur des planches mal agencées, courant à une mort presque certaine; d'autres réussissaient à passer à la nage. Des officiers

1. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, t. I, pp. 30-31 (2e édit.).

romains étaient chargés de compter le nombre des passagers. Tout à coup, ils s'arrêtèrent de compter, effrayés du nombre de ceux qui arrivaient sans cesse : « Hélas, dit Ammien Marcellin, avec une réminiscence classique comme celles dont il est coutumier, vous auriez compté plus aisément les sables que vomit la mer, quand le vent la soulève sur les rivages de la Libye[1]. »

Les hommes en état de porter les armes étaient, dit-on, plus de deux cent mille. Sous l'empire de sentiments divers, les Romains abusèrent de la situation. Ils méprisaient les Barbares et ils en avaient peur. Parmi les femmes et les jeunes gens emmenés dans les villes, un grand nombre furent réduits en esclavage; les vivres qui devaient être distribués aux immigrants, étaient avariés ou insuffisants comme quantité. Ce fut, en quelques jours, la plus effroyable misère. Les guerriers Goths, outrés d'un pareil traitement et du manque de bonne foi dont on usait à leur égard, refusèrent de déposer leurs armes. Ils se laissèrent néanmoins baptiser suivant la formule de l'arianisme, mais à la grande déception de l'évêque Ulfilas, cette abjuration ne contribua en rien à faire cesser les mauvais traitements.

Exaspérés, les Goths firent entendre des menaces ; ils laissèrent passer le Danube par d'autres barbares qui les suivaient. Il fallut enfin envoyer une armée pour les contenir; on essaya de leur faire repasser le fleuve; ils refusèrent. Une échauffourée sanglante eut lieu ; l'armée et la police romaines eurent le dessous. Enfin, Valens dut intervenir avec de nouvelles troupes. Une grande bataille se livra auprès d'Andrinople, le 9 août 378. L'armée romaine fut battue; les Barbares réussirent même à mettre le feu au camp romain. Valens qui combattit courageusement fut blessé, puis brûlé vif. C'est ainsi que les Visigoths devinrent maîtres de la Thrace et de la Macédoine qu'ils ravagèrent. Ils devaient plus tard, conduits par leur roi Alaric, passer par la Grèce et l'Italie, pour venir s'installer dans le sud de la Gaule.

Que de fois, au cours des siècles, depuis Arioviste, le Rhin a dû être aussi le théâtre de scènes analogues ! Au temps de ce lamentable exode des Visigoths, les Barbares de la Germanie du nord

1. Cf. Am. Thierry, *op. cit.*, t. I, p. 31.

s'épuisaient, de leur côté, dans des luttes intestines qui n'étaient pas pour déplaire aux Romains. Dès l'an 370, les Burgondes, fixés sur les bords fangeux de l'Elbe et de la Saale, avaient voulu déménager : ils s'ébranlèrent en masse, se dirigeant vers l'ouest, le long du Mein ; remontant la rive droite du Rhin, ils atteignirent le confluent du Neckar, mais ils se heurtèrent aux Alamans. De là, des combats acharnés et sans merci.

En 379, ce sont les Lombards, à leur tour, qui se mettent en marche, sous la conduite de leurs chefs Iborée et Aion ; ils entrent en conflit avec les Vandales. Alors aussi, loin, du côté des steppes scythiques, on annonce l'arrivée des Huns qui, en 371, avaient écrasé les Alains et en 373, les Ostrogoths, puis s'étaient agrégé les débris de ces hordes qui les gênaient. Mais l'orage était encore lointain pour la Gaule, lorsque l'usurpateur Magnus Maximus fit assassiner Gratien, à Lyon, le 25 août 383.

Maxime fixa sa résidence à Trèves. Il y était seulement depuis quelques semaines, lorsqu'il vit venir vers lui son frère Marcellin et un chef franc au service de l'Empire, le comte Bauto : ils étaient conduits par saint Ambroise, évêque de Milan. Dans l'intérêt de l'Empire, les ambassadeurs venaient, de la part de Valentinien II et de Théodose, proposer à l'usurpateur un arrangement et un partage. Les négociations aboutirent en apparence, sous la peur des Barbares Juthunges qui avaient envahi la Rhétie. Mais la guerre civile éclata en 388; Maxime fut vaincu et tué, à Aquilée ; Théodose envoya en Gaule le Franc Arbogast, avec la mission de mettre à mort Victor, fils de Maxime. Tandis que ce drame s'accomplissait au palais impérial de Trèves, les Francs, Genobald, Marcomir et Sunnon, assiégeaient Cologne ; Arbogast, en 389, réussit à les éloigner et les obligea à livrer des otages.

Trois ans plus tard, Arbogast qui, en Gaule, menait toutes choses en maître et en Barbare, fit étrangler, à Vienne, Valentinien II, et dédaignant la pourpre pour lui-même, il la fit jeter sur les épaules de l'ancien grammairien Eugène. Puis, à la tête de l'armée, il passa le Rhin pour aller punir de leurs incursions les Bructères et les Chamaves. L'année suivante, il emmena avec lui Eugène, dans une nouvelle opération de police, le long du Rhin, à la suite de laquelle les Francs et les Alamans s'en-

gagèrent, une fois de plus, à respecter la frontière. Les tribus franques dominaient sur le Rhin inférieur. Quant aux Alamans, ils restèrent toujours maîtres de la rive droite, depuis le confluent du Neckar jusqu'au delà des sources du Danube.

On distinguait, parmi leurs tribus, les Alamans *Lentienses*, installés autour du lac de Constance, et qui laissèrent leur nom à la ville de Linz; les Bucinobantes qui, à l'époque de Gratien, avaient menacé Mayence, les Juthunges qui, sous Julien, avaient envahi la Rhétie; les *Brisigavi*, dont le nom est resté dans celui de Brisgau. Théodose, vainqueur d'Eugène à Aquilée, en 394, lui fit trancher la tête et demeura seul maître de l'Empire, chargeant ses lieutenants de la garde du Rhin. Les révolutions intestines de l'Empire, comme au temps des Trente tyrans, ne contribuaient pas à rendre la tâche facile, en même temps qu'elles encourageaient, cela va de soi, l'audace des Germains.

Toutes les expéditions que, chaque année, on dirige contre eux, sont impuissantes à les empêcher de recommencer leurs incursions, dès que les empereurs ou les généraux ont le dos tourné. D'ailleurs, il n'y a plus d'armées ; le recrutement des légions devient de plus en plus difficile. On arme les Barbares contre d'autres Barbares. Les Barbares romanisés ou plutôt, à présent, introduits dans l'Empire, repoussent les autres Barbares. Mais alors, ils parlent haut et avec insolence, comme Arioviste au temps de César. Ils disposent de l'armée, ils disposent des places; ils sont tout dans l'Empire. Ils font et défont les empereurs à leur gré. Le juste dosage de germanisme qui avait, pour ainsi parler, filtré sur la Gaule jusque-là, est dépassé ; le germanisme débordant introduit la barbarie qui submerge l'Empire.

Aussi, les historiens n'ont-ils pas quelque peu calomnié les empereurs et les Gallo-Romains de cette malheureuse époque en les représentant comme des incapables, des efféminés, des décadents ? Ils ont été souvent des héros sublimes, mais il a fallu succomber sous le nombre croissant et sous la répétition des assauts des odieux Germains. On les chasse comme les bêtes fauves dont ils partagent l'habitat; on les bat, on les tue : plus encore qu'au temps d'Horace, « la monstrueuse Germanie en enfante toujours ».

CHAPITRE IX

LES GRANDES INVASIONS DU Ve SIÈCLE. ATTILA

I

STILICON. — LES BURGONDES. — LES FRANCS SALIENS ET LES FRANCS RIPUAIRES

Lorsqu'en 395, à la mort du grand Théodose, fut sanctionnée la division de l'Empire romain en Empire d'Orient et en Empire d'Occident, le Rhin formait, aussi bien qu'à l'époque de Jules César, la limite naturelle et politique de la Gaule. Il en avait toujours été ainsi, à travers les siècles. Comme Pline, Strabon, Ptolémée et tous les géographes ou historiens de l'antiquité, Ammien Marcellin dont l'*Histoire* s'arrête en 378, l'atteste formellement[1]; enfin, les limites des circonscriptions administratives de l'empire d'Honorius, fils de Théodose, ont pour base le cours du Rhin. Au delà du fleuve, c'est toujours le domaine de la Barbarie, insondable, inorganique, éternelle comme sa fange et la nuit de ses forêts : nulle équivoque, nulle voix discordante dans tout le monde ancien, sous ce rapport. Les populations barbares, échelonnées en bordure de la rive droite du

1. Ammien Marcellin, XV, 10.

fleuve étaient devenues, à la vérité, à peu près sédentaires, les Romains les ayant contraintes, comme jadis les Helvètes, à rester chez elles, à secouer leur paresse atavique, à mettre un frein à leurs rapines, à cultiver leurs champs, à bâtir des maisons pareilles, nous dit Ammien, à celles des pays romains[1]. Le protectorat de Rome, en un mot, leurs rapports commerciaux avec les Gallo-Romains leur inculquèrent des habitudes assez semblables à celles des peuples de la Gaule Belgique. Néanmoins, dès qu'elles le purent, elles finirent, quand même, par émigrer presque toutes sur la rive gauche. Celles qui demeurèrent subirent le joug des Barbares plus farouches de l'intérieur; bon gré, mal gré, elles étaient périodiquement retrempées dans la barbarie germaine. C'est toujours le Rhin qui demeure le fossé qu'aspire à traverser le Barbare, envieux et rapace. Le poète Claudien le proclame encore, vers l'an 400, dans ces vers où il s'adresse à Rome :

O quoties doluit Rhenus, qua barbarus ibat,
Quod te non geminis frueretur judice ripis!

« Oh, Rome! combien de fois, le Rhin, sur sa rive barbare, envia à sa rive opposée le bonheur de couler sous tes lois! »

Dans le haut Rhin, les avant-postes, protecteurs du fleuve, qui constituaient le *limes* de Trajan, étaient depuis longtemps abandonnés; les champs Décumates, dans le grand-duché de Bade, peuplés des descendants des anciens colons gaulois, avaient été ravagés par les Alamans dont ils restaient la proie sans défense. Ces tribus alamaniques, qui, depuis longtemps, se montraient particulièrement féroces, dévastatrices, insupportables, vont pendant quatre siècles encore, continuer de tourmenter les confins de la Gaule, depuis le lac de Constance jusqu'à Strasbourg; les Francs mérovingiens et Charlemagne les dompteront, sans les civiliser.

Au début du ve siècle, les Alamans avaient pour voisins du nord, les Burgondes, leurs ennemis héréditaires. Pline parle des Burgondes dès le Ier siècle : ils étaient alors, avec leurs parents,

1. *Domicilia curatius ritu romano constructa.* Amm. Marc., XVII, 1, 7.

les Varins, les Charins et les Guttons, cantonnés dans les plaines marécageuses de la Netze et de la Wartha, entre l'Oder et la Vistule ; d'autres de leurs proches voisins, étaient les Semnons, les Lugiens, les Helvécons. Au IIIe siècle, on les signale toujours dans les plaines de la Germanie, mais plus au sud-ouest, où ils se trouvent en conflit avec les Gépides. Un roi gépide, Fastida, du temps de Trajan Dèce, extermina une grande partie des Burgondes. Alors, les débris de ces derniers se sauvèrent dans la direction de l'Occident ; descendant le Mein à l'aventure, ils se heurtèrent au fossé du Rhin. Probus les empêcha de passer, leur infligeant une grande défaite, ainsi qu'aux Vandales, auxquels ils s'étaient associés. Plus tard, les Burgondes réussirent tout de même, à la suite de luttes longues et acharnées contre les Alamans, à se faire une large place sur la rive droite du Rhin, entre le Mein et le Neckar : ils restèrent là, mécontents de leur sort, au moins un siècle.

Dans cette situation d'une stabilité forcée, les Burgondes se civilisèrent quelque peu, au contact des Gallo-Romains. Ils avaient 80.000 guerriers. En 370, l'empereur Valentinien Ier concerta avec eux une action commune contre les Alamans ; ceux-ci furent vaincus.

Un auteur de la fin du IVe siècle, Socrate le Scolastique, le continuateur d'Eusèbe, nous dit que, sur le Rhin, les Burgondes sont presque tous bûcherons, artisans du bois (*fabri lignarii*), et qu'ils gagnent à ce métier de quoi vivre, en vendant les produits de leur travail aux habitants des villes romaines de leur voisinage. Ils construisaient aussi la batellerie du Rhin.

Au nord des Burgondes étaient les tribus franques, cantonnées sur les deux rives du Rhin, depuis le Taunus jusqu'à l'Océan. Au temps de Julien, un bon nombre de leurs bandes s'étaient avancées jusque sur les bords de la Meuse ; Julien qui les battit, ne put réussir à leur faire repasser le Rhin. Entrés dans l'Empire, ces Francs voulaient s'y agréger ; bon gré mal gré ils y restèrent ; c'étaient des guerriers qui n'étaient point venus, sans doute, avec leurs femmes ; ils épousèrent des Gallo-Romaines, les filles des Ménapiens et des Nerviens ; ils cherchèrent à s'assimiler la culture gallo-romaine qui, devenue enfin

leur patrimoine d'adoption, fut défendue par eux intrépidement. Elle adoucit graduellement leurs mœurs et leur inculqua les éléments primordiaux de la civilisation dont l'éclat pâlissait pourtant à cause d'eux.

Au début du ve siècle, les tribus franques qui sont ainsi établies à demeure en Gaule, forment deux grands groupements : les Francs Saliens et les Francs Ripuaires.

Les tribus des Francs Saliens étaient venues dès le IVe siècle dans la Toxandrie (le Brabant). Progressivement elles s'étendirent jusqu'à la forêt Charbonnière, l'Escaut et la Sambre. Les Francs Ripuaires les avaient suivies de près, cherchant, à leur tour, à se fixer sur les confins de la forêt des Ardennes, entre Cologne et la Meuse. Constantin le Grand les battit ; Julien les expulsa de Cologne, mais ils devaient bientôt y rentrer. Il fallut les laisser sur la rive gauche et conclure avec eux un arrangement auquel ils furent fidèles.

Ainsi, entrés de force dans la Gaule Belgique, et maîtres du pays compris à peu près entre le Rhin et l'Escaut, les Francs y sont, à la fin du IVe siècle, admis en droit, au milieu des Gallo-Romains ; ils sont les auxiliaires de l'Empire ; ils fournissent non seulement des laboureurs et des soldats, mais aussi des empereurs, comme Magnence et Silvain ; des généraux, des consuls, des ministres comme Bonitus qui servit Constantin le Grand, et son fils qui, devenu *magister peditum*, rêva de l'empire ; comme Malaric, qui fut *magister equitum* en Gaule ; comme le comte Bauto ; comme Charietto ; comme Mellobaude qui fut, à la fois, roi et comte des domestiques ; comme Arbogast qui dédaigna la pourpre, mais la donna à son secrétaire. Du moins, ces hommes violents et grossiers veillent à la frontière et ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'assimiler la culture gallo-romaine dont ils reconnaissent la supériorité ; ils en assument la protection contre les Germains d'outre-Rhin.

En 395, c'est un Vandale, Stilicon, qui est maître du pouvoir dans l'empire d'Occident, au nom du jeune Honorius. Stilicon parcourt la frontière du Rhin, inspecte les garnisons, remet les forteresses en état de défense. C'est un chef : il s'impose par son attitude énergique, reçoit la soumission et les protes-

tations de fidélité des Francs et même des Alamans. Claudien qui nous a laissé un panégyrique de Stilicon, raconte que les Suèves et les Alamans demandèrent la paix ; qu'un terme fut imposé aux pirateries des Saxons sur le Rhin inférieur, enfin que, des deux rois Francs, Marcomir et Sunnon, l'un fut fait prisonnier, l'autre mis à mort.

Pendant ce temps, le roi des Goths, Alaric, ravageait les pays danubiens et la Grèce et pénétrait en Italie, conduisant des nuées immenses de Goths, d'Alains, de Huns et de Sarmates. Encouragés par cet exemple, les Vandales s'ébranlent, à leur tour, entraînant avec eux, à l'assaut des forteresses du Rhin, d'autres hordes germaines. Les Francs Ripuaires essayent de lutter et tuent, en une fois, jusqu'à vingt mille Vandales ; mais ils sont bientôt submergés par des flots toujours renouvelés de Barbares, affamés comme des légions d'oiseaux de proie. La Gaule se sentait perdue.

C'est qu'en effet, au début du ve siècle, en Germanie, il se produit, soudain, une effervescence singulière parmi tous les peuples qui y pullulent et que de vagues rumeurs inquiètent. Ces Barbares apprennent que contre eux s'avancent, du côté de l'Orient scythique, de nouvelles hordes asiatiques. Il était temps de fuir et de décamper. Alors, à l'est et au nord des Burgondes, s'agitent et se heurtent les Vandales, les Quades, les Gépides, les Marcomans, les Hermondures, les Juthunges, les Angles, les Lombards, les Saxons, ces derniers voisins des Frisons, vers les embouchures de l'Ems et du Weser. Ces tribus germaines sont, pour la plupart, des groupes de formation récente, composés de nouveaux venus mêlés aux restes épars d'anciennes agglomérations qui avaient eu, jadis, leur heure de célébrité dans le brigandage, mais que la fortune contraire avait disloqués.

On arriva ainsi au dernier jour de l'an 406. Qui ne connaît la lettre dans laquelle saint Jérôme relate laconiquement la lamentable catastrophe inscrite, à cette date, dans les annales de l'Empire d'Occident : « Des peuples innombrables et féroces ont occupé toute la Gaule. Tout ce qui est compris entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin, le Quade, le Vandale,

le Sarmate, l'Alain, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgondes, les Alamans, les Pannoniens l'ont dévasté. Mayence... a été prise et détruite, des milliers d'hommes ont été égorgés dans l'église. Worms a succombé après un long siège. La ville puissante de Reims, les pays d'Amiens, d'Arras, la Morinie si reculée, Tournai, Spire, Strasbourg sont devenus germaniques... [1] »

Désemparés, abandonnés à leur malheureux sort, les Gallo-Romains font ce que leurs pères avaient déjà fait, à diverses reprises, dans les siècles antérieurs : ils se choisissent eux-mêmes un chef, un défenseur, dans la personne de l'usurpateur Constantin, proclamé en Bretagne. Ce fantôme d'Auguste essaya d'armer les Barbares les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'un autre général, Gerontius, tentât, lui aussi, de prendre la pourpre. Enfin, en 408, une armée régulière, venue d'Italie, battit les deux usurpateurs et rétablit en Gaule l'autorité d'Honorius. Les Barbares finirent par être écrasés ; on en fit prisonniers des troupeaux sans nombre qu'on réduisit en esclavage : il y en eut tant, qu'un esclave se vendait un sou d'or par tête (*singulis aureis*), moins cher que des bestiaux. Les dévastations avaient duré quatre ans : ce fut l'un des plus grands désastres de l'histoire de l'Europe occidentale.

Ce n'était pourtant que le commencement des grandes invasions du ve siècle. Dans cette période, qui va de 406 à l'irruption des Huns en 451, le Rhin moyen appartient aux Burgondes. Nous avons peu de détails sur les événements et les batailles dont le grand fleuve et la région mosellane furent alors le théâtre; tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il y eut des jours tragiques qui frappèrent assez l'imagination des peuples pour donner naissance au cycle épique des *Nibelungen*.

Englobés dans la grande invasion du 31 décembre 406, les Burgondes avaient traversé le Rhin sous la conduite de leur roi Gibika. Ils occupèrent, dès lors, tout le pays des Vangions, des Némètes, des Médiomatrices. Le patrice Constance, général d'Honorius, les confirma dans la possession de la région dont

1. Dans la *Patrologie latine* de Migne, t. XXII, p. 1057 ; cf. Lavisse, *Histoire de France*, t. II, 1re partie, p. 69.

ils venaient de s'emparer : ils sont ainsi légitimement admis dans l'empire, comme les Francs, leurs voisins du Nord. Leur roi Gondicaire, successeur de Gibika, fut un grand et puissant guerrier, qui passa dans la légende des *Nibelungen* sous le nom de Gunther.

En 412, Gondicaire, avec l'Alaman Goar, proclame à Mayence, l'empereur Jovin. L'année suivante, en 413, après l'assassinat de Jovin, Honorius lui confie la garde de la rive gauche du fleuve contre de nouveaux envahisseurs. Gondicaire choisit Worms pour capitale. C'est là que le fait régner l'épopée dont il est le héros principal ; dans la légende, Ortivin de Metz est son vassal.

Mais les Burgondes avaient encore une partie de leurs possessions sur la rive droite du Rhin, entre ce fleuve et la forêt hercynienne. Ces terres furent ravagées par les Huns, les villages incendiés, les moissons pillées, les femmes emmenées comme esclaves. La bande des ravageurs était conduite par Otkar, oncle d'Attila. Ce fut alors que les Burgondes, désespérés, se firent chrétiens en masse. Après en avoir délibéré, dit un récit empreint de légende, ils envoyèrent une députation à un évêque d'une ville gallo-romaine, probablement à saint Sévère, évêque de Trèves, pour obtenir par son intercession la protection du Dieu des chrétiens, puisque celle de leurs dieux nationaux était inefficace. L'évêque, continue Socrate, les accueillit bien, les fit jeûner sept jours, les instruisit et leur conféra le baptême. Ils s'en retournèrent et toute la nation suivit leur exemple. Ces Burgondes n'avaient que trois mille guerriers ; soutenus par leur foi nouvelle, ils n'hésitèrent point à attaquer les Huns qui étaient dix mille et ils les vainquirent ; la main divine frappa le roi Otkar, à la suite d'une orgie, au moment de combattre.

De 418 à 435, les Burgondes chassent de nouvelles bandes de Huns ; en défendant leur territoire ils protègent l'Empire ; aussi, avec la permission de l'empereur, ils s'agrandissent sur la rive gauche du Rhin. Gondicaire paraît avoir étendu son royaume depuis le lac de Genève, au sud, jusqu'à Coblence, au nord, au confluent de la Moselle et du Rhin. C'était, avec la vallée du Rhône, le pays le plus romanisé de tout l'Empire, celui où la civilisation s'était épanouie avec le plus d'intensité, mais aussi

celui qui, dans les derniers siècles, subit les plus furieux assauts des Germains.

Mais voilà qu'en 435, Gondicaire, pris d'une ambition démesurée, veut étendre son domaine des deux côtés de la chaîne des Vosges. Il se rend maître de l'Alsace, de l'Helvétie, des vallées du Doubs, de la Saône et du Rhône. Il est enfin arrêté auprès de Genève, par le patrice romain Aetius. Il était devenu inquiétant et dangereux, lorsque survinrent, de nouveau, plus nombreux et plus terribles, les Huns. Gondicaire trouva la mort, vers 437, dans une grande bataille livrée sur les bords du Rhin, dans laquelle périrent 25.000 Burgondes. Les débris de cette nation (*reliquia Burgondionum*), forcés d'émigrer, furent autorisés par les Romains à s'installer dans le pays des Allobroges, à l'ouest des Alpes, qu'ils partagèrent avec les anciens habitants Gallo-Romains, d'une manière singulièrement originale.

Nous ne connaissons rien des rapports des Burgondes, à cette époque, avec les Francs, sur la rive gauche du Rhin. L'épopée seule les met en relations, par le personnage probablement entièrement légendaire, de Siegfried, dont certaines traditions épiques font un héros Franc, né à Xanten, la Troie des Francs, tandis que d'autres l'identifient avec le Sigurd scandinave [1].

En 428, les Francs Saliens avaient pour roi Clodion qui résidait à Dispargum, au pays de Tongres, le Limbourg actuel. Clodion s'empare de Tournai et de Cambrai ; il s'avance du côté de la Somme, jusqu'à Hesdin, en 448, mais il est battu par le patrice Aetius et il meurt peu après.

Son parent, Mérovée, lui succéda comme roi des Francs Saliens. En 451, celui-ci s'allie aux Romains, aux Gallo-Romains et à tous les Barbares établis en Gaule, pour s'opposer à la terrible ruée des Huns d'Attila.

1. H. Lichtenberger, *le Poème des Nibelungen*, p. 394.

II

LES BARBARES INSTALLÉS EN GAULE

Suivant la loi naturelle des migrations, l'entrée en Gaule des peuples germains se poursuivit, durant les cinq siècles de la domination romaine, d'une manière indiscontinue, avec des poussées gigantesques et des ralentissements alternatifs. Et cela, en dépit de la volonté et des efforts de Rome qui, sur le Rhin, demeura fidèle à sa mission, sans défaillance et jusqu'au dernier jour : garder la frontière, s'opposer aux invasions germaniques par la force ou les endiguer, les diriger; puis, par nécessité, incorporer les Barbares dans l'Empire, se les assimiler et s'en servir contre d'autres Barbares. Mais la Germanie est une forêt magique d'où surgissent, sans relâche, des flots humains ; la race germaine est peut-être la plus prolifique du monde : tout le secret de son histoire est là.

Fustel de Coulanges a défini les conditions dans lesquelles les Barbares prirent place, partout, sur le sol de l'Empire. Appliquer ces lois spécialement à la Gaule, c'est en quelque sorte résumer nos précédents chapitres.

1. — Il y eut des migrations de tribus en masse, guerriers, familles, troupeaux et chariots. Elles se sont imposées par le nombre et se sont frayé, souvent, un chemin par la force inconsciente et dévastatrice. Dès l'aurore de l'histoire jusqu'à Attila, c'est la marche monotone de la horde, à travers la steppe asia-

tique et scythique, poursuivie avec de longues stations, en Germanie, souvent en Gaule, et de là, parfois jusqu'en Italie ou en Espagne, même jusqu'en Afrique.

2. — Il faut tenir compte, en second lieu, de l'infiltration permanente et individuelle des Germains venant offrir leurs services aux propriétaires gaulois, comme esclaves, colons, serviteurs à gages, dans les villes et les fermes agricoles. Il est difficile de suivre à la piste ces cheminots sans histoire et de saisir sur le fait cette pénétration pacifique, goutte à goutte, silencieuse, mais considérable, parce qu'elle fut quotidienne et perpétuelle. Toutefois, les Suèves d'Arioviste, devenus, en grande partie par ce moyen, trop nombreux chez les Séquanes et les Éduens, nous en ont fourni un remarquable exemple.

3. — La vente des esclaves fournit aussi à la Gaule un grand nombre d'habitants de la basse classe, qui se fixèrent définitivement sur notre sol. Les durs Germains furent toujours de grands marchands d'esclaves; ils en vendaient constamment aux Gaulois et aux Romains. La Germanie fut l'une des principales sources de l'esclavage antique. Tacite a noté l'habitude qu'avaient les Germains de vendre à l'étranger leurs esclaves, surtout les prises faites à la guerre sur les tribus voisines[1]. Dans la *Vie d'Agricola*, il parle d'Usipètes vendus comme esclaves par les Suèves[2]. Ammien Marcellin signale les marchands qui approvisionnent la Gaule d'esclaves germains[3]; sur le Rhin, chez les Mattiaques, il y a un marché d'esclaves. Les convoyeurs orientaux de la Thrace, de la Galatie et de la Cappadoce, viennent aussi chercher le bétail humain jusqu'en Germanie[4].

4. — Souvent, l'invasion en Gaule fut une entreprise d'aventuriers enrégimentés, aux ordres d'un chef. Des bandes de guerriers organisés, compagnons de rapines, existaient dans chaque tribu germaine; elles pouvaient parfois ressembler, par leur nombre, à de véritables armées, surtout quand les bandes de plusieurs tribus voisines s'associaient sous le commandement

1. Tacite, *Germ.*, 24.
2. Tacite, *Vie d'Agricola*, 28.
3. Ammien Marcellin, XXII, 7, 8; XXIX, 4, 4; XXXI, 6, 5; cf. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 376.
4. H. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. III, p. 114.

d'un chef audacieux. C'était une troupe exercée d'hommes sanguinaires qui, généralement à cheval, se précipitaient, comme une trombe, sur un canton, pour le dévaster, et qui disparaissaient, le coup fait, avec leur butin pour repasser le Rhin. Ou bien, les brigands, se sentant les plus forts, s'installaient en maîtres dans une province, s'imposant aux habitants paisibles et les rançonnant. Ils faisaient venir leurs familles ; telle province gallo-romaine de leur choix devenait leur pays. L'autorité impériale, forcée d'en prendre son parti, s'accommodait du nouvel état de choses, tolérait ces rudes aspirants à la culture gallo-romaine, pour peu qu'ils s'engageassent à payer un tribut et à fournir des soldats à l'Empire. D'autres fois, les généraux et les empereurs passaient leur vie à faire la chasse à ces bandes d'aventuriers ou de pirates écumeurs des côtes. Rappelons-nous les épisodes où, par surprise, les Germains, au galop de leurs chevaux, faillirent s'emparer de Langres, d'Autun, de Trèves. En 367, trois partis d'Alamans de ce genre, qui ravageaient la Gaule rhénane, furent détruits par Jovin, général de Valentinien[1] ; l'année suivante, un chef alaman qui surprit Mayence, put s'enfuir avec son butin et de nombreux prisonniers.

Les Francs et les Alamans, au IVe siècle, se distinguèrent particulièrement dans ce genre d'expéditions, l'une des formes les plus redoutables des invasions germaniques. Leurs guerriers formaient une sorte de compagnonnage pour les coups de main et les actes de brigandage. Le nom de « Franc » paraît venu de là, s'il signifie, comme on le dit, « brave » (*frak*, *ferox*) ou « errants » (*warg*, *wrang*) ; il aurait désigné d'abord l'association des guerriers de plusieurs tribus du bas Rhin. Le nom d' « Alaman » paraît signifier aussi, à l'origine, une association analogue, composée de guerriers de toute origine[2]. Ces compagnies de ravageurs, appelées *catervæ* par Ammien Marcellin, se raccolaient chez les peuples les plus divers, *ex variis nationibus* ; ce sont des détrousseurs de marchands, des pillards, *vesania gentium dissonarum*[3].

1. Ammien Marcellin, XXVII, 2.
2. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 460.
3. Ammien Marcellin, XVI, 12, 26 ; XXXI, 3, 13 ; cf. Fustel de Coulanges, *op. cit.*, t. II, p. 359.

Il arrivait aussi que des tribus, ayant passé le Rhin avec familles et troupeaux, s'installaient dans un campement, en sécurité, et, de là, leurs guerriers partaient à la maraude ou au pillage, dans des cantons parfois fort éloignés, où toute la tribu, s'il y avait lieu, était ensuite appelée. Telles de ces *catervæ* de guerriers francs, plus nombreuses ou plus audacieuses que d'autres, traversèrent toute la Gaule et passèrent en Espagne. Les empereurs font la chasse aux ravageurs, les dispersent, les tuent, les font prisonniers, parfois les encadrent parmi les auxiliaires des armées romaines. Les institutions féodales, au moyen âge, devaient transformer ces compagnies armées en aristocratie guerrière.

5. — Les prisonniers de guerre furent aussi un élément important par lequel se développa la population gallo-romaine. Que de fois avons-nous signalé ces immenses cohues de prisonniers de guerre dont les Romains se trouvaient fort embarrassés, à cause de leur nombre ! Suivant les circonstances, on les incorpore dans les rangs de l'armée auxiliaire ; on en fait des colons soumis à certaines obligations, sur les landes incultes de l'*ager publicus ;* enfin, on les donne comme esclaves à des particuliers. « Nous avons vu, dit Eumène dans son Panégyrique de Constance Chlore, et nous continuons à voir stationner dans les rues de nos villes et sous nos portiques, de longues files de Barbares captifs, que les ordres de l'empereur distribuent entre les habitants de la province, en attendant qu'ils soient conduits sur les champs qui manquent de bras et qu'ils devront cultiver. Voici donc qu'un Chamave et un Frison labourent pour moi ; l'ancien pillard se change en travailleur et apporte sa récolte à nos marchés... Les territoires de Beauvais, de Troyes, de Langres, auxquels manquaient les colons, prospèrent aujourd'hui par le travail des colons barbares [1]. »

Ces colons s'incorporaient à la société gallo-romaine par le degré inférieur, la basse classe. Un bon nombre s'élevaient bientôt dans la hiérarchie sociale ; ils conquéraient leur liberté

1. Eumène, *Panegyr. Constantio Cæsari dictus*, ch. IX ; aussi Ammien Marcellin, XIX, 11, 6. Cf. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, pp. 374-375.

par l'affranchissement, laissant la place à de nouveaux bans d'esclaves agricoles, qui arrivaient par l'humble chemin qu'ils avaient suivi eux-mêmes. Le service militaire, nous l'avons vu, les élevait au rang des citoyens : les voilà Gallo-Romains aussi bien que les vieux Gaulois.

6. — Le recrutement des corps auxiliaires de l'armée romaine, chez les Germains d'outre-Rhin, entraîna souvent l'installation définitive de ces Barbares en Gaule, à l'expiration de leur service militaire. Or, ce système d'incorporation, pratiqué dès le temps de César et d'Auguste, alla se développant de règne en règne, si bien que l'abus qui en fut fait, surtout à partir du IVe siècle, est considéré comme l'une des causes les plus graves de la décomposition et de la chute de l'Empire. Des corps de Germains sont cantonnés en Gaule, sur la frontière; ce sont des Barbares libres, des engagés volontaires, qu'on appelle *fœderati ;* après leur congé, ils se fixent en Gaule comme colons ; ils ne tiennent nullement à retourner en Germanie ; ils deviennent Gallo-Romains.

Par nécessité de situation on attire d'autres guerriers germains, de plus en plus nombreux. On signe avec les chefs, des conventions bilatérales, en vertu desquelles ceux-ci s'engagent pour telle expédition déterminée d'avance, et non pour une autre, ou bien pour servir dans tel ou tel corps, par exemple dans la garde de l'empereur. Les chefs conservent leur commandement ; il en est auxquels on confie des armées ; ces chefs réclament des titres romains et des dignités ; on ne peut plus rien leur refuser. Des Germains, sous Julien, déclarent qu'ils ne feront la guerre qu'à d'autres Germains, mais qu'ils ne franchiront pas les Alpes pour aller se battre en Orient ou en Afrique[1]. Au bout de leurs campagnes, tous ces soldats sont trop heureux de s'établir sous le doux soleil de la Gaule, pour y finir leur vie.

7. — Il y avait, observe encore Fustel de Coulanges, dans les armées romaines cantonnées sur le Rhin, des Barbares incorporés obligatoirement et malgré eux. Ceux-là n'ont point

1. Fustel de Coulanges, *op. cit.*, t. II, p. 384.

à marchander les conditions de leur service; on les appelle *deditícii;* ils n'ont qu'à obéir. Parmi eux, on distingue les *lètes* (*laeti*), terme d'origine germanique, qui paraît indiquer les familles de basse condition auxquelles on donne des terres, à charge du service militaire héréditaire pour les hommes valides : ce sont des familles de soldats groupées ensemble. Un détachement de lètes francs était installé à Rennes; un autre, de lètes teutons, était à Sens. Il y avait des lètes bataves à Arras, des lètes suèves au Mans, à Bayeux, à Coutances et en Auvergne; d'autres lètes germains, à Reims et à Senlis.

Par des traités, toujours renouvelés, toujours violés, les Barbares, pourchassés et battus, s'engagent à respecter désormais la frontière, à payer tribut, à fournir un contingent déterminé de soldats robustes. Aurélien, par exemple, oblige les Vandales à lui livrer deux mille bons cavaliers. C'est par suite de conventions analogues que nous constatons, au IVe siècle, en Gaule, la présence de corps de Mattiaques, de Bataves, de Saliens, de Bructères, d'Ampsivariens, de Francs, de Suèves, d'Alamans, de Saxons : il y en a tout le long de la frontière du Rhin, ainsi que dans l'intérieur du pays. Partout, ils fondent des établissements durables dont nous citerons des exemples tout à l'heure [1].

8. — Enfin, la permission accordée à des tribus entières, de s'installer en Gaule, sur *l'ager publicus*, ou dans des clairières de forêts, à charge de les défricher, sont de tous les temps. C'est ainsi que, dès Jules César, les Boiens, d'origine celtique, obtiennent de se fixer sur les confins du territoire des Éduens; les Triboques, les Némètes, les Vangions, le long du Rhin, sur le territoire des Médiomatrices et des Trévires. La plupart de ces tribus sont des troupeaux de fuyards faméliques, implorant à genoux la faveur de s'établir dans les plus mauvais coins des forêts de la Gaule où ils ne sauraient manquer de se trouver très heureux. Voyez-les offrir, en suppliants, de bien servir l'Empire, de défricher la forêt, de cultiver le sol, de payer redevance, d'être bons soldats !

1. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 299.

On considérait comme d'une bonne politique de les admettre, puisqu'on avait des terrains vagues à leur donner, et qu'ils devaient augmenter les forces productrices et défensives de l'Empire. La concession de terres à cultiver, sur le sol de la Gaule, à ces Germains sans patrie, à demi-migrateurs, met en mémoire ce qui se passe encore aujourd'hui dans les colonies européennes. En Afrique et en Amérique où d'immenses territoires, de gigantesques forêts, voire des champs et des prairies illimitées, au bord des fleuves ou des rivières, ne demandent que des bras pour donner d'abondantes récoltes, on invite non seulement des colons, mais des indigènes, des nomades à s'y fixer. En Algérie, nous avons constitué ainsi nos communes mixtes. Ce système de peuplement n'a pas toujours réussi, parce qu'on s'est adressé, — c'est le cas pour les Indiens de l'Amérique, — à des populations sauvages qui ne sont pas susceptibles de s'élever brusquement au degré de civilisation que comporte l'état sédentaire. Mais il a donné d'excellents résultats avec les Berbères et certaines peuplades nègres. En Gaule, où, au IVe siècle, les terrains vagues, les forêts étaient encore immenses, on a admis et attiré les Germains, et l'on s'en trouva bien tout d'abord. Mais il eût fallu procéder avec une sage lenteur et graduellement, comme dans les beaux siècles de l'Empire. Des mesures de précautions et de prudence, qui s'imposaient, n'ont malheureusement plus été observées, ou n'ont pu l'être, parce que le gouvernement se trouva débordé. Les Barbares furent accueillis trop précipitamment et en trop grand nombre. Une fois dans l'Empire, bien que devenus Gallo-Romains ou se croyant tels, ils se comptèrent; dès lors, confiants dans leur force et leur droit, ils devinrent aussi arrogants qu'ils avaient été humbles solliciteurs; ils furent exigeants, ils parlèrent en maîtres, en révoltés. Nous l'avons vu avec Arioviste, dès le temps de Jules César : c'est encore l'attitude du franc Arbogast ou du roi des Visigoths Alaric, à la fin du Ve siècle.

« Le gouvernement impérial, dit Fustel de Coulanges, avait beaucoup de peine à se faire respecter de ces demi-sujets ; il y avait pourtant un point sur lequel il les trouvait toujours dociles : dès qu'il leur donnait l'ordre de combattre d'autres Ger-

mains, ils obéissaient. Ils défendirent toujours les frontières avec la plus grande vaillance contre les hommes de leur race... Ils n'hésitèrent pas à regarder les autres Germains comme leurs vrais ennemis. Leur patrie n'était plus la Germanie, c'était l'Empire[1]. »

1. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 311.

III

L'ÉLÉMENT GERMANIQUE DANS LA SOCIÉTÉ GALLO-ROMAINE

L'immigration et l'infiltration des Germains en Gaule a duré des siècles; disons qu'elle a été de tous les siècles. Toutes les pages de ce livre le proclament. Mais il est non moins manifeste que les peuples germains qui envahirent la Gaule, poussés, pour ainsi dire, par une loi de nature, n'avaient entre eux ni lien politique ni cohésion d'aucune sorte. Il n'y avait pas de « nation germanique »; tandis qu'il y eut toujours un Peuple Gaulois, qui avait le sentiment de son unité et de sa solidarité, et ce peuple gaulois, premier occupant jusqu'au cours du Rhin, formé aux mœurs sédentaires bien avant les premières invasions ou immigrations germaniques, ne fut jamais dépossédé de sa terre. Toujours, à travers les siècles, les tribus Germaines ne furent que ses hôtes, soit qu'elles fussent accueillies bénévolement, soit qu'elles s'imposassent par la violence. Elles n'étendirent point le domaine de la Germanie; un pareil concept ne pouvait se former dans l'esprit de n'importe lesquels de ces Barbares, de races diverses, irréductiblement ennemis les uns des autres. Une fois le Rhin franchi, tous les envahisseurs, séduits par l'habitat et la civilisation, entrent dans le peuple gaulois ou gallo-romain. Ils abandonnent leurs mœurs à demi-nomades, répriment leurs instincts de rapines; ils répudient,

nous l'avons vu, jusqu'à leur langue originaire pour parler « le beau langage » ; enfin, dès le premier jour et sans relâche, ils se montrent les sentinelles vigilantes du Rhin, les adversaires sans merci des peuples de la rive droite.

Ils ne conservèrent pas plus d'attache avec ces derniers, que les républiques américaines du Centre ou du Sud, comme le Chili ou le Pérou, n'ont aujourd'hui de lien politique avec l'Espagne, leur mère patrie. Si donc, au point de vue spéculatif, il est d'un grand intérêt pour les savants de se livrer à des recherches anthropologiques et linguistiques, de prendre à tâche la reconstitution des familles de langues germaniques, ou les caractères originaux des groupes ethniques de la primitive Europe, il faut se garder de donner à ces classifications scientifiques des conclusions historiques qu'elles ne sauraient comporter. La parenté de langage n'a jamais créé un lien d'association politique quelconque entre les tribus germaniques : entre les Suèves et les Goths, par exemple ; entre les Alamans et les Francs ; entre les Alamans et les Burgondes ou les Lombards, etc. ; on peut les passer toutes en revue. L'affinité ethnique, la similitude des mœurs n'a jamais été, non plus, chez les Germains, le prétexte d'une association ou d'un groupement.

Dans l'évolution sociale des peuples indo-européens et la formation du caractère propre à chaque nation issue de cette famille humaine, ce sont les conditions de l'habitat qui ont joué le rôle essentiel, et voilà pourquoi le Germain admis en Gaule est devenu si rapidement un Gallo-Romain.

Si l'on peut dire avec le goth Jordanès que la Germanie fut une pépinière de nations (*vagina nationum*), c'est seulement en ce sens que cette région centrale de l'Europe accueillit, par les migrations, comme des hôtes temporaires, des centaines de peuples venus d'Orient et diversifiés à tous les points de vue : peuples qui, de là, se répandirent sur toutes les autres contrées de l'Europe, en particulier sur la Gaule. La multiplicité des races qui se rencontrèrent en Germanie ou qui se fusionnèrent et se croisèrent sur notre sol, rend vaines les tentatives de répartition ethnique qu'on pourrait faire à présent. Bien téméraire

celui qui dirait aujourd'hui d'un Français qu'il représente le type ligure, celte, gallo-romain, germain ou tout autre. Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait penser de la ridicule théorie qui voudrait reconnaître le pur type Aryen dans l'Allemand actuel.

La pénétration, sous tant de formes variées, des Germains dans la Gaule, a été suivie de la fusion des races qui s'est opérée d'autant plus rapidement qu'elles étaient issues d'une même souche ethnique originaire, qu'elles s'y prêtèrent avec un empressement simultané et que les lois romaines la favorisèrent. La communauté d'habitat, les nécessités d'une vie désormais sédentaire pour les Germains, l'identité des occupations quotidiennes, tout cela vint, par surcroît, effacer bien vite les différences préexistantes du Germain d'outre-Rhin et du Gaulois. Et comme, à chaque génération, pour ainsi dire, ce même travail d'assimilation et d'absorption s'accomplissait spontanément sur de nouveaux immigrants, la société gallo-romaine se trouvait incessamment rajeunie par un afflux nouveau de sang germanique. C'est ainsi que, dès les temps anciens, la diversité des races n'a pas laissé sur notre sol de traces appréciables, tandis que le particularisme fermé des tribus demeurées en Germanie a persisté toujours. Il faut seulement observer que la culture gallo-romaine s'est sensiblement altérée à la fin de l'empire et qu'elle a perdu graduellement, pour ainsi parler, en qualité, en finesse et en pureté, lorsque le grossier élément germanique versé dans le creuset de la Gaule, est devenu brusquement trop considérable. Cet amalgame a formé, les conditions de l'habitat aidant, la race nouvelle et unifiée qui peuple la France.

Il existe en France un bon nombre de localités dont les noms rappellent les colonies de Barbares auxquelles elles doivent leur origine. Nous n'invoquerons pas celles qui portent un nom formé sur le thème *Germanus*, parce que s'il est possible que, parfois, elles tiennent cette appellation d'une colonie primitive de *Germani*, il se peut également que leur nom signifie « propriété de Germanus » ou quelque chose d'analogue. Nous ne sommes pas en mesure, en un mot, de démêler, parmi les localités que le *Dictionnaire des Postes* enregistre sur le thème *Germanus*

celles qui indiquent des colonies de Germains, bien que, sûrement, il s'en trouve dans le nombre.

Mais les philologues sont sur un terrain plus solide en ce qui concerne les noms de lieux formés sur le thème *Alamanus*, *Alemanus*, *Alamannia*, *Alemannia*. Le village d'Allemagne (Calvados), appelé *Alamannia* dans les documents du moyen âge, est sûrement une ancienne colonie d'Allemands. Des recherches historiques diraient si l'on doit, comme cela paraît probable, attribuer une origine analogue aux nombreux villages appelés Allemogne (Ain), Allemagne (Basses-Alpes), l'Allemagne (Aube), l'Allemanderie (Indre-et-Loire), les Allemands (Basses-Alpes, Doubs, Gers, Vaucluse, Ariège, Lot-et-Garonne, etc.); Allemant (Aisne, Marne, etc.). La multiplicité de ces noms semblables ou similaires, répandus par toute la France, indique, — on n'en saurait douter, — des colonies d'Alamans ou d'Allemands.

Marmagne (Côte-d'Or), appelé au moyen âge *Marcomannia*, fut une colonie de Marcomans établis en Gaule, de même que Marmagne (Cher), Marmagne (Saône-et-Loire) et les localités de même nom dans l'Allier et le Loiret; Marmaigne (Mayenne); sans doute aussi Marmanhac (Cantal).

Dans le pays de Bayeux, les Saxons qui y furent installés, étaient particulièrement nombreux et occupaient toute une région; Grégoire de Tours les appelle *Saxones Baiocassini*. En 853, à l'époque carolingienne, un capitulaire mentionne près de Bayeux un canton (*pagus*) sous le nom de *Otlingua Saxonum*, qui paraît avoir été situé entre l'Orne et la Dive. Les villages du Calvados appelés Saon, Saonnet, paraissent avoir conservé dans leurs noms le souvenir des Saxons.

Un autre groupe de Saxons fut, sous l'Empire, installé dans le pays de Guérande, vers les bouches de la Loire, d'où l'on a donné à la côte de l'Océan, dans ces parages, le nom de *littus Saxonicum* [1]. Fortunat les qualifie encore de sauvages :

Aspera gens Saxo vivens quasi more ferino.

1. Voyez les sources citées dans Ern. Desjardins, *Géogr. hist. de la Gaule romaine*, t. I, p. 295.

Nous savons que les Sarmates étaient d'origine scythique; à l'époque romaine, on en établit en Gaule tout aussi bien que des Germains. Ausone nous dit que des Sarmates cultivaient des champs à la lisière de la forêt des Ardennes, non loin de Trèves :

Arvaque Sauromatum nuper metata colonis.
(*Mosella*, 9.)

Sermaise (Maine-et-Loire), au moyen âge *Sarmatias*, est une colonie de Sarmates, de même que les différentes localités du nom de Sermaises, Sermaize, Sermesse, Sarmazes, Sermoise (Aisne, Yonne, Nièvre, Marne, Loiret, Seine-et-Oise, Tarn, Saône-et-Loire, etc.).

Un des plus heureux rapprochements qu'aient fait les philologues est celui qui concerne l'origine du nom du bourg de Tiffauges (Vendée). Il est dérivé du nom des *Taifali* ou *Theiphali*, auxiliaires barbares enrôlés dans l'armée romaine, à l'époque d'Honorius, au début du ve siècle. Leur tribu rôdait le long du Danube; on enrôla leurs guerriers dans les auxiliaires et après leur temps de service l'empereur leur concéda en Gaule des terres à défricher. C'est ainsi qu'ils fondèrent le bourg de Tiffauges-sur-Sèvre qui a conservé leur nom. Grégoire de Tours les appelle *Theiphali* en signalant leur turbulence. Vers 561, ils attaquèrent Chantoceaux, sur la Loire, sous prétexte que le duc Austrasius les pressurait[1].

Le village de Tèfle (Gironde) serait-il aussi une ancienne colonie de *Taifali*, de même que les bourgs de Thevalles (Mayenne) et d'autres noms qui, à première vue, semblent formés sur le même thème ? Nous ne pousserons pas plus loin ces observations délicates. Ce qui précède suffit à démontrer qu'un grand nombre de noms de lieux, en France, ont été formés de l'habitat sédentaire imposé sur notre territoire à des tribus germaniques ou scythiques, dès l'époque romaine.

Allez aujourd'hui visiter tous ces villages dont la population originaire, à la fin des temps antiques, nous est ainsi signalée comme germanique ou scythique, et dites-moi si elle se dis-

1. Aug. Longnon, *Géographie de la Gaule*, p. 176.

tingue, en quoi que ce soit, par le type physique, les mœurs, le genre de travail, la langue ou toute autre chose, de la population des contrées environnantes? Ces Barbares ont, comme tous les autres, subi la tyrannie de leur nouvel habitat et du régime social qui en découlait. Il en fut ainsi partout; c'est ce que constate, au début du ve siècle, l'évêque africain Synesius dans un passage rappelé par Fustel de Coulanges; il dit que tous les individus de condition servile sont germains ou scythes : « Dans toutes les maisons qui jouissent de quelque aisance, on trouve comme esclaves des Scythes (des Goths); pour maître d'hôtel, pour boulanger, pour échanson, on prend des Scythes; les esclaves qui portent ces pliants sur lesquels les maîtres s'asseoient dans les rues sont encore des Scythes[1]. »

Ainsi, partout en Gaule, aussi bien sur les bords du Rhin et en Belgique que sur ceux de l'Océan ou dans les Cévennes, au vieux fonds celto-ligure ou gaulois sont venus s'amalgamer des afflux constants de populations germaniques et même scythiques et asiatiques. C'est de ce mélange fécond que s'est formée la race gallo-romaine, et nous avons vu que, de toute la Gaule, les pays rhénans furent, avec la vallée du Rhône et les bords de la Méditerranée, ceux qui furent le plus foncièrement et le plus brillamment romanisés. Encore une fois, l'origine ethnique des populations rhénanes est donc tout à fait secondaire et ne saurait être invoquée comme argument dans les questions de répartition politique soulevées par la guerre que les Allemands ont déchaînée sur le monde au mois d'août 1914.

Bien des historiens se sont demandé dans quelles proportions l'élément germain s'est superposé, en deçà du Rhin, au vieux fonds de population gauloise; si les Francs qui étaient Germains, sont venus en très grand nombre, de même que les Burgondes ou les Visigoths ? On a taxé d'hyperboliques les chiffres donnés par des auteurs anciens; à l'aide de calculs ingénieux, on leur a substitué des chiffres hypothétiques. Soit! Bien souvent aussi, la question se pose de savoir si tels peuples envahisseurs sont venus en masse avec leurs familles et tout

1. Synésius, dans Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions*, t. II, p. 377.

leur attirail, ou s'ils furent simplement une chevauchée de guerriers conquérants (*catervæ*). Ces questions, au point de vue de la composition de la société gallo-romaine de la fin de l'Empire, n'ont guère d'importance, puisqu'il est avéré que la pénétration des Germains en Gaule, à travers les siècles, fut constante, et qu'ils se fusionnèrent dans la société gallo-romaine. Le seul point grave, c'est qu'aux IVe et Ve siècles, l'afflux germain fut trop considérable et trop précipité : la Gaule romaine n'eut pas le temps de le digérer et d'assimiler complètement cette nourriture lourde et grossière. Peu importe que tel ou tel peuple ait été une invasion de centaines de mille individus ou seulement de quelques escadrons; le fait est que la civilisation gallo-romaine se trouva dénaturée par les Barbares qui eurent la prétention de la prendre pour eux-mêmes et de la protéger. Car, ne l'oublions point, s'ils pillèrent, s'ils commirent des déprédations immenses et s'ils accumulèrent les ruines, ils ne voulurent jamais, une fois admis en Gaule, détruire la civilisation gallo-romaine; ils eurent l'orgueil de se mettre à sa tête, croyant qu'il suffisait, pour la posséder, de se parer de ses oripeaux et des titres romains. Ils la continuèrent comme ils la concevaient. Aussi, comme le dit Mommsen : « c'est le développement de la civilisation gallo-romaine, dont César et Auguste avaient jeté les fondements, qui remplit la fin de l'époque romaine aussi bien que le moyen âge et les temps modernes[1]. »

Les Germains s'introduisant en Gaule me paraissent pouvoir être comparés aux Allemands s'installant en Amérique à la suite et à côté des Anglo-Saxons. Comment se sont colonisés les États-Unis de l'Amérique du Nord ? Il y avait une population indigène, sauvage, peu dense. Les Anglo-Saxons et les Irlandais sont arrivés les premiers et les plus nombreux. Ils ont fondé des villes et des établissements de toutes sortes. Puis, sont venus, à leur suite, des Allemands, des Français, des Scandinaves, des gens de toutes les nations européennes. C'est de cet amalgame que s'est formé le type *Yankee*, qui a son caractère propre, mais dont l'essence même est restée anglo-saxonne ; les noms des

1. Mommsen, *Histoire romaine*, t. IX, trad. Cagnat et Toutain, p. 105.

villes et la langue sont demeurés anglais; l'élément germanique, quoique très nombreux, s'est plié aux mœurs et aux usages, à la langue et aux institutions. Il en est encore aujourd'hui ainsi, quoique, devenu de plus en plus considérable, l'élément allemand prenne, avec arrogance, conscience de sa force et de son importance. Jusqu'ici, en un mot, l'élément allemand aux États-Unis d'Amérique s'est mélangé humblement, puis plus hardiment, à l'élément anglo-saxon; il s'est introduit dans les rangs de ce dernier, il en a pris les habitudes, les mœurs, la langue, mais il ne l'a pas encore dominé. Il en fut ainsi de l'élément germanique en Gaule, jusque vers la fin du IVe siècle de notre ère. Aux États-Unis, c'est seulement depuis le début de ce XXe siècle que les Allemands, ayant conscience de leur force numérique et gonflés d'une folle présomption, essayent de prendre la direction et la prépondérance, et parlent d'une Amérique allemande (*Deutsch-Amerika*). La guerre actuelle a dessillé les yeux : l'exemple historique de la Gaule au Ve siècle est là : *caveant Consules !*

IV

ATTILA

C'est au IIIe siècle de notre ère, quand ils franchissent le Don (Tanaïs), que le nom des Huns retentit pour la première fois aux oreilles du monde civilisé. Comme toutes les grandes familles de peuples migrateurs, ils arrivaient du plateau central asiatique ou de plus loin encore ; ils avaient cheminé lentement, de l'est à l'ouest, à travers la steppe herbue, suivant ceux qui les avaient précédés depuis le commencement des âges, frayant la route à ceux qui devaient les suivre de siècle en siècle.

De quels éléments ethniques se composait cette immense cohue de peuples nouveaux ? A l'origine, le noyau essentiel en était formé de tribus Tartares, que les Chinois ont connues sous le nom de Hioung-nou ; il y avait aussi des Sienpi, des Ouigours et des Turcs ; des Alains, des Avars et des peuplades qui, déviant vers la gauche, envahirent la Médie et la Perse et ne poussèrent pas jusqu'en Europe.

Les Huns chassaient devant eux des Barbares qui, pour fuir, envahissaient eux-mêmes ; ils en traînaient d'autres à leur remorque, sur le grand chemin des nations. Quand ils eurent vaincu, en 371 et 373, ou qu'ils se furent agrégés ceux des Alains et des Ostrogoths qui, en marche aussi, campaient entre l'Oural, la Caspienne et le Dnieper, leur réputation de conquérants

ravageurs les mit à la tête du monde barbare. Toutes les tribus que l'Occident attirait, quelle que fût leur langue ou leur origine ethnique, voulurent en être et se jetèrent dans le flot montant et dévastateur. Après les Alains et les Ostrogoths, ce sont les Scires que submergent et qu'entraînent les hordes de Balamir et d'Uldès. A partir de l'an 420, le monde romain est directement menacé; les Huns s'avancent, terribles, sous la conduite d'Attila et de Bléda, fils de Mondiouk. Quand il eut assassiné son frère, en 442, Attila se trouva seul à la tête de 700.000 Barbares.

Théodose II, trois fois vaincu et dont les provinces sont ravagées jusqu'aux portes de Constantinople, ne sauve sa capitale qu'en s'engageant à payer un tribut annuel. Tous les Tartares d'Asie, tous les Finnois, tous les Scythes, tous les Germains reconnurent alors la puissance d'Attila, depuis le Caucase et la Pannonie jusqu'à la Baltique et la Scandinavie. Jordanès dit qu'Attila régnait presque sur le monde entier : *Attila Hunnorum omnium dominus solus in mundo regnator.* Un sorcier, gardien de troupeaux, prétendit avoir découvert, enfoui sous la terre, le glaive du dieu de la guerre. Attila, en possession de ce glaive, se crut appelé à la domination universelle. N'avait-il pas avec lui le *vieux Dieu* des ravageurs ? il se crut invincible.

En 449, Attila campait, depuis des mois, auprès de Pest, entre la Theiss et le Danube; là, il tenait sa cour, étalant, avec les dépouilles de 70 villes de l'Empire d'Orient qu'il avait détruites, tout le faste barbare entremêlé d'orgies et de monstrueuses cruautés. Théodose II lui envoya une ambassade dont le but secret était de l'assassiner. Le complot échoua, mais l'un des membres de la mission, Priscus, nous a laissé de son séjour à la cour du grand Barbare, une curieuse relation qui, avec les récits d'Ammien Marcellin et Jordanès, a servi de base aux historiens modernes pour mettre en scène la vie barbare et tracer l'effrayant tableau des invasions du ve siècle.

Le portrait que Jordanès nous a laissé d'Attila, est bien conforme à ce que nous savons des races tartares : court de taille et large de poitrine, la tête grosse, les yeux petits et enfoncés, le nez épaté, la barbe rare, les cheveux grisonnants, le teint

basané ; à côté de cela, la démarche fière, le regard curieux et inquiet (*superbus incessu, hùc atque illùc circumferens oculos*) Voilà quel était, dit Jordanès, « l'homme né pour épouvanter les peuples et ébranler la terre ». En 450, après avoir hésité entre une nouvelle expédition contre l'Empire d'Orient où Marcien venait de succéder à Théodose II, et l'invasion de l'Occident, Attila se décida pour ce dernier parti. L'Occident l'attendait dans l'angoisse. La peur avait envahi toutes les âmes ; des phénomènes naturels, une éclipse, une comète, une aurore boréale furent considérés comme les présages des plus grands malheurs. L'évêque de Tongres, Servatius, alla à Rome, prier sur les tombeaux des saints Apôtres et leur demander quelle calamité nouvelle allait fondre sur sa patrie : il lui fut répondu que, l'année suivante, la Gaule serait la proie des Huns.

Les historiens contemporains nous font le dénombrement des peuplades qu'Attila traînait à sa suite et qui franchirent le Rhin. Les hordes ougro-finnoises comprenaient, d'après Jordanès, les Huns noirs, les Alipzures, les Alcidzures, les Itamares, les Tuncasses et les Boïsques. Les Huns noirs étaient les plus nombreux. Venaient les Alains blonds, aux yeux bleus, leurs rivaux en férocité ; les Akatzires, sans doute les Agathyrses d'Hérodote et de Pline, ancêtres présumés des Khazars blancs ; les Sorosgues et les Massagètes, d'origine scythique. On cite encore les Neures, les Budins, les Bellonotes, les Gélons, les Turcilinges, les Toringes, les Bastarnes. Il y avait même des tribus d'anthropophages. Enfin, c'étaient tous les Barbares de la Germanie que nous connaissons depuis des siècles, et qui se trouvent heureux d'être conviés au pillage et d'avoir l'occasion de quitter enfin leur morne habitat pour venir s'installer en Gaule, comme tant de tribus de leur race l'avaient fait avant eux.

On y voyait ainsi, les Rugiens et les Gépides avec leur roi Ardaric, les Hérules qui dépassaient les autres en férocité, les Ostrogoths que commandaient les trois frères Valamir, Theodemir et Videmir ; les Thuringiens, les Alamans. Cet ébranlement général du monde barbare fit que le monde civilisé, glacé de terreur, crut à un fléau divin, comparable à un gigantesque raz de marée ou à un tremblement de terre univer-

sel. L'invasion des Huns mit dans la vie de l'Europe civilisée et dans la réalité des choses, les horreurs des visions de l'Apocalypse, l'abomination de la désolation.

Mais, le nombre mis à part, l'élément du fléau, le barbare, restait le même, répondant toujours au type social que nous avons vu à l'œuvre, avec les Cimbres et les Teutons, avec Arioviste, avec Arminius, avec l'invasion de 275, avec les Kalmouks émigrants de 1771, avec les compagnons de voyage du Père Huc. Le type est immuable tant que l'habitat reste le même. Voici le portrait bien connu, admirablement vrai et complet qu'en fait Ammien Marcellin :

« Les Huns, écrit Ammien dès 378, race sauvage peu connue anciennement, cantonnée au delà des Palus-Méotides, sur les bords de la mer Glaciale, sont d'une férocité qui dépasse l'imagination. Dès la naissance des enfants mâles, les Huns leur sillonnent les joues de profondes cicatrices, afin d'y détruire tout germe de duvet. Ces rejetons croissent et vieillissent imberbes, sous l'aspect hideux et dégradé des eunuques.

« Ils ont tous le corps trapu, les membres robustes, la tête énorme ; un excessif développement de carrure donne à leur conformation un aspect contre-nature. On dirait des animaux bipèdes plutôt que des hommes ; ils font penser à ces figures grimaçantes que le caprice de l'art place en saillie aux corniches des ponts.

« Des habitudes voisines de la brute répondent à cet extérieur repoussant. Les Huns ne cuisent ni n'assaisonnent ce qu'ils mangent, ils se contentent, pour aliments, de racines sauvages ou de la chair du premier animal venu, qu'ils font mortifier quelque temps, sur le cheval, entre leurs cuisses. Ni maisons, ni chaumières ; ils vivent au milieu des bois et des montagnes, endurcis contre la faim, la soif et le froid.... Pour vêtements, des tuniques en fine écorce de bois ou en peaux de rats cousues ensemble, et ces vêtements, ils ne les quittent jamais que lorsqu'ils tombent en lambeaux. Ils se coiffent de bonnets à bords rabattus ; ils entourent de peaux de chèvres leurs jambes velues, accoutrement qui gêne leur marche et les rend inhabiles à combattre à pied. Mais on les croirait vissés sur leurs che-

vaux aussi laids que vigoureux. C'est à cheval que les Huns vaquent à toute espèce de soins, assis quelquefois à la manière des femmes. Il font le commerce sans descendre de leur monture. Ils boivent, mangent, dorment à cheval;... c'est encore à cheval qu'ils délibèrent des intérêts de la communauté.

« L'autorité régulière d'un roi leur est inconnue; mais ils suivent en tumulte le chef qui les mène au combat. Sont-ils attaqués? ils se partagent par bandes et fondent sur l'ennemi en poussant des cris effroyables. Groupés ou dispersés, ils chargent ou fuient avec la promptitude de l'éclair et ils sèment la mort en courant. Aussi, leur tactique, par sa mobilité même, est impuissante contre un rempart ou un camp retranché. Mais ce qui fait d'eux les plus redoutables guerriers de la terre, c'est qu'également sûrs de leurs coups, de loin, et prodigues de leur vie dans le corps à corps, ils savent de plus, au moment où leur adversaire, cavalier ou fantassin, suit des yeux les évolutions de leur glaive, l'enlacer dans une courroie qu'ils lui jettent et qui paralyse tous ses mouvements. Leurs dards sont armés, à la place de fer, d'un os pointu qu'ils y adaptent avec une merveilleuse adresse.

« Aucun d'eux ne laboure et ne sait ce qu'est une charrue. Tous errent dans l'espace sans limites;... étrangers à toute habitude fixe, ou plutôt paraissant toujours fuir sur leurs chariots : c'est là leur domicile; c'est là que la femme s'occupe à façonner le hideux vêtement de son mari, le reçoit dans ses bras, enfante et nourrit sa progéniture jusqu'à l'âge de puberté. Nul d'entre eux, conçu, mis au monde et élevé en tant de lieux différents, ne peut répondre à cette question : D'où es-tu ?

« Inconstants et perfides dans les conventions, les Huns rompent leurs engagements à la moindre lueur d'avantage; en général, ils font toute chose par emportement et n'ont pas plus que les brutes le sentiment de ce qui est honnête... »

Ce tableau si vivant, est complété par ce que le même historien dit des Alains que les Romains avaient connus dans les steppes du pays des Kirghiz et de l'Ukraine :

« Ils n'ont pas de maisons, ne labourent point la terre, se nourrissent de viande et surtout de lait; montés sur des chariots

recouverts d'écorces, ils errent dans leurs solitudes sans fin. Quand ils trouvent de l'herbe, ils rangent leurs chariots en cercle, prennent leur sauvage repas et, lorsque leurs bêtes ont consommé les herbages, ils se remettent en route. Leur chariot, partout où ils se transportent, est leur foyer, leur patrie. Ils sont chez eux en quelque endroit que le sort les jette, chassant toujours devant eux, des troupeaux de gros et de petit bétail, mais prenant un soin particulier de leurs chevaux. Dans ces contrées, l'herbe se renouvelle sans cesse et les campagnes sont couvertes d'arbres qui portent des fruits comestibles ; aussi, cette population nomade trouve-t-elle, à chaque halte, la subsistance de l'homme et des bêtes... Tout ce qui est infirme d'âge ou de sexe s'occupe autour des chariots, mais ne se livre pas à des exercices violents. La jeunesse, rompue dès l'enfance à l'équitation, regarde comme vil de marcher à pied. »

L'immense armée d'Attila se dirigea sur le Rhin par tous les chemins à la fois. Les bandes les plus méridionales remontant le Danube jusque vers sa source gagnèrent le haut Rhin autour du lac de Constance, pénétrèrent dans le bassin de l'Aar pour déboucher en Gaule par Bâle et la trouée de Belfort. Ce fut terrible ; ce fut la mort de la nature même ; où le sabot du cheval d'Attila s'était posé, l'herbe était séchée à tout jamais. Le torrent dévastateur détruisit Vindonissa et Augst ; il poussa jusqu'à Besançon et écrasa les Burgondes qui, avec leur roi Gondicaire, auraient voulu tenter de s'opposer à son passage. Puis il descendit la vallée de l'Ill, où il retrouva d'autres coulées d'Asiatiques quiavaient franchi le Rhin à Brisach et sur d'autres points. Argentovaria (Colmar) et Argentoratum (Strasbourg) furent saccagés. Spire, Worms, Mayence où d'autres Barbares avaient forcé le grand fleuve, furent réduites en cendres.

Puis, ce furent les villes de Trèves, de Metz où, seul, l'oratoire de saint Étienne fut épargné par les flammes, Scarpone, Toul et vingt autres. Le fléau s'étalant comme une nappe de lave incendiaire, gagna Tongres et Arras. Laon, Saint-Quentin furent détruites ; à Reims, l'évêque Nicaise qui aurait voulu supplier, eut la tête tranchée au milieu de ses fidèles ; on attribue au miracle le salut de Paris et d'Orléans.

Surprises de leur échec, les hordes reculèrent jusque sur la Marne, pour se réorganiser avant de se remettre en route. C'est là, dans les plaines désertiques voisines de Châlons, ou plus exactement peut-être, auprès de Méry-sur-Seine, que se livra, au commencement de l'été de 457, l'une des plus grandes batailles qu'enregistre l'histoire.

Suivant leur constante habitude, ceux des Barbares qui, antérieurement, avaient été admis à s'installer sur les terres de la Gaule, s'étaient déclarés les ennemis de ceux qui arrivaient pour prendre place à côté d'eux ou, peut-être, les déposséder. Tandis qu'il y avait des Francs de la rive droite du Rhin dans l'armée d'Attila, au contraire, les Francs Ripuaires et les Francs Saliens, déjà en possession de la rive gauche du fleuve et de la vallée de la Meuse, firent cause commune avec les Gallo-Romains. Pour échapper au massacre, après la ruine de Tongres, il leur fallut fuir si précipitamment que le jeune Childéric, fils de leur roi Mérovée, faillit être enlevé par une avant-garde de cavaliers huns. Le patrice romain Aétius groupait sous son commandement, outre les Gallo-Romains, les Francs de Mérovée, les Visigoths avec leur roi Théodoric, des Saxons, des Burgondes et d'autres Barbares. Les Alamans étaient dans les hordes d'Attila et formaient l'aile droite de son armée, à cette bataille des Champs Catalauniques qui fut une première « Bataille des nations ».

La fin de l'horrible carnage fut pareille à celle des effroyables mêlées où avaient été écrasés les Cimbres et les Teutons, ainsi que les Suèves d'Arioviste. Vaincu, Attila se réfugia dans son camp, derrière les chariots alignés en cercle comme un rempart et d'où les femmes excitaient les guerriers. Ses fidèles s'y défendirent avec rage, si bien qu'Attila, comme Arioviste encore, put opérer sa retraite et regagner le Rhin qui fut son salut.

Au printemps suivant, Attila alla décharger les accès de sa fureur sur l'Italie. Il détruisit Aquilée, Vérone, Milan, Pavie et vingt autres villes du Nord ; le prestige du pape saint Léon contribua à sauver Rome et à délivrer l'Italie.

Des monnaies d'or, frappées aux noms des empereurs régnant, Marcien en Orient et Valentinien III en Occident, rappellent

les défaites d'Attila en Gaule et en Italie. Elles représentent l'empereur, la croix en main, écrasant du pied un Géant à tête humaine et à corps de dragon. C'est la dernière transformation dans l'art antique, du type de la Gigantomachie. On doit se demander si les monuments sculpturaux de la Gaule de l'Est, si nombreux, comme ceux de Merten (Meurthe) et de Cussy (Côte-d'Or), qui représentent un cavalier terrassant et écrasant un géant anguipède, ne furent pas, eux aussi, destinés à commémorer la défaite du terrible roi des Huns.

Attila mourut l'année suivante, des suites d'une orgie. Son empire, comme ceux d'autres grands Barbares, ne lui survécut pas. Les tribus hunniques, errantes autour des forêts germaines, dans les Carpathes et les vallées du bas Danube, se disloquèrent. Les unes obtinrent des terres dans l'empire d'Orient ; les autres formèrent le puissant empire des Avars, contre lequel lutteront plus tard les Francs, les Bulgares et les Slaves ; d'autres enfin devinrent les Magyars ou Hongrois.

Quant au personnage d'Attila, il est resté, dans les souvenirs du moyen âge, comme la plus haute personnification de la barbarie sanguinaire et dévastatrice. A ce titre, il méritait d'entrer dans la légende.

Les ravages des Huns dans l'Est de la Gaule, portèrent le coup de grâce à la culture gallo-romaine dans cette région, naguère si brillante, désormais changée en un amoncellement de ruines dont peuvent donner l'idée les dévastations des Allemands au cours de la guerre actuelle. Mais, chose triste, ce que l'on connaît de ce grand drame de l'histoire du monde, nous montre les Gallo-Romains désespérés, doutant de tout, de la Providence comme des légions, s'abandonnant avant de mourir, — tels, les philosophes épicuriens et sceptiques, — aux plus basses jouissances matérielles, bien loin de songer à lutter jusqu'au bout et à succomber héroïquement. Quel spectacle ! c'est la période la plus triste et la plus découragée de l'histoire du monde occidental : lisez ce que raconte un témoin oculaire, le prêtre marseillais Salvien, de la mort de Trèves, la vieille capitale de la Gaule qui fut prise et saccagée quatre fois par les Barbares :

« J'ai vu de mes yeux, écrit Salvien, les Trévires de noble

maison, revêtus des plus hautes dignités, quoique déjà dépouillés et ruinés, bien moins victimes des événements que de leurs mœurs... Il est lamentable de raconter ce que nous avons vu, de peindre des vieillards comblés d'honneurs, des chrétiens décrépits, au moment même où la dévastation de leur ville était imminente, rester esclaves de la goinfrerie et de la lascivité... Ils gisaient à leurs banquets, oublieux de l'honneur, oublieux de l'âge, oublieux de la foi, oublieux de leur nom. Des princes de la cité, gorgés de mets, abrutis par le vin, excités par les cris, exaspérés par l'orgie, il ne restait plus que des sens brutaux... Enfin Trèves, la plus opulente de toutes les cités des Gaules, fut quatre fois prise et saccagée... Ce que je dis paraîtra incroyable; dans cette ville, la continuité des calamités devint le stimulant de la perversité. On en vint, par suite de la multiplicité des maux qui pullulaient chaque jour, à ce point, qu'il eût été plus aisé de faire que la ville restât sans habitants, que de faire qu'un seul de ses habitants fut exempt du crime... L'ivrognerie avait été poussée si loin, que les princes de la ville ne voulurent pas se lever de table, au moment même où l'ennemi pénétra chez eux... J'ai vu là, entre autres choses déplorables, les enfants ne différer en rien des vieillards; c'était pour tous la même insouciance, la même légèreté; tout était luxe, ivrognerie, perdition; tous agissaient de même; ils jouaient, s'enivraient, se tuaient de luxure. Dans leurs orgies, les vieillards et les magistrats, n'ayant presque plus la force de vivre, voulaient être d'ardents viveurs; trop faibles pour se promener, ils se montraient robustes pour boire, chancelants à la marche, lestes à la danse... Enfin ils perdent la raison et commencent à renier le Christ... et nous nous étonnons, après tout cela, qu'ils aient subi la perte de tous leurs biens, eux qui avaient ruiné leurs âmes si longtemps auparavant!

« Pour la capitale des Gaules, saccagée à trois reprises et coup sur coup, lorsque la cité entière n'était plus qu'un brasier, les désastres s'accrurent encore après la dévastation, et ceux que le fer ennemi n'avait pas égorgés pendant la catastrophe, souffrirent plus encore, lorsque l'orage fut passé; car ceux qui avaient d'abord échappé à la mort, restaient en butte à la cala-

mité la plus affreuse. En effet, les uns mouraient lentement des profondes blessures qu'ils avaient reçues, les autres, à demi brûlés dans l'incendie, enduraient toutes les tortures du feu lorsque les flammes étaient éteintes. Ceux-ci périssaient de faim, ceux-là de froid, ceux-là dans la torpeur, ceux-là dans les convulsions, comme si tous couraient à une mort commune par des voies diverses.

« Que dirai-je encore? Du désastre d'une seule ville naissait le malheur des autres. Çà et là gisaient, ceci je l'ai vu et subi, des cadavres des deux sexes, nus, déchirés, opprobre de la ville entière, et que les oiseaux et les chiens se disputaient. La puanteur funèbre des morts devenait la perte des vivants; la mort s'exhalait de la mort, et de la sorte ceux qui avaient échappé au massacre enduraient tous les maux du massacre d'autrui. Que peut-on attendre de plus, après toutes ces horreurs? Qui pourrait deviner ce genre de démence dont j'ai été témoin? Le peu de nobles personnages qui avaient survécu, comme pour souverain remède au désastre de leur ville, demandaient aux empereurs les jeux du cirque! Vous regrettez les jeux du cirque, ô Trévires! et cela, quand votre ville est déserte, quand elle a été mise à sac, après le massacre, après l'effusion de tant de sang, après les supplices, après la venue de l'esclavage, lorsque votre ville a été écrasée par tant de désastres! Je l'avoue, je vous ai crus les plus malheureux des hommes, après la ruine de votre ville; mais je vous trouve bien plus misérables encore, lorsque vous suppliez qu'on vous donne des spectacles!... Vous réclamez des théâtres, vous postulez auprès de vos princes la construction d'un cirque mais, de grâce, pour quel peuple? pour quelle ville? Pour une ville brûlée et ravagée, pour un peuple captif et égorgé qui a péri ou qui pleure!...

« Tu demandes des jeux publics, ô Trévire! Où les célèbrera-t-on? Est-ce sur le brasier et les cendres, sur les ossements et le sang des morts? Quelle est donc la partie de la cité qui a échappé à tous ces maux, où le sang ne coule pas, où les cadavres ne gisent pas, où l'on ne marche pas sur des membres humains déchirés? Mais ne vois-tu pas, partout, l'aspect d'une ville forcée, partout la terreur de la captivité, partout l'image de la mort?

Les débris de ce peuple infortuné sont gisants sur les tombeaux de ses morts, et tu demandes les jeux du cirque ! La ville est noire encore de l'incendie, et tu cherches à te donner un air de fête ! Tout pleure, et tu oses être joyeux !... Trèves, je ne m'étonne pas, je ne puis m'étonner de la venue de toutes les calamités qui ont pesé sur toi ; puisque trois désastres ne t'avaient pas corrigée, tu as bien mérité de périr une quatrième fois ! »

Au temps des grandes civilisations asiatiques, Babylone avait fini dans les orgies de Balthazar, pendant que les Mèdes et les Perses brûlaient et saccageaient la ville. Trèves mourut comme Babylone, donnant au monde l'écœurant spectacle de l'énervement dans la jouissance ignoble et de la frénésie du désespoir. Il ne lui manqua que le doigt de Dieu écrivant l'anathème sur la poussière de ses palais.

1. Salvien, *De vero judicio et Providentia Dei*, liv. VI.

V

LA LÉGENDE CHRÉTIENNE D'ATTILA

Attila, le Fléau de Dieu, est l'une des grandes figures de l'histoire dont se réclame aujourd'hui le pangermanisme. Son nom est inscrit dans le temple de la *Walhalla*, parmi les fondateurs de l'Allemagne contemporaine. Il est entré dans l'épopée nationale de l'Allemagne. On raconte que l'empereur Guillaume II, dans diverses manifestations de son rôle impérial et militaire, s'est comparé à Attila. C'est là le type de souverain, de maître et de guerrier qu'il s'est proposé pour modèle, en même temps qu'il aime à offrir l'orgueilleux tribut de ses hommages au « vieux Dieu » des Germains qui figurèrent parmi les hordes du roi des Huns.

Ces boursouflures impériales ont fait scandale, parce qu'elles parurent une revendication de la force brutale décidée à ne respecter aucun droit, la fermentation nouvelle d'une barbarie innée et longtemps contenue. Pour qui connaît le rôle historique d'Attila, dont le privilège a été de rester la personnification de la barbarie à l'assaut de la civilisation, une telle interprétation s'imposait. Elle est, au surplus, justifiée par les actes d'atrocité, officiellement ordonnés, dont les armées allemandes, dès le premier jour de la guerre de 1914, ont donné le spectacle à jamais infamant.

L'empereur allemand ayant recours officiellement, comme en

1870, au mensonge, à la fois cynique et puéril, pour trouver un prétexte à sa déclaration de guerre, congédiant les ambassadeurs étrangers comme il chasse ses valets, et, une fois qu'il a déclaré la guerre par surprise, molestant les voyageurs et se livrant à des sévices sur ses hôtes attardés les plus inoffensifs; arrachant à leurs foyers, pour les traiter en otages, les vieillards, les femmes et les enfants au berceau, massacrant les prêtres catholiques, brûlant, avec préméditation, les églises et les bibliothèques; foulant aux pieds, en raillant, les traités revêtus de sa signature; s'imaginant, en un mot, qu'il va s'imposer par la terreur : à ces actes, on reconnaît bien le Barbare, un héritier et un émule de l'Attila historique. Ne semble-t-il pas, en vérité, qu'on lise dans les chroniqueurs du ve siècle, le récit des faits et gestes du roi des Huns? Et voilà pourquoi le surnom d'*Attila II* sera justifié pleinement dans l'histoire, pour ce prince qui l'a réclamé lui-même et s'est mis délibérément hors de la civilisation, tandis que ses soldats et tout son peuple, par l'organe de ses savants, revendiquaient avec l'ostentation de soudards présomptueux la qualification de *Barbares*. Mais, tout de même, en invoquant Attila comme son patron, en donnant à l'un de ses fils le nom du roi des Huns, est-ce bien le rôle historique du grand Barbare qu'avait en vue ce redondant Hohenzollern, au front étroit et fuyant, à la moustache retroussée en croc de hameçon? On en peut douter : c'est bien plutôt l'Attila falsifié et imaginaire de la légende. Car enfin, il serait sans exemple qu'un chef d'État se targuât de vouloir être un homme de ruines et de massacres, si riche qu'il fût déjà, par héritage, de mensonges, de forfaitures et d'impudence. C'est sans doute à l'Attila que les vieux contes germaniques tendent à hausser au rôle de précurseur de Charlemagne, type de roman, étranger à l'histoire, que Guillaume II avait l'ambition de se comparer. Qu'est-ce donc que la légende d'Attila?

Le Goth Jordanès, qui écrivait tout au plus un siècle après Attila, en fait déjà presque un personnage de théâtre, poussant la barbarie et la cruauté au delà du vraisemblable. Pour les gens du moyen âge, Attila est devenu une incarnation du Diable, et les Huns, un peuple de démons auxquels la symbolique chré-

tienne donne l'aspect, les mœurs et les attributs des Satyres et des Faunes de l'antiquité classique; ils figurent dans le cortège des monstres de l'Enfer qui décorent les façades de nos cathédrales médiévales et les miniatures de nos manuscrits. Des médailles de la Renaissance représentent Attila sous les traits d'un homme à barbe, oreilles et cornes de bouc, l'incarnation de Satan.

Cette tradition qui fait des Huns des Satyres lubriques, remonte aux Goths, ces autres Barbares, ennemis irréconciliables des Huns, et déjà touchés, comme les Francs et les Burgondes, par la civilisation romaine et le christianisme.

Jordanès raconte que le roi goth Filimer, ayant constaté la présence, au milieu de son peuple, de sorcières appelées *Haliurunnes*[1], les chassa de son armée et les força de se réfugier dans les solitudes de la steppe. Là, ces femmes maudites rencontrèrent des esprits immondes (*spiritus immundi*), errants comme elles dans le désert; de leurs embrassements, dit Jordanès, naquit la race féroce des Huns. Le rôle prépondérant que jouaient les sorcières, chez tous les Barbares de Germanie et en particulier chez les Huns, accrédita cette puérile tradition qui alla se développant, de génération en génération; elle bifurqua en deux courants distincts, les traditions hagiographiques du monde latin et le cycle héroïque de la Germanie demeurée païenne et barbare.

Dans les légendes hagiographiques, le roi des Huns est le héros d'un double épisode historique : la ruine du monde romain par les Barbares et la reconstruction, sur ses ruines, des Etats barbares christianisés. Tel est le rôle du Fléau de Dieu (*flagellum Dei*) ou du Marteau du monde (*malleus mundi*).

C'est au IXe siècle que paraît la légende d'Attila, Fléau de Dieu. On raconte, dès cette époque, que la veille de la bataille des Champs Catalauniques, des soldats huns avaient rencontré dans une forêt, un ermite qu'ils conduisirent à Attila : « Tu es le fléau de Dieu, *tu es flagellum Dei*, dit le saint au chef barbare, — en lui appliquant une parole du prophète Isaïe, — mais Dieu brise quand il lui plaît, les instruments de sa vengeance.

1. *Aliurunnes, all-runes*, « celles qui savent tout », qui lisent les runes (?).

Tu seras vaincu, afin que tu saches bien que ta puissance ne vient pas de la terre[1]. »

Il y a deux phases dans la vie de l'Attila de la légende hagiographique. Il est d'abord le fléau destructeur. Il ravage les campagnes et brûle les villes, il viole et il souille tout, il persécute les saints, il massacre les évêques et les fidèles ; le martyrologe de l'Église s'accroît par lui comme au temps de Dioclétien et de Galère. Tel était le souvenir laissé par les Huns dans l'histoire, qu'on ne trouve rien d'invraisemblable aux plus monstrueuses atrocités qu'on leur prête[2].

Bientôt, chaque ville se fait un titre de gloire d'avoir été persécutée, ravagée ou détruite par Attila; chacun grandit ses souffrances, son martyre, son héroïsme. Puis, l'on tombe dans les contes demeurés populaires presque jusqu'à nos jours : Attila, fléau de Dieu est un épouvantail, comme l'Ogre ou Croquemitaine.

Mais la morale chrétienne veut un châtiment à de telles atrocités. Dieu se sert du « Marteau du monde » comme de l'instrument de sa vengeance, pour punir les rois prévaricateurs et les peuples infidèles. Dieu est juste et châtie; Dieu est bon et miséricordieux et sa juste colère s'apaise; il ne veut pas que le monde reste la proie du Démon. C'est pourquoi, les crimes étant expiés, le châtiment accompli, Dieu brise l'instrument diabolique dont il s'est servi; il arrête le torrent qu'il a déchaîné. L'histoire d'Attila devient ainsi un thème à moralisation, un sujet d'édification chrétienne. Et pendant des siècles, la chaire retentit de l'anathème contre les méchants qui provoquent la colère de Dieu et le forcent à déchaîner sur le monde pervers, pour le punir, Attila, le ravageur, qui vient de l'Enfer, le prince des Démons; les prédicateurs montrent dans les invasions barbares la punition divine, le pressoir où Dieu foule sa vendange, le fléau qui sépare le bon grain de l'ivraie.

Toutes les villes ont leur légende d'Attila qui est repoussé par une intervention miraculeuse provoquée par les ardentes prières des fidèles. A Metz, les Huns voulant piller l'oratoire de

1. Cf. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, t. II. p. 239 (4e édit.).
2. Am. Thierry, *Hist. d'Attila*, t. II, p. 225.

saint Étienne, brisent leurs haches et leurs massues contre un rocher de granit. A Dieuze, les Huns sont frappés de cécité parce qu'ils ont enchaîné l'évêque saint Auctor. A Cologne, après avoir massacré les onze mille compagnes de sainte Ursule, Attila, facétieux comme Méphistophélès, offre à cette dernière de l'épouser : « Retire-toi, lui répond la sainte, j'ai dédaigné la main de César, ce n'est pas pour appartenir à un Maudit tel que toi[1] ! » La légende d'Attila pénètre dans toute la Gaule, jusqu'à Toulouse. En Italie, Aquilée, Udine, Ravenne, Padoue, Fiésole, Florence en sont aussi remplies, avec les détails les plus extravagants.

Mais voici la contrepartie. La miséricorde divine est infinie et pardonne aux plus abominables criminels. Attila lui-même en ressent les effets et finit par être touché par la grâce. Les chrétiens qu'il a immolés, les martyrs, prient pour lui. Il se convertit, se repent; il passe la dernière partie de sa vie à réparer les maux qu'il a faits. Il rebâtit les villes qu'il a détruites. Comme Clovis, il devient le champion de la chrétienté, un prince bienfaiteur et débonnaire, un roi juste et bon; et ainsi Attila prépare l'avènement des peuples barbares à la civilisation chrétienne. Restons dans la région rhénane.

Trèves, par exemple, avait été détruite par les Barbares; de ses splendeurs de capitale de la Gaule romaine, de ses palais, de ses thermes, de son théâtre, il ne restait plus que des débris. Au lieu de reconnaître dans ces dévastations, le résultat du passage d'Attila, la légende populaire, par un singulier travestissement, finit par considérer les ruines romaines comme les débris des palais édifiés par Attila. Le mausolée gallo-romain d'Igel est lui-même appelé l' « Arc de triomphe d'Attila », au XIIe siècle[2].

Argentoratum (Strasbourg) avait été ruinée par les Huns. Attila en fit un monceau de décombres, si bien que, jusqu'au VIe siècle, elle fut presque effacée de l'histoire. C'est seulement au temps de Grégoire de Tours qu'elle renaît et qu'elle prend le nom germano-latin de *Strateburgum*, qui signifie vraisembla-

1. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, p. 245 (4e éd.).
2. Am. Thierry, *op. cit.*, t. II, p. 228.

blement « le bourg près de la route ». Attila fut censé le restaurateur de la nouvelle ville; il la dota de quatre portes qui conduisaient dans des directions opposées et *Strassburg* fut, disait-on, « la ville des chemins ». Une des portes de la ville, celle du faubourg de la Couronne, était ornée d'un médaillon en pierre, représentant probablement l'effigie d'un empereur romain, entourée de ce vers emprunté à Virgile: *Sic oculos, sic ille genas, sic ora ferebat.* « C'est ainsi qu'étaient ses yeux, son visage et ses traits. » La tradition populaire vit dans cette sculpture un portrait d'Attila, devenu le patron, le protecteur de la ville[1]. C'est le bon Attila, comme l'antiquité avait le bon Hercule.

Les villes italiennes sont aussi censées rebâties par Attila qui les avait détruites. Pour Aquilée même, son nom *Aquileia* fut transformé en *Attileia.* Mais c'est surtout en Allemagne et en Hongrie que se développe fantastiquement la légende d'Attila, « roi sage, magnifique, hospitalier, se battant bien, buvant mieux, un bon roi enfin, comme on en rêve en Germanie[2] ».

Partout, dans les cours des châteaux, sous les murs des castels des burgraves rhénans retentit la voix du *Minnesinger* « qui, la rote en main, chante le bon roi Attila, seigneur des Huns, sage comme Salomon, plus riche et plus puissant que lui, surtout plus généreux[3] ».

Les Hongrois, on le conçoit sans peine, poussèrent plus loin que d'autres la réhabilitation et la glorification du fondateur de leur empire. Chez eux, tout un cycle de romans et de poèmes en l'honneur du roi des Huns s'est développé : « Le formidable Attila devient un roi pacifique, hospitalier, bon homme même; un joyeux compagnon de fêtes, qui laisse à ses lieutenants germains le soin de distribuer des coups d'épée en son nom, et de travailler pour sa gloire[4]. » Dans la légende hongroise, Attila a des traits communs avec saint Étienne, le premier roi chrétien de Hongrie.

1. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, t. II, p. 228.
2. Am. Thierry, t. II, p. 260.
3. Am. Thierry, t. II, p. 260.
4. Am. Thierry, Préface de la 4e éd. (1872).

VI

LA LÉGENDE ÉPIQUE.
ATTILA ET LES NIBELUNGEN

La légende épique, entièrement distincte de la légende chrétienne que nous venons de résumer, introduit le personnage d'Attila dans les chants guerriers des peuples barbares de la Germanie et de la Scandinavie. Fixée par l'écriture dès l'époque carolingienne, elle attribue à Attila pour l'en glorifier, tous les exploits des grands Barbares du ve siècle, tels qu'Odoacre, Théodoric, Hermanaric et les autres perturbateurs du monde occidental. D'après certaines indications fournies par Jordanès, il paraît bien que le personnage d'Attila eut un rôle, en premier lieu, dans la tradition épique des Ostrogoths dont les poèmes célébraient les hauts faits de Théodoric le Grand; comme ils étaient consacrés à la gloire des Amalungs, la race royale des Goths, Attila ne devait y intervenir que comme ennemi.

Tous les peuples primitifs eurent des chants nationaux analogues, qui se transmettaient par tradition, de bouche en bouche, et que chaque génération amplifiait d'épisodes nouveaux et de prouesses imaginées par les bardes ou les jongleurs, dans le seul but de varier ou de renouveler leur répertoire.

Le grand roi des Arvernes, Luern, avait à sa cour des bardes qui chantaient ses exploits guerriers. On cite la même coutume

chez d'autres chefs gaulois[1]. Tacite rapporte que les Germains possédaient des chansons guerrières qui constituaient toute leur tradition et dans lesquelles étaient exaltés les faits d'armes de leurs ancêtres. L'empereur Julien, dans le voisinage du Rhin, n'entendit pas sans frémir ces refrains menaçants, mêlés au cliquetis des armes et répercutés par les échos de la forêt ; il en compare les rudes accents au croassement des oiseaux de proie[2].

Jordanès a gardé quelque souvenir de ces bardits des Goths, que déjà de son temps, colportaient des jongleurs ambulants, en s'accompagnant de la guitare. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, envoya à Clovis un chanteur de ce genre : « Nous avons choisi pour vous l'envoyer, lui écrit-il, un musicien consommé dans son art, qui chantant à l'unisson de la bouche et des mains, réjouira la gloire de votre puissance[3]. »

Les Francs de Clovis et de Charlemagne avaient, eux aussi, leurs chants nationaux et leur tradition épique. C'est dans ces poèmes, sans nul doute, qu'il convient de chercher l'origine des fables insérées dans les chroniques historiques sur l'origine des Francs et leurs dynasties royales antérieures à Clodion le Chevelu. Charlemagne, nous dit Eginhard, fit recueillir ces anciens poèmes barbares pour garder le souvenir des exploits des anciens Francs.

On y relève les noms de Théodoric et d'Attila, d'Hermanaric et d'Odoacre. D'autres poèmes composés sur les mêmes données, et qui circulaient chez les Goths, les Germains, les Francs, les Anglo-Saxons, les Scandinaves, ajoutent à ces noms ceux d'autres personnages historiques : Ghibic, roi des Burgondes, quand ils passèrent le Rhin ; Gunther, son fils, le Gondicaire des chroniqueurs, dont nous avons rappelé le rôle considérable quand les Burgondes remontèrent le Rhin pour aller s'installer sur les pentes du Jura et les rives de la Saône et du Rhône.

Dès le VIIIe siècle, la légende d'Attila avait pénétré en Scan-

1. Athenée (d'après Posidonius), IV, 37, p. 152, f. ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 384.
2. Cf. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, t. II, p. 264 (4e édition).
3. Amédée Thierry, t. II, p. 265 (d'après Cassiodore).

dinavie et pris une large place dans l'Edda de Saemund. Attila est *Atli* chez les Scandinaves, *Atla* chez les Anglo-Saxons, *Athil*, *Athel*, *Hettel*, *Etzel* chez les Allemands. Il s'introduit dans les mythes de l'Odinisme ; il habite la Walhalla, à Etzelburg, sur les bords du Danube ; il a pour mère une magicienne et pour sœur une Walkyrie. Se reposant après une vie d'invraisemblables exploits, il trône au milieu des magnificences de sa cour, toujours dans les festins, les aventures galantes, les massacres, les joutes guerrières. Avec le temps, la légende s'amplifie, le héros s'humanise ; puis, sans être chrétien, il fait parade de vertus et de sentiments chrétiens. Il fait bâtir une église dans sa capitale ; sa femme Hilda (Idilco) est Burgonde et chrétienne : ici, on s'aperçoit aisément de l'influence de la légende hagiographique sur le mythe païen.

Les rois des Burgondes, Ghibic et Gunther et leurs vassaux sont les descendants de Nibelung ; ils sont « les fils des ténèbres ». Un héros, de la race de Wotan, Siegfrid, « fils de la lumière », venu du Nord, entre en lutte avec les Nibelungen pour la conquête des trésors d'Attila cachés dans le Rhin. De là, des aventures héroïques, extravagantes et sanguinaires, d'un enchevêtrement inextricable, que chaque jongleur se plaît à enrichir d'épisodes incohérents et dont l'analyse est impossible. Suivant le mot d'Amédée Thierry, la poésie du Nord a accumulé dans ces chants barbares « tout ce qu'elle possédait d'images féroces et de détails hideux ». Quel contraste avec notre Charlemagne épique, nos Chansons de geste et nos romans de chevalerie ! Tuerie et beuverie, ces deux mots seuls peuvent caractériser l'épopée allemande qui se déploie dans ces contes germaniques brutaux et grossiers, où le cœur des héros ne vibre d'aucun sentiment élevé, où ils mènent une vie de carnage et de sauvagerie, luttent pour posséder un trésor caché dans le Rhin ou faire la conquête d'une furie guerrière, Crimhilde ou Brunhilde. Le poème des *Nibelungen*, composé, sous la forme où il nous est parvenu, vers l'an 1200, bien qu'étant la meilleure de ces compositions, n'échappe pas à ce sévère jugement[1],

1. H. Lichtenberger, *le Poème des Nibelungen*, p. 394.

non plus que les chansons des *Minnesinger*, qui représentent le dernier état de la tradition épique relative aux grandes invasions du ve siècle, à Attila, aux Burgondes et aux Francs.

Ce sont les noms des héros de ces contes fantastiques qui se trouvent appliqués aux burgs et aux sites pittoresques de la vallée inférieure du Rhin. On montrait, entre Worms et Spire, une prairie qui avait été, croyait-on, le *Jardin des roses* de la belle Crimhilde et que, pour elle, les héros de l'épopée, Siegfrid et les Nibelungen, arrosèrent de leur sang ; c'est là aussi que Théodoric et Attila s'étaient battus en champ clos[1]. Au-dessus de Worms, était le palais des Géants et dans le cimetière de Sainte-Cécile, on visitait le tombeau de Siegfrid et sa lance dont la hampe était le tronc d'un énorme sapin, comme celles des Géants de la mythologie antique.

Des pèlerins exaltés se rendaient périodiquement aux lieux consacrés par ces souvenirs apocryphes, greffés sur l'histoire vraie des terribles invasions du ve siècle. Aujourd'hui encore, dans sa littérature et sa musique, l'Allemagne s'en inspire frénétiquement. Les poèmes barbares ont perpétué jusqu'à nous la barbarie germanique. Le pangermanisme a pour dieu un monstre, Odin ou Wotan, comparable au Moloch carthaginois ; il est accosté de deux idoles historiques, Arminius le félon et Attila, le Marteau du monde.

1. Amédée Thierry, *op. cit.*, t. II, p. 282.

FIN

LE RHIN ET L'EUROPE CENTRALE

MER DU NORD
MER BALTIQUE
MER ADRIATIQUE
MER MEDITERRANEE
ANGLETERRE
Holstein
HAMBURG
BRÊME
HANOVRE
MECKLEMBOURG
STETTIN
BRANDEBOURG
BERLIN
MAGDEBOURG
WESTPHALIE
Münster
Dortmund
Düsseldorf
Cologne
Coblence
Francfort
Mayence
Mannheim
Karlsruhe
Wurtzbourg
Ratisbonne
Augsbourg
MUNICH
Wurtemberg
STRASBOURG
Metz
Nancy
Bâle
Berne
Genève
Besançon
Mulhouse
Dijon
Troyes
Reims
Amiens
Lille
Anvers
Bruxelles
Gand
Liège
Arnhem
Leipzig
Halle
Dresde
Chemnitz
Erfurt
Breslau
Posen
Varsovie
Cracovie
Lemberg
Prague
Brünn
Vienne
Presbourg
Budapest
Belgrade
Trieste
Venise
Milan
Turin
Gênes
Lyon
Marseille
Nice
Paris
Orléans
Nivernais
Bourbonnais
Berry
Sologne
Beauce
Brie
Champagne
Lorraine
Alsace
Bourgogne
Franche Comté
Jura
Auvergne
Dauphiné
Savoie
Piémont
Lombardie
Provence
Languedoc
Cévennes
Tyrol
Carinthie
Carniole
Croatie
Slavonie
Bosnie
Serbie
Valachie
Banat
Transylvanie
Hongrie
Moravie
Bohême
Saxe
Silésie
Pologne
Galicie
Volhynie
Lituanie
Prusse Occ.
Prusse Or.
Poméranie
Kujavie
Mazovie
Danemark
Scanie
Seeland
Fionie
Bornholm
Rügen
Rostock
Lübeck
Königsberg
Danzig
Heligoland
Hollande
Flandre
Artois
Picardie
Normandie
Bretagne
Vosges
Jura
Alpes
Carpathes
Danube
Rhin
Elbe
Oder
Vistule
Niemen
Dniepr
Dniester
Pruth
Theiss
Drave
Save
Mer Noire
Mer Caspienne
Lac Balaton
Lac Neusiedler
Lac Constance
Lac Lucerne
Lac Zurich
Lac Neuchâtel
Lac Garde
Lac Majeur
Lac Como
Lac Bolsena
Lac Trasimène
Lac Bienne
Lac Maggiore

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE I

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DU RHIN

I. — Le bassin du Rhin. — Sa place dans l'hydrographie de l'Europe. — Son rôle historique . . . . . 1 à 7
II. — Le Rhin en Suisse . . . . . 8 à 12
III. — De Bâle à Lauterbourg . . . . . 13 à 19
IV. — L'Alsace à vol d'oiseau . . . . . 20 à 28
V. — De Lauterbourg au coude de Mayence . . . . . 29 à 42
VI. — De Bingen à Coblence . . . . . 43 à 51
VII. — La Moselle. — Le Rhin de Coblence à Cologne. . . . . 52 à 62
VIII. — De Cologne au Zuyderzée . . . . . 63 à 69

CHAPITRE II

LES PEUPLES MIGRATEURS ET LES PEUPLES INSTABLES. LA GERMANIE

I. — Les migrations dans la steppe asiatique et scythique . . . . 70 à 78
II. — Les forêts et les tourbières de la Germanie du Nord . . . . 79 à 85

Pages.

III. — Les routes du commerce en Germanie. — Comment les Grecs et les Romains ont connu les grandes migrations . . . . 86 à 97
IV. — Ethnogénie des Germains. — Formation des groupes ethniques en général . . . . . 98 à 111
V. — L'état social créé par l'habitat en Germanie. — Isolement et instabilité . . . . . 112 à 116
VI. — Le groupe ethnique des peuples germains. . . . . 117 à 121

CHAPITRE III

LA GAULE AVANT CÉSAR

I. — État physique de la Gaule de l'Est avant la domination romaine . . . . . 122 à 126
II. — Les migrations en Gaule avant Jules César. — Ligures et Celtes. — L'Empire arverne. — Les Cimbres et les Teutons . . . 127 à 138
III. — Coup d'œil sur l'état social des peuples de la Gaule avant Jules César . . . . . 139 à 147
IV. — La patrie gauloise. — Le Conseil général des peuples de la Gaule . . . . . 148 à 160

CHAPITRE IV

LES PEUPLES DES DEUX RIVES DU RHIN A L'ÉPOQUE DE JULES CÉSAR

I. — César et les Helvètes . . . . . 161 à 166
II. — Les Boiens et les Tectosages . . . . . 167 à 171
III. — Les Rauraques et les Séquanes . . . . . 172 à 174
IV. — Arioviste . . . . . 175 à 180
V. — Les Médiomatrices. Les Triboques. Les Némètes. Les Vangions . . . . . 181 à 187
VI. — Les Trévires . . . . . 188 à 192
VII. — Les Ubiens et les peuples de la Gaule Belgique . . . . . 193 à 200
VIII. — Les Germains sur la rive droite du Rhin au temps de César . . . . . 201 à 206
IX. — Les monnaies des Gaulois de l'Est . . . . . 207 à 215

CHAPITRE V

LA FRONTIÈRE RHÉNANE D'AUGUSTE A TRAJAN. ORGANISATION DE LA CONQUÊTE ROMAINE

Pages.
I. — Auguste et Drusus . . . . . 216 à 227
II. — Le Chérusque Arminius. Tibère et Germanicus . . . . . 228 à 245
III. — De Claude à Vespasien. Civilis . . . . . 246 à 260
IV. — Domitien et Trajan . . . . . 261 à 268

CHAPITRE VI

LA GAULE RHÉNANE ROMANISÉE. LA GERMANIE TRANSRHÉNANE

Armée. — Démographie. — Langues.

I. — L'armée du Rhin durant les trois premiers siècles de l'Empire romain . . . . . 269 à 274
II. — La Gaule Belgique et la Germanie. Démographie . . . . . 275 à 288
III. — Les langues . . . . . 289 à 294
IV. — Onomastique : 1° Les noms de lieux gaulois ; — 2° Les noms de personnes gaulois ; — 3° Les noms de personnes en Gaule sous la domination romaine ; — 4° Les *fundi* sous la domination romaine. . . . . 295 à 313

CHAPITRE VII

LA GAULE RHÉNANE ROMANISÉE. LA GERMANIE TRANSRHÉNANE (*suite*).

Etat social. — Religion. — Commerce et industrie. L'archéologie rhénane.

I. — La culture morale du Germain. Brigandage et perfidie . . . 314 à 324
II. — Habitations et propriété foncière. — Mœurs privées . . . . 325 à 331
III. — Institutions politiques et organisation sociale. . . . . 332 à 340

Pages.
IV. — Les Religions et les Cultes . . . . . 341 à 351
V. — Le commerce et les routes. Le système des échanges chez les Germains. . . . . 352 à 359
VI. — Les Arts. Archéologie rhénane . . . . . 360 à 365

CHAPITRE VIII

LA GARDE DU RHIN, DU IIe au IVe SIÈCLE

I. — D'Hadrien à Gallien . . . . . 366 à 374
II. — Postume. L'Empire gaulois. . . . . 375 à 382
III. — Claude le Gothique. Aurélien. Probus . . . . . 383 à 390
IV. — Dioclétien. Maximien Hercule. Constance Chlore . . . . . 391 à 397
V. — Constantin et ses fils . . . . . 378 à 403
VI. — Julien l'Apostat . . . . . 404 à 410
VII. — Valentinien Ier. Le poète Ausone. . . . . 411 à 419
VIII. — Gratien. L'exode des Visigoths. . . . . 420 à 426

CHAPITRE IX

LES GRANDES INVASIONS DU Ve SIÈCLE. ATTILA

I. — Stilicon. Les Burgondes. Les Francs Saliens et les Francs Ripuaires. . . . . 427 à 434
II. — Les Barbares installés en Gaule . . . . . 435 à 442
III. — L'élément germanique dans la société gallo-romaine . . . . 443 à 450
IV. — Attila . . . . . 451 à 461
V. — La légende chrétienne d'Attila . . . . . 462 à 467
VI. — La légende épique. Attila et les Nibelungen . . . . . 468 à 471
Table des matières contenues dans le volume . . . . . 473 à 475
Carte : Le Rhin et l'Europe centrale (hors texte).

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

4118. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, PARIS

ALEXANDRE BERTRAND, *de l'Institut*

LA GAULE AVANT LES GAULOIS

D'après les monuments et les textes. Nouvelle édition.

In-8, nombreuses illustrations . . . . . 10 fr. »

LES CELTES DANS LES VALLÉES DU PÔ ET DU DANUBE

In-8, nombreuses illustrations . . . . . 7 fr. 50

LA RELIGION DES GAULOIS

In-8, 31 planches. . . . . 10 fr. »

ARCHÉOLOGIE CELTIQUE ET GAULOISE

In-8, illustré de planches, dessins et cartes en couleur. . . 10 fr. »

ADRIEN BLANCHET

LES ENCEINTES ROMAINES DE LA GAULE

Étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises.

In-8, planches . . . . . 15 fr. »

ÉTUDE SUR LA DÉCORATION DES ÉDIFICES DE LA GAULE ROMAINE

In-8, figures et 10 planches hors texte dont 5 en couleur . . 6 fr. »

TRAITÉ DES MONNAIES GAULOISES

2 volumes in-8, 560 fig., planches et cartes . . . . . 40 fr. »

ENGEL ET LEHR

NUMISMATIQUE ET SIGILLOGRAPHIE DE L'ALSACE

Un volume in-4, accompagné de 46 planches . . . . . 50 fr. »

A. HOLLAENDER

STRASBOURG PENDANT LA GUERRE DE 1552

In-8. . . . . 2 fr. »

CH. LEMIRE

JEANNE D'ARC ET LE SENTIMENT NATIONAL

2e édition. In-18, carte, plan, fig. et planches . . . . . 3 fr. »

ALBERT WADDINGTON

L'ACQUISITION DE LA COURONNE ROYALE DE PRUSSE PAR LES HOHENZOLLERN

In-8 . . . . . 7 fr. 50

Pour paraître le 1er Novembre 1916

ERNEST BABELON

Membre de l'Institut

LE RHIN DANS L'HISTOIRE

LES FRANCS DE L'EST

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Un volume in-8, avec carte. . . . . 7 fr. 50

4118 — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

05 OCT. 1994

05 OCT. 1994

a39003 002843588b

CE DD 0801
.B75B32 1916 V001
C02 BABELON, ERN RHIN DANS L'
ACC# 1073759

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 03 15 13 6